

"synthèse" n° 27

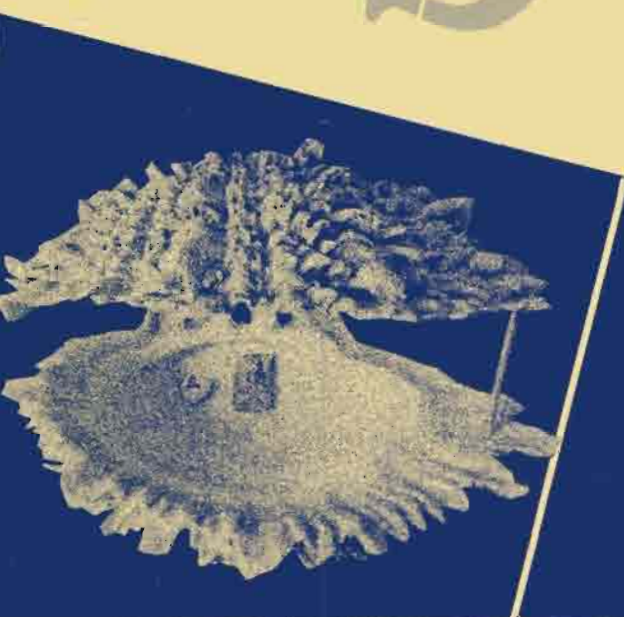
S

LOJA PRÉHISPANIQUE

RECHERCHES
ARCHÉOLOGIQUES
DANS LES ANDES
MÉRIDIONALES
DE L'ÉQUATEUR

Sous la direction de J. Guffroy

Éditions Recherche sur les Civilisations



LOJA PREHISPANIQUE

RECHERCHES ARCHEOLOGIQUES DANS LES ANDES MERIDIONALES DE L'EQUATEUR

par

J. GUFFROY, N. ALMEIDA, P. LECOQ, C. CAILLAVET,
F. DUVERNEUIL, L. EMPERAIRE et B. ARNAUD

ouvrage réalisé sous la direction de

Jean GUFFROY

INSTITUT FRANÇAIS D'ÉTUDES ANDINES

Editions Recherche sur les Civilisations
Paris 1987
« Synthèse n° 27 »

Ouvrage réalisé
dans le cadre de l'Institut Français d'Etudes Andines (Lima)

Cet ouvrage est le Tome XXXII des Travaux de l'I.F.E.A.

ISSN 0291-1663

ISBN 2 86538 175-7

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© *Editions Recherche sur les Civilisations*
A.D.P.F. 1987
9, rue Anatole-de-la-Forge - 75017 Paris

SOMMAIRE

	Pages
Introduction (J. Guffroy)	9
 CHAPITRE I	
Présentation géographique (F. Duverneuil)	11
– Les données physiques	11
– Les données climatologiques	14
– Conclusion générale	18
– Bibliographie	19
 CHAPITRE II	
Végétation et flore (L. Empereire et B. Arnaud)	21
– Les ensembles morphoclimatiques	21
– Végétation et flore	26
– Conclusion	32
– Index des noms vernaculaires	33
– Documents consultés	35
 CHAPITRE III	
Les recherches archéologiques (J. Guffroy)	41
– Organisation de la mission	41
– Programme de recherche	41
– Les campagnes de prospection	43
– Les aires de prospection et les traditions culturelles représentées	45
– Hypothèses sur le peuplement de la province	54
– Ouvrages cités	56

CHAPITRE IV

La période formative (J. Guffroy)	61
– Les sites	61
– L'occupation de la vallée durant la période formative	74
– Les traditions céramiques formatives	77
– Evolution des types céramiques	96
– L'outillage et la parure	99
– L'habitat et l'alimentation	107
– Les cultures andines contemporaines	110
– Les voies de communication	121
– Discussion	123
– Conclusions provisoires	125
– Ouvrages cités	128

CHAPITRE V

La fouille du site formatif de la Vega (J. Guffroy)	143
– Le site	143
– Le matériel de superficie	143
– Les sondages	145
– La structure I	149
– La structure II	174
– Historique du site	195

CHAPITRE VI

La période des développements régionaux (P. Lecoq)	217
– Introduction	217
– La période des Développements régionaux en Equateur	218
– Présentation du matériel	221
– Les régions prospectées	222
– Conclusions générales et interprétations des données	240
– Bibliographie	250

CHAPITRE VII

Phase « Zarza » : La période d'intégration (N. Almeida)	259
– Introduction	259
– Les problèmes de l'environnement	259
– Les structures de l'habitat	260
– Traits culturels	261
– Classification céramique	264
– Conclusions	280
– Bibliographie	282

CHAPITRE VIII

Les groupes ethniques préhispaniques selon les sources ethnohistoriques (C. Caillavet)	289
– Les groupes ethniques du sud de l'Equateur et leur distribution géographique	289
– Les territoires des groupes autochtones : habitat et milieu naturel	296
– L'impact incaïque	298
– Conclusions	304
– Sources	306

CHAPITRE IX

La période inca et les traditions tardives de la région de Macara (J. Guffroy)	311
– La présence inca dans la province de Loja	311
– Les traditions tardives et l'occupation inca dans la région de Macará	312
– Les sépultures fouillées	313
– Chronologie relative et pratiques funéraires	326

CHAPITRE X

Interprétations provisoires (J. Guffroy)	335
---	-----

INTRODUCTION

Jean GUFFROY

Cet ouvrage présente les résultats des recherches réalisées entre 1979 et 1982 dans les Andes méridionales de l'Equateur, dans le cadre d'un programme pluridisciplinaire auquel étaient intégrés des chercheurs (géographe, historien, sociologue) dépendant de l'Institut français d'études andines et des archéologues appartenant à la Mission archéologique française de Loja, mission résultant d'un accord de coopération scientifique signé entre l'URA n° 25 du Centre national de la recherche scientifique, l'I.F.E.A. et la Banque centrale de l'Equateur.

Nous tenons à remercier tout d'abord ces institutions et le ministère des Affaires étrangères sans lesquels ces travaux n'auraient pu être réalisés. Il nous faut également souligner le rôle primordial joué par Danièle Lavallée (directrice de l'URA n° 25) et Hernan Crespo Toral (directeur du Musée de la Banque centrale) qui ont été à l'origine du projet archéologique et l'ont soutenu tout au long de sa réalisation. Nos remerciements vont également à l'Institut national du patrimoine culturel de l'Equateur, qui nous accorda les autorisations de fouille, au Service culturel de l'ambassade de France à Quito, aux gérants et employés de la Banque centrale de Loja, qui fut notre lieu de travail et port d'attache, à Sergio Duran, Olaf Holm et Ernesto Salazar des musées de la Banque centrale, à Emmanuel Fouroux et Pierre Gondard de l'O.R.S.T.O.M. ainsi qu'à François Mégard et Jean-Paul Deler, directeurs de l'I.F.E.A.

Cette publication qui marque l'aboutissement des recherches est une œuvre collective à laquelle chacun participa en fonction de sa spécialité et du découpage chronologique des traditions culturelles précolombiennes. La préparation du manuscrit et l'élaboration graphique des documents ont été réalisées par Jean-Pierre Albertini, Bernadette Arnaud, Georges Clément, Francis Duverneuil, Laure Emperaire, Jacques Jaubert, Jean Guffroy et Patrice Lecoq en ce qui concerne les dessins et figures, Pascal Colard pour la dactylographie, Agnès Rousseau pour la traduction de l'espagnol (chapitre VII) et Jean Guffroy et Patrice Lecoq pour les tirages et prises de vue photographiques. La coordination fut assurée par Jean Guffroy.

La zone d'étude correspond à la partie sud de la province de Loja, frontalière avec le Pérou. Cette aire, d'une superficie d'environ 4 000 km², baignée par le río Catamayo et ses affluents, possède une topographie complexe et accidentée s'accompagnant de variations climatiques importantes. Il s'agit d'une région de contact et de transition entre des paysages très variés. La géographie en a été étudiée par Francis Duverneuil (université de Bordeaux) qui analyse ici ses caractéristiques topographiques, géologiques, hydrologiques et climatologiques. Ces données, exposées au chapitre I, sont complétées par l'étude botanique (inventaire floristique et carte phyto-géographique de la région) effectuée par Laure Emperaire (université fédérale du Piauí – Brésil, R.C.P. 394) et Bernadette Arnaud (Ecole des hautes études en Sciences sociales, R.C.P. 394) qui constitue le chapitre II.

Les recherches archéologiques occupent la majeure partie de l'ouvrage. Leur premier objectif fut d'établir la séquence chronologique des occupations préhispaniques et de caractériser chacune des traditions culturelles découvertes dans cette zone jusqu'alors inconnue du point de vue archéologique. Nous présentons le détail de ces travaux et missions de prospection au chapitre III. Ceux-ci n'auraient pu être réalisés sans la participation de nombreux étudiants, collègues et amis. Que soient ici remerciés très sincèrement pour leur aide : Napoleón Almeida, Angel Carrion, Georges Clément, Emigdio Condo, Christiane et Francis Duverneuil, Marie-France Guffroy, Danièle Lavallée, Patrice Lecoq, Augusto Marin, Segundo Marin, Claude Naudin, Guido Ojeda, Luis Ojeda, Martine Petitjean, José Quezada, Juan Reyes, Manuel Ruiz, Marie et Alain Saragosse, Manuel Sarango, Matilde Temme. Notre gratitude va également aux membres de la Coopérative de Production – Centre culturel Catamayo qui nous ont permis de réaliser des fouilles sur leurs terrains et à Philippe Olive, du Centre de recherches géodynamiques de Thonon-les-Bains, qui effectua les datations ¹⁴C.

Nous nous sommes personnellement intéressé surtout à la période formative (1800-500 av. J.-C.) qui vit l'installation des premiers groupes d'agriculteurs sédentaires. Les caractéristiques générales des traditions culturelles de cette période et les données se rapportant à l'équipement céramique, les outillages lithique et osseux, la parure, l'habitat et l'alimentation figurent au chapitre IV. Cette présentation s'accompagne d'une description des sites et d'une analyse comparative avec les autres cultures andines contemporaines. L'étude détaillée d'un site formatif fouillé en 1981 constitue le chapitre V.

L'analyse des vestiges attribuables aux périodes dites de Développement régional (500 av.-500 ap. J.-C.) et d'Intégration (500-1470 ap. J.-C.) a été effectuée par Patrice Lecoq (université de Paris I) (chapitre VI) et Napoleón Almeida (université de Cuenca – Equateur) (chapitre VII). Ces recherches archéologiques concernant les périodes récentes sont complétées par les données ethnohistoriques qui ont été recueillies et étudiées par Chantal Caillavet (Groupe de recherche sur l'Amérique latine, université de Toulouse) (chapitre VIII). D'autres éléments concernant la période tardive et la colonisation inca sont également présentés par nous-mêmes au chapitre IX.

Les interprétations générales sont présentées dans le chapitre X, qui clôt l'ouvrage, et dans lequel sont mis en question tout particulièrement le problème des relations entre les caractéristiques géographiques de la province, la nature du peuplement et la notion de frontière à l'époque préhispanique.

CHAPITRE I

PRESENTATION GEOGRAPHIQUE

Francis DUVERNEUIL

Aux confins de la République d'Equateur, la province de Loja semble souvent, aux équatoriens comme aux étrangers, lointaine et retirée. Pour la majorité d'entre eux, cela sous-entend peu digne d'intérêt. Pourtant, à bien considérer la carte d'Equateur, on découvre une région originale, très différente du reste du pays. Peut-on comprendre à travers l'aspect physique de la province le jugement hâtif qui lui est porté ?

Limitée par les parallèles 3°20' et 4°40' de latitude sud, à cheval sur la Cordillère des Andes, la province de Loja se trouve à un point particulièrement important de la chaîne andine. Elle est frontalière du Pérou, certains territoires sont ou ont été objets de litige entre les deux pays. Elle se trouve aussi en un point d'inflexion majeur de la Cordillère, dans une région où le continent sud-américain forme un éperon dans l'Océan Pacifique.

LES DONNEES PHYSIQUES

La tectonique a conditionné ces données générales. Rappelons que cette avancée continentale dans le Pacifique est due à la rencontre et à la compression des plaques lithosphériques rigides, pacifique et sud-américaine, selon une ligne de contact orogénique appelée paléozone de Bénéioff. Cette zone est localisée généralement au niveau du couloir interandin, au pied de la cordillère occidentale. Elle s'infléchit dans l'Equateur méridional vers l'ouest selon une direction nord-est/sud-ouest allant de la ville amazonienne de Puyo vers l'île de Puna dans le Golfe de Guayaquil. C'est ce contact orogénique et structural qui conditionne le paysage lojanais dans sa topographie complexe et accidentée.

La topographie lojanaise

La première conséquence en est un abaissement très net de la Cordillère des Andes. Celle-ci est composée dans sa partie septentrionale de deux chaînes séparées par le couloir interandin. C'est ce dernier qui fut appelé « l'avenue des volcans » par A. de Humbolt, en raison de l'encadrement que les sommets volcaniques supérieurs à 5000 mètres lui confèrent. A son entrée dans la province de Loja (fig. 1), la chaîne, brisée par cet accident transversal, est affaiblie. La cordillère orientale garde cependant une certaine importance puisqu'elle culmine à plus de 3000 mètres, sans toutefois atteindre les 4000 mètres (le plus haut sommet vers Amaluza est le Cerro Patos, 3791 m). De la même manière, la cordillère occidentale conserve une grande vigueur dans la partie nord de la province (Fierro Urcu : 3788 m). Plus au sud (vers 3°50' de latitude), la chaîne s'estompe presque.

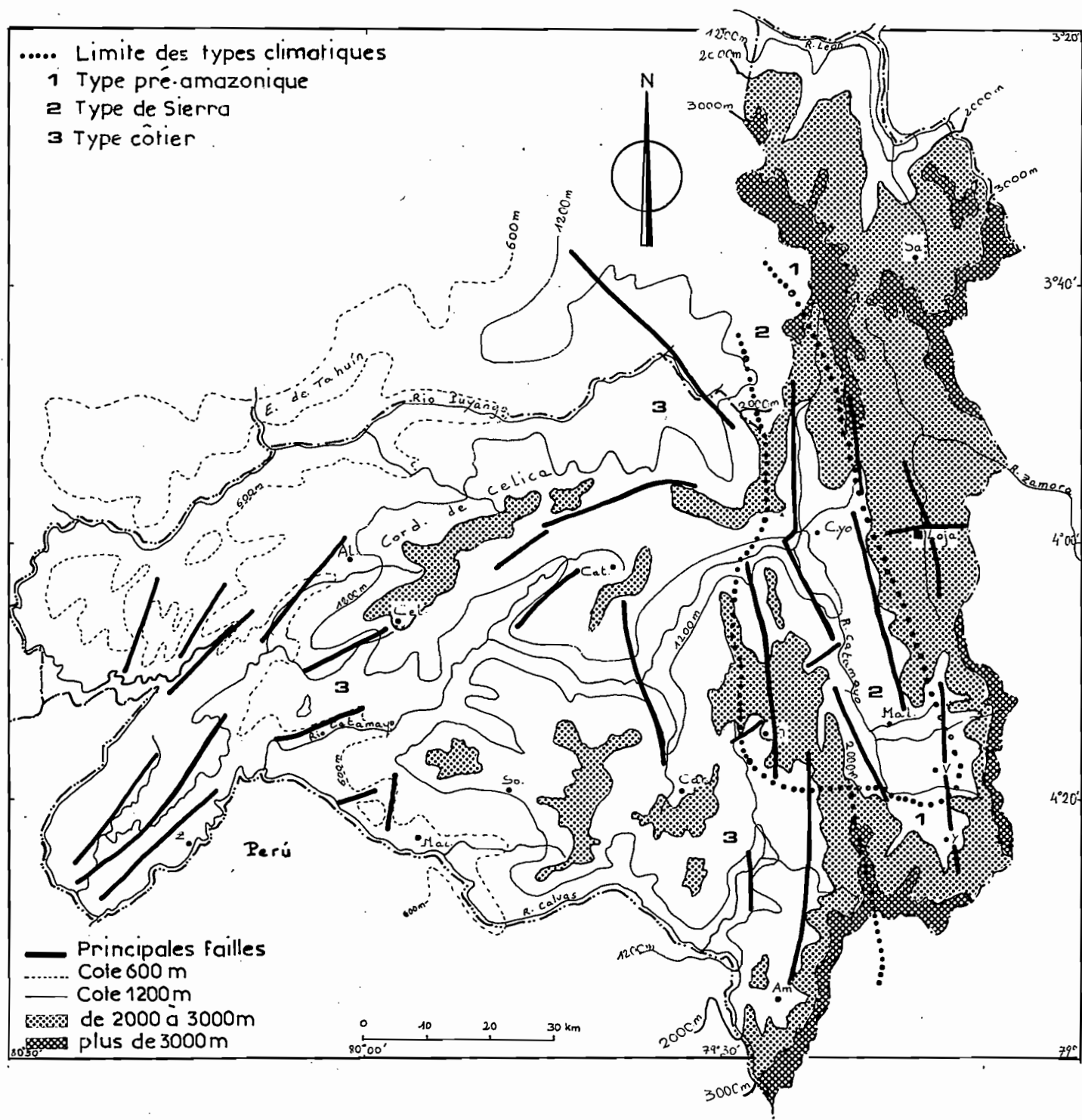


Fig. 1 – Province de Loja, aspects physiques et climatologiques

Al. Alamor	Mac. Macará
Am. Amaluza	Mal. Malacatos
Car. Cariamanga	Sa. Saraguro
Cat. Catacocha	So. Sozoranga
Cel. Celica	V. Vilcabamba
C.yo Catamayo (La Toma)	Y. Yangana
G. Gonzanamá	Z. Zapotillo

Le choc des plaques pacifique (la plaque de Nazca) et continentale (la plaque Amérique du Sud) n'est pas frontal. Il se fait selon la direction d'une faille transformante nord-est/sud-ouest. L'orogénie a donc été plus faible dans le sud équatorien que dans le nord. Sous l'effet de cette moindre compression, la cordillère a pu s'épancher davantage vers l'ouest en un plissement relativement peu important.

De nombreux plis de vigueur variable ont, sous l'effet de l'érosion, donné naissance à de multiples petits chaînons globalement de moins en moins élevés en allant vers l'ouest : Cordillère de Celica, plus de 2000 mètres, Estribaciones de Tahuín, 600 mètres environ.

Par contre, dans la région du couloir interandin (bassin de Loja, de Malacatos et même de Catamayo), les failles ont une position méridienne voire légèrement orientées vers le sud-est, c'est-à-dire déjà attirées par la déflexion de Huancabamba (Pérou) qui modifie la direction de la Cordillère des Andes.

Géologie et hydrologie

Ainsi, l'est de la province de Loja est composé de deux cordillères assez hautes, qui encadrent un chapelet de hautes vallées (d'altitude généralement supérieure à 2500 mètres), semblables à celles qui forment le couloir interandin dans le nord de l'Équateur. Leur réseau hydrographique traverse d'ailleurs (selon un système de failles) la cordillère orientale en direction du bassin amazonien. C'est le réseau du río Zamora.

L'ouest et le centre de la province sont divisés par un ensemble de mini-chaînes disposées en éventail à partir de la Cordillère de Tioloma (Cerro Fierro Urcu). Leurs sommets dominent des vallées profondes que des réseaux hydrographiques permanents parcourent.

Le plus important d'entre eux, le réseau du río Catamayo, traverse tous ces chaînons dans des défilés, à l'occasion de cassures, d'où son tracé caractéristique en baïonnette donnant naissance à de nombreux petits bassins. Quelquefois, sa vallée s'élargit comme autour de la ville de Catamayo et offre de grandes surfaces planes favorables aux cultures et aux implantations humaines.

Le bassin du río Puyango draine la partie centre-ouest et sud-ouest de la province constituée de terrains schisteux et métamorphiques produits de l'orogénie laramienne, généralement imperméables et qui ne participent pas à l'alimentation souterraine des nappes phréatiques.

Le río Alamor, affluent du río Catamayo, traverse un bassin constitué de sédiments de type flysch, très plissés et faillés, de ce fait souvent perméables, qui permettent d'alimenter les nappes aquifères.

Le río Macará (ou río Calvas), délimitant la frontière internationale avec le Pérou, draine des terrains métamorphiques tertiaires et suit une direction équatoriale coupant ainsi toutes les chaînes et les failles principales.

C'est donc la géologie qui, d'une certaine manière, a imposé ce modelé original en regard de la *Sierra* nord équatorienne et l'hydrologie qui a conditionné les implantations humaines en terrain imperméable et en milieu tropical sec.

L'ampleur de la cordillère au niveau de la province de Loja

La seconde conséquence des différentes orogénies est l'étalement. En effet, la partie septentrionale de la *Sierra* équatorienne est étroite, environ 150 kilomètres de piémont à piémont. C'est la zone la plus resserrée de la Cordillère des Andes. Au niveau de la province de Loja, la largeur de la Cordillère augmente énormément. Elle atteint pratiquement 200 kilomètres d'est en ouest. Contrairement au nord du pays, la traversée de la province est difficile. Il faut franchir plusieurs cordillères, de nombreuses vallées souvent très encaissées avant d'atteindre la partie la plus tempérée de la province (le couloir interandin proprement dit) et les piémonts. Il en va de même de la pénétration par le nord. La vallée du río León est

un profond cañon ; elle constitue un obstacle majeur à la communication avec la province d'Azuay et le nord du pays. Vers le sud, et particulièrement le sud-ouest, l'orientation du réseau hydrographique vers le désert péruvien facilite le contact avec l'Océan Pacifique et la côte péruvienne.

L'orientation générale des cordillères et des bassins a certainement conditionné les relations et les échanges interrégionaux par la position des axes de communications naturels les plus pratiques et les plus directs qui ont pu s'établir dans ce modelé, à travers cette morphologie accidentée.

Conclusion

Le relief, base de toute connaissance de la province, conditionne les déplacements des gens et les échanges de marchandises. Aussi joue-t-il un très grand rôle dans le choix des localisations humaines et de leurs sites, vis-à-vis du climat. Leur implantation est d'autant plus remarquable que cette région est à la charnière de deux zones climatiques fondamentales : la zone équatoriale au nord et à l'est et la zone désertique au sud, elles-mêmes modifiées au niveau de la chaîne andine par les effets de l'altitude. Les phénomènes de couloir que forment les vallées de la province et de barrière que sont les cordillères, basses ou plus hautes, aux vents dominants, définissent l'essentiel du climat lojanais.

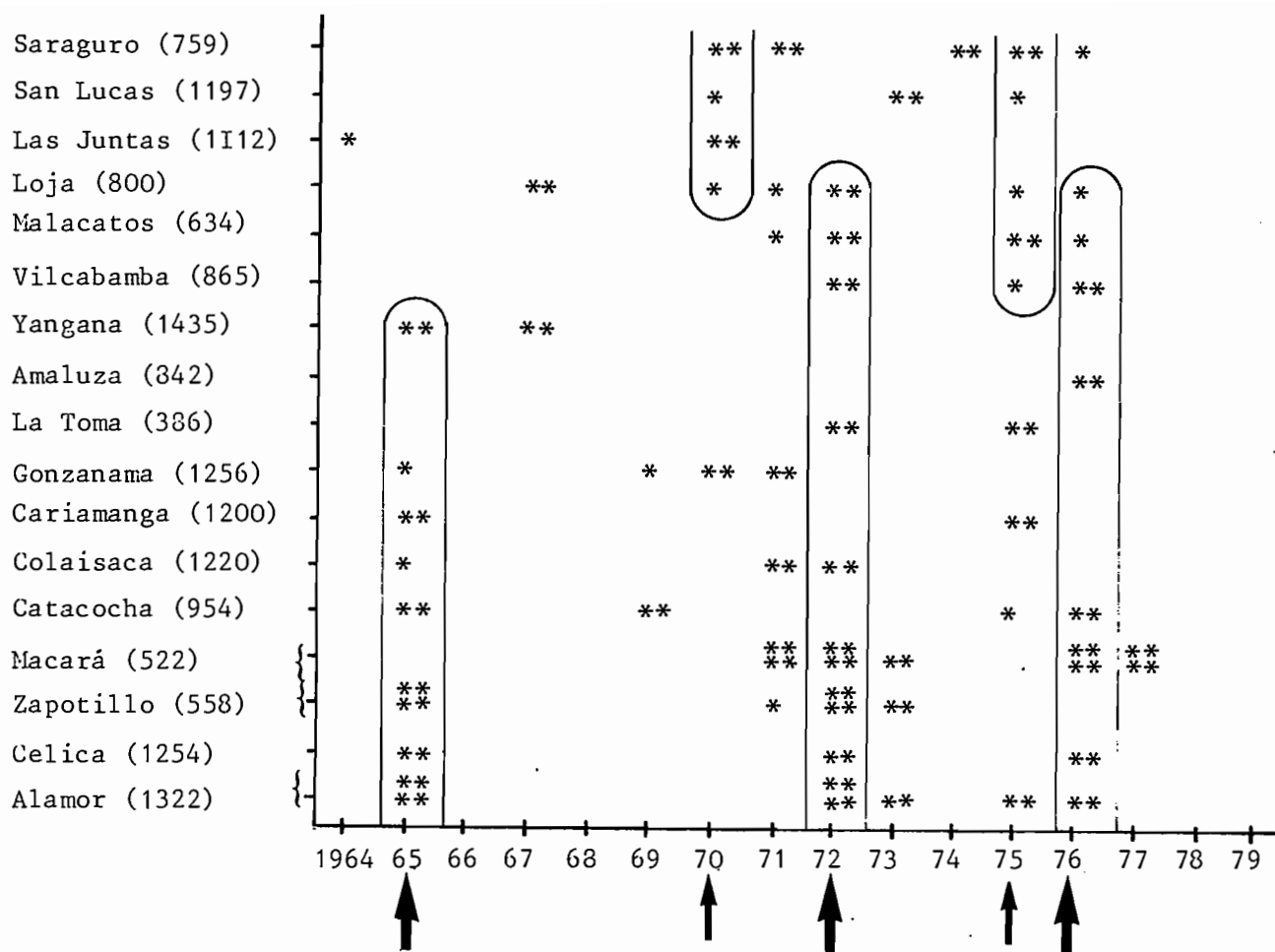
LES DONNEES CLIMATOLOGIQUES

La province de Loja est une zone de transition climatique. Il est nécessaire de bien avoir à l'esprit sa situation géographique et climatologique. Au nord de l'Equateur, la zone équatoriale avec de fortes pluies amenées par la convergence tropicale, joue un rôle majeur. Son extension fluctuante en latitude est limitée par le front intertropical. Cette variation est due à l'intensité et la vitesse du *jet stream* stratosphérique. Son influence dans la province de Loja est faible. Cependant, c'est de son expansion méridionale que dépendra la vigueur des autres perturbations. De quel ordre sont ces dernières ? Dans l'hémisphère sud existe une zone désertique née des remontées d'eaux froides océaniques le long de la côte occidentale du continent, phénomène connu sous le nom d'*upwelling* côtier. Elle s'étend sur la plus grande partie du Pérou maritime, mais aussi sur le sud équatorien. Son influence et sa pénétration dans la province de Loja sont grandes puisque le réseau hydrographique et les reliefs sont orientés dans sa direction.

El Niño

Mais l'Equateur, comme le Pérou, et plus particulièrement la zone de Loja est affecté par une troisième composante climatique essentielle qui vient bouleverser le trop classique schéma vu ci-dessus. Venant de l'ouest selon une direction équatoriale, le courant chaud *El Niño* perturbe le climat de manière catastrophique. Soit, il amène avec lui des masses humides occasionnant des précipitations abondantes, soit, son absence certaines années entraîne des sécheresses très importantes. La relative faiblesse des reliefs occidentaux de la province permet que son influence soit ressentie jusque dans les hautes vallées interandines.

C'est donc le courant *El Niño* qui va donner son caractère au climat de la province de Loja. Ainsi l'instabilité climatique lojanaise est très grande, son amplitude variable. On peut la définir par des périodes de fortes pluviométries qui encadrent des périodes de grande sécheresse. Le graphique ci-contre montre le lien entre pluviométries extrêmement abondantes et le courant *El Niño*. Les fortes précipitations des années 1965, 1972, 1976 correspondent à des avancées exceptionnelles vers le sud du courant chaud (voir fig. 2). Et nous savons qu'en 1982-83, la région a subi une nouvelle fois ce phénomène avec une violence dévastatrice encore plus grande que précédemment (les données numériques nous manquent pour quantifier cette observation). Comment expliquer ce phénomène ?



Précipitations supérieures à la moyenne annuelle (M):

* $M + 1/4$

** $M + 1/3$

** $M \times 2$ ou plus

() Précipitations moyennes annuelles de chacune des stations météorologiques, en mm



"El Niño" puissant, précipitations abondantes

Précipitations de provenance amazonienne

Fig. 2 – L'importance des précipitations dans la province de Loja

Il faut constater que *El Niño* est le résultat d'un déséquilibre dans l'Océan Pacifique sud, déséquilibre entre pressions atmosphériques mais aussi entre les températures de l'air et de l'océan. *El Niño* apparaît comme le prolongement le long des côtes équato-péruviennes du contre-courant équatorial lorsque l'*upwelling* côtier disparaît. En temps normal, les alizés du sud-est soufflent sur le Pacifique sud en direction des basses pressions centrées sur l'Indonésie où ils se déchargent de leur humidité. Ces masses d'air se réchauffent, s'élèvent et retombent vers l'est. Ce système fermé se nomme « cellules de Walker ». Mais lorsque les alizés faiblissent, les basses pressions se déplacent vers l'est. Un vent d'ouest s'établit sur le Pacifique surchauffant la surface océanique. Comme l'Océan Pacifique a normalement une pente est-ouest sous l'effet des alizés, le vent d'ouest va brutalement modifier le sens de la pente océanique, permettant un renforcement du contre-courant équatorial en direction du continent sud-américain. C'est de cette façon que les eaux froides de l'*upwelling* côtier sont submergées par les eaux chaudes d'*El Niño* et que les énormes masses d'air humides, qu'il entraîne, pénètrent le continent sud-américain. Au contact des terres et des reliefs, elles se condensent en donnant de très fortes pluies.

Or, plus les alizés sont constants et forts pendant une longue période, plus la quantité d'eau chaude qui s'accumule dans le Pacifique ouest au niveau des régions équinoxiales est grande, et plus il pleuvra sur le continent sud-américain, particulièrement en Equateur et au Pérou.

Actuellement, *El Niño* est difficile à annoncer. Aussi est-il quasi impossible de prévoir les précipitations qui l'accompagnent. On ne connaît pas le mécanisme qui déclenche ce phénomène. Pourquoi les alizés faiblissent-ils périodiquement ?

Selon son intensité, son impact sur le climat lojanais n'est pas uniforme d'ouest en est, car la topographie lui fait obstacle.

Le climat lojanais

Nous avons vu que les reliefs s'élèvent régulièrement d'ouest en est, formant ainsi des gradins successifs sur lesquels viennent buter les masses nuageuses. La topographie ne se présente pas comme un rempart infranchissable. Les cordillères forment au contraire autant de tremplins à la pénétration de l'air humide vers l'intérieur de la province. Il ne faut cependant pas oublier qu'elles sont aussi à l'origine des nombreuses zones d'abri que sont les vallées très encaissées comme celles du río Catamayo, et de zones de micro-climat très particulières tels les « pièges à brouillard ».

Aussi peut-on distinguer plusieurs grands types de climat lojanais modulés ici ou là par des particularités locales d'importance variable (fig. 1). Pierre Gondard les a très bien décrits et définis ¹. Il en a distingué quatre types car il considère que l'important dans cette province de Loja n'est pas seulement la quantité de pluie mesurée mais la période pendant laquelle elle bénéficie aux cultures et par conséquent aux hommes. « Les différences entre les types pluviométriques portent d'abord sur l'importance du maximum par rapport au total annuel. » ¹. Dans la province de Loja, pour que les précipitations soient bénéfiques, elles doivent avoir lieu en début d'année pendant la période végétative des cultures. Contrairement à P. Gondard, nous ne distinguerons que trois types de climats (voir fig. 3).

Le premier type dit type « préamazonique » est caractérisé par deux maxima de pluie, un en début, l'autre en milieu d'année. La part des quatre premiers mois de l'année représente moins de 50 % du total annuel. Ce dernier varie de 750 mm à Saraguro à 1430 mm à Yangana. Le bilan pluviométrique est compensé par des pluies orientales en juin-juillet. Les stations de Loja, San-Lucas, Yangana sont très représentatives de ce type. Las Juntas l'est un peu moins, 32 % des précipitations tombent en début d'année, le reste principalement en

¹ Gondard, 1982.

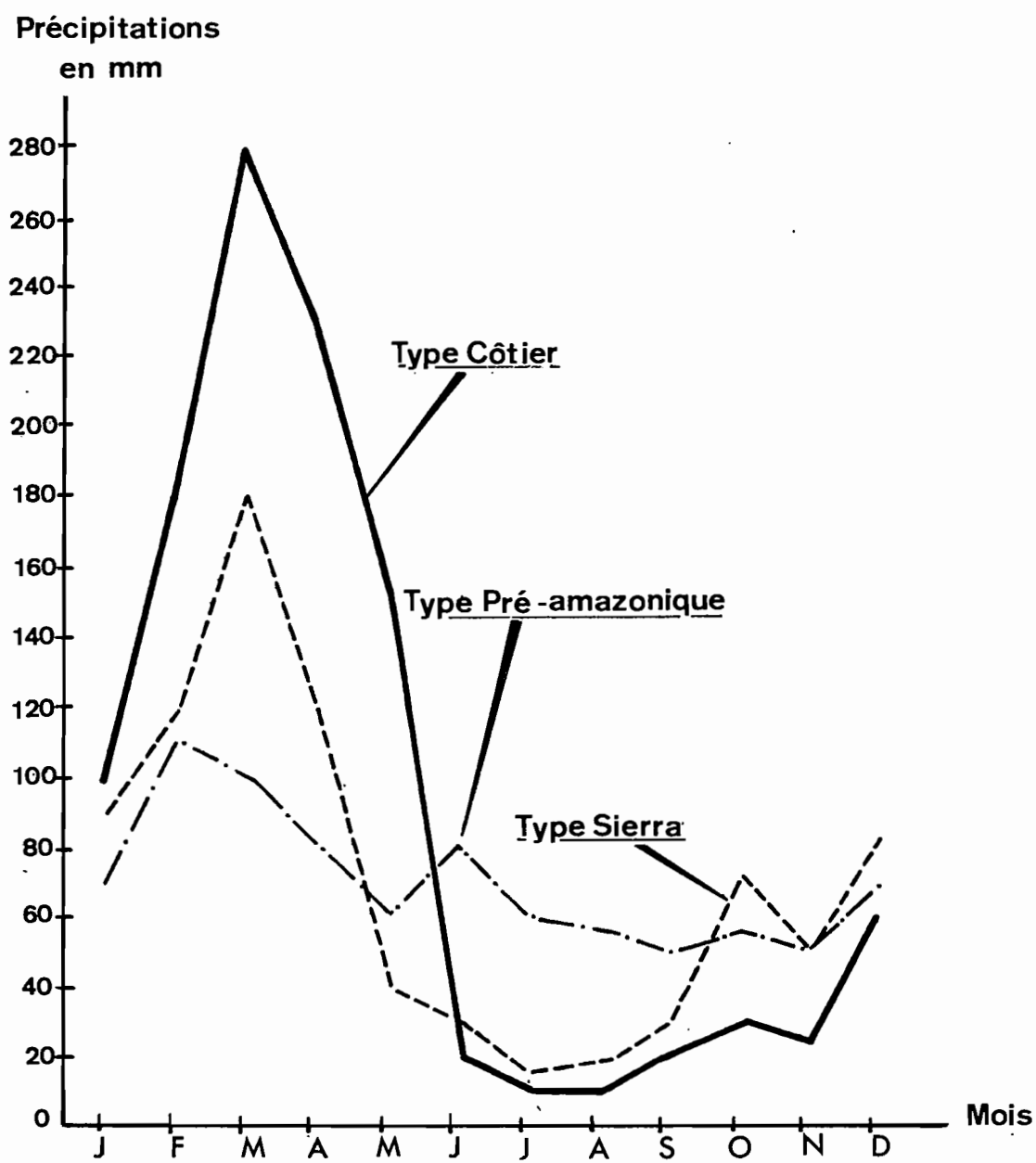


Fig. 3 – Les climats-types de la province de Loja

juin-juillet ; c'est presque une station amazonique. Saraguro, à l'abri derrière la cordillère orientale, est moins exposée aux influences amazoniennes. Nous avons à faire à un climat tempéré uniforme.

La moyenne des températures mensuelles est d'environ 14° avec des variations de l'ordre de 2 à 3°.

Le second type pluviométrique dit de *Sierra* possède aussi deux maxima. Le premier de début d'année représente de 50 à 70 % de la pluviométrie annuelle enregistrée. Le second, bien plus faible mais important pour les cultures, se situe en octobre. Ce régime se rencontre dans le centre de la province. Les stations météorologiques de Quilanga, Gonzanamá, El Cisne, Vilcabamba, Malacatos et La Toma en sont les témoins. Les trois premières sont caractéristiques de climat assez tempéré avec une température moyenne de 17° environ et une pluviométrie comprise entre 1000 et 1400 mm. Les trois dernières sont de type tropical car situées dans des vallées encaissées et balayées par des vents de foehn qui les assèchent. La quantité de pluie qu'elles reçoivent va de 380 à 650 mm. Elles peuvent avoir jusqu'à trois mois totalement secs. Ce type de climat de tendance tropicale a des températures moyennes élevées, de l'ordre de 21 à 24°.

La troisième zone climatique dite de *Costa* a, elle aussi, ses deux maxima. Celui de début d'année représente plus de 70 % du total annuel. La reprise d'octobre est semblable à celle du type *Sierra* mais elle est encore plus faible, voire inexistante, certaines années. Le nombre de mois entièrement secs est important ; il peut aller de quatre à six et même plus. Ce type concerne le sud et le sud-ouest de la province. Les stations de Alamor, Colaisaca, Celica, Cariamanga, Catacocha, Macará et Zapotillo sont directement soumises à deux phénomènes opposés que sont l'influence désertique méridionale et la faiblesse ou la surabondance des précipitations dues à la puissance et à l'avancée du courant *El Niño*. Les zones d'altitude bénéficient plus des précipitations que les zones basses. En effet, les cinq premières stations situées à plus de 1500 mètres d'altitude reçoivent plus de 1200 mm de précipitations. Les deux dernières appartenant à la zone basse ont moins de 600 mm de pluies. Si, à moyenne altitude, le climat peut être considéré comme tropical humide, dans les zones basses et les vallées, c'est l'influence désertique qui prédomine.

Conclusion

Ainsi, plus les précipitations sont concentrées sur peu de mois, plus leur total est faible et plus la vie des hommes est difficile. Schématiquement, les conditions climatiques et les conditions de vie deviennent de plus en plus précaires au fur et à mesure que l'on va du nord-est vers le sud-ouest.

CONCLUSION GENERALE

La province de Loja est bien une région de contact et de transition entre des paysages très variés. C'est une région où s'affrontent les influences maritimes de type désertique (issues de l'*upwelling* côtier) et de type équatorial (issues du courant *El Niño*), et les influences amazoniennes. L'altitude venant modérer ces phénomènes pour créer un milieu andin très particulier.

La diversité climatique et l'originalité géographique de la province ont pu favoriser la rencontre de cultures différentes grâce à la présence d'un climax très riche. Si l'axe de communication privilégié nous est apparu être de direction nord-est/sud-ouest, il faut rappeler que les accès amazoniens et côtiers du nord-ouest existent, bien que plus difficiles et moins directs.

BIBLIOGRAPHIE

GONDARD P.

- 1982 L'utilisation du sol et les paysages végétaux dans la province de Loja : Approche des systèmes de production agricole. Communication au *séminaire IFEA*, Loja – in : *Cultura*, Vol. V, n° 15, janvier-avril 1983, Quito.

HOFFSTETTER R.

- 1977 *Lexique stratigraphique international* : volume V : Amérique latine. Fasc. 2 à 5 : Equateur. CNRS, Paris.

MAG-ORSTOM

- 1976 *Estudio hidro-meteorológico et hidro-geológico preliminar de las Cuencas de los ríos Cañar, Paute y del sur ecuatoriano*. 176 p., Quito.

TERAN F.

- 1979 La corriente de Humbolt. in : *Revista Geográfica* n° 8. IGM. p. 17-30, Quito.

WYRTKI K.

- 1979 El Niño. in : *La Recherche*, n° 106, p 1212-1220, Paris.

CHAPITRE II

VEGETATION ET FLORE

Laure EMPERAIRE
et Bernadette ARNAUD

LES ENSEMBLES MORPHOCLIMATIQUES

La région étudiée ¹ s'étend sur 5000 km² environ dans le centre sud de la province de Loja et est approximativement comprise entre 3°55' de latitude sud et 79°10' de longitude ouest (fig. 1).

Elle correspond au bassin de la rive droite du río Calvas entre le río Guayacoy et Macará, soit aux parties hautes des vallées des ríos Catamayo et Yunguilla. Notre zone d'étude s'étend sur plusieurs ensembles morphoclimatiques bien compartimentés.

Au nord-ouest, elle est limitée par la cordillère de Celica, à l'est par la cordillère de Poriachuelo et le massif du Villonaco. Les différents ríos déterminent dans sa partie centrale une série de massifs d'altitude inférieure à 2500 mètres. D'une manière générale, l'altitude de ces massifs diminue régulièrement d'est en ouest. Toute la région considérée est approximativement comprise entre 400 et 3000 mètres d'altitude.

D'est en ouest, on traverse les formations géologiques suivantes :

La partie est de la zone est constituée de formations anciennes métamorphiques du Paléozoïque. Ces formations dominent les fosses de Loja et de Malacatos, comblées par des sédiments lacustres du Néogène.

La cordillère de Poriachuelo se prolonge au nord-est (région de Gonzanama jusqu'à la vallée du río Catamayo) par des formations volcaniques du Paléocène et de l'Eocène, ceci à une altitude supérieure à 2000 mètres.

La zone ouest est constituée aussi de formations du Paléozoïque inférieur (roches magmatiques du type diorite, grano-diorite...) mais en grande partie recouvertes de formations issues d'un volcanisme du Crétacé (laves et andésite). A ces dernières formations correspondent les massifs situés de part et d'autre du río Tangula, affluent du Catamayo, et la Cordillère de Celica (altitude maximale de 3085 m au Guachanama).

Enfin, à la limite de la zone étudiée, un quatrième ensemble doit être mentionné, celui se trouvant au nord de la route Catacocha-Catamayo. Ce massif est constitué de roches semi-métamorphiques du mésozoïque inférieur (données MAG/ORSTOM).

A cette compartimentation morphologique correspond aussi une compartimentation climatique. Une nette opposition s'établit entre les zones soumises aux influences pacifiques et amazoniennes.

¹ Mission réalisée en août-septembre 1982 par B. Arnaud pour les aspects cartographiques et L. Emperaire pour la partie botanique.

P. Gondard (1982) a défini les différents types de climat présents dans la province de Loja en se fondant principalement sur l'étude des rythmes pluviométriques. Les stations de notre zone d'étude ont ainsi été regroupées en quatre ensembles qui sont d'est en ouest :

	Groupe A	Groupe B	Groupe C	Groupe D
Station	Loja Yangana (Vilcabamba) *	Gonzanama Catamayo Malacatos	Catacocha Colaisaca Cariamanga	Macará Celica
Epoque du maximum pluviométrique	janvier à avril	janvier à avril	janvier à avril	janvier à avril
% des pluies durant le maximum	45-55 %	55-60 %	70-80 %	80 %
Epoque de reprise des pluies	pas de saison sèche marquée	octobre	octobre	—
% des pluies à la reprise	—	20-30 %	10-20 %	—

* La station de Vilcabamba n'est pas incluse dans l'étude de P. Gondard.

La saison des pluies se situe entre janvier et avril pour toutes les stations mais le pourcentage des pluies durant ces mois est plus ou moins important. A Macará, par exemple, la sécheresse est liée à de faibles précipitations mais aussi à une très forte concentration de celles-ci durant les premiers mois de l'année. Dans la région de Catamayo, par contre, les pluies sont mieux réparties (fig. 2 et 3).

A une zonation est-ouest des climats, il faut superposer une zonation liée à l'altitude. Ainsi, Catacocha et Yangana, situées à la même altitude, reçoivent respectivement 919 et 1399 mm tandis que Malacatos et Loja, à presque 700 mètres de différence d'altitude, reçoivent 649 et 810 mm par an. Les valeurs indiquées des précipitations sont des valeurs moyennes sur des périodes d'observation de 20 à 40 ans mais la pluviosité peut varier considérablement d'une année à l'autre.

En ce qui concerne les températures, les données sont peu nombreuses. L'amplitude thermique annuelle est faible, de l'ordre de 2°. Le minimum absolu de la station la plus haute (Gonzanama) est de 5° ; en extrapolant cette donnée aux sommets les plus hauts de l'aire étudiée (Villonaco et Guachanama), on obtient des minimums absolus proches de 0°. Parallèlement, les maximums absolus ne sont jamais très élevés (36,5° à Catamayo).

Les diagrammes ombriques (fig. 2 et 3) permettent de comparer les climats des différentes stations dont les coordonnées sont indiquées dans le tableau ci-après ² :

Station	Latitude sud	Longitude ouest	Altitude	P mm	T°
Groupe A VILCABAMBA LOJA	4°15' 4°00'	79°13' 79°12'	1700 m 2140 m	930,3 871,3	20,0 15,3
Groupe B CATAMAYO GONZANAMA	3°59' 4°13'	79°21' 79°26'	1240 m 2050 m	389,1 1202,1	23,7 16,9
Groupe C CATACOA COLAISACA	4°02' 4°19'	79°39' 79°41'	1800 m 2470 m	918,9 1154,2	18,3 —
Groupe D MACARA CELICA	4°22' 4°06'	79°56' 79°57'	430 m 1970 m	562,9 1247,6	24,6 15,2

² Données Departamento de Hidrologia, PRONAREG/ORSTOM in Gondard, 1982 ; sauf pour la station de Vilcabamba (Instituto Nacional de Meteorologia e Climatologia).

DIAGRAMMES OMBRIQUES

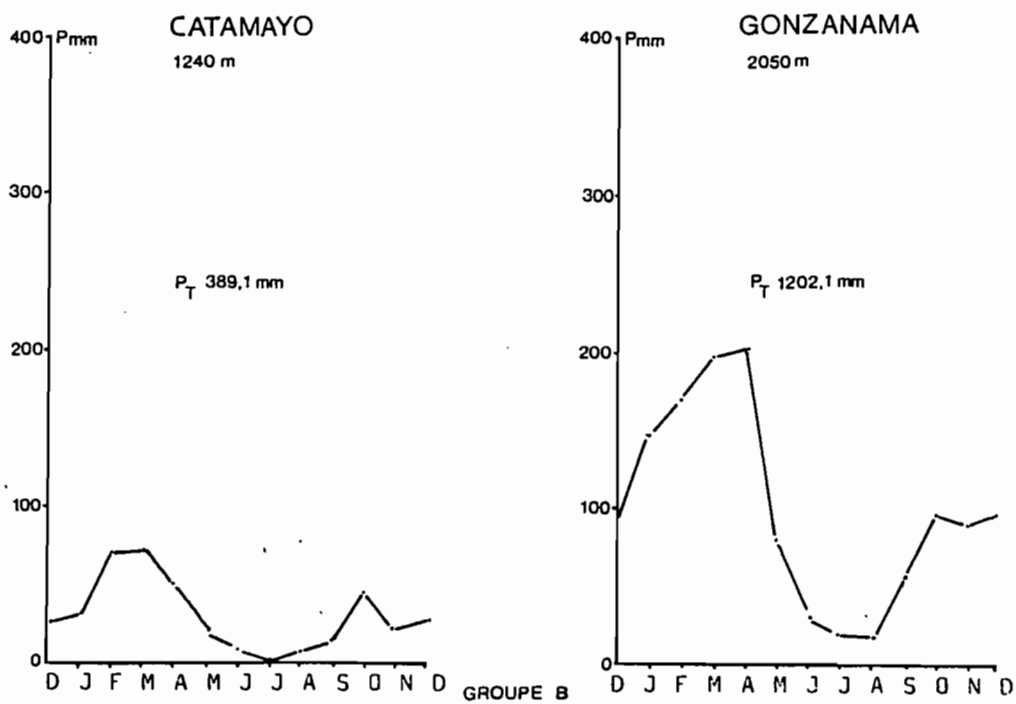
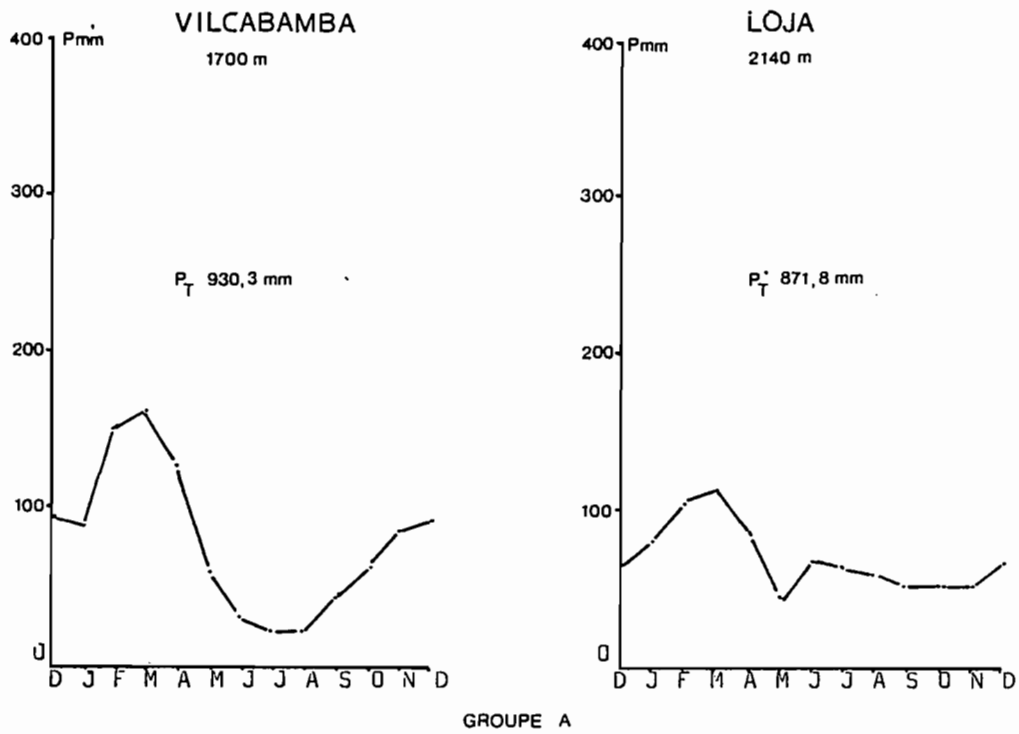


Fig. 2 – Diagrammes ombriques des stations des groupes climatiques A et B.

DIAGRAMMES OMBRIQUES

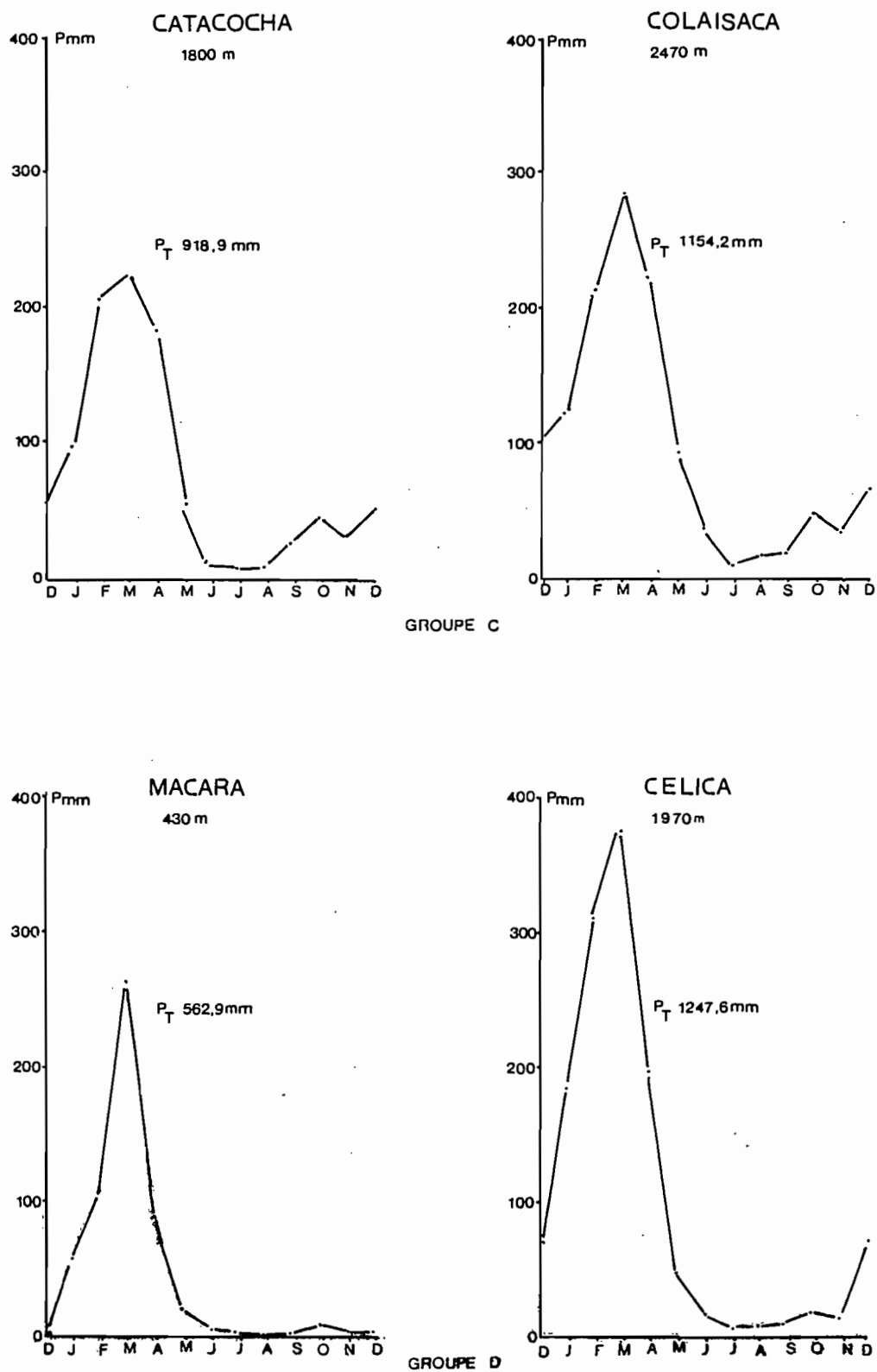


Fig. 3 – Diagrammes ombriques des stations des groupes climatiques C et D.

VEGETATION ET FLORE

Distribution des formations végétales

Une classification préliminaire des 83 relevés écologiques et floristiques et des observations réalisées entre 500 et 3000 mètres d'altitude met en évidence quatre groupes principaux de formations végétales. Ces quatre groupes présentent des différences de phénologie marquées. On a ainsi :

- les formations sempervirentes d'altitude ;
- les formations semi-décidues ;
- les formations décidues à *Acacia* et à *Croton* ;
- les formations décidues à *Bombax*.

La distribution des relevés a été analysée en fonction de la latitude et de l'altitude d'une part et de la longitude et de l'altitude d'autre part (fig. 4 et 5).

Le graphique latitude/altitude (fig. 4) montre une distribution des formations liées principalement à l'altitude. Les quatre ensembles de végétation forment des bandes grossièrement parallèles, parfois largement superposées.

Plus intéressante est la distribution des relevés en fonction de l'altitude et de la longitude. On obtient ici quatre ensembles principaux bien individualisés. Les formations se répartissent suivant l'altitude bien évidemment, mais aussi selon un gradient longitudinal.

Les formations décidues à *Bombax* sont concentrées dans la zone ouest de notre aire d'étude. Situées vers 700 mètres d'altitude à l'ouest, elles atteignent des altitudes plus élevées vers l'est.

De même, la limite altitudinale des formations décidues à *Acacia* et à *Croton* s'élève sensiblement d'ouest en est. A une altitude comparable, on trouve des formations à *Bombax* vers 79°47' de longitude ouest et des formations du second type cinquante kilomètres à l'est.

L'ensemble « formations semi-décidues » est scindé en deux sous-ensembles, situés à des altitudes différentes. La séparation correspond à la vallée du río Chinguillamaca. La plupart des relevés de formations semi-décidues se situent entre 1700 et 2100 mètres dans la zone centrale. Dans la zone est, dans la région de Vilcabamba, les relevés et observations réalisées montrent que ces formations s'étendent entre 1400 et 1800 mètres, soit nettement plus bas que dans la zone centrale.

Enfin, les formations sempervirentes d'altitude se trouvent dans la partie ouest et centrale entre 2200 et 3000 mètres (altitude maximale de la zone étudiée). A l'est, dans la région de Yangana, la limite altitudinale de ces formations atteint 2000 mètres.

En conclusion, ce schéma bien qu'incomplet, met en évidence une zonation altitudinale et longitudinale de la végétation. La région apparaît comme une zone de transition entre les formations à caractères xériques marqués, annonçant le désert côtier péruvien et les formations humides des Andes.

Entre ces deux extrêmes, on trouve dans les vallées des formations xérophiiles, les reliefs empêchant l'entrée des masses d'air humide provenant du Pacifique ou de la région amazonienne (Gondard, 1982).

Physionomie et flore

Formations sempervirentes d'altitude (Pl. 1)

Ces formations se trouvent entre 2000 et 3000 mètres ; Macey (1976), travaillant dans la région sud de Gonzanama, relève aussi les mêmes limites d'altitude.

Aucune station météorologique n'est située à plus de 2500 mètres, on peut considérer que les formations sempervirentes de la cordillère à l'est reçoivent moins de 1000 mm par an

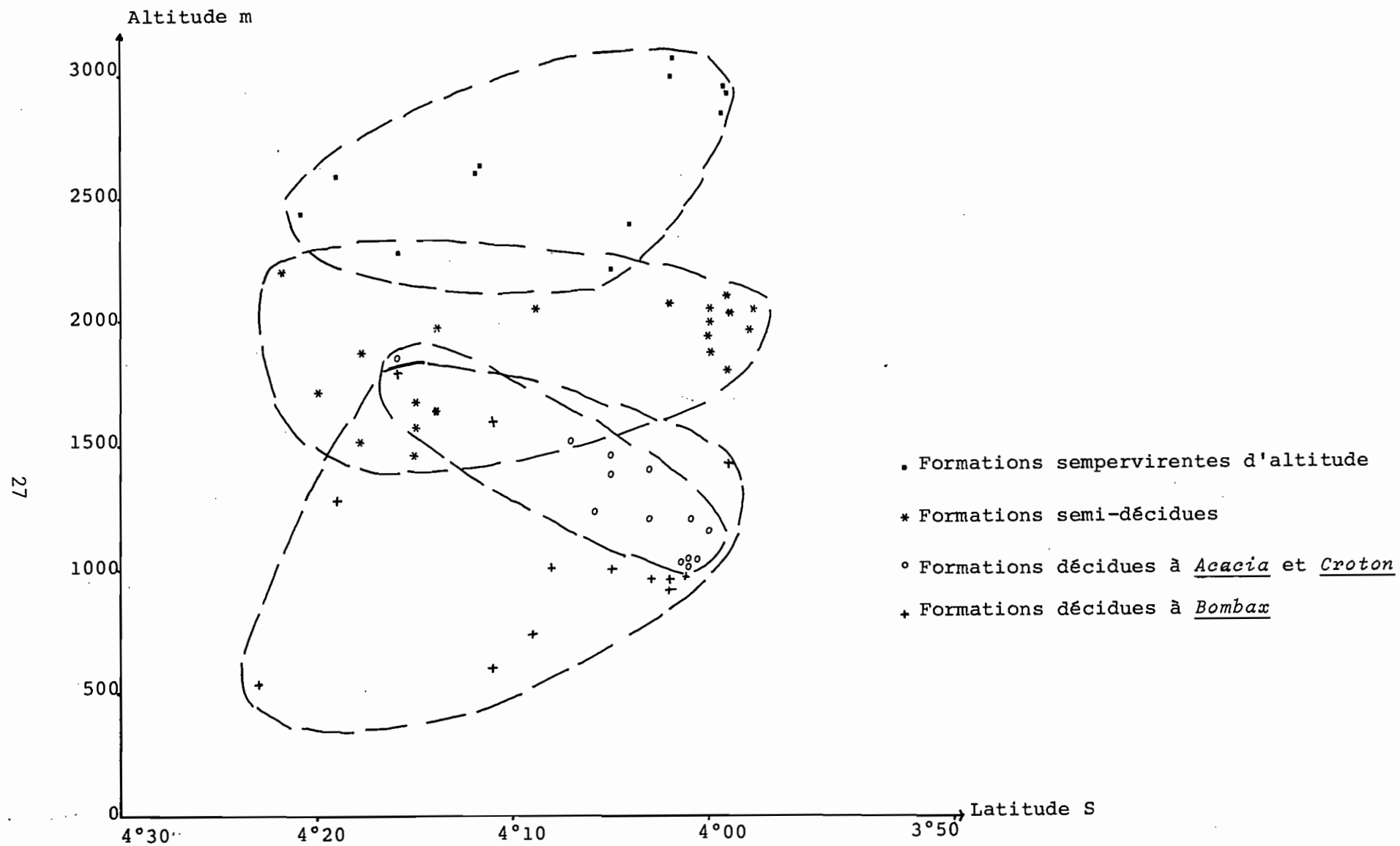
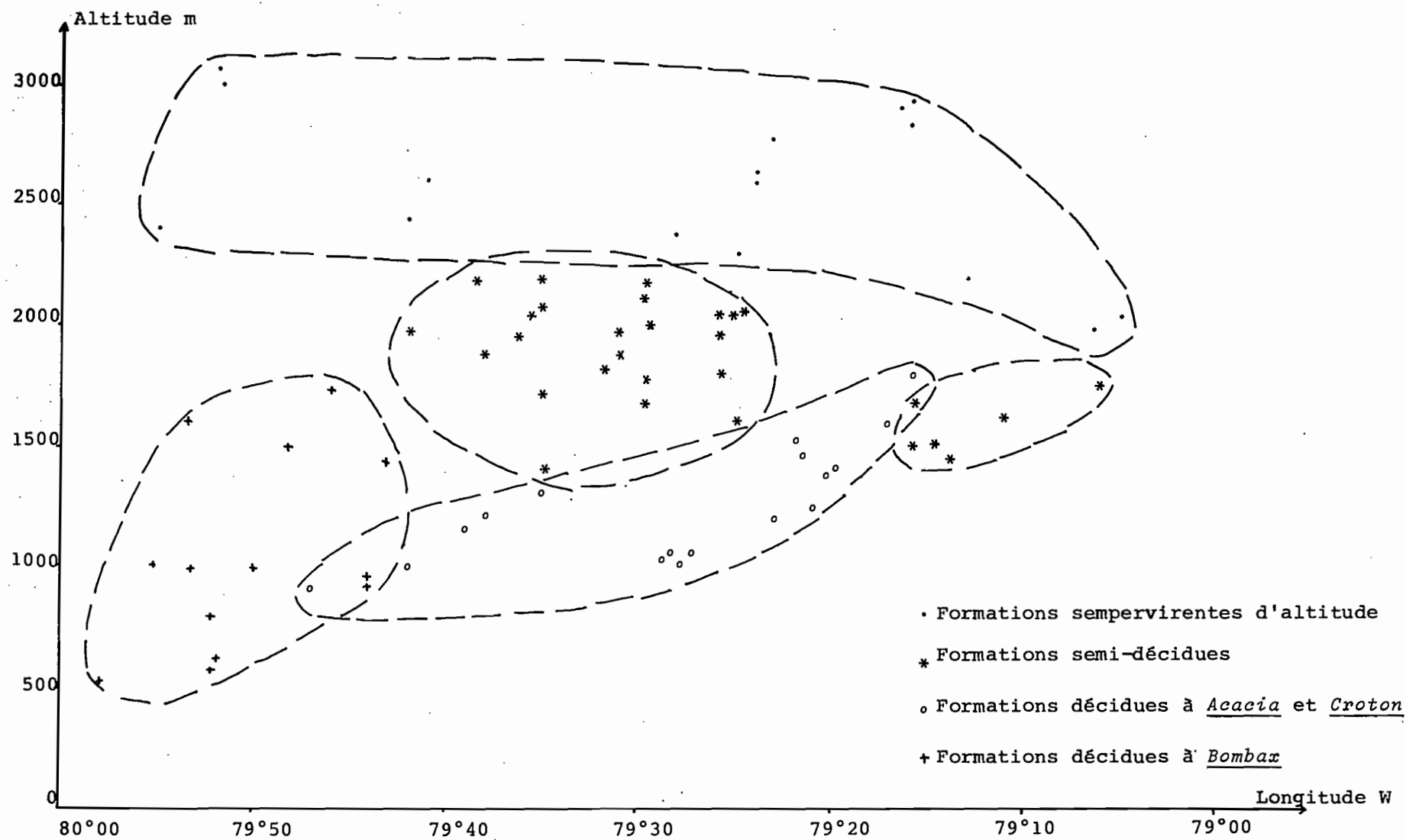


Fig. 4 – Distribution de la végétation suivant l'altitude et la latitude



tandis que les massifs du Centre et de l'ouest (cordillère de Celica) se trouvent sous une pluviosité de 1500 mm. Les températures moyennes annuelles varient peu d'une zone à l'autre (de 9° à 11°).

Le facteur édaphique ne semble pas agir de manière déterminante sur la physionomie de ces formations. Les sols sont d'épaisseur faible à moyenne (30 à 80 cm), argileux à argilolimoneux, avec un horizon supérieur pauvre en matière organique.

Les deux sommets à 3000 mètres (Guachanama et Villonaco) sont recouverts d'une végétation herbacée-arbustive basse dense. La strate herbacée est continue avec des fourrés épars de 0,5 à 1,5 mètre de haut. La végétation de ces deux sommets est actuellement très dégradée (installation d'antennes), mais sur les sommets avoisinants, on observe des formations arbustives denses.

Dans les formations dégradées, les Mélastomacées dominent avec *Brachyotum campanulare* et *Tibouchina laxa* comme espèces colonisatrices. Ces deux espèces sont aussi fréquentes en bordure de routes. Dans le cas des deux sommets cités, il semble que la présence de la pelouse soit liée à des facteurs anthropiques mais à 3000 mètres, on s'approche de la limite inférieure des *paramos*. Ici, les deux facteurs, climatique et anthropique, co-agissent.

Les principales espèces des formations arbustives basses des sommets sont : *Arcytophyllum rivetii*, *Brachyotum campanulare*, *Centronia* aff. *tomentosa*, *Embothrium grandiflorum*, *Escallonia tortuosa*, *Eupatorium dendroides*, *Gaultheria erecta*, *Gynoxis buxifolia*, *Gynoxis gonioclada*, *Hypericum strictum*, *Monnina* sp., *Muellenbackia thamnifolia*, *Tibouchina laxa*, *Valeriana hieronymi*, *Weinmania* spp.

La limite des formations arbustives basses et arborées-arbustives est très nette, formant une ligne continue. Ces dernières se développent en contrebas, à l'abri des vents.

Cette « forêt » sempervirente augmente régulièrement de hauteur, de trois-quatre mètres en altitude, jusqu'à huit-dix mètres vers 2000 mètres, à la limite des formations semi-décidues. Cependant, dans les deux cas, il s'agit d'une formation bi-stratifiée avec un sous-bois dense, sur des sols à très forte déclivité recouverts d'une litière peu décomposée importante. Ces forêts constituent des milieux extrêmement sombres et humides. Les Broméliacées du genre *Nidularia* sont abondantes et forment des taches rouge vif. Les Aracées et Orchidées épiphytes caractérisent aussi cette forêt humide d'altitude.

À la limite de cette formation, *Embothrium grandiflorum*, le cucharillo, domine ; cette espèce héliophile est caractéristique des fourrés secondaires issus de la dégradation de la forêt. Les espèces dominantes de la forêt même sont *Hedyosmum racemosum* et *Clusia* sp. Les *Clusia* deviennent nettement dominants dans la partie basse de la forêt, formant parfois des peuplements presque purs.

Les espèces rencontrées sont : *Hedyosmum racemosum*, *Clusia* sp., *Oreopanax* sp., *Senecio onae*, *Rapanea* sp., *Nidularia* sp., *Macleania* sp., *Befaria grandiflora*, *Gaultheria odorata*, *Eugenia* sp., *Lomatia obliqua* ; le sol, dans les trouées, est souvent recouvert par *Lycopodium complanatum*.

Les formations semi-décidues (Pl. 2)

L'analyse de ces formations est beaucoup plus complexe que celle des formations sempervirentes. Elles se rencontrent dans la zone d'intense occupation humaine et ont été en grande partie détruites. Sur des sols à forte pente, difficilement cultivables, on trouve encore quelques exemples de ces forêts semi-décidues.

Le type de climat caractéristique de ces formations est celui du groupe C avec des précipitations d'environ 1000 mm. La saison sèche est marquée mais il y a une reprise des pluies en octobre.

Les caractères pédologiques sont très variables ; les sols sont à dominance argileuse ou sablo-argileuse, moyennement profonds. La forme de relief prédominante est celle des *lomas*, collines fortement marquées.

La physionomie de la végétation semi-décidue est changeante. La zone intermédiaire entre végétation sempervirente et décidue peut être très restreinte, les formations arborées-arbustives semi-décidues occupant seulement les thalwegs (zones plus humides et souvent inaccessibles au bétail).

À côté du critère phénologique évident, nous nous sommes fondés pour définir cette végétation sur le critère floristique. Deux espèces apparaissent comme caractéristiques des formations arborées-arbustives peu dégradées, *Rapanea sodiroana* et *Jacaranda acutifolia*. *Dodonea viscosa*, le chamana, et *Cantua quercifolia* deviennent très abondants quand il y a un pâturage intensif.

C'est la région au sud de Cariamanga, vers la frontière péruvienne, qui apparaît comme la plus riche en forêts semi-décidues, ceci malgré une exploitation forestière parfois intense.

Ces forêts comportent deux strates principales : l'une à huit-dix mètres, l'autre à deux-trois mètres ; le sous-bois est dégagé. Les épiphytes, Broméliacées (*Tillandsia*) et orchidées, sont abondantes. L'humidité atmosphérique permet le développement de nombreux lichens. Les arbres peuvent être de diamètre important, de cinquante à soixante centimètres de diamètre. Les espèces de la strate arborée sont *Jacaranda acutifolia*, *Rapanea sodiroana*, *Eugenia* sp., *Clusia* sp., *Allophylus* cf. *edulis*, *Inga edulis*, *Roupala* sp., *Ficus* sp., *Psychotria* sp., *Linociera pubescens*, *Alnus acuminata* spp. *acuminata*. En sous-bois, les *Piper* de différentes espèces (*P. adjuncum*, *P. bogotense*, ...) sont nombreux.

Des espèces des formations sempervirentes comme *Embothrium grandiflorum*, plusieurs Melastomacées et Ericacées atteignent ici leur limite altitudinale inférieure.

À côté de ces forêts semi-décidues, des formations arbustives denses de deux à quatre mètres couvrent des superficies importantes. La plupart des espèces sont communes avec celles des formations arborées. L'existence de cette végétation arbustive dense est probablement liée à des facteurs anthropiques (anciennes zones d'exploitation forestière en voie de régénération ?).

Un autre faciès de dégradation plus poussé est celui des formations arbustives basses (deux mètres) ouvertes ou herbacées-arbustives avec quelques arbres plus importants. Ces formations xérophytiques comportent de nombreuses espèces épineuses.

Dans ces formations dégradées, les arbres ont probablement été conservés pour leur ombre ; il peut s'agir de *Inga edulis*, *Erythrina edulis*, *Eugenia* sp., *Linociera pubescens* (fleurissant en septembre et marquant le paysage de taches roses). Les fourrés sont composés de *Duranta dombeyana*, *Rapanea* spp., *Piper* spp., *Zanthoxylum*, de nombreuses Composées (*Vernonia* spp., *Baccharis alternoides*, *Barnadesia spinosa*), *Dodonea viscosa* et *Cantua quercifolia*, espèces pionnières à large amplitude écologique, peuvent former des peuplements continus de cinquante centimètres à un mètre de haut.

Le dernier type de formation semi-décidue à citer est celui des bords de rivières. Les vallées larges sont presque totalement cultivées (avec de nombreux projets d'irrigation comme dans la région de Yangana et de Vilcabamba). Ces terrasses étaient vraisemblablement couvertes d'une forêt haute de quinze à vingt mètres, avec des arbres imposants. Actuellement nous avons relevé *Ficus* sp., *Alnus acuminata* spp. *acuminata*, *Trema* sp., *Annona* sp., *Inga edulis* et de Lauracées et de Myrsinacées non identifiées, en plus de *Salix humboldtiana*, le saule, caractéristique des cours d'eau jusqu'aux basses altitudes.

Les formations décidues à *Acacia* et à *Croton* (Pl. 3)

Ces formations aux caractéristiques xérophytiques marquées recouvrent la majeure partie de la zone étudiée entre 900 et 1800 mètres. La station climatique représentative de

l'ensemble est celle de Catamayo (très faibles précipitations, 400 mm, températures moyennes élevées, 24°) (fig. 5).

La végétation se présente globalement comme une steppe à épineux plus ou moins dense. Dans la flore, les Légumineuses dominent, les Cactacées sont aussi abondantes.

Dans ces formes les plus denses, la végétation prend l'aspect d'une brousse à épineux difficilement pénétrable. La hauteur moyenne de ces formations est de deux-quatre mètres. Quelques espèces (*Chorisia insignis*, *Prosopis* cf. *juliflora*, parfois *Acacia macrantha*) émergent de la strate arbustive.

A l'opposé, sur des sols squelettiques et très érodés, la végétation devient clairsemée avec de larges espaces de sol nu. Le faïque, (*Acacia macrantha*) et autres *Acacia* dominent. Les autres espèces sont : *Swartzia* aff. *matthewsi*, *Prosopis* cf. *juliflora*, *Pithecellobium* sp., *Mimosa* spp., *Acacia* spp., *Cassia atomaria*, *Cassia tinctoria*, *Cercidium praecox*, *Chorisia insignis*, *Jatropha nudicaule*, *Capparis scabrida*, *Capparis lanceolata*, *Croton* cf. *wagneri*, *Cestrum auriculatum*, *Ipomoea carnea*, *Carica candicans*, *Opuntia* aff. *quitensis*.

Le long des cours d'eau, la végétation est aussi extrêmement dégradée. La partie large de la vallée du río Catamayo, autour du bourg du même nom, a été totalement défrichée et remplacée par des cultures irriguées de canne à sucre. Il ne subsiste plus de formations originelles. En aval, les terrasses alluviales sont étroites et aussi souvent cultivées (maïs, canne à sucre, manioc, haricot, manguier, agrumes). La vallée du río Catamayo est profondément encaissée, la bande de végétation ne dépassant vingt à trente mètres. Les formations sont de type complexe, arborées-arbustives et se présentent comme un taillis avec quelques arbres importants. Les saules, ou sauces (*Salix humboldtiana*) atteignent dix à douze mètres de haut avec des troncs de quarante à cinquante centimètres de diamètre. On trouve aussi : *Prosopis* cf. *juliflora*, *Sapindus saponaria*, *Ziziphus thyrsoflora*, *Schinus molle*, *Thevetia peruviana*, *Ficus* sp., *Tessaria integrifolia*, *Buddleia americana*, *Aloe americana*.

L'origine de ces formations xérophytiques reste problématique. Actuellement elles sont soumises à un pâturage intense. Leur existence est liée à une occupation humaine ancienne et intense. Plusieurs hypothèses peuvent être envisagées quant à la végétation primaire :

- la végétation primaire est du type de la brousse à *Acacia* décrite plus haut ; les formes ouvertes actuellement observées correspondraient à des faciès de dégradation ;
- la végétation primaire peut être considérée comme la prolongation directe, sous un climat plus aride, des formations semi-décidues. Elle est de type arboré-arbustif, de composition floristique variée. Dans ce cas, la pauvreté floristique actuellement observée, serait liée aux capacités de régénération de certaines espèces comme le faïque et le mosquero, celles-ci envahissant les espaces libres et limitant l'installation des autres espèces. Cette deuxième hypothèse semble la plus vraisemblable.

Au bord des rivières, sur les terrasses alluviales, la végétation primaire était probablement très proche de celle des formations semi-décidues, les vallées formant des couloirs de pénétration de la végétation des étages supérieurs.

Les formations décidues à *Bombax* (Pl. 4)

La partie ouest de l'aire étudiée, à une altitude inférieure à 1600-1700 mètres, est recouverte par ces formations aux caractères xériques fortement marqués.

Le groupe climatique caractéristique de cette zone est le groupe D. La station de Macará représente un extrême climatique avec 563 mm de pluies annuelles. En réalité, une station représentative se situerait entre Macará et Celica avec une pluviosité de 600-700 mm et une température moyenne annuelle de 22-23°. Les précipitations sont relativement importantes mais la saison sèche est intense. La reprise de la végétation en octobre, novembre est plus tardive que pour les formations à *Acacia* et à *Croton*.

Les caractères édaphiques sont assez homogènes. Il s'agit de sols de faible épaisseur, pauvres et soumis à une érosion extrêmement active.

Deux types de végétation bien distincts apparaissent, leur distribution est liée aux pentes.

Sur les fortes à très fortes pentes, non cultivables, s'étend une forêt uni-strate d'une quinzaine de mètres de haut. Cette forêt de structure très régulière, est composée essentiellement de *Bombax* (*B. ruizii* ?). Sur les troncs gris des individus de cette espèce, se détachent nettement les énormes troncs verts des *Ceiba pentandra*. Une autre strate vers trois-quatre mètres, ouverte, est composée de *Ziziphus thyrsoflora*, de *Celtis* sp., *Capparis scabrida*, *C. lanceolata*. Deux espèces de la famille des Nyctaginacées sont abondantes en sous-bois, *Bougainvillea* cf. *spectabilis* et *Pisonia* sp.. Les Cactacées céréiformes sont aussi nombreuses, donnant à ces formations un aspect proche de la caatinga arborée brésilienne à *Cavanillesia*.

Dans la région du sud-est de Catacocha, entre Catacocha et Celica, l'érosion est remarquablement intense ; les reliefs sont totalement ravinés. La végétation se réduit à quelques pieds de ceibo ou de faïque dans ce paysage presque désertique. Les ceibos atteignent des dimensions imposantes avec des troncs de un à deux mètres de diamètre. Ces *Ceiba pentandra*, isolés, sont beaucoup plus développés dans ces formations très dégradées que dans les forêts sèches à *Bombax*, où doit jouer une forte concurrence pour l'eau.

La répartition des Bombacacées dans la région sud-est de Loja est remarquable. Sur cette aire restreinte, *Chorisia insignis* et *Ceiba pentandra* apparaissent comme deux espèces vicariantes ; *C. insignis* dans la zone est, *Ceiba pentandra* dans la zone ouest, la première à des altitudes élevées, la deuxième dans les basses terres.

Quelle est l'origine de ces formations ? Résultent-elles de la dégradation de la forêt à *Bombax* ou correspondent-elles à un autre type de forêt sèche dont nous n'aurions observé aucun vestige ? Une étude plus détaillée devrait être entreprise, en particulier au pied de la cordillère de Celica, pour pouvoir répondre à cette question.

Au bord des ríos ou dans les quebradas, la végétation est très semblable à celle observée dans les vallées de la zone à *Acacia* et à *Croton*. La principale espèce est *Salix humboldtiana*.

Enfin, dans la région de Macará à l'extrême sud-ouest de notre zone d'étude, la végétation annonce déjà la zone côtière avec de nombreux lichens et Broméliacées épiphytes.

CONCLUSION

Sur les 5000 km² étudiés, nous avons relevé un grand nombre de types de paysages, presque tous profondément marqués par l'action humaine. Cette variété de formations végétales est liée à l'altitude, la longitude et au facteur humain.

Mis à part l'étage sempervirent, les zones de végétation encore intactes sont rares et correspondent le plus souvent à des conditions de milieu défavorables à une utilisation quelconque (fortes pentes, sols squelettiques...).

Les facteurs anthropiques ont pu s'exercer de manière assez semblable sur les différentes formations végétales (cultures, élevage, pratique de brûlis) mais dans les conditions « moyennes » (par exemple, vers 2000 mètres d'altitude), les formations ont pu se régénérer partiellement ou totalement. Dans des conditions d'aridité plus marquées, la dégradation a été (ou est) apparemment irréversible. Un exemple de cette interaction complexe peut être donné par les formations de type savane situées sur les *lomas* entre Catamayo et Catacocha. Cette savane avec des Cactacées et des Broméliacées nombreuses est située dans l'étage des formations semi-décidues, or celles-ci se limitent uniquement aux quebradas. S'agit-il d'une formation climatique, liée à des facteurs édaphiques ou d'une formation maintenue artificiellement par l'élevage et des feux annuels ?

Des expériences de mises en defens de parcelles devraient être menées dans les différents milieux et permettraient de répondre de manière définitive.

INDEX DES NOMS VERNACULAIRES

(liste établie d'après MACEY, 1976)

Achupalla	<i>Puya sp.</i>
Aguacolla	<i>Cereus sp.</i>
Algarrobo	<i>Prosopis cf. juliflora</i> DC.
Alisillo	<i>Rhamnaceae</i>
Aliso	<i>Alnus acuminata</i> H.B.K. <i>ssp. acuminata</i>
Almizcle	<i>Actinidaceae</i>
Arabisco	<i>Jacaranda acutifolia</i> H.B.
Arrayan	<i>Eugenia sp.</i>
Arupo	<i>Linociera pubescens</i> Urb. et Ekm.
Barbasco	<i>Cassia hirsuta</i> L.
Borrachera	<i>Ipomea carnea</i> Jacq.
Cabraigo	<i>Ficus sp.</i>
Cabuyo	<i>Fourcroya sp.</i>
Cabuyo	<i>Agave americana</i> L.
Cascarillo	<i>Cinchona microphylla</i> Pav.
Cashco	<i>Weinmannia sp.</i>
Cedrillo	<i>Trichilia sp./Guarea sp. ?</i>
Cedro	<i>Cedrela sp.</i>
Ceibo	<i>Ceiba pentandra</i> Gaertn.
Chamana	<i>Dodonea viscosa</i> Jacq.
Chaquino	<i>Microxylum balsamum</i>
Checo	<i>Sapindus saponaria</i> L.
Chilca	<i>Baccharis spp.</i>
Chilca larga	<i>Eupatorium sp.</i>
Chileno	<i>Panicum maximum</i> Jacq.
Chinininga	<i>Salvia hirsuta</i> Jacq.
Chirimoyo	<i>Annona cherimolia</i> Mill.
Choro	<i>Capparis millei</i> Standl.
Chuspizay ?	<i>Ilex sp.</i>
Clavelin	<i>Barnadesia dombeyana</i> Less.
Colorado	<i>Eugenia sp.</i>
Condurango	<i>Marsdenia cundurango</i> Nichols.
Coquitos	<i>Cyperus sp.</i>
Coquitos	<i>Fimbristylis annua</i> Link.
Cucharillo	<i>Embothrium grandiflorum</i> Lam.
Duco	<i>Clusia spp.</i>
Dumari	<i>Tibouchina laxa</i> (Desr.) Cogn.
Faique	<i>Acacia macrantha</i> H.B.
Flor de novia	<i>Yucca arborescens</i> Trelc.
Globitos	<i>Calceolaria sp.</i>
Guabillo	<i>Eugenia sp.</i>
Guabo	<i>Inga sp.</i>
Guacimo	<i>Guazuma ulmifolia</i> Lam.
Gualache	<i>Rapanea sp.</i>
Guayabo	<i>Psidium guajava</i> L.
Gramalote	<i>Axonopus scoparius</i> (Flüge) Hitch.

Hoja blanca	<i>Eupatorium niveum</i> H.B.K.
Hualtaco	<i>Loxopterygium huasango</i> Spruce
Janeiro	<i>Melinis minutiflora</i> Beauv.
Jurupe	<i>Sapindus saponaria</i> L.
Languelapo	<i>Coccoloba</i> sp.
Laritaco	<i>Vernonia patens</i> H.B.K.
Laurel	<i>Myrica pubescens</i> Willd.
Laurel	<i>Cordia alliodora</i> Cham.
Maco Maco	<i>Rapanea</i> sp.
Manangola	<i>Leguminosae</i>
Mango	<i>Mangifera indica</i> L.
Mano de leon	<i>Oreopanax</i> sp.
Maro (Tachuelo)	<i>Zanthoxylum</i> sp.
Matapalos	<i>Loranthaceae</i>
Mollaco	<i>Roupala</i> sp.
Mosquero	<i>Croton</i> sp.
Nanume	<i>Acacia</i> sp.
Nogal	<i>Juglans neotropica</i> Diels
Overal	<i>Cordia lutea</i> Lam.
Palo santo	<i>Bursera graveolens</i> Tr.
Payaso	<i>Bombax</i> cf. <i>ruizii</i> K. Schum.
Pego Pego	<i>Pisonia macranthocarpa</i>
Pepizo	<i>Cantua quercifolia</i> Juss.
Pico Pico	<i>Ichroma fuchsoides</i> Miers
Pinon	<i>Jatropha nudicaulis</i> Benth.
Poleo de Inca	<i>Satureja glabrata</i> (Kunth.) Brip.
Porotillo	<i>Erythrina</i> sp.
Pumamaqui	<i>Oreopanax</i> sp.
Quinde	<i>Cordia</i> sp.
Quinqui	<i>Osteomeles</i> sp./ <i>Hesperomeles</i> sp.
Rea	<i>Cercidium praecox</i> Harms
Roble	<i>Roupala complicata</i> H.B.K. ?
Romerillo	<i>Podocarpus oleifolia</i> D. Domb.
Romerillo	<i>Hypericum strictum</i> H.B.K.
Saco	<i>Eugenia</i> spp.
Sarcillo	<i>Miconia lutescens</i> (Bonpl.) DC.
Sauce	<i>Salix humboldtiana</i> Willd.
Sigiche	<i>Helianthus acuminatum</i> Blake
Sopote de perro	<i>Capparis scabrida</i> H.B.K.
Subo	<i>Ficus</i> sp. ?
Surungo	<i>Acacia</i> sp.
Tachuelo	<i>Zanthoxylum</i> sp.
Taro	<i>Roupala complicata</i> H.B.K. ?
Toronjil	<i>Melissa officinalis</i>
Tululante	<i>Lepechinia</i> spp.
Tululuchi	<i>Solanum</i> sp.
Tuno	<i>Opuntia</i> sp.

Upaco	<i>Bauhinia sp.</i>
Vainillo	<i>Cassia tinctoria</i>
Vainillo	<i>Cassia atomaria</i> L.
Valeriana	<i>Valeriana hieronymi</i> Graebn.
Wilco	<i>Leguminosae</i>
Yanongogora	<i>Mimosa pudica</i> L.
Yaragua	<i>Hyparrhenia rufa</i> Stapf
Yarusa	<i>Euphorbiaceae</i>
Yerba del Toro	<i>Cuphea microphylla</i> H.B.K.

DOCUMENTS CONSULTES

GONDARD P.

1982 *Ritmos pluviométricos y contrastes climáticos en la provincia de Loja*. 23 p., Quito
– MAG/ORSTOM/PRONAREG.

INSTITUTO GEOGRAFICO MILITAR

1980 Cartes de l'Equateur, échelle 1/50 000
(Feuilles de Loja nord, Macará, Rio Calvas, Zozoranga, Cariamanga, Gonzanama, Celica, Catacocha, Nambacola, Rio Sabanilla, Las Aradas, Yangana, Vilcabamba, Buena Vista), Quito.

INSTITUTO NACIONAL DE METEOROLOGIA Y HYDROLOGIA

Resúmenes climatológicos, Quito.

MACEY A.

1976 Mapa ecológico y uso potencial de la cuenca piloto Pindo-Calvas, prov. Loja.
Pre-desur, n° 4, 89 p., Quito.

MAG/ORSTOM

Mapa geológico, Cuencas de los ríos Cañar, Paute y del sur Ecuatoriano, escala 1/200 000 (Feuilles des zones nord et sud), Quito.

MAG/ORSTOM/PRONAREG

1980 Cartes des sols, échelle 1/50 000
(Feuilles de Loja nord, Macará, Rio Calvas, Zozoranga, Cariamanga, Conzanama, Celica, Catacocha, Nambacola, Rio Sabanilla, Las Aradas, Yangana, Vilcabamba, Buena Vista), Quito.

SITUATION DES RELEVÉS BOTANIQUES - SUD DE LA PROVINCE DE LOJA - EQUATEUR

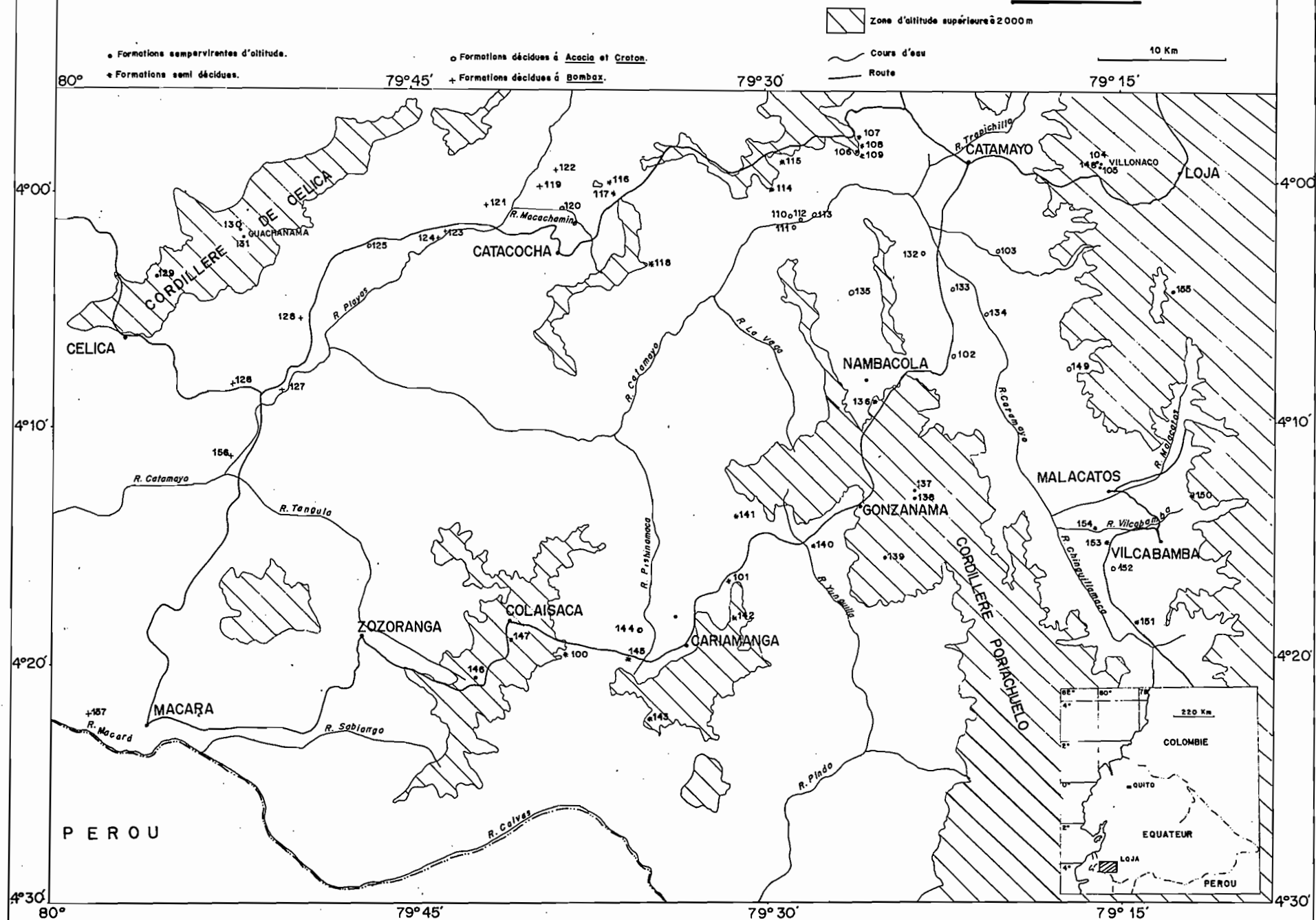




Planche 1 – La forêt sempervirente d'altitude à *Clusia* sur le massif de Villonaco (alt. 2 700 m) avec, au premier plan, un *Nidularia* (photo L. Empereire).



Planche 2 – Formation arborée-arbustive semi-décidue à *Rapanea* spp. (région de Cariamanga, alt. 1 500 m) (photo L. Empereire).

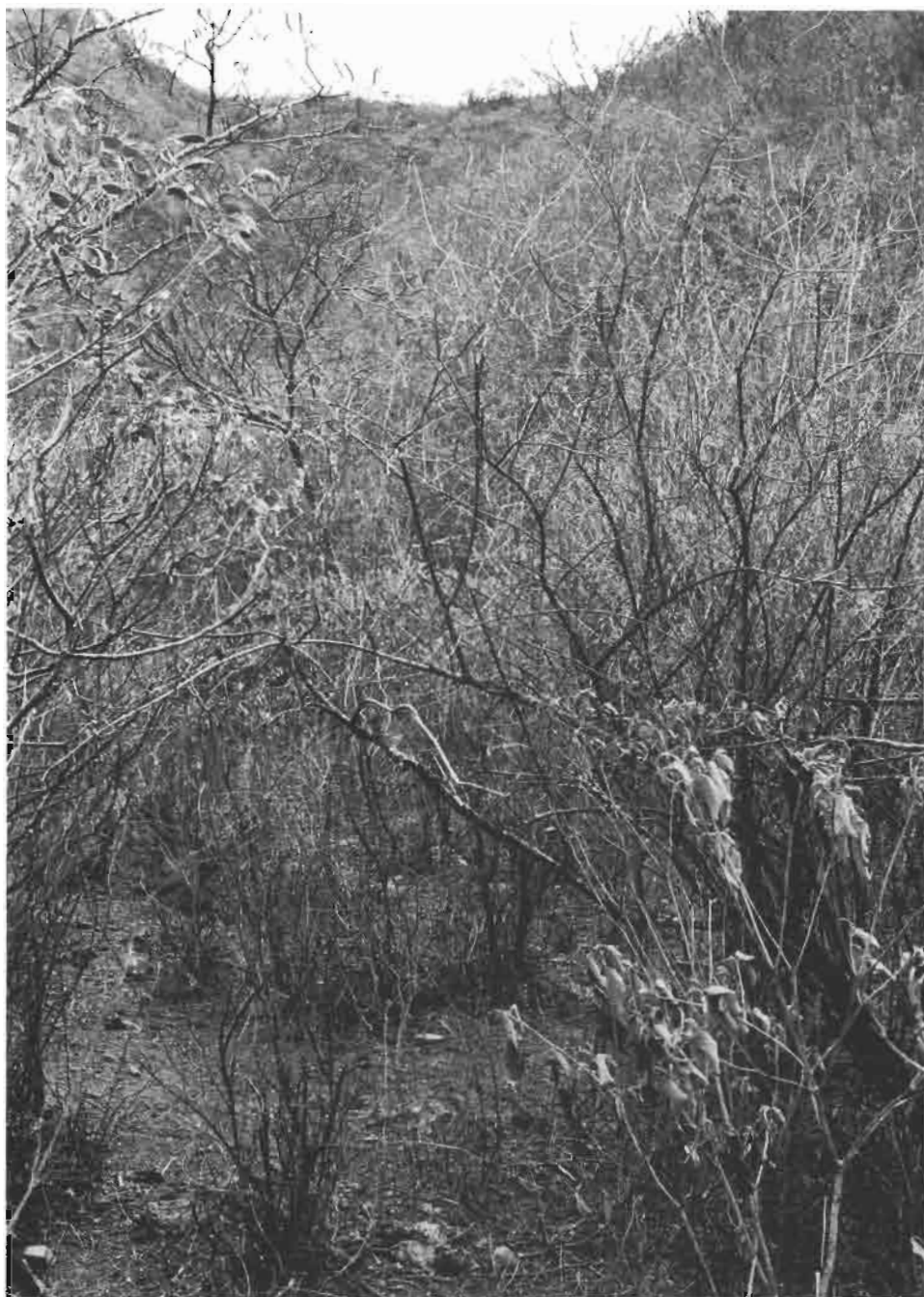


Planche 3 – Formation arbustive dense à *Croton* spp. et *Acacia* spp. au caractère décidu fortement marqué (Indiucho, alt. 1 300 m) (photo L. Empereire).



Planche 4 – Formation arborée décidue à *Bombax*. Cette forêt claire à structure régulière ne se trouve plus que sur les fortes pentes (vallée du rio Catamayo, alt. 700 m) (photo L. Empereire).

CHAPITRE III

LES RECHERCHES ARCHEOLOGIQUES

Jean GUFFROY

ORGANISATION DE LA MISSION

Les recherches menées depuis 1979, dans les Andes méridionales de l'Equateur, par la Mission archéologique française de Loja résultent d'un accord de coopération signé entre l'U.R.A. 25 du C.R.A. du C.N.R.S., la Banque centrale de l'Equateur et l'Institut français d'Etudes andines.

La co-direction scientifique fut assurée par Danièle Lavallée, Directrice de l'U.R.A. 25 et Hernan Crespo Toral, Directeur du Musée Archéologique de la Banque Centrale.

Jean Guffroy, chef de la mission, était chargé de l'exécution du projet et responsable des travaux de prospection, fouille et publication.

Ont également collaboré de manière permanente à ce programme de recherche : deux archéologues, Napoleón Almeida Duran de la Banque centrale et Patrice Lecoq coopérant de l'I.F.E.A., et, de 1980 à 1982, deux techniciens, étudiants de l'université nationale de Loja ¹.

A cette équipe, vinrent s'ajouter lors des missions sur le terrain, des étudiants et chercheurs français membres de l'U.R.A. 25 et des étudiants équatoriens de l'université de Loja, où fut réalisé un travail de formation aux recherches archéologiques. Le nombre total de participants varia entre huit et quatorze personnes ².

Le financement des travaux a été assuré au moyen de subventions provenant de la commission des Recherches archéologiques à l'Etranger du ministère des Relations extérieures, de l'U.R.A. 25, de la Banque centrale de l'Equateur et d'un programme de formation I.F.E.A.-ORSTOM.

PROGRAMME DE RECHERCHE

La zone d'étude retenue, d'une superficie d'environ 4 000 km², est centrée sur le cours du río Catamayo et correspond à la partie sud de la province de Loja, frontalière avec le Pérou (fig. 1). Cette région, où les crêtes andines dépassent rarement 3 000 mètres, présente une grande diversité de milieux écologiques liés à des variations de climat et d'altitude.

Elle n'avait fait l'objet d'aucune étude archéologique systématique antérieure. Les seuls documents existants, si l'on excepte quelques citations concernant essentiellement des pièces

¹ Il s'agit de Augusto Marin, boursier de la Banque centrale de l'Equateur et de Manuel Sarango, boursier de l'I.F.E.A.

² Outre les personnes déjà nommées, nous tenons à remercier de nouveau ici pour leur participation aux travaux de la mission : Angel Carrion, Georges Clément, Emigdio Condoy, Marie-France Guffroy, Segundo Marin, Guido Ojeda, Luis Ojeda, Martine Petitjean, José Quezada, Juan Reyes et Manuel Ruiz.

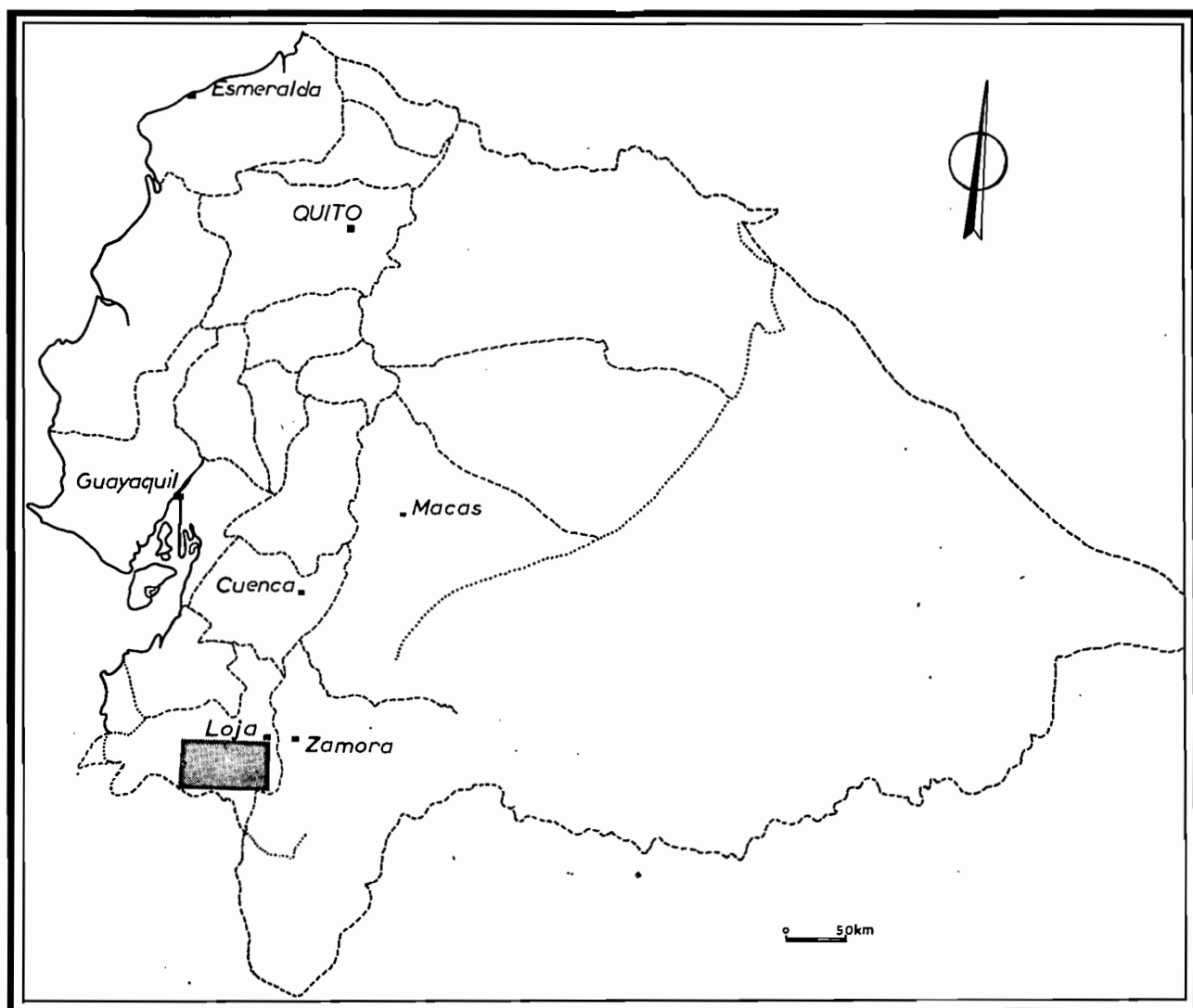


Fig. 1 - Emplacement de la zone étudiée sur la carte de l'Equateur.

isolées découvertes au début de ce siècle ³, correspondaient aux travaux réalisés en 1942 par D. Collier et J. Murra ⁴. Malheureusement, cette mission, qui avait pour but la caractérisation des cultures des Andes du sud de l'Equateur, avait dû arrêter ses recherches au nord de notre zone d'étude ; la guerre frontalière entre l'Equateur et le Pérou empêchant alors toute incursion plus au sud.

Notre premier objectif fut donc d'établir la séquence chronologique des occupations humaines précolombiennes en caractérisant et singularisant les différentes traditions, jusqu'alors inconnues, présentes dans cette région. Deux missions sur le terrain furent consacrées à la réalisation de ce premier volet de notre programme de recherche.

Nous nous sommes ensuite intéressé plus particulièrement à la période dite « Formative » (3000-500 av. J.-C.) et au développement des plus anciennes traditions agricoles et céramiques. La caractérisation des traditions formatives propres à la province de Loja revêt en effet une importance particulière due à sa position géographique, intermédiaire entre la côte centrale équatorienne et la forêt amazonienne, régions que des hypothèses contradictoires considèrent comme de possibles centres d'invention de l'agriculture.

³ Voir en particulier : J. Jijon y Caamaño (1930), M. Uhle (1923), R. Verneau et P. Rivet (1912).

⁴ D. Collier et J. Murra (1943).

LES CAMPAGNES DE PROSPECTION

Comme nous l'avons déjà indiqué, il n'existait dans la littérature archéologique aucun élément permettant d'appréhender ce qu'avait été l'occupation de cette province à l'époque précolombienne. Les deux premières missions ont donc été essentiellement consacrées à la recherche de données permettant d'établir la séquence chronologique des occupations humaines. Elles ont été accompagnées d'une étude systématique des collections publiques et privées. Compte tenu des dimensions importantes de la zone d'étude, délimitée par les villes de Catamayo au nord, Celica à l'ouest, Macará au sud et Vilcabamba à l'est, des difficultés topographiques et de la nécessité de réaliser des prospections systématiques, nous avons établi un programme de recherche sélectif et choisi quatre zones de prospection dont la surface variait entre quinze et trente kilomètres carrés. Trois critères ont déterminé le choix de ces zones : leur distribution spatiale qui devait permettre de circonscrire et représenter l'ensemble de la région, leur variété du point de vue géographique et écologique et leur intérêt archéologique présumé. Les aires retenues se trouvaient à proximité des villes de Catamayo, Catacocha, Cariamanga et Macará (fig. 2).

Avant chaque prospection fut établie une carte au 1/25 000^e, portant des courbes de niveau équidistantes de cent mètres. Cette carte fut utilisée pour le carroyage de la zone, la répartition journalière des travaux et prospections et la localisation des sites. Cinq personnes, au minimum, participèrent aux recherches sur le terrain, chaque individu prospectant une bande large de cent à deux cents mètres. Un ramassage de surface fut réalisé sur chacun des sites découverts et ceux-ci enregistrés sur fiches. Des sondages furent effectués sur les plus importants d'entre eux. Au total plus de deux cent cinquante sites ⁵ furent enregistrés lors de ces prospections et plusieurs milliers de pièces céramiques et lithiques ont été récoltées.

L'analyse de ces données permet d'esquisser le panorama de l'occupation de la province de Loja à l'époque préhispanique.

Il n'a pas été possible de caractériser l'occupation précéramique (antérieure à 3000 av. J.-C.). Malgré nos recherches qui furent fréquemment centrées sur cette période (exploration systématique des abris sous-roche, des hautes terrasses, etc.) les éléments collectés demeurent très pauvres. A l'exception d'un site, découvert dans la vallée proche de la ville de Catamayo, aucune des aires prospectées n'a livré de traces d'occupation de cette période.

En ce qui concerne les traditions céramiques préhispaniques en Equateur, elles sont généralement regroupées en quatre grandes périodes : le Formatif (3000-500 av. J.-C.), divisé en formatif ancien moyen et récent ; le Développement Régional (500 av. J.-C. – 500 ap. J.-C.) ; l'Intégration (500-1470 ap. J.-C.) ; enfin la période correspondant à la domination inca. Chacune d'entre elles est représentée dans la région étudiée par des traditions locales bien singularisées et jusqu'alors inconnues.

L'analyse détaillée de ces données sera présentée dans les chapitres suivants ; nous nous contenterons d'esquisser ici le panorama de l'occupation de chacune des zones prospectées.

Il est très difficile de juger la validité et l'efficacité de ces prospections tributaires de la nature du terrain, de la densité de la végétation et de l'état de conservation des sites. Elles nous semblent avoir été particulièrement élevées à Catacocha où l'on peut estimer que 80 à 90 % des sites conservés ont pu être enregistrés, plus faibles à Maracá (60 à 70 %) où la prospection s'est révélée beaucoup plus difficile.

⁵ Le terme « site » doit être défini : il s'agit ici, dans la majorité des cas, de concentrations superficielles de matériel essentiellement céramique, d'extension et d'importance variable. Ces concentrations sont associées, dans environ 30 % des cas à des niveaux d'accumulation peu profonds, généralement remaniés. Les sols conservés en place sont rares.

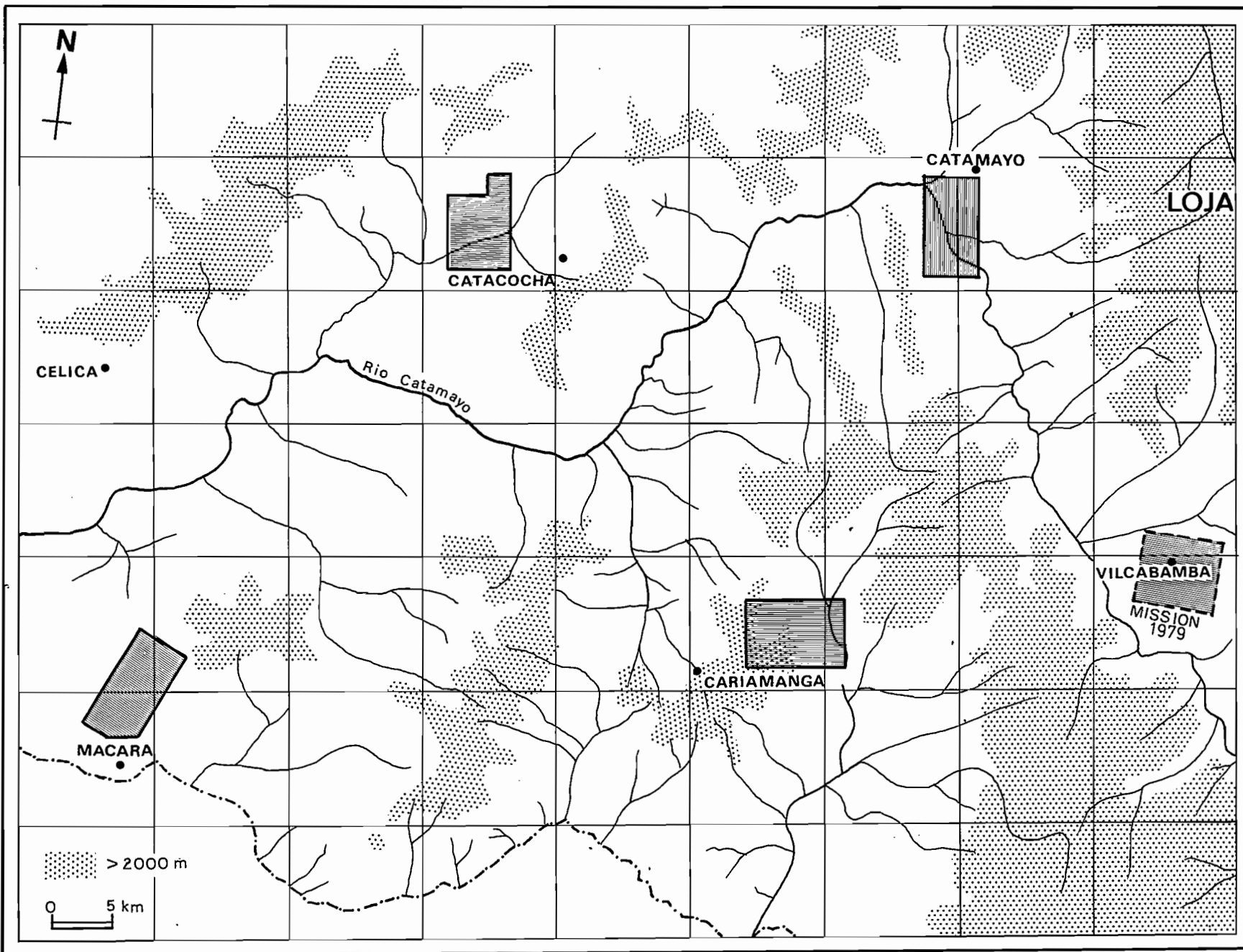


Fig. 2 - Province de Loja : zones de prospection systématique.

LES AIRES DE PROSPECTION ET LES TRADITIONS CULTURELLES REPRESENTÉES

La vallée de Catamayo

La prospection

- localisation : paroisses de Catamayo et Nambacola
- limites : Long. ouest : entre 79°21'30" et 79°23'
Lat. sud : entre 3°59' et 4°00'15"
- altitude : entre 1 100 et 1 400 m au-dessus du niveau de la mer
- superficie prospectée : 20 km²
- participants : 5
- durée de la prospection : 10 jours
- nombre de sites enregistrés : 30

Cette prospection se proposait l'étude du peuplement préhispanique de la vallée située autour de la ville actuelle de Catamayo (fig. 3) ⁶. La partie centrale de cette zone qui correspond à la basse vallée du río Catamayo, est occupée par des champs de canne à sucre et des vergers impénétrables et n'a pu être prospectée systématiquement. Les sondages effectués dans les champs où la canne avait été récoltée n'ont permis de découvrir aucune trace d'occupation humaine. Les travaux agricoles et l'urbanisation ont fortement perturbé l'ensemble de cette basse vallée dont la stratigraphie caractéristique présente une couche humique d'épaisseur variable, résultant du brûlage, stérile, surmontant un sol d'apports fluviaux, également stérile.

Les prospections ont donc essentiellement concerné les pentes basses et moyennes des massifs environnants, situées entre 1 200 et 1 400 mètres d'altitude.

Le milieu naturel (Pl. 1)

La basse vallée du río Catamayo, large de plus de trois kilomètres dans sa partie nord se rétrécit au sud, où la rivière a creusé profondément son lit dans un massif rocheux érodé. Cette basse vallée est comprise entre un massif culminant à 2 200 mètres, situé à l'ouest, et une série d'élévations de moindre importance à l'est. Elle est fermée au nord et au nord-ouest par deux autres massifs culminant respectivement à 2 900 et 1 800 mètres. L'érosion qui présente des formes diverses est plus accentuée dans les parties sud et est, plus humides.

La végétation de cette zone est caractéristique des formations décidues à *Acacia* et à *Croton*. Le changement est rapide lorsqu'on s'élève sur les pentes des élévations qui enserrant la partie sud. La basse vallée est plantée de canne à sucre. De petits vergers s'étalent sur toute la rive gauche entre la rivière et le chemin vicinal sur une largeur ne dépassant pas 500 mètres. Vient ensuite une zone de steppe à épineux de densité variable comprise entre 1 200 et 1 300 mètres d'altitude, suivie d'une végétation arbustive très éparse.

Les traditions culturelles

Compte tenu des destructions probables, le peuplement de la zone prospectée paraît avoir été important. Trente sites furent localisés. L'indice d'occupation, toutes époques confondues est de deux sites par kilomètre carré, l'occupation maximale correspond à la période de Développement régional avec trois sites au kilomètre carré. Des traces d'une occupation remontant probablement à la période précéramique furent découvertes sur un seul site. Il s'agit d'un monticule de terre et de galets d'origine vraisemblablement naturelle, d'environ cinquante mètres de hauteur, qui fut occupé à diverses époques jusqu'à la période coloniale.

⁶ Cette prospection eut lieu en deux temps. Elle concerna d'abord la partie sud de la vallée ainsi que les versants est et ouest (voir fig. 3) puis une zone de dimensions plus réduites située au nord de la ville.

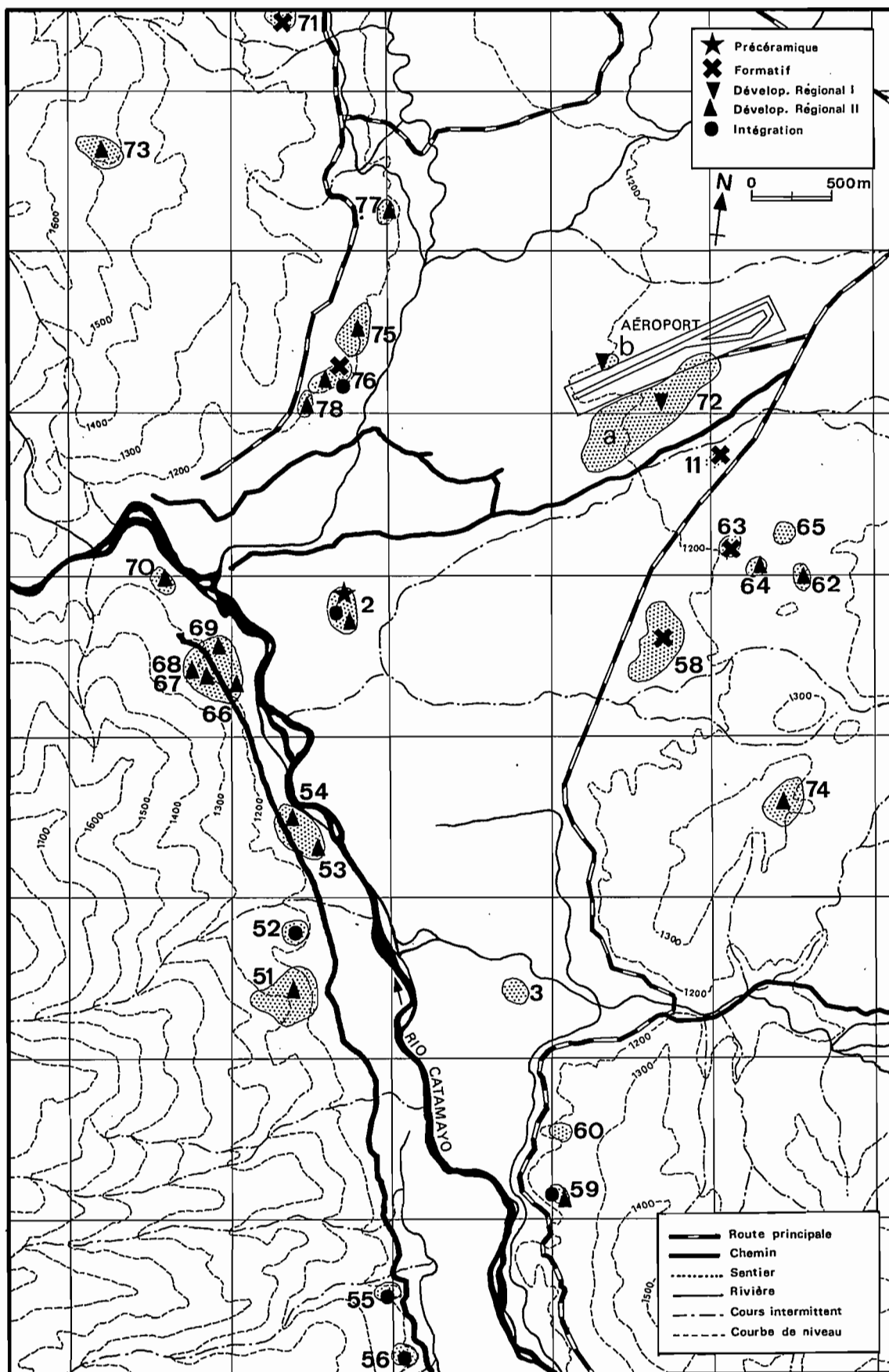


Fig. 3 – Vallée de Catamayo : emplacement et attribution des sites découverts.

Ces occupations successives et la forte érosion subie par cette élévation, située au milieu de la basse vallée, rendent tout à fait improbable la conservation en place d'un sol précéramique. La présence d'éclats et de fragments d'outils lithiques témoigne toutefois de son occupation durant cette période.

Aucun autre site précéramique ne fut découvert sur les pentes basses et moyennes, ni au sommet des massifs explorés. Cette absence peut être due à l'érosion ; ainsi de nombreux abris-sous-roche sont dépourvus de tout remplissage. Il est également possible de supposer une occupation essentiellement restreinte à la basse vallée et de ce fait aujourd'hui disparue.

La période formative est bien représentée dans cette zone qui semble avoir été occupée par une population agricole sédentaire importante dès 1600 av. J.-C. Six sites attribuables à cette période ont été découverts, dans la partie nord, sur le pourtour de la vallée. Ils sont situés sur de petits monticules ou de basses terrasses peu éloignés de la basse plaine alluviale où il aurait pu exister d'autres établissements aujourd'hui détruits. Ces sites sont regroupés en trois secteurs, distants de trois à cinq kilomètres, formant un triangle dans lequel est circonscrit la partie la plus large de la vallée, zone aujourd'hui urbanisée.

A cette période formative correspondent quatre traditions céramiques qui présentent des différences stylistiques bien marquées et dont la succession s'accompagne parfois de l'abandon des sites d'habitat antérieurs. Si les causes exactes de ces variations stylistiques demeurent inconnues, il est cependant possible de noter qu'elles semblent refléter des changements dans les possibles zones de contact ou d'influence.

A la plus ancienne tradition, pour laquelle nous possédons une datation 14 C de 1530 ± 90 av. J.-C.⁷ est associé un matériel céramique déjà évolué, soigneusement décoré qui traduit une réelle maîtrise des techniques de fabrication et de cuisson. Dans l'état actuel de nos connaissances et en l'absence de données indiquant une occupation locale antérieure, cette tradition qui est représentée sur plusieurs sites pourrait résulter d'un phénomène de diffusion à partir d'une zone d'origine située à l'est ou au sud-est de la province.

Ces populations pratiquaient vraisemblablement une agriculture et un élevage débutants auxquels s'ajoutaient les produits de la collecte, de la chasse et de la pêche.

Cette période formative qui se termine vers 500 av. J.-C.⁸ ne semble pas marquée par un développement notable du nombre de sites et de l'importance de la population. Ainsi toute la partie sud de la vallée ne paraît avoir été occupée à aucun moment.

A la période suivante dite de Développement Régional (500 av.-500 ap. J.-C.) sont associés vingt sites et deux traditions céramiques différentes. La première, qui paraît assurer la transition entre les deux périodes n'est bien représentée que sur un seul site, très étendu et en partie détruit lors de la construction de l'aéroport. C'est le premier établissement qui paraît mériter le terme de village. Cette tradition est caractérisée par l'évolution des formes antérieures et une certaine rusticité du matériel.

A la seconde tradition sont attribuables un grand nombre de sites (dix-huit établissements) répartis sur tout le pourtour de la vallée. C'est à cette époque que semble avoir eu lieu la première occupation de la zone sud et de la rive gauche du río Catamayo, où sont été découverts huit gisements regroupés en trois secteurs principaux distants de un à un kilomètre et demi. Le peuplement est également important au nord-ouest et au nord de la vallée.

La période d'Intégration (500-1470 ap. J.-C.) est caractérisée par l'apparition d'une nouvelle tradition céramique, nettement différente de la précédente, vraisemblablement liée à l'arrivée d'un nouveau groupe ethnique de possible origine orientale, connu dans la littérature ethno-historique sous le nom de Palta ou Zarza.

⁷ Les datations 14 C, figurant dans cet ouvrage, ont été réalisées par le Centre de Recherches Géodynamiques de Thonon-les-Bains (74203).

⁸ Il s'agit ici de la date la plus couramment admise. Nous ne possédons, à ce sujet, aucune donnée particulière concernant la province de Loja.

Cette tradition céramique est représentée sur sept sites. L'occupation de la vallée paraît moins importante que durant la période antérieure ; les zones d'habitat sont rares dans la partie sud où ne furent découverts que quelques établissements isolés, plus nombreuses au nord où existaient plusieurs sites de grande extension.

L'occupation de la vallée sous la domination inca, consécutive à la conquête menée de 1463 à 1471 par Tupac Yupanqui, nous est mal connue. Elle est cependant attestée par la présence dans des collections privées locales de pièces caractéristiques de cette période. Elle semble avoir intéressé essentiellement la basse vallée, où la majorité des établissements ont été détruits.

La vallée du río Playas

La prospection

- localisation : paroisse de Catacocha
- limites : Long. ouest : entre 79°42'30" et 79°44'
Lat. sud : entre 4° et 4°2'30"
- altitude : entre 950 et 1 200 m au-dessus du niveau de la mer
- surface prospectée : 30 km²
- participants : 5
- durée de la prospection : 12 jours
- nombre de sites enregistrés : 76

La prospection fut réalisée sur une zone, longue de sept kilomètres, large de cinq, correspondant aux collines et aux flancs des massifs situés de part et d'autre du río Playas à proximité du lieu-dit Puente Playas (fig. 4).

Le milieu naturel (Pl. 2)

La basse vallée située à une altitude moyenne de 950 mètres, plus étroite en amont, a une largeur ne dépassant pas 400 mètres. La rive sud du río Playas est occupée par les retombées d'un massif entaillé par des cours d'eau torrentiels assez profonds séparant de petites élévations parallèles qui s'élèvent en pente douce sur deux kilomètres.

La rive nord présente également une série d'élévations parallèles séparées par de petites vallées pouvant atteindre un kilomètre de large. Cette zone, plus étendue que sur la rive sud, a une largeur de trois kilomètres. Le pendage s'accroît ensuite très rapidement.

La végétation actuelle est marquée par une forte érosion consécutive à l'occupation humaine. Le fond de la vallée, étroit, est occupé par des jardins et vergers. Sur les collines proches, la végétation très pauvre se compose d'herbe rase et d'arbustes épineux épars (*Acacia* sp.). Elle devient plus dense en s'élevant le long des pentes, tout particulièrement dans les zones est et nord-est.

Les traditions culturelles

Soixante-seize sites, correspondant à trois traditions céramiques, ont été enregistrés lors de cette prospection. Le peuplement de la zone à l'époque préhispanique fut important ; l'indice d'occupation, toutes périodes confondues, est de 2,8 sites au kilomètre carré. L'occupation maximale date de la période d'Intégration avec 6 sites au kilomètre carré.

La zone où ne fut découvert aucun établissement précéramique ne semble pas avoir connu d'occupation importante durant la période formative. La plus ancienne tradition, représentée sur six sites, paraît plutôt attribuable au début de la période de Développement régional. Elle est cependant affiliée stylistiquement aux traditions formatives tardives de la vallée de Catamayo, avec lesquelles elle partage de nombreux caractères communs, tant du point de vue des formes que des techniques décoratives. Il pourrait s'agir d'une phase de

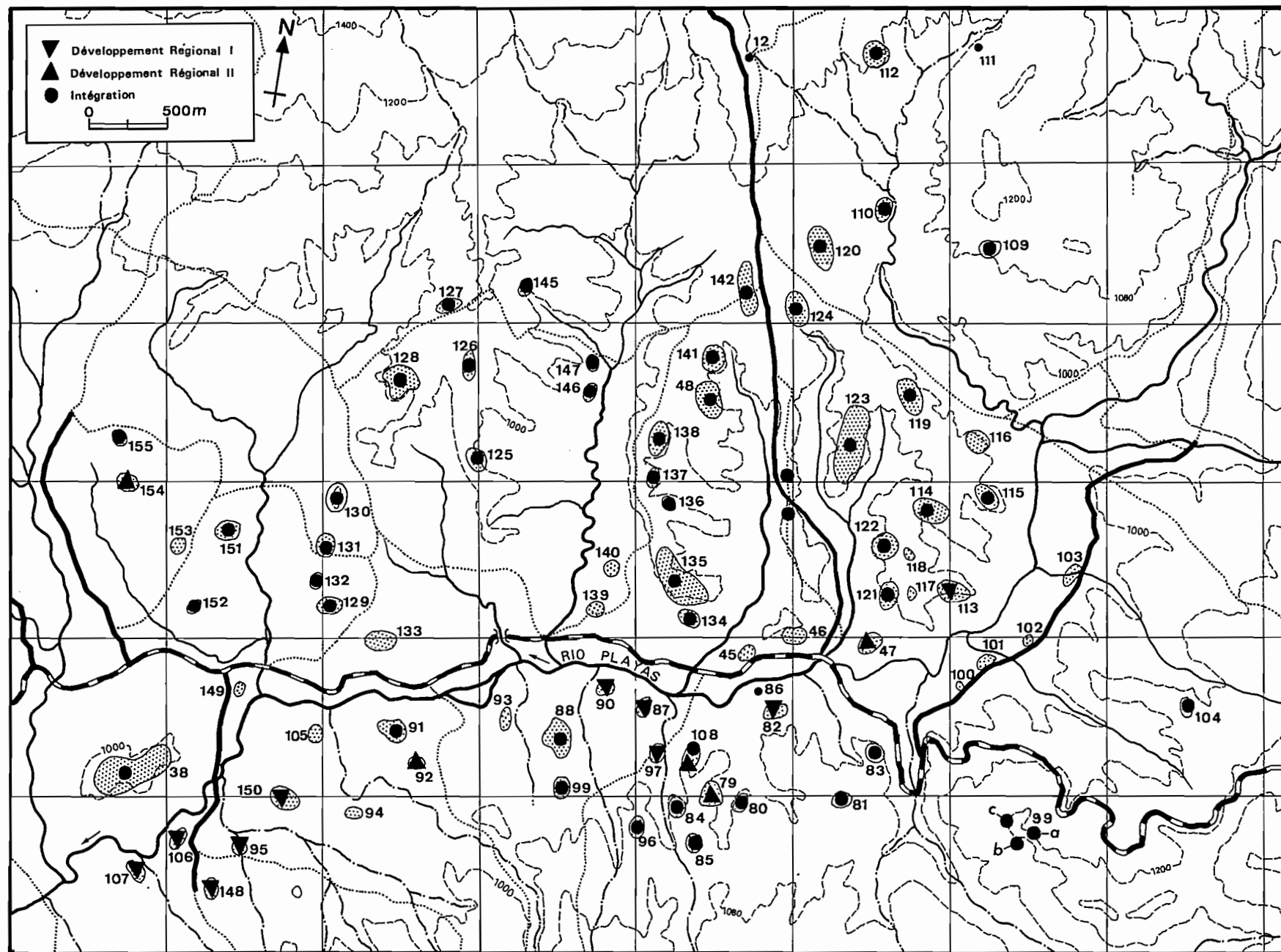


Fig. 4 – Région de Catacocha, vallée du Rio Playas : emplacement et attribution des sites découverts.

transition entre les deux périodes. Les sites correspondants, regroupés en trois secteurs et distants de deux à trois kilomètres, furent implantés dans la basse vallée, à proximité des cours d'eau, principalement sur la rive gauche du río Playas.

La seconde phase de Développement régional, qui semble coïncider avec un relatif développement du peuplement de la zone est représentée par quinze sites, installés de part et d'autre du río Playas à proximité des établissements antérieurs. La filiation avec la tradition précédente est nettement établie.

Comme c'était déjà le cas dans la vallée de Catamayo, la période d'Intégration est caractérisée par l'apparition de nouveaux types céramiques vraisemblablement associés à l'arrivée d'un nouveau groupe ethnique. Bien que présentant quelques particularités locales, cette tradition est similaire à celle présente à cette époque dans toute la partie centrale de la province.

Découverte sur soixante sites, elle est associée à une augmentation notable de l'occupation de la région. Les établissements, distants de cinq cents mètres à un kilomètre occupent non seulement la partie basse de la vallée mais également les pentes des massifs environnants. Ils sont particulièrement nombreux au nord où ils témoignent d'une exploitation systématique du sommet des élévations parallèles. Il semble s'agir d'un habitat dispersé où chaque site, d'étendue variable, mais généralement réduite, correspondrait à l'installation d'une famille nucléaire.

A cette tradition semble être associée la pratique d'inhumations dans des urnes funéraires.

Il ne fut découvert lors de cette prospection aucun vestige attribuable à la période inca.

La Quebrada Trigopampa

La prospection

- localisation : paroisse de Cariamanga
- limites : Long ouest : entre 79°42'30" et 79°44'
Lat. sud : entre 4° et 4°2'30"
- altitude : entre 1 600 et 1 900 m au-dessus du niveau de la mer
- surface prospectée : 20 km²
- participants : 5
- durée de la prospection : 12 jours
- sites enregistrés : 31

Cette prospection fut centrée sur la Quebrada Trigopampa, petit cours d'eau, affluent du río Yunguilla (fig. 5).

Le milieu naturel (Pl. 3)

La rivière court, dans la partie sud de la zone prospectée, du sud au nord puis présente un coude et se dirige d'ouest en est pour former avec d'autres cours d'eau confluents le río Yunguilla. La basse vallée, située à 1 600 mètres d'altitude, a une largeur ne dépassant pas trois cents mètres. Elle est entourée par trois massifs principaux culminant entre 1 800 et 2 000 mètres.

Comme à Puente Playas, une forte implantation humaine, ici coloniale, a été la cause d'une importante érosion s'accompagnant d'une dégradation notable de la végétation. Elle se compose généralement d'une herbe rase et de quelques arbustes épineux isolés. Seul le massif situé à l'ouest présente une végétation plus dense (formation semi-décidue).

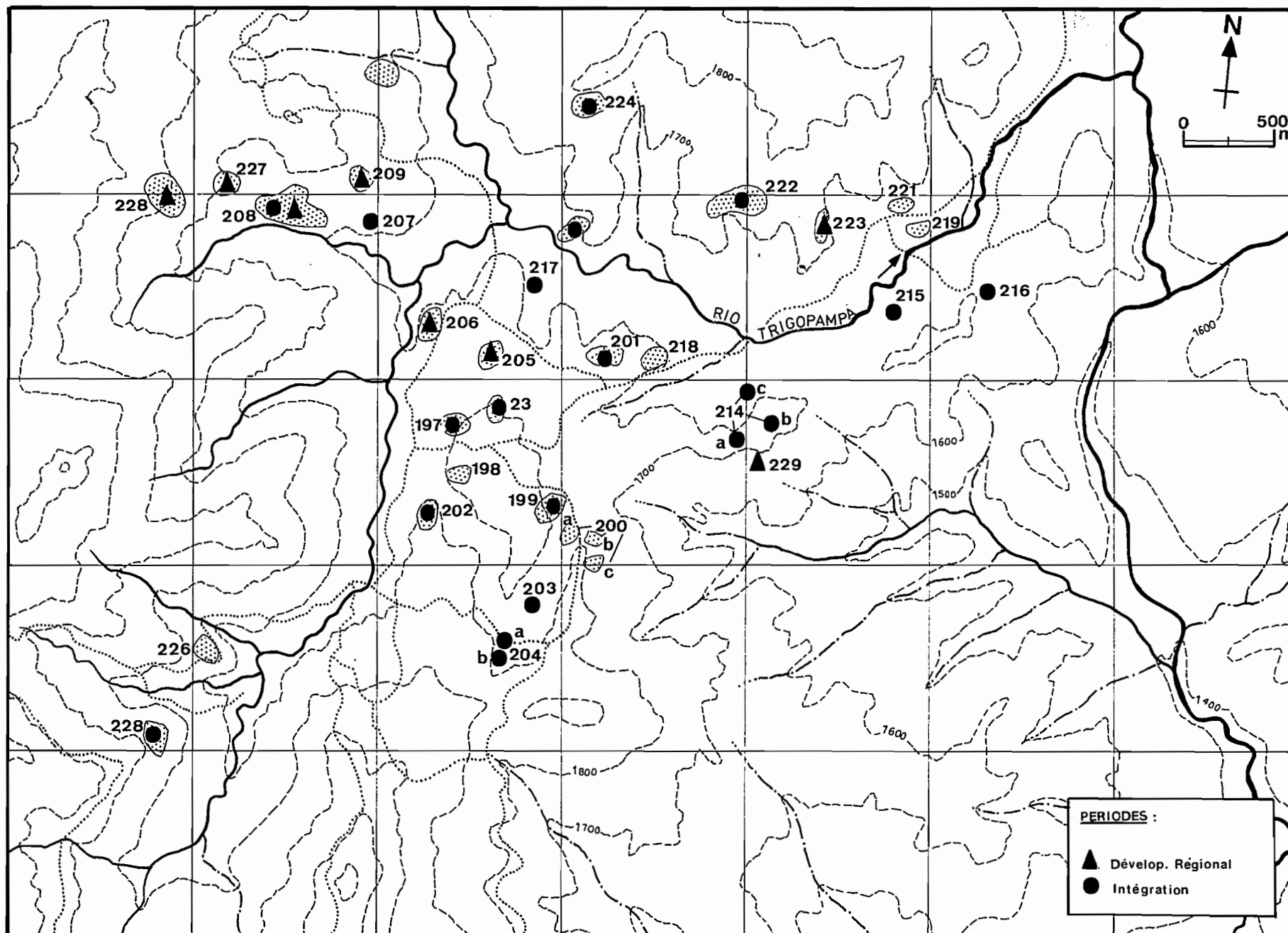


Fig. 5 – Région de Cariamanga, quebrada Trigopampa : emplacement et attribution des sites découverts.

Les traditions culturelles

Cette vallée, relativement isolée, a connu un peuplement peu important. L'indice d'occupation, toutes époques confondues, est de 1,5 sites au kilomètre carré. L'occupation maximale correspond à la période d'Intégration avec quatre sites au kilomètre carré.

Trente et un sites attribuables à trois traditions différentes furent enregistrés. Ils sont assez irrégulièrement distribués. Très rares dans les zones élevées et dans la partie sud et sud-est de la vallée, ils sont essentiellement concentrés dans la basse vallée à proximité du cours d'eau (période de Développement régional) et au sommet du massif central (période d'Intégration). Aucune trace d'occupation précéramique ni formative ne fut découverte.

La période de Développement régional est représentée par neuf sites et deux traditions. La plus ancienne à laquelle est associé un seul site demeure mal définie. La seconde phase est caractérisée par des formes et techniques décoratives singulières, différentes de celles découvertes à Catamayo et Catacocha. Elle est, en particulier, caractérisée par la fréquence du décor peigné. A cette tradition, dont l'origine nous est inconnue, est associée une datation 14 C de 1412 ± 61 BP soit 538 ± 61 ap. J.-C.

Le matériel attribuable à la période d'Intégration, présent sur quinze sites est, pour l'essentiel, semblable à celui découvert dans les deux autres zones prospectées. Les établissements, plus nombreux qu'à la période précédente, distants de deux à trois kilomètres, sont répartis dans toute la vallée. Durant cette période semble avoir existé dans cette région une tradition d'inhumation sous abri sépulcral⁹.

Aucun vestige de la période inca ne fut découvert lors de cette prospection.

Quebrada la Mandala

La prospection

- localisation : paroisse de Macará
- limites : Long. ouest : entre $79^{\circ}55'$ et $79^{\circ}57'$
Lat. sud : entre $4^{\circ}19'$ et $4^{\circ}23'$
- altitude : entre 550 et 1 000 m au-dessus du niveau de la mer
- surface prospectée : 18 km²
- participants : 9
- durée de la prospection : 10 jours
- sites enregistrés : 38

Le milieu naturel (Pl. 4)

La basse vallée, située à une altitude de 500 à 700 mètres, a une largeur ne dépassant pas six cents mètres. En amont, la zone centrale est occupée par une série de longs replats parallèles à pente douce, séparés par des cours d'eau torrentiels d'importance variable. Dans la partie moyenne de la Quebrada, le fond de la vallée, bien irrigué, est flanqué de deux massifs qui se resserrent quelques kilomètres avant l'agglomération de Macará. La vallée s'élargit ensuite jusqu'à la confluence avec le río Macará.

La végétation de type brousse à épineux est très dense et difficilement pénétrable.

Les traditions culturelles

Trente-huit sites furent enregistrés lors de cette prospection (fig. 6). Ils correspondent soit à des sites d'habitat, soit, pour six d'entre eux au moins, à des zones d'inhumation. L'indice

⁹ Nous avons visité plusieurs abris de ce type, détruits par des fouilles clandestines. Ils étaient tous situés dans cette même région : à Cariamanga même (site n° 22 - Cueva de las Calaveras) et dans les paroisses, proches, de Quilanga (site n° 27 - Cerro Chillo) et Punuruma (site n° 29 - El Molle).

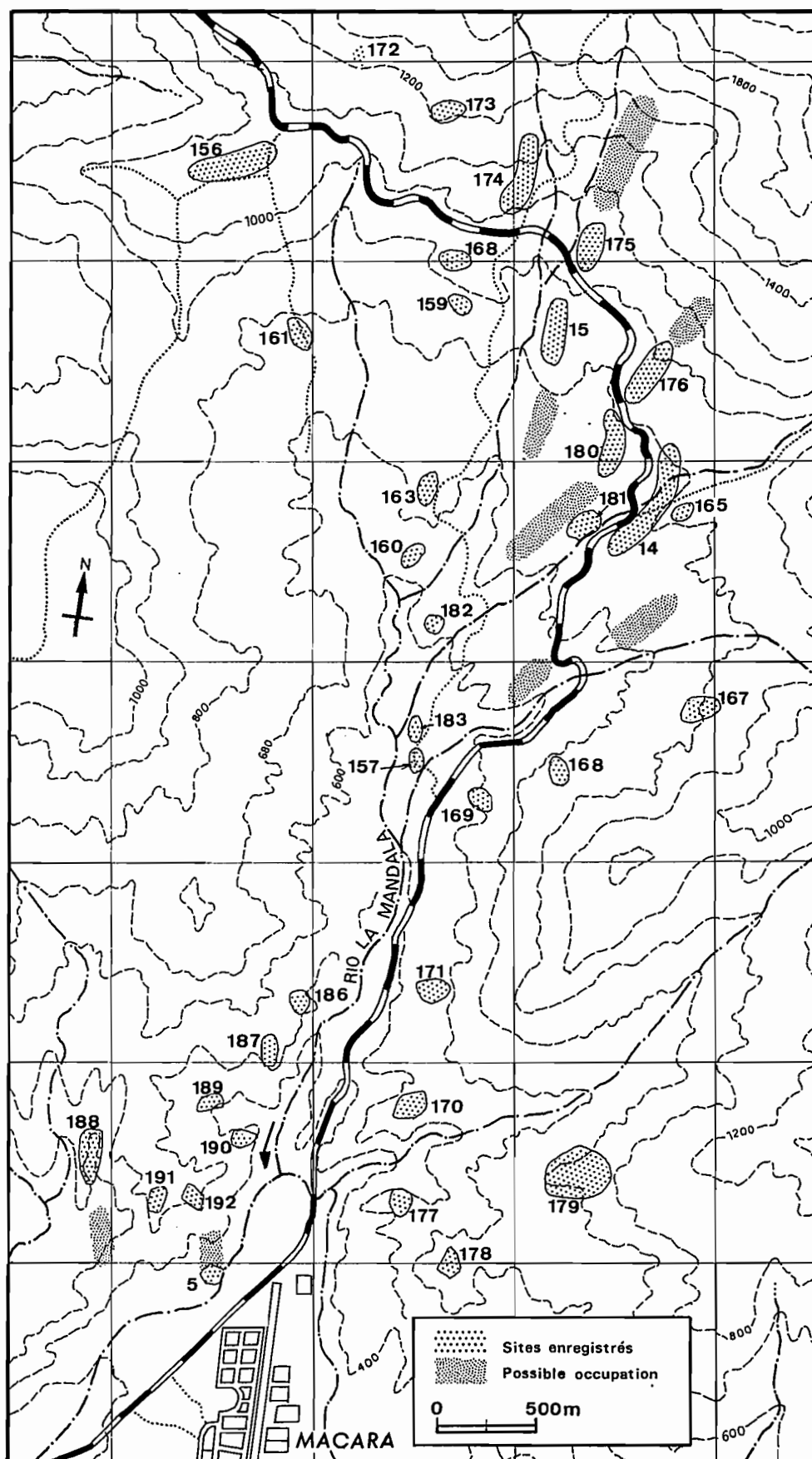


Fig. 6 – Région de Macará, quebrada La Mandala : emplacement des sites découverts.

d'occupation est assez élevé : 2,1 sites au kilomètre carré ; la concentration maximale est de 5 sites au kilomètre carré. Leur répartition est cependant irrégulière et les établissements sont particulièrement nombreux à proximité du cours d'eau, dans la zone haute et la partie basse de la vallée, plus large. Les sites funéraires paraissent plus nombreux en amont, où les sites d'habitat sont rares. Du point de vue archéologique, cette zone se singularise par la pauvreté et la rusticité du matériel et par l'absence des traditions représentées dans le reste de la province. Ce particularisme, qui peut être dû à un relatif isolement géographique, est particulièrement notable en ce qui concerne la période d'Intégration caractérisée ailleurs par une même tradition, inconnue ici.

Un seul site paraît attribuable à la période de Développement régional. Le matériel associé rappelle par certains traits et en particulier la présence de décoration peignée, celui découvert dans la région de Cariamanga (Quebrada Trigopampa).

A la période d'Intégration, correspond un matériel céramique grossier où dominent les grands récipients sans col portant parfois un décor peigné. A cette tradition, représentée par une quinzaine de sites, semblent associées des inhumations en urnes funéraires de grandes dimensions.

La présence inca est ici particulièrement bien caractérisée par des sites d'habitat, où fut découvert un matériel peu différent de celui de la période précédente et surtout par des sites de sépultures dont un grand nombre firent l'objet de fouilles clandestines. Le matériel associé à ces inhumations est varié. Y sont représentées : des traditions caractéristiques du Pérou ; Inca classique, Chimu, Cajamarca, ainsi que du centre et du nord de l'Equateur. La présence de plusieurs de ces traditions sur un même site témoigne vraisemblablement de l'existence, à cette époque, d'un peuplement polyethnique. Parmi ces populations d'origines diverses, pouvant avoir un statut de *mitimaes*, semble dominer numériquement le groupe Chimu.

HYPOTHESES SUR LE PEUPLEMENT DE LA PROVINCE

Nous nous intéresserons ici uniquement aux données concernant la province de Loja. Les analyses comparatives avec les autres traditions contemporaines seront présentées, période par période, dans les chapitres suivants.

Comme nous l'avons déjà indiqué, il n'a pas été possible de caractériser l'occupation précéramique de la zone étudiée. Il semble que les possibilités de localisation de sites de cette période dans les parties sud et ouest de cette région soient réduites et qu'il conviendrait plutôt d'en rechercher les traces dans la zone est.

L'existence d'une occupation précéramique attestée par les rares vestiges découverts est, par ailleurs, confirmée par les travaux réalisés à soixante kilomètres au nord de notre zone d'étude par M. Temme¹⁰. Dans cette zone de *paramo* ont été découverts, entre 2 800 et 3 200 mètres d'altitude, plusieurs sites précéramiques qui témoignent du peuplement de cette région par des groupes de chasseurs prédateurs, il y a neuf ou dix mille ans.

La présence de tels groupes dans le sud et l'est de la province est donc probable et a pu se poursuivre jusqu'à des périodes plus récentes.

L'installation des premiers groupes d'agriculteurs sédentaires pourrait être antérieure de quelques siècles à la plus ancienne datation obtenue lors de nos recherches : 3480 ± 90 BP soit 1530 ± 90 av. J.-C. A cette époque, les porteurs d'une tradition céramique évoluée dont l'origine est vraisemblablement extérieure à la province, étaient déjà fortement implantés dans la zone est à proximité du río Catamayo.

De nombreux éléments¹¹ prouvent que ces agriculteurs débutants n'étaient pas isolés mais entretenaient des contacts sur de longues distances avec d'autres groupes formatifs. Ces

¹⁰ M. Temme (1982).

¹¹ Outre les influences stylistiques indéniables, est particulièrement notable la présence sur le site de La Vega, fouillé en 1981, de fragments et de coquillages entiers d'origine marine.

contacts pouvaient avoir lieu directement grâce aux voies naturelles et en particulier les vallées fluviales, soit à travers d'autres établissements intermédiaires qui restent à découvrir.

Si l'existence de traditions formatives anciennes dans l'ouest et le sud de la province demeure douteuse, la présence à l'est et au nord de Catamayo, particulièrement dans la vallée proche de Loja ¹², de sites contemporains associés à des traditions semblables est beaucoup plus probable. Les traditions caractérisées à Catamayo pourraient avoir une aire de répartition supérieure à celle actuellement connue.

Ces traditions formatives qui ont perduré environ mille ans semblent avoir évolué sur place en intégrant et en diffusant des influences d'origines diverses. C'est probablement à la fin de cette période ou au tout début de la période suivante dite de Développement régional (500 av. J.-C. – 500 ap. J.-C.) que débuta le peuplement des régions situées à l'ouest et au sud de la province. Le Développement régional qui représente la première époque de peuplement important semble être caractérisé par deux traditions présentant des variations locales. La première, qui a influencé le nord et l'ouest de la zone, paraît dérivée des traditions établies antérieurement dans la région de Catamayo. Elle est présente jusque dans la région de Saraguro à l'extrême nord de la province ¹³. La seconde dont la filiation reste inconnue, couvre le sud-est et le sud de la zone d'étude. Elle est caractérisée par des types de récipients particuliers et la fréquence du décor peigné.

Le début de la période d'Intégration (500 ap. J.-C. – 1470 ap. J.-C.) est marqué par l'apparition d'une nouvelle tradition qui présente, du point de vue stylistique, une nette rupture avec les traditions antérieures et correspond vraisemblablement à l'arrivée d'un nouveau groupe ethnique, de possible origine amazonienne. Celui-ci paraît assimilable au groupe connu dans la littérature ethnohistorique sous le nom de « Palta » ou « Zarza ». Il semble avoir occupé la majeure partie de la zone étudiée à l'exception de la région de Macará où pourraient avoir survécu des traditions affiliées aux traditions locales antérieures.

L'existence, en dehors des zones de prospection, de nombreux autres sites indique un très fort peuplement de la région durant cette période. La grande homogénéité du matériel archéologique, qui ne présente d'une zone à l'autre que de petites variations, semble impliquer une relative cohésion de cet ensemble ethnique. Seules les pratiques funéraires paraissent diversifier ce groupe auquel sont associées dans la zone ouest des inhumations en urne funéraire ¹⁴ et à l'est des inhumations collectives sous abris sépulcraux.

La province fut très vraisemblablement soumise à la domination inca, par Tupac Yupanqui, sous le règne de Pachacutec entre 1463 et 1471. Selon le chroniqueur J. de Velasco « c'est au sortir de Cajamarca, déjà intégrée à l'empire, que Tupac Yupanqui conquiert la province de Chachapoyas jusqu'aux régions de Paita et Tumbes, puis remontant par la voie royale des cordillères, il soumit à sa dévotion les provinces de la Zarza et les provinces proches de Paltas et finalement de Cañar » ¹⁵. Il est difficile de déterminer l'impact de cette conquête et l'évolution postérieure des groupes indigènes établis dans la région. Dans deux des zones prospectées (Catacocha, Cariamanga) il n'a été découvert aucun vestige de cette période et il est impossible de savoir si les traditions locales ont perduré sans grand changement ou s'il y eut abandon des établissements de l'époque précédente, après que la population ait fui ou ait été exterminée. Aucune influence stylistique particulière n'a pu être relevée.

Ailleurs, la présence inca est manifeste, soit par l'existence de constructions attribuables à cette période : à Quilanga, Celica ¹⁶ ; soit par la découverte de pièces céramiques d'origines

¹² Aucune prospection n'a pu être réalisée dans cette vallée, aujourd'hui presque totalement urbanisée. M. Uhle y aurait découvert des vestiges définis comme proto-mayoïde (Formatif actuel), au nord de la ville, près du lieu-dit El Valle.

¹³ M. Temme – communication personnelle.

¹⁴ Ce type d'inhumation, caractérisé dans la région de Catacocha, se retrouve associé à d'autres traditions céramiques à Macará, mais aussi dans tout le sud-ouest de l'Équateur (phase Milagro-Quevedo).

¹⁵ J. de Velasco (1978), T. II, p. 98 – Traduction faite par nos soins.

¹⁶ Il s'agit respectivement des sites n° 28 – El Balcon del Inca et n° 19 – Cerro Pucara.

diverses dont certaines Inca classique, vraisemblablement associées à une colonisation polyethnique : Macará, El Cisne ¹⁷. A Macará, la coexistence de la population autochtone et de groupes de *mitimaes* semble probable. Elle n'est pas attestée ailleurs.

La province de Loja ne semble pas avoir connu une occupation très importante durant cette période. Elle paraît avoir été traversée par deux grandes voies de passage : l'une orientée nord-sud suivait la cordillère orientale et joignait Cajamarca à Cuenca, la seconde orientée sud-ouest – nord-est permettait la jonction Tumbes-Cuenca.

Postérieurement à la conquête espagnole, l'occupation indigène paraît avoir été représentée dans le sud de la province par quelques groupes d'importance variable qui avaient tous disparu par extinction, métissage ou assimilation au début de ce siècle ¹⁸.

OUVRAGES CITES

COLLIER D. et J. MURRA

1943 *Survey and excavations in southern Ecuador*. Field Museum of Natural History. Anthropological Series, Vol. 35, Chicago.

JIJON Y CAAMANO J.

1930 Un gran marea cultural en el NO de Sud-América, in *Journal de la Société des Américanistes*, t. XXII, p. 107-197, Paris.

MINCHON M.

1983 The making of a white province : demographic movement and ethnic transformation in the south of the audiencia de Quito (1670-1830), in *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines*, Vol. XII, n° 3-4, p. 23-39, Lima.

TEMME M.

1982 Excavaciones en el sitio precerámico de Cubilan, in *Miscelanea Antropológica Ecuatoriana*, Vol. 2, p. 136-164, Banco Central Guayaquil.

UHLE M.

1923 Civilizaciones mayoides en la costa pacífica de Sud-América, in *Boletín de la Academia Nacional de Historia*, Vol. VI, p. 87-92, Quito.

VELASCO J. DE

1978 *Historia del Reino de Quito*. Quito.

VERNEAU R. et P. RIVET

1912 *Ethnographie ancienne de l'Equateur*. Paris.

¹⁷ A proximité de ce village, situé au nord-ouest de la ville de Catamayo, ont été découverts plusieurs sites d'inhumation qui ont fait l'objet de fouilles clandestines intensives.

¹⁸ Voir à ce sujet l'article de M. Minchom (1983).



Planche 1 – Région de Catamayo, la basse vallée au sud de la ville.

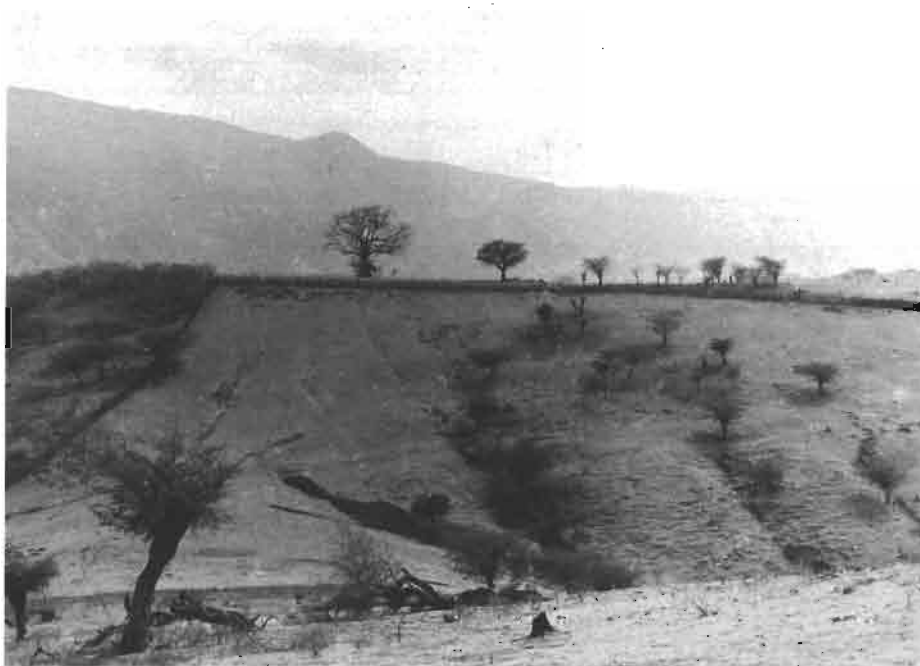


Planche 2 – Région de Catacocha, la vallée du rio Playas.



Planche 3 – Région de Cariamanga, la Quebrada Trigopampa.



Planche 4 – Région de Macará, la Quebrada La Mandala.

CHAPITRE IV

LA PERIODE FORMATIVE

Jean GUFFROY

C'est dans la vallée proche de la ville actuelle de Catamayo qu'ont été découvertes les plus anciennes traditions céramiques de la province. Elles appartiennent à la période formative. A cette époque, antérieurement à 1500 av. J.-C. étaient implantés, en plusieurs points de la vallée, de petits établissements dont la population sédentaire vivait d'une agriculture débutante et des produits de la chasse, de la pêche et de la collecte des végétaux.

La caractérisation de ces traditions culturelles, jusqu'alors inconnues, revêt une importance particulière de par la situation géographique de la province de Loja, qui se trouve à équidistance de plusieurs centres formatifs importants, déjà bien étudiés.

Nous présenterons dans ce chapitre une description des sites, la singularisation de chacune des traditions qui se sont succédé et les éléments de comparaison avec les cultures andines contemporaines.

Cette étude sera complétée, au chapitre suivant, par l'exposé des résultats des fouilles réalisées sur le site de La Vega dont l'occupation couvre l'intégralité de cette période.

LES SITES

Site n° 1 – Trapichillo

Localisation

Longitude ouest : 79°21' ; latitude sud : 3°58' ; altitude de la partie sommitale : 1350 m.

Description

Il s'agit d'une élévation de forme ovale, assez fortement érodée, située au nord de la vallée, à proximité du hameau dénommé « Trapichillo ». Longue d'environ 250 m, elle domine d'une centaine de mètres la plaine environnante. La partie sommitale est plane, les versants est et nord abrupts. Une plate-forme large d'une vingtaine de mètres coupe à mi-hauteur les versants ouest et sud-ouest.

Occupation

Ce site fut étudié par D. Collier et J. Murra (1943) qui ont mis en évidence l'occupation tardive qu'ils attribuent à l'ethnie Palta. Les trois types céramiques décrits et les tessons présentés en illustration appartiennent effectivement à la période d'Intégration. Il en est de même de la grande majorité des tessons récoltés lors de nos ramassages de surface et de l'intégralité de ceux découverts sur la partie sommitale. Dans cette zone, où fut effectué un de

nos sondages ¹ (fig. 1a), une sépulture fut mise au jour il y a une dizaine d'années par des étudiants de l'université de Loja. Bien que le matériel ait aujourd'hui disparu, la description qui nous en a été donnée et la présence, en particulier, d'un dépôt apparemment assez important d'objets en cuivre paraissent justifier une attribution tardive.

L'occupation formative, qui n'avait pas été reconnue antérieurement, intéresse actuellement uniquement la plate-forme inférieure et le versant ouest. Compte tenu de l'érosion et de l'importance de l'occupation postérieure, il nous est impossible de déterminer si cette extension réduite correspond aux dimensions réelles du site formatif ou si elle résulte plutôt de la disparition des vestiges dans les autres secteurs. Aucun tesson formatif n'a cependant été découvert ni dans les ramassages de superficie ni dans les sondages réalisés au sommet de l'élévation.

La stratigraphie

A la partie sommitale de la butte (fig. 1a), une couche de terre grise pulvérulente, épaisse de 15 à 20 cm, contenant de nombreux fragments osseux d'origine animale et des tessons attribuables à la période d'Intégration, surmonte directement le substratum stérile composé de terre compacte et de fragments détritiques. Le sondage fut arrêté à 35 cm de profondeur.

Sur la plate-forme inférieure, la couche de terre grise pulvérulente atteint 55 cm d'épaisseur. Le substratum stérile est formé d'une terre rougeâtre très dure. Le sondage pratiqué dans cette zone, de 2 m sur 1 m, (fig. 1b) permit la découverte d'un récipient fermé, mis au jour par la formation et le fonctionnement d'un petit cours d'eau torrentiel. Il s'agit d'un récipient originellement entier, déposé verticalement et à moitié rempli de cendres et de charbons. Le vase était fracturé au niveau du diamètre maximal et la partie supérieure légèrement affaissée. L'érosion avait détruit une partie du col et de la panse. Certains tessons manquants furent retrouvés à proximité, en superficie. Bien qu'aucun niveau n'ait été directement associé à cette pièce, la conservation, sur une partie de la plate-forme inférieure, d'un sol d'habitat en place, est probable.

Le matériel céramique

La majorité des tessons formatifs découverts sur ce site sont attribuables à la tradition céramique la plus ancienne : Catamayo A. C'est en particulier le cas du récipient déjà décrit (fig. 2a ; Pl. 2B). Haut de 25 cm, il possède un diamètre maximal de 28,5 cm. Le col rectiligne légèrement éversé a une hauteur de 9 cm et un diamètre d'ouverture de 18 cm. Il porte un décor composé de lignes incisées verticales organisées en un registre comportant quatre lignes encadrant un espace contenant de 9 à 11 impressions oblongues. Ce motif occupe l'intégralité du col à l'exception d'un bandeau peint en rouge et poli, soulignant la lèvre. La panse, de couleur brune, est également polie et ne porte aucun décor. Ce récipient est fait d'une pâte assez fine dont l'épaisseur varie de 0,3 à 0,5 cm.

Une vingtaine de tessons découverts à proximité appartiennent à la même tradition. Ils présentent tous une pâte semblable caractérisée par la fréquence des particules de mica argenté de dimensions moyennes. Sept d'entre eux (fig. 2b) correspondent à des fragments de col, décorés de lignes incisées verticales, horizontales ou fréquemment obliques. La lèvre est parfois peinte en rouge et polie. Les lignes incisées peuvent être remplies de pigments de couleur. Deux autres tessons (fig. 2c) présentent des alignements d'impressions ovales ou triangulaires soulignant la séparation du col et de la panse. L'ensemble de ces éléments est caractéristique de la tradition Catamayo A. La qualité et la fréquence des tessons décorés présents sur ce site sont notables.

¹ La majorité des sondages pratiqués ont une superficie de un mètre carré. Dans les autres cas, nous indiquerons, au fur et à mesure de la présentation, les dimensions réelles.

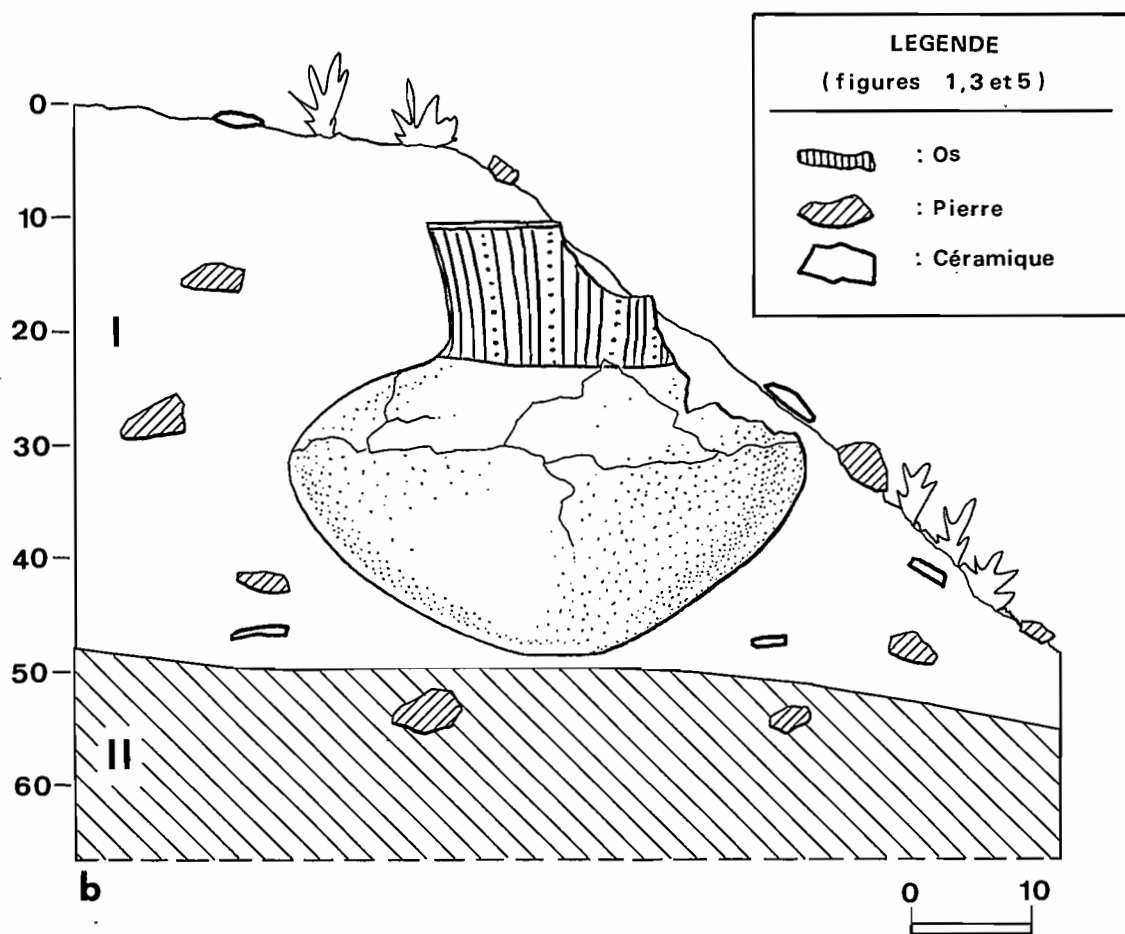
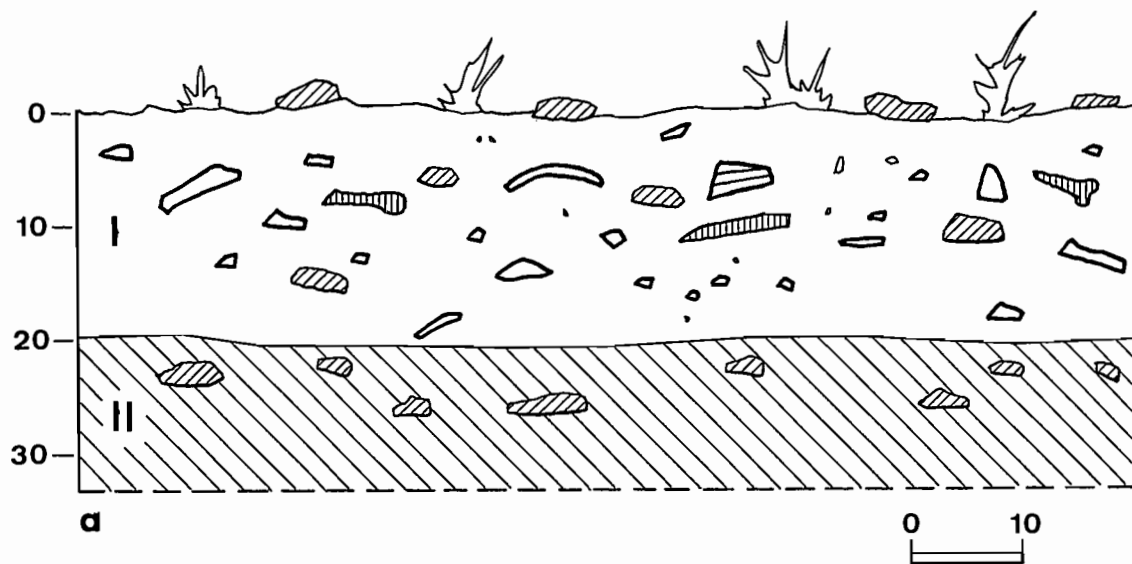
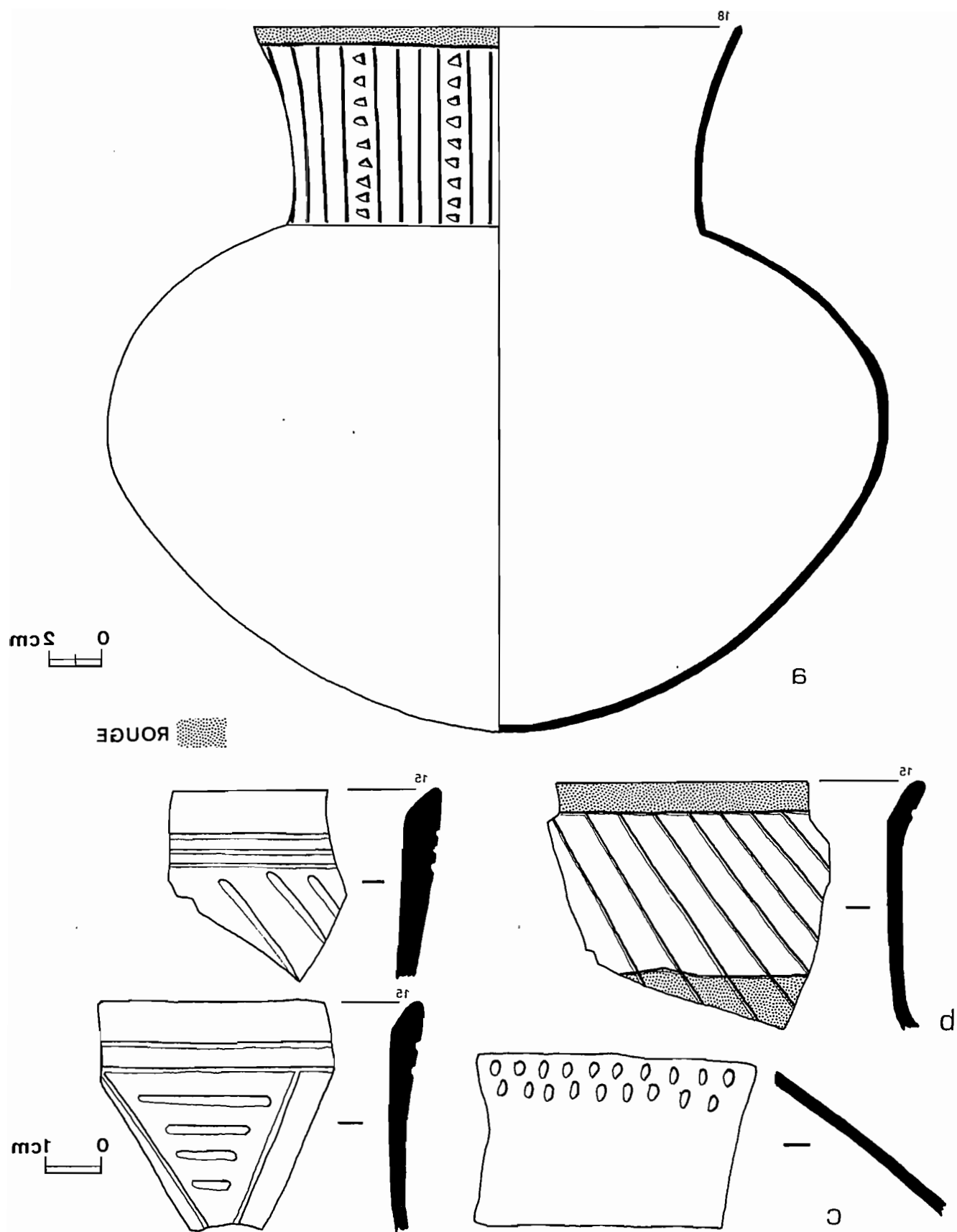


Fig. 1 – Site n° 1 – Trapichillo, coupes stratigraphiques : a – partie sommitale ;
b – plate-forme inférieure.



Furent également découverts en superficie quelques rares vestiges attribuables aux traditions formatives postérieures B et C. Sont particulièrement caractéristiques de ce groupe les fragments de panse décorés de bandes peintes en rouge sur fond crème. La pauvreté du matériel : la tradition B, par exemple, n'est représentée que par deux tessons, interdit cependant de postuler une occupation réelle du site à cette époque.

Datation, attribution

Les cendres et charbons contenus dans le récipient décrit ci-dessus ont été soumis à analyse ². A cet échantillon (CRG 301) correspond un âge conventionnel de 3480 ± 90 BP soit 1530 ± 90 av. J.-C. Associée avec certitude à la tradition Catamayo A, cette datation est la plus ancienne de celles obtenues lors de nos travaux. Nous analyserons postérieurement sa position dans la chronologie andine.

L'occupation de ce site au début de la période formative est donc certaine. Rien ne prouve cependant le maintien du peuplement durant les phases tardives. L'existence d'un autre site proche, disparu ou à découvrir, pourrait expliquer la présence des rares tessons postérieurs à la première tradition.

Site n° 76 – El Tingo 3

Localisation

Long. ouest : 79°23'11" ; lat. sud : 3°59'30" ; altitude : 1200 m.

Description

Ce site se trouve sur une basse terrasse de la rive droite du río Guayabal et domine le fond de la vallée de quelques dizaines de mètres.

Occupation

La concentration céramique superficielle a une extension de 250 m par 100 m. La quasi-totalité des tessons provenant du ramassage de surface sont attribuables aux périodes de Développement régional et d'Intégration.

Le matériel formatif n'est bien représenté que dans les sondages. En l'absence de fouille, il nous est donc impossible de déterminer l'étendue réelle du site durant cette période.

Stratigraphie

Deux sondages furent réalisés. Bien que distants d'une dizaine de mètres seulement, ils présentent deux stratigraphies différentes.

Dans le premier (fig. 3a), la couche pulvérulente grise superficielle d'une épaisseur de 40 à 45 cm surmonte directement le substratum stérile. Les tessons formatifs présents en petite quantité dans toute la couche supérieure, sont particulièrement concentrés en deux niveaux situés respectivement à 10 et 40 cm de profondeur. Ces deux horizons qui semblent correspondre à deux occupations distinctes, séparées par une période de relatif abandon du site, contiennent un matériel sensiblement différent.

Dans le second sondage (fig. 3b) fut découvert, affleurant le sol actuel, un récipient ouvert entier reposant à plat sur un sol situé à environ – 10 cm. Aucun autre niveau ne fut mis au jour. La couche supérieure avait ici une épaisseur de 20 cm seulement.

² Les datations ¹⁴C furent réalisées par le Centre de Recherches Géodynamiques de l'Université Pierre et Marie Curie – 74203 Thonon-les-Bains. Les dates citées sous référence CRG, sont non corrigées.

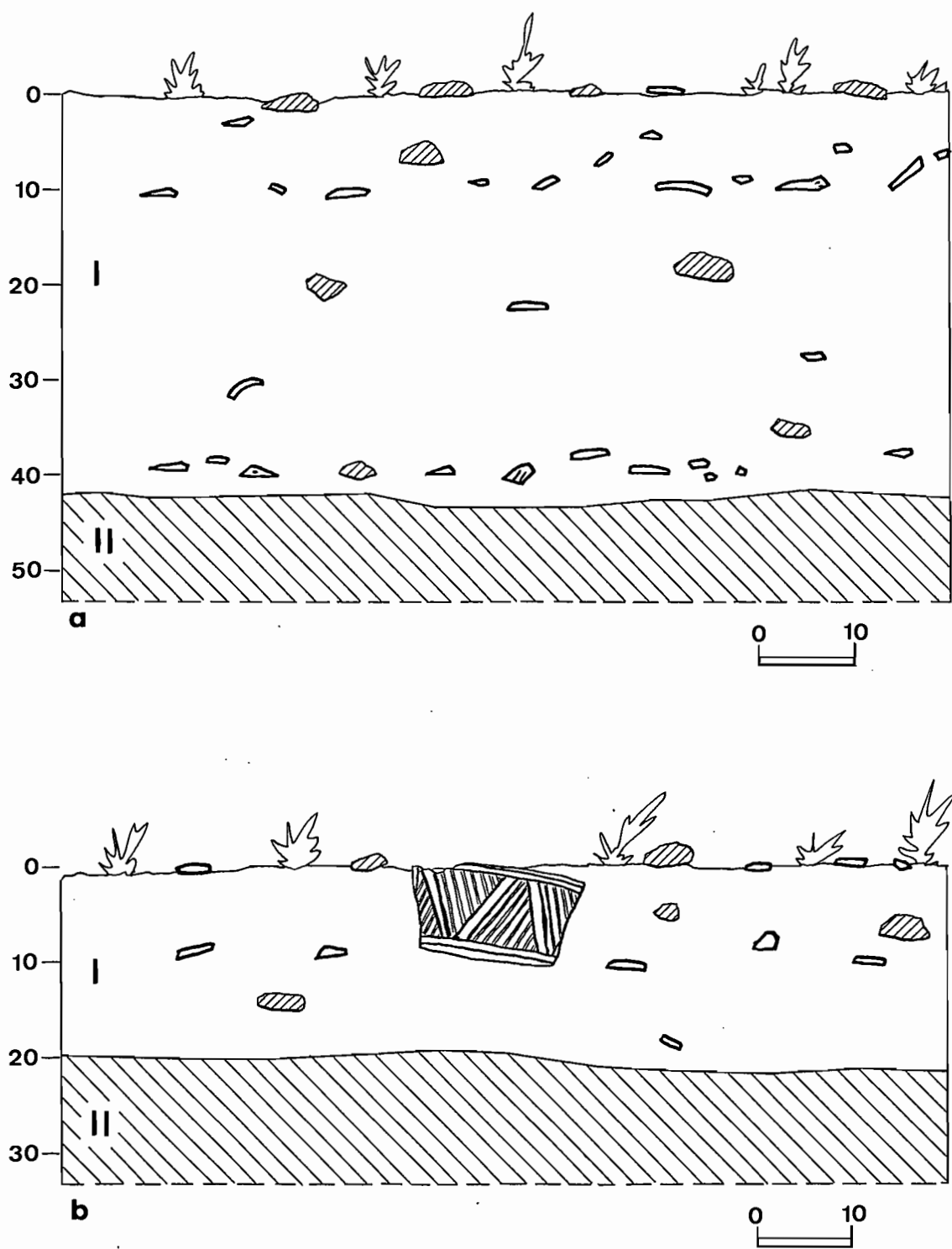


Fig. 3 - Site n° 76 - El Tingo 3, coupes stratigraphiques : a - sondage 1 ; b - sondage 2.

Le matériel

Le matériel provenant du niveau supérieur du sondage 1 (36 tessons) présente une particularité notable. En effet si les fragments de cols sont attribuables en toute certitude à la tradition Catamayo A [cols concaves légèrement éversés décorés d'incisions linéaires larges ou d'impressions ovales alignées (fig. 4a)], la pâte diffère sensiblement de celle caractéristique de cette tradition. Elle est, de par la fréquence des particules de mica doré, généralement absente dans le matériel de cette période, plus proche des pâtes des traditions B et C.

40 tessons proviennent du niveau inférieur. Leur pâte, qui contient des particules de mica argenté, est similaire à celle présente sur les autres sites appartenant à la tradition A. Un fragment de col et un tesson décoré (fig. 4b) confirment l'attribution.

Le récipient ouvert découvert dans le second sondage appartient également à cette tradition. Il s'agit d'un bol à parois rectilignes légèrement éversées et à fond plat, finement poli, dont l'extérieur est entièrement décoré (fig. 3b et 11a ; Pl. 3A). Il est haut de 8,5 cm et possède un diamètre d'ouverture de 18 cm. Le motif décoratif se compose de trapèzes inversés séparés par des bandes obliques peintes en rouge et polies. Ces trapèzes contiennent des lignes incisées parallèles obliques, qui sont remplies de pigments de couleur rouge lorsqu'elles occupent l'intérieur des trapèzes présentant la petite base en haut. Le bord et le fond du récipient sont soulignés par deux lignes incisées remplies de pigments de couleur blanche. Quelques tessons également attribuables à la tradition A furent découverts à proximité.

Datation, attribution

Les vestiges formatifs présents sur ce site appartiennent tous à la plus ancienne tradition. L'existence de plusieurs niveaux associés à un matériel légèrement différent paraît suggérer une occupation de longue durée ou plusieurs réoccupations successives. Le niveau supérieur du sondage 1 pourrait correspondre à une phase tardive de la tradition A. Comme à Trapichillo, l'absence des traditions formatives postérieures est notable.

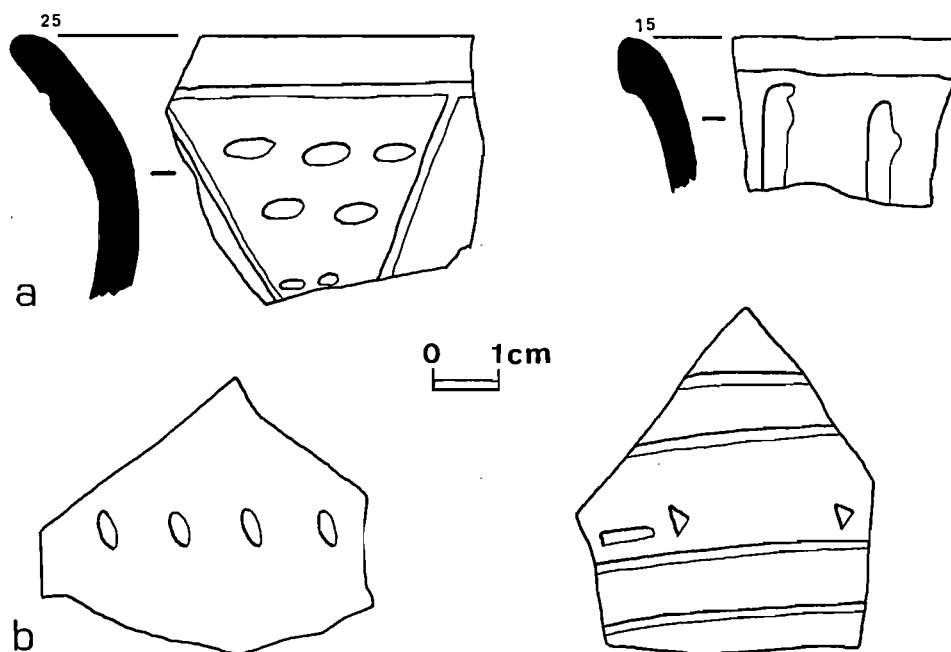


Fig. 4 – Site n° 76 – El Tingo 3, matériel céramique : a – fragments de cols décorés ;
b – fragments de panses décorés.

Site n° 71 – El Guayabal

Localisation

Long. ouest : 79°23'40" ; lat. sud : 3°57'40" ; altitude : 1310 m.

Description

Il s'agit d'un petit monticule très érodé situé sur le versant de la colline dominant le río Guayabal, à environ 2,5 km au nord du site précédent.

Occupation

Sur le sol de cette élévation furent découverts, lors d'un ramassage de surface, quelques rares tessons épars. Aucun sondage n'ayant été pratiqué, il nous est impossible de déterminer la nature de ce site.

Matériel céramique

Certains des tessons collectés, les fragments de col en particulier, sont attribuables avec certitude à la tradition Catamayo A. Les traditions formatives tardives ne sont pas représentées.

Attribution

Ce site confirme l'occupation, au tout début de la période formative, de la partie nord-ouest de la vallée et de la rive droite du río Guayabal.

Site n° 58 – Quebrada Los Cuyes I

Localisation

Long. ouest : 79°22'30" ; lat. sud : 4°1'14" ; altitude : 1200 m.

Description

Il s'agit d'une élévation d'assez grandes dimensions, affectant la forme d'un croissant, qui domine d'une dizaine de mètres seulement la basse vallée environnante. La partie sommitale, longue de 400 m et large de 150 m, est plane. Les versants sont fortement ravinés.

Occupation

Les premiers ramassages de superficie mirent en évidence la présence sur toute la surface du site de tessons très fragmentés, épars. Quelques concentrations plus importantes furent relevées. Elles correspondaient généralement aux zones ayant le plus souffert de l'érosion. Le matériel récolté est attribuable, pour l'essentiel, à la tradition Catamayo A. Seuls quelques fragments de cols rappellent la tradition postérieure B. Les tessons provenant des sondages confirment cette attribution.

Stratigraphie

Trois sondages furent réalisés sur ce site, dans des zones distantes de plusieurs dizaines de mètres. Deux d'entre eux présentent une stratigraphie similaire (fig. 5a). La première couche, humique, brune et sableuse, très tassée, s'ôtait par plaques et contenait peu de tessons. D'épaisseur irrégulière, elle ne dépassait nulle part 8 cm. La seconde couche, noire, granuleuse et très meuble, avait une épaisseur de 25 cm. Le matériel céramique abondant était concentré dans la partie supérieure entre – 5 et – 15 cm. Le bas de cette couche était totalement stérile. Le sol détritique en place fut rencontré dans les deux sondages à – 30 cm.

Le troisième sondage (fig. 5b), de dimensions plus importantes (2,60 par 1,50 m), fut réalisé autour d'un groupe de tessons en place, appartenant à un demi-récipient fermé, mis au jour par l'érosion. La couche humique avait, ici également, 5 cm d'épaisseur. La seconde couche, épaisse de 15 cm, était formée d'une terre grise pulvérulente et contenait deux niveaux archéologiques. Sont apparus ensuite une troisième couche stérile composée d'une terre jaune-brun, dure ; puis à 40 cm de profondeur, le sol détritique.

Entre - 5 et - 10 cm furent découverts deux alignements de pierres et galets se rejoignant à angle droit dans l'angle sud-est du sondage (fig. 6 ; Pl. 1). Chacun d'eux était composé de deux rangées parallèles, distantes de 15 à 20 cm. Il pourrait s'agir des fondations d'une construction dont l'architecture rappellerait, en plus simple, celle des structures fouillées sur le site de La Vega. Le demi-récipient, déposé panse en l'air sur un sol situé à dix centimètres de profondeur, se trouvait à l'intérieur de cette structure. D'autres tessons épars furent découverts à ce niveau, à proximité de ce vase, ainsi que dans l'angle des deux alignements (fig. 6a). A une profondeur de 20 cm est apparu un second sol présentant quelques rares fragments céramiques, un petit foyer construit et un amas diffus de cendres (fig. 6b). Le foyer dont la cuvette était légèrement creusée dans la couche inférieure stérile était bordé de petites pierres brûlées.

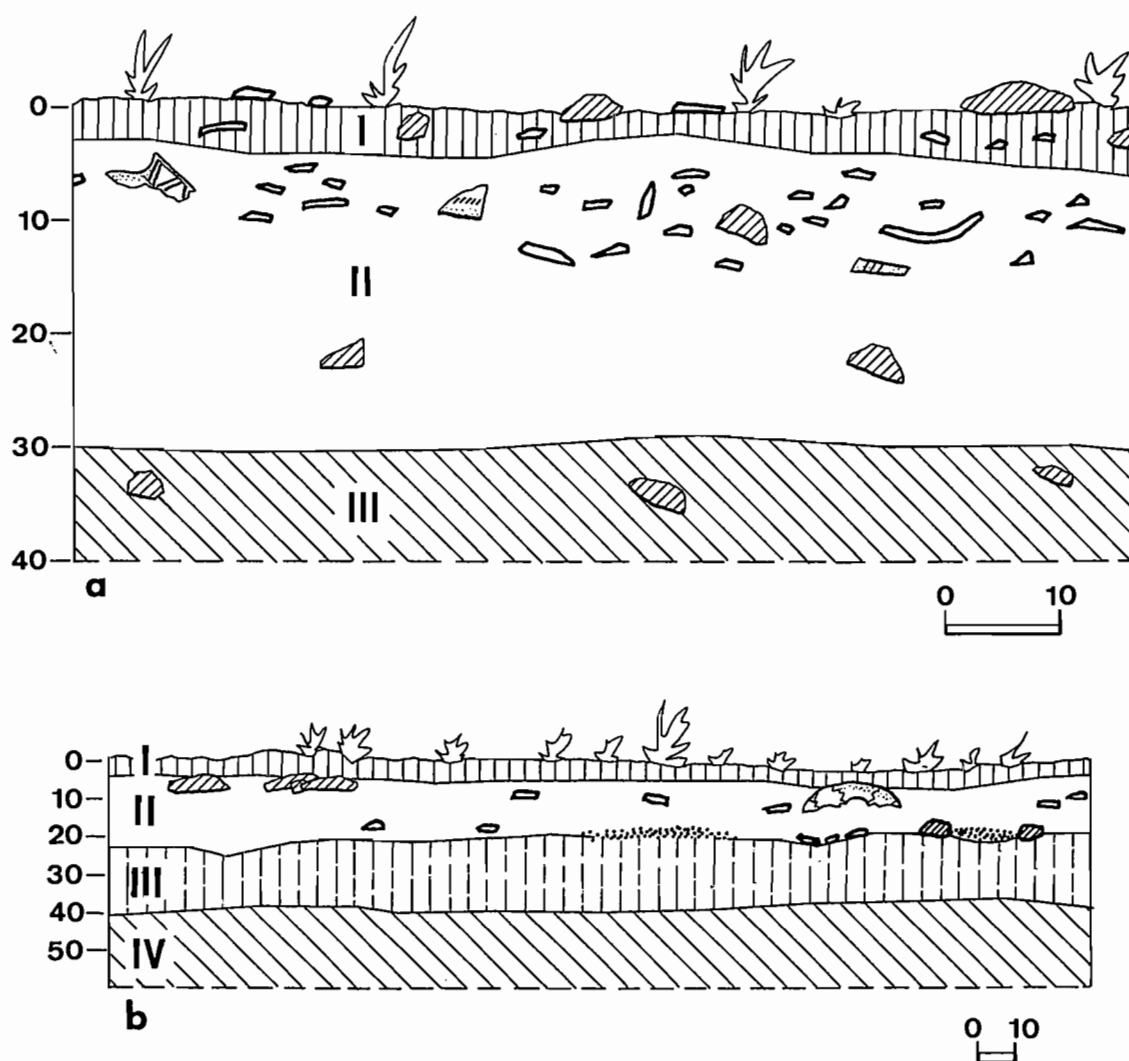


Fig. 5 - Site n° 58 - Quebrada Los Cuyes, coupes stratigraphiques : a - sondage 1 ;
b - sondage 3.

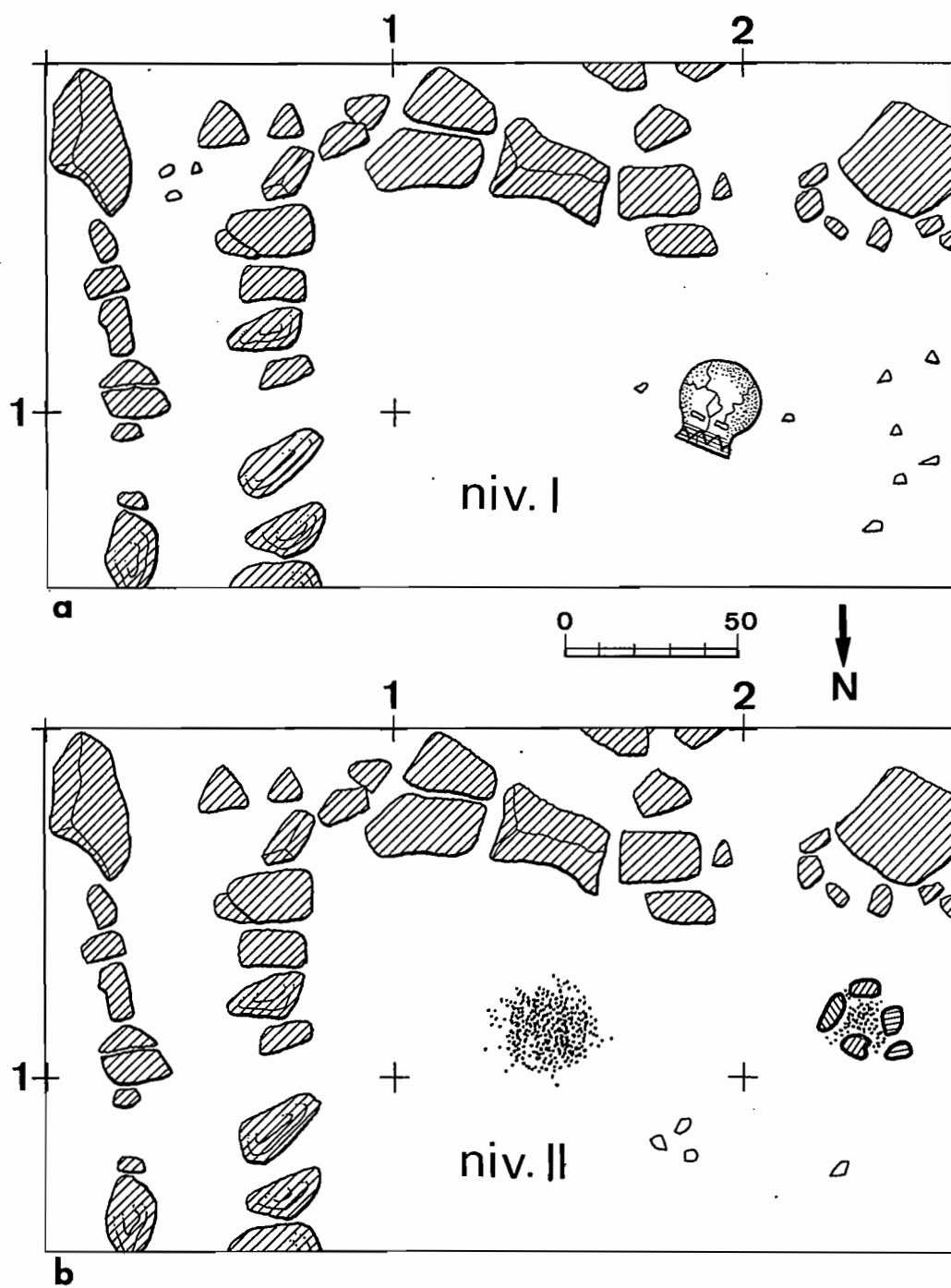


Fig. 6 – Site n° 58 – Quebrada Los Cuyes, plans des sols fouillés : a – 1^{er} niveau ;
b – 2^e niveau.

Le matériel archéologique

Les tessons collectés en superficie ont une grande homogénéité d'apparence. Ils sont caractérisés par l'absence d'engobe et par la fréquence des particules de mica argentées faisant fonction de dégraissant. Elles peuvent être fines ou de grandes dimensions (jusqu'à 0,4 cm). Les fragments de cols sont nombreux. Caractéristiques de la tradition A, ils appartiennent dans leur majorité à des récipients fermés, à grand col éversé rectiligne ou légèrement concave (fig. 7a) de forme proche de celle du demi-récipient découvert dans le sondage. Le col est fréquemment décoré de lignes incisées verticales ou horizontales.

Il existe un second groupe de récipients au col éversé plus petit (fig. 7b), généralement non décoré. Ce type rappelle celui omniprésent durant la tradition postérieure B. Les tessons décorés (fig. 7c) présentent des lignes incisées parallèles, des alignements de ponctuations ovales, quelques bandes polies et plus rarement des bandes peintes en rouge.

Le matériel provenant des sondages ne diffère pas sensiblement de celui décrit précédemment. Le demi-récipient (fig. 10a ; Pl. 3B) découvert dans le sondage 3, est caractéristique de la tradition Catamayo A. Fait d'une pâte fine, il est haut de 25 cm et possède un diamètre maximal de même dimension. Le col éversé, légèrement concave, haut de 6 cm, a un diamètre d'ouverture de 15 cm et est décoré de lignes incisées obliques délimitant des trapèzes contenant des incisions linéaires, horizontales et parallèles. La lèvre, soulignée par deux lignes incisées, est peinte en rouge et polie. Les tessons associés appartiennent tous à la même tradition. Il n'existe pas de différences notables d'un niveau à l'autre.

Datation, attribution

Les cendres provenant du petit foyer ont été envoyées au laboratoire pour analyse. Leur teneur en carbone était malheureusement insuffisante pour qu'elles puissent être datées. Le site paraît avoir été occupé au début de la période formative, puis abandonné ensuite. Aucun tesson attribuable aux traditions tardives n'y fut découvert.

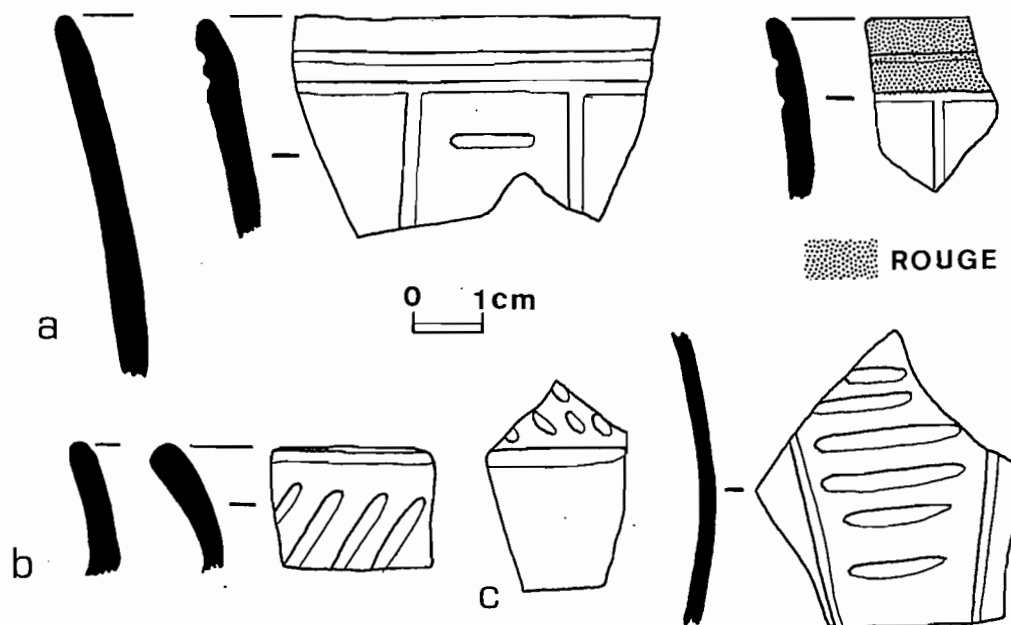


Fig. 7 – Site n° 58 – Quebrada Los Cuyes, matériel céramique : a – fragments de cols, forme A ; b – fragments de cols, forme B ; c – tessons décorés.

Site n° 63 – Quebrada Los Cuyes 3

Localisation

Long. ouest : 79°23'4" ; lat. sud : 4°0'20" ; altitude : 1220 m.

Description

Il s'agit d'une petite concentration de fragments céramiques, collectés dans le talus d'un chemin récemment ouvert, à quelques centaines de mètres au nord du site précédent.

Stratigraphie

Aucun niveau structuré n'était visible dans la coupe du talus.

Matériel céramique

La cinquantaine de tessons provenant du ramassage de surface présentent une pâte brune à cuisson homogène et à dégraissant abondant. Les fragments de col sont terminés par une lèvre qui est soit éversée et amincie, soit épaissie et ronde.

Attribution

La rareté des tessons et la méconnaissance de la nature réelle du site interdit une attribution définitive. Les éléments découverts paraissent se rattacher à la tradition Catamayo B. Certains présentent des traits caractéristiques de la tradition postérieure C.

Site n° 11 – La Vega

Localisation

Long. ouest : 79°23' ; lat. sud : 4° ; altitude (partie sommitale) : 1234 m.

Description

Situé à proximité des deux sites précédents, ce monticule d'origine naturelle et de base ovale a une hauteur d'environ 30 m. Long de 170 m, il a une largeur de 140 m. Le versant est, abrupt, est dépourvu de tessons en superficie et ne semble pas avoir été occupé. La pente ouest, plus douce, était couverte lors de notre premier passage sur le site de très nombreux fragments céramiques. La densité atteignait dans certaines zones mille tessons au mètre carré. Ceux-ci semblent provenir en majorité de la zone haute et de la partie sommitale plane, où les niveaux d'habitat ont disparu, détruits par les travaux agricoles.

Occupation

Le résultat des fouilles réalisées sur ce site, en 1981, faisant l'objet du chapitre V du présent ouvrage, nous ne présenterons ici qu'un résumé succinct des données en notre possession.

Les structures construites mises au jour permettent de supposer qu'il s'agit d'un site d'habitat occupé durant une longue période. Toutes les traditions céramiques formatives y sont représentées, soit dans les couches supérieures remaniées soit par des niveaux en place. Sur le versant ouest, faisant face à la vallée, ont été implantées plusieurs constructions de formes diverses, dont certaines occupées simultanément. Des zones d'évacuation des déchets domestiques ont été découvertes à proximité. La partie sommitale a dû connaître une occupation importante dont il ne reste aujourd'hui aucune trace. Des sépultures, non fouillées, semblent également encore présentes sur ce site.

Stratigraphie

Les couches sédimentaires et les sols en place ayant subi une assez forte érosion, la stratigraphie est complexe. Elle sera analysée en détail au cours du prochain chapitre.

Matériel archéologique

Les quatre traditions formatives caractéristiques de la vallée de Catamayo sont présentes sur ce site, dans des proportions inégales. Les tessons attribuables à Catamayo A sont assez rares. Ils sont concentrés dans les niveaux situés immédiatement au-dessus de la couche inférieure stérile. Le matériel caractéristique de la tradition B est associé aux sols et couches archéologiques conservés à l'intérieur des structures construites. Il est également représenté dans les ramassages de surface. Les traditions C et D sont majoritaires dans le matériel provenant de la superficie et bien représentées à l'extérieur des structures. Les récipients caractéristiques de cette époque tardive présentent une grande variété de formes et de décors. Le matériel lithique et osseux est relativement abondant ainsi que les éléments de parure en pierre ou coquillage.

Datation, attribution

Les premiers occupants du site étaient porteurs d'un matériel céramique de tradition Catamayo A, dont la rareté peut être due, soit à l'abandon de cette tradition consécutivement à l'installation, soit à la destruction des niveaux les plus anciens. L'occupation du site s'est ensuite poursuivie durant toute la période formative jusqu'aux phases tardives. Au matériel de tradition Catamayo B est associée une datation ^{14}C (CRG 295) de 2900 ± 60 BP soit 950 ± 60 av. J.-C. Deux autres dates (CRG 211 et CRG 287) de respectivement 2787 ± 94 et 2870 ± 80 BP confirment l'occupation du site à cette époque.

Site n° 2 – Pucara

Localisation

Long. ouest : $79^{\circ}23'$; lat. sud : $4^{\circ}01'$; altitude : 1 100 m.

Description

Il s'agit d'un monticule d'origine naturelle, haut d'environ 50 m, situé au milieu de la plaine alluviale. Cette butte a subi une érosion très importante. La partie sommitale, plane, est actuellement couverte d'une végétation dense.

Occupation

Plusieurs ramassages de surface furent réalisés sur ce site. Le matériel collecté présente un échantillon des différentes traditions caractéristiques de la région, depuis la période précéramique jusqu'aux époques coloniale et moderne.

Le matériel formatif est attribuable aux phases tardives.

Stratigraphie

L'occupation contemporaine a complètement bouleversé la stratigraphie de ce site. Les sondages réalisés n'ont permis de découvrir aucun niveau précolombien en place.

Le matériel archéologique

La cinquantaine de tessons attribuables à la période formative forment un ensemble stylistiquement homogène. Prédominant, les récipients à grand col éversé terminé par une lèvre épaissie arrondie, soulignée par une succession de petites impressions circulaires. Sont

également représentés des récipients à petit col éversé dont la lèvre et l'intérieur sont engobés ou peints en rouge et polis et des récipients de mêmes dimensions à col rectiligne et lèvre épaissie et arrondie. La présence de plusieurs récipients ouverts à parois subverticales, décorés, à l'extérieur, de bandes peintes horizontales et parallèles est notable. Un de ces bols possède une base annulaire, l'autre un fond plat.

Datation, attribution

Le matériel décrit pose un problème d'attribution. Il ressemble à celui présent en petit nombre sur le site de Trapichillo et rappelle celui découvert sur un autre site (n° 72 – El aeropuerto) attribué au tout début de la période de Développement régional ³. Bien que caractéristique de la période formative tardive et proche de la tradition Catamayo D, il diffère du matériel rencontré sur le site de La Vega par l'absence de récipients sans col et de peinture de couleur orange.

Le nombre réduit de tessons interdit une attribution définitive. Il peut s'agir d'un ensemble marquant la transition entre la dernière tradition formative D et la première tradition de Développement régional, ou, avec moins de vraisemblance, la transition Catamayo C-D. La présence d'éléments « modernes » telle la base annulaire tendrait à confirmer la première attribution.

L'OCCUPATION DE LA VALLEE DURANT LA PERIODE FORMATIVE

Les données en notre possession sont encore par trop fragmentaires pour que puisse être reconstituée avec certitude ce que fut l'occupation de cette vallée par les premiers groupes d'agriculteurs sédentaires.

Les sites découverts ne représentent vraisemblablement qu'un échantillon réduit des établissements ayant existé. Dans la partie centrale de la vallée, la culture intensive de la canne à sucre, au sud, et les travaux d'urbanisation et d'aménagement, au nord, ont fait disparaître de nombreux sites. N'ont été préservés que ceux installés sur les versants et élévations situés quelque peu à l'écart de la plaine alluviale. Il est difficile d'estimer l'importance relative des vestiges conservés, qui peut varier selon les traditions et les schémas d'occupation qui leur correspondent.

L'existence de nombreux sites attribuables à la tradition la plus ancienne, Catamayo A, peut trouver ici son explication. La rareté des établissements associés aux traditions postérieures ne paraît pas due, en effet, à une diminution de l'importance de l'occupation, mais plutôt à un transfert de l'habitat des versants à la basse vallée. Dans la partie ouest ce mouvement semble être mis en évidence par la succession des occupations présentes sur les sites 58, 11 et 72 (fig. 8 et 9).

Il nous est malheureusement impossible de vérifier la réalité de cette hypothèse ni de déterminer l'importance des établissements détruits. Seules, l'existence de traditions culturelles bien singularisées et l'évidence de l'intégration de cette vallée à des courants économiques et culturels étendus permettent de supposer qu'il existait, ici, un groupe de population relativement important, possédant un certain dynamisme.

La plus ancienne tradition céramique, Catamayo A, est bien représentée, dans la partie nord de la zone prospectée, par six sites groupés en trois principaux secteurs. Le plus important est celui de l'ouest (sites n°s 58, 63, 11). Les établissements décrits, installés sur le pourtour de la basse vallée, sont de petites ou moyennes dimensions et pourraient avoir été occupés par un nombre réduit de familles nucléaires. Seul, le site 58 semble correspondre à un groupement plus considérable. Aucune occupation formative n'a été découverte au sud de la vallée ni sur la rive gauche du río Catamayo, où les plus anciens sites sont attribuables à la période de Développement régional.

³ Voir chapitre VI.

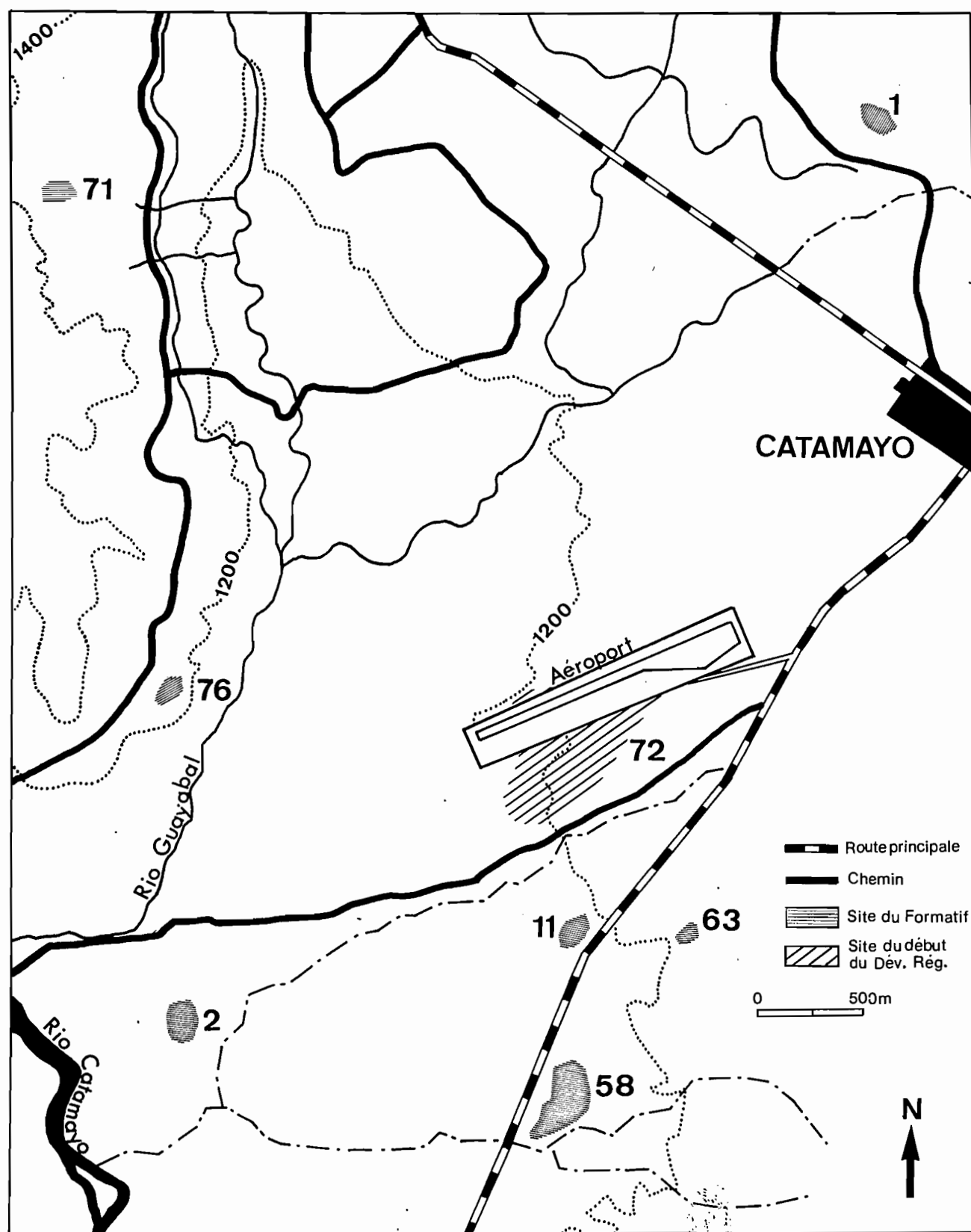


Fig. 8 – Carte de répartition des sites formatifs de la vallée de Catamayo.

Dans l'état actuel de nos connaissances il est impossible d'établir une chronologie relative des différents sites occupés durant cette période A. Le matériel céramique présente, tant par les pâtes que par les formes et techniques de décoration, une grande homogénéité. Les particularités relevées restent minimes et ne sont pas, de ce fait, interprétables en termes d'évolution. La présence sur le site n° 76 de deux niveaux d'occupation partiellement différenciés est cependant attestée et semble indiquer l'existence de plusieurs phases. A cette tradition déjà évoluée est associée la datation (CRG 301) de 3480 ± 90 BP soit 1530 ± 90 av. J.-C. Aucune donnée ne nous permet d'estimer l'éventuelle antériorité des toutes premières installations formatives.

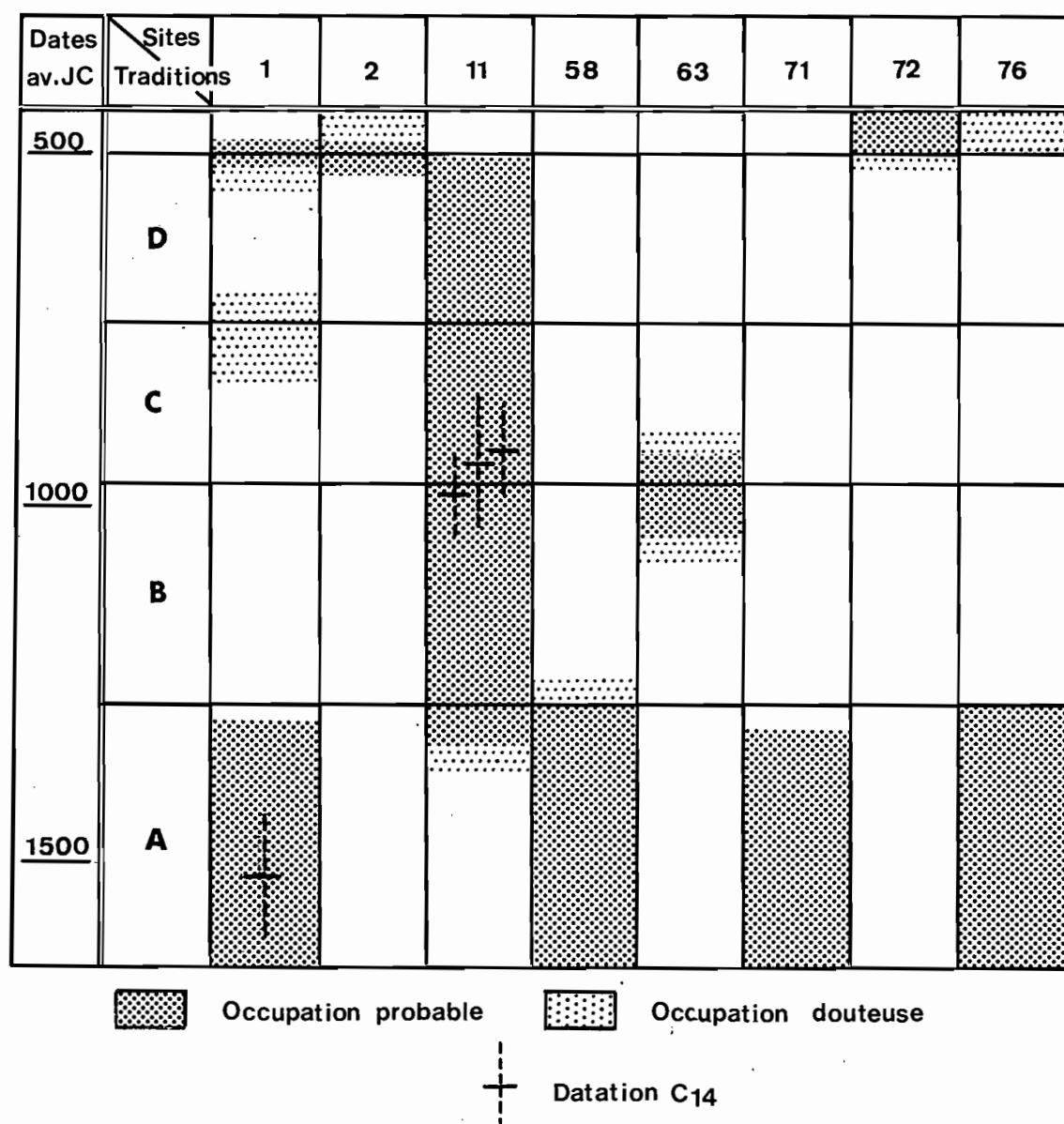


Fig. 9 – Périodes d'occupation des différents sites formatifs.

La fin de la période A semble marquée par l'abandon de la majorité, sinon de la totalité, des occupations anciennes. Des bouleversements plus importants peuvent être postulés. Ce phénomène, qui ne peut être actuellement expliqué, s'accompagne d'un net changement stylistique et est antérieur à 1 000 av. J.-C. Selon les données en notre possession, l'abandon du site 58, la construction des structures fouillées sur le site 11 et l'apparition de la tradition céramique B sont sensiblement contemporains.

Bien que quelques tessons attribuables à la tradition B aient été découverts sur les sites 1, 58 et 63, celle-ci n'est bien représentée que sur un seul site, celui de La Vega (n° 11), où elle correspond à l'occupation principale des deux structures fouillées. Cette tradition est caractérisée par un matériel homogène, très différent typologiquement de celui de la période antérieure. La datation ¹⁴C (CRG 295) de 2900 ± 60 BP qui lui est associée et les deux datations proches (CRG 211 et 287) de 2787 ± 94 et 2870 ± 80 situent avec précision cette époque mais ne permettent pas d'en apprécier la durée. Toutefois, leurs positions stratigraphiques respectives ainsi que d'autres données stylistiques et chronologiques semblent plutôt accréditer l'hypothèse d'une évolution rapide.

La période Catamayo C qui pourrait débiter dès 950 av. J.-C. est caractérisée par une nouvelle diversité des formes et techniques décoratives dont certaines rappellent ou imitent celles de la tradition A. Le maintien d'une occupation continue sur le site 11, où cette tradition est particulièrement bien représentée, paraît probable. Les autres sites contemporains pourraient avoir été implantés dans la basse vallée et être aujourd'hui détruits. Quelques tessons caractéristiques ont également été découverts sur le site 1. Aucune datation ¹⁴C postérieure à celles déjà citées, dont une au moins (CRG 287) pourrait être associée à la transition Catamayo B/C, n'est utilisable pour fixer la chronologie des périodes formatives tardives. Il pourrait s'agir d'une phase d'expansion et de contacts sur de grandes distances tant avec les régions situées au nord qu'avec le reste de la province. Ainsi, les premières traditions céramiques de la région de Catacocha, quoique vraisemblablement postérieures, sont directement influencées stylistiquement par le type de récipient caractéristique de cette tradition. Ces données semblent accréditer l'hypothèse d'un maintien d'une population nombreuse dans la vallée de Catamayo.

La période D correspond à l'évolution des types locaux et à l'introduction de nouvelles formes et techniques décoratives d'origine vraisemblablement méridionale. L'occupation du site 11 se poursuit jusqu'à la fin de cette période. Son abandon pourrait être contemporain de la réoccupation des sites 1 et 2 et de la création d'une nouvelle installation (site 72) d'une étendue supérieure aux précédentes, véritable village, dont l'occupation marque la fin de la période formative et le début de celle de Développement régional. L'intégralité de la vallée tend alors à être occupée.

LES TRADITIONS CERAMIQUES FORMATIVES

Le matériel céramique formatif étudié comprend plus de 20 000 tessons dont la majorité provient des fouilles réalisées en 1981 sur le site de La Vega. Quatre traditions successives, bien singularisées, ont été reconnues ⁴. Leur position chronologique relative fut déterminée à partir des analyses stratigraphiques et stylistiques, corroborées par les datations ¹⁴C. Nous ne présenterons dans ce chapitre que les caractères généraux de ces traditions. Les données concernant les répartitions et associations notables et les pourcentages réels par niveau figureront au chapitre V.

⁴ Les fouilles réalisées en 1981 ont permis de réviser notre classification préliminaire (J. Guffroy, 1981). La correspondance entre les deux séquences est la suivante :
Catamayo A = Catamayo I ; Catamayo B = Catamayo IIa ;
Catamayo C = Catamayo IIb et une partie de Catamayo III ;
Catamayo D = une partie de Catamayo III.

Catamayo A

Le matériel étudié

Le matériel caractéristique de cette tradition est présent sur six des sites étudiés. Il provient de ramassages de surface (environ 150 tessons), de sondages (200 tessons et trois récipients dont la forme est reconstituable) et des niveaux inférieurs du site de La Vega (30 tessons).

Les pâtes

Trois types de pâtes correspondent à cette tradition.

Pâte 1 (20 à 30 %) ⁵ :

L'épaisseur est de 0,6 à 0,8 cm. Les tessons dont la couleur extérieure varie de brun clair à brun rouge ne sont pas engobés et présentent en superficie de nombreuses particules de quartz et de mica argenté. La cuisson est homogène et semble avoir eu lieu en atmosphère plutôt oxydante. Le dégraissant, abondant, est essentiellement composé de quartz et de mica argenté de dimensions inférieures au millimètre. Dureté : 2, 5-3 échelle de Mohs.

Pâte 2 (30 à 40 %) :

Les tessons correspondants, épais de 0,5 à 0,7 cm, ont une couleur extérieure s'échelonnant du brun gris au brun rouge. Ils sont engobés intérieurement et extérieurement, parfois polis. Des particules de mica argenté sont visibles en superficie. La cuisson est plus ou moins homogène ; l'intérieur de la pâte est fréquemment gris. Le dégraissant est composé de particules de quartz, plus rares que dans la pâte précédente et de particules de mica argenté abondantes et de dimensions plus importantes (jusqu'à 2 mm). Dureté : 3-4.

Pâte 3 (30 à 40 %) :

Cette pâte épaisse de 0,2 à 0,5 cm a un registre de couleur semblable à la précédente. Elle est cependant plus fréquemment brun rosé à brun rouge (50 % de l'échantillon). Les tessons sont engobés et couramment polis. La cuisson est plus ou moins homogène. Le dégraissant est abondant, très fin et composé essentiellement de très petites particules de mica argenté. Dureté : 4.

Ces trois types de pâte, singularisés par la présence de particules de mica argenté, sont présents, dans des proportions sensiblement similaires, sur tous les sites occupés durant cette période. Seul diffère le matériel provenant du niveau supérieur (sondage 1) du site 76. Bien que les formes reconstituables soient caractéristiques de la tradition A, les trois quarts des tessons sont fabriqués à partir d'une pâte brune portant intérieurement des traces de lissage bien visibles et comportant un dégraissant composé de particules de mica doré. Cette pâte est semblable à celle caractéristique de Catamayo B. Il pourrait s'agir d'un niveau de transition.

Les formes

Afin de faciliter la présentation et l'analyse de l'évolution typologique, le matériel caractéristique de la période formative a été divisé en deux groupes ; les récipients fermés : pots, jarres, bouteilles... dont le diamètre d'ouverture au col est inférieur au diamètre maximal et les récipients ouverts : bols, écuelles... dont le diamètre d'ouverture est égal ou supérieur au diamètre maximal. Le premier groupe prédomine dans toutes les traditions. Il est représenté par 9 formes, classées de A à I, dont la plupart sont spécifiquement associées à une seule tradition. Les récipients ouverts sont plus rares (7 formes [de T à Z]). La technique de fabrication utilisée semble être pour tous les types le montage au colombin.

⁵ Ces pourcentages sont donnés à titre indicatif, la représentation de chacune de ces pâtes variant légèrement d'un site et d'une couche à l'autre.

Récipients fermés :

Outre les deux grands vases dont la forme a pu être entièrement reconstituée, nous avons étudié une quarantaine de fragments de cols caractéristiques de la tradition A. Ils se répartissent en deux types :

Forme A :

(environ 70 % des récipients fermés) Récipient à panse globulaire dont le diamètre maximal est égal ou quelque peu supérieur à la hauteur (de 25 à 30 cm). Le col légèrement oblique-externe est rectiligne ou concave. Il est imposant, représente 1/4 à 1/3 de la hauteur totale (de 6 à 9 cm) et est très fréquemment décoré (60 % des cas). Le diamètre d'ouverture varie entre 15 et 20 cm. La lèvre est généralement arrondie, parfois peinte en rouge et polie. La panse est, elle aussi, couramment décorée, dans sa partie supérieure, d'impressions ovales alignées, groupées parfois en registres rectangulaires. Les pâtes les plus fréquemment associées à ce type sont les pâtes 2 et 3. Cette forme est bien représentée sur tous les sites de cette période (fig. 2a,b ; 7a,d ; 10a,b. Pl. 2B, 3B).

Forme B :

(environ 30 %) Récipient fermé plus petit que le précédent (hauteur présumée : 15-20 cm). Le col haut de 1,5 à 2,5 cm, de direction oblique-externe marquée, est rectiligne ou concave. Il est peu fréquemment décoré (25 % des cas) de bandes peintes en rouge ou de fines incisions obliques. Le diamètre d'ouverture est de 10 à 15 cm. La pâte la plus généralement employée est la pâte 2. Ce type n'est bien représenté que sur le site 58 où il semble plutôt localisé dans les niveaux supérieurs. Cette forme paraît être le prototype de celle prédominante dans la seconde tradition formative (forme C) (fig. 7b ; 10c,d).

Récipients ouverts :

Ce type de récipient semble rare dans cette tradition. Il ne fut en effet découvert qu'un seul exemplaire, entier, provenant du site 76. De par la pâte et les techniques décoratives, il est cependant attribuable en toute certitude à la tradition A.

Forme T :

Bol à parois rectilignes légèrement oblique-externes à fond plat. Haut de 8,5 cm, il possède un diamètre supérieur de 18 cm et un diamètre inférieur de 15 cm. Il est entièrement décoré, à l'extérieur, de lignes incisées assez larges, horizontales ou obliques, organisées en registres trapézoïdaux. Certaines de ces lignes incisées ont été remplies de pigments de couleur rouge ou blanche. Une partie des zones extérieures et l'intérieur du récipient ont été soigneusement polis (fig. 11a ; Pl. 3A).

Les techniques de décoration

Les récipients de cette période sont très fréquemment décorés de motifs semblables. Cette décoration est essentiellement restreinte à deux zones : le col et la partie supérieure de la panse. La technique dominante est l'incision (Pl. 2A). Elle peut être linéaire et relativement large (jusqu'à 2 mm) ou prendre la forme d'impressions ovales profondes. L'emploi de la peinture de couleur rouge est attesté bien que peu fréquent. Il intéresse essentiellement la lèvre des récipients fermés. Des pigments de couleur rouge (et dans un cas blanche) sont présents sur quelques tessons, à l'intérieur des lignes incisées. Cette dernière technique souffre cependant peut-être d'une sous-représentation, due à l'érosion subie par une grande partie du matériel. Selon les données en notre possession et l'analyse des sondages, l'usage de la peinture paraît restreint à une phase tardive de cette tradition et est absente des sites et niveaux les plus anciens.

Le récipient décoré type (80 % de l'échantillon des tessons décorés) peut être décrit comme suit. La lèvre arrondie ou plus rarement peinte en rouge et polie. Elle est généralement soulignée par une ou deux lignes incisées parallèles horizontales. La partie restante du col est

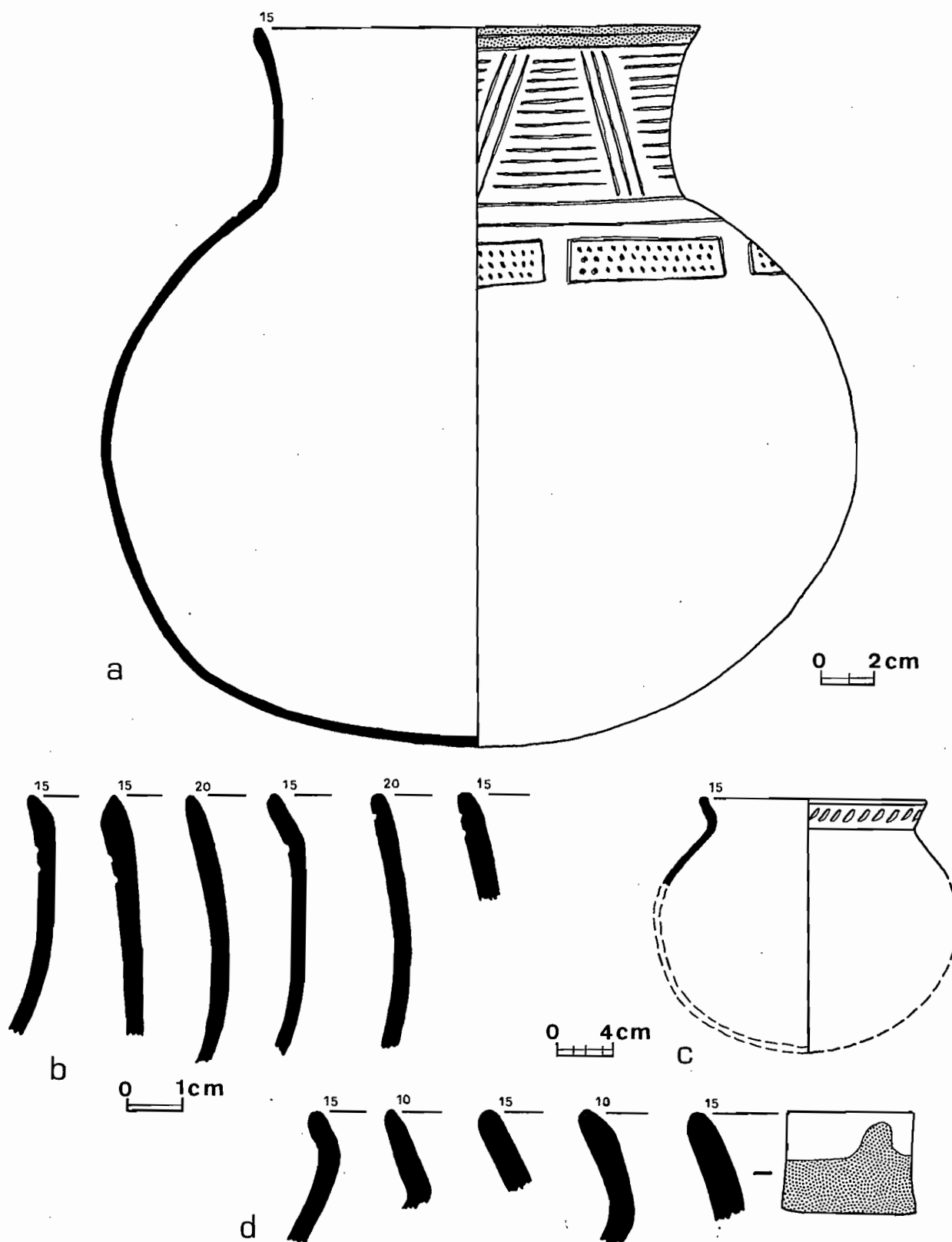


Fig. 10 – Tradition Catamayo A : a – récipient entier, forme A ; b – profils de cols, forme A ;
c – reconstitution, forme B ; d – profils de cols, forme B.

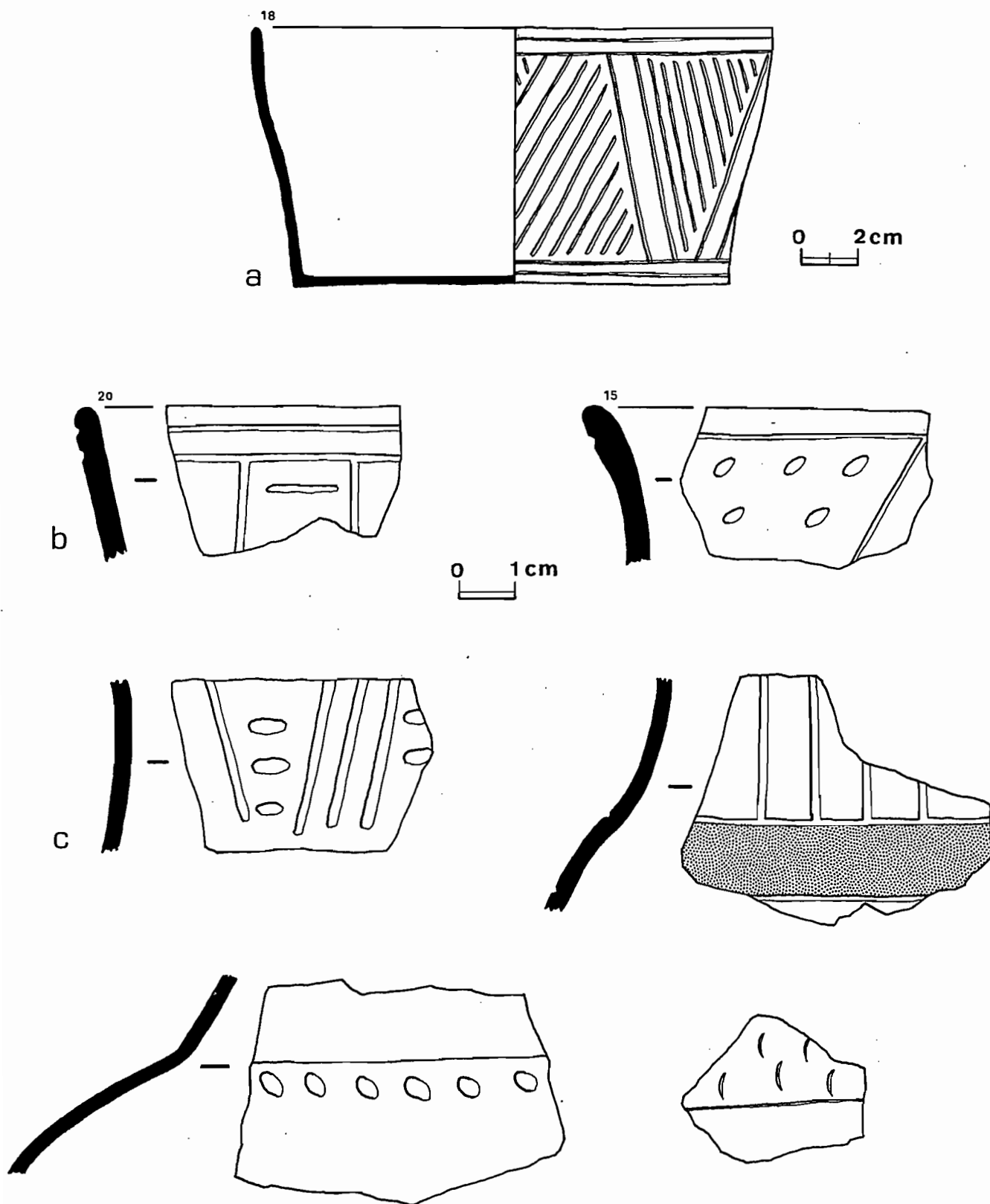


Fig. 11 – Tradition Catamayo A : a – récipient entier, forme T ;
b – fragments de cols décorés ; c – tessons décorés.

entièrement décorée de lignes incisées, verticales ou obliques délimitant des registres rectangulaires ou trapézoïdaux contenant des lignes incisées horizontales parallèles ou plus rarement des impressions ovales superposées (fig. 2b ; 7c, d ; 11b). Ces impressions, souvent obliques, se rencontrent fréquemment à la partie supérieure de la panse à quelques centimètres sous la ligne de séparation d'avec le col. Elles occupent généralement le pourtour du récipient sur un ou deux niveaux (fig. 11c). Elles peuvent cependant parfois être regroupées dans des registres, limités par des lignes incisées, distants de quelques centimètres les uns des autres (fig. 10a).

A cette description, il convient d'ajouter l'usage du polissage, limité à certaines bandes saillantes et la présence de rares bandes peintes en rouge à la base du col de petits récipients de type B. Le récipient ouvert déjà décrit porte une décoration semblable à celle des cols des grands récipients fermés.

Catamayo B

Le matériel étudié

Le matériel Catamayo B n'est bien représenté que sur un seul des sites enregistrés (n° 11, La Vega), mais est cependant présent en très petite quantité à la superficie des sites 1 et 58. Sur le site de La Vega, il correspond aux couches archéologiques situées à l'intérieur des deux structures fouillées, et comprend environ 15 000 tessons provenant de niveaux légèrement remaniés et de sols en place. Il est dans les deux cas parfaitement isolé et n'est associé à aucun matériel intrusif. Cette tradition est caractérisée par l'uniformité et le peu de variabilité du matériel céramique.

Les pâtes

Les tessons étudiés sont tous constitués d'une pâte semblable dont seuls varient la couleur et le traitement de surface.

Pâte IVa :

L'épaisseur de cette pâte est de 0,3 à 0,6 cm. Sa couleur extérieure uniforme s'étage du brun clair au brun gris avec une forte prédominance des types clairs. Les tessons sont engobés intérieurement et extérieurement. A l'intérieur, le lissage, visible, présente de fines stries parallèles pouvant résulter de l'usage d'un tampon de matières végétales. A l'extérieur, le lissage est soigné et souvent doublé d'un brunissage réalisé après séchage à l'aide d'un instrument dur laissant de fines traces parallèles. La cuisson est plus ou moins uniforme, le cœur de la pâte est très fréquemment gris. Le dégraissant est composé de particules de quartz et de mica de couleur dorée, généralement fines. Ces dernières sont fréquemment très abondantes en surface.

Ces données posent le problème de la nature du dégraissant, terme volontairement employé ici sans spécification. En effet, la méconnaissance de la composition naturelle des terres utilisées et l'absence d'éléments diagnostiques clairs ne nous ont pas permis d'établir une distinction entre particules non plastiques naturelles ou ajoutées. Celles qui ont pu être identifiées (quartz, mica) font partie de l'environnement géologique et des sédiments encore charriés aujourd'hui par le río Catamayo et ses affluents. Dans l'état actuel des connaissances, l'hypothèse de l'utilisation de terres argileuses naturelles, choisies en fonction de leur qualité mais sans apport volontaire nous semble la plus logique. Ainsi la présence en superficie de la pâte d'un plus grand nombre de fines particules de mica n'est pas due, à notre avis, à un ajout systématique dans l'engobe mais résulte plutôt d'une ségrégation granulométrique liée au séchage et renforcée, dans de nombreux cas, par le lissage ou le polissage.

Dans cette hypothèse, la différence de couleur des particules de mica, argentées dans la tradition A, dorées dans le matériel postérieur, pourrait traduire un déplacement des lieux d'exploitation. Durant l'époque A, l'ensemble du matériel céramique aurait été fabriqué à

partir d'argiles provenant soit de sites choisis en fonction de ce critère, soit plus vraisemblablement d'un seul lieu ou secteur d'extraction, ce qui, compte tenu des distances entre les sites d'habitat, pourrait également impliquer l'existence d'un lieu de fabrication unique pour toute la vallée. Les argiles des pâtes à particules dorées, caractéristiques des traditions B, C et D, proviendraient d'un ou d'autres sites. L'existence de deux réseaux hydrographiques confluents d'origines opposées pourrait expliquer la nature différente des particules de mica. La vérification de cette hypothèse demanderait l'étude sédimentologique des différents gisements possibles.

La dureté de cette pâte est de 3 sur l'échelle de Mohs.

Les formes

Bien que plusieurs milliers de tessons et plusieurs centaines de fragments de bords associés à cette tradition aient été étudiés, une seule forme céramique est représentée dans l'échantillon. L'extrême uniformité du matériel est seulement nuancée par quelques variations, relativement minimales, dans la forme de la section terminale du col, auxquelles il est impossible d'assigner une position chronologique particulière. Cette homogénéité surprenante n'est rompue que par la présence, à l'intérieur des structures fouillées, de quatre tessons appartenant à un même récipient ouvert, possible pièce intrusive ou de commerce et la découverte, dans un sondage associé à un sol daté au ^{14}C de la même période, de deux fragments de goulots de bouteilles. Même si cette uniformité est due au caractère usuel de ces récipients et à la nature des zones fouillées qui correspondent à l'intérieur de structures d'habitat, le peu de variabilité et la pauvreté des formes céramiques associées à cette tradition demeurent un fait incontestable.

Forme C :

Il s'agit de récipients fermés globulaires dont la panse présente une rupture peu prononcée, soulignée par un lissage ou un léger recouvrement, avec un col de direction oblique-interne qui s'éverse dans les quelques centimètres supérieurs. Ce col peut être concave ou présenter une rupture de profil plus nette, accentuée parfois par l'épaisseur de la lèvre, de section ovale ou triangulaire. Cette partie terminale éversée dépasse rarement deux centimètres de longueur. L'infléchissement est généralement mieux marqué à l'intérieur qu'à l'extérieur du col. Les cols concaves où la rupture avec la section éversée est peu prononcée (sous-type C1) (fig. 12b ; Pl. 4A) ont une lèvre plane ou amincie et pointue. Les cols où l'angle est plus aigu (sous-type C2) (fig. 12c ; Pl. 4B) sont terminés par une lèvre arrondie parfois amincie à la partie supérieure. Il existe toutes les formes intermédiaires entre les deux cas extrêmes. Dans l'échantillon provenant des sols non remaniés de la structure 1, les deux types ont la même représentation. Dans la structure 2, le sous-type C2 paraît dominer dans les niveaux inférieurs les plus anciens. Les diamètres d'ouverture de ces récipients varient entre 10 et 20 cm. Le diamètre maximal et la hauteur paraissent être compris entre 20 et 30 cm (fig. 12a).

A l'exception des quatre tessons déjà présentés, appartenant à un même récipient, probablement un bol, découverts dans la structure 1, aucun autre fragment de récipient ouvert n'était présent dans l'échantillon, pourtant important, étudié.

Dans un sondage réalisé en 1979 sur le site de La Vega, étaient associés à des tessons de cette période, deux goulots de bouteilles (Forme I 1) (fig. 12d) dont la hauteur et le diamètre d'ouverture sont de 3 cm. Aucun autre exemplaire de ce type de récipient ne fut découvert lors des fouilles postérieures.

Les techniques de décoration

Comme pour les formes, cette tradition se singularise par la pauvreté des techniques décoratives employées.

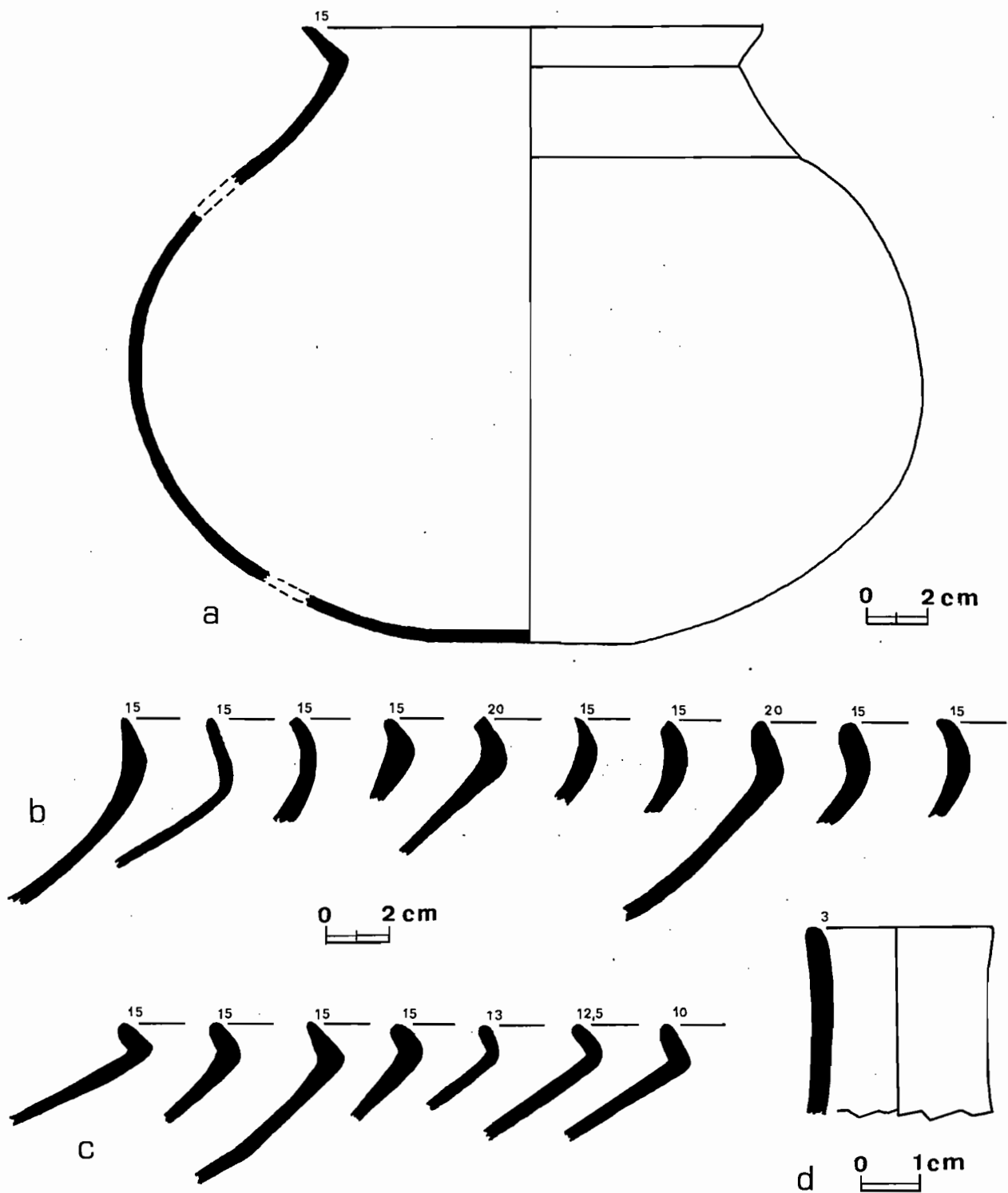


Fig. 12 – Tradition Catamayo B : a – reconstitution, forme C ; b – profils de cols, forme C, sous-type 1 ; c – profils de cols, forme C, sous-type 2 ; d – fragment de col, forme I.

Les seules décorations véritablement usuelles et attestées sont le polissage de la lèvre et de l'intérieur du col, qui restent assez rares et le brunissage du col et de la panse. Ces traces de brunissage sont visibles sur plus de la moitié des tessons.

Seul un très petit nombre de fragments, moins d'une dizaine, portant d'autres décorations furent découverts dans les niveaux caractéristiques de cette tradition. Il semble s'agir dans la majorité des cas de pièces intrusives. Certains portent des alignements de ponctuations ovales et paraissent attribuables à la tradition A, d'autres un motif ou une lèvre peinte en rouge. Leur nombre, par trop réduit (0,07 %), et leur diversité ne permet d'associer aucune de ces techniques à cette période.

Catamayo C

Cette tradition n'est bien caractérisée que sur le site de La Vega où elle représente la majorité du matériel découvert en superficie. Pourraient s'y rapporter également quelques tessons provenant des sites 1, 2 et 63. Elle est présente sur le site 11, à l'extérieur des structures construites, dans des niveaux remaniés et des lambeaux de sols en place. Les habitats de cette période semblent avoir plutôt occupé la partie sommitale du site, zone aujourd'hui détruite. Plusieurs milliers de tessons ont été étudiés. Ils présentent une plus grande variété de formes et de décors que ceux de la période précédente. Certains de ces éléments caractéristiques étant encore présents dans la tradition postérieure D, où ils sont associés à des formes et techniques décoratives nouvelles, nous n'avons considéré comme vraiment représentatifs de cette période que les niveaux desquels était absent tout élément tardif. Cette définition restrictive est justifiée par l'existence de sols homogènes répondant à cette condition.

Les pâtes

Elles sont dans leur grande majorité très proches de celles décrites pour la période précédente.

Pâte IVb (environ 60 %) :

Cette pâte épaisse de 0,3 à 0,6 cm présente une couleur extérieure fréquemment uniforme qui varie de brun rouge à noir. Les tons foncés prédominent. La cuisson, qui a pu s'effectuer dans une atmosphère réductrice, n'est pas homogène. Le cœur de la pâte est souvent gris parfois d'un brun plus foncé que les parois. Les tessons sont engobés à l'extérieur et à l'intérieur où les traces de lissage sont généralement visibles. Le dégraissant est de taille moyenne, il se compose de particules de quartz et de mica de couleur dorée. Cette pâte est la plus couramment employée dans la fabrication des récipients usuels. Dureté : 3,5.

Pâte IVc (environ 30 %) :

Cette pâte a des caractéristiques proches de celles de la précédente. Elle s'en différencie essentiellement par son épaisseur (de 0,2 à 0,4 cm), la finesse du dégraissant et le traitement de superficie. Les tessons dont la couleur varie de rouge à brun noir portent un fin engobe et sont généralement soigneusement polis. Cette pâte est associée à de petits récipients fermés décorés. Dureté : 4-4, 5.

Pâte V (environ 5 %) :

Cette pâte, également fine, se singularise des précédentes par l'absence de particules de mica. Le dégraissant est très fin, la cuisson plutôt homogène. La couleur extérieure est fréquemment beige ou crème, plus rarement noire. Cette pâte qui est représentée par un petit nombre de tessons est liée à une forme particulière de récipients (forme E 5) dont l'origine pourrait être extérieure à la région (voir infra). Dureté : 5.

Les formes

Sont caractéristiques de cette tradition deux formes de récipients fermés, différenciés essentiellement par leurs dimensions et trois types de récipients ouverts.

Récipients fermés :

Forme D (environ 40 % des récipients fermés) :

Il s'agit de récipients globulaires hauts de 30 à 50 cm portant un col rectiligne vertical de 3 à 6 cm terminé par une lèvre épaissie. Celle-ci peut être arrondie (sous-type D1 = 70 %) (fig. 13b) ou aplanie (D2 = 30 %) (fig. 13c). Le diamètre d'ouverture varie entre 10 et 20 cm (67 %). La lèvre du récipient est généralement polie (95 %), souvent peinte en rouge et polie (40 %). Le col et la panse sont plus rarement décorés (10 %), généralement de lignes verticales parallèles brunies ou peu profondément incisées (fig. 13).

Forme E (environ 60 %) :

Ce sont de petits récipients globulaires d'allure proche des précédents mais de plus petites dimensions (Pl. 5B). Hauts de 15 à 20 cm, ils possèdent un diamètre maximal de 20 à 25 cm et un diamètre d'ouverture de 10-15 cm. La lèvre peut être épaissie (75 %) ou non, rectiligne ou légèrement concave. Cinq sous-types (fig. 14b-f) ont pu être ainsi déterminés. Les mieux représentés sont les sous-types E1 (35 %) et E3 (20 %). Le sous-type E5 (12 %) correspond à des récipients de pâte V d'origine probablement extérieure à la zone ⁶. La lèvre peut être polie (70 %) ou peinte en rouge et polie (35 %). Le col est assez fréquemment décoré de motifs incisés ou gravés post-cuisson, parfois de bandes verticales peintes en rouge. La partie supérieure de la panse peut être elle aussi décorée de bandes peintes, d'éléments modelés (bandes incisées, mamelons, protubérances), plus rarement de motifs anthropomorphes ou zoomorphes (fig. 14).

Forme I (0,1 %) :

Quelques rares fragments de goulots de bouteilles semblent également associés aux niveaux caractéristiques de cette tradition. Il n'a pas été possible, compte tenu du peu d'éléments en notre possession, d'en effectuer la typologie. Ils paraissent relativement disparates (fig. 15a).

Récipients ouverts :

Les récipients ouverts sont mieux représentés dans cette tradition que dans les précédentes. Il ne s'agit cependant que de rares fragments dont une grande partie provient de la superficie du site, ce qui rend difficile et douteuse l'attribution chronologique. La pauvreté de l'échantillon ne nous permet pas non plus d'estimer l'importance relative de chacun des types reconnus.

Forme U :

Il s'agit de bols à fond plat et à parois verticales de forme proche de celle de la tradition A. La base, élargie, est légèrement saillante. Haut d'une dizaine de centimètres, il possède un diamètre d'ouverture de 15 cm. Les parois extérieures peuvent être décorées de motifs incisés, gravés ou peints en rouge. Sa position chronologique n'est pas parfaitement établie. Il paraît être associé directement à la tradition C (site n° 11, structure 1, bande 4 ; 1^{er} sol), mais cette forme pourrait avoir perduré ultérieurement (fig. 15b).

Forme V :

Ces petits bols à parois légèrement convexes ont une hauteur de moins de 10 cm et un diamètre d'ouverture de 15 à 20 cm. La lèvre est épaissie et saillante, souvent aplanie, peinte en rouge sur fond crème ou brun clair et polie. Ce type, qui porte rarement d'autres décorations, est directement associé aux niveaux caractéristiques de la tradition C (site n° 11, structure 2, secteur IIIb ; 1^{er}-3^e sols). Cette forme, présentant alors une lèvre peinte en orange, se rencontre également dans la tradition D (fig. 15c).

⁶ Voir infra : les cultures formatives andines : Cerro Narrio.

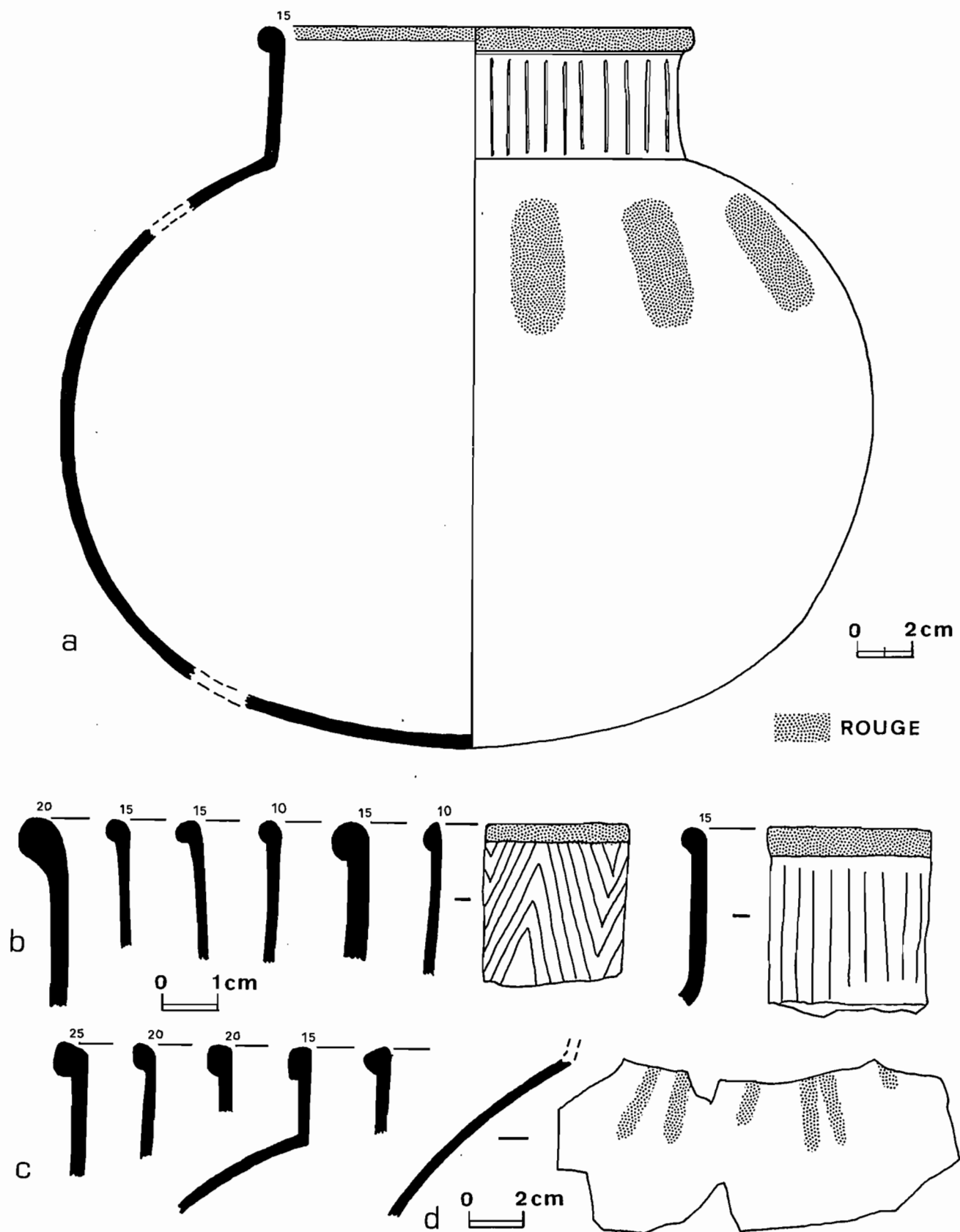


Fig. 13 – Tradition Catamayo C : a – reconstitution, forme D ; b – profils de cols, forme D, sous-type 1 ; c – profils de cols, forme D, sous-type 2 ; d – fragment de panse décoré.

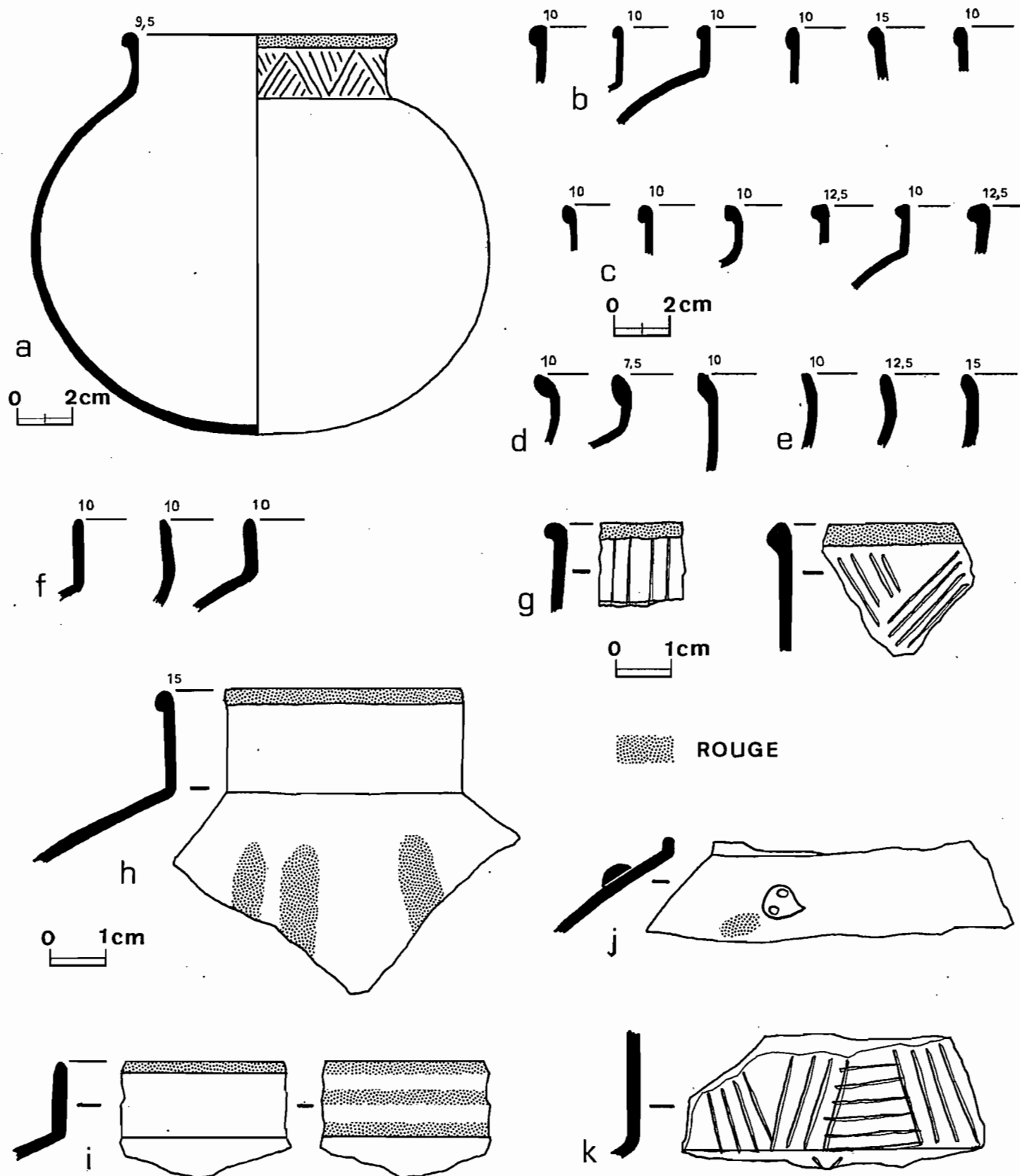


Fig. 14 – Tradition Catamayo C : a – récipient entier, forme E ; b à f – profils de cols, forme E, sous-types 1 à 5 ; g, h – fragments de cols décorés, forme E ; i – fragments de cols décorés, forme E, sous-type 5 ; j, k – tessons décorés.

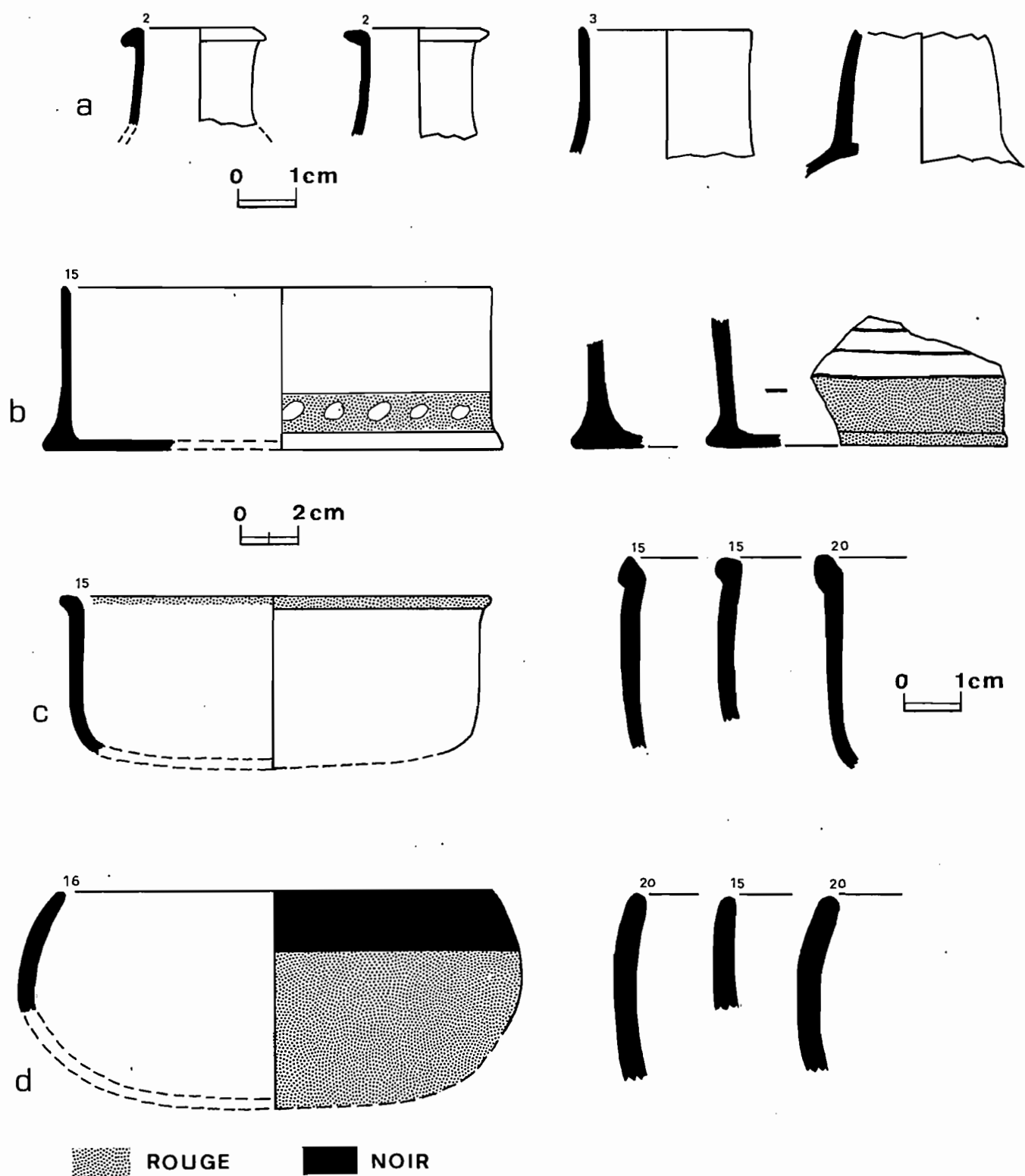


Fig. 15 – Tradition Catamayo C : a – fragments de cols, forme I ; b – réceptient ouvert, forme U ; c – réceptient ouvert, forme V ; d – réceptient ouvert, forme W.

Forme W :

Ce sont de petits bols à parois convexes hauts de 5 à 10 cm. Le diamètre d'ouverture est de 15 à 20 cm. Les parois extérieures sont généralement engobées ou peintes de deux couleurs. La bande supérieure, large de 2 à 3 cm, peut être de couleur rouge, la partie inférieure étant peinte en blanc ou de couleur noire, la zone inférieure étant alors rouge vif. L'intérieur du bol est de la même couleur que la bande externe supérieure (fig. 15d).

Les techniques décoratives

Les tessons attribuables à cette tradition sont assez fréquemment décorés. Les décors incisés (fig. 16a) dont certains rappellent ou imitent ceux de la période A sont présents sur le col des récipients fermés de type D et surtout E, plus rarement à la partie supérieure de la panse et à l'extérieur de quelques récipients ouverts (forme U). Les incisions sont généralement douces et peu profondes et se présentent souvent sous la forme de lignes parallèles verticales.

À l'incision pré cuisson semble cependant avoir été préférée la gravure post-cuisson qui prédomine dans l'échantillon collecté. Les traits gravés, également fréquemment parallèles, forment parfois des motifs plus complexes. Ils sont souvent remplis de pigments de couleur rouge (sur fond brun) ou blanche (sur fond gris-noir) (fig. 16b ; Pl. 5A).

La peinture de couleur rouge est aussi couramment employée. Elle est présente sur la lèvre de la majorité des récipients fermés, sur la panse, sous la forme de taches ovales ou de traits parallèles et plus rarement sur le col en traits verticaux similaires aux traits incisés. Elle est également utilisée pour souligner la lèvre, en bandes horizontales sur le col de certains récipients fermés (forme E5), ainsi qu'à l'intérieur et à l'extérieur de récipients ouverts (forme V et W) fig. 16c ; Pl. 6A).

Les peintures et engobes de couleur blanche et noire sont beaucoup plus rares. Les pigments blancs sont présents à l'extérieur des récipients ouverts de type W et comme remplissage des traits gravés.

L'association d'un décor incisé ou gravé et de zones peintes polychromes, très fréquente dans la tradition postérieure, semble attestée dès cette époque par de rares exemplaires.

C'est avec cette tradition C qu'apparaissent également les décorations modelées. La plus fréquente consiste en une étroite bande rapportée sur la panse des récipients fermés et décorée d'entailles triangulaires (*muescas*) (fig. 16d ; Pl. 6C). Sont également présents en petit nombre des éléments modelés zoomorphes ou anthropomorphes (fig. 16e ; Pl. 6B). L'un d'entre eux, représenté sur plusieurs tessons, correspond vraisemblablement à la figuration d'un homme ou d'un singe dont la tête est située au niveau du col et dont les deux bras sont figurés repliés. La panse des récipients de type E peut aussi être décorée de mamelons ou de protubérances modelées également réparties sur le pourtour.

L'usage du polissage est commun pour les récipients fermés de petites dimensions et les récipients ouverts. Il peut intéresser la lèvre ou tout ou partie du corps de l'objet.

Le brunissage est également attesté mais plus rarement employé que durant la tradition précédente. Il est parfois soigné et prend la forme de traits verticaux parallèles occupant le col du récipient.

Catamayo D

De nouveau, cette tradition n'est bien représentée que sur le site de La Vega. Certains tessons qui paraissent attribuables à cette période ont cependant été découverts, en petit nombre, sur les sites 1 et 2. Elle semble également avoir directement influencé les traditions céramiques caractéristiques du tout début de la période de Développement régional, présentes sur le site n° 72.

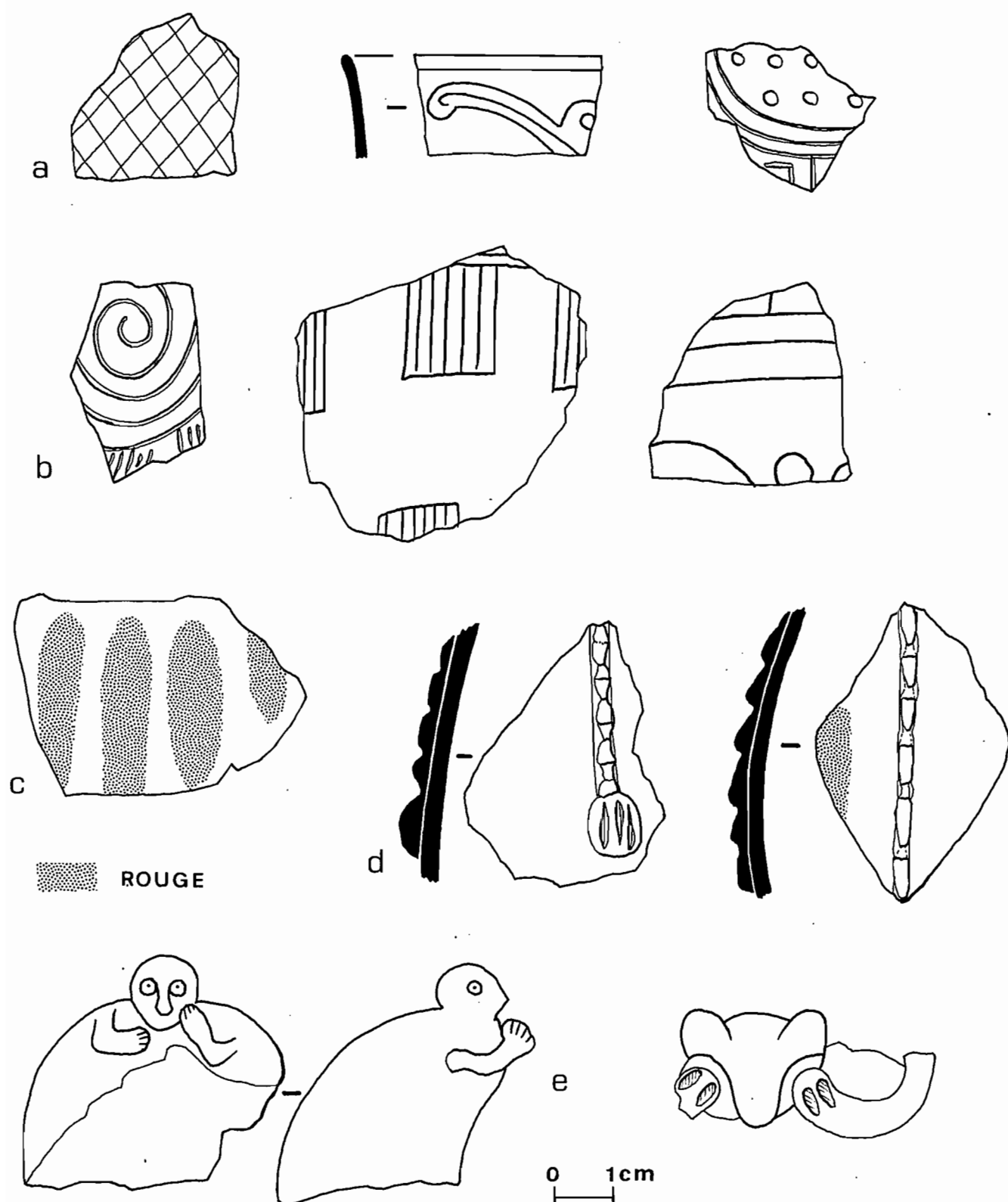


Fig. 16 – Tradition Catamayo C, tessons décorés : a – incision pré-cuisson ; b – gravure post-cuisson ; c – peinture ; d – éléments modelés ; e – figures anthropomorphes et zoomorphes.

A La Vega, les tessons correspondants sont nombreux en superficie et présents dans des niveaux remaniés extérieurs aux structures fouillées. Seul un lambeau de sol, découvert à proximité de la structure 2, où il surmonte directement le substratum stérile, pourrait avoir été conservé en place. Les constructions de cette époque, comme celles de la période précédente, paraissent avoir occupé la partie haute du site.

Si l'on étudie ce niveau, présumé homogène, il apparaît que cette tradition est caractérisée par la survie, dans des proportions restreintes, des deux formes antérieures, par une tendance à l'éversement des cols des récipients fermés et par l'apparition d'une nouvelle forme céramique et de la peinture de couleur orange.

Les pâtes

Il s'agit pour l'essentiel des mêmes pâtes que celles précédemment décrites.

la pâte commune, IVb : est la plus fréquemment employée. La couleur extérieure est très souvent brun clair ou beige. Les tons foncés courants, dans la période précédente, sont ici rares. L'épaisseur est parfois plus importante et peut atteindre 0,7 à 0,8 cm. La cuisson est non homogène ; l'intérieur de la pâte est souvent de couleur grise.

la pâte fine, IVc : est moins bien représentée que dans l'échantillon antérieur. Elle est également associée à des récipients de petites dimensions mais moins fréquemment polis.

la pâte V : est rare et son usage paraît limité aux récipients ouverts.

Semble associée à cette tradition tardive une nouvelle pâte, présente également durant la période du Développement régional.

la pâte VI : épaisse de 0,7 à 1 cm, elle présente un aspect feuilleté très particulier, accentué par la présence de petits éléments lithiques ovales et plats disposés en strates. Les particules de mica sont absentes. L'extérieur souvent engobé est craquelé et montre des traces de crémation. Il est de couleur grise, noire, rouge ou beige. Cette pâte est associée de manière spécifique à un type : forme G2. Dureté : 4.

Les formes

Récipients fermés :

Le matériel de cette époque se compose de trois ensembles.

Le premier comprend les formes anciennes D et E qui semblent encore bien représentées durant cette période (respectivement 17 et 12 % des récipients fermés). Ces types de récipients ne paraissent pas avoir connu de grands changements. On peut cependant noter la raréfaction des sous-types D2, E2 (récipients à lèvre épaissie, aplanie) et E5, et une meilleure représentation du sous-type E4. Les techniques décoratives associées sont, elles, sensiblement différentes. Les lèvres épaissies sont plus fréquemment peintes en orange (55 %) qu'en rouge (30 %). La peinture noire est également plus souvent employée (15 %). Les décorations incisées semblent plus rares que précédemment.

Le second groupe rassemble deux formes nouvelles nées de l'évolution des types précédents et caractérisées par l'éversement des cols.

Forme F (9 %) :

Ce récipient globulaire d'assez grandes dimensions, haut de 35 à 50 cm, porte un col oblique externe rectiligne ou légèrement concave de 5 à 7 cm terminé par une lèvre épaissie ronde (sous-type F1 = 30 %) (fig. 17b) ou aplanie (F2 = 70 %) (fig. 17c), parfois peinte en orange ou simplement polie. Ces récipients usuels sont par ailleurs peu décorés (fig. 17a).

Forme G (11,5 %) :

Ces vases globulaires de plus petite taille sont hauts de 20 à 30 cm. On peut reconnaître trois sous-types dont deux sont bien représentés. Le premier, G1, (45 %) (fig. 17d,e) possède

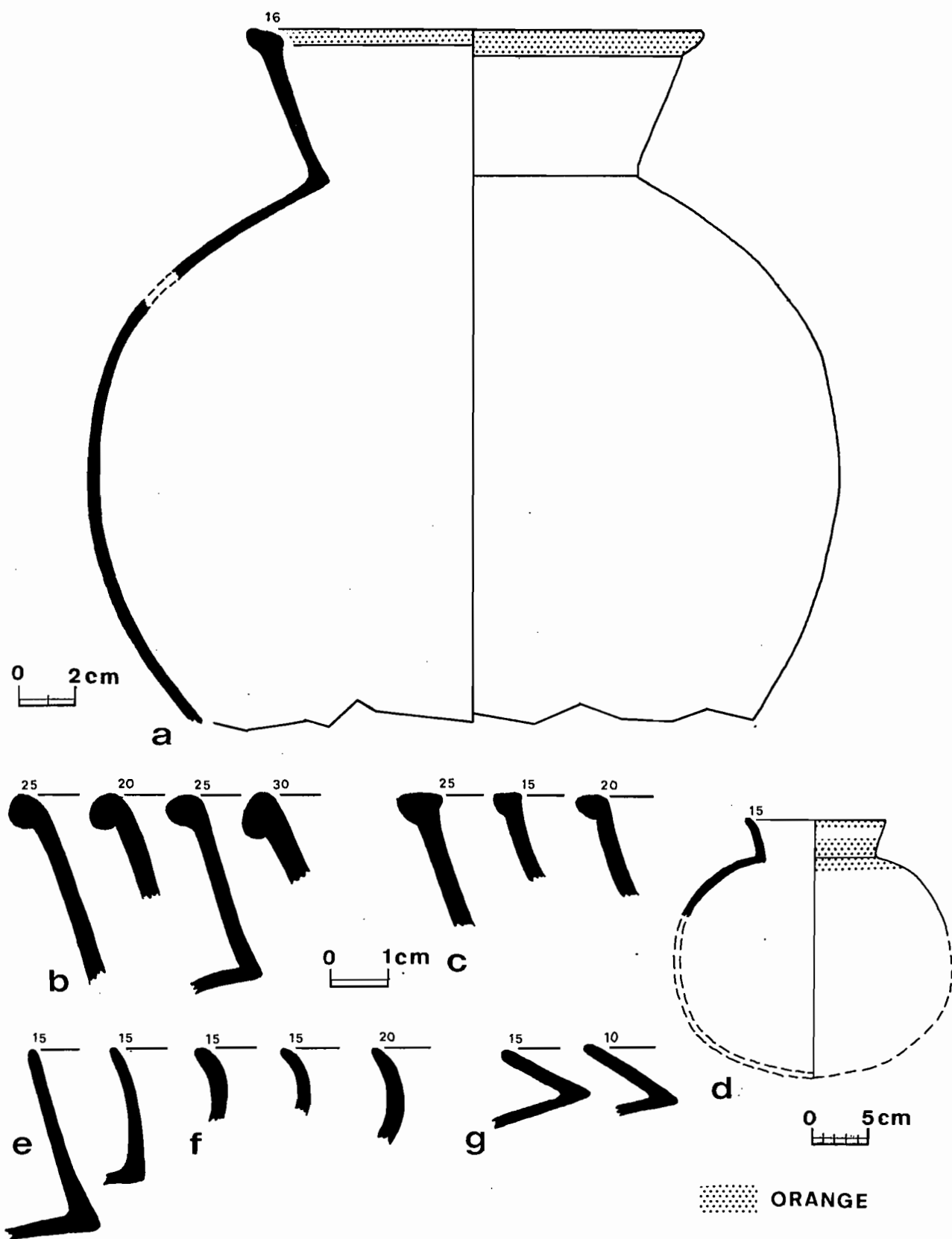


Fig. 17 – Tradition Catamayo D : a – reconstitution, forme F ; b – profils de cols, forme F, sous-type 1 ; c – profils de cols, forme F, sous-type 2 ; d – reconstitution, forme G ; e à g – profils de cols, forme G, sous-types 1 à 3.

un col rectiligne oblique externe long de 2,5 cm à 3,5 cm. La lèvre n'est pas épaissie mais arrondie ou légèrement en biseau. Elle est fréquemment soulignée par une bande peinte en orange. Une autre bande de même couleur marque également la séparation du col et de la panse. Le sous-type G2 (45 %) (fig. 17f) porte un col oblique externe concave haut de 1,5 à 3,5 cm. La lèvre n'est pas épaissie ; elle peut être peinte en orange ou en noir. L'intérieur et l'extérieur du col sont parfois engobés en orange. Le troisième sous-type G3 (10 %) (fig. 17g) est plus rare. Le col long de 2 à 2,5 cm forme un angle aigu avec la panse et est, de ce fait, presque horizontal. Il est généralement engobé en orange et la lèvre peinte en noir. Une bande de même couleur souligne la séparation du col et de la panse.

Une dernière forme nouvelle domine l'échantillon étudié. Son origine, qui nous est connue, est extérieure à la région ; sa fabrication est cependant locale.

Forme H (40 %) :

Il s'agit de récipients globulaires sans col, à lèvre épaissie. Celle-ci peut être de section ovale (H1 = 60 %), ronde (H2 = 30 %) ou triangulaire (H3 = 10 %). Dans le premier sous-type (fig. 18a,b ; Pl. 7A), la lèvre, rarement peinte, est fréquemment polie ou lissée. Elle est assez souvent traversée par des perforations de petites dimensions qui semblent avoir eu une fonction technique et avoir servi à éviter l'éclatement ou l'affaissement de la section terminale lors du séchage et de la cuisson. Ces récipients ont un diamètre d'ouverture de 10 à 20 cm et une hauteur estimée de 20 à 30 cm. Les autres sous-types (fig. 18c,d ; Pl. 7B), de plus petite taille, sont plus fréquemment et plus finement décorés. Leur diamètre d'ouverture varie entre 7,5 et 15 cm. La lèvre peut être peinte en orange ou en noir et être polie. La panse, non décorée, est généralement moins globulaire.

Forme I :

Quelques rares fragments de goulots de bouteilles, dont il nous a été impossible de déterminer le type, sont également associés à cette tradition. Pourraient également appartenir à cette forme de récipient quelques fragments d'anses, découverts en superficie.

Récipients ouverts :

Les récipients ouverts paraissent avoir été beaucoup plus fréquents durant cette période. Certaines des formes antérieures (particulièrement les types U et V) pourraient avoir perduré. Deux nouveaux types sont cependant caractéristiques de cette tradition D. Chacun d'entre eux est représenté par un petit nombre de tessons.

Forme X :

Bol simple à parois convexes obliques externes. Le diamètre maximal est de 15 à 20 cm. La lèvre arrondie et l'intérieur du récipient sont engobés en orange.

Forme Y :

C'est le récipient ouvert le plus caractéristique de cette tradition. Les parois verticales rectilignes ou légèrement convexes sont marquées par une légère rupture de profil, due à un épaississement, située à quelques centimètres sous la lèvre. Le diamètre d'ouverture est de 20 à 25 cm. Les parois extérieures portent un décor, souvent complexe, composé de lignes gravées post-cuisson délimitant des zones peintes en polychromie (noir, rouge, orange, blanc sur fond beige ou brun clair). L'intérieur du bol est généralement de couleur uniforme (beige, brun, orange) (fig. 18e ; Pl. 8A).

Une dernière forme, représentée par trois fragments, paraît également associée à cette phase. Elle pourrait cependant apparaître dès l'époque antérieure.

Forme Z :

Bol, caréné au niveau du diamètre maximal, ayant un diamètre d'ouverture de 15 à 20 cm. La lèvre est épaissie. Les parois peuvent être engobées en noir et polies. La lèvre est alors peinte en rouge vif.

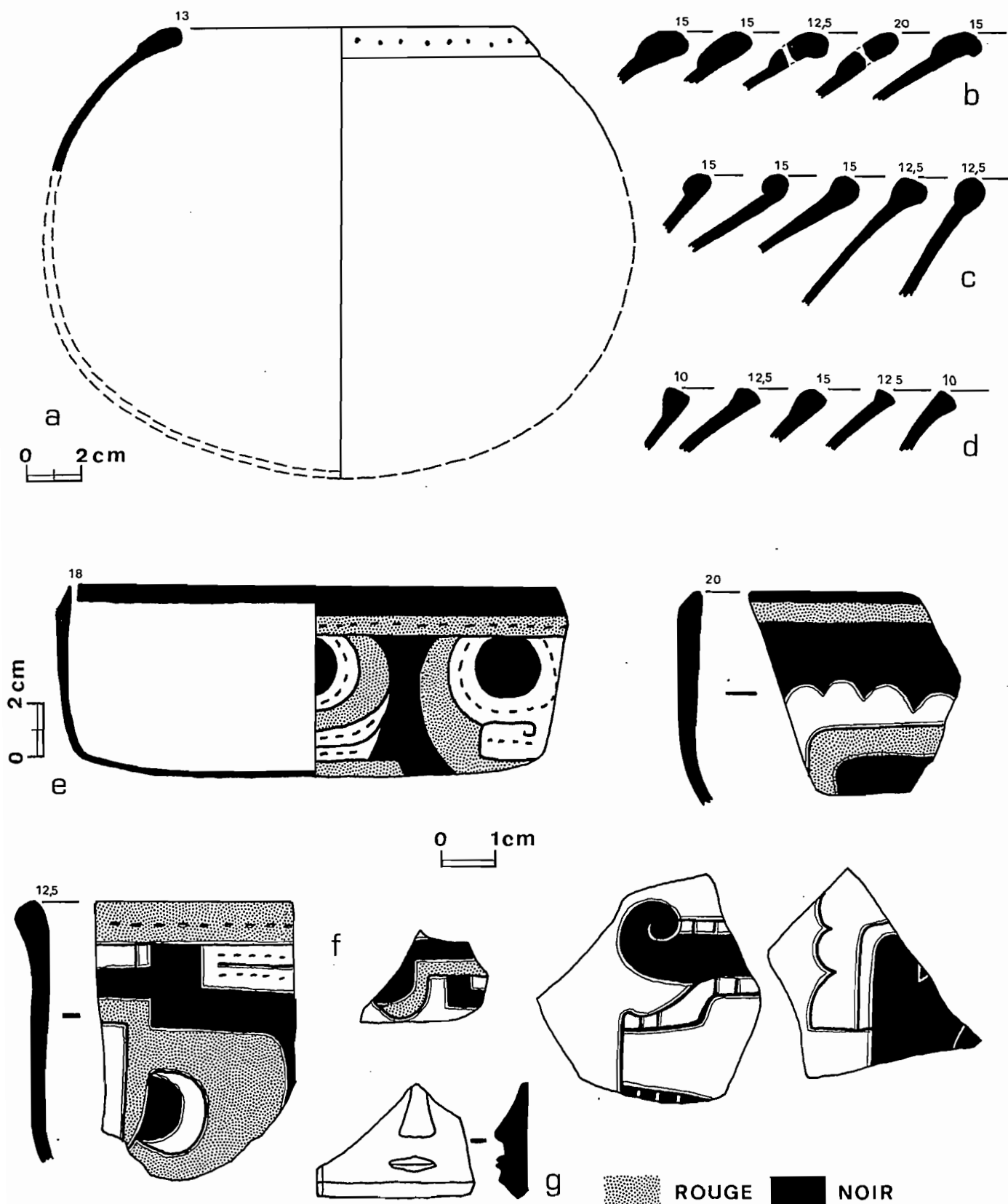


Fig. 18 – Tradition Catamayo D : a – reconstitution, forme H ; b, c, d – profils de bords, forme H, sous-types 1 à 3 ; e – récipient ouvert, forme Y ; f – tessons décorés, gravure post-cuisson et peinture polychrome ; g – fragment de figure anthropomorphe.

Les techniques décoratives

Les récipients de cette tradition sont beaucoup moins décorés que ceux de la période précédente. Les récipients fermés portent très rarement des décors incisés et la technique d'incision pré-cuisson disparaît presque totalement. La gravure post-cuisson intéresse essentiellement les parois extérieures des récipients ouverts où elle est fréquemment associée à la peinture polychrome (fig. 18e,f).

En ce qui concerne la peinture, les phénomènes les plus notables sont l'apparition de la couleur orange qui, sur les formes nouvelles, remplace la couleur rouge et l'usage plus fréquent de la peinture noire. La peinture orange est employée sur les récipients fermés pour souligner la lèvre et la séparation du col et de la panse. Ces récipients usuels ne portent aucun autre type de décoration. Les bols sont plus finement décorés (spécialement le type Y) par des motifs polychromes parfois complexes.

A l'exception de ces quelques récipients ouverts, cette tradition est donc caractérisée par une décoration simple, systématique, ne présentant que peu de variation et intéressant essentiellement le col et la lèvre. Les décors modelés semblent très rares et les techniques antérieures paraissent abandonnées. Seul un fragment de visage anthropomorphe (fig. 18g ; Pl. 8B) pourrait être attribuable à cette époque.

EVOLUTION DES TYPES CERAMIQUES

Les traditions céramiques de la vallée de Catamayo (fig. 19) sont caractérisées, dès les périodes anciennes, par une technique de fabrication : le montage au colombin, par la prédominance des récipients globulaires fermés, par la fréquence des vases décorés de motifs incisés ou gravés et l'usage de pigments et peinture de couleur rouge. La rareté de certains types, tels les bols et les bouteilles, est remarquable si l'on compare ces traditions à d'autres cultures contemporaines. L'absence de ces formes céramiques peut avoir été compensée par l'usage de récipients faits de matières végétales (bois, cannes,alebasses, noix) aujourd'hui détruits. Les récipients usuels découverts paraissent avoir été utilisés tant pour la conservation des produits que pour leur cuisson et préparation culinaire. L'état des tessons collectés et l'absence, sur la majorité du matériel, de traces de combustion flagrantes laisseraient supposer la prédominance de la première fonction.

Cette communauté de style admise, des différences notables peuvent être mises en évidence. Elles apparaissent essentiellement lors de la transition entre la tradition B et les traditions antérieure et postérieure.

A la tradition A correspond un matériel déjà évolué, fréquemment décoré, qui présente une maîtrise certaine des techniques de fabrication et décoration et n'est pas assimilable, de ce fait, à une industrie céramique débutante. L'hypothèse d'un développement antérieur local ou régional et de l'existence dans cette zone de traditions plus anciennes encore inconnues ne peut être exclue, mais paraît peu probable. L'origine de ce style semble plus vraisemblablement extérieure à la région, l'industrie céramique apparaissant dans la vallée de Catamayo avec l'arrivée des premiers groupes d'agriculteurs sédentaires dont la filiation demeure incertaine. L'analyse comparative avec les autres groupes contemporains actuellement connus, présentée à la fin de ce chapitre, fournit quelques indices mais ne permet pas de résoudre le problème.

Il nous a été également impossible de mettre en évidence une éventuelle évolution du matériel caractéristique de cette tradition. Les motifs décoratifs les plus fréquents sont composés d'incisions larges et d'impressions circulaires ou ovales. La peinture rouge est utilisée assez rarement pour souligner la lèvre de récipients fermés ou sous la forme de pigments à l'intérieur des traits incisés. La forme A qui domine dans l'échantillon étudié paraît être la forme classique, la plus ancienne. Le type B, qui anticipe la forme C,

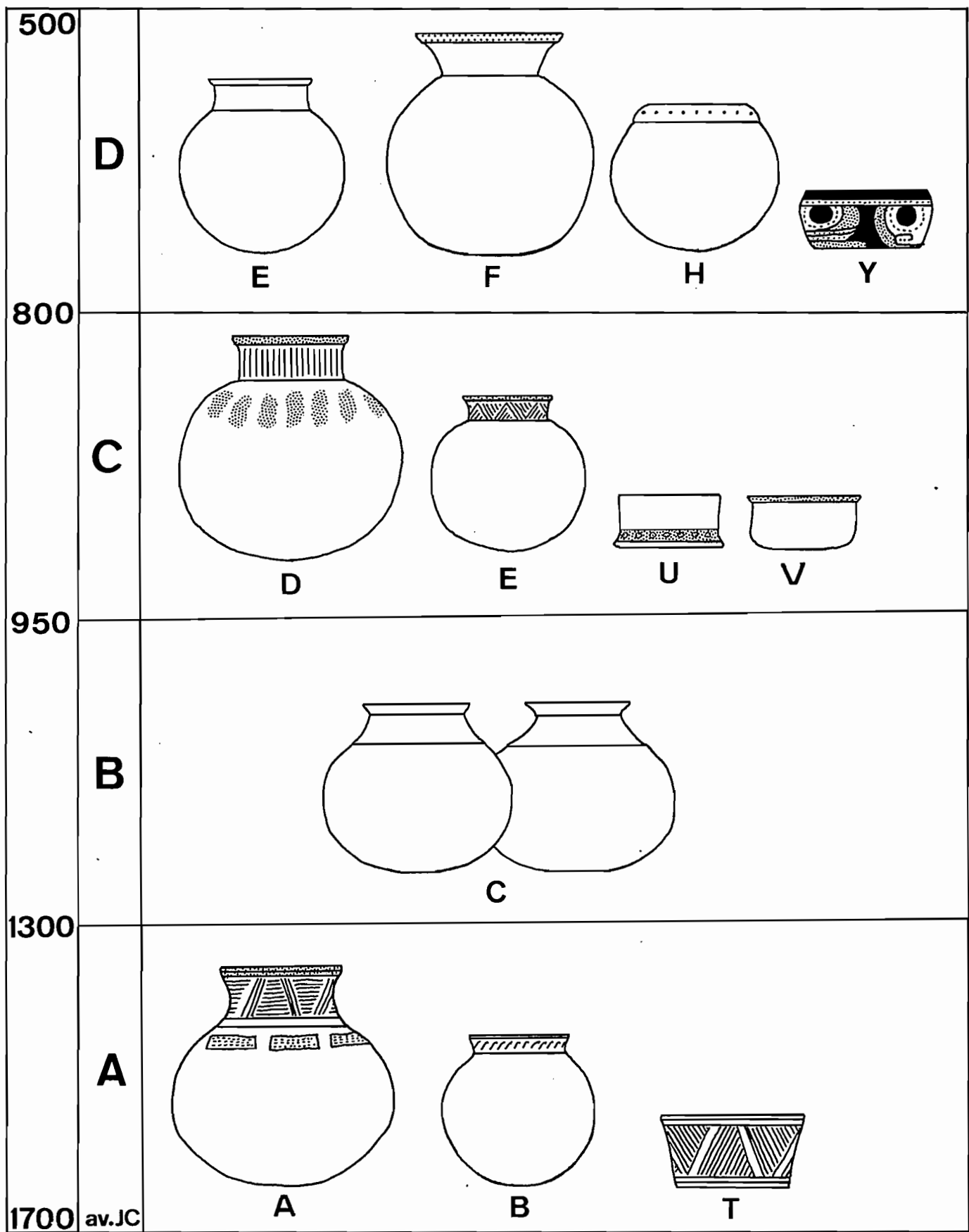


Fig. 19 – Evolution des récipients céramiques formatifs.

caractéristique de la tradition postérieure, et n'est bien représenté que sur certains sites, pourrait apparaître dans une phase plus tardive.

La rupture stylistique entre les traditions A et B demeure cependant très nette et pose problème. L'existence d'un type unique de récipients, l'absence d'autres formes associées et des techniques de décoration en usage antérieurement, pourraient en effet laisser supposer qu'il ne s'agit pas d'une tradition spécifique, occupant une position chronologique précise mais d'un groupe de récipients dont l'homogénéité serait due à une destination technique particulière, contemporain d'une des autres traditions, absente des zones fouillées. L'importance numérique de l'échantillon, sa position stratigraphique clairement établie, la nature des niveaux et structures associées, la contemporanéité de leur occupation paraît cependant exclure totalement cette hypothèse. La forme C, dont la pâte est nettement différente de celles caractéristiques de la tradition A, n'est pas représentée non plus dans les niveaux homogènes attribuables à la période C. Si l'uniformité du matériel peut être nuancée par le fait qu'il ait été découvert à l'intérieur de structures d'habitat et qu'il est donc possible que d'autres formes, plus rares, à destination spécifique, telles les bouteilles à petit goulot (forme I1), aient pu exister à la même époque, il paraît cependant probable que ces autres récipients n'ont eu qu'une importance réellement secondaire.

Aucune donnée ne nous permet d'expliquer actuellement cette rupture stylistique qui pourrait traduire des bouleversements plus importants. Le fait qu'elle paraisse être associée à l'abandon de plusieurs sites et au développement de l'occupation de La Vega peut être significatif. L'apparition de la tradition B est également liée à un changement dans la nature des pâtes, qui resteront les mêmes jusqu'aux périodes tardives. Ce changement est vraisemblablement dû à l'exploitation d'un nouveau gisement d'extraction d'argile et peut également refléter un déplacement des lieux de production céramique. Il convient de noter à ce propos que ne fut découverte, pas plus lors des prospections que des fouilles, aucune structure pouvant être associée à la fabrication et à la cuisson des récipients.

Les différences stylistiques entre les périodes B et C sont de nouveau importantes. Cependant la présence sur le site n° 63 de récipients à cols éversés et à lèvre épaissie et sur celui de La Vega, dans des niveaux remaniés, de fragments de cols de forme C dont la lèvre est soulignée par une bande peinte en rouge laisserait supposer l'existence d'une phase de transition, qui n'est pas apparue dans les niveaux fouillés. Sur le site de La Vega, la transition B/C semble s'être accompagnée de l'édification de nouvelles structures d'habitat et peut-être de l'abandon de certaines des constructions anciennes.

La tradition C est caractérisée par la réapparition des récipients fermés à grands cols verticaux, par l'épaississement des lèvres, l'usage de la peinture de couleur rouge, du décor modelé et de la technique de gravure après cuisson. Certains des motifs incisés qui décorent le col des récipients rappellent ou imitent ceux de la période A. Cette reprise de motifs anciens est courante dans l'art précolombien. Elle est fréquemment associée, en particulier sur la côte péruvienne, à des moments d'autonomie régionale, consécutifs à une période dite Horizon où s'est imposé un style généralement extérieur à la zone. A ces horizons peut être liée une organisation religieuse, sociale, économique ou politique dominante. Rien n'indique qu'une telle interprétation soit valable ici. Les conditions d'apparition et de disparition de la tradition B ne seraient cependant pas incompatibles avec une telle hypothèse.

C'est durant cette phase qu'apparaissent la peinture de couleur noire et les pigments de couleur blanche. Les récipients ouverts sont également plus nombreux. Par ailleurs, certains traits caractéristiques de cette tradition, en particulier les lèvres épaissies peintes en rouge, semblent avoir connu un développement régional et influencé directement les plus anciennes traditions céramiques établies à l'ouest (Catacocha) et au nord de la province.

La transition entre les traditions C et D est moins nettement marquée. Elle peut s'expliquer pour une part en terme d'évolution, pour l'autre par l'arrivée d'influences extérieures. Les formes antérieures (D et E) continuent à être présentes. Certains types

nouveaux (F et G) en sont directement issus ; les cols sont alors oblique-externes au lieu d'être verticaux. Les lèvres sont encore fréquemment épaissies. Le type de récipient le plus courant (forme H), bien que fabriqué localement, a une origine extérieure à la région, très vraisemblablement méridionale (voir infra). Les récipients sont moins fréquemment et moins soigneusement décorés qu'antérieurement. La peinture de couleur rouge tend à être remplacée par la couleur orange, tout particulièrement pour les formes nouvelles. La peinture de couleur noire et les motifs polychromes sont fréquents. Les tessons incisés avant cuisson et les décors modelés sont rares, la technique de gravure post-cuisson est dominante. Les récipients ouverts déjà bien représentés dans la tradition antérieure semblent plus nombreux. Les récipients fermés demeurant cependant très largement majoritaires.

La filiation entre les traditions formatives tardives et les traditions caractéristiques de la période de Développement régional dans le nord et l'ouest de la province de Loja paraît bien établie.

L'OUTILLAGE ET LA PARURE

L'outillage lithique

Les vestiges lithiques ne sont pas très abondants sur le sol des sites prospectés. L'essentiel du matériel collecté provient du site de La Vega, fouillé en 1981. Il fut découvert soit en superficie, soit dans les niveaux supérieurs remaniés, soit encore, en moindre proportion, directement associé aux sols d'habitat. Il est donc difficile d'attribuer chacun des types représentés à une tradition particulière. Nous nous contenterons d'esquisser ici une typologie générale de l'outillage formatif et renvoyons le lecteur au chapitre V, où sera présentée la distribution par couche et niveau.

Les matières premières

Le silex est la matière première la plus fréquemment débitée (60 % de l'échantillon). Les éclats ou outils de basalte sont également assez communs (30 %), généralement de plus grande dimensions. Le reste de l'échantillon correspond à des roches volcaniques diverses : jaspe, calcédoine...

Les lames de hache ont été taillées à partir de galets de basalte ou plus fréquemment de plaquettes de schiste, roulées par la rivière, qui a pu fournir une partie importante sinon l'essentiel de la matière première.

Le débitage

Aucun nucleus ni aucun amas de débitage ne fut découvert lors des fouilles et prospections. Les éclats et outils sont eux-mêmes assez rares. Sur le site de La Vega, par exemple, ne furent collectés, superficie et tous niveaux confondus, qu'environ 120 fragments dont 40 % d'éclats bruts. Un seul ensemble, situé à proximité d'une structure construite et associé à un sol de tradition B, comprenant : un percuteur, deux éclats bruts, un éclat présentant des traces d'utilisation et un petit outil, paraît indiquer une zone d'activités spécialisées. Ces pièces lithiques étaient associées à des fragments d'ocre, de terre brûlée et à de petites pierres colorées provenant vraisemblablement d'un ramassage au bord du fleuve. La présence de ces vestiges, l'absence d'esquilles, de nucleus et petits éclats et la nature de cette zone extérieure à l'habitation, où furent également découverts un récipient rempli de terres colorées (ocre rouge ?) et une coquille de spondyle entière déposée en matière d'offrande, semblent cependant indiquer qu'il ne s'agit pas d'une zone de débitage. Compte tenu de la distance relativement importante (2,5 km) séparant le site de La Vega du río Catamayo, source possible d'une partie des matières premières, l'hypothèse d'un débitage sur place ne

peut être exclue. Seuls les éclats utilisables pourraient avoir été transportés jusqu'aux sites d'habitat. Les éclats collectés sont de petite taille, généralement inscriptibles dans un carré ou un rectangle de dimensions inférieures à 3×3 cm. Ils sont très fréquemment rectangulaires ou triangulaires et présentent souvent une arête centrale et deux plans symétriques. Les plans de frappe, parfois corticaux, sont de dimensions variables et souvent triangulaires. Les éclats outrepassés sont présents en petit nombre. La fréquence des éclats et outils corticaux semble indiquer qu'ils ont été débités à partir de rognons de petites dimensions et paraît confirmer la rareté relative de la matière première. La faible importance numérique du matériel interdit l'établissement d'une typologie plus fine.

L'outillage

Les outils provenant des ramassages et fouilles présentent une variété de formes et vraisemblablement de fonctions relativement limitée. Trois types dominent en effet l'échantillon : les perçoirs, les couteaux à dos, les lames de hache. Les autres formes sont représentées par quelques rares exemplaires. L'absence des pointes de projectile est notable.

Les perçoirs (21 exemplaires) : La majorité d'entre eux sont trièdres et présentent une pointe souvent non retouchée située dans l'axe de l'outil à l'opposé du plan de frappe (fig. 20a ; Pl. 9A). Généralement de forme triangulaire ou losangique, ils sont d'assez petites dimensions et ne dépassent pas 6×4 cm. Un petit nombre d'exemplaires (4) ont une pointe déjetée sur la droite (fig. 20b). La pointe est parfois finement retouchée et dans un cas polie. A ce groupe, il convient d'ajouter dix éclats de petite taille présentant une extrémité pointue ayant pu être utilisée.

Les couteaux à dos (27 exemplaires) : Ces pièces présentent soit un dos naturel, souvent cortical, soit un dos abattu (Pl. 9B). La partie tranchante qui lui fait face peut être convexe (fig. 20c) ou présenter une rupture de profil (fig. 20d). Les zones utilisées se situent alors de part et d'autre de l'angle saillant ainsi formé (110 à 120°). Ces pièces généralement rectangulaires ont une largeur qui ne dépasse pas 2,5 cm et une longueur de 4 à 6 cm. Le bord tranchant, généralement esquillé est parfois retouché. Deux pièces semblent présenter un petit pédoncule, deux autres une extrémité pointue (outils doubles ?).

Les rabots ou pièces à coche (7 exemplaires) : Ces outils trapézoïdaux de petite taille ($2 \times 1,5$ cm) présentent un bord rectiligne ou concave très abrupt généralement non retouché et peu esquillé (fig. 20e).

Les ciseaux (3 exemplaires) : Il s'agit de pièces allongées possédant un court tranchant rectiligne opposé au plan de frappe (fig. 20f).

Les grattoirs onguiformes (3 exemplaires) : Ces pièces circulaires ou ovales ont un front arrondi esquillé ou retouché (fig. 20g).

Les lames de hache (14 exemplaires) (Pl. 10) : Les lames de hache découvertes sur le site de La Vega sont de plusieurs types. Le plus fréquent (6 pièces) correspond à de petites plaquettes de schiste de forme trapézoïdale (fig. 21a). Les bords ont généralement été aménagés pour faciliter l'emmanchement. Le tranchant légèrement convexe présente de grands enlèvements bifaciaux. Ce type paraît tardif et semble associé aux sols de tradition D. Une lame triangulaire (fig. 21b) faite dans le même matériau fut découverte en superficie.

Un second groupe (4 pièces), dont on possède essentiellement des exemplaires cassés, a été réalisé à partir de galets de basalte (fig. 21c). Ils sont de plus grandes dimensions. La partie tranchante, plus grossièrement travaillée par enlèvements bifaciaux ou unifaciaux, parfois abrupts, est arrondie. Trois pièces, découvertes sur le site 58, occupé durant la période A, se rattachent à ce type.

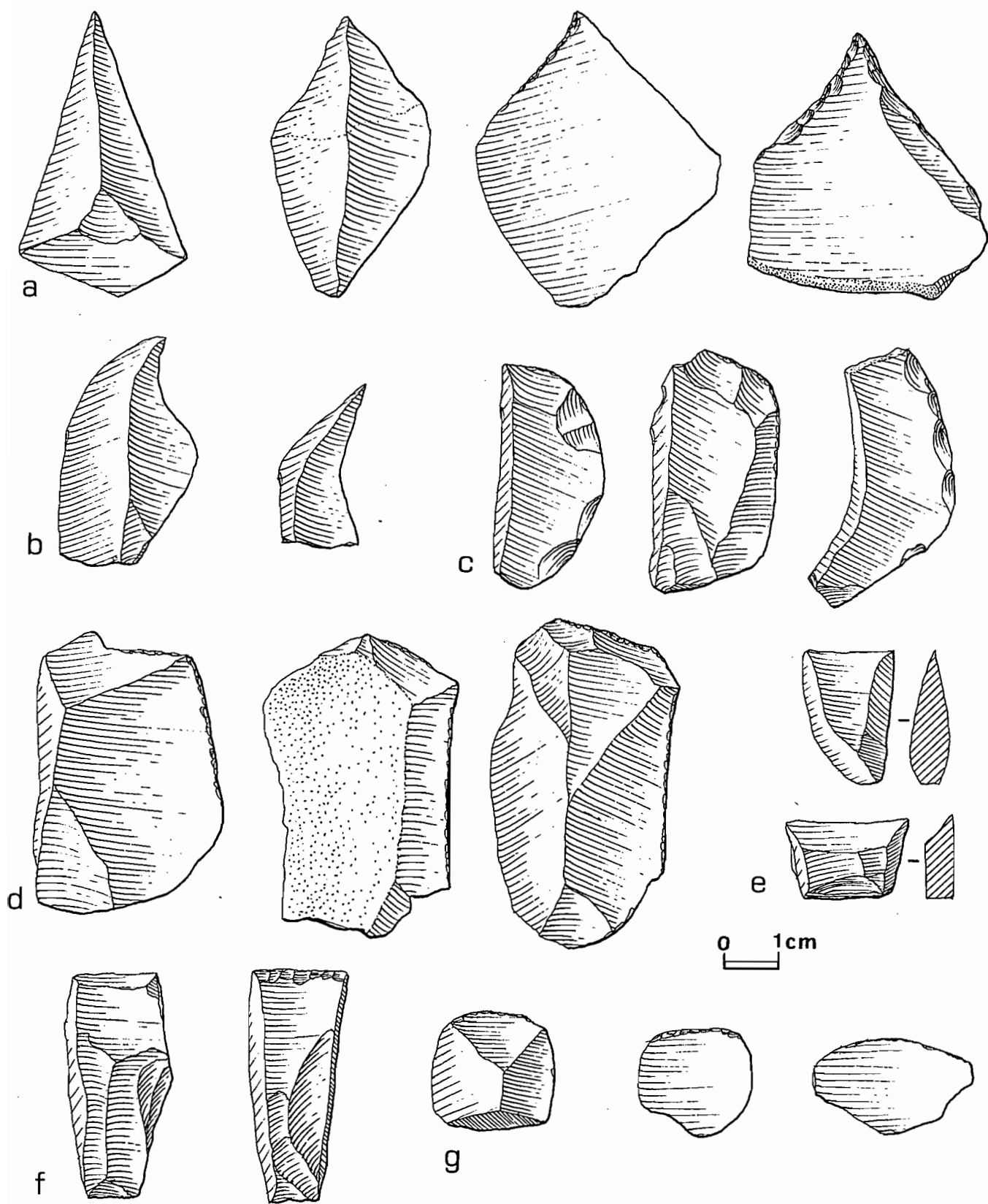


Fig. 20 – Outillage lithique : a, b – perçoirs ; c, d – couteaux à dos ; e – rabots ; f – ciseaux ; g – grattoirs unguiformes.

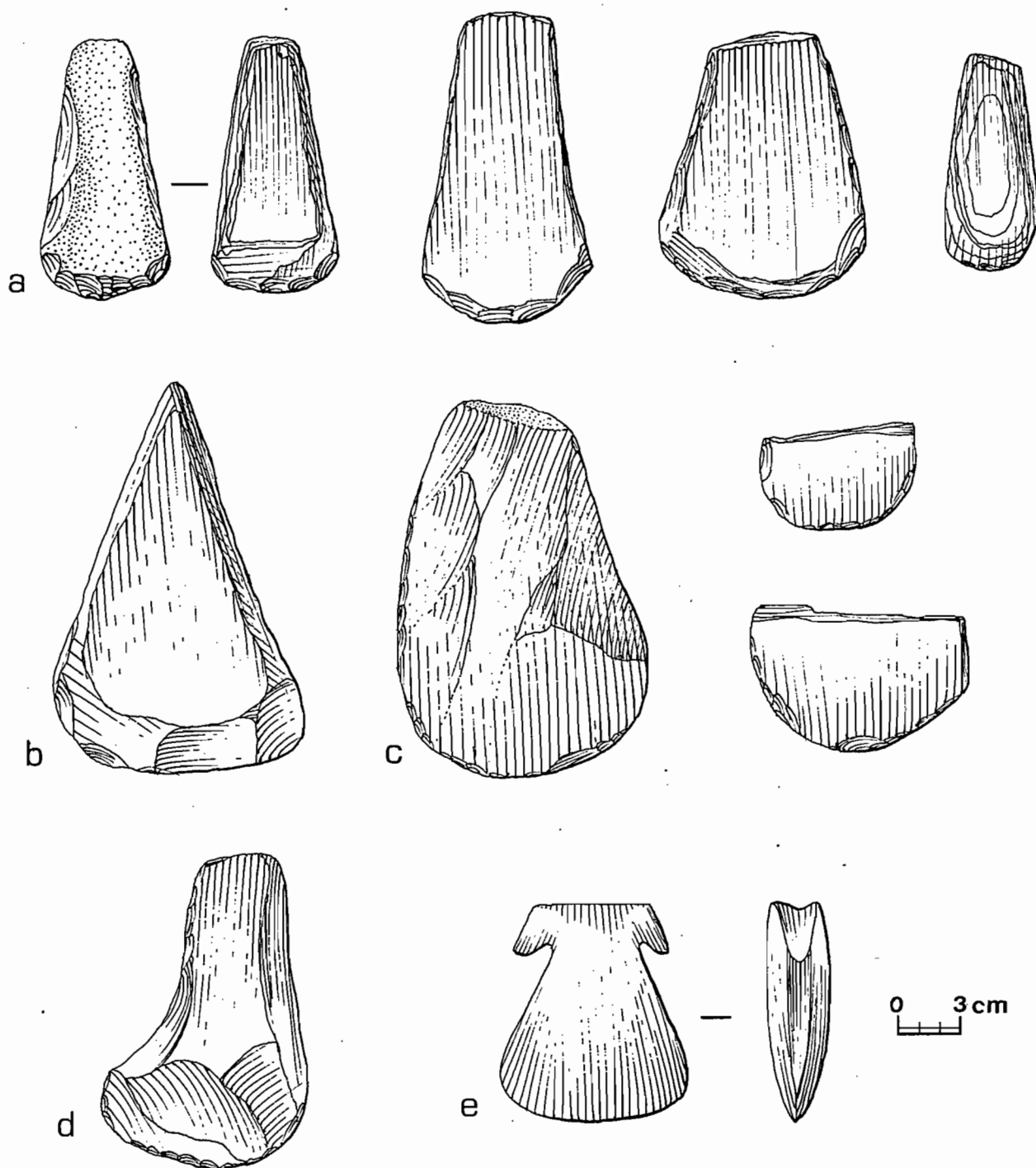


Fig. 21 – Outillage lithique : a à e – lames de haches.

Deux autres formes sont représentées par un seul exemplaire. Une de ces pièces en roche granitique vert-gris affecte la forme d'une crosse (fig. 21d), la partie tranchante étant déjetée. Elle fut découverte, posée à plat, au sommet d'un muret d'une des structures construites. La seconde, qui pourrait correspondre à une pièce de commerce, provenant d'une autre région, a été fabriquée dans une roche verte, type jadéite (fig. 21e). Elle est entièrement et soigneusement polie. Le talon est rainuré, vraisemblablement pour faciliter l'emmanchement et supporte deux tenons destinés à retenir les ligatures. Cette pièce ne paraît pas avoir été utilisée.

Outillage osseux

Quelques outils en os et bois de cervidés ont été découverts lors de la fouille des sols archéologiques conservés. Ils sont de deux types :

les lissoirs (3 exemplaires dont 1 entier) : Ces pièces finement polies, longues de 10 à 12 cm et larges de 1,5 à 2 cm sont amincies et arrondies à l'une de leurs extrémités (fig. 22a ; Pl. 11B). D'une épaisseur de 0,4 à 0,5 cm, elles ont été fabriquées à partir d'un os long de cervidé. Elles sont associées aux sols de tradition B et C et pourraient avoir été utilisées comme lissoirs, pour le traitement des cuirs, textiles ou récipients céramiques ;

poignon (1 exemplaire) : Cet outil fut découvert sur un sol de tradition B. Il fut fabriqué à partir d'un bois non ramifié de cervidé dont l'extrémité pointue a été polie (fig. 22b ; Pl. 11A).

Outillage céramique

D'assez nombreuses pièces faites à partir de tessons retouchés ont été découvertes. Elles sont de deux types :

les disques circulaires (environ 15 exemplaires) : Il s'agit de petits disques épais de 0,7 à 1 cm, ayant de 2 à 3 cm de diamètre. Ils ont été fabriqués à partir de tessons généralement plats dont le bord a été gratté. La grande majorité d'entre eux présente une perforation centrale ou une ébauche de perforation (fig. 22c). Deux exemplaires sont décorés. Il pourrait s'agir de fusaïoles ;

les pièces losangiques (5 exemplaires) : Le pourtour de ces pièces étant également raclé, il semble qu'elles proviennent de tessons de grands récipients. De forme générale losangique, elles sont amincies aux deux extrémités. Tous les exemplaires découverts étaient cassés. Ces outils semblent avoir eu une longueur de 10 à 15 cm, la largeur maximale dépassant rarement 3 cm (fig. 22d). Ils ont pu être utilisés pour le lissage, brunissage ou polissage des récipients céramiques.

L'outillage en coquillage

Trois petits fragments de coquillage, dont deux d'origine marine, ont un bord travaillé et une forme générale ovale. Longs de 4 à 5 cm, ils ne présentent aucune perforation. La partie intérieure est légèrement creuse (fig. 22e). Ces pièces ressemblent à de petites cuillères.

Un fragment d'hélice de mollusque dont la pointe est aménagée et polie affecte la forme d'un hameçon long de 2,2 cm (fig. 22f ; Pl. 11C). Il est associé à un sol de tradition B.

Les éléments de parure

Les éléments de parure furent découverts en assez grand nombre sur le site de La Vega. Fabriqués à partir de matières diverses, ils sont de formes variées et témoignent de l'intérêt porté à l'ornementation.

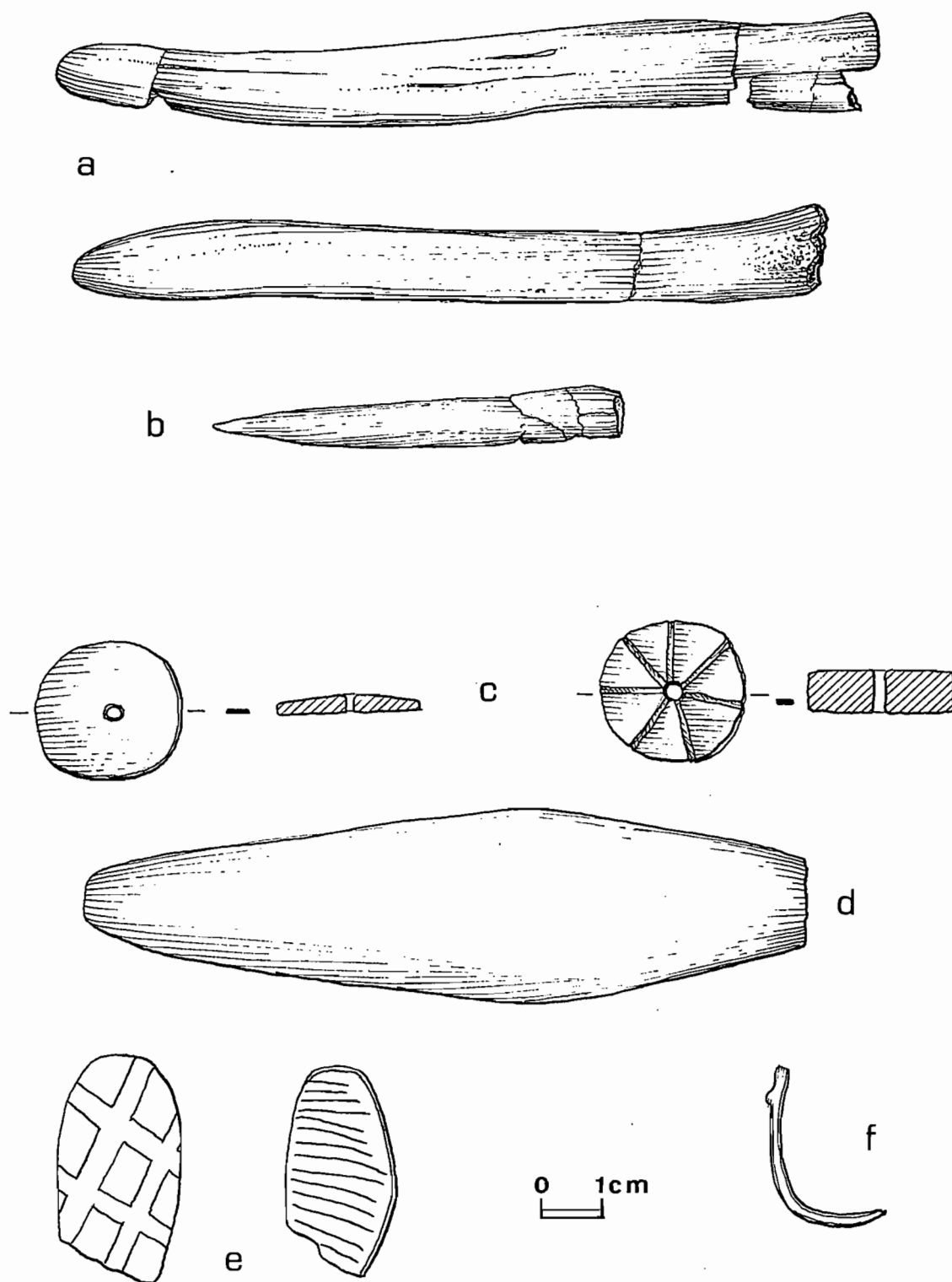


Fig. 22 - Outillage osseux et céramique : a - lissoirs ; b - poinçon ; c - fusaïoles ; d - pièce losangique ; e - pièces en coquillage ; f - hameçon.

Eléments en pierre (6 exemplaires)

5 de ces pièces ont été fabriquées à partir d'une roche verte, probablement de la jadéite ; la sixième correspond à une petite plaquette de schiste gris-noir.

Trois éléments ont une forme rectangulaire et une perforation centrale. Le plus grand mesure 2 × 2,5 cm, le plus petit 1 × 0,8. L'épaisseur varie de 0,2 à 0,4 cm (fig. 23 a ; Pl. 12A).

Deux petites rondelles cylindriques, également perforées, ont été confectionnées dans le même matériau. Elles ont un diamètre de 0,4 à 0,7 cm (fig. 23b). Une de ces pièces et une des plaquettes rectangulaires déjà décrites ont été découvertes à l'intérieur d'une coquille de spondyle (*Spondylus princeps*) entière, déposée à l'extrémité d'un muret appartenant à l'une des structures construites fouillées. Ce dépôt était associé à un sol de tradition B.

La dernière pièce, réalisée à partir d'une plaquette de schiste représente un petit animal, très vraisemblablement un cobaye. L'œil est figuré par une perforation circulaire permettant la suspension. Le corps, long de 4 cm et large de 2,5 cm, a la forme d'un trapèze rectangle. Il porte sur le pourtour une série d'incisions qui rendent plus naturaliste la silhouette de l'animal (fig. 23c ; Pl. 12B).

Eléments en coquillage (21 exemplaires)

Les éléments de parure en coquillage sont assez nombreux. Bien que la majorité d'entre eux correspondent à de petites rondelles, ils présentent par ailleurs une assez grande variété de formes (Pl. 12C). La quasi-totalité de l'échantillon (20 pièces) a été fabriquée à partir de lèvres de coquilles de spondyle de couleurs blanche, rose et rouge. La présence de ces pièces dont certaines sont directement associées à des sols en place de traditions B et C, prouvent l'existence de contacts avec les zones côtières dès le début de la période formative.

les rondelles (10 pièces) : Il s'agit d'éléments généralement circulaires (80 %), parfois carrés, d'un diamètre de 0,4 à 0,7 cm, épais de 0,1 à 0,3 cm, présentant une perforation centrale. Celle-ci a été pratiquée par perforation des deux faces. Quatre de ces rondelles ont été découvertes brûlées (fig. 23d).

les pièces cylindriques (2 exemplaires) : Ces pièces qui ont une longueur de 0,7 et 1,3 cm et un diamètre de respectivement 0,3 et 0,7 cm, présentent une perforation longitudinale (fig. 23e).

les pièces carrées (7 exemplaires) : Ces éléments, découverts à proximité les uns des autres dans les remblais d'un sondage clandestin, proviennent vraisemblablement d'un même collier. De forme carrée, ils ont une longueur de 1,7 à 2,3 cm et une épaisseur de 0,8 à 1,3 cm. Ils possèdent une perforation centrale et ont été fabriqués à partir de coquilles de spondyle. Une de leurs faces est rose, l'autre blanche (fig. 23f ; Pl. 12F).

pièce circulaire (1 exemplaire) : Elle a 2 cm de diamètre, 0,6 cm d'épaisseur et présente une perforation centrale et un travail secondaire plus complexe. Il existe en effet à la partie supérieure de la pièce une petite rainure en communication avec une perforation intérieure, qui part en rayon du centre de l'objet. Ce dispositif était vraisemblablement destiné à produire un sifflement (fig. 23g).

les pendeloques (2 exemplaires) : L'une de ces deux pièces qui a la forme d'un trapèze allongé, long de 1,7 cm et large au maximum de 0,5 cm est perforée à sa partie supérieure (fig. 23h). L'autre exemplaire, qui est l'unique pièce fabriquée à partir d'un autre coquillage que le spondyle, correspond à l'extrémité tronconique d'une petite coquille. Il porte une encoche permettant la suspension (fig. 23i).

pendentif (1 exemplaire) : Il s'agit d'un fragment de coquille de spondyle, long de 5,5 cm, large de 4 cm, présentant une perforation à la partie supérieure. Elle n'a subi aucun travail particulier, à l'exception de la fracture nette. Elle était associée à un sol de tradition B (fig. 23j ; Pl. 12D).

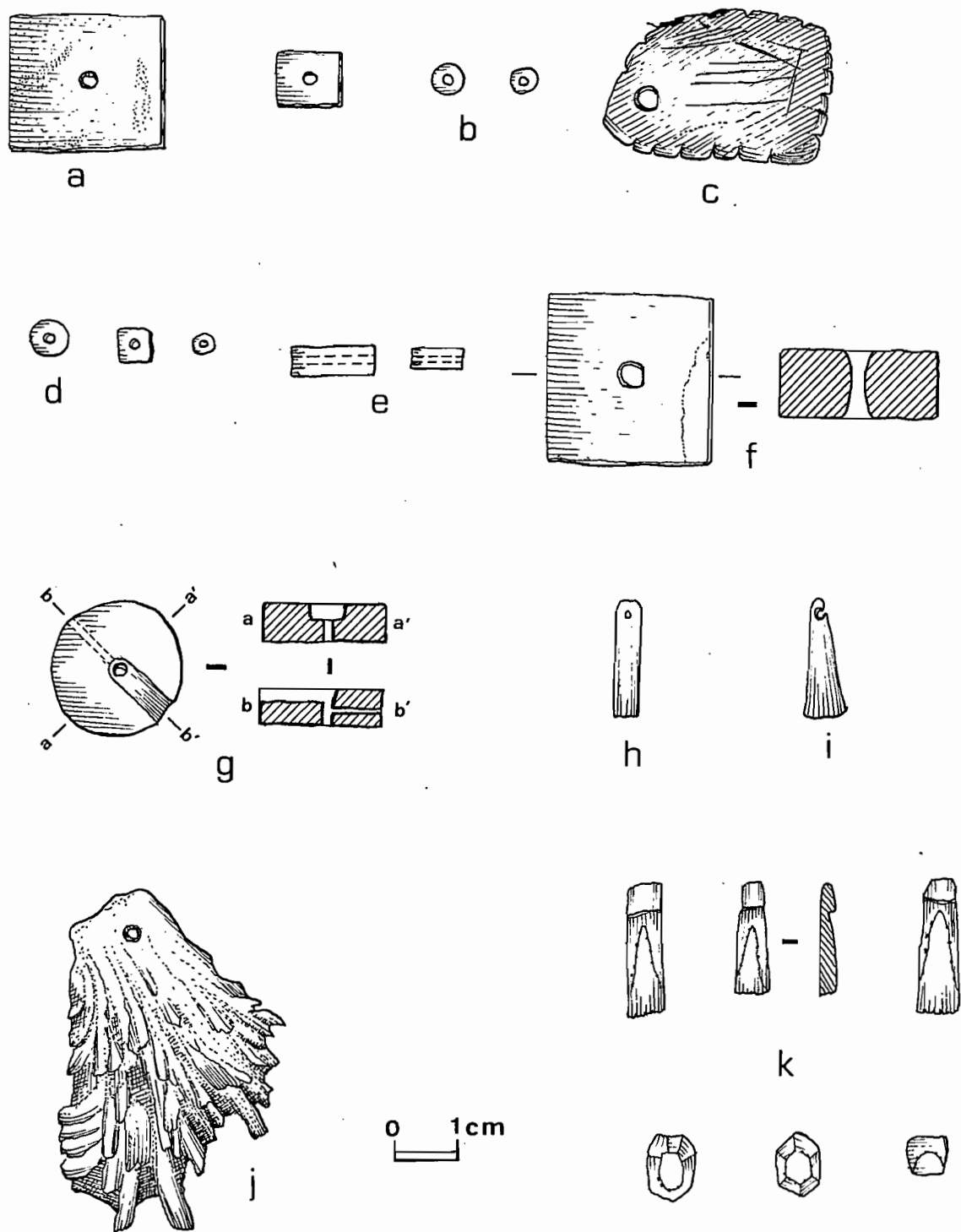


Fig. 23 – Eléments de parure : a, b, c – en pierre ; d à j – en coquillage ;
k – en carapace de tatou.

Aucun vestige résultant de la taille et du travail des coquilles de spondyle ni aucun fragment de lèbres ne furent découverts lors des fouilles. La présence de la coquille entière pose, outre le problème de son origine, ceux de son extraction – elle ne présente aucune trace de chocs – et de son transport ; la charnière retenant les deux valves était intacte.

Pièces en os ou carapace

Sur le sol d'une des structures fouillées (période B), ont été découverts, à proximité les uns des autres, 45 éléments provenant d'une carapace de tatou (vraisemblablement *Dasypus novemcinctus*). Seize d'entre eux ont une forme allongée, 29 sont hexagonaux (fig. 23k ; Pl. 12E). Ces vestiges ne présentent aucun travail particulier et peuvent correspondre à un simple fragment de carapace, démantibulé. Ils ont cependant pu être utilisés comme éléments de parure, ou cousus sur un tissu aujourd'hui disparu ⁷. Ont également été découverts, lors de la fouille, à proximité les uns des autres, de petits os creux dont les extrémités légèrement évasées paraissaient travaillées. Il pourrait s'agir de pièces de collier.

L'HABITAT ET L'ALIMENTATION

Les structures d'habitat

Des structures construites ont été découvertes sur deux des sites formatifs enregistrés. Sur le site 58 (Quebrada Los Cuyes I), c'est lors d'un sondage que furent mis au jour deux alignements de pierres orthogonaux (fig. 6 ; Pl. 1). Cette structure, située à proximité d'un versant de l'élévation, semble avoir été détruite en partie. Les vestiges découverts ne paraissent cependant pas correspondre à des murets construits mais plutôt à de simples alignements de gros galets qui pourraient avoir été disposés de part et d'autre d'une structure légère, type palissade, dont il ne reste aucune trace. Aucun éboulis n'était présent à proximité. A l'intérieur de cette structure étaient conservés deux niveaux d'occupation auxquels étaient associés un matériel céramique peu abondant, un petit foyer et un amas de cendres. Ces vestiges sont attribuables à la tradition A.

Cette structure simple rappelle certains des alignements fouillés sur le site de La Vega (en particulier la façade sud de la structure 2) où ils sont cependant associés à des murets construits plus importants. La description détaillée des structures fouillées en 1981, sur ce site, sera présentée au chapitre V. Nous nous contenterons donc de faire figurer ici quelques données générales.

La première construction, qui mesure neuf mètres de long et quatre mètres dans sa plus grande largeur, paraît avoir été conservée entière. Elle est délimitée par un muret semi-circulaire, fait de pierres de dimensions moyennes prises dans un ciment argileux, et sur la façade ouest, qui fait face à la vallée, par un talus au pendage accentué qui résulte vraisemblablement d'un aménagement volontaire du terrain (chap. V, fig. 6, 7). La présence de tessons plaqués sur le talus et le pendage des couches sédimentaires superficielles confirme l'ancienneté de cet aménagement. Sur le devant et au centre de la structure se trouvait une tache circulaire de terre argileuse compactée, plus dure que les sédiments environnants, qui peut correspondre à l'emplacement d'un ancien pilier central. Très peu de déblais furent découverts au pied des murets qui ont une hauteur conservée de 45 à 50 cm et dont les fondations ont été creusées dans le substratum stérile. La couverture de l'ensemble pourrait avoir été assurée par une charpente, fixée au pilier central et reposant sur les murets, recouverte de branchages, feuilles ou herbes. L'existence de cloisons intérieures, situées de part et d'autre de l'ouverture, est également probable.

⁷ De telles pièces ont également été découvertes sur la côte centrale de l'Equateur, dans des sépultures de la culture Manteño et sont encore utilisées actuellement par certains groupes indigènes de l'Amazonie péruvienne.

La seconde structure mise au jour est de plus grandes dimensions (10 × 10 m) et de forme plus complexe. La zone nord ayant été touchée par l'érosion et des travaux agricoles, elle n'est conservée qu'en partie et il est difficile de reconstituer le plan originel. La construction étudiée se compose principalement d'un muret semi-circulaire et de deux murets orthogonaux (chap. V; fig. 19, 23). Ces murets sont formés, soit de pierres de grandes dimensions, verticales, prises dans un ciment argileux, soit de pierres plus petites superposées, soit encore de simples alignements. Aucun trou de poteau ne fut découvert et il est difficile d'imaginer comment était couvert l'ensemble. La zone fouillée pourrait correspondre à la moitié de la structure originelle.

Ces deux constructions présentaient une stratigraphie comparable et semblent avoir été occupées contemporanément. Les deux datations ^{14}C , qui correspondent à leur occupation principale, sont en effet de 2870 ± 80 BP et 2900 ± 60 BP. Leur édification est antérieure et paraît associée à une phase tardive de la période A dont les tessons caractéristiques ont été découverts, en petite quantité dans les niveaux les plus profonds, sus-jacents au substratum stérile. La majorité du matériel céramique et les couches archéologiques situées à l'intérieur de ces structures, dont l'épaisseur atteint 40 cm, sont attribuables à la tradition, immédiatement postérieure, B. Il semble qu'il ait existé à cette époque, sur le site de La Vega, plusieurs constructions familiales, individuelles et au moins une éventuelle structure collective.

Les structures de combustion

Des foyers étaient présents à l'intérieur des trois constructions découvertes. Dans deux des cas (site 58 et site 11, structure 2), il s'agit de petits foyers à cuvette, sans bordure, contenant des cendres, des charbons de bois et quelques pierres brûlées, situées à la périphérie. Le troisième foyer, d'un diamètre plus important, était entièrement rempli, dans sa partie supérieure, de pierres brûlées. Il était isolé, les sols qui lui étaient associés ayant été vraisemblablement détruits par l'érosion. Ces structures de combustion contenaient très peu de vestiges ; seuls quelques rares tessons y furent découverts. Elles ne représentent certainement qu'une partie réduite des structures ayant existé et ne semblent pas témoigner d'un usage prolongé. Compte tenu de la destruction d'une grande partie des sols archéologiques, il est impossible d'établir la localisation des aires d'activités culinaires. Dans l'état actuel de nos connaissances, aucun foyer n'ayant été découvert en superposition, ces aires pourraient avoir été sujettes à des déplacements importants. Ces foyers étaient tous situés à proximité d'un muret et aucun n'était présent à l'extérieur des structures. Il faut cependant noter, pour nuancer cette affirmation, que les sols correspondant à l'occupation principale ont pratiquement tous disparu de ces zones extérieures.

Les aires d'activités spécialisées

Compte tenu de l'état parcellaire de nos connaissances, il est difficile de mettre en évidence l'existence d'aires spécialisées. On a déjà noté l'absence d'amas de débitage lithique et de structures destinées à la cuisson de récipients céramiques.

Une zone dépotoir, caractérisée par une grande concentration de vestiges divers : tessons, restes de faune, éléments de parure isolés, outillage, accumulés sur 40 cm d'épaisseur, fut découverte à l'intérieur et à l'extrémité sud de la structure I. Cette zone qui pourrait avoir été partiellement séparée du reste de l'habitat par une petite cloison, semble avoir subi un léger creusement antérieur à l'accumulation des dépôts. Les niveaux fouillés à l'extérieur des structures pourraient également correspondre à des zones d'évacuation des déchets, associées à des constructions plus tardives, installées dans la partie haute du site.

Une autre zone, déjà mentionnée, située à proximité et à l'extérieur de la structure 2 et caractérisée par la présence d'un récipient rempli de terres colorées, d'une coquille de spondyle entière contenant deux éléments de parure, de fragments de terre brûlée et d'une concentration d'éclats lithiques et de pierres de couleur paraît être associée à une activité

particulière qu'il nous est impossible de déterminer. Certains des éléments cités pourraient témoigner de l'exercice d'un rituel.

Une fosse, longue d'un mètre, creusée à l'intérieur d'une plate-forme construite, fut également découverte (structure 2). La nature du remplissage ne permet pas d'affirmer la contemporanéité avec la construction environnante, cependant probable, ni de lui assigner une fonction particulière. Une seconde fosse de même forme, partiellement détruite, semble avoir existé dans le prolongement de la première.

La découverte, lors de notre premier ramassage de surface de fragments osseux humains qui paraissaient provenir d'un petit sondage clandestin, semble indiquer l'existence sur le site de La Vega, de sépultures, proches des structures construites. Leur recherche et étude a été volontairement remise et devrait faire l'objet d'une seconde campagne de fouilles qui n'a pu encore avoir lieu.

Les vestiges végétaux

L'ensemble des échantillons de flore et de faune ont été confiés au Département d'Anthropologie de l'Ecole Polytechnique (ESPOL) de Guayaquil où devait être réalisée leur détermination. Celle-ci ne nous étant pas encore parvenue au moment où nous rédigeons cet ouvrage, il nous est impossible de présenter ici une analyse détaillée de ces données.

Très peu de restes de végétaux ont été découverts lors des fouilles. Si l'on excepte un petit noyau calciné (non déterminé), les seuls vestiges analysables correspondent à une centaine de graines brûlées (probablement *Zea Mays*) découvertes à l'intérieur d'un récipient fermé situé à proximité de la structure 1. Cependant le style de la poterie qui paraît plutôt attribuable à la période de Développement régional et la datation ^{14}C correspondante (CRG 294) : 1850 ± 70 BP semblent indiquer qu'il s'agit là d'un dépôt intrusif, plus tardif.

Ces données fragmentaires ne nous permettent donc pas de déterminer l'importance des ressources végétales ni la nature des plantes cultivées ou collectées durant la période formative. De même, il nous est impossible d'apporter aucune donnée nouvelle à la problématique concernant la domestication et la diffusion des végétaux dans les Andes⁸. Bien que la culture du maïs soit vraisemblable, l'absence de tout vestige de cette plante dans les sols fouillés, contemporains de la tradition B, pourrait être significative et traduire, pour le moins, un faible développement de cette culture. L'absence, dans l'échantillon pourtant important étudié, de pièces pouvant être utilisées comme râpes à manioc, courantes dans d'autres traditions contemporaines, est également notable et pose le problème de l'éventuelle consommation de cette plante (*Manihot esculenta*). L'utilisation de certains des autres végétaux susceptibles d'être produits dans la région : patate douce (*Ipomoea batatas*), balise (*Canna edulis*), amarante (*Amaranthus* sp.), arachide (*Arachis hypogaea* sp.), calebasse (*Cucurbita* sp.), piment (*Capsicum* sp.), haricot (*Phaseolus* sp.), quinoa (*Chenopodium quinoa*), coton (*Gossypium barbadense*) (liste non limitative) et des fruits autochtones : avocat (*Persea americana*), chirimoya (*Annona chirimoya*), faux poivrier (*Schinus molle*), nopal (*Opuntia* sp.) est cependant probable mais demanderait à être confirmée.

Les vestiges animaux

Les vestiges de faune sont assez nombreux, tant dans les niveaux supérieurs remaniés que sur les sols en place. Il s'agit pour l'essentiel d'os fragmentés, épars. Seules quelques pièces (extrémités des membres, omoplate, vertèbres, base crânienne) semblent avoir été abandonnées en connexion anatomique. Sont particulièrement bien conservés les côtes et les métapodes.

⁸ D.W. Lathrap, 1975 : pp. 20, 64 ; D. Bonavia, 1982 : pp. 346-384.

Les fragments remis pour être analysés sont au nombre de 250 ; 60 % d'entre eux proviennent des sols archéologiques non remaniés. L'absence des résultats des déterminations zoologiques nous interdit toute analyse détaillée. Nous nous contenterons donc de présenter ici une liste préliminaire, établie par nos soins et sujette à révision.

cobaye (*Cavia sp.* ou *Cuniculus taczanowski*) : Cet animal est représenté par des ossements divers (essentiellement os longs et fragments crâniens) qui ne sont pas très abondants (10 % de l'échantillon ?). Il nous est impossible de préciser s'il s'agissait d'animaux domestiqués ou sauvages.

lapin (*Sylvilagus brasiliensis*) : D'assez nombreux restes de cet animal, assez courant dans la région, ont été découverts (12-15 % ?).

cervidés (*Mazama rufina rufina* et/ou *Odocoileus virginianus ustus*) : Les ossements de cervidés sont présents dans les niveaux superficiels et surtout sur les sols archéologiques (40 % ?). Il ne nous a pas été possible de déterminer l'espèce ou les espèces représentées. A la première citée (*Mazama rufina*), semble correspondre au moins un bois, non ramifié, aménagé comme poinçon. Les os longs et la boîte crânienne paraissent avoir été systématiquement fracturés. Les extrémités des membres ont été plus fréquemment abandonnées en connexion anatomique. Les côtes représentent les vestiges les plus abondants. Certains fragments d'os longs ont été utilisés pour la fabrication de l'outillage.

tapir (*Tapirus terrestris*) : Une omoplate calcinée et quelques fragments de gros os, situés à proximité, pourraient appartenir à cet animal, qui vit encore actuellement dans la province. Ces vestiges ayant été découverts à proximité d'un récipient correspondant à un dépôt plus tardif (Développement régional), leur association avec les sols formatifs est douteuse.

chien ou loup du paramo (*Canis sp.* ou *Dusicyon culpaeus*) : Un maxillaire inférieur appartenant vraisemblablement à un petit carnivore fut découvert sur un des sols archéologiques.

oiseaux : Plusieurs fragments d'os d'oiseaux semblent être présents dans l'échantillon collecté.

tatou (*Dasypus novemcinctus*) : Des éléments provenant d'une carapace de tatou ont été découverts. Ils peuvent avoir été utilisés comme éléments de parure.

crabe de rivière (*Pseudothelapsa sp.*) : Des extrémités de pince de crustacé d'eau douce sont présentes dans tous les niveaux (5 %). Ils prouvent l'exploitation des ressources de la rivière proche.

Si ces données fragmentaires ne permettent pas une analyse détaillée des ressources alimentaires, elles traduisent cependant une utilisation assez complète du milieu naturel et mettent en évidence l'importance des produits de la chasse dans la subsistance de ces groupes formatifs.

LES CULTURES ANDINES CONTEMPORAINES

Comme nous l'avons déjà noté, les traditions formatives de la région de Catamayo se singularisent par un certain nombre de caractères particuliers qui témoignent d'un développement local en partie indépendant. De nombreuses données indiquent cependant que ces populations participaient, sous une forme qui reste à définir, à des réseaux d'échanges et de commerce dans lesquels étaient intégrés groupes andins, côtiers et amazoniens. Les contacts avec les différentes régions environnantes, mêmes sporadiques, semblent attestés dès les périodes anciennes. La géographie de la province, où le massif andin est particulièrement peu élevé et fracturé, facilite par ailleurs le passage entre ces différentes zones. De nombreuses hypothèses relatives à l'apparition et à la diffusion de certains caractères et innovations présument l'existence d'influences sur de longues distances entre ce qui apparaît, jusqu'à présent, comme deux possibles foyers d'invention : la côte centrale équatorienne et la forêt

amazonienne du nord-est péruvien. Des rapports de filiation existeraient également entre les traditions des Andes méridionales de l'Équateur (Cerro Narrio) et de la côte nord du Pérou. La position intermédiaire de la province de Loja permet d'apporter certains éléments nouveaux à cette problématique.

De par l'abondance des vestiges, la singularité des caractères et la variabilité des styles, le matériel céramique reste le témoin privilégié de ces contacts et éventuelles influences. Il convient cependant de s'interroger sur la nature de ce témoignage. L'adoption par un groupe culturel, autre que celui de son origine, d'un trait particulier peut résulter de situations diverses et traduire des phénomènes variés. La notion même de contacts qui est logiquement implicite lorsqu'apparaissent certaines convergences contemporaines dans des régions proches, demanderait à être précisée et nuancée. Ceux-ci peuvent en effet avoir été directs ou indirects, ponctuels ou répétés, spécifiques ou généraux, codifiés ou informels... L'influence stylistique peut s'accompagner d'une situation d'hégémonie culturelle, politique ou religieuse, traduire ou résulter d'un progrès technique ou d'une adaptation qui apparaît comme bénéfique au groupe récepteur ou plus simplement correspondre à une mode peu contingente. L'éventuelle division du travail et en particulier la nature de la production céramique et le rôle soit novateur, soit conservateur des pouvoirs locaux sont associés à cette problématique. Dans l'état actuel de nos connaissances, la mise en évidence de similitudes doit donc s'accompagner, à notre avis, d'une grande prudence quant aux possibles interprétations de ces phénomènes dont les implications ne peuvent être comprises que par référence aux caractères généraux de ces sociétés encore trop mal connues.

Nous étudierons successivement ici les principales traditions formatives andines dont la majorité est située dans une aire ne dépassant pas 350 kilomètres. Pour chacune d'entre elles, nous indiquerons les éléments de comparaison et les différences les plus notables. Nous tenterons ensuite de replacer ces données dans la problématique générale à partir des recoupements chronologiques et stylistiques.

Côte centrale équatorienne

Les cultures formatives caractéristiques de la côte centrale équatorienne, et en particulier de la péninsule Santa Elena, sont relativement bien connues. De nombreux travaux ont été consacrés à cette région où ont lieu couramment de nouvelles découvertes. Plusieurs séquences chronologiques ont été successivement proposées dont les principales sont celles de B. Meggers, C. Evans et E. Estrada (1965) et celles de B. Hill (1975), et de A.C. Paulsen et E. McDougale (1974), actuellement plus fréquemment admises.

La plus ancienne culture de cette région, Valdivia, qui est également une des premières manifestations céramiques sud-américaines, est associée, sur le site de Loma Alta à des datations ^{14}C s'étageant de 3100 à 2700 av. J.-C.. Elle semble avoir perduré jusqu'à 1600 av. J.-C., époque à laquelle apparaît la tradition Machalilla qui disparaît à son tour vers 1000 av. J.-C.. Le formatif final est représenté jusqu'à 300 av. J.-C. par la culture Chorrera (Engoroy) dont la dispersion géographique est plus importante. L'existence d'une tradition antérieure à Valdivia, dont un échantillon réduit fut découvert sur le site de San Pedro, est probable. Le problème d'une éventuelle contemporanéité ou de la simple succession des cultures citées reste également posé.

Si l'on considère ces cultures côtières dans leur ensemble, il apparaît tout d'abord que les éléments de comparaison sont rares. Est en particulier notable l'absence, à Catamayo, des principaux traits caractéristiques de ces traditions côtières : forte représentation des bols, bouteilles et figurines, décorations anthropomorphes et zoomorphes, peinture iridescente et négative, impressions d'ongles... De même, de nombreux éléments qui singularisent le Formatif de la province de Loja : récipients globulaires à col droit, lèvres épaisses, décoration limitée au col, puis récipients sans col, sont rares dans cette région. Ces deux ensembles paraissent s'être développés indépendamment et les points de convergence ne peuvent, en

l'état des connaissances, être interprétés en termes de contact. Ils portent généralement sur des traits dont la diffusion pan-andine a déjà été reconnue.

En ce qui concerne les premières phases de Valdivia, cette absence d'éléments communs est particulièrement nette. Seules quelques jarres globulaires à col légèrement évasé, attribuées au tout début de la période Valdivia (préphase 1) et provenant du site de Loma Alta ⁹ sont relativement proches de celles de forme A (Catamayo A). Ce type de récipient semble disparaître à Valdivia, dans les phases postérieures. L'antériorité de ce type dans la zone côtière est telle que l'hypothèse d'une éventuelle influence est improbable. La convergence des deux formes, renforcée par la présence d'un décor incisé sur le col d'un exemplaire, est cependant remarquable.

Plus intéressante est l'apparition, à la fin de la période Valdivia (phases C et D de B. Meggers), vers 1700 av. J.-C., de petits récipients globulaires à col éversé, proches des formes B et C de Catamayo ¹⁰. Le développement de ces types coïncide (transition phase 7-8 de B. Hill) avec l'introduction de nouvelles techniques décoratives : incisions parallèles, en zones parfois triangulaires, remplies de pigments rouges, blancs ou jaunes. Cette technique qui résulterait d'influences extérieures à la région pourrait avoir pour origine les bassins de Huanuco et de l'Ucayali dans l'est péruvien ¹¹. Elle est proche de celle, employée à Catamayo, durant la tradition A, pour la décoration des cols de récipients fermés et les parois extérieures des récipients ouverts. La position géographique, intermédiaire, de Catamayo et la relative concordance chronologique (Catamayo A = 1530 ± 90 av. J.-C., transition phases 7-8 = 1600 av. J.-C.) semble conforter cette hypothèse. Il convient cependant de noter que la présence d'une base résineuse n'est pas prouvée à Catamayo et que cette technique décorative est associée à Valdivia et dans l'est péruvien à des formes carénées et des bouteilles à anse-pont, inconnues dans notre zone d'étude.

La forme C, caractéristique de la tradition Catamayo B ressemble également beaucoup à l'une des formes céramiques usuelles de la tradition Machalilla ¹². La concordance chronologique est de nouveau notable : Catamayo B = 2900 ± 60, 2870 ± 80 BP, Machalilla 3320 ± 170, 2830 ± 45, 2980 ± 160 BP. Pour Lathrap (1975, p. 33), cette forme nouvelle est identique à celle commune sur le site de Cerro Narrio et traduit des influences originaires de cette région. Nous verrons ultérieurement que la distribution de ce type paraît beaucoup plus étendue et qu'il est difficile de lui assigner une origine précise. La particularité de Catamayo reste l'extrême rareté des formes céramiques associées et l'absence de décoration. La culture Machalilla est également caractérisée par la fréquence du décor gravé qui apparaît à Catamayo avec la phase C où il représente une des techniques décoratives les plus fréquemment utilisées. Ces traits gravés sont, dans les deux régions, remplis de pigments de couleur, plus souvent blanche sur fond noir sur la côte et rouge sur fond brun dans la province de Loja. Les motifs décoratifs sont assez semblables : lignes parallèles ou entrecroisées, fines stries parallèles, motifs entièrement gravés. Cette technique décorative qui apparaît sur la côte au moment de la transition Valdivia-Machalilla est également utilisée durant la période postérieure Chorrera.

Un récipient ouvert à font plat et à parois rectilignes, provenant du site de La Ponga, attribué à la tradition Machalilla ¹³ rappelle beaucoup, tant par la forme que par les décors, le type T associé à Catamayo A.

⁹ D.W. Lathrap, 1975 : fig. 12, 15 et p. 72 ; photos 3, 5.

¹⁰ B. Meggers, J. Evans, E. Estrada, 1965 : Puntas Arenas ordinaire ; fig. 22 : formes 1 et 2, Valdivia brossé ; fig. 26 : forme 1.

¹¹ D.W. Lathrap, 1975 : p. 30.

¹² D.W. Lathrap, 1975 : fig. 29, photo 205. B. Meggers, J. Evans, E. Estrada, 1965 : fig. 75 ; forme 5, fig. 76 ; forme 5, fig. 85 ; forme 12, fig. 87 ; forme 9. H. Bischof, 1975 : fig. 4 ; c-i, fig. 5 ; n-o.

¹³ D.W. Lathrap, 1975 : photo 216.

La culture Chorrera est contemporaine des traditions Catamayo C et D avec lesquelles elle présente, du point de vue des formes, peu de points communs. Seule une petite jarre globulaire à col étroit et à lèvre épaissie ¹⁴ ressemble aux récipients de types D et E. En ce qui concerne les techniques de décoration, est cependant notable la présence, dans les deux traditions, de lignes gravées délimitant des zones peintes de couleurs différentes ¹⁵, de bandes ou de pastilles peintes en rouge à la partie supérieure de la panse et de mamelons ou protubérances. Aucun des éléments les plus caractéristiques de la culture Chorrera : peinture négative et iridescente, décorations modelées anthropomorphes et zoomorphes, figurines, bouteilles, ne sont cependant présents dans la province de Loja.

Les Andes du nord

Le site de Cotocollao, découvert à proximité de la ville de Quito, a livré un abondant matériel formatif, associé à des inhumations et à des structures d'habitat.

L'analyse exhaustive du matériel n'étant pas encore publiée, il nous est impossible de présenter ici une comparaison détaillée. Il ressort cependant de l'étude des publications préliminaires que ces traditions formatives sont nettement différentes de celles découvertes à Catamayo. Elles sont en effet caractérisées par l'abondance des bouteilles (de type anse-étrier, Cotocollao et Chorrera) et des récipients ouverts d'assez grandes dimensions en pierre et céramique.

Le formatif de cette zone semble directement influencé par les traditions établies sur la côte centrale. Pour M. Villalba (1979), la bouteille à anse-étrier n'aurait pas, comme le pense Lathrap, une origine amazonienne mais résulterait plutôt d'un développement local, sur la côte centrale même, au nord de la péninsule Santa Elena. L'absence de ce type, dans le matériel que nous avons étudié et dans celui provenant du site de Cerro Narrio, semblerait plutôt accréditer cette thèse et paraît plus difficilement conciliable avec l'hypothèse d'une diffusion à partir du sud-est péruvien. Le problème de l'apparition simultanée de cette forme au centre de l'Equateur et au nord du Pérou (Kotosh, Pacopampa, Cupisnique, Chavin) demeure cependant posé.

Les Andes du sud

Cerro Narrio

Le site de Cerro Narrio se trouve à une altitude de 3100 m au-dessus du niveau de la mer, à proximité de la ville de Cañar. Situé sur une élévation haute de 100 m, il fit l'objet, en 1922, de fouilles clandestines systématiques, consécutives à la découverte de quelques objets en or. En 1941, D. Collier et J. Murra étudièrent ce site à la recherche de zones non perturbées. Une très importante quantité de tessons jonchait alors le sol et plus de 35 000 fragments céramiques furent collectés. Une série de tranchées, réalisées dans les zones les moins remaniées, permit la découverte, à la partie sommitale, des restes d'une construction rectangulaire. Cette structure, en partie détruite, rappelle tant par les techniques de construction que par sa forme générale ¹⁶, une de celles fouillées sur le site de La Vega. D'autres structures de même type, détruites lors des fouilles clandestines, auraient existé dans cette zone. Des alignements de trous de poteaux furent découverts dans les sondages.

Ce site a longtemps revêtu une importance particulière dans la littérature archéologique. La quantité, la qualité et la singularité du matériel découvert prouvaient en effet l'existence dans cette région de communautés agricoles, bien développées, en relations plus ou moins étroites avec les communautés côtières connues. Il est également très intéressant, pour nous,

¹⁴ D.W. Lathrap, 1975 : photos 314, 318.

¹⁵ D.W. Lathrap, 1975 : photos 316, 317, 318.

¹⁶ D. Collier, J. Murra, 1943 : fig. 8.

de par sa proximité relative de notre zone d'étude et des nombreux traits communs discernables. Malheureusement, le mauvais état de conservation des sols archéologiques ne permit pas l'établissement d'une séquence chronologique fine, seule susceptible de rendre compte de l'évolution interne de ces traditions. Collier et Murra (1945) ont proposé une division en trois périodes : Cerro Narrio Ancien (qui correspondrait au Formatif), Cerro Narrio Récent (Développement régional et Intégration) et Horizon Inca. Une nouvelle interprétation de la séquence céramique fut présentée en 1962 par E. Lanning. Elle diffère essentiellement de la précédente dans sa caractérisation des traditions tardives et ne concerne donc pas directement notre sujet. Une nouvelle sériation fut enfin proposée par R. Braun (1982). Basée sur une analyse du matériel collecté et sur des comparaisons avec les autres cultures contemporaines connues, cette nouvelle chronologie transforme considérablement celle proposée antérieurement. Elle reconnaît quatre phases formatives dont la plus ancienne serait contemporaine du début de Valdivia et intègre dans cette période le groupe dénommé X caractérisé par l'usage de la gravure, associé par Collier et Murra à Cerro Narrio Récent. Pour Braun, Valdivia et Cerro Narrio ont une origine commune qu'il conviendrait de rechercher au nord des deux zones, dans les basses terres tropicales de la Colombie centrale. L'introduction de la céramique se poursuivant vers le sud, Cerro Narrio serait également à l'origine des traditions découvertes dans la région de Paita-Piura, le chemin de migration suivant la vallée du río Catamayo. L'existence d'un second foyer d'expansion, situé à l'est dans le piémont amazonien expliquerait, par ailleurs, l'évolution parallèle des cultures du centre-est du Pérou.

Dans cette hypothèse, les traditions céramiques découvertes à Catamayo devraient être directement influencées, dès leur origine, par celles caractéristiques de Cerro Narrio. Pour en juger, il convient avant tout d'analyser les similitudes et différences notables. Notons cependant tout d'abord que l'absence ou plutôt l'extrême rareté ¹⁷ des datations ¹⁴C provenant du site de Cerro Narrio pose problème eu égard à sa grande ancienneté présumée.

La plus ancienne tradition (phase I) serait celle dénommée « Narrio Red-and-Buff Fine ». Il s'agit de récipients globulaires à col rectiligne ou légèrement éversé souvent décorés de bandes peintes en rouge sur la lèvre et à l'intérieur du col. La partie supérieure de la panse peut porter soit une décoration de même couleur, soit un élément modelé zoomorphe, soit des séries de protubérances. Ce type, qui demeure présent tout au long de la séquence, voit son importance diminuer dans les niveaux supérieurs. Ces récipients sont nettement différents de ceux de la tradition Catamayo A mais très proches de ceux de la tradition C dont la plupart des techniques décoratives sont représentées à Cerro Narrio. La singularité majeure reste l'absence ou la rareté des lèvres épaissies caractéristiques de Catamayo C. Les tessons, découverts dans notre zone d'étude, appartenant à la forme E, sous-type 5, sont en tous points semblables à certains des tessons de ce style ¹⁸. Si l'on considère leur faible représentation et le fait qu'ils ont été fabriqués à partir d'une pâte particulière (pâte V), associée uniquement à ce sous-type, il apparaît probable qu'il s'agit-là de pièces obtenues par échange ou commerce soit de Cerro Narrio, soit de la région de Cuenca, où existaient des traditions comparables. Ces pièces ne sont présentes à Catamayo que dans les niveaux directement associés à la tradition C, postérieurement à 1000 av. J.-C., donc tardivement par rapport à leur période de grande popularité sur le site de Cerro Narrio.

Selon Braun, la phase II est caractérisée par l'apparition des traditions « Cañar Polished » et « Narrio Red-on-Buff ». Ce dernier type présente des formes à lèvre éversée proches de celles du type C de Catamayo B ¹⁹. La forme générale de la panse des récipients est cependant différente et ceux-ci sont caractérisés à Catamayo par l'absence de décoration

¹⁷ Lors de la parution de son article en 1982, R. Braun signale en note l'existence d'une datation ¹⁴C de 3928 ± 60 BP soit 1978 av. J.-C. L'absence de références précises sur la provenance de l'échantillon et sa position stratigraphique exacte ne permettent pas de discuter cette date.

¹⁸ D. Collier et J. Murra, 1943 : pl. 16 ; fig. 1, pl. 18 ; fig. 7, pl. 20 ; fig. 1, 3, pl. 21 ; fig. 4, 6-9.

¹⁹ D. Collier et J. Murra, 1943 : fig. 10 ; 1^{er} rang.

peinte ou incisée. Les bandes modelées entaillées, associées à ce type, n'apparaissent à Catamayo que durant la période C. Le type « Cañar Polished » est caractérisé par des récipients ouverts à base parfois annulaire dont aucun exemplaire ne fut découvert dans notre zone d'étude. Un récipient de ce style ²⁰ rappelle cependant ceux de la forme V de Catamayo C.

La phase III serait marquée par l'apparition des types « Narrio Red-on-Buff », variante C », « Narrio Gross » et « Granulated Ware » ; la phase IIIB par celle des tessons gravés (groupe X). Le type Narrio Red-on-Buff, variante C est particulièrement intéressant. Il comprend en effet deux formes (10 et 11 de Braun) dont l'apparition et la distribution temporelle sont comparables à ce qui a été observé à Catamayo ²¹. La forme 10 est très proche de la forme C de notre zone d'étude. Comme elle, elle apparaît et disparaît brusquement et est liée à une phase temporelle bien déterminée (phase IIIA de Cerro Narrio, période B de Catamayo). Les récipients de forme 11 qui lui succèdent présentent un col droit et une lèvre épaissie et sont semblables à ceux de formes D et E qui remplacent également à Catamayo la forme C. Ces similitudes sont renforcées par l'usage dans les deux zones d'une bande peinte en rouge, soulignant la lèvre, et de la décoration incisée, en registres souvent triangulaires. Ces types, qui dominent à Catamayo, ne représentent cependant dans la région de Cañar qu'une partie réduite de l'échantillon (moins de 10 %). Ils pourraient témoigner d'influences méridionales, originaires soit de Catamayo soit d'une zone intermédiaire de même tradition.

Le type « Narrio Gross » est caractérisé par des jarres à lèvres éversées, des récipients tripodes et des bols profonds avec éléments de préhension. Ces deux dernières formes sont inconnues dans la région de Catamayo. La première rappelle de nouveau la forme C et pour quelques récipients ²² les formes D et E.

Le type « Granulated Ware » est assez mal défini et ne correspond à rien de connu à Catamayo.

L'évolution parallèle des deux cultures semble confirmée par l'apparition à la même époque (phase IIIB – Catamayo C) de la technique de gravure post-cuisson. Aux traits gravés sont associés dans les deux zones des pigments de couleur. Les motifs sont eux sensiblement différents. Cette technique appartient au groupe X tel qu'il est défini par Collier et Murra ²³ et par Braun et semble avoir une distribution pan-andine sensiblement contemporaine. A Cerro Narrio, elle apparaît au même moment que les récipients ouverts dont le cône intérieur est parsemé de fragments de quartz. Ces ustensiles qui peuvent avoir été utilisés pour râper le manioc sont inconnus à Catamayo.

La phase IV est marquée par la disparition de certains types et l'apparition de la peinture négative et iridescente qui n'est associée dans notre zone d'étude qu'à la période de Développement régional. Les formes nouvelles caractéristiques de la période Catamayo D et les techniques décoratives associées semblent absentes de la région de Cerro Narrio.

Il ressort de ces données que, s'il existe bien une nette convergence entre certains types caractéristiques de Cerro Narrio et de Catamayo, celle-ci semble essentiellement réduite à une période, celle correspondant à la tradition C de Catamayo.

Aucun des éléments qui singularisent la tradition A n'apparaît à Cerro Narrio. Durant la tradition B, il existe une certaine communauté de forme qui pourrait traduire l'existence de contacts. L'élément diagnostique : l'apparition dans la région de Cañar de la variante C (forme 10), renvoie cependant à un type céramique dont la distribution semble beaucoup plus étendue et auquel il est difficile pour l'instant d'assigner une origine précise. Sur le site de La Vega, il ne semble exister à l'époque aucun autre trait caractéristique de Cerro Narrio. La

²⁰ D. Collier et J. Murra, 1943 : pl. 25 ; fig. 5.

²¹ R. Braun, 1982 : table 2 b.

²² D. Collier et J. Murra, 1943 : fig. 11, fig. 14 ; 1^{er} rang, pl. 28 ; fig. 2, 3.

²³ D. Collier et J. Murra, 1943 : pl. 31, 32, 34.

période postérieure est directement marquée par une similitude de certaines formes de récipients et des techniques décoratives. Ces contacts, qui ont pu être étroits, sont mis en évidence par la présence, à Catamayo, de tessons correspondant soit à des pièces de commerce, soit à une copie locale du style Cerro Narrio. La réciprocité du phénomène est probable et peut être attestée par l'apparition dans cette dernière région de la forme 11. Cette convergence est confirmée par l'usage commun de coquillages d'origine marine, utilisés dans la fabrication de pièces d'ornement et en particulier la présence sur les deux sites d'éléments de forme carrée à perforation centrale, absolument identiques ²⁴. Ce rapprochement des deux cultures semble disparaître avec la tradition Catamayo D dont les caractéristiques nouvelles sont absentes de Cerro Narrio.

Si l'on considère les hypothèses émises par R. Braun, il apparaît, au vu des datations ¹⁴C obtenues à Catamayo, que la date retenue pour l'apparition du groupe X, date qui fonde sa chronologie : 1500-1350 av. J.-C., semble beaucoup trop ancienne. Les techniques de gravure sont présentes dans notre zone d'étude postérieurement à 2900 BP, c'est-à-dire probablement à partir de 900 av. J.-C. C'est à cette époque, qui correspondrait à la phase IIIB de Cerro Narrio, que les contacts entre les deux zones paraissent avoir été les plus étroits. Ces données correspondent mal avec la chronologie longue, proposée par le même auteur (2580-960 av. J.-C.) et l'hypothèse d'une diffusion des traditions Cerro Narrio vers le sud, en suivant la route du río Catamayo, vers 1800 B.C. Les plus anciennes traditions découvertes dans la région de Catamayo, postérieures de deux siècles à cette date, ne présentent en effet que peu de similitudes avec celles de Cerro Narrio et ont vraisemblablement une autre origine. D'autre part, le type « Narrio Red-on-Buff Fine », qui paraît le plus proche des traditions Catamayo C diminuant d'importance, selon Braun, à partir de la phase IIIA, il semble que celle-ci puisse difficilement être contemporaine de 1700 av. J.-C. comme il le présume. Bien qu'il ne nous appartienne pas d'établir ici une nouvelle chronologie de Cerro Narrio, peu valide en l'absence de nouvelles fouilles, il paraît, eu égard aux datations ¹⁴C obtenues pour Catamayo et d'autres régions plus lointaines (Machalilla, Kotosh), probable que la séquence chronologique proposée par Braun puisse être rajeunie de quatre à cinq siècles.

Alausi

Plusieurs sites furent découverts dans cette ville, située au nord de Cañar. Quelques tessons, conservés dans un couvent, figurent dans l'article de Collier et Murra. De nouveaux sondages furent réalisés en 1974 par P. Porras (1977). Le matériel découvert présente de nombreuses similitudes avec celui de Cerro Narrio. Il partage également certains traits communs avec la tradition Machalilla.

En ce qui concerne les formes des récipients, plusieurs d'entre elles (formes 3, 4, 5) rappellent la forme C de Catamayo (tradition B) ²⁵. Il s'agit de récipients globulaires à petits cols éversés. La forme 5, dont la panse présente une légère rupture de profil et dont la lèvre est légèrement épaissie, est particulièrement proche du type caractéristique de Catamayo.

Certaines des techniques employées : incisions, stries, lignes gravées sont présentes sur les deux sites, mais les motifs sont différents. Furent également découverts à Alausi des fragments de cols décorés de bandes peintes en rouge de tradition Cerro Narrio, similaires à ceux provenant de Catamayo (Forme E5).

Région de Cuenca : styles Monjashuaico et Huancarcuchu

Les fouilles réalisées par W. Bennett (1946) dans la région de Cuenca permirent la découverte de 18 sites sur lesquels sont représentés deux styles apparentés à la tradition Cerro Narrio.

²⁴ Un collier reconstitué, provenant de Cerro Narrio, conservé au musée de la Banque Centrale de l'Equateur, à Quito, est formé de pièces similaires à celles découvertes sur le site de La Vega.

²⁵ P. Porras, 1977.

Les points de comparaisons avec le matériel de Catamayo sont sensiblement les mêmes que pour la région de Cañar. On peut de nouveau noter la présence de récipients globulaires à petite lèvre éversée ²⁶, de pièces semblables à la forme E sous-type 5 ²⁷, de récipients rappelant les formes D et E ²⁸, de bandes peintes en rouge sur la panse ²⁹, de bandes modelées entaillées ³⁰ et la fréquence des lèvres peintes en rouge et polies. Ces points communs concernent de nouveau essentiellement la tradition C et dans une moindre mesure la tradition B de Catamayo. Les différences essentielles sont l'absence, dans la région de Cuenca, des lèvres épaissies, des cols droits rectilignes décorés d'incisions parallèles et la rareté des décors gravés après cuisson et l'absence à Catamayo des bols à base annulaire. Les éléments de comparaison semblent être sensiblement plus nombreux qu'en ce qui concerne Cerro Narrio, ce qui est logique, compte tenu de la plus grande proximité de ces sites.

Le versant amazonien équatorien

Cette zone reste mal connue. Dans la partie centrale de l'Amazonie équatorienne sont présentes les phases Paztaza et Chiguaza, datées du second millénaire avant notre ère. Le matériel de la phase Paztaza, où dominent les récipients ouverts, fut étudié par P. Porras (1975) et ne présente que peu de points communs avec les traditions formatives de Catamayo. Dans la phase Chiguaza, un type de récipient globulaire à grand col concave, portant une décoration incisée formant des motifs triangulaires ³¹ rappelle ceux de la tradition Catamayo A. Cette forme semble cependant être associée à la base annulaire, inconnue dans la province de Loja.

Fut également découvert, dans la région de Macas et dans la Cordillère du Condor (Cueva de los Tayos) un matériel présentant certaines similitudes avec celui de Cerro Narrio.

La côte nord péruvienne

Les recherches menées par E.P. Lanning (1962) dans la région de Piura et Chira ont permis l'établissement d'une séquence chronologique complète, dans laquelle la période formative est représentée par deux traditions : Negritos et Paita, cette dernière étant subdivisée en quatre phases. Il estime que Negritos débuta vers 1500 av. J.-C. et que Paita D se termine vers 100 av. J.-C. Braun (1982) s'appuyant sur deux datations ¹⁴C réalisées par Richardson : 1660 ± 145 av. J.-C. pour Paita B et 1440 ± 125 pour Paita C, estime que l'apparition de la céramique dans cette zone date de 2000 av. J.-C. Richardson pense également, contrairement à Lanning, que Negritos serait non pas une phase ancienne mais une des traditions les plus récentes de la zone. Le style Negritos est représenté par moins d'une trentaine de tessons et un seul fragment de bord, très proche de ceux de la forme C de Catamayo. Les décorations consistent en incisions linéaires, en alignements de ponctuations et éléments modelés. Ce type de décoration rappelle celle utilisée durant la tradition Catamayo A. Il existe cependant une différence liée à la rusticité du matériel de style Negritos.

Pour Lanning sont caractéristiques des quatre phases Paita : une céramique fine, rouge, aux parois lissées, des jarres à petit col éversé ou concave, l'extrême rareté des bols, bouteilles et toute forme non globulaire, la décoration incisée et les lèvres des récipients dentelées. Les séries de ponctuations alignées ou regroupées en zone, les bandes modelées entaillées, les protubérances creuses sont également typiques de ces styles. Les phases A et B sont dominées par la décoration incisée, les phases C et D par la présence de motifs peints en rouge. Les tessons décorés sont abondants.

²⁶ W. Bennett, 1946 : fig. 4 ; D-G.

²⁷ W. Bennett, 1946 : fig. 10 ; A, E, W, Z.

²⁸ W. Bennett, 1946 : fig. 4 ; DD, fig. 7 ; F, P.

²⁹ W. Bennett, 1946 : fig. 7 ; A, fig. 10 ; FG.

³⁰ W. Bennett, 1946 : fig. 12 ; O, P, U.

³¹ P. Porras, 1980 : fig. 11.

Cette description générale présente de nombreux points communs avec le matériel de Catamayo. Les différences notables tiennent à la rareté du polissage, à la relative rusticité du matériel, à l'absence des récipients à grands cols droits ou éversés et des lèvres épaissies peintes en rouge. Inversement, on peut noter à Catamayo l'absence des lèvres dentelées.

Les récipients de la phase A sont proches de ceux de forme C³². Ce type demeure présent pendant les phases postérieures³³. Son importance est comparable à l'omniprésence de cette forme durant la tradition Catamayo B. Les décorations sont sensiblement différentes et beaucoup plus frustes que celles des traditions Catamayo A, C et D. L'usage de bandes peintes en rouge sur la panse et de protubérances, caractéristiques des phases B et C³⁴ rappelle certaines décorations de la tradition C. Les motifs peints relèvent cependant d'un autre style. Certains tessons de la phase C (variante 1) présentant des lignes incisées délimitant des zones peintes en rouge, ou rouge et jaune, sont proches de ceux des traditions Catamayo C et D. La phase D est caractérisée par une plus grande variété des formes et des décors et l'apparition des pigments de couleur noire. Les récipients sans col, fréquents durant la dernière période de Catamayo, sont cependant rares ici.

Le matériel de la région de Paita semble donc relativement proche de ceux des phases B et dans une moindre mesure, C de Catamayo. Il s'agit toutefois de deux traditions bien distinctes. Les contacts avec cette zone, baignée par le río Chira, dénomination du río Catamayo sur le territoire péruvien, pourraient avoir été particulièrement étroits durant la période Catamayo B. Il est difficile de déterminer à quelles phases du style Paita correspond cette époque. Stylistiquement, les points communs apparaissent dès la phase A. Les datations fournies par Richardson tendent cependant à donner une antériorité aux phases B et C de 400 à 500 ans par rapport aux traditions correspondantes de Catamayo, ce qui excluerait toute possibilité de contact ou d'influences directs. Les estimations de Lanning, qui feraient de la tradition Negritos et des premières phases de Paita les contemporains de Catamayo A et B, seraient plus en accord avec notre séquence chronologique et les évidences stylistiques.

Par ailleurs, Lanning estime que la phase Paita C est fortement marquée par l'influence de Cerro Narrio. Pour Braun, ces traditions sont liées à la phase III de cette culture et le peuplement de la région de Paita pourrait résulter d'une migration vers le sud, en suivant la route du Catamayo, qui aurait eu lieu durant la phase II B vers 1700-1800 av. J.-C. Selon lui, les contacts entre les deux zones auraient été maintenus et seraient particulièrement étroits vers 1500 av. J.-C. De nouveau, la vallée de Catamayo se distinguerait dans cette hypothèse. Les éléments caractéristiques de Cerro Narrio et proches de Paita C et D n'apparaissent en effet dans cette zone que postérieurement à 950 av. J.-C. La plus ancienne tradition Catamayo A, contemporaine de cette date de 1500 av. J.-C., ne présentant que très peu de points communs tant avec Cerro Narrio qu'avec Paita, l'hypothèse de l'utilisation, à cette époque, du Catamayo comme voie de migration semble peu plausible. Notons que l'interprétation initiale de Lanning, qui considérait que la période de contacts étroits entre Paita et Cerro Narrio datait de 900 av. J.-C., correspond beaucoup mieux aux datations ¹⁴C obtenues dans notre zone d'étude.

Mis à part ce problème chronologique, l'existence de similitudes qui pourraient traduire des influences ou contacts entre les trois zones, semblent attestées pour Cerro Narrio phase III, Catamayo B et C et Paita A, B et C. Dans l'état actuel des connaissances, il est cependant difficile de déterminer la zone d'origine des récipients à petits cols ou lèvres éversées qui caractérisent une partie de ces traditions.

³² E.P. Lanning, 1962 : fig. 1 ; b, c, e.

³³ E.P. Lanning, 1962 : fig. 2 ; k-o, fig. 3, fig. 4 ; b ; fig. 7 ; a, b, c.

³⁴ E.P. Lanning, 1962 : fig. 3, fig. 7 ; c, fig. 8.

Les Andes septentrionales du Pérou

Région de Pacopampa-Pandanche

Plusieurs sites formatifs furent découverts dans cette zone appartenant au département de Cajamarca. Ils sont situés entre 1800 et 2400 m. d'altitude, et ont été étudiés par différents chercheurs : R. Fung, H. Rosas (1974), P. Kaulicke (1975, 1976).

La plus ancienne tradition céramique de la région dénommée Pandanche A1 par P. Kaulicke est caractérisée par la fréquence des récipients ouverts, et des petits vases à profil complexe. Ils sont décorés d'impressions d'ongles, de zones brossées et de bandes modelées entaillées. A l'exception de ce dernier trait qui rappelle une des techniques décoratives de la période C, le matériel est très différent de celui de Catamayo. La période Pandanche B (Pacopampa de H. Rosas) correspond à l'évolution de certains types antérieurs et l'apparition de nouvelles formes et techniques décoratives. Les récipients ouverts dominent toujours l'échantillon. Certains de base plane et parois rectilignes ³⁵ sont proches de ceux de forme T (Catamayo A). A cette même époque apparaissent également de petites jarres globulaires à petit col éversé dont un type non décoré qui rappelle la forme C. La présence dans l'outillage lithique de couteaux à dos naturel, également fréquents à Catamayo, est notable.

Durant l'époque B2 apparaissent la peinture de couleur orange, couleur couramment utilisée à Catamayo durant la période D et une représentation zoomorphe ou anthropomorphe dont le bras est fléchi et la main indiquée par de courtes incisions, proches de figurations associées à la tradition Catamayo C.

Durant la période Pandanche C dominent les bouteilles à anse-étrier ou à goulot droit. Cette période est fortement influencée par la culture Chavin. Les jarres globulaires sans col à lèvres épaissies (forme H de Catamayo D) sont assez communes ³⁶. Ce type de récipient est présent dans toutes les traditions de l'Horizon Ancien péruvien et son introduction dans la province de Loja résulte très vraisemblablement d'influences méridionales.

Postérieurement à l'expansion Chavin, durant la phase C2, apparaît à Pandanche un récipient à col droit assez court et à lèvre épaissie ronde, peinte en rouge ³⁷ très proche des formes D et E de Catamayo.

A la tradition B serait associée une datation ¹⁴C de 1835 av. J.-C. et à la période tardive une date de 1075 av. J.-C. ³⁸. Pour H. Rosas (1974, p. 568), l'occupation de Pacopampa débiterait vers 1800 av. J.-C. et serait marquée à partir de 900 av. J.-C. par l'influence Chavin.

Les traditions anciennes de cette région présentent très peu de points communs avec celles de Catamayo. L'existence de petits récipients à col éversé confirme la distribution pan-andine de ce type. Les convergences sont plus importantes durant les périodes tardives, où certains des éléments caractéristiques de Catamayo D paraissent avoir une origine méridionale. L'apparition à Pandanche des lèvres épaissies, arrondies et peintes en rouge, semble confirmer la propagation présumée de ce trait dans la province de Loja même, où vraisemblablement originaire de Catamayo, il se diffuse vers l'ouest (Catacocha) et peut-être le sud-ouest à la fin de la période formative ou au tout début de la période de Développement régional. Il est possible que son apparition à Pandanche résulte d'influences septentrionales. Inversement, le type « Pandanche peinado » pourrait être à l'origine des traditions de décoration peignée représentatives du Développement régional dans l'est et le sud-est de la province de Loja (région de Macará et Cariamanga).

³⁵ P. Kaulicke, 1975 : pl. XIV.

³⁶ P. Kaulicke, 1975 : pl. XX.

³⁷ P. Kaulicke, 1975 : pl. XXI.

³⁸ P. Kaulicke, 1975 : p. 50.

Les contacts entre les deux zones peuvent donc avoir été importants lors de la phase d'expansion Chavin et postérieurement.

La région de Bagua

La plus ancienne tradition céramique découverte dans la vallée de l'Ucubamba, dans une zone située au nord de la précédente, dénommée Bagua, fut étudiée par R. Shady (1974). Elle présente de nombreux points communs avec celle de Pacopampa. Les formes les plus courantes sont également les récipients ouverts : tasses, bols... De petites jarres globulaires à col éversé sont présentes ainsi que des récipients sans col (forme H de Catamayo) et des bouteilles à anse-étrier. Les incisions fines ou profondes séparant des zones peintes de couleurs différentes et des motifs peints en polychromie sont fréquents. Certains des récipients ouverts ainsi décorés ³⁹ rappellent ceux de la période D de Catamayo.

Les ressemblances concernent de nouveau les traditions tardives. Il faut cependant noter que les influences Chavin ne semblent pas avoir pénétré dans cette région. La tradition postérieure à la tradition Bagua, nommée El Salado, voit également l'apparition des lèvres épaissies peintes en rouge de possible origine septentrionale.

Région de Jaen et San Ignacio

Dans cette région frontalière, J. Miasta Gutierrez (1979) a découvert des traditions formatives présentant un assez grand degré de parenté avec celles de Catamayo. Est en particulier remarquable le pourcentage élevé de récipients fermés possédant une lèvre épaissie arrondie (J. Miasta (1979), Pl. 9a ; 11h ; 24c ; f ; 26f ; 41f ; 49b) rappelant le matériel caractéristique des traditions Catamayo C et D (formes D et E). Ces types apparaissent sur le site de Cerezal dès la couche IV et connaissent toute leur popularité dans la couche II postérieurement à l'arrivée d'influences Chavin. Durant cette période, qui pourrait être contemporaine de la tradition Catamayo D, il existe d'autres points communs dont la fréquence de la décoration incisée polychrome et des peintures et engobes de couleur orange. Cependant l'absence ou la rareté, dans la région de Jaen, des récipients globulaires sans col fréquents ailleurs à cette époque, est notable. Des contacts entre les deux régions ont pu également avoir lieu antérieurement car l'on note la présence, à Jaen, d'éléments décoratifs proches de ceux caractéristiques de Catamayo A (idem Pl. 10e, f ; 50, cf) et C (Pl. 8d ; 29c ; 32a ; 41f). Le développement des deux traditions paraît malgré tout en grande partie indépendant.

Il nous faut également noter que la céramique de type « corrugado » (décor de colombins apparents) présente sur un grand nombre de sites de la région est très vraisemblablement liée au type caractéristique, dans la province de Loja, de la période d'Intégration et non d'une période formative ancienne. La présence de cette technique, de part et d'autre de la frontière, pourrait traduire l'existence d'une certaine parenté entre les groupes connus au moment de la conquête sous les noms de Paltas et Chachapoyas.

Le versant amazonien péruvien

Kotosh

Bien que le site de Kotosh soit très éloigné de notre zone d'étude, le matériel de cette région présente certains points communs avec celui de Catamayo. Il fut étudié par S. Izumi et T. Sono (1972).

³⁹ R. Shady, 1974 : pl. 3, 4, 5.

Ce site paraît avoir été occupé à la fin de la période précéramique entre 2000 et 1500 av. J.-C. La plus ancienne tradition céramique Kotosh Waira-jirca est caractérisée par la présence de bols, de récipients globulaires sans col et de petites jarres à col éversé non décorées ⁴⁰, très proches des formes B et C de Catamayo. La technique décorative commune à cette époque consiste en des incisions larges remplies de pigments de couleur ⁴¹ qui rappellent les décorations caractéristiques de la tradition Catamayo A. Certains récipients ouverts à fond plat et à parois rectilignes ⁴² présentent des similitudes avec celui de forme T associé à la même tradition. Pour les auteurs, cette tradition Waira-jirca se serait développée entre 1500 et 1000 av. J.-C. (dates extrêmes : 1850 ± 110 ; 1050 ± 80 av. J.-C.), soit contemporanément aux périodes Catamayo A et B.

Les traditions formatives Kotosh Kotosh (1000-800 av. J.-C.) et Kotosh Chavin (1000-300 av. J.-C.) sont marquées par l'évolution des types précédents et l'apparition d'influences d'origines extérieures. Certains bols de cette période, à lèvre biseautée ⁴³, rappellent la forme Y, caractéristique de la tradition Catamayo D. La fréquence des récipients sans cols, à lèvre épaissie, et des motifs peints en polychromie, limités par des lignes incisées confirme l'existence de similitudes entre ces traditions tardives. Quelques tessons, associés à Loja à la période D (fig. 18f), présentent également des caractères de style Chavin. Il peut s'agir de pièces de commerce ou de copies locales.

Les points de comparaison entre les deux régions intéressent donc essentiellement la tradition la plus ancienne A et la tradition la plus récente D, de Catamayo. Notre zone d'étude semble appartenir durant les périodes intermédiaires à une autre aire de contacts et d'influences.

Région de Tutishcainyo-Ucayali

Les travaux de Lathrap (1970) dans la région du haut Amazone ont permis la découverte de cultures formatives, installées dans cette zone dès 1800 av. J.-C. La plus ancienne de ces traditions dénommée Tutishcainyo ancien est caractérisée par l'abondance des récipients ouverts, fréquemment décorés et des bouteilles à anse et à double goulot, absentes de la province de Loja. Ces récipients sont décorés d'incisions profondes, en zones, remplies de pigments de couleur, souvent rouge. Ce trait qui apparaît dans la région de Catamayo avec la tradition A est le seul élément de comparaison entre les deux régions. La céramique de la période formative tardive est également très différente de celle des traditions contemporaines de Catamayo.

LES VOIES DE COMMUNICATION

Les traditions culturelles de la vallée de Catamayo semblent s'être développées localement en intégrant et diffusant des éléments divers dont l'origine paraît varier d'une période à l'autre. Cette analyse est confortée par la position géographique de cette région située à la croisée de plusieurs grandes voies de pénétration ⁴⁴.

La voie de passage naturelle vers l'est et le piémont amazonien est le río Zamora qui prend sa source sur le versant ouest de la cordillère orientale, au sud de la ville de Loja, puis court d'ouest en est pour se jeter dans le río Santiago, affluent du Marañon. Les contacts avec

⁴⁰ S. Izumi et T. Sono, 1972 : fig. 125 ; 11-12, fig. 119 ; 11-13.

⁴¹ S. Izumi et T. Sono, 1972 : fig. 121 ; 3, fig. 122 ; 15.

⁴² S. Izumi et T. Sono, 1972 : fig. 122 ; 13, 15.

⁴³ S. Izumi et T. Sono, 1972 : fig. 111 ; 2-11.

⁴⁴ Compte tenu du manque de navigabilité des rivières concernées et de l'étroitesse d'une partie de leur cours, il est vraisemblable de supposer qu'elles ne servaient que d'axe général et que les chemins existant à l'époque étaient plutôt situés sur les lignes de crêtes avoisinantes.

le sud-est et l'Amazonie péruvienne ont pu s'effectuer en suivant les hauts cours du río Catamayo et du río Chinchipe qui prennent leur source dans le même massif. Les communications avec les zones côtières de l'ouest et du sud-ouest ont également pu être facilitées par les vallées fluviales : celles du río Catamayo-Chira qui baigne la région de Paita et des ríos Puyango et Tumbes situés plus au nord. Enfin, la route menant au nord et aux bassins de Cuenca et Cañar pourrait correspondre à la ligne de crête des massifs dominant les ríos Guayabal, Jubones et Paute.

DISCUSSION

Si l'on considère les caractéristiques générales des traditions formatives de la région de Catamayo, il apparaît qu'elles se singularisent des traditions du centre et du nord équatoriens aussi bien que de celles du nord et de l'est péruviens par de nombreux traits dont la rareté des récipients ouverts, des figurines et des bouteilles de tout type. Elles semblent appartenir de ce fait à un groupe central dans lequel leur sont associées les cultures formatives de Cerro Narrio et de la région de Paita qui présentent certains traits similaires, en particulier la fréquence des récipients globulaires à petit col et l'usage de décorations incisées, gravées ou peintes en rouge. La présence de certains types remarquables de part et d'autre de cette aire ne paraît donc pas explicable à partir des données en notre possession. L'hypothèse de contacts directs trans-andins entre l'est péruvien et la côte centrale équatorienne ne peut être étayée et semble en partie contredite par l'absence d'éléments diagnostiques dans la zone intermédiaire.

Par ailleurs, s'il existe de nombreux points de comparaison entre les traditions de la province de Loja et certaines des cultures voisines, il apparaît également une certaine discordance entre les datations obtenues dans cette zone et les autres estimations ou datations proposées. L'apparition de certains traits culturels serait, en effet, à Catamayo, postérieure de plusieurs siècles à leur développement dans les régions environnantes. Ce hiatus peut être explicable soit par un relatif isolement de la région, dont les causes ne sont cependant pas évidentes, soit par une surestimation de l'ancienneté des traditions voisines ou une sous-estimation de celle des traditions découvertes dans notre zone d'étude. Ces dernières hypothèses sont rendues plus crédibles par la rareté des datations absolues. Il est cependant certain, en ce qui concerne Catamayo, que les dates obtenues semblent cohérentes entre elles et qu'aucun élément ne paraît justifier leur éventuel vieillissement. Elles semblent de plus en accord avec celles provenant de zones plus lointaines (Machalilla ou Kotosh).

L'analyse des éléments de comparaison, dans leur succession chronologique, montre qu'aucune des cultures connues ne paraît pouvoir être à l'origine de Catamayo A. Les éléments les plus caractéristiques de cette tradition, qui présente une grande maîtrise des techniques de fabrication, traitement et décoration, sont absents des régions proches étudiées. Les récipients globulaires à grands cols concaves qui représentent le matériel commun à cette époque n'apparaissent nulle part ailleurs. Cette absence, la position géographique de la région de Catamayo, proche du versant amazonien et la méconnaissance actuelle des traditions caractéristiques de cette zone, pourraient laisser supposer une origine orientale, encore inconnue. Cette hypothèse qui s'accorde avec certaines des interprétations générales concernant la diffusion de la céramique en Amérique du sud et sa possible origine centre et nord amazoniennes n'est malheureusement étayée que par très peu d'éléments. Il convient cependant de noter que les Andes offrent des facilités de franchissement particulièrement importantes dans cette région et que le type de récipient le plus proche de la forme A, représenté dans la littérature, est associé à la phase Chiguaza, qui s'est développée au nord-est de notre zone d'étude, en Amazonie équatorienne.

Les techniques de décoration : incisions verticales ou diagonales larges, parfois remplies de pigments de couleur et la seule forme de récipient ouvert reconstituée semblent avoir connu

une diffusion beaucoup plus importante. Ils sont présents à la même époque, vers 1600 av. J.-C., aussi bien sur la côte centrale de l'Equateur (Valdivia final, Machalilla) que sur le versant amazonien péruvien (Kotosh Waira-jirca). L'existence de ces traits, auxquels on attribue généralement une origine orientale, paraît confirmer l'hypothèse déjà émise. L'absence des formes associées : récipients ouverts carénés et bouteilles à anse-étrier, pose cependant problème.

Les éléments de comparaison entre cette tradition A et les cultures géographiquement plus proches : Cerro Narrio et Paita, sont rares. Dans la zone nord, seule peut être notée la présence d'une bande peinte en rouge soulignant la lèvre, trait qui connaîtra toute sa popularité, à Catamayo, durant la période C. Les éléments caractéristiques des plus anciennes phases de Cerro Narrio n'apparaissent que bien postérieurement dans notre région d'étude. Catamayo A partage avec Paita A et B la prédominance des décorations incisées et la présence de motifs composés de ponctuations alignées. Les motifs et surtout la qualité du traitement sont sensiblement différents, plus frustes dans la région sud, plus élaborés dans la province de Loja. Bien qu'il soit concevable de voir dans Catamayo A une des sources possibles des traditions Paita A et B, il n'existe cependant aucun élément réellement concluant. Selon les estimations de Braun, une certaine contemporanéité serait probable. L'existence de contacts avec les zones côtières est vraisemblable dès cette période et attestée durant la tradition B par la présence sur le site de coquillages d'origine marine ⁴⁵.

L'existence d'une unique datation ¹⁴C ne permet pas actuellement d'apprécier la durée de cette tradition. L'importance des sites et des dépôts attribuables à cette phase semble plutôt indiquer un développement assez long. La date obtenue de 1530 ± 90 pourrait, dans cette hypothèse, occuper une position médiane, le début de cette époque se situant vers 1700 av. J.-C.

Le type de récipient (forme C) caractéristique de la tradition B a une distribution très étendue et semble être une des formes diagnostiques du Formatif andin de cette période ⁴⁶. Il est présent à Valdivia, Machalilla, à Alausi, Cerro Narrio et Paita où il domine dans l'échantillon collecté et jusqu'à Kotosh. Le matériel de Catamayo se singularise par l'absence d'éléments décoratifs et d'autres formes associées. Dans les niveaux non remaniés attribuables à cette tradition B, les vases à petits cols éversés représentent 99 % des formes reconstituables. Bien que l'on puisse voir dans la forme B, présente, semble-t-il, dès Catamayo A, un prototype de cette forme, son introduction dans le matériel formatif de Catamayo marque une rupture nette qui pourrait résulter d'influences extérieures. L'absence d'autres éléments caractéristiques des cultures voisines est cependant remarquable et ne permet pas de lui attribuer une origine précise. C'est avec le matériel de la région de Paita qu'il semble présenter le plus d'affinités. Des contacts étroits entre les deux régions sont probables à cette époque.

L'homogénéité du matériel de cette tradition et l'omniprésence de la forme C pourraient également laisser supposer une diffusion, au moins partielle, de ce type à partir de Catamayo où il est le mieux représenté. L'apparition à Cerro Narrio, au début de la phase III A, de la forme 10 pourrait résulter de ces influences australes. La date de 950 ± 60 av. J.-C. associée à ces niveaux pose également problème. Elle est en effet postérieure de plusieurs siècles aux estimations de Braun pour Cerro Narrio et aux datations de Richardson concernant Paita. Ce hiatus paraît difficilement explicable et quelque peu artificiel. Bien que la position stratigraphique de l'échantillon, situé à la base des dépôts de la période B n'incite pas à correction, les autres datations : 1530 ± 90 av. J.-C. pour Catamayo A, 920 ± 80 et 887 ± 94 av. J.-C. pour de possibles niveaux de transition B/C ou C ⁴⁷ pourraient laisser supposer une ancienneté

⁴⁵ Il est à noter, par référence aux données fournies par J. Marcos (1977), que la zone de Paita est légèrement à l'extérieur de la zone d'habitat de l'espèce *Spondylus princeps* et n'est peut-être pas, de ce fait, la région d'où proviennent les exemplaires découverts à Catamayo.

⁴⁶ Le caractère usuel et utilitaire de ce type de récipients a vraisemblablement longtemps occulté l'importance de sa distribution.

⁴⁷ Nous renvoyons le lecteur au chapitre suivant où sera présentée la position stratigraphique exacte et le matériel associé à chacun des échantillons datés.

supérieure. Une date de 1300 associée au début de la phase B serait plausible et mieux en accord avec celles des régions environnantes ⁴⁸. La disparition de cette tradition pourrait être datée, dans cette hypothèse, de 950 ou 900 av. J.-C.

La tradition Catamayo C partage de nombreux traits communs avec celles de Cerro Narrio et dans une moindre mesure Paita (C et D). Ces similitudes concernent principalement les techniques de décoration. En effet, bien que les récipients fermés globulaires dominent dans les trois régions, chacune d'entre elles présente des caractères particuliers. Un petit groupe de tessons découverts à Catamayo (forme E variante 5) confirment cependant l'existence de contacts étroits et correspondent soit à des pièces de commerce soit à des copies locales du style Cerro Narrio. Inversement, la forme 11 qui apparaît à Cerro Narrio au début de la phase III B pourrait avoir pour origine les types D et E de Catamayo. Les éléments communs les plus caractéristiques sont les lèvres peintes en rouge, les bandes peintes de même couleur sur le col et la panse, les bandes modelées entaillées, les protubérances sur la panse et les traits gravés après cuisson, remplis de pigments de couleur ⁴⁹. Cette dernière technique, particulièrement populaire à Catamayo durant la période C, s'apparente au groupe X de Braun. Elle est présente également sur la côte centrale (Ayangue incisé), dans les Andes, à Alausi et jusque dans l'est péruvien (Tutishcainyo tardif). Son introduction à Catamayo est associée au début de la période C donc très vraisemblablement postérieure à 950 av. J.-C. Elle apparaît à Cerro Narrio durant la phase IIIb. La date proposée par Braun pour cette phase : 1500-1350 ou 1300 av. J.-C. étant beaucoup plus ancienne, on pourrait supposer que cette technique a été introduite à Catamayo, avec les autres éléments caractéristiques de Cerro Narrio, bien postérieurement à son apparition sur ce dernier site. Cependant, les éléments de Cerro Narrio présents durant Catamayo C se rattachent à la tradition « Cerro Narrio fine » caractéristique des premières phases. Leur diffusion vers le sud, longtemps après leur déclin sur le site d'origine, semble peu plausible. Dans l'attente de nouvelles datations ¹⁴C qui permettraient de régler ce problème chronologique, la nécessité d'un rajeunissement relatif de la séquence chronologique de Cerro Narrio nous paraît plus vraisemblable. Certaines des dates, associées sur la côte centrale aux cultures Machalilla ⁵⁰ et Chorrera ⁵¹ où apparaissent des techniques décoratives similaires, semblent plutôt en accord avec cette hypothèse.

A Catamayo, les trois datations qui permettent de cerner avec précision le début de cette période semblent dater l'apparition, contemporaine, des éléments du groupe X et de traits caractéristiques de Cerro Narrio du début du premier millénaire avant notre ère. Des contacts avec le nord peuvent avoir déjà existé antérieurement durant la tradition B, où ils sont cependant mal attestés.

La période D est caractérisée par l'émergence de formes nouvelles dont certaines résultent très vraisemblablement d'influences méridionales. Certains des traits nouvellement introduits sont bien représentés antérieurement dans les régions de Pacopampa et Bagua. Les récipients globulaires sans col, qui dominent l'échantillon de cette période, sont présents dans de nombreuses autres cultures de l'Horizon Ancien péruvien. Ils sont rares ou absents des traditions équatoriennes contemporaines. La peinture de couleur orange qui remplace à cette époque la peinture de couleur rouge et les récipients ouverts décorés de motifs polychromes, limités par des lignes incisées ou gravées, traduisent certainement des influences de même origine. La tradition établie antérieurement dans la région de Bagua-Pandanche contient de nombreux éléments semblables à ceux de Catamayo D et c'est avec cette zone plutôt qu'avec

⁴⁸ Cette date de 1300 av. J.-C. correspond sensiblement par ailleurs à l'âge maximum obtenu à partir du tableau de calibration de La Jolla (Suess 1978).

⁴⁹ Cette technique apparaît cependant à Catamayo dès la plus ancienne tradition et pourrait donc avoir une origine locale.

⁵⁰ B. Meggers, C. Evans, E. Estrada, 1965 : p. 149 : Machalilla C = 3320 ± 170 , 2830 ± 45 , 2980 ± 160 BP.

⁵¹ B. Meggers, C. Evans, E. Estrada, 1965 : p. 153 : Chorrera = 2800 ± 115 BP, Chorrera-Bahia = 2540 ± 125 BP.

les régions côtières que les contacts semblent avoir été étroits. Ils paraissent être confirmés par l'apparition dans cette région, postérieurement à la tradition Chavin, de traits probablement originaires de la province de Loja et en particulier les lèvres de récipients fermés, épaissies, arrondies et peintes en rouge, dont la diffusion pourrait s'être réalisée à partir de Catamayo, vers le sud et l'ouest de la province puis vers le nord du Pérou. Inversement, la tradition de la décoration peignée caractéristique de la période de Développement régional dans les régions de Macará et Cariamanga peut avoir pour origine la tradition « Pandanche Peinado » de Pacopampa.

Aucune des datations ¹⁴C provenant de Catamayo ne permet de dater avec précision l'apparition de ces traits méridionaux et le début de la période D. Compte tenu des dates proposées pour la région de Pacopampa et de notre propre séquence chronologique, une estimation de 800 ou 750 av. J.-C. paraît plausible.

Le problème de l'appartenance de notre zone d'étude à l'aire d'influence Chavin et de son intégration même tardive dans ce complexe culturel caractérisé par un culte commun reste posé. Si l'existence, à cette époque, d'apports stylistiques méridionaux semble certaine, rien n'indique en effet qu'ils se soient accompagnés d'autres influences socio-religieuses. Il convient cependant de noter que cet impact, même uniquement stylistique, des traditions de l'Horizon Ancien péruvien ne semble pas avoir dépassé la province de Loja et que les éléments diagnostiques sont absents plus au nord dans la région de Cerro Narrio. La limite nord de l'aire d'influence Chavin jusqu'alors reconnue ⁵² correspondait à la région de Tumbes (site de Pichiche). La province de Loja y occuperait donc, en tout cas, une position très périphérique. Un des grands centres cérémoniaux de la région nord à partir duquel pourrait s'être réalisée la diffusion semble avoir été Pacopampa. Quelques rares éléments en notre possession laisseraient supposer des contacts plus étroits et la pénétration tardive, sous une forme qui reste à définir, de ce complexe Chavin jusque dans la province de Loja.

CONCLUSIONS PROVISOIRES

C'est probablement au cours de la première moitié du second millénaire avant notre ère que se sont installés dans la vallée de Catamayo les premiers groupes d'agriculteurs sédentaires. L'apparition dans cette région des traditions céramiques pourrait être postérieure de quelques siècles à leur épanouissement dans les bassins andins plus septentrionaux. L'origine des traits caractéristiques de la plus ancienne tradition, Catamayo A, ne semble cependant résider ni dans cette zone ni dans les régions côtières proches. L'hypothèse d'un foyer d'expansion situé sur le versant ou le piémont oriental du massif andin paraît plus vraisemblable. Les nouveaux arrivants, qui peuvent avoir trouvé dans la vallée de Catamayo des conditions climatiques proches de celles de leur lieu d'origine, ont installé en plusieurs points de la vallée de petits établissements regroupant une population bénéficiant d'une agriculture débutante et des produits de la chasse, de la pêche et de la collecte. Ces groupes paraissent avoir été très tôt en contact avec les régions environnantes, en particulier les zones côtières. La poursuite de l'expansion, à partir de Catamayo vers le sud-ouest, en suivant le cours du rio Catamayo-Chira, ne semble pas clairement mise en évidence. Cependant, postérieurement, vers 1000 av. J.-C. ou quelque peu antérieurement, l'existence d'une aire stylistique regroupant les bassins d'Alausi, de Cañar, Cuenca, Loja et la région de Paita peut être postulée. Ce groupe qui occupe une position intermédiaire entre les cultures de la côte centrale équatorienne et celles de l'Amazonie péruvienne est caractérisé par la prédominance des récipients globulaires, par l'usage des décorations incisées, peintes en rouge ou gravées et par l'absence ou la rareté des bols, bouteilles et figurines. A l'intérieur de cet ensemble chacune des trois principales zones semble avoir connu un développement local spécifique,

⁵² E. Lanning, 1967 : p. 97, carte 5.

relativement indépendant. Certaines phases paraissent cependant marquées par l'existence de contacts plus étroits. C'est le cas en particulier des traditions Catamayo B et Paita A et B et des traditions Catamayo C et Cerro Narrio phase III b. La période formative tardive est caractérisée par l'arrivée de nouvelles influences, originaires du sud, liées à l'Horizon Ancien péruvien.

La transition avec la période suivante, dite de Développement régional, fixée, arbitrairement, en l'absence de datations ¹⁴C, à 500 av. J.-C., ne semble pas marquée par une rupture stylistique nette. De nombreux traits, populaires pendant les traditions Catamayo C et D, sont encore bien représentés durant cette période.

La séquence chronologique proposée (fig. 24) tient compte de l'ensemble des données recueillies. Elle demande à être vérifiée et précisée par de nouvelles missions sur le terrain.

Dates av. JC.	Catamayo	Cerro Narrio	Guayas	Piura	Pacopampa	Kotosh
500						
	D	IV	Chorrera	D	C	Kotosh Chavin
	C	III		B		C
1000	B		A		Machalilla	B
1500	A	II	D	A	B	H
				Valdivia		
		I	C		Pandanche	
2000					A	

Fig. 24 – Corrélations spatio-temporelles.

OUVRAGES CITES

BENNETT W.C.

1946 *Excavations in the Cuenca region, Ecuador*. New Haven.

BISCHOF H.

1975 El Machalilla Temprano y algunos sitios cercanos a Valdivia, *BAS* 3, Bonn.

BONAVIA D.

1982 *Los Gavilanes*. Lima.

BRAUN R.

1982 The formative as seen from the southern ecuadorian Highlands, *Primer Simposio de correlaciones antropológicas andino-mesaamericano*, Guayaquil.

COLLIER D. et J. MURRA

1943 *Survey and excavations in Southern Ecuador*, Chicago.

GUFFROY J.

1981 *Investigaciones arqueológicas en el sur de la Provincia de Loja*, Loja.

HILL B.

1975 A new chronology of the Valdivia ceramic complex, *Nawpa Pacha*, Berkeley.

IZUMI S. et T. SONO

1972 *Andes 4, Excavations at Kotosh, Peru*, Tokyo.

KAULICKE P.

1975 *Pandanche, un caso del formativo en los Andes de Cajamarca*, Lima.

1976 *El formativo de Pacopampa*, Lima.

LATHRAP D.

1970 *The upper Amazon*, Londres.

1975 *Ancient Ecuador, Culture, Clay and Creativity 3000-300 BC*, Chicago.

LANNING E.P.

1963 *A ceramic sequence for the Piura and Chira Coast, North Peru*, Berkeley.

1967 *Peru before the Incas*, Englewood Cliffs, New Jersey.

MIASTA GUTIERREZ J.

1979 *El alto Amazonas. Arqueología de Jaen y San Ignacio*, Lima.

MARCOS J.

1977 Cruising to Acapulco and back with the thorny oyster set : a model for a lineal exchange system, *Journal of the Steward anthropological society*, vol. 9.

MEGGERS B., EVANS C. et E. ESTRADA

1965 *The Early formative period on coastal Ecuador : The Valdivia and Machalilla phases*, Washington.

PAULSEN A.C. et E.J. McDOUGLE

- 1974 The Machalilla and Engoroy occupations of the Santa Helena Peninsula in South coastal Ecuador, *39th annual meeting of the Society for American Archaeology*, Washington.

ROSAS LA NOIRE H.

- 1974 Investigaciones arqueológicas en la cuenca del Chotano, Cajamarca, *Actos del XLI Congreso Internacional de Americanistas*, vol. 3, Mexico.

SHADY R.

- 1974 Investigaciones arqueológicas en la cuenca del Utcubamba, Amazonas, *Actos del XLI Congreso Internacional de Americanistas*, vol. 3, Mexico.

VILLALBA M.

- 1979 La botella de asa de estribo en el contexto del sitio formativo de Cotocollao : comentarios sobre su evolución y origen, *Actos del XLIII Congreso Internacional de Americanistas*, Vancouver.

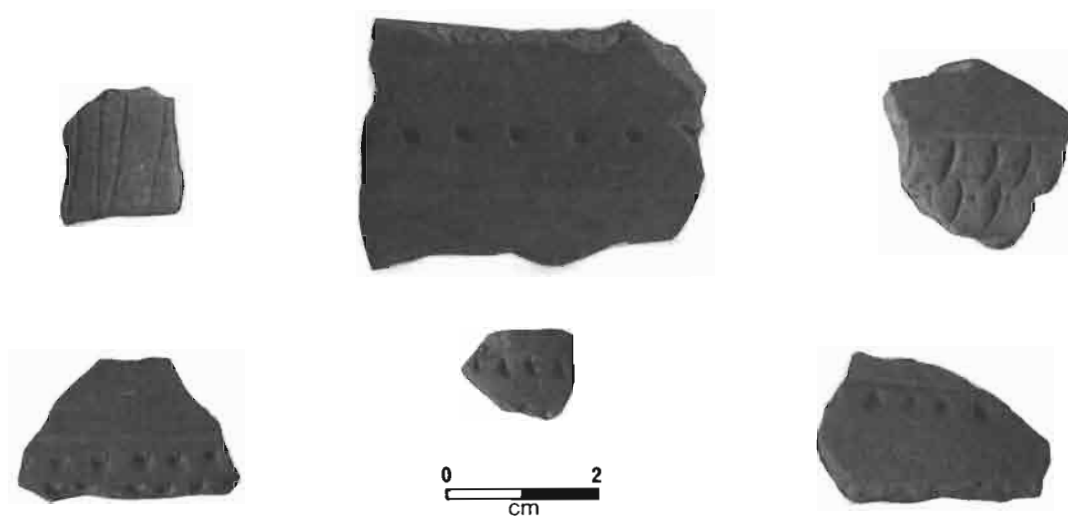


A

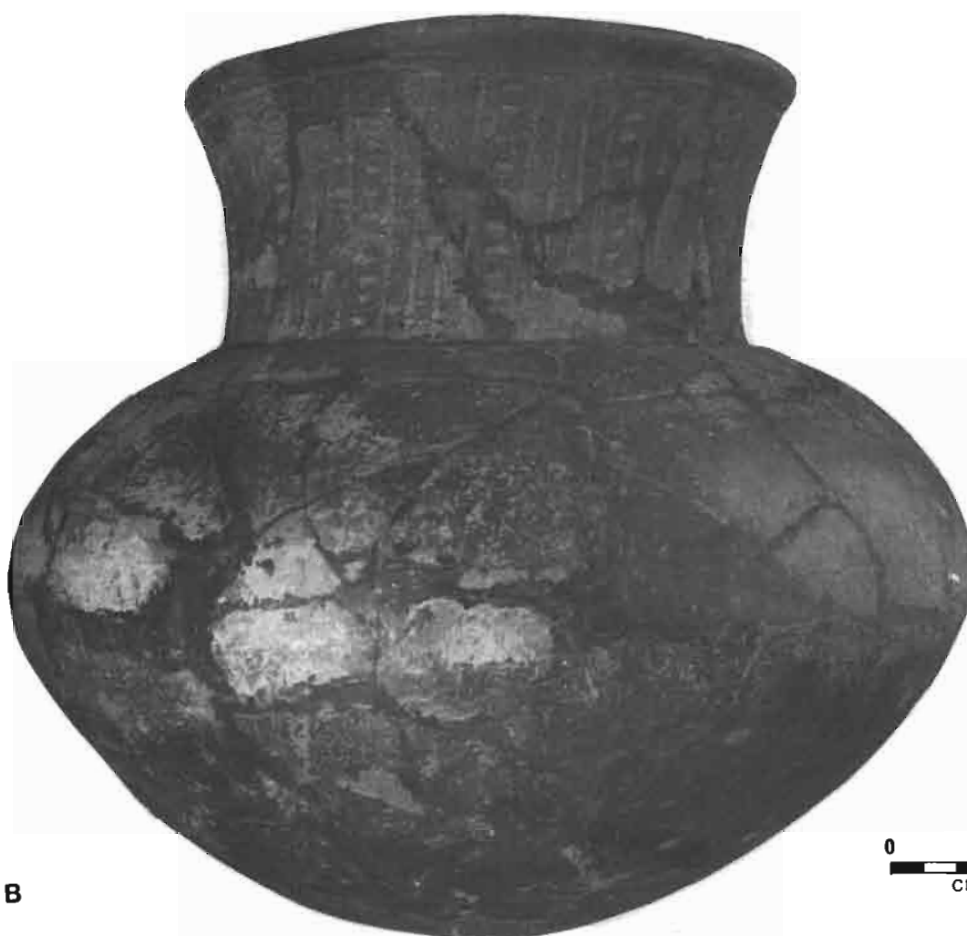


B

Planche 1 – Site n° 58, Quebrada los Cuyes : A et B – sondage 3, niveau supérieur, alignements de pierres orthogonaux.



A



B

Planche 2 – Tradition Catamayo A : A – tessons décorés ; B – récipient de forme A.



Planche 3 – Tradition Catamayo A : A – récipient de forme T ; B – forme A.

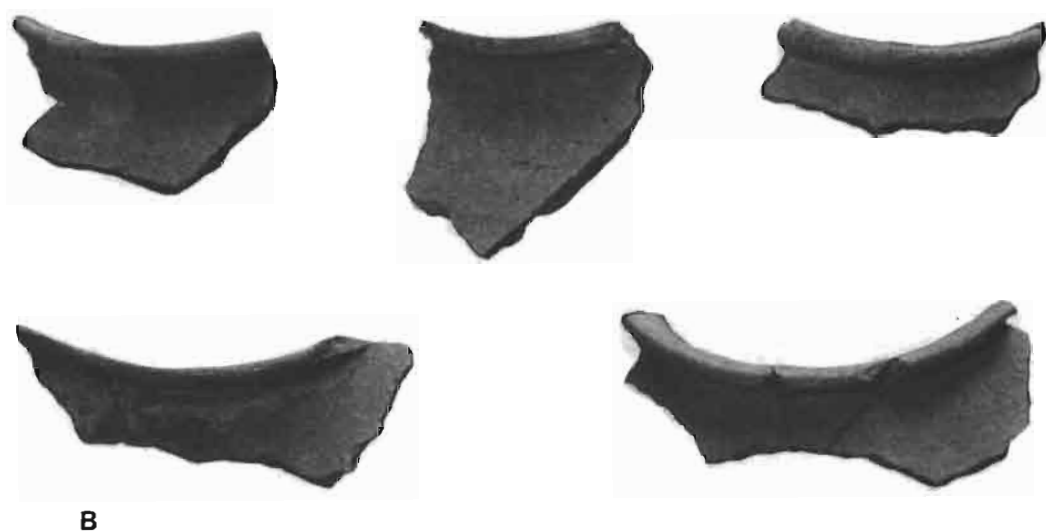
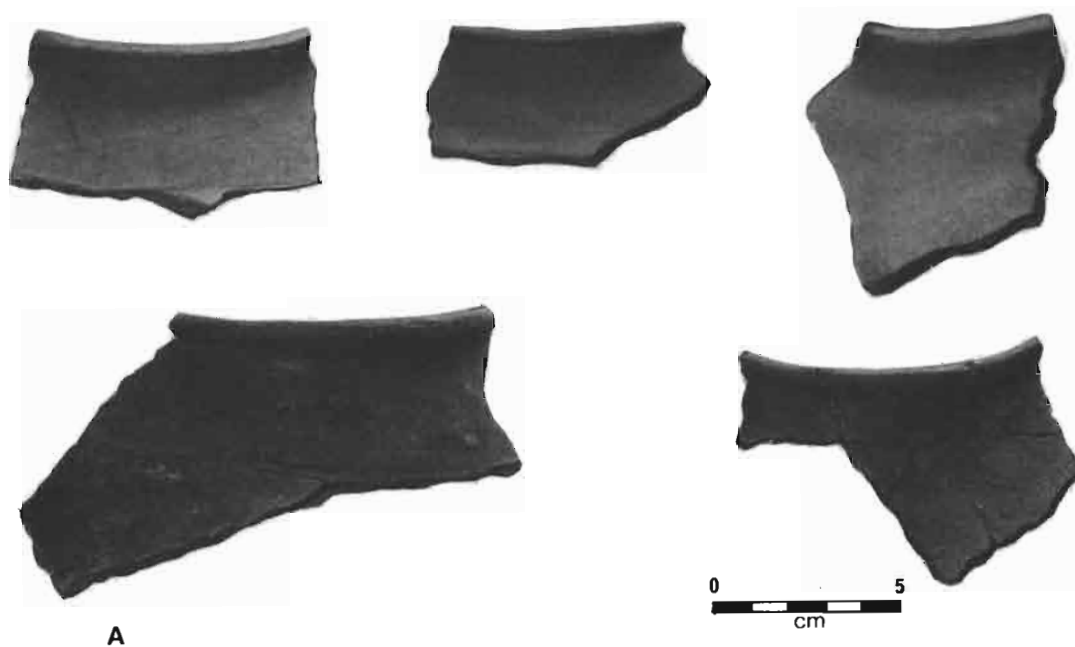


Planche 4 – Tradition Catamayo B, fragments de cols de récipients de forme C :
 A – sous-type 1 ; B – sous-type 2.

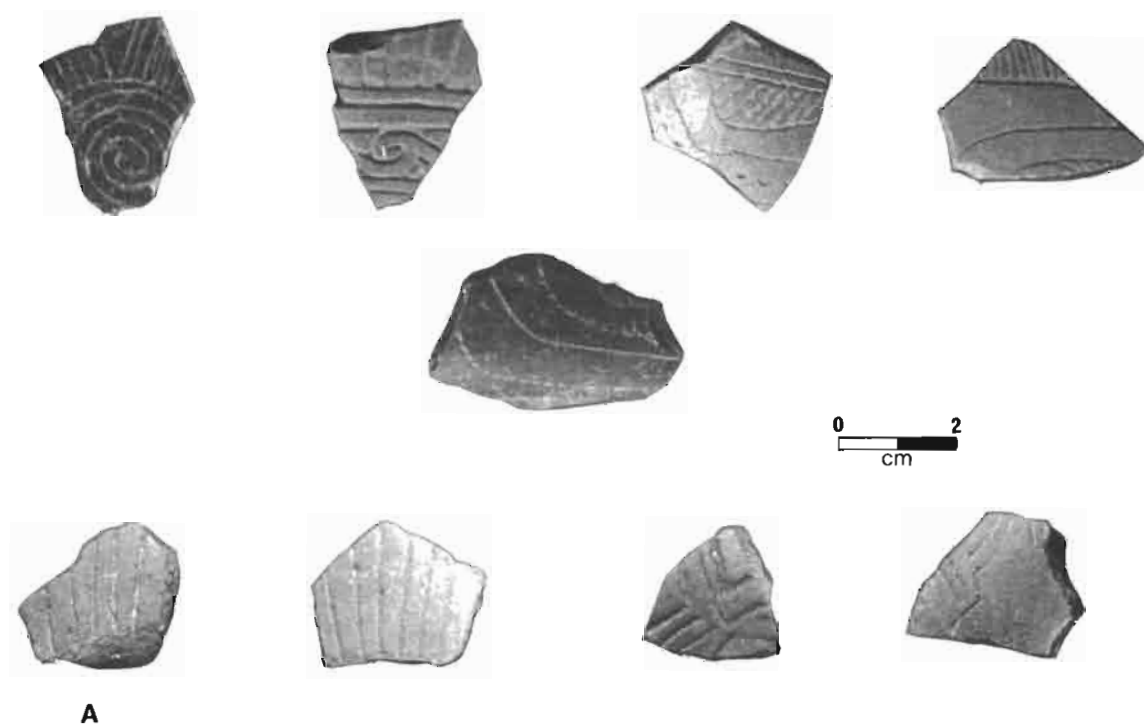


Planche 5 – Tradition Catamayo C : A – tessons décorés de gravures post-cuisson ;
B – récipient de forme E.

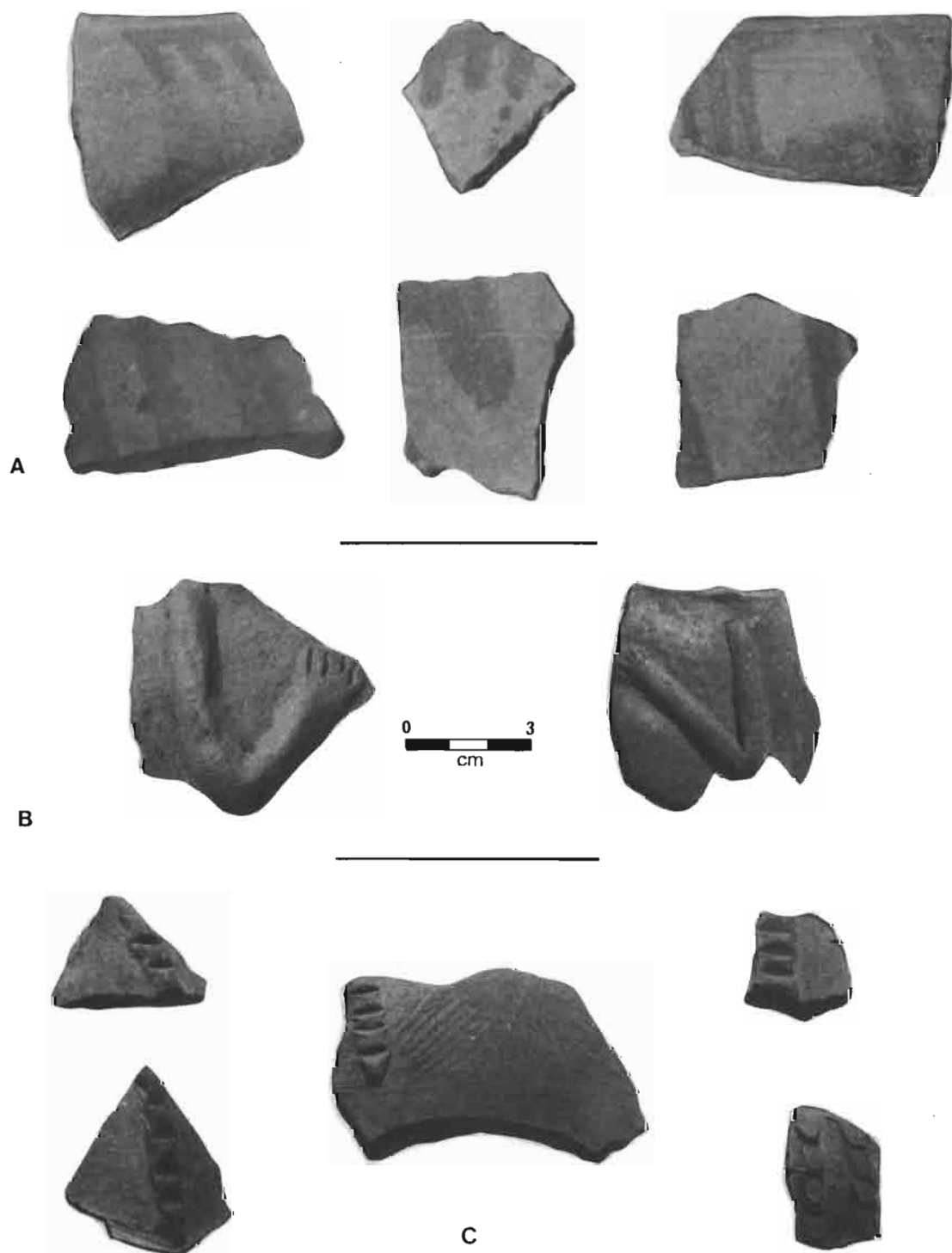


Planche 6 – Tradition Catamayo C, tessons décorés : A – bandes peintes en rouge sur fond crème ou brun clair ; B – fragments de figures modelées anthropo- ou zoomorphes ; C – bandes modelées entaillées (*muescas*).

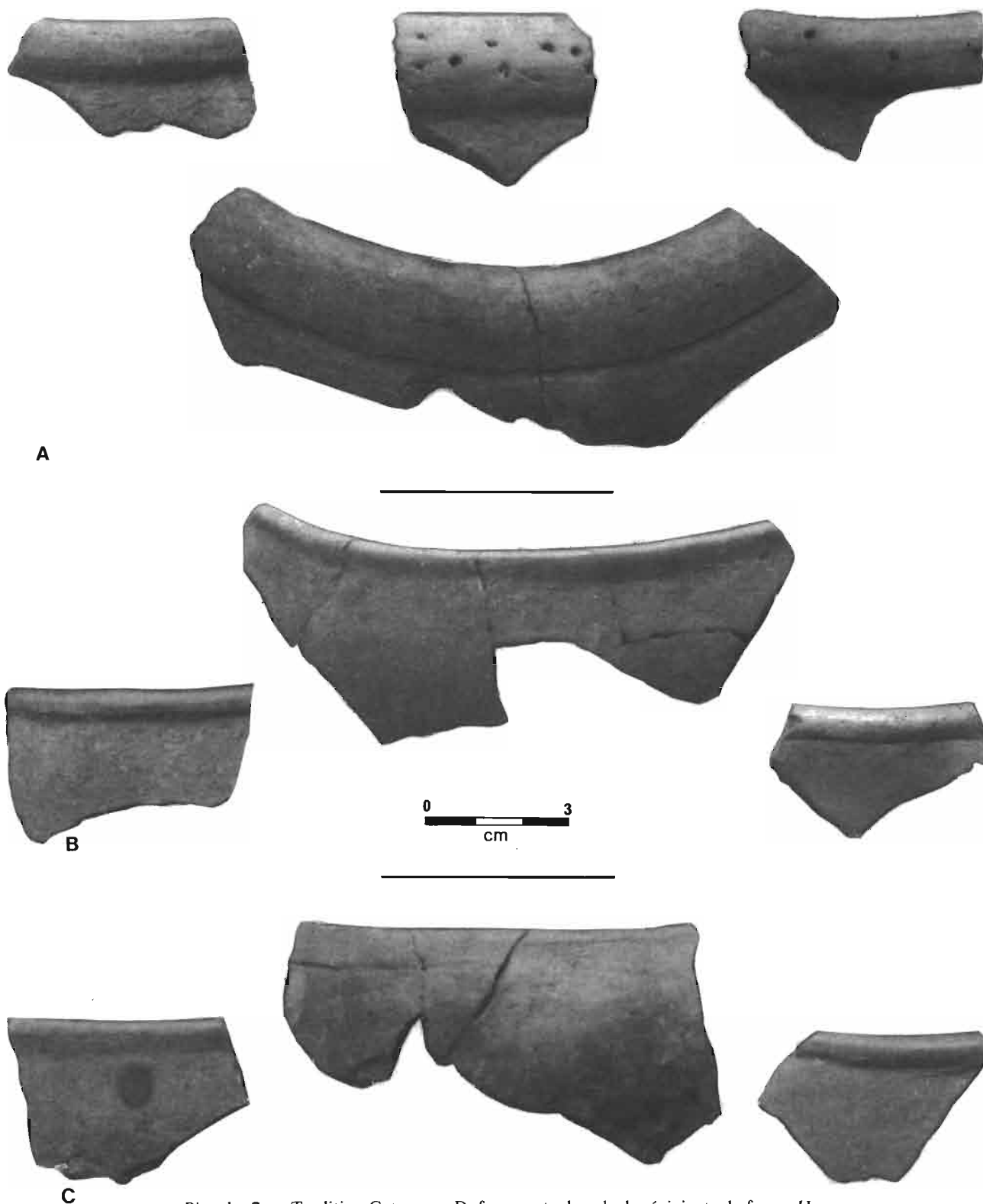


Planche 7 – Tradition Catamayo D, fragments de cols de récipients de forme H :
A – sous-type 1 ; B – sous-type 2 ; C – sous-type 3.

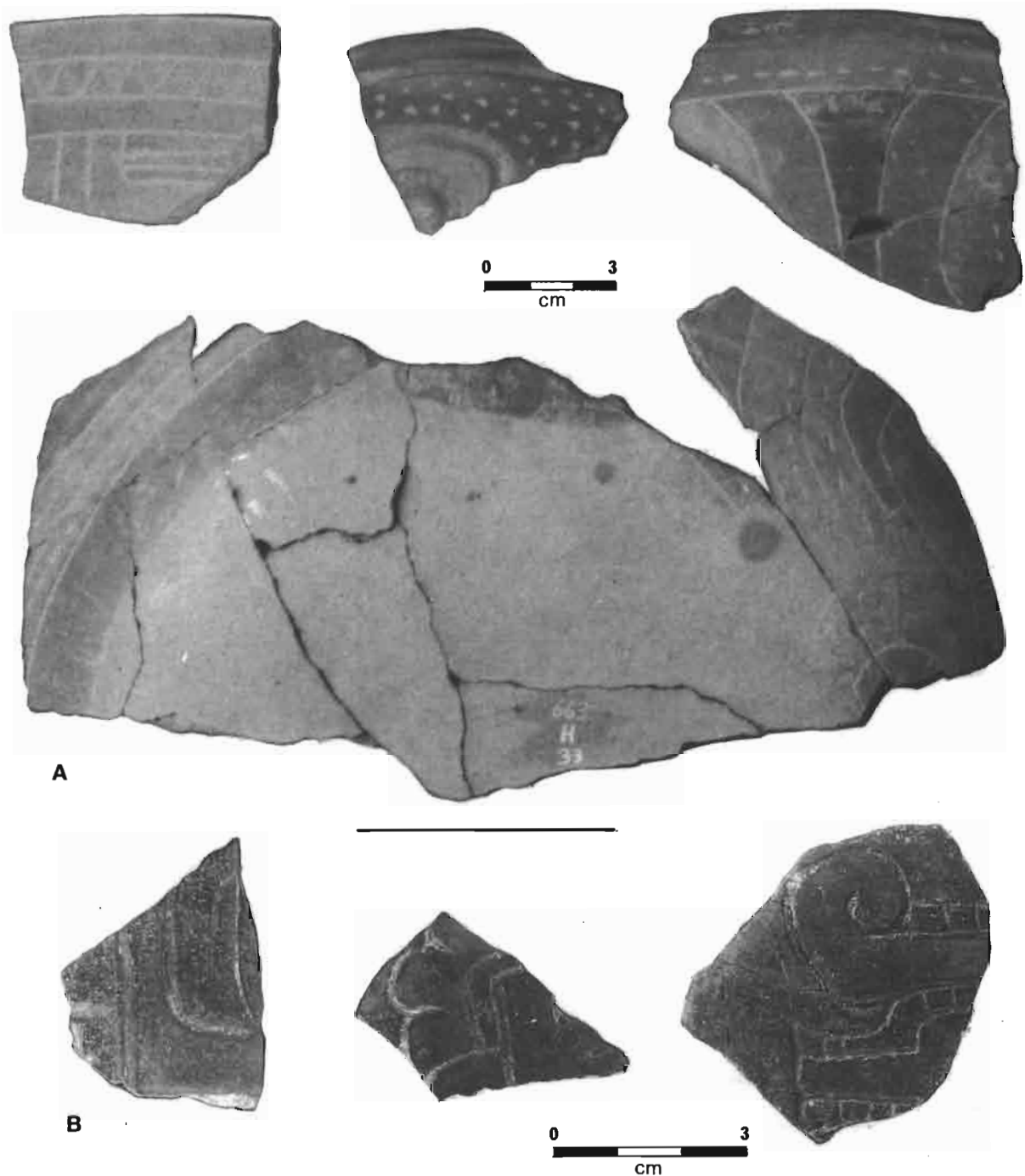


Planche 8 – Tradition Catamayo D : A – fragments de récipients de forme Y, décorés d'incisions et de motifs polychromes ; B – tessons décorés d'incisions pré-et post-cuisson.

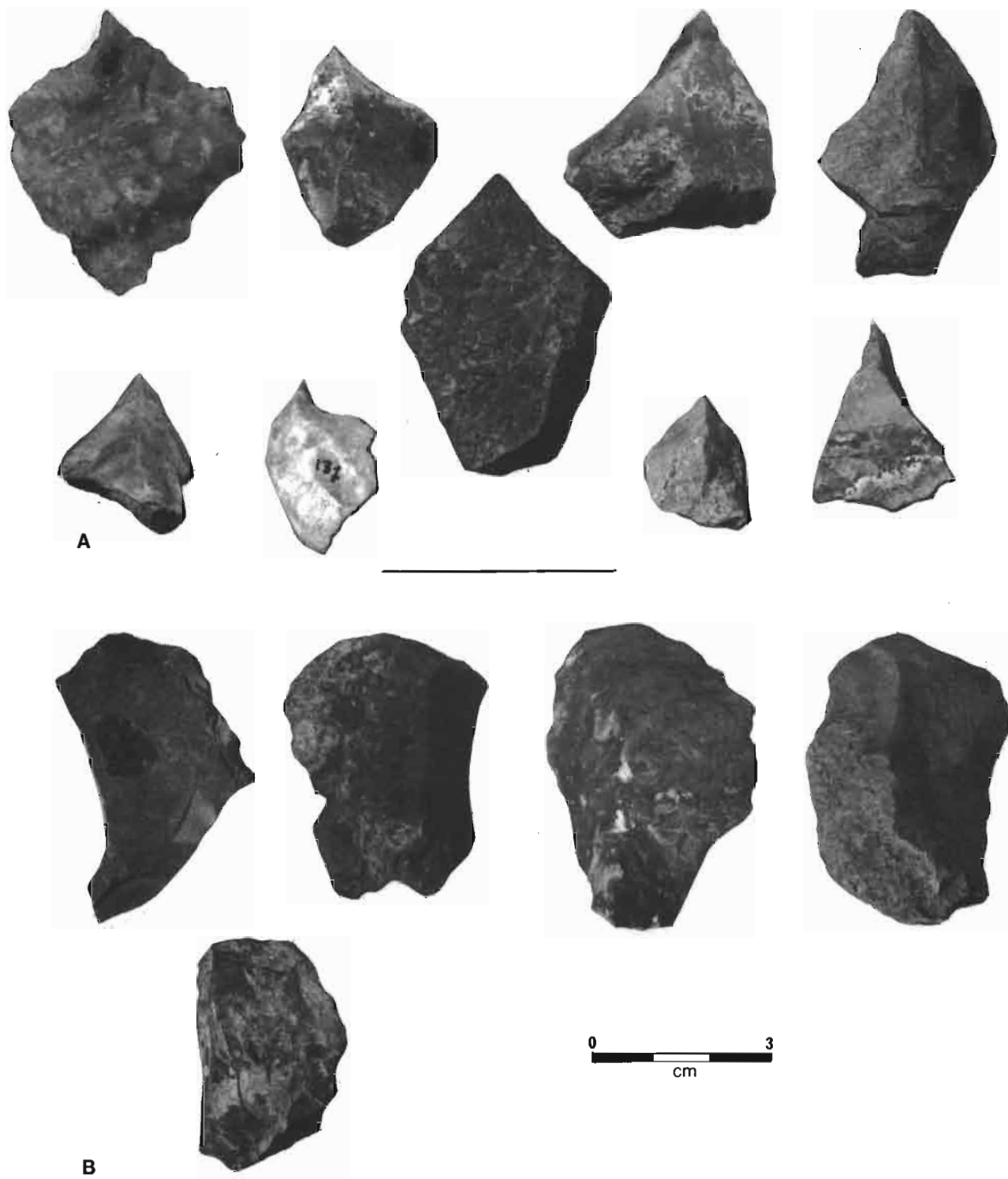


Planche 9 – Outillage lithique : A – perçoirs ; B – couteaux à dos.

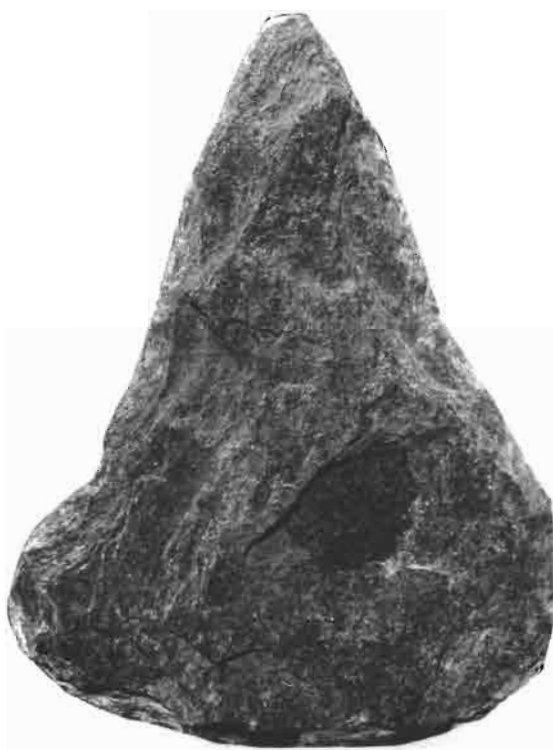
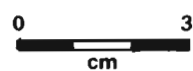


Planche 10 – Outillage lithique : lames de hache.

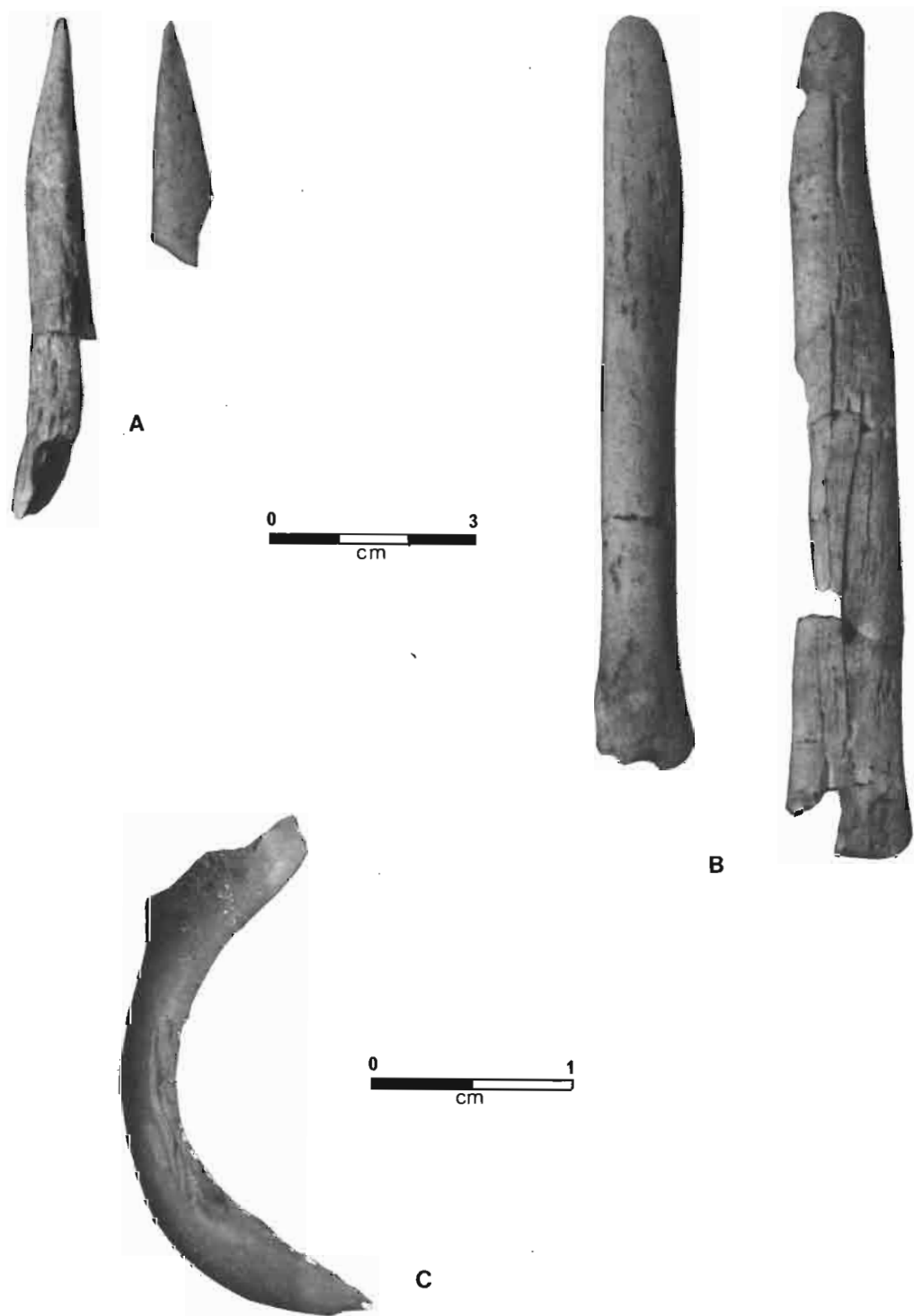


Planche 11 – Outillage osseux : A – poinçons ; B – lissoirs ; C – hameçon.

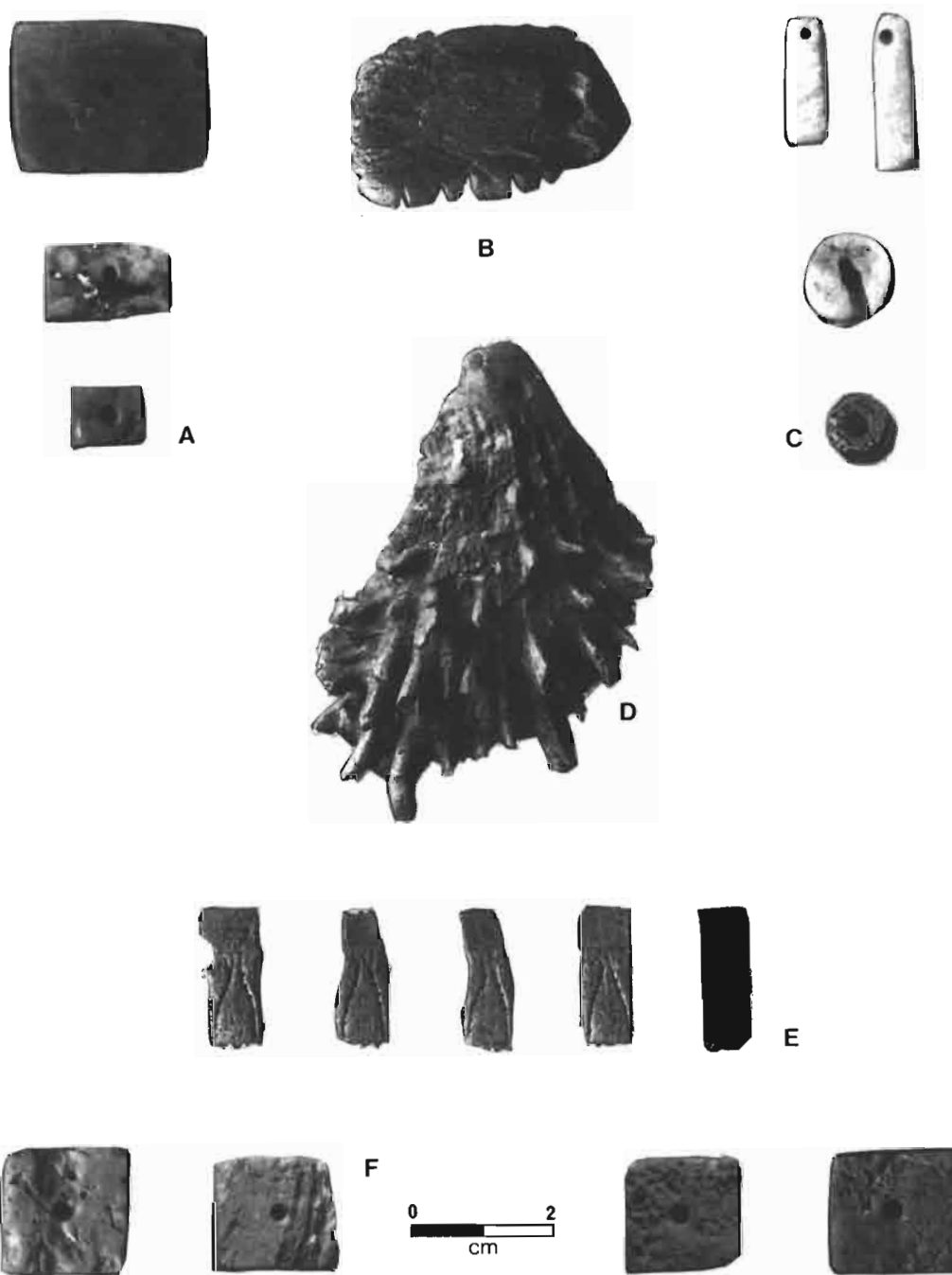


Planche 12 – Eléments de parure : A, B – en pierre ; C, D, F – en spondyle ;
E – en carapace de tatou.

CHAPITRE V

LA FOUILLE DU SITE FORMATIF DE LA VEGA

Jean GUFFROY

LE SITE

Il s'agit d'un monticule d'origine naturelle, situé à l'écart de la basse vallée et dominant la plaine environnante d'une quinzaine de mètres (Pl. 1). Long de 150 mètres, il est large de 120 mètres. Le versant est, abrupt, ne paraît pas avoir été occupé. La partie sommitale, ovale, a pour dimensions : 20 × 40 m. Le versant ouest présente une pente douce, d'une largeur de 70 m, faisant face à la vallée (fig. 1). Cette butte était couverte d'une végétation dégradée, peu dense, caractéristique de cette zone à *Acacia* et à *Croton* (Pl. 2). Un ancien cours d'eau torrentiel actuellement à sec coupe l'extrémité nord de l'élévation. Des travaux agricoles récents et l'aménagement de chemins de passage ont modifié sensiblement la structure de cette butte, par ailleurs soumise à de fortes érosions naturelles.

LE MATERIEL DE SUPERFICIE

De très nombreux vestiges jonchaient le sol de ce site lors de notre premier passage. Dans certaines zones, la concentration atteignait 1000 tessons au m². Ceux-ci étaient souvent très fragmentés et de petites dimensions. Plusieurs ramassages de surface furent effectués et permirent l'étude de plus de 600 fragments de bords et d'environ 300 tessons décorés.

Toutes les traditions céramiques formatives sont représentées, dans des proportions cependant très inégales. Seuls quelques rares tessons appartiennent à la tradition A. La tradition postérieure B est également assez mal représentée avec 5 % du matériel de superficie. Les deux traditions tardives dominent donc l'échantillon collecté et à la seule tradition D correspondent plus de 60 % des vestiges ¹.

La répartition des types céramiques paraît être la même sur l'ensemble du versant, sans concentrations attribuables à une époque particulière. La présence en superficie d'un plus grand nombre de vestiges correspondant à la tradition la plus tardive et aux derniers occupants du site semble tout à fait logique.

¹ Comme nous l'avons déjà indiqué au chapitre précédent, certains récipients de formes D et E, caractéristiques de la période C, ont vraisemblablement continué à être fabriqués durant la tradition D. Comme il nous était impossible d'attribuer les fragments rencontrés en superficie à une de ces traditions spécifiques, nous avons arbitrairement associé à la tradition C l'intégralité des formes D et E, la tradition postérieure étant uniquement créditée des formes nouvelles F, G et H. Cette tradition D est donc ici sous-estimée. Cette remarque vaut également pour les niveaux supérieurs remaniés. Dans un niveau apparemment homogène de tradition D (structure II, façade sud), les formes D et E représentaient respectivement 19 % et 13 % de l'échantillon. Si cette proportion est extrapolable à l'ensemble de la tradition et des niveaux, sa représentation pourrait donc être majorée de 30 %.

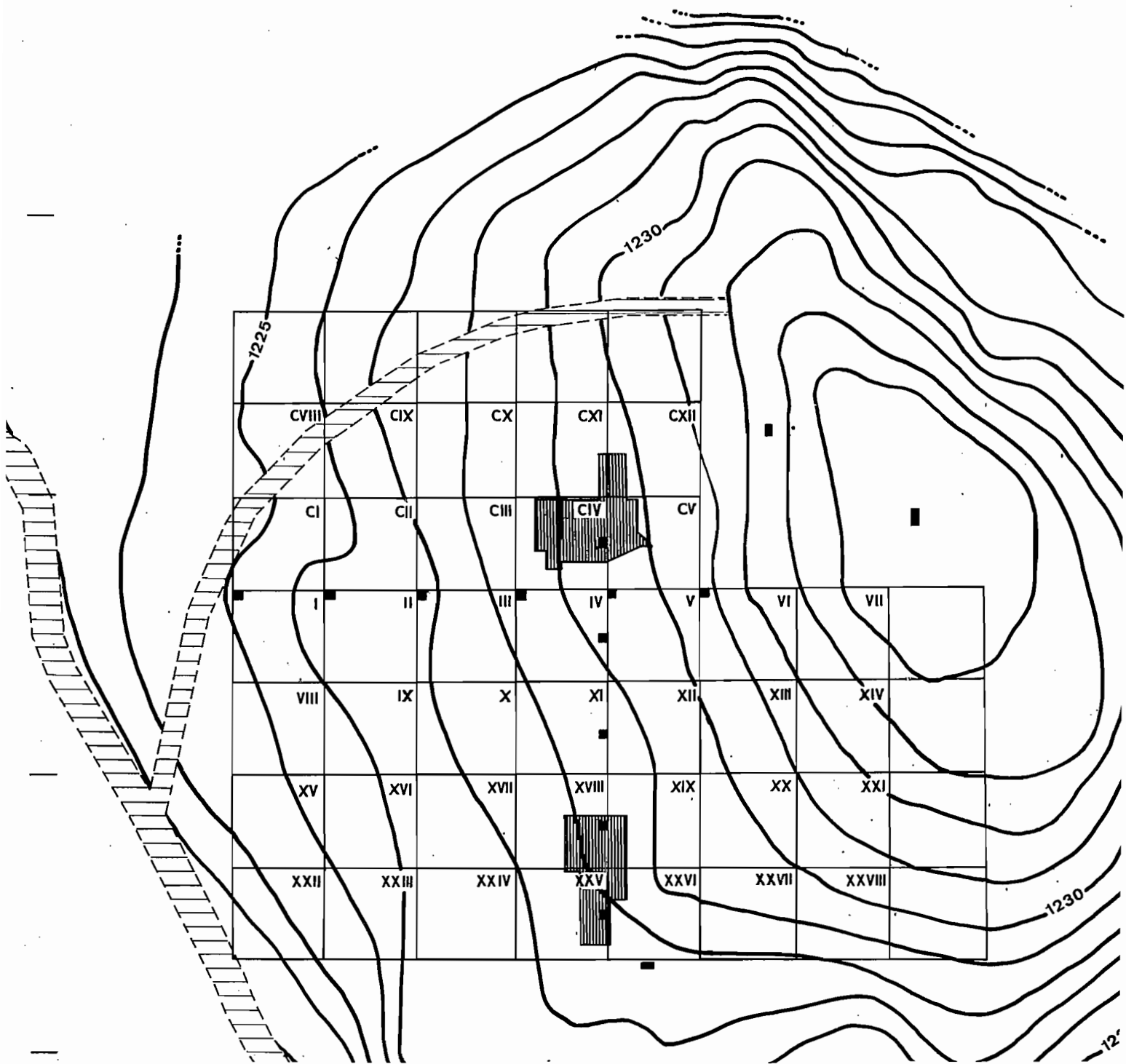


Fig. 1 – Plan du site n° 11 La Vega : carroyage, emplacements des sondages et zones fouillées

LES SONDAGES

Treize sondages ont été réalisés sur ce site ; trois d'entre eux, lors des prospections préliminaires de 1979, dix autres en 1981, au tout début de la campagne de fouille. Destinés à mettre en évidence les secteurs les plus intéressants du point de vue archéologique, ils devaient également permettre de caractériser l'occupation du monticule.

Le commencement des travaux s'est accompagné d'un relevé topographique et du carroyage du versant ouest, divisé en carrés de 10 m de côté, orientés suivant les points cardinaux. Les sondages, distants de 10 m, ont été répartis suivant deux axes orthogonaux (fig. 1).

Les sondages préliminaires de 1979

Le premier, réalisé sur la partie sommitale, démontra l'absence, dans ce secteur, de tout sol archéologique conservé. Le substratum stérile affleure en effet sur cette plate-forme dominant l'élévation. La destruction des éventuels niveaux d'occupation résulte vraisemblablement pour une part, de l'érosion naturelle, pour l'autre, de travaux agricoles récents². Une grande partie des dépôts de pente remaniés provient probablement de ce secteur. Le second sondage effectué dans la partie haute du site, à quelques mètres du sommet permit la découverte de quelques tessons répartis sur une épaisseur de 35 cm. Ils appartenaient dans leur grande majorité à la tradition Catamayo C. Dans le troisième sondage, situé à proximité du versant sud de l'élévation, la couche supérieure épaisse de 35 cm, également remaniée, contenait un matériel attribuable pour l'essentiel aux périodes C et D. A cette profondeur est apparu un niveau en place auquel était associé un matériel céramique de tradition B³ et un petit foyer à cuvette dont les cendres furent datées (CRG 211) de 2787 ± 94 BP.

Les sondages de 1981 : axe ouest-est

Cinq sondages, d'une superficie de 1 m² ont été réalisés en suivant un alignement ouest-est, du bas de la pente vers la plate-forme sommitale. Ils correspondent aux carrés A 10 des zones I, II, III, IV et V (fig. 1). La fouille fut effectuée par niveaux artificiels de 5 cm d'épaisseur.

La stratigraphie

Dans la zone I, située au pied de l'élévation, le matériel archéologique est abondant dans les niveaux supérieurs (plus de 100 tessons au m²) (fig. 2) et le demeure jusqu'à 40 cm de profondeur. Il est associé à une couche de terre pulvérulente grise, parfois légèrement compactée. Plus rares entre - 40 et - 50 cm, les tessons disparaissent complètement à cette profondeur où commence un sol granuleux noir, stérile, vraisemblablement antérieur à l'occupation du site (voir infra).

Si l'on remonte la pente, il apparaît, en considérant les sondages des zones II et III (fig. 2), que la concentration superficielle (10 cm supérieurs) demeure importante mais diminue régulièrement pour atteindre 35 tessons au m² en zone IV. A partir de 10 cm de profondeur, les vestiges deviennent plus rares, avec cependant un regain de fréquence entre - 25 et - 35 cm. Est apparu, en effet, lors de la fouille, dans ces trois sondages, à environ 30 cm sous le sol actuel, un niveau légèrement induré contenant des vestiges divers (dont des

² Ces travaux, qui ont eu lieu il y a moins d'une dizaine d'années, nous ont été confirmés par les actuels propriétaires du site : la société coopérative agro-culturelle Catamayo que nous tenons à remercier ici pour leur collaboration.

³ A côté des fragments de récipients de forme B, caractéristiques de cette tradition, se trouvaient cependant des tessons décorés et des goulots de bouteille dont aucun autre exemplaire ne fut découvert postérieurement. L'attribution de ce niveau à une phase tardive de la tradition B ou à une phase de transition B/C est crédible.

Zones Niveaux	I	II	III	IV	V
cm					
0-5					
5-10					
10-15					
15-20					
20-25					
25-30					
30-35					
35-40					
40-45					
45-50					
50-55					

EFFECTIFS :

0 -19	20-39	40-59	60-79	80-99	100 et >
					

Fig. 2 – La Vega – Sondages dans les zones I, II, III, IV et V : effectifs du matériel céramique recueilli par niveaux artificiels de 5 cm

ossements et éléments de parure) en position sub-horizontale. Il s'agit plus vraisemblablement d'un paléosol, né d'un moment d'arrêt de l'érosion, que de sols d'occupation en place.

Le sondage IV, situé à mi-pente, est caractérisé par la relative rareté du matériel céramique, présent cependant jusqu'à une profondeur de 50 cm. A ce niveau, les tessons sont aussi nombreux qu'en superficie (fig. 2).

Le sondage V, réalisé à proximité de la structure II, contient un matériel relativement abondant dans les 10 cm supérieurs, plus rare à la partie inférieure. Cette stratigraphie est semblable à celle de la zone située à l'extérieur de la structure construite.

Si l'on considère ces données dans leur ensemble, il apparaît que c'est dans la zone basse que la concentration du matériel céramique est la plus importante et cela pour tous les niveaux. La diminution d'ouest en est est constante, à l'exception des niveaux supérieurs du sondage V, où la concentration peut être due à la proximité de la construction. Les dépôts pourraient s'être accumulés dans la partie basse en deux phases dont la plus récente est plus riche en matériel céramique. Le possible moment d'arrêt dans l'accumulation correspondrait au niveau – 30 cm. L'épaisseur de la couche archéologique varie relativement peu d'une zone à l'autre et le sol stérile est partout atteint entre – 45 et – 50 cm de profondeur.

Le matériel archéologique

Dans le sondage effectué en zone I, les tessons de bords attribuables à une forme précise appartiennent, dans leur majorité, aux types céramiques D (30 %) et E (33 %), caractéristiques de la tradition Catamayo C. La présence de tessons correspondant aux formes C (Tradition B) (7 %) et H (Tradition D) (10 %) indique cependant qu'il ne s'agit pas de niveaux parfaitement homogènes. Deux tessons attribuables à la tradition A ayant également été découverts, toutes les traditions formatives sont donc représentées, bien que dans des proportions très différentes. Il n'apparaît pas de différence notable entre le matériel des niveaux inférieurs et supérieurs.

Les sondages des zones II et III ont livré un matériel sensiblement similaire parmi lequel prédominent les formes associées à la tradition C (sondage II : forme D = 25 %, forme E = 35 % ; sondage III : formes D-E = 45 %). Dans ce dernier sondage, les types caractéristiques des autres traditions sont extrêmement rares et totalement absents des niveaux inférieurs.

Le sondage IV, qui se singularise par son faible effectif, contenait des tessons des trois traditions Catamayo B (30 %), C (35 %) et D (35 %).

Le sondage V possède également un matériel différent. Les niveaux supérieurs contenaient des fragments de bords attribuables, pour moitié, aux traditions C et D. Les tessons provenant des 25 cm inférieurs se rapportaient entièrement à la tradition D (formes G et H). Cette répartition stratigraphique est similaire à celle des sols extérieurs de la structure II (voir infra), ce qui est normal compte tenu de la proximité du sondage.

Les tessons décorés confirment, pour l'essentiel, l'analyse par formes. Les techniques décoratives associées aux traditions C et D apparaissent dans les sondages dans des proportions proches de celles des types céramiques. Ainsi, dans les niveaux inférieurs du sondage V, auxquels correspond un matériel homogène de tradition D, les lèvres peintes en rouge sont absentes et celles peintes en orange, bien représentées.

Interprétations

Si l'on considère l'ensemble de ces données, il apparaît que les dépôts qui couvrent l'élévation sont composés pour l'essentiel d'une couche épaisse, dans les zones basses, de 40 à 50 cm, de terre grise souvent pulvérulente, contenant des vestiges archéologiques parfois abondants, surmontant une couche de terre noire, granuleuse, dure et stérile.

Du pied au sommet de l'élévation, on peut reconnaître plusieurs secteurs présentant des caractéristiques différentes. Dans les zones basses (I, II et III), se sont accumulés des dépôts

résultant vraisemblablement en majeure partie de l'érosion de la partie sommitale et du haut des pentes. Ils contiennent un matériel céramique abondant, différent du matériel de superficie, attribuable en majorité à la tradition C. Les autres traditions céramiques étant représentées en faible quantité, il ne s'agit cependant pas de niveaux homogènes. L'accumulation de ces dépôts de pente paraît être postérieure à l'occupation du site et pourrait s'être réalisée en deux phases avec un moment d'arrêt correspondant au niveau - 30 cm. Il n'est pas apparu de différences notables entre le matériel céramique des couches inférieures et supérieures. Aucun sol en place ne semble avoir été conservé dans la zone des sondages. Leur présence dans d'autres secteurs de la basse pente est possible quoique peu probable.

La zone IV représente une zone de transition dont la singularité paraît due à sa situation à mi-pente. Elle est caractérisée par la faible importance numérique et la plus grande variété de l'échantillon collecté. Les trois traditions les plus récentes sont représentées dans des proportions similaires, ce qui semble indiquer la présence de dépôts plus remaniés que ceux de la partie basse.

La zone V et la partie haute de la butte présentent une couche superficielle contenant un matériel varié appartenant aux traditions C et D, surmontant, par endroits, des sols en place ou des niveaux peu remaniés associés à un matériel homogène. Dans le sondage V, ceux-ci sont attribuables à la tradition D et représentent la continuation des sols, extérieurs à la structure.

Sur la partie sommitale, ne fut découvert aucun sol d'accumulation, situation qui résulte plutôt de l'érosion que d'une absence d'occupation.

Sondages de 1981 : axe nord-sud

Cinq sondages ont été réalisés en suivant cet axe, dans la partie haute de la pente, dans les carrés F1 des zones CIV, IV, XI, XVIII et XXV (fig. 1).

Le sondage réalisé en zone CIV correspond à l'intérieur d'une des structures fouillées. La couche superficielle contenait un matériel peu abondant et varié appartenant à plusieurs traditions. Sont apparus ensuite des niveaux légèrement remaniés et des sols en place, associés à des vestiges attribuables dans leur intégralité à la tradition B.

La situation est similaire dans la zone XVIII où le sondage permit la découverte du muret appartenant à la structure I. La couche superficielle contient un matériel varié appartenant à plusieurs traditions, les niveaux sous-jacents sont homogènes. La stratigraphie est relativement complexe. Le sondage réalisé en zone XXV correspond également à un secteur fouillé. Le matériel céramique y est particulièrement abondant (fig. 3) et attribuable à plusieurs traditions.

Dans le secteur intermédiaire, entre les deux structures (zones IV et XI), on retrouve la couche superficielle pulvérulente grise contenant d'assez nombreux vestiges (fig. 3), qui se raréfient rapidement et disparaissent à partir de 20 cm de profondeur. Apparaît ensuite le sol granuleux, brun, dur et stérile. Le matériel archéologique est attribuable à plusieurs traditions.

Ces données confirment l'existence dans la partie haute d'une couche superficielle contenant un matériel varié et remanié, surmontant parfois des niveaux ou des sols en place associés à des structures construites. Dans les zones éloignées de ces structures et dans les zones où ces niveaux ont disparu, cette couche est directement sus-jacente au sol brun stérile. Elle est alors beaucoup moins épaisse que dans la partie basse, où l'accumulation des dépôts, qui résulte vraisemblablement en majeure partie de phénomènes de solifluxion, est logiquement plus importante.

Zones Niveaux cm	CIV	IV	XI	XVIII	XXV
0-5	●	●	●	●	●
5-10	●	●	●	●	●
10-15	●	●	●	●	●
15-20	↓	●	●	●	↓
20-25	Voir sols intérieurs Structure II			●	Voir sols extérieurs Structure I
25-30				● ↓	
30-35				Voir sols intérieurs Structure I	

EFFECTIFS :					
0-19	20-39	40-59	60-79	80-99	100 et >
●	●	●	●	●	●

Fig. 3 – La Vega – Sondages dans les zones CIV, IV, XI, XVIII et XXV : effectifs du matériel céramique recueilli par niveaux artificiels de 5 cm

LA STRUCTURE I

Cette construction fut découverte lors d'un des sondages réalisés au début de la campagne de fouille 1981, dans la zone XVIII (carré F 1). Un muret étant apparu, la poursuite du décapage fut décidée. La fouille intéressa l'intégralité de la zone intérieure de cette structure et une partie des sols extérieurs et fut menée à bien sur une superficie de 55 m², jusqu'au substratum stérile. Les niveaux supérieurs remaniés furent fouillés par niveaux artificiels de 5 puis de 10 cm. Les sols, considérés lors de ces travaux comme probablement en place, furent décapés et suivis sur l'ensemble de la surface découverte. Ils firent l'objet d'un relevé cartographique et photographique, au mètre carré.

Les couches sédimentaires

Sept couches de nature différente furent mises au jour (fig. 4 et 5). Leur importance varie d'une zone à l'autre et certaines ne sont présentes que dans des secteurs réduits. Des échantillons de chacune d'elles furent prélevés et remis pour analyse à l'Université polytechnique de Guayaquil. Les résultats ne nous étant pas parvenus, il nous est impossible de faire figurer ici la composition exacte de ces sédiments.

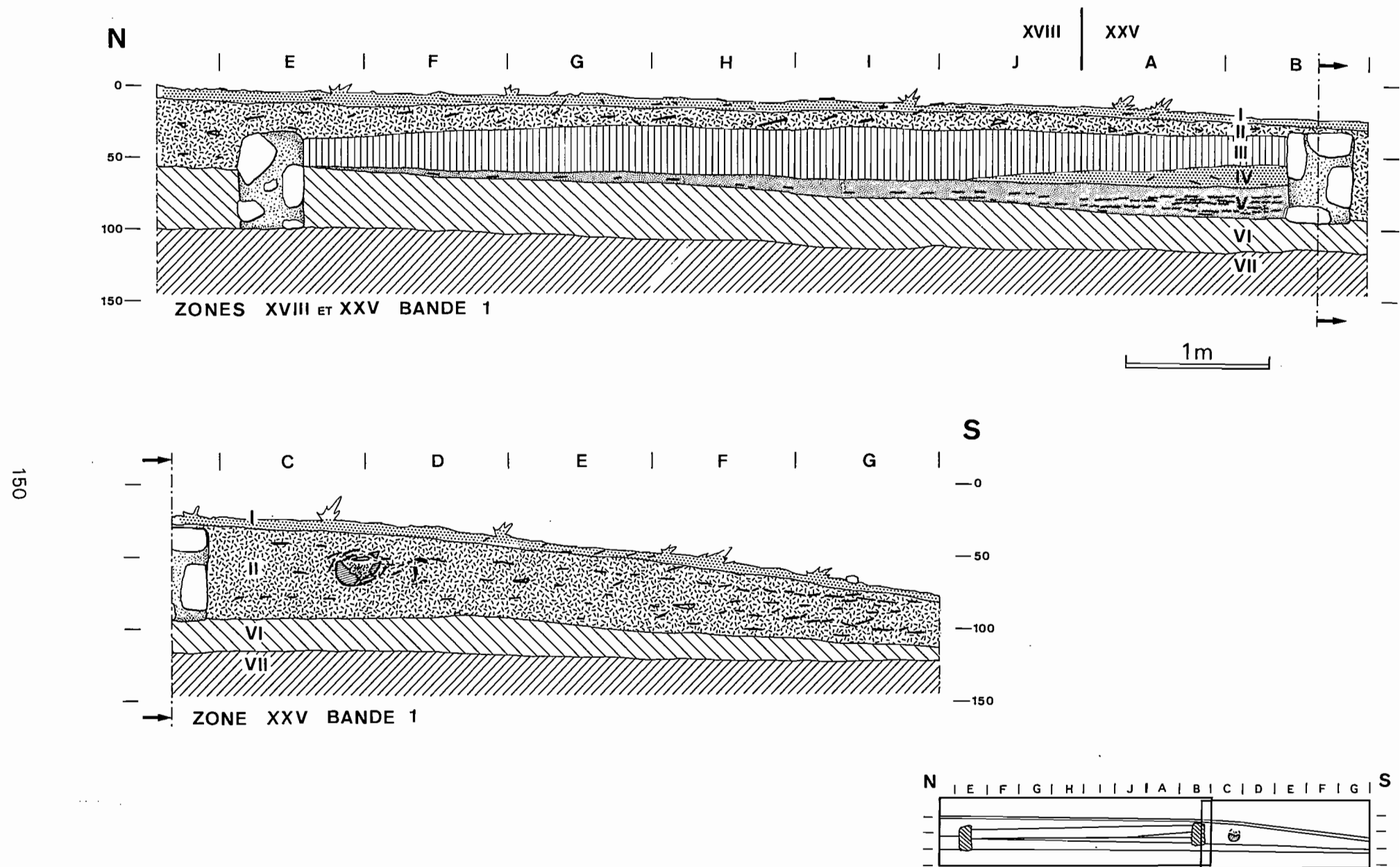


Fig. 4 – La Vega, structure I : coupe stratigraphique nord-sud

Couche I

De couleur grise ⁴, elle a une structure fine, pulvérulente et correspond très vraisemblablement à des apports éoliens modernes. Parfois compactée à sa partie inférieure, elle contient un matériel archéologique bouleversé, provenant pour l'essentiel de la partie sommitale du site et peu différent du matériel de superficie. Cette couche était présente sur l'ensemble de l'espace fouillé. Son épaisseur qui peut varier légèrement d'une zone à l'autre est en moyenne de 5 cm. La surface de contact avec la couche II est irrégulière. La transition entre les couches I et II pourrait correspondre à un moment d'arrêt dans l'accumulation des dépôts, accompagné de ravinement.

Couche II

De couleur également grise ⁴, ces sédiments sont très proches des précédents, bien que plus compactés et plus altérés. Ils pourraient correspondre à des dépôts de ruissellement, alternés de dépôts éoliens et être liés à une phase climatique plus sèche que l'actuelle. Dans certains secteurs ces sédiments sont proches de la kaolinite. Ils contiennent un matériel archéologique également remanié, numériquement moins important que celui de la couche I. L'épaisseur moyenne de cette couche est de 15 cm, elle atteint cependant 30 cm d'épaisseur dans la zone correspondant au talus (zone XVIII, bande 4). A l'extérieur de la structure elle surmonte directement la couche stérile VI.

Les couches I et II correspondent au niveau supérieur des sondages.

Couche III

De couleur brun-jaune ⁴, cette couche contenant quelques blocs de pierre résulte vraisemblablement d'un apport en nappe, associé à de fortes pluies d'orages, qui a envahi la partie intérieure de la structure et détruit, en les évacuant, une partie des sols archéologiques. Elle provient de la partie supérieure du site. De même nature que le substratum, elle est également parfaitement stérile. Elle est présente uniquement à l'intérieur de la structure et sur le talus, absente dans la zone extérieure. Son épaisseur varie : dans le secteur nord elle est de 20 à 25 cm, dans la partie sud où certains sols archéologiques ont été conservés, de 10 à 15 cm et sur le talus, de 30 cm.

Couche IV

De couleur brune ⁴ et de texture granuleuse, elle n'est présente que sur quelques mètres carrés, dans la partie sud de la structure (zone XXV, bandes A et B). Il pourrait s'agir de dépôts, légèrement remaniés, contenant de la matière humique et correspondant à une période humide. Cette couche, dont l'épaisseur ne dépasse pas 5 cm surmontait probablement, à l'intérieur de la structure, l'ensemble des sols archéologiques et fut détruite, dans la zone nord, lors de l'arrivée de la couche III. Sa conservation peut être due à la proximité du muret construit. Elle contient un matériel archéologique homogène attribuable en totalité à la tradition B. De par sa nature, elle est proche de la couche VI stérile, antérieure à l'occupation humaine, et son altération pourrait être liée à un moment d'abandon de la construction.

Couche V

De couleur grise ⁴, durs et de texture très fine, ces sédiments sont directement associés aux sols archéologiques en place. Ils ne sont présents qu'à l'intérieur de la structure où leur épaisseur varie de 5 à 30 cm. Cette variation paraît, de nouveau, due à la destruction d'une

⁴ Selon le code de couleur des sols (de A. Cailleux, éditeur : Boubée, Paris) : Couche I = NP 92, Couche II = P 92, Couche III = P 70, Couche IV = R 51, Couche V = N 71, Couche VI = R 51, Couche VII = NM 50.

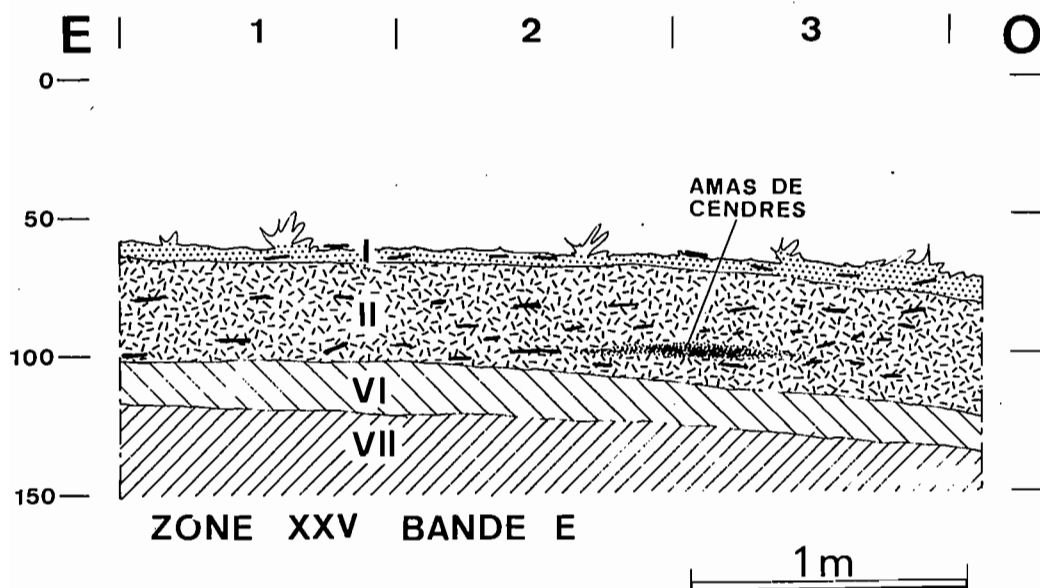
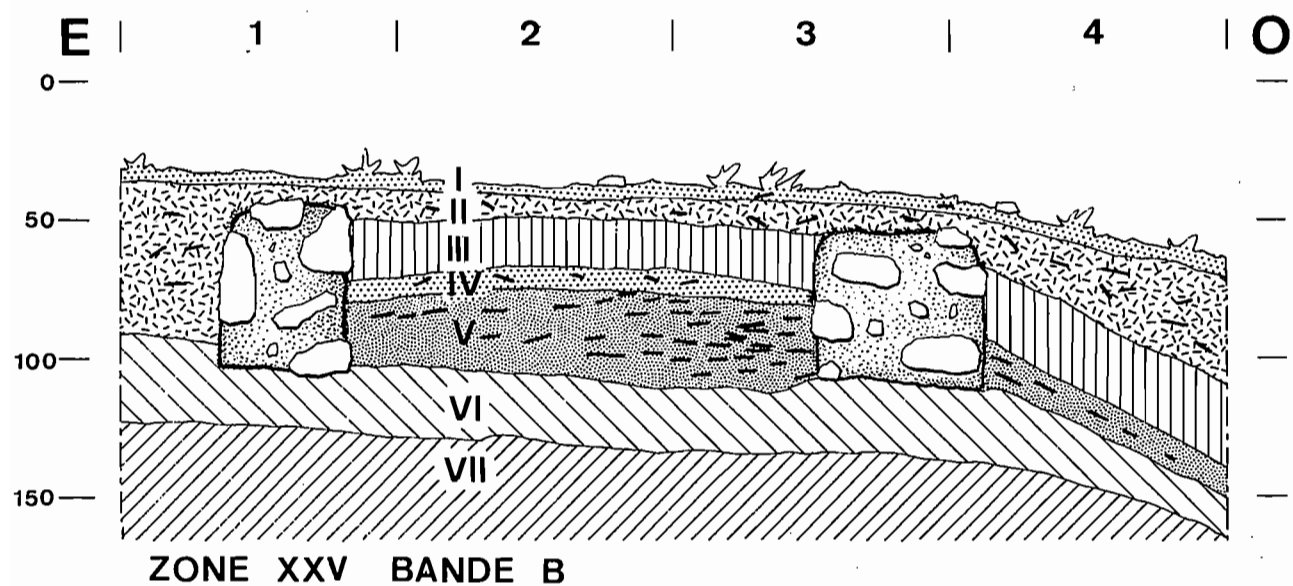
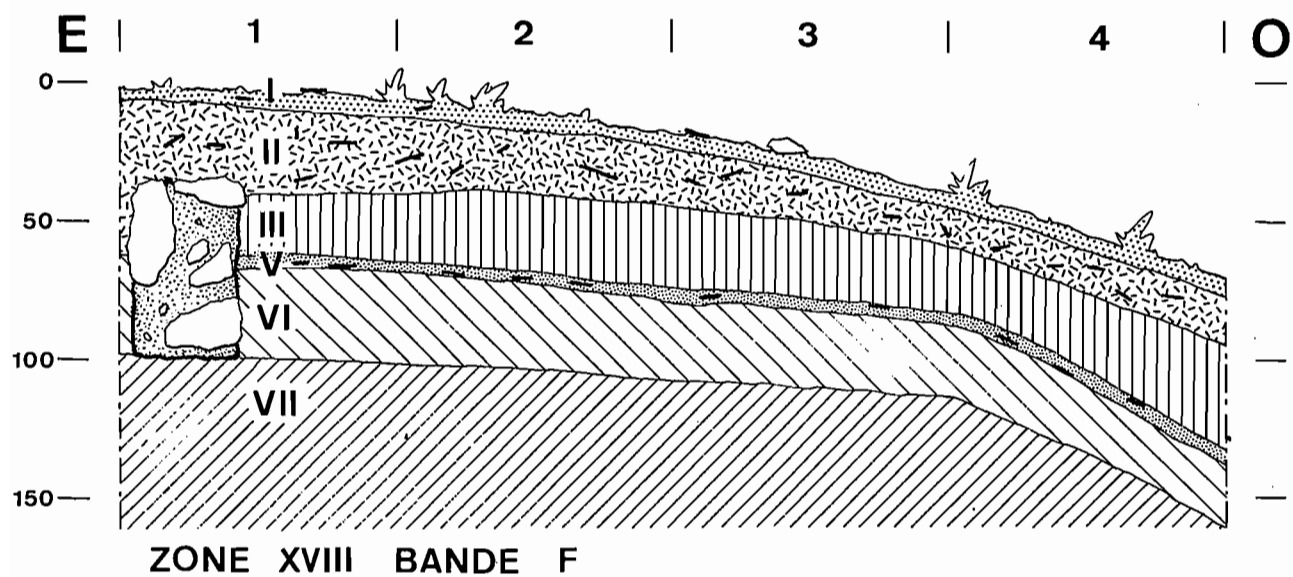


Fig. 5 – La Vega, structure I : coupes stratigraphiques est-ouest

partie des sols lors des apports postérieurs. Ils ne sont bien conservés que dans la zone sud (zone XVIII, bande J et XXV A et B), sous la couche IV, en raison du pendage et de la protection du muret. Dans le secteur nord, la couche V est peu épaisse et n'a donné lieu qu'à un seul décapage. Elle avait disparu d'une bande large de 50 cm, longeant le muret (fig. 6). Sur le talus, quelques tessons, associés au même sédiment, furent découverts sous la couche stérile III.

Couche VI

De couleur brun gris ⁴ et de texture dure et granuleuse, cette couche correspond au sol existant lors de l'arrivée des premiers occupants. Rencontrée également à la partie inférieure des sondages, elle semble avoir contenu beaucoup de matières humiques. Elle est présente aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la structure et est parfaitement stérile. Son épaisseur qui paraît assez régulière est de 30 cm.

Couche VII

De couleur brun-rouge clair ⁴, elle correspond au substratum stérile et est composée de matériaux détritiques en place.

La structure construite

La construction mise au jour dans cette zone est de forme relativement simple (fig. 6 ; Pl. 3). Il s'agit d'un muret, large de 20 à 40 cm, composé de pierres de tailles variées dont les plus importantes ne dépassent pas 30 cm de longueur, prises dans un ciment argileux de couleur grise (Pl. 6). Il ne paraît avoir bénéficié d'aucun revêtement intérieur ni extérieur. Ce muret est apparu entre 15 et 25 cm sous le sol actuel et présentait une surface sensiblement horizontale. A l'exception du secteur nord-est (zone XVIII, carrés E-F 4-5), il ne fut découvert au pied de celui-ci aucune trace d'éboulement. Ce muret avait une hauteur conservée de 40 à 50 cm et s'enfonçait, au nord, d'une dizaine de centimètres dans la couche stérile VI.

Cette structure a une forme générale hémisphérique. Longue de 8 mètres, elle a une largeur maximale de 4 m. Elle paraît avoir été ouverte librement sur l'ouest où la ligne de séparation entre la zone intérieure couverte et l'extérieur correspond à un talus à fort pendage (Pl. 10B). La ligne de rupture de pente est dans le prolongement des extrémités du muret. Au sud, cette extrémité correspond à un retour du mur qui délimite un petit espace intérieur où la concentration des vestiges était particulièrement importante. Au nord, où ne subsistait qu'un muret parallèle au mur principal (zone XVIII, F 3-4) pouvait exister une forme symétrique, en partie détruite. Les pierres découvertes en E-F 4-5 correspondraient à cette partie, écroulée, de la construction. Celle-ci adossée à l'élévation faisait donc face à la basse vallée (Pl. 4, 5).

Au centre de cette structure, à la limite des carrés I 3 et I 4 fut découvert, lors de la fouille, un espace circulaire de 40 cm de diamètre, contenant un sédiment durci de nature légèrement différente de celle des couches archéologiques environnantes (Pl. 10A). Il pourrait correspondre à l'emplacement d'un poteau central ayant pu soutenir une charpente de branches et branchages. La distance de ce poteau au mur le plus éloigné ne dépasse pas trois mètres. Aucune autre trace de pilier ne fut découverte mais les éléments mis au jour semblent permettre une reconstitution cohérente (fig. 7).

Les niveaux supérieurs (couches I et II)

Niveau artificiel 0-10 cm (couche I)

Répartition du matériel : Ces 10 cm supérieurs ont fourni un matériel archéologique abondant (7 600 tessons) mais très inégalement réparti (fig. 8). Le carré le moins peuplé

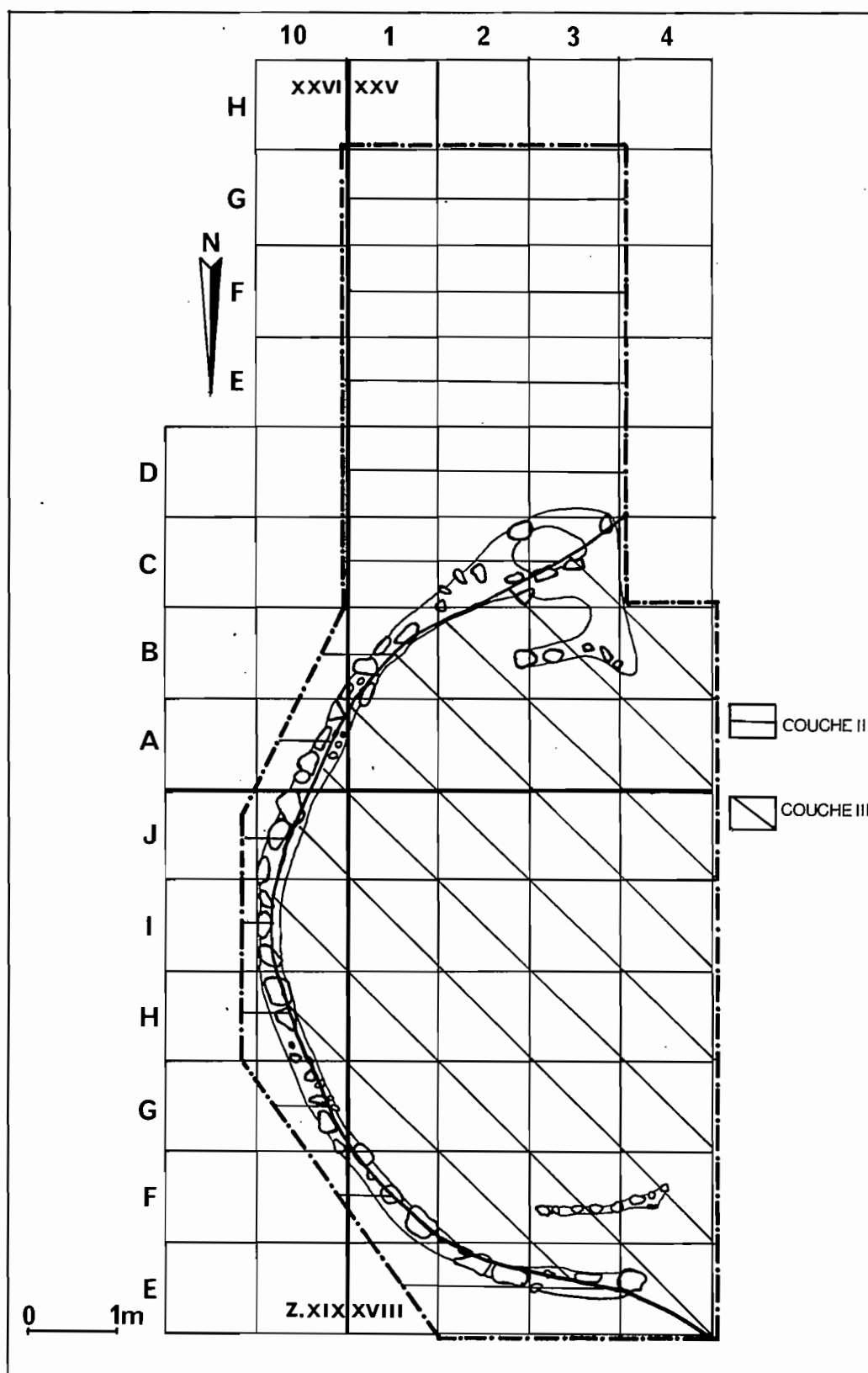


Fig. 6 – La Vega, structure I : plan de la structure construite
répartition des couches sédimentaires supérieures

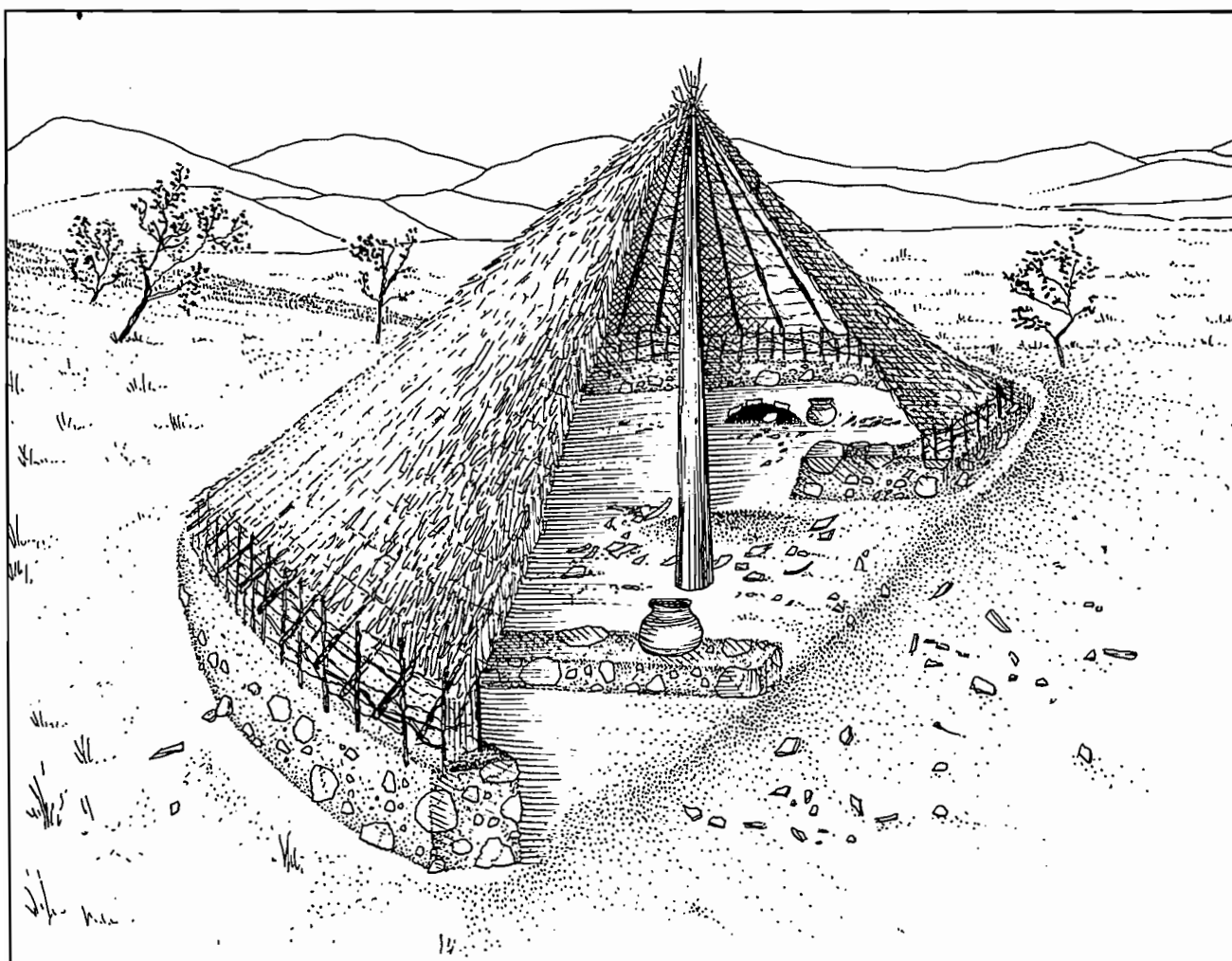
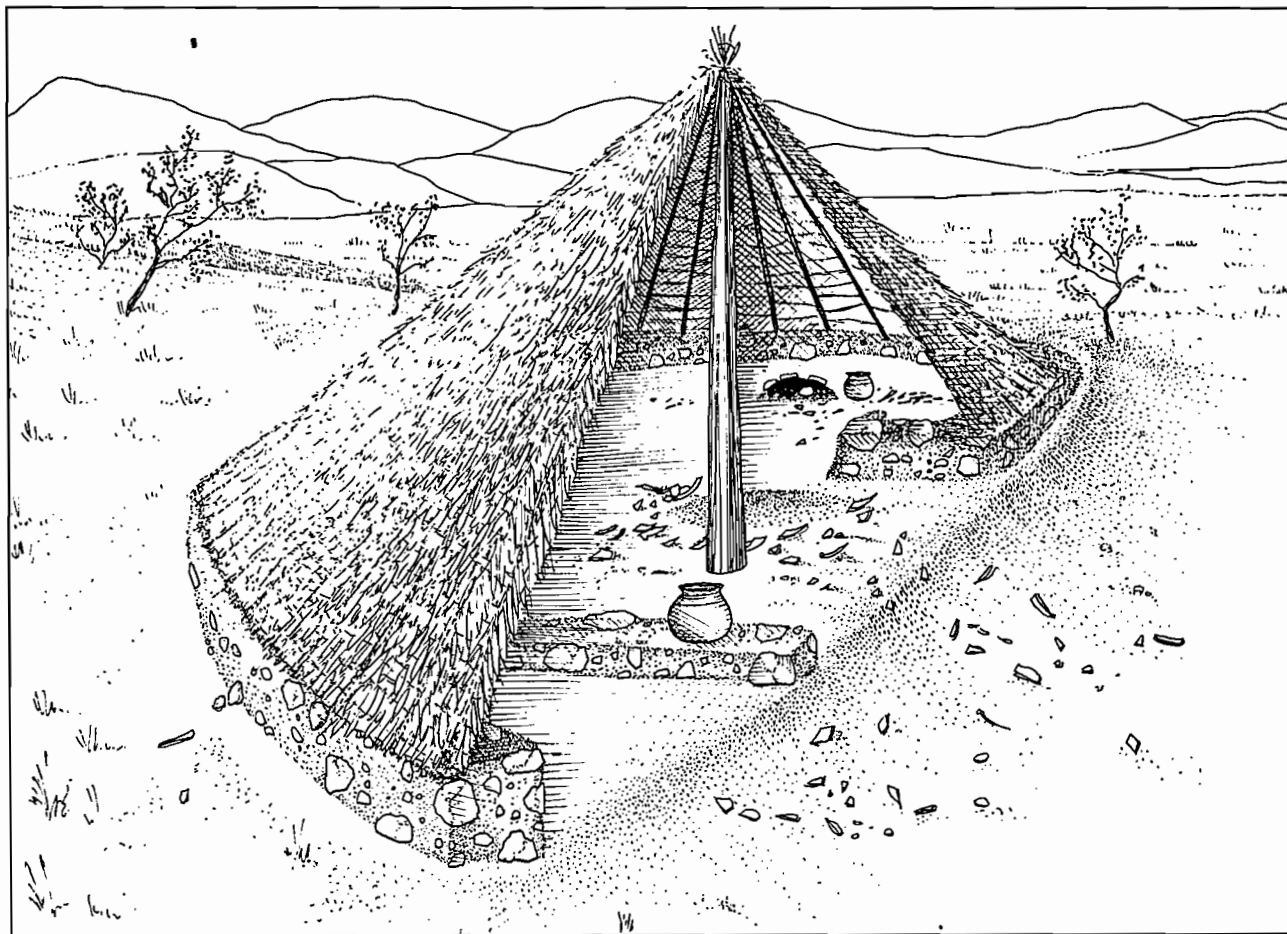


Fig. 7 – Deux reconstitutions possibles de la structure I de La Vega

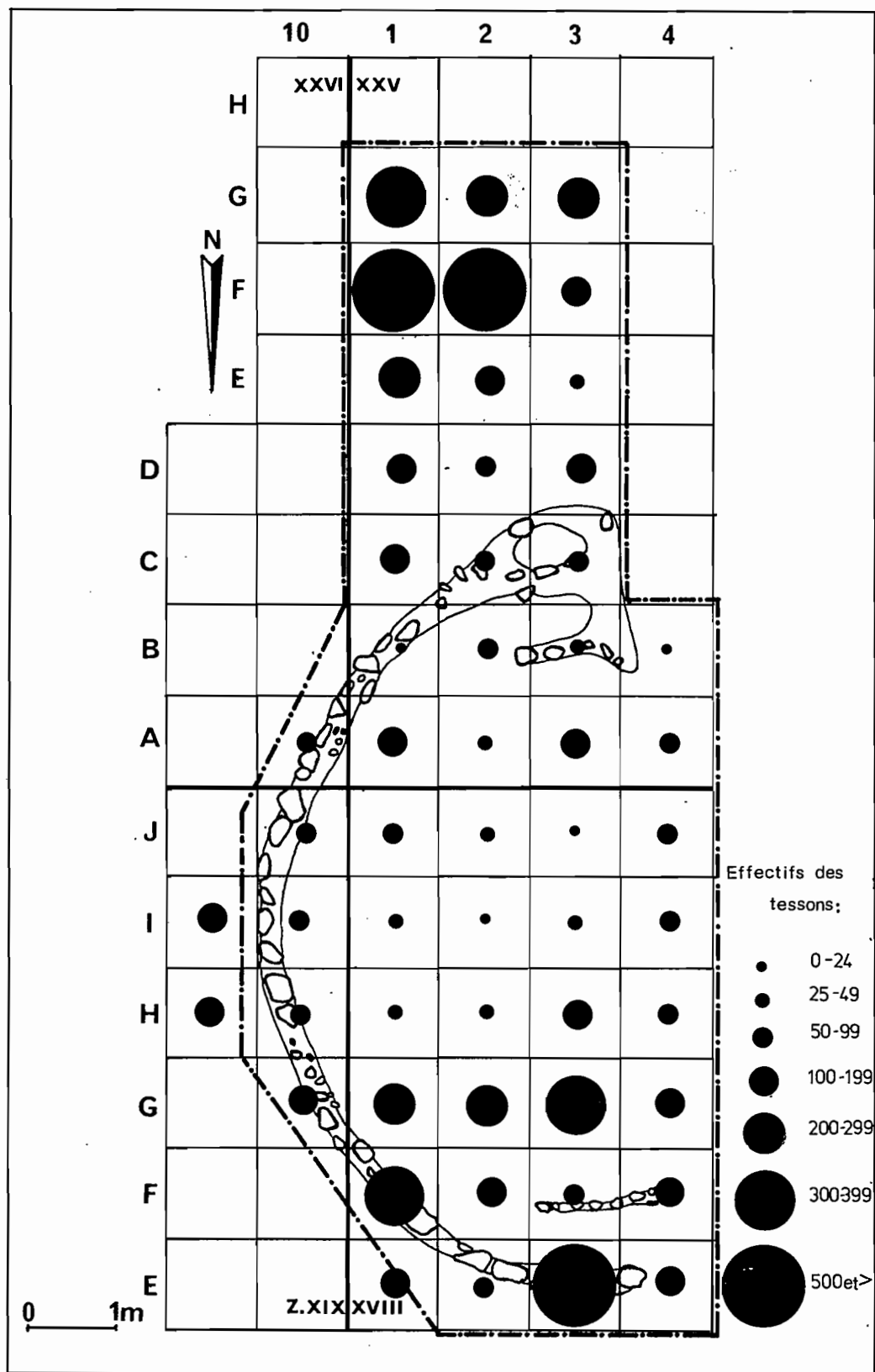


Fig. 8 – La Vega, structure I : effectifs du matériel céramique (niveau artificiel 0-10 cm)

(zone XVIII, J 3) a fourni seulement 13 tessons, le plus riche en matériel (zone XXV, F 1) : 616 fragments céramiques. Il existe également des différences notables entre carrés adjacents (zone XVIII, G 2 : 211, H 2 : 26 ; zone XXV, E 3 : 25, F 2 : 514). Bien que cette répartition paraisse en partie aléatoire, on peut cependant reconnaître, du nord au sud, quatre zones de densités différentes. Les bandes E, F, G de la zone XVIII sont fortement peuplées. Dans certains de ces carrés furent recueillis plus de 350 tessons (maximum E 3 : 434 tessons). Cette zone correspond aux terrains surmontant la partie nord de la structure. La partie centrale de celle-ci est au contraire peu peuplée (bandes H, I, J : maximum = 125, minimum = 19 tessons). La rareté du matériel céramique est plus prononcée au centre qu'à la périphérie de cette zone. Le troisième secteur comprend la partie intérieure sud de la structure et la zone extérieure adjacente (zone XXV, bandes A, B, C, D, E). La densité est légèrement supérieure mais dépasse rarement 100 tessons au m² (maximum : A 1 = 164 tessons). Une nouvelle concentration est apparue à l'extrême sud de la zone fouillée (zone XXV, bandes F et G). Ce sont ces carrés qui ont livré le plus grand nombre de tessons (F 1 : 616 tessons, F 2 : 514). Avant de tenter d'expliquer cette disparité, il convient d'étudier le matériel découvert.

Matériel archéologique associé : 258 tessons correspondaient à des fragments de récipients attribuables à des formes connues. Trois des quatre traditions formatives sont représentées dans cet échantillon qui n'est donc pas homogène. A la tradition B (forme C) sont associés 13 % des tessons, à la tradition C (formes D et E) 50 % et à la tradition D (formes F, G et H) 37 %. Un seul tesson est attribuable à la tradition A.

Il n'apparaît pas de grandes différences entre les tessons provenant des sédiments surmontant la zone intérieure de la structure et ceux correspondant aux zones extérieures. La période D est cependant moins bien représentée à l'extérieur (33 % contre 40 %).

Le matériel présent dans les 10 cm supérieurs est donc un matériel mélangé, caractéristique de plusieurs traditions avec une meilleure représentation des phases tardives. Il semble provenir en majeure partie de niveaux détruits par l'érosion dans la partie supérieure du site. Les différences de densité d'une zone à l'autre pourraient être liées aux conditions d'érosion et aux emplacements des concentrations détruites, les tessons ayant été entraînés, lors des pluies d'orage, soit isolément, soit par nappe, suivant la pente naturelle de l'élévation. La prédominance des vestiges attribuables aux traditions formatives les plus récentes paraît normale.

Niveau artificiel 10-20 cm (couche II)

Répartition du matériel : les fragments céramiques sont beaucoup moins nombreux à ce niveau (2 315 tessons). Leur répartition est cependant sensiblement similaire à celle observée au niveau supérieur (fig. 9). La densité reste élevée au nord, en particulier dans le secteur nord-ouest et sur le talus où les couches supérieures remaniées atteignent 30 cm de profondeur. Il ne fut découvert que très peu de vestiges dans la partie centrale de la structure et les six mètres carrés centraux ne contenaient aucun fragment. C'est dans cette zone que la couche stérile III était la plus épaisse et le bouleversement, occasionné par l'arrivée de cette nappe, le plus important. Les tessons redevennent plus nombreux, dans la partie sud, à l'intérieur mais surtout à l'extérieur de la structure où l'on retrouve des densités comparables à celles du niveau supérieur (maximum F 1 : 312 tessons). Dans le secteur sud-ouest, les niveaux ont été, à partir de dix centimètres de profondeur, fouillés comme des sols en place (voir infra). Les vestiges associés ne figurent donc pas dans la présente analyse.

Le matériel archéologique : 98 fragments de bords attribuables à un type précis furent découverts à ce niveau. Il s'agit d'un matériel varié correspondant, de nouveau, à plusieurs traditions. La période B est mieux représentée qu'au niveau supérieur avec 34 % de l'échantillon ; aux périodes C et D correspondent 37 % et 29 % des tessons. Seuls deux tessons sont caractéristiques de Catamayo A. Il existe cependant des différences entre l'intérieur et l'extérieur de la structure. La période D est mieux représentée à l'intérieur (33 % contre

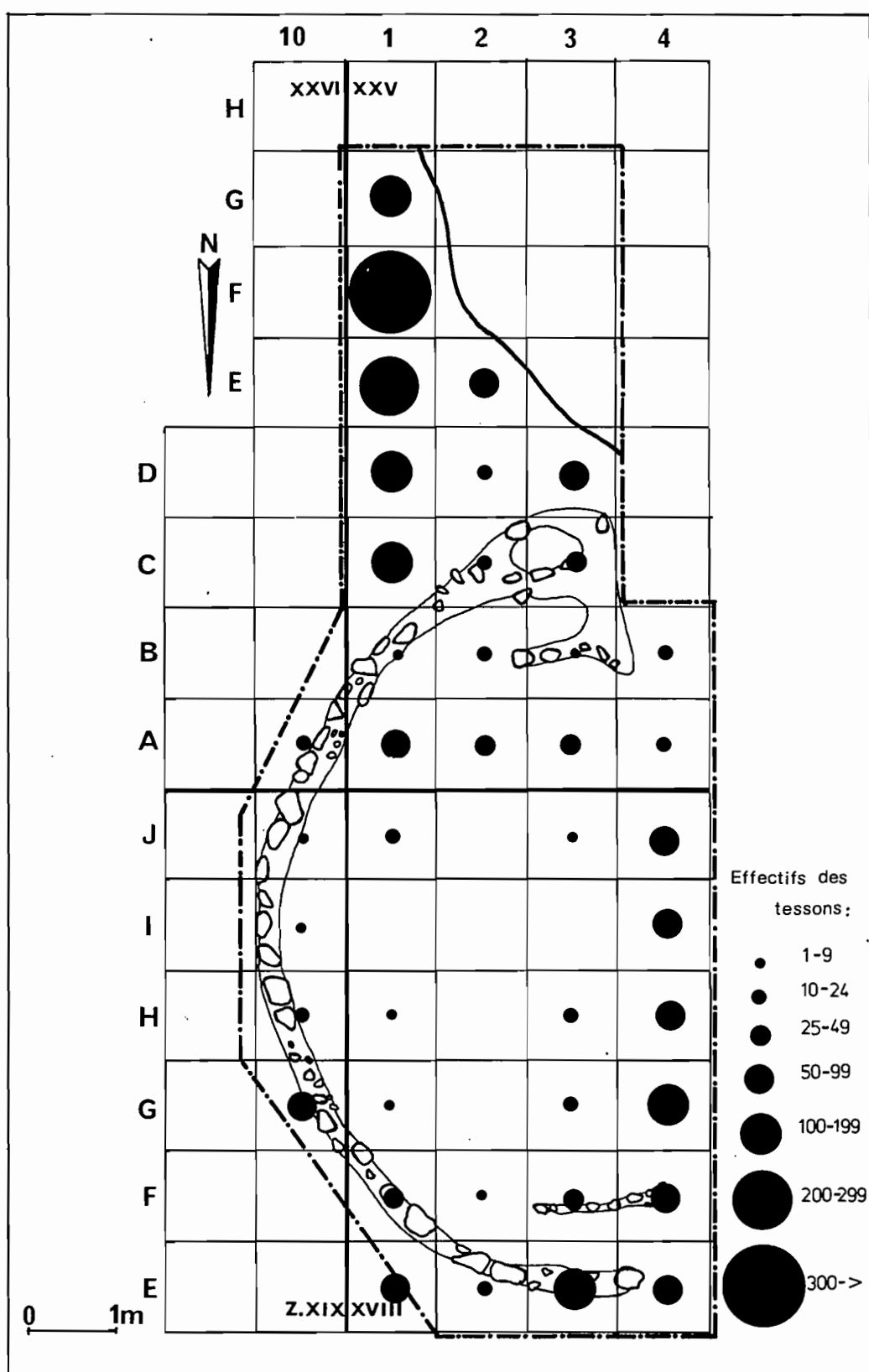


Fig. 9 – La Vega, structure I : effectifs du matériel céramique (niveau artificiel 10-20 cm)

17 %), les périodes B et C à l'extérieur (respectivement 39 % contre 33 % et 44 % contre 34 %).

Si l'on compare la représentation des trois dernières périodes formatives entre la superficie et le niveau - 20 cm (fig. 10), il apparaît qu'il existe une corrélation entre leur fréquence, leur position chronologique relative et la stratigraphie de ces couches superficielles. La tradition D, la plus récente, a une représentation plus importante en superficie, la tradition antérieure C au niveau 0-10 cm et la tradition la plus ancienne B au niveau 10-20 cm.

TRADITIONS NIVEAUX	B		C		D	
Superficie	50%					
0 à 10cm						
10 à 20cm						

Fig. 10 - La Vega, structure I : Représentation des traditions céramiques Catamayo B, C et D dans les niveaux supérieurs

Si l'on essaie de reconstituer l'historique de l'érosion, deux hypothèses semblent pouvoir rendre compte du phénomène. Il pourrait s'agir soit d'un transport en masse au cours duquel les sédiments, bien que bouleversés et mélangés, ont gardé une certaine cohérence, soit d'une alternance de phases d'érosions accompagnées de la mise au jour des fragments céramiques et de phases de transport et de dépôts de sédiments charriant un matériel provenant des zones hautes et de la partie sommitale du site. Les tessons contenus dans les niveaux remaniés supérieurs correspondraient donc, pour une part, à des vestiges provenant de niveaux initialement homogènes, pour l'autre à un matériel plus varié, représentatif des différentes traditions présentes sur le site. Cette hypothèse pourrait expliquer l'augmentation de la fréquence de la tradition B des niveaux supérieurs aux niveaux inférieurs.

Ces deux hypothèses ne sont pas contradictoires. Dans la zone centrale où l'arrivée de la couche III s'est accompagnée de bouleversements importants et de transport en nappe des sédiments, la première hypothèse semble valide. Elle expliquerait le plus grand brassage du matériel céramique et la rareté relative des tessons dans cette zone. Les niveaux supérieurs correspondraient à une partie des niveaux initialement sus-jacents à cette nappe de substratum stérile. De même origine, ils auraient été entraînés avec elle et pourraient provenir d'une zone de faible concentration céramique, ce qui n'était certainement pas le cas des couches

initialement présentes à l'intérieur de la structure. A l'extérieur, au contraire, où il n'y a pas de trace de bouleversements aussi importants, la forte densité du matériel céramique pourrait résulter de l'évacuation des sédiments consécutive à une érosion douce, probablement en majeure partie éolienne et d'une concentration et d'un faible déplacement des tessons par nature plus lourds. Il faut noter à l'appui de cette thèse que c'est dans les secteurs (en particulier zone XXV, bandes F et G) où l'épaisseur des couches superficielles est la plus réduite que la densité des fragments céramiques est la plus forte. Le plus faible remaniement subi par cette zone expliquerait également pourquoi la tradition tardive D est moins bien représentée au niveau inférieur.

Les sols conservés à l'intérieur de la structure (couches IV et V)

Le foyer

Cet élément découvert isolé, mais parfaitement conservé, pose problème. L'analyse de sa position stratigraphique permet de préciser les hypothèses déjà émises.

Lors du décapage de la couche granuleuse jaune (couche III), stérile, est apparu, à une profondeur de 10 cm, à proximité du mur, dans le carré J 1 (zone XVIII), un foyer contenant en superficie des fragments pierreux. Cette structure parfaitement conservée se détachait avec netteté de la couche stérile environnante et n'était associée à aucun autre vestige (fig. 11a ; Pl. 7).

D'un diamètre de 80 cm, il était composé d'un amas de cendres et de gros fragments de charbons de bois, épais de 5 à 8 cm, à la partie supérieure duquel se trouvaient une vingtaine de pierres de dimensions moyennes (longueur maximale : 15 cm) (fig. 11b). Un seul tesson, décoré, lui était associé. Il paraît attribuable à la période Catamayo C. Le sol stérile était également sous-jacent sur une épaisseur de 12 cm. Apparaissait ensuite la couche V contenant les sols archéologiques.

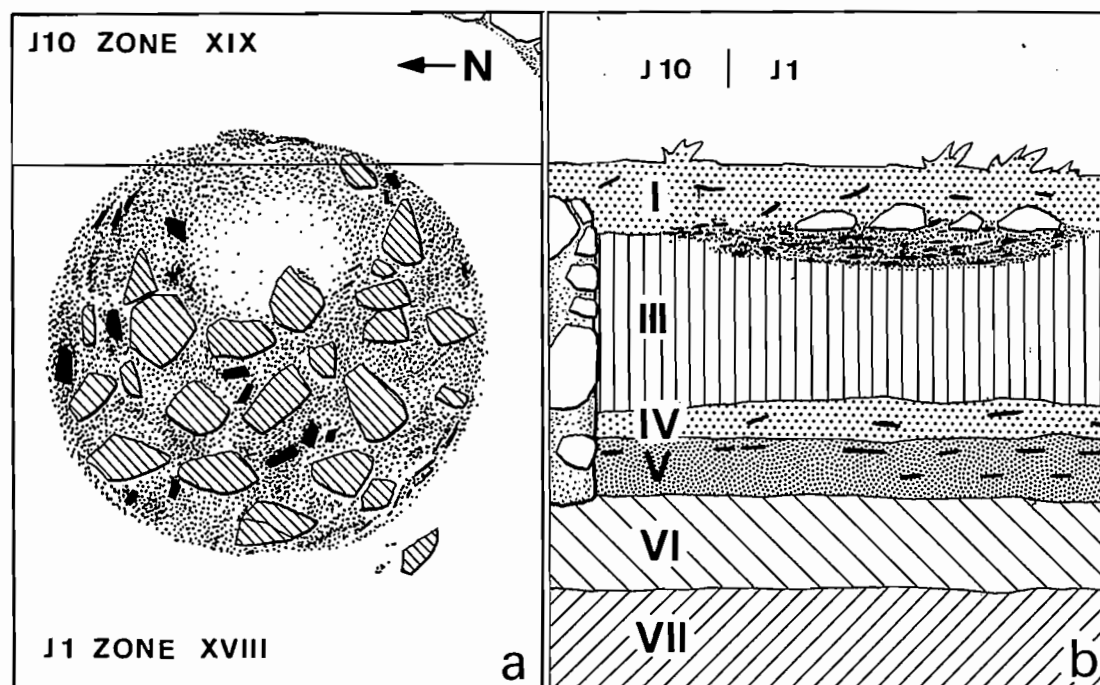


Fig. 11 – La Vega, structure I, foyer intérieur à la structure : a – plan ; b – coupe

L'attribution de ce foyer demeure problématique. De par sa position, il pourrait correspondre à une occupation tardive (période C ?), dont les vestiges auraient été détruits par ailleurs. La datation ^{14}C associée (CRG 287) confirme cependant son ancienneté relative : 2870 ± 80 BP. Cette datation est proche de celle obtenue dans la structure II, pour un niveau profond contenant un matériel de tradition B et de celle associée dans un sondage à un matériel céramique de même tradition ou de transition B/C. Bien que sa préservation puisse être expliquée par la proximité du mur, son isolement et sa position stratigraphique correspondent mal à ces données. Le sédiment composant la couche III, dont l'arrivée pourrait être responsable de la destruction des sols et vestiges associés, est en effet également présent sous ce foyer qui paraît donc, de ce fait, postérieur au dépôt de cette couche. L'hypothèse la plus vraisemblable est que cet apport de sédiments stériles se soit effectué en plusieurs étapes, ce qui n'est pas apparu au décapage, et qu'une réoccupation de la structure ait eu lieu à un moment intermédiaire. L'ancienneté et l'homogénéité de la couche III, dont l'arrivée paraît ici antérieure à 2900 BP, est elle-même contredite par la présence, dans la zone du talus, de tessons attribuables aux traditions C et D dans un niveau sous-jacent. Ces données contradictoires laissent supposer un historique de l'érosion complexe, marqué de bouleversements importants ayant pu avoir lieu en plusieurs phases. On peut, en outre, noter que la conservation, dans une même zone, de ce foyer, d'un lambeau de la couche IV et des sols archéologiques en place, bien que difficilement explicable, est vraisemblablement significative et doit avoir une cause commune.

La couche IV

Comme nous l'avons indiqué lors de l'étude des couches sédimentaires, il existait à l'intérieur de la structure, dans la partie sud, une zone de dimensions réduites ($6,5 \text{ m}^2$), où était intercalé entre les couches III et V un niveau épais de 10 à 15 cm, contenant un matériel céramique moyennement abondant (fig. 12). Dix des cent quatre-vingts tessons provenant de cette couche correspondent à des formes reconstituables. Il s'agit d'un matériel homogène et 90 % d'entre eux appartiennent aux récipients de type C (tradition B). Le dernier fragment est de tradition A.

Ce niveau diffère donc nettement des niveaux supérieurs par l'absence des traditions tardives et le fait que le matériel soit attribuable pour l'essentiel à une seule tradition céramique. Ces vestiges n'appartenaient cependant pas à un sol structuré, conservé intact, mais paraissent avoir subi un léger remaniement et une altération qui pourraient résulter d'une période d'exposition à l'air libre, consécutive à un abandon, peut-être momentané, de la construction.

Cette couche dominait vraisemblablement initialement l'ensemble des sols archéologiques et fut détruite dans les zones nord et centrale de la structure lors de l'arrivée de la couche III. Sa préservation semble due à la proximité du mur et à sa situation périphérique par rapport au flux de la nappe stérile. Elle assura, en conséquence, la protection des sols archéologiques qu'elle recouvre en partie. Une couche de même nature, mieux conservée, fut également découverte à l'intérieur de la structure II (voir infra).

Les sols conservés en place (couche V)

Une fois ôtée la couche III stérile et, dans la zone où elle existait, la couche IV, est apparu, à une profondeur de 30 à 40 cm sous le sol actuel, un sédiment différent des précédents dont la surface de contact était sensiblement horizontale. Si l'on excepte la zone du talus, qui sera étudiée séparément, on pouvait reconnaître, lors de ce dernier décapage, deux secteurs différenciés, avant toute analyse, par la densité du matériel céramique (fig. 13). Peu abondant au nord (zone XVIII, bandes F G H I), il présentait une concentration beaucoup plus importante dans toute la partie intérieure sud où il ne s'agissait plus de quelques tessons épars mais d'une nappe dense contenant également de nombreux vestiges osseux (Pl. 9). Cette

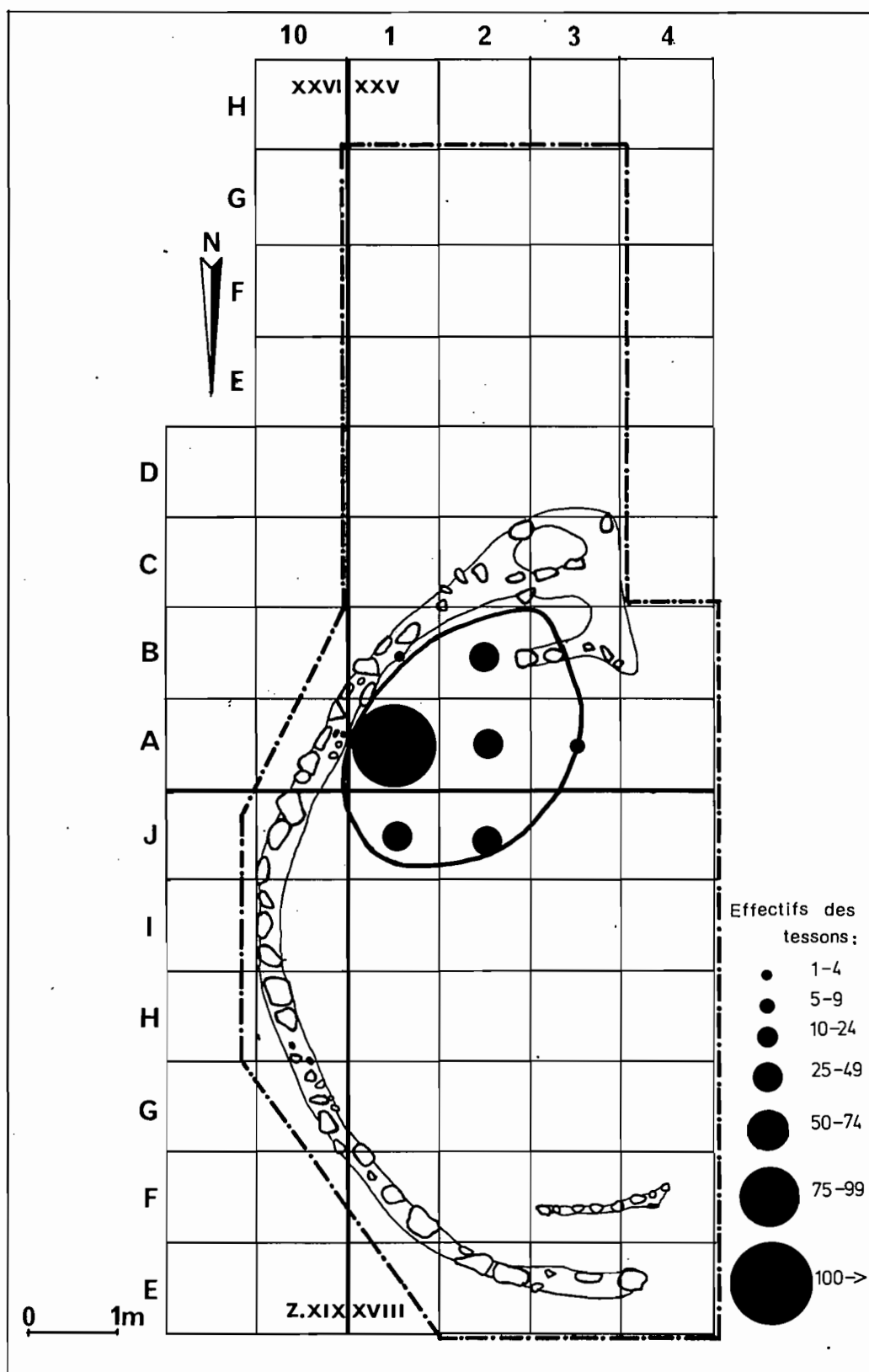


Fig. 12 – La Vega, structure I, couche IV : extension et effectifs

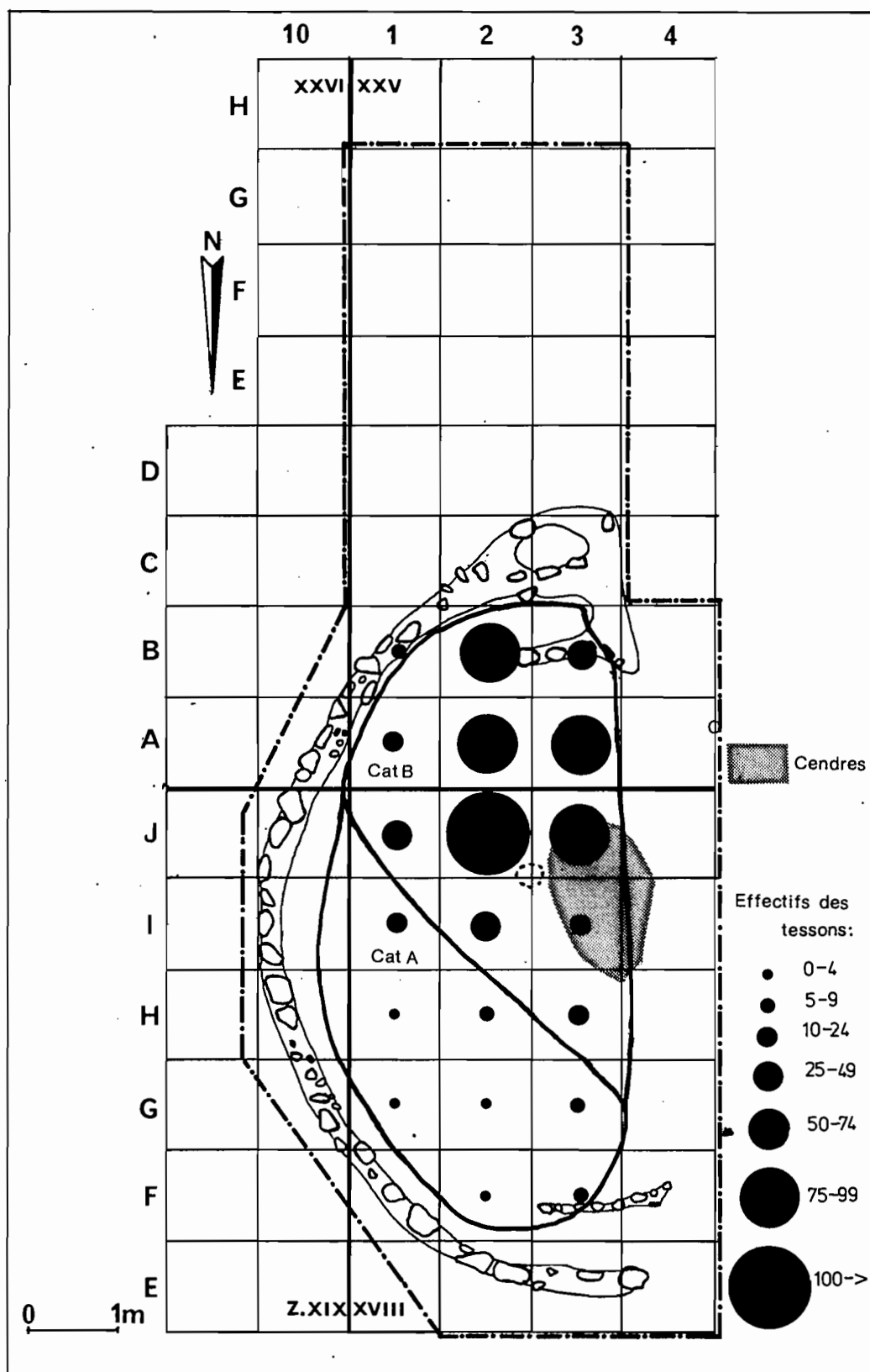


Fig. 13 – La Vega, structure I, 1^{er} décapage intérieur :
extension et effectifs des sols en place

zone avait une extension légèrement supérieure à celle de la couche IV et lui était directement sous-jacente. Il n'y avait pas de différence notable entre les sédiments de l'un et l'autre secteur. Il est apparu, après étude du matériel, qu'il s'agissait bien de deux sols différents. Au nord, les niveaux archéologiques ont été en majeure partie détruits et il ne restait plus qu'un lambeau de sol d'une superficie d'une dizaine de mètres carrés où dominaient les tessons attribuables à la tradition A. Il existait parmi ce matériel homogène des éléments de forme reconstituable et plusieurs tessons décorés se rattachant avec certitude à la plus ancienne tradition formative. Au sud, où la densité des vestiges était plus importante, fut mise au jour une nappe de tessons, moyennement fragmentés, en positions horizontales ou sub-horizontales, caractéristiques de la tradition Catamayo B. Au centre de la structure en I 3 fut découverte une surface circulaire de 40 cm de diamètre contenant un sédiment gris très compacté qui pourrait correspondre à l'emplacement d'un pilier central. A proximité se trouvait une tache de cendres très fines qui est peut-être une vidange de foyer.

Dans la première zone, aucun tesson n'est apparu après le premier décapage et la couche archéologique V n'avait qu'une épaisseur réduite (10 cm). Elle laissait place à la couche VI stérile qui semble correspondre au sol naturel du site au moment de l'arrivée des premiers occupants. Au sud, la fouille de la nappe de vestiges nécessita cinq décapages successifs. Sa superficie diminuait d'importance au fur et à mesure, passant de 12 m² au premier niveau à 1,5 m² au niveau inférieur. Les tessons étaient alors concentrés dans une petite poche, en partie circonscrite par le muret, située à l'extrémité sud de la structure (fig. 14 ; Pl. 8). L'épaisseur maximale de cette couche était de 40 cm. La densité des vestiges demeurait importante jusqu'au niveau inférieur. Elle atteignait son maximum lors du quatrième décapage (2,5 m² de superficie) avec une densité de 350 tessons au mètre carré (fig. 15).

Sous cette nappe est également apparu au fur et à mesure des décapages, un niveau contenant quelques tessons épars caractéristiques de la tradition A, en continuation de celui mis au jour, dès le premier décapage, dans la partie nord. Epais de quelques centimètres, il cédait ensuite la place à la couche stérile VI.

L'accumulation et la conservation des vestiges dans la zone sud semblent dues au pendage nord-sud, particulièrement accentué à partir de la zone centrale et à l'existence d'une petite dépression antérieure ou contemporaine de l'implantation. Celle-ci pourrait résulter d'un aménagement volontaire lors de la construction de la structure. Ainsi les fondations de la construction ne respectent pas le pendage et la base du mur est à la même hauteur dans les zones XVIII et XXV (fig. 4). Au nord, il repose sur le substratum rouge (couche VII) et est enfoncé de près de 30 cm dans la couche VI alors qu'au sud il est au même niveau que le sommet de cette couche. Le creusement des fondations dans la zone nord n'a laissé aucune évidence visible lors de la fouille. La dispersion des déblais pourrait cependant expliquer la plus faible pente observée dans ce secteur.

Le pendage est-ouest qui reflète celui de l'élévation est de l'ordre de 5 % pour toute la partie intérieure de la structure. Il s'accroît brutalement dans la partie ouest, située devant la structure où existait un véritable talus au pendage prononcé (50 %). Ce pendage intéressait les deux couches stériles inférieures ainsi que le niveau archéologique mais avait été comblé par les dépôts correspondant aux couches III, II et I. Il n'apparaissait pas, avant la fouille, dans les courbes de niveau du sol actuel. Il est difficile de déterminer si ce talus est d'origine naturelle ou artificielle. Sa pente accentuée rend cependant probable un creusement ou un entretien lors de l'occupation de la structure ⁵. Le fait que la ligne de rupture de pente coïncide avec les extrémités du muret semble confirmer l'hypothèse d'un aménagement volontaire. Ce talus pouvait avoir comme objet de faciliter l'évacuation des déchets domestiques et d'assurer un relatif isolement de la zone intérieure protégée sur les autres côtés par le

⁵ Il ne nous a malheureusement pas été possible d'étendre plus vers l'ouest la fouille de ce talus, ce qui aurait permis d'en mieux comprendre la structure.

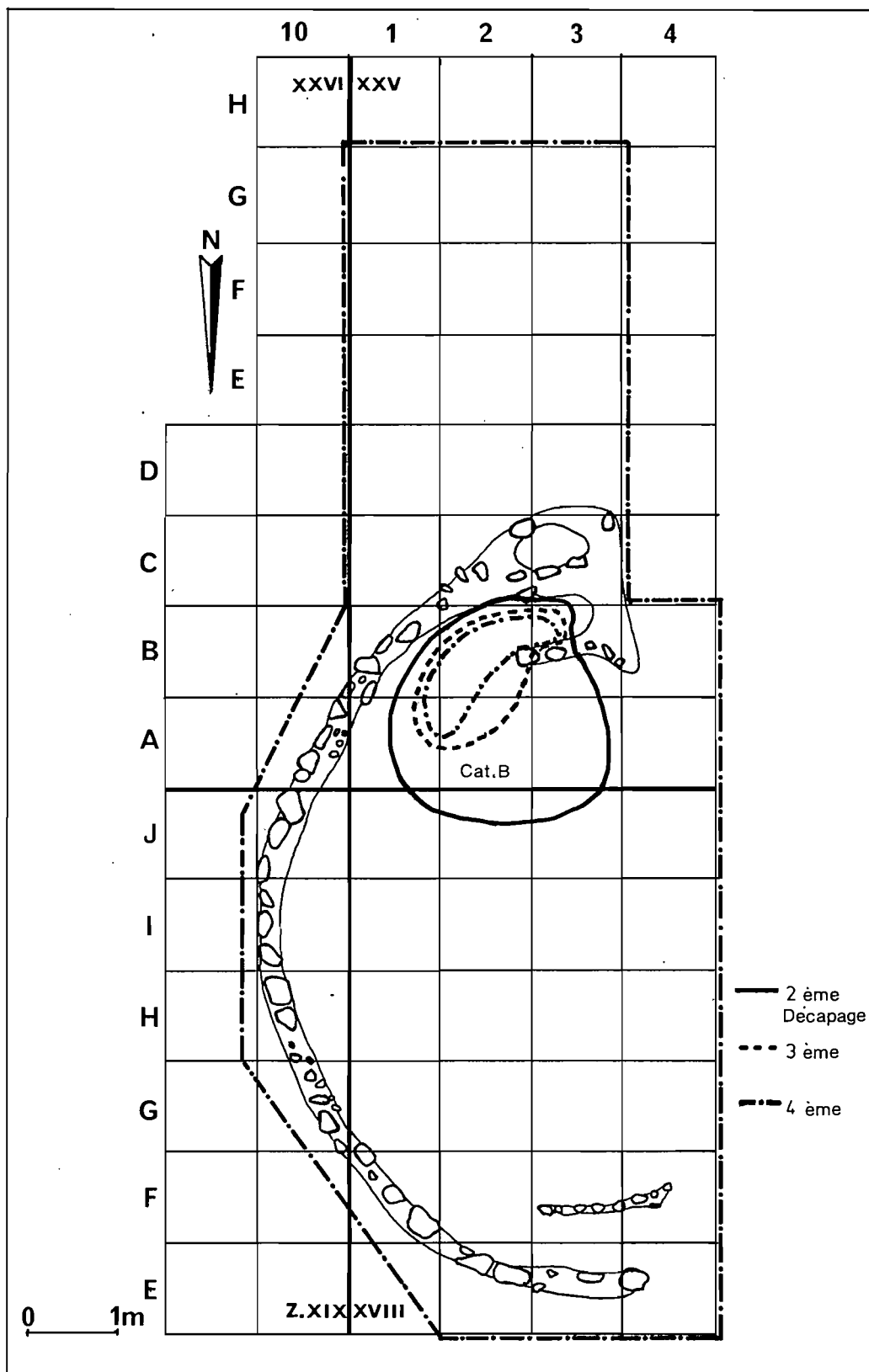


Fig. 14 – La Vega, structure 1, 2°, 3° et 4° décapages :
extension des sols en place

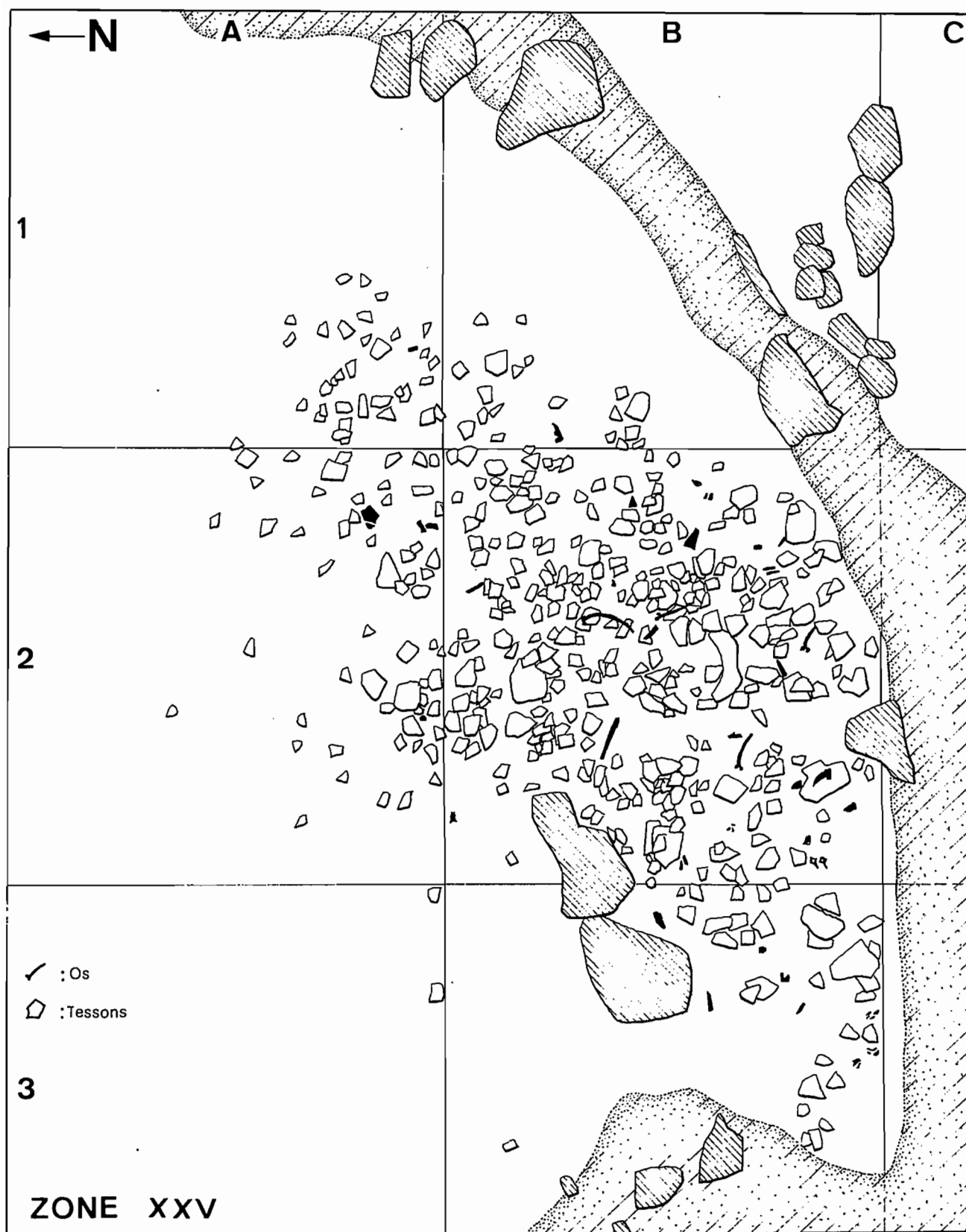


Fig. 15 – La Vega, structure I, 3^e décapage intérieur :
plan de répartition des vestiges

muret. En l'absence de fouille, on ne connaît pas l'extension de ce talus vers l'ouest. Dans la bande de talus fouillée, le matériel céramique, plaqué sur la pente (Pl. 10B), est peu abondant. Différent de celui présent à l'intérieur de la structure, il paraît attribuable aux tradition C et/ou D.

Historique de l'occupation

Les tessons appartenant à la plus ancienne tradition céramique Catamayo A sont au nombre de 55. Ils sont tous associés à un même niveau, très pauvre, surmontant directement la couche stérile VI. Ils furent découverts dans la zone nord, lors du premier et unique décapage et dans la zone sud, au fur et à mesure de l'avancement de la fouille, sous les sols de tradition B.

Il s'agit d'un matériel très fragmenté et érodé, cependant homogène. Les cinq fragments de bords découverts appartiennent tous à la tradition A (forme A). Il en est de même des tessons décorés.

Cet ensemble témoigne vraisemblablement du matériel associé aux premiers occupants du site, possibles constructeurs de la structure. La rareté des vestiges pose cependant problème. En effet, si elle est explicable dans la zone nord par les phénomènes d'érosion qui ont également détruit les niveaux sus-jacents, le fait que ces éléments n'aient pas été mieux conservés, au sud, sous les sols de tradition B, demande à être expliqué. Une première hypothèse serait que ces niveaux aient été érodés antérieurement à l'installation des porteurs de la tradition B, lors d'une première phase d'abandon de la construction. La répartition de ces tessons, qui bien que de densité très faible (3 tessons au mètre carré), est régulière et l'absence de concentration dans la zone sud, pourtant notablement plus basse, restent difficilement explicables. De même, on s'explique mal comment, s'il s'agissait initialement de sols d'habitat, a été assurée la conservation de si peu de vestiges, ainsi disséminés. Nous verrons également, en étudiant la structure II, que la représentation et la distribution de cette tradition A y est strictement similaire. La seconde hypothèse postulerait un nettoyage du sol intérieur à la structure, lors de l'installation des porteurs de la tradition B. Les vestiges découverts correspondraient aux rares tessons ayant échappé à ce balayage. Cette hypothèse expliquerait mieux leur dissémination, leur rareté et la similitude de leur présence dans les deux structures où ils sont surmontés par les mêmes sols. Une troisième hypothèse peut enfin être formulée. La construction de cette structure coïnciderait chronologiquement avec l'abandon de la tradition céramique A. Les premiers arrivants auraient été porteurs de quelques pièces céramiques de cette tradition, qui ont été rapidement remplacées par un matériel de style nouveau. Il semble malgré tout étonnant qu'il n'existe aucun niveau où ces deux traditions soient mêlées. Le fait que d'autres sites et en particulier le site n° 58, proche, paraissent avoir été abandonnés à cette époque de transition A/B, conforte cependant cette hypothèse.

C'est à la tradition B que sont attribuables l'intégralité des tessons provenant de la concentration fouillée dans la zone intérieure sud. Celle-ci se présente sous la forme d'une nappe dense où prédomine un matériel céramique de facture homogène, d'assez grandes dimensions en position horizontale ou sub-horizontale (Pl. 8, 9). Sont associés à ces tessons : des vestiges de faune, assez abondants, ainsi que quelques pièces d'outillage et de parure.

La fouille de cet ensemble nécessita cinq décapages successifs, intéressant une zone de plus en plus réduite. En superficie de cette nappe (fig. 13), la densité moyenne est de 50 tessons au mètre carré avec un maximum de 111 tessons dans le carré J2. C'est dans cette bande 2 que se situeront toujours les concentrations maximales. La densité baisse sensiblement lors des deuxième et troisième décapages (respectivement 18 et 38 tessons au m²) pour s'élever de nouveau dans les deux décapages inférieurs (fig. 14). Les tessons sont alors concentrés sur une superficie ne dépassant pas 2,5 m² centrée sur le carré B2. Les vestiges osseux sont également particulièrement nombreux à ce niveau, où les fragments céramiques

étaient de dimensions beaucoup plus réduites. D'assez nombreux remontages entre tessons proches ont pu être effectués.

Les 2000 fragments céramiques, provenant de cette couche, présentent une grande homogénéité de facture. Il s'agit en majeure partie de fragments de panse de récipients fermés dont la pâte, de couleur beige clair, était grossièrement lissée à l'intérieur et lissée et parfois brunie à l'extérieur. Un certain nombre de ces tessons présentaient des traces de crémation. La totalité des fragments de col découverts sont attribuables à une même forme céramique : la forme C, caractéristique de la tradition B. Les deux sous-types a et b sont représentés dans des proportions similaires dans chacun des décapages. Un seul tesson découvert en superficie de cette nappe se rattache à une autre forme (forme D) sans en être vraiment caractéristique.

Les tessons décorés sont également très rares, trait qui singularise cette tradition B. 20 % des cols sont brunis ou polis. Ce traitement, qui intéresse généralement la partie intérieure éversée, est également appliqué dans 10 % des cas à la lèvre elle-même. Il est particulièrement bien représenté parmi les fragments provenant du premier décapage, plus rare ensuite. Si l'on excepte le polissage et le brunissage également utilisés sur la panse des récipients, les techniques décoratives sont donc absentes de ce niveau. Seule peut être notée la découverte, lors du premier décapage, de sept tessons appartenant à un récipient ouvert, décoré de bandes peintes en rouge sur fond crème et de deux tessons de panse portant de fines incisions.

Aucune pièce lithique n'était directement associée à ces sols. Seule, une lame de hache fut découverte, posée à plat, au sommet du muret dans l'angle sud-ouest de la structure. En roche granitique gris-vert, elle est longue de 14 cm et large de 10 cm et affecte la forme d'une crosse ⁶ avec une partie tranchante déjetée.

Trois outils fabriqués à partir d'os et de bois de cervidés ont été mis au jour lors du premier décapage. Il s'agit de deux lissors et d'un poinçon ⁷ (Pl. 12).

Plusieurs éléments de parure proviennent également de ces sols de tradition B. Il s'agit de pièces fabriquées à partir de coquilles de spondyle dont un fragment de coquille d'assez grandes dimensions présentant une perforation permettant la suspension ⁸. Furent aussi découverts une trentaine d'éléments, provenant d'une carapace de tatou, ayant pu être utilisés pour l'ornementation ou encore cousus sur une pièce de tissu.

Les restes de faune sont assez nombreux dans cette nappe de vestiges. Les déterminations des fragments osseux, envoyés pour analyse, ne nous étant pas encore parvenues, il nous est impossible d'en préciser la nature. Les ossements de cervidés semblent cependant dominer l'échantillon. Il s'agit pour l'essentiel de côtes, de vertèbres et d'extrémités des membres, parfois en connexion anatomique. Les os longs ont tous été fracturés. Sont également présents des restes de lapin et cobaye ainsi que des extrémités de pince de crabe de rivière.

L'ensemble de ces données conduit à interpréter cet amas comme un dépôt homogène ayant comblé une dépression naturelle ou aménagée préexistant à l'installation des porteurs de la tradition B. Le fait que cette concentration soit située à l'écart dans une zone en partie fermée par un retour du muret et la présence de nombreux restes de faune bien conservés semblent témoigner de son utilisation en zone dépotoir.

Aucun foyer n'ayant été découvert à ce niveau, il faut supposer que ceux-ci se trouvaient plutôt dans la zone nord, où les sols correspondants ont disparu. La présence de ce qui paraît être une vidange de foyer semble cependant confirmer l'existence de telles structures à l'intérieur de l'habitation à cette époque.

Si l'on excepte le foyer situé au niveau supérieur, dont l'attribution demeure douteuse, les deux dernières traditions formatives, Catamayo C et D, ne sont représentées, à l'intérieur de

⁶ Voir chapitre IV, fig. 21 d.

⁷ Voir chapitre IV, fig. 22 a, b.

⁸ Voir chapitre IV, fig. 23 j.

la structure, que dans la zone du talus, dans un niveau peu épais sous-jacent à la couche stérile III et dominant la couche VI également stérile. La fouille de ces vestiges orientés suivant la pente du talus donna lieu à deux décapages. Bien que le second décapage ait concerné une superficie plus réduite, l'importance du matériel recueilli est similaire (respectivement 123 et 140 tessons). Dans les deux cas, plus de 50 % des tessons provenaient du seul carré A 4 (zone XXV). Ce matériel est d'aspect relativement homogène. Les fragments de cols sont attribuables aux formes D (30 %), E (50 %), G et H (20 %). La présence de ces deux dernières formes et l'aspect moderne des techniques décoratives associées (lèvre et bande en bas du col peintes en orange) inciterait à attribuer ce matériel à la tradition D. La forte représentation des formes D et E pourrait cependant résulter d'un mélange des deux traditions. Dans ce cas, il s'agirait de sols remaniés proches de ceux des couches supérieures et non des vestiges témoignant directement de l'occupation de la structure. L'occupation de celle-ci durant les phases postérieures à la tradition B demeure donc incertaine. Il est par ailleurs impossible d'en évaluer l'importance. La position relative des vestiges pouvant être associée aux traditions tardives pose également problème. En effet, alors que le foyer auquel la datation ¹⁴ C assigne une position chronologique relativement ancienne repose sur une partie de la couche III, les niveaux présents sur le talus, qui paraissent plus tardifs, lui sont sous-jacents. L'hypothèse déjà émise selon laquelle cette couche résulterait de plusieurs apports successifs de même nature pourrait expliquer ce phénomène. Elle ne permet cependant pas d'associer avec certitude le matériel tardif présent sur le talus, où les sols plus anciens ont logiquement disparu, à l'occupation de la construction. Ce matériel et les sédiments qui le contiennent pourraient en effet également avoir été entraînés en aval de la nappe stérile et avoir été en partie recouverts, dans le même temps, par elle, ce qui expliquerait la présence de ces tessons dans ce secteur où le fort pendage semble en interdire la conservation en place. Cet apport étant forcément postérieur à la tradition D, l'hypothèse de l'existence de plusieurs phases reste de toute manière nécessaire pour expliquer la présence de ces mêmes sédiments stériles sous le foyer, plus ancien.

Les couches archéologiques à l'extérieur de la structure

A l'extérieur de la construction (zone XXV), sous les niveaux supérieurs remaniés (couches I et II), est apparu à 10 cm de profondeur au sud et entre 15 et 20 cm plus au nord, une nappe de tessons et de vestiges divers qui fut interprétée, lors de la fouille, comme de possibles sols en place. Leur mise au jour nécessita cinq décapages successifs. Seuls trois d'entre eux correspondaient à des niveaux apparemment structurés où les tessons horizontaux ou sub-horizontaux étaient accompagnés de vestiges osseux et végétaux, de pièces d'outillage et de parure et d'amas de cendres. Les décapages 2 et 5 ont, quant à eux, livré un matériel céramique abondant apparemment plus bouleversé.

Il est apparu, après analyse du matériel céramique, qu'il ne s'agissait pas de sols homogènes en place. Ces dépôts n'étaient cependant pas aussi remaniés que ceux correspondant aux couches supérieures et gardaient une certaine cohérence. Trois ensembles contigus attribuables à trois traditions différentes ont ainsi pu être distingués (fig. 16).

En limite est de la fouille, en C-D 1, un premier groupe correspond à un grand récipient sans col, enterré entier, rempli de graines calcinées, de cendres et de charbons, auquel étaient associés des vestiges de faune dont une omoplate calcinée (fig. 17 ; Pl. 11A). De par sa forme et sa pâte, ce récipient paraît attribuable à la période de Développement régional. Les deux datations ¹⁴ C correspondantes, de 1580 ± 70 BP (CRG 294) et de 1180 ± 50 BP (CRG 299) semblent confirmer cette attribution tardive. C'est à notre connaissance la seule trace de l'occupation, au moins momentanée et partielle, du site durant cette période dont aucun autre vestige ne fut découvert, même en superficie. Il s'agit vraisemblablement d'un récipient isolé enfoui pour des raisons qui restent inconnues. Sa conservation paraît indiquer que la zone extérieure à la structure n'a pas connu de bouleversement important dans le courant du

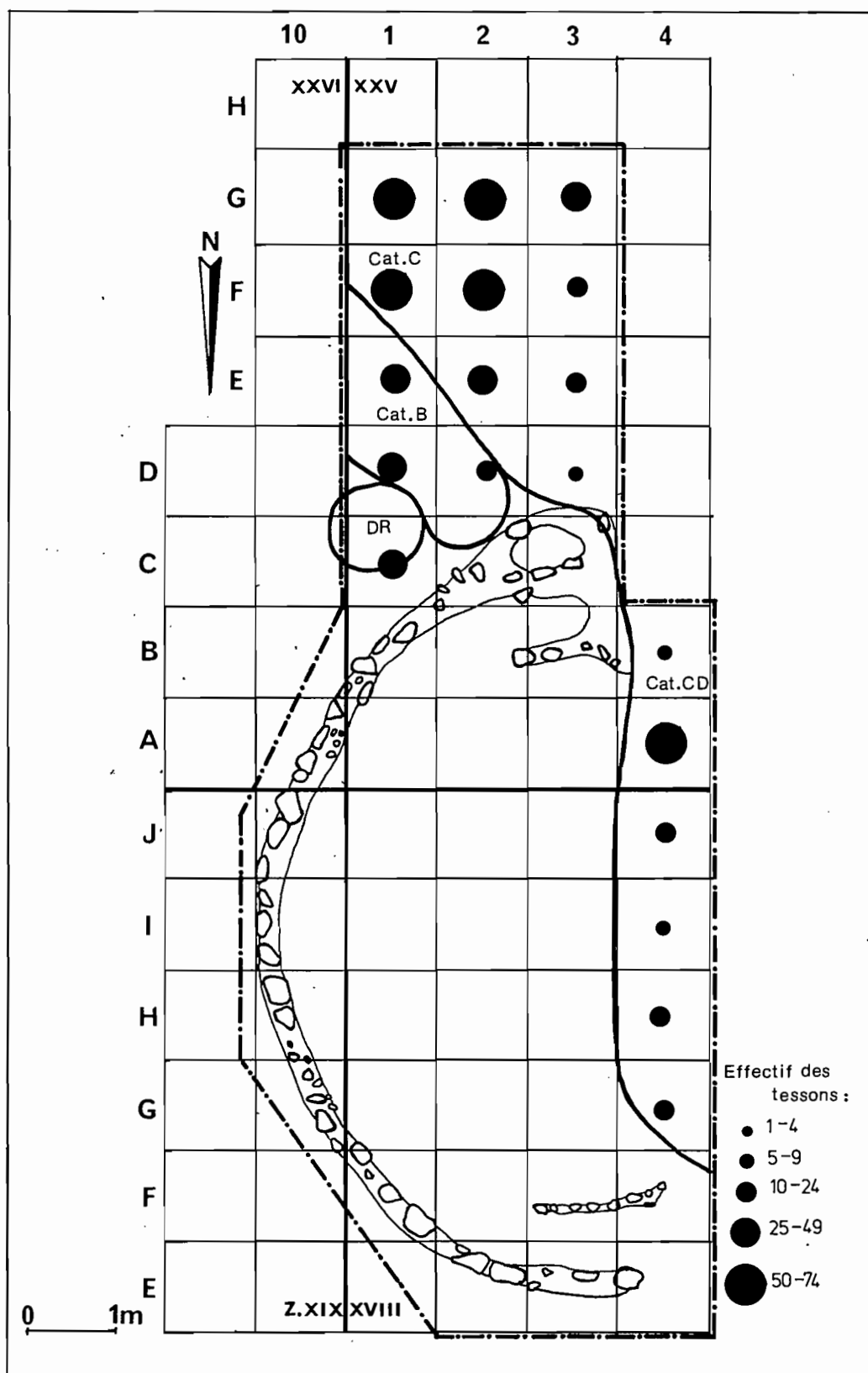


Fig. 16 – La Vega, structure I, 1^{er} décapage extérieur :
extension des différents sols et effectifs

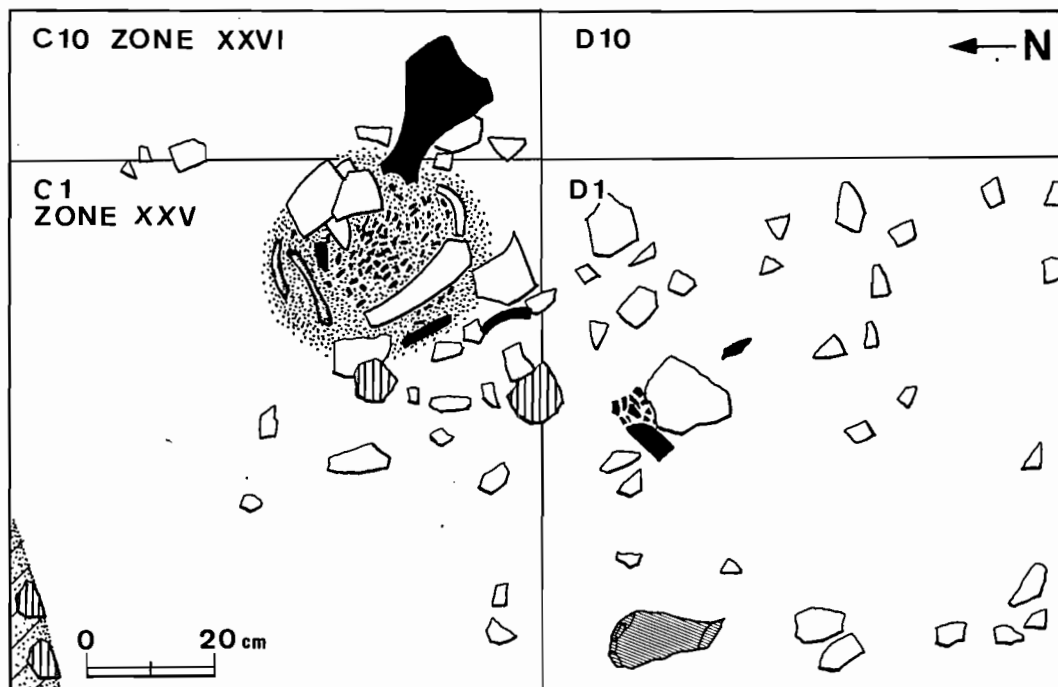


Fig. 17 – La Vega, structure I, 1^{er} décapage extérieur :
phase du dépôt attribuable à la période du Développement régional

dernier millénaire. Aucun sol n'était associé à cet ensemble qui occupait une surface d'environ 1 m². Le décapage fut poursuivi dans cette zone jusqu'à une profondeur de 40 cm.

La majeure partie de la zone extérieure restante est occupée par des niveaux contenant un matériel attribuable pour l'essentiel à la tradition céramique C (Pl. 11B). Cet ensemble occupe, lors du premier décapage, l'intégralité des bandes 2 et 3 (fig. 16). C'est un secteur où la concentration céramique est moyenne (33 tessons au m²). La densité n'atteint nulle part celle des niveaux supérieurs.

La bande 1 enfin, qui présente une densité similaire, se singularise par la présence d'un matériel céramique différent attribuable à la tradition B. Ces deux lambeaux de sols se côtoient sans se mêler.

La surface occupée par le matériel archéologique attribuable à la tradition B augmente d'importance, au fur et à mesure des décapages (fig. 18). Outre la bande 1, il est présent alors dans les carrés D 2, D 3 et C 2. Les niveaux correspondant à la tradition C qui voient leur extension se réduire, contiennent également, dès le second décapage, un faible pourcentage de tessons de tradition D (formes F et H). Le troisième décapage a permis de mettre au jour dans cette zone (carrés E, E 3) un amas de cendres et charbons associé à une tache de terre brûlée. La datation obtenue pour ces vestiges (CRG 293) : 1558 ± 66 BP ne correspond pas à leur association céramique (Catamayo C) et semble confirmer le remaniement de ces niveaux. La relative contemporanéité de cette datation et de celles obtenues pour les graines et charbons provenant du carré C 1 peut être significative mais demeure inexpliquée.

A l'extérieur de la structure sont donc présents des niveaux, attribuables à plusieurs traditions, qui bien que vraisemblablement remaniés sont juxtaposés et ont conservé une certaine cohérence. Le sol stérile VI est apparu sous cette couche à une profondeur de 45 cm.

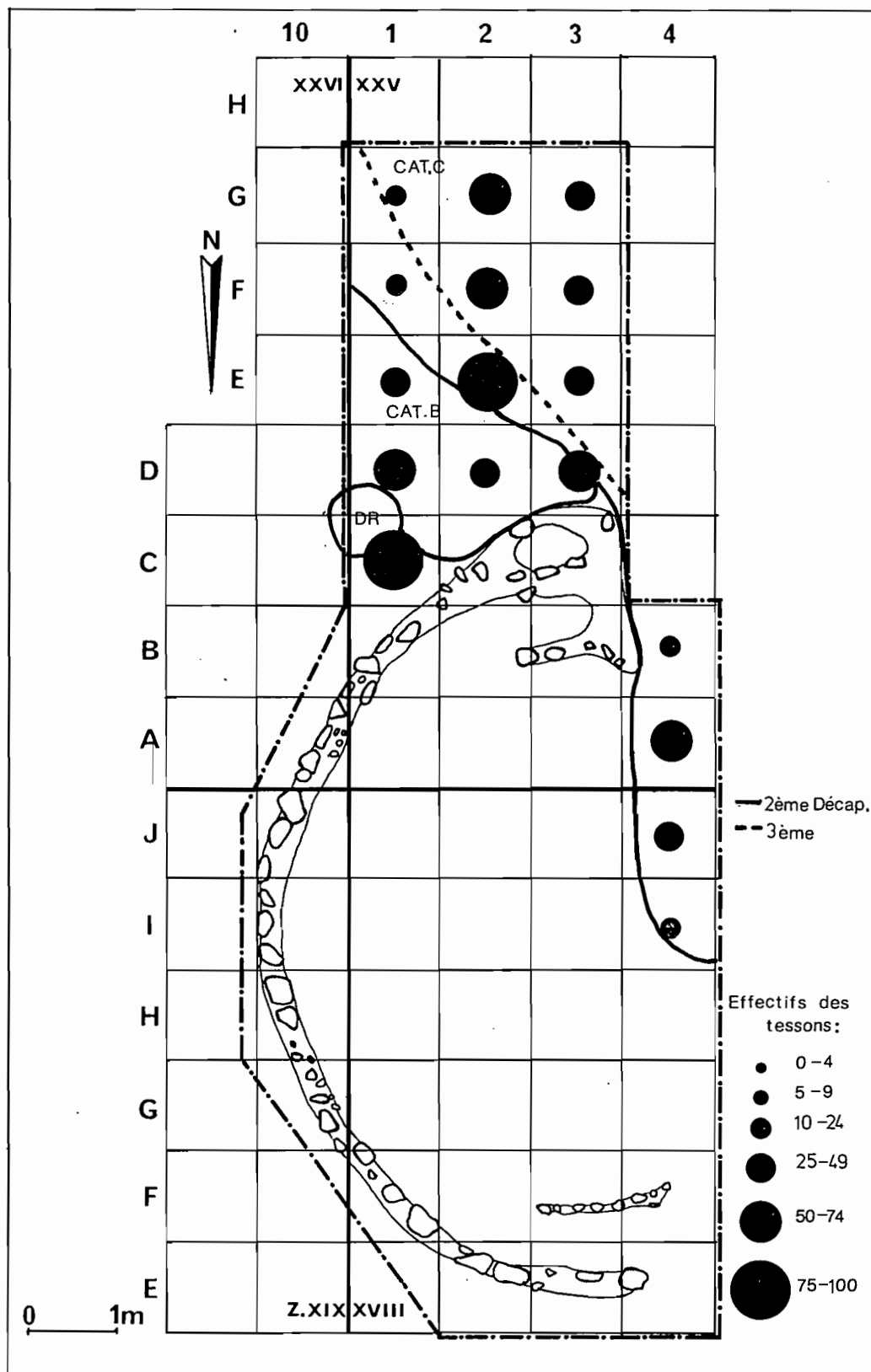


Fig. 18 – La Vega, structure I, 2^e et 3^e décapages extérieurs : extension des différents sols et effectifs

Le matériel archéologique

Cette zone extérieure à la structure a livré plus de 2100 tessons qui appartiennent pour l'essentiel aux traditions formatives B et C et à la période de Développement régional. Leur densité reste importante jusqu'au dernier décapage (38 tessons au m²).

La tradition Catamayo A n'est pas représentée dans cette zone.

A la tradition B correspond un lambeau de sol qui pourrait être contemporain de ceux fouillés dans la zone intérieure sud, proche. Son extension est restreinte à la bande 1 et aux mètres carrés voisins du muret. Le matériel archéologique y est homogène et ne contient pas de vestiges attribuables à d'autres traditions. Les vingt-six fragments découverts dans ce secteur sont tous caractéristiques de la forme C. Ce matériel était absent de la zone située plus au sud.

La tradition C est la mieux représentée à l'extérieur de la structure avec 74 fragments de cols (forme D : 60 %, forme E : 40 %). Les tessons décorés sont également nombreux (133 tessons) et très divers : lèvre polie ou peinte en rouge, incisions verticales sur le col, bandes peintes en rouge sur le col ou la panse, éléments anthropomorphes et zoomorphes.

Seuls quelques rares vestiges sont attribuables à la période D (forme F = 6 tessons, forme G = 4 tessons). Leur présence au côté du matériel de tradition C lors des décapages 2, 4 et 5 semble résulter du remaniement de ces niveaux. Ceux-ci, qui sont pour une part sus-jacents à ceux de tradition B et reposent pour l'autre directement sur la couche VI stérile, pourraient correspondre à des dépôts de pente de même origine que la couche II et les niveaux supérieurs des sondages.

La période de Développement régional est, quant à elle, représentée par un seul récipient de grandes dimensions contenant des vestiges animaux et végétaux dont l'enfouissement est postérieur à l'occupation formative. Etant isolé sur le site, sa présence reste inexplicée.

Des vestiges de faune et des pièces d'outillage et de parure étaient également présents à l'extérieur de la structure.

Interprétations

La couche stérile VI correspond au sol humique couvrant l'élévation lors de l'arrivée des premiers occupants du site. La construction de la structure étudiée paraît être le fait des porteurs de la tradition formative Catamayo A. Elle s'est accompagnée du creusement, dans la zone nord, des fondations du muret et de l'aménagement du talus. Cette structure adossée à la pente et librement ouverte sur la basse vallée supportait vraisemblablement une couverture de branchages reposant sur un pilier central et le mur semi-circulaire peu élevé. La rareté des vestiges associés à cette première occupation peut résulter d'une érosion naturelle, de l'action humaine ou d'une occupation de faible durée. Compte tenu de notre séquence chronologique, elle pourrait dater de 1400-1300 avant notre ère.

L'occupation de la construction durant la tradition B est attestée par des vestiges abondants conservés dans la partie sud de la structure sous la forme d'une nappe dense et à l'extérieur dans un lambeau de sol d'une superficie de quelques mètres carrés. La couche IV qui contient un matériel similaire semble correspondre à une altération superficielle due à une exposition à l'air libre consécutive à un abandon momentané de la structure.

L'arrivée de la nappe de substratum stérile qui causa la destruction de la majeure partie des sols dans la zone nord est postérieure à cet abandon. Le foyer, découvert isolé au niveau supérieur, semble cependant témoigner d'une réoccupation plus tardive. La datation correspondante de 920 ± 80 av. J.-C. paraît l'associer à la fin de la phase B ou au tout début de la tradition C. Les sols de cette période pourraient avoir été détruits lors d'un second apport de substratum stérile.

L'occupation de cette construction durant les phases formatives tardives, c'est-à-dire postérieurement à 900 av. J.-C., demeure douteuse. Les sédiments contenant ces traditions, découverts sur le talus et à l'extérieur de la structure, pourraient provenir d'une construction plus récente, située dans la partie haute de l'élévation et aujourd'hui totalement érodée.

Le matériel découvert dans les couches supérieures I et II, constituées de dépôts de pente et d'apports éoliens, a vraisemblablement la même origine. Ces couches se sont probablement formées, postérieurement à l'enfouissement du récipient attribué à la période de Développement régional, dans le courant du dernier millénaire.

LA STRUCTURE II

Cette construction fut également découverte lors des sondages préliminaires. Une section de mur apparaissait alors en superficie. Elle fut fouillée sur une surface de 90 m² dans les zones C IV, CV et CXII du carroyage général (fig. 19). L'ordonnance architecturale des murs mis au jour semble cependant indiquer que la surface occupée était initialement beaucoup plus importante. Malgré de nombreux sondages, réalisés dans la zone nord, il fut impossible de retrouver ni de reconstituer la structure initiale. Les murs existant anciennement dans ce secteur ont vraisemblablement été détruits par l'érosion et des travaux agricoles récents. L'ensemble des sols archéologiques en place, dont la fouille nécessita jusqu'à sept décapages successifs, furent photographiés et cartographiés par mètre carré.

Les couches sédimentaires

Ce sont sensiblement les mêmes que celles décrites pour la structure I. Leur position et leur importance varient d'une zone à l'autre. La surface fouillée peut être divisée en trois secteurs présentant des différences notables dans la succession des couches sédimentaires et leur importance (fig. 19, 20, 21). Le premier (14 m²) correspond à la zone basse, située à l'ouest et à l'extérieur de la structure, le second à la partie intérieure qui lui est adjacente (28 m²), le troisième, le plus étendu, à la moitié est de la fouille. La séparation de ces zones, qui ont été clairement distinguées lors des travaux sur le terrain, se fait suivant une diagonale qui partage en deux la structure.

Couche I

Présente sur l'intégralité de la surface fouillée, cette couche pulvérulente grise est semblable et de même nature que celle de la structure I. Son épaisseur varie entre 5 et 10 cm. Elle contient un matériel archéologique varié, parfois abondant.

Couche II

Cette couche de couleur grise, plus compactée, n'est présente que dans le secteur III (fig. 21c). Son épaisseur, qui peut atteindre 40 cm, est maximale dans la partie haute à l'extérieur de la structure (IIIa) et diminue sensiblement vers le nord (IIIc) et l'ouest (IIId). Elle repose directement sur la couche stérile VI ou sur le substratum (couche VII). Présente ici dans un contexte similaire à celui de l'extérieur de la structure I, elle contenait également des niveaux apparemment structurés qui furent décapés comme des sols en place (voir infra). Dans le secteur situé à l'intérieur de la structure (IIId), elle surmonte un lambeau de sol archéologique. Cette couche était tout particulièrement compactée dans la zone de contact avec la couche IV (fig. 22). Deux mottes contenant le même sédiment et des fragments pierreux, parfois d'assez grandes dimensions, ont également été découvertes, isolées, dans le secteur II. Elles contenaient un matériel archéologique attribuable pour l'essentiel aux traditions C et D.

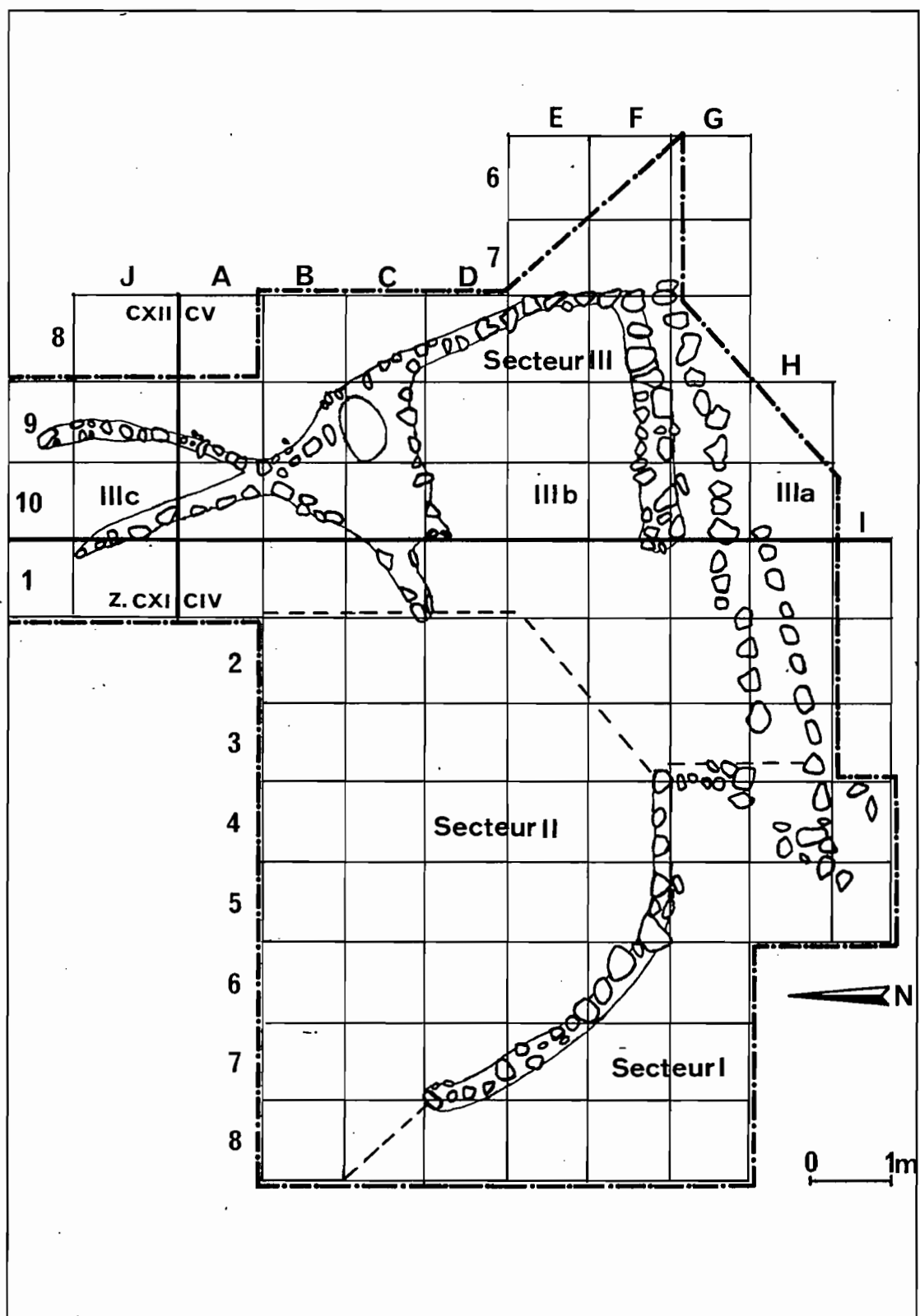


Fig. 19 – La Vega, structure II : plan de la structure construite et limites des différents secteurs

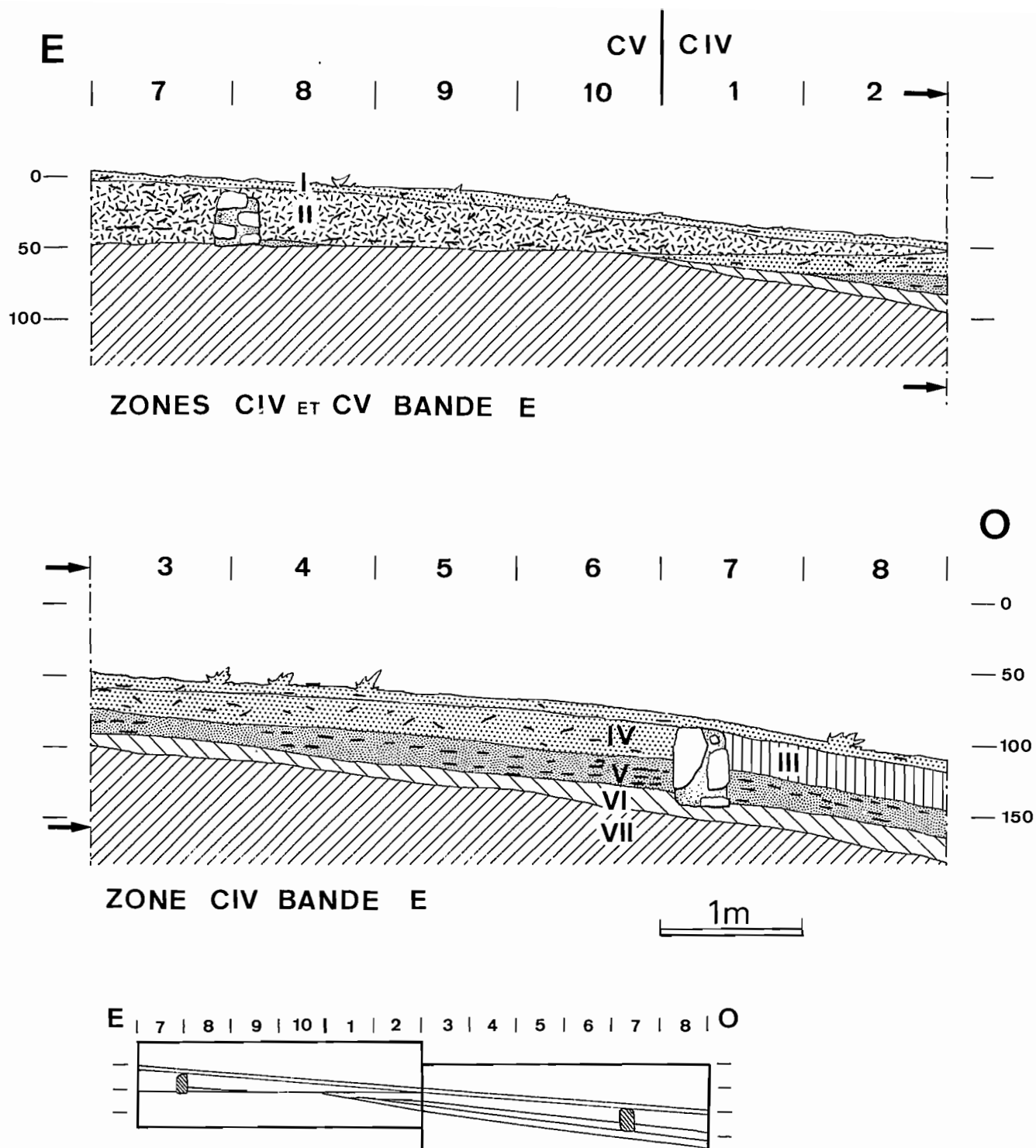


Fig. 20 – La Vega, structure II : coupe stratigraphique est-ouest

Couche III

Stérile, de couleur jaune rougeâtre, elle n'est présente qu'à l'extérieur de la structure, dans le secteur I, où elle recouvre directement les sols archéologiques en place (fig. 21a). Elle est épaisse de 20 à 25 cm et est de même nature que le substratum. Sa limite supérieure coïncide avec le muret de pierre qui a été la cause d'une partition nette du remplissage (fig. 22).

Couche IV

Elle n'est présente que dans le secteur II où, sous-jacente à la couche I, elle surmonte les sols archéologiques (fig. 21b). De couleur brune, elle a un aspect granuleux et contient un matériel archéologique bouleversé mais homogène caractéristique de la tradition B. Elle est épaisse de 15 à 20 cm, est limitée au sud par le muret semi-circulaire et disparaît à l'est au contact de la couche II (fig. 22).

Couche V

De couleur grise et de texture très fine, cette couche qui contenait les sols archéologiques en place, était tassée et très compacte. Dans le secteur I, où le premier sol était en continuité avec l'enduit argileux du mur, trois sols séparés par des lits sableux furent décapés. Le même sédiment, stérile, était présent sur 7 à 10 cm sous le dernier de ces sols.

Dans le secteur II, à l'intérieur de la structure, où sept décapages successifs eurent lieu, la portion de sol conservée était de plus en plus réduite. Les limites du premier d'entre eux coïncidaient avec celles de la couche supérieure IV. Il disparaissait dans la partie haute au contact de la couche II (carrés D 1, E 2, F 3) et était limité au sud et à l'ouest par la construction (fig. 22). La superficie de ces sols diminuait rapidement d'importance pour n'occuper, lors du troisième décapage, qu'une surface de moins de 15 m². Les derniers décapages n'intéressèrent qu'une bande large d'un mètre, adjacente au muret semi-circulaire. L'épaisseur de cette couche varie donc d'est en ouest de moins de 10 cm dans la bande 1 à 25 cm au pied du muret.

A l'exception de quelques tessons appartenant à la tradition A, découverts à la partie inférieure de ces sédiments ou plaqués à la superficie de la couche stérile sous-jacente, le matériel archéologique associé était caractéristique de la tradition B. Un petit foyer mis au jour à proximité du mur, lors du sixième décapage, fut daté de 950 ± 60 avant notre ère.

Dans la zone intérieure haute (zone IIIb), est également apparu le long du mur supérieur un lambeau de sol de même nature, en discontinuité avec le précédent, contenant un matériel attribuable à la même période B. Il était sous-jacent à la couche sédimentaire II.

Aucun de ces sols n'était présent dans les secteurs III a et III c. Dans ce dernier secteur, la couche I reposait directement sur la couche VI stérile et il n'existait aucun autre remplissage.

Couche VI

Brune et de texture granuleuse, elle est stérile si l'on excepte les quelques tessons attribuables à la tradition A, incrustés en superficie. Elle représente le sol de l'élévation antérieurement à l'occupation humaine. Elle n'existe que dans les secteurs I, II, III b et III c. Son épaisseur augmente d'est en ouest et varie de 5 cm en limite de la zone III à 20 cm au pied du mur inférieur et 40 cm dans la zone extérieure basse. Son absence dans la zone extérieure haute peut résulter d'une érosion antérieure à la construction de la structure, d'un aménagement volontaire ou d'une destruction contemporaine de celle des sols archéologiques.

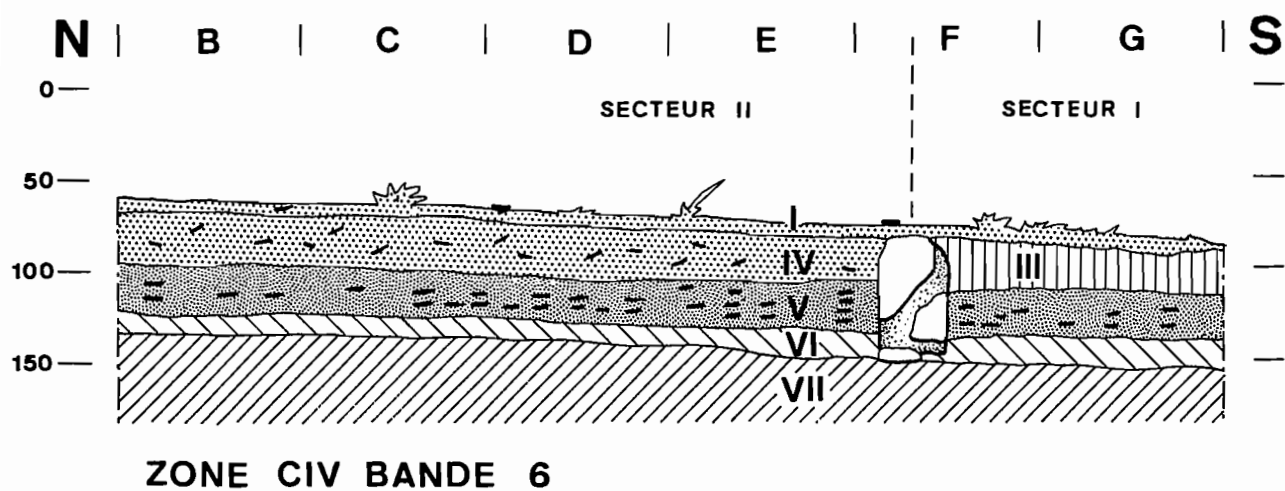
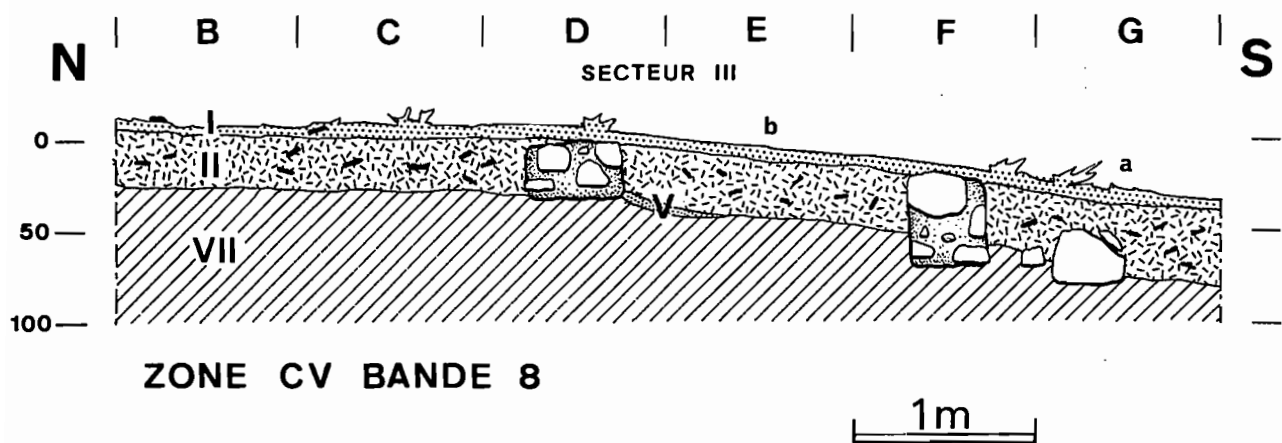


Fig. 21 – La Vega, structure II : coupe stratigraphique nord-sud

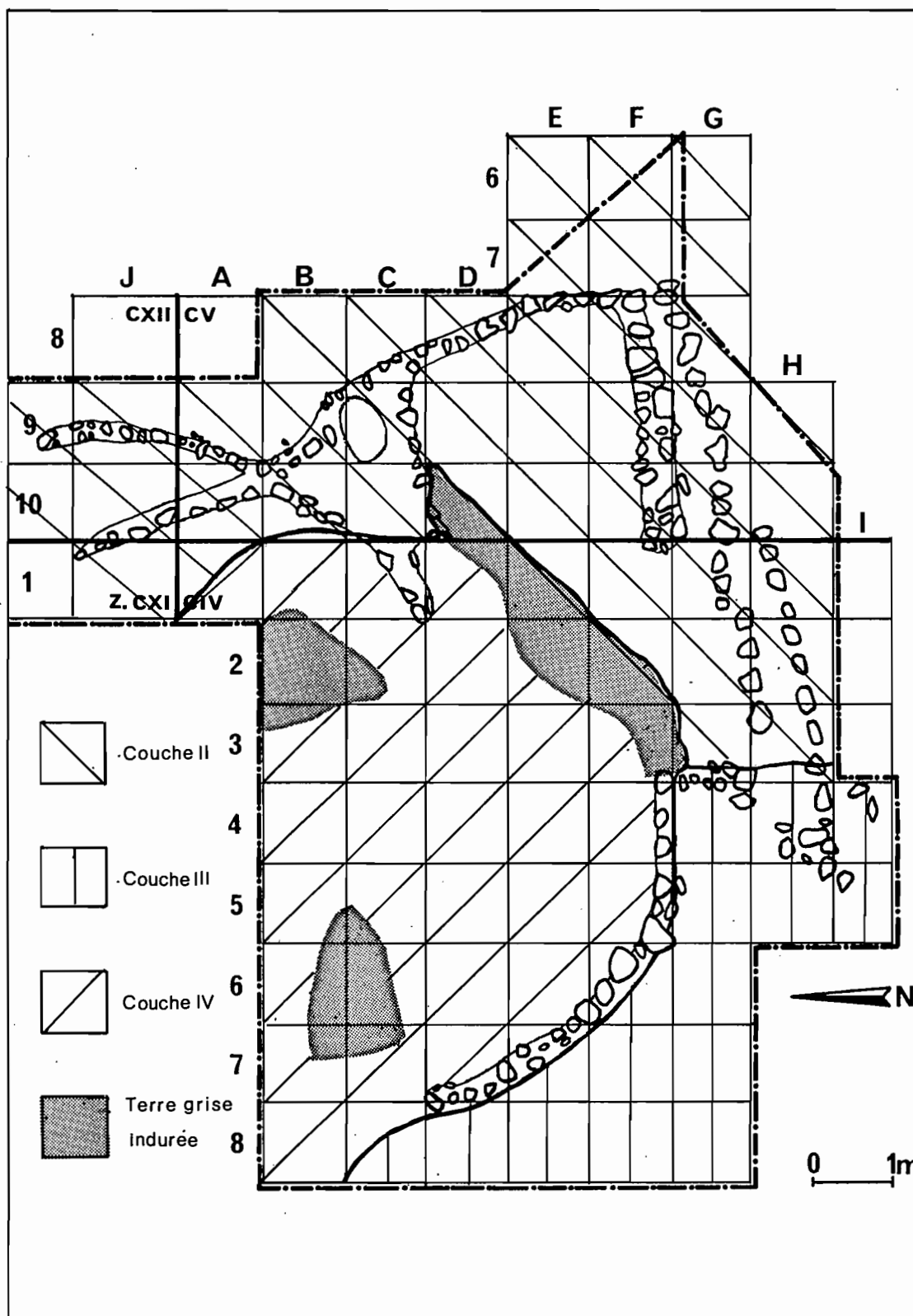


Fig. 22 – La Vega, structure II : répartition des couches sédimentaires supérieures

Couche VII

Ces sédiments détritiques de couleur rougeâtre correspondent au substratum. Cette couche présente une rupture de pente assez marquée en limite des secteurs II et III. Le fait que la partie inférieure forme cuvette est la cause de la participation nette des sédiments dans cette zone. Cette différence de niveau devait être nettement apparente lors de l'occupation de la structure.

La structure construite

Cet ensemble, plus complexe et de plus grandes dimensions que le précédent, n'a pu être que partiellement reconstitué. En effet, s'il était bien conservé au sud où les éléments construits présentent une certaine cohérence, il disparaissait au nord où malgré de nombreux sondages il fut impossible de découvrir la moindre structure organisée. Le plan des murs conservés (Pl. 13, 14) laisse cependant supposer une organisation architecturale initialement régulière. La destruction des structures construites dans la zone nord, confirmée par la stratigraphie de ce secteur où ne subsiste aucun niveau archéologique, semble être due à la proximité d'une des extrémités de l'élévation, zone au pendage plus accentué et à l'existence d'un petit chemin, utilisé quotidiennement pour le passage d'hommes et d'animaux et lors d'une tentative de mise en culture du sommet de la butte, par des engins mécaniques.

L'ensemble fouillé est représenté dans la partie basse par un muret semi-circulaire (Pl. 15), formé de pierres de grandes dimensions, généralement verticales, prises dans un ciment argileux gris vert. La paroi extérieure, faisant face à l'ouest, était recouverte d'un enduit de même nature assez finement lissé. Ce muret d'une hauteur conservée de 55 cm reposait sur la couche VI, stérile. Large de 20 cm, il est long de cinq mètres et présente deux extrémités nettement délimitées. A l'est se trouvait un alignement de pierres, long d'un mètre, qui lui était perpendiculaire et assurait la jonction avec une double rangée de roches de grosses dimensions orientée est-ouest (Pl. 16A). Ces blocs rocheux, qui n'étaient joints par aucun ciment argileux, étaient hauts de 20 cm et distants d'environ 40 cm. Ils reposaient directement sur le substratum stérile. Alors que l'alignement situé le plus au nord se poursuivait sur une longueur de plus de 6 mètres, le rang sud s'interrompait à mi-parcours. A ce niveau (séparation des zones CIV et CV) apparaissait de l'autre côté de l'alignement principal, en surplomb de 20 à 20 cm, un muret large de 40 cm, constitué de pierres prises dans un ciment argileux (Pl. 16B). Long de trois mètres, il se terminait sur un mur de même nature qui lui était orthogonal. Celui-ci, qui correspond à la façade est, était légèrement incurvé et formait avec un autre muret sécant un X aplani (Pl. 17B). A l'ouest du point de jonction se trouvait une petite plate-forme argileuse creusée d'au moins une fosse (Pl. 17A) et délimitée par des murets de pierre dont un est perpendiculaire au muret principal. Cette structure délimitait dans la zone intérieure haute un espace quadrangulaire fermé sur trois côtés (secteur IIIb). Au nord, la branche ascendante, également incurvée, s'interrompait au bout de 2,50 m, vraisemblablement détruite par l'érosion. Dans son prolongement et à 1,50 mètre de son extrémité, se trouvait en effet un groupe de pierres de grandes dimensions qui faisait probablement partie initialement du même ensemble (fig. 23). Dans ce secteur, le muret dépasse rarement 25 cm d'épaisseur et de hauteur.

Dans cette construction, les blocs rocheux ont été appareillés de deux manières différentes, ce qui pourrait traduire des destinations particulières. Les simples alignements pourraient correspondre à l'implantation d'une palissade. Aucune trace de trous de poteaux n'est cependant apparue dans l'espace compris entre ces rangées parallèles. Les murets construits paraissent avoir été plutôt destinés au soutien d'une charpente et à la délimitation des espaces intérieurs. Leur hauteur était vraisemblablement supérieure à celle actuellement conservée. Plusieurs petits éboulis furent découverts au pied du muret inférieur. Dans les autres secteurs, les amas de pierres étaient rares, à l'exception des trois zones où ils étaient associés à une terre grise très indurée formant une croûte superficielle (fig. 22). Ces mottes,

dont une marque la séparation des secteurs II et III, pourraient correspondre à d'anciens emplacements de piliers et de séparations intérieures ou à des dépressions en superficie de la couche IV, comblées postérieurement. Deux d'entre elles reposent directement sur le sol granuleux stérile. Sous la troisième étaient présents les sols archéologiques en place.

Bien que le substratum rouge ait été mis au jour sur l'intégralité de la surface fouillée, il n'est apparu aucune trace de poteau ou pilier. Le problème de l'éventuelle couverture de la structure reste donc posé. On en est également réduit à formuler des hypothèses sur ce qu'ont pu être sa forme et ses dimensions initiales. Si l'on extrapole la symétrie telle qu'elle apparaît dans la zone haute à l'ensemble de la structure, en adoptant comme ligne médiane la limite des bandes A et B, on obtient une construction longue de 15 mètres et large d'une dizaine de mètres présentant une entrée centrale située dans la zone basse (fig. 23). Du point de vue architectural, cet ensemble n'a donc aucun point commun avec le précédent. Cette diversité pourrait résulter de destinations particulières dont il est impossible de préciser la nature.

Les niveaux supérieurs (couches I et II)

Le matériel archéologique provenant des couches remaniées supérieures varie en densité et en nature de l'un à l'autre des secteurs déjà caractérisés (fig. 24).

Dans le secteur I, à l'extérieur, les tessons sont rares (moyenne : 9 tessons au mètre carré) et présents uniquement dans les cinq centimètres supérieurs. Il s'agit d'un matériel varié caractéristique des traditions B et C (45 et 55 %).

Dans le secteur II, qui correspond à la partie intérieure basse de la structure, le matériel est plus abondant (moyenne pour les 25 cm supérieurs : 88 tessons au mètre carré). Il correspond dans sa grande majorité à la tradition B (87 %). Quelques tessons provenant de la couche I appartiennent à la période C (13 %).

Le secteur III présente des densités supérieures aux précédentes. C'est le cas en particulier des façades est et sud (secteur III a) où furent découverts dans les 20 cm supérieurs jusqu'à 400 tessons au mètre carré. Dans ce secteur, c'est le matériel attribuable à la tradition formative la plus tardive qui prédomine (Catamayo B = 7 %, C = 35 %, D = 58 %). À l'intérieur de la structure (secteur III b), au contraire la majorité du matériel est associée à la tradition B (75 %) et les traditions C et D sont mal représentées (10 et 15 %). La densité est ici comparable à celle de la zone intérieure basse. Au nord-est (secteur III c) la fréquence diminue et les tessons sont concentrés dans la couche I épaisse d'une dizaine de centimètres. La tradition C est la mieux représentée (63 %), les traditions B et D correspondant respectivement à 15 et 22 % de l'échantillon.

Il ressort de ces données que le matériel archéologique provenant des niveaux supérieurs, bien que bouleversé, a conservé une certaine cohérence. La répartition des différents ensembles confirme les partitions apparues lors de l'analyse stratigraphique. Toutefois, ce n'est plus ici trois mais quatre zones différentes qui peuvent être reconnues (fig. 25). La partie intérieure haute (secteur III b) contient en effet un matériel qui la singularise aussi bien de la zone basse que des secteurs extérieurs est et sud.

À l'exception des sédiments peu remaniés présents dans la zone II, ces niveaux résultent vraisemblablement d'apports postérieurs à l'abandon de la structure. Ces dépôts paraissent provenir de la partie supérieure de l'élévation et leur arrivée pourrait avoir eu lieu en deux phases. Dans la première, aurait prédominé le matériel Catamayo C actuellement bien représenté dans la partie haute nord-est et en superficie dans la zone basse ; dans la seconde, les éléments plus tardifs (tradition D) essentiellement présents à l'extérieur de la structure, dans les secteurs est et sud-est. La datation obtenue pour un amas de cendres découvert dans le secteur III b à 15 cm sous le sol actuel (CRG 288) : 315 ± 50 BP semble indiquer que ces dépôts sont relativement récents.

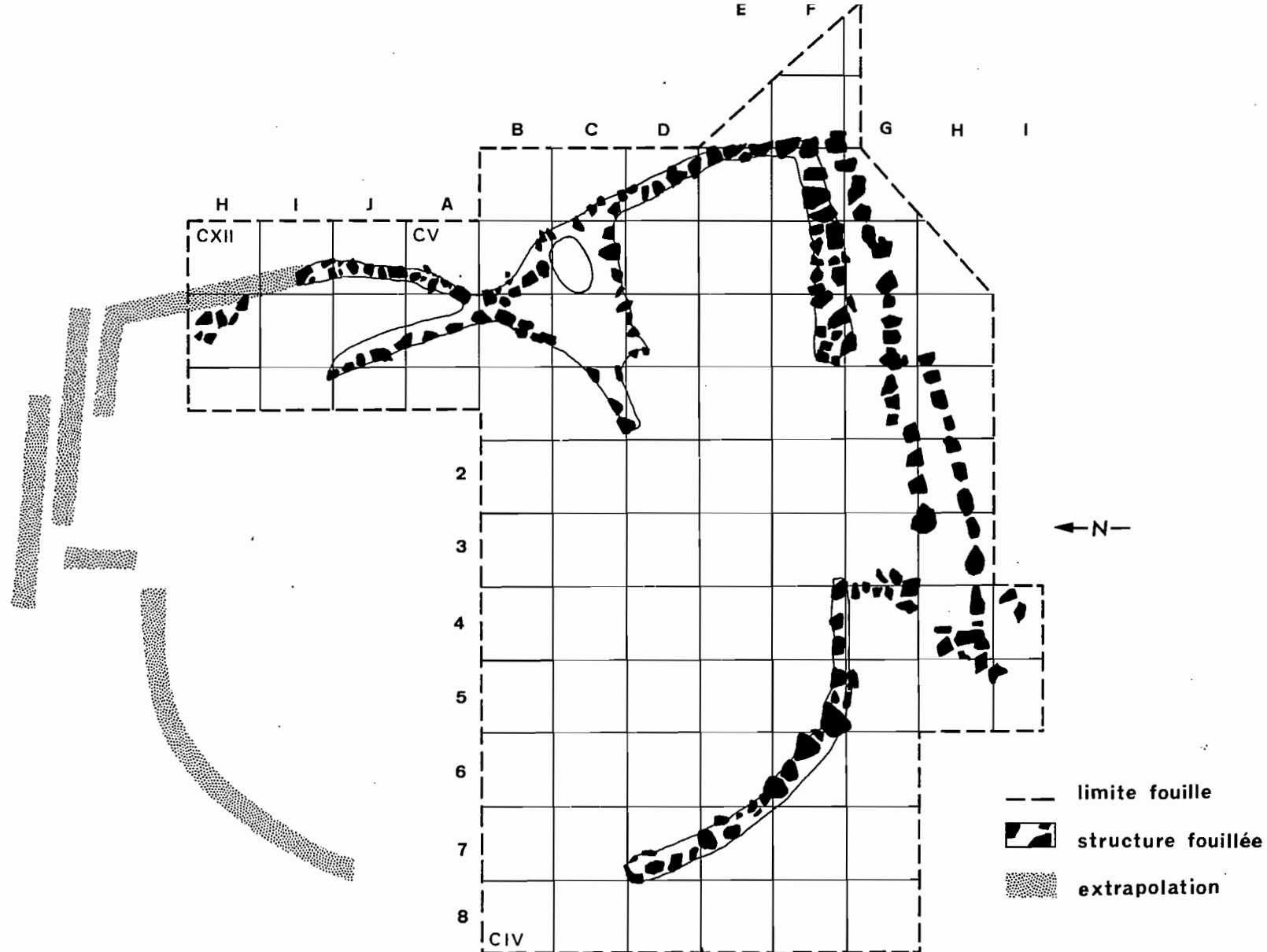
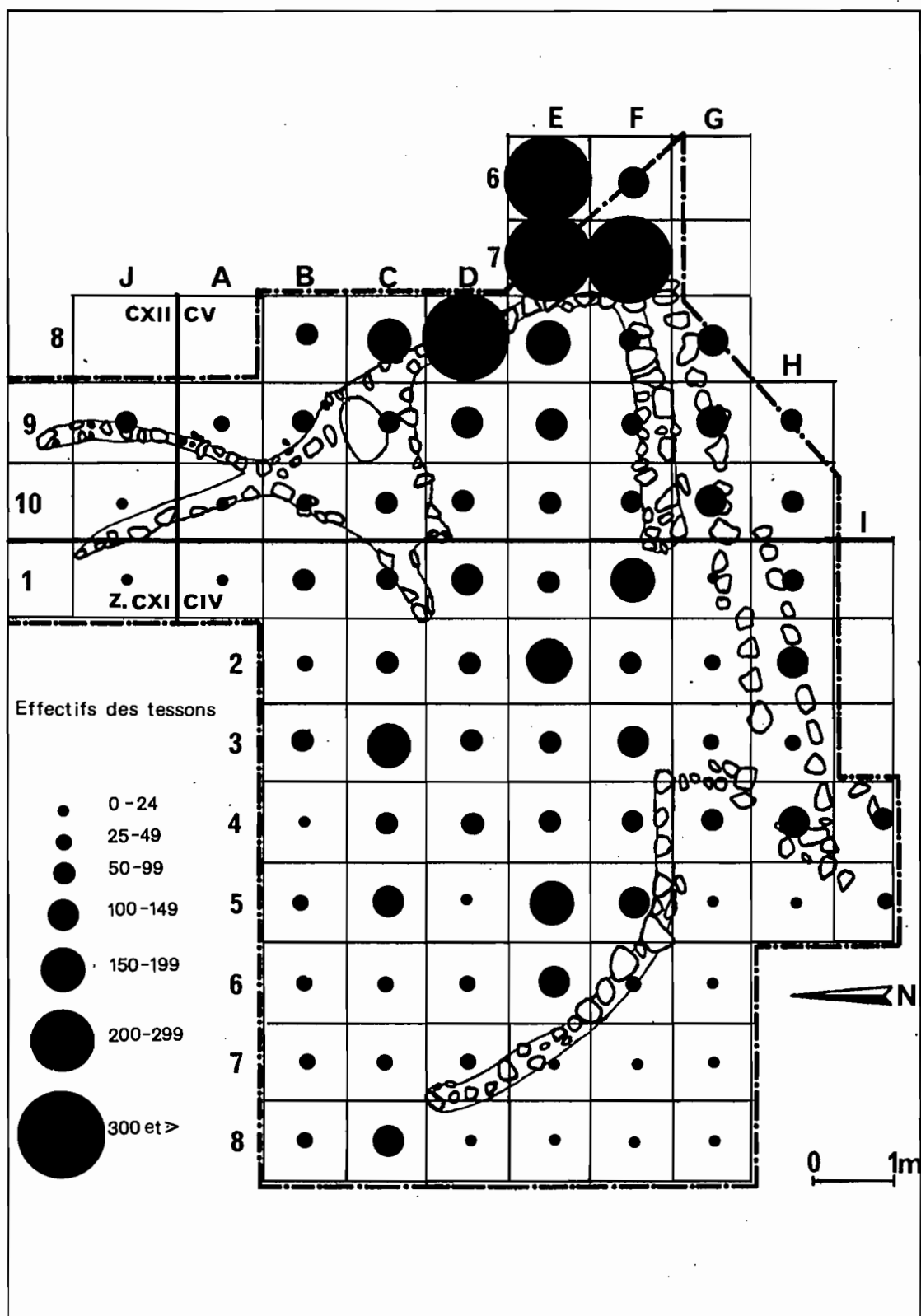


Fig. 23 – La Vega, structure II : tentative de reconstitution de la construction initiale



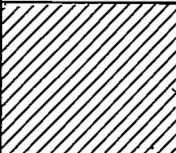
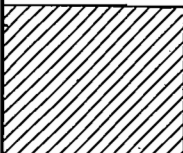
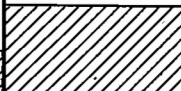
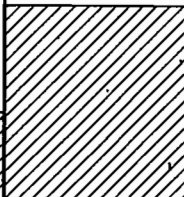
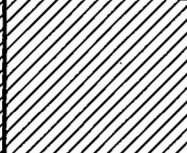
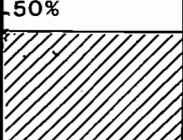
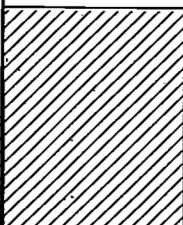
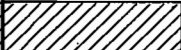
Secteurs : Traditions:					
	I	II	IIIa	IIIb	IIIc
D					
C					
B					

Fig. 25 – La Vega, structure II : représentation des différentes traditions formatives, par secteur (niveaux supérieurs)

La couche IV, qui n'est conservée que dans le secteur II, contient un matériel homogène attribuable à la tradition B. Elle résulte vraisemblablement d'une altération des sols en place, postérieure à l'abandon de la construction.

Les sols archéologiques

Les sols archéologiques en place, contemporains de l'occupation de la structure, ne sont bien conservés que dans la partie basse du site (secteurs I et II). A l'extérieur, où ils sont sous-jacents à la couche stérile III, trois sols, formés d'une argile grise fine et compacte et séparés par de fins litages sableux, ont été décapés. Le premier d'entre eux, qui semblait en continuité avec le revêtement du muret, contenait un matériel céramique peu dense (9 tessons au m²) (fig. 26). Lors du second décapage, cette densité augmentait légèrement dans la partie sud-ouest (bande G), était constante ou en diminution ailleurs. Seuls quelques tessons épars indiquaient le troisième sol. La seule concentration notable dans cette zone I se situe dans sa partie sud-est, à proximité des murets (fig. 27 ; Pl. 19), où furent découverts lors du second décapage, sur une superficie de quelques mètres carrés, d'assez nombreux fragments lithiques,

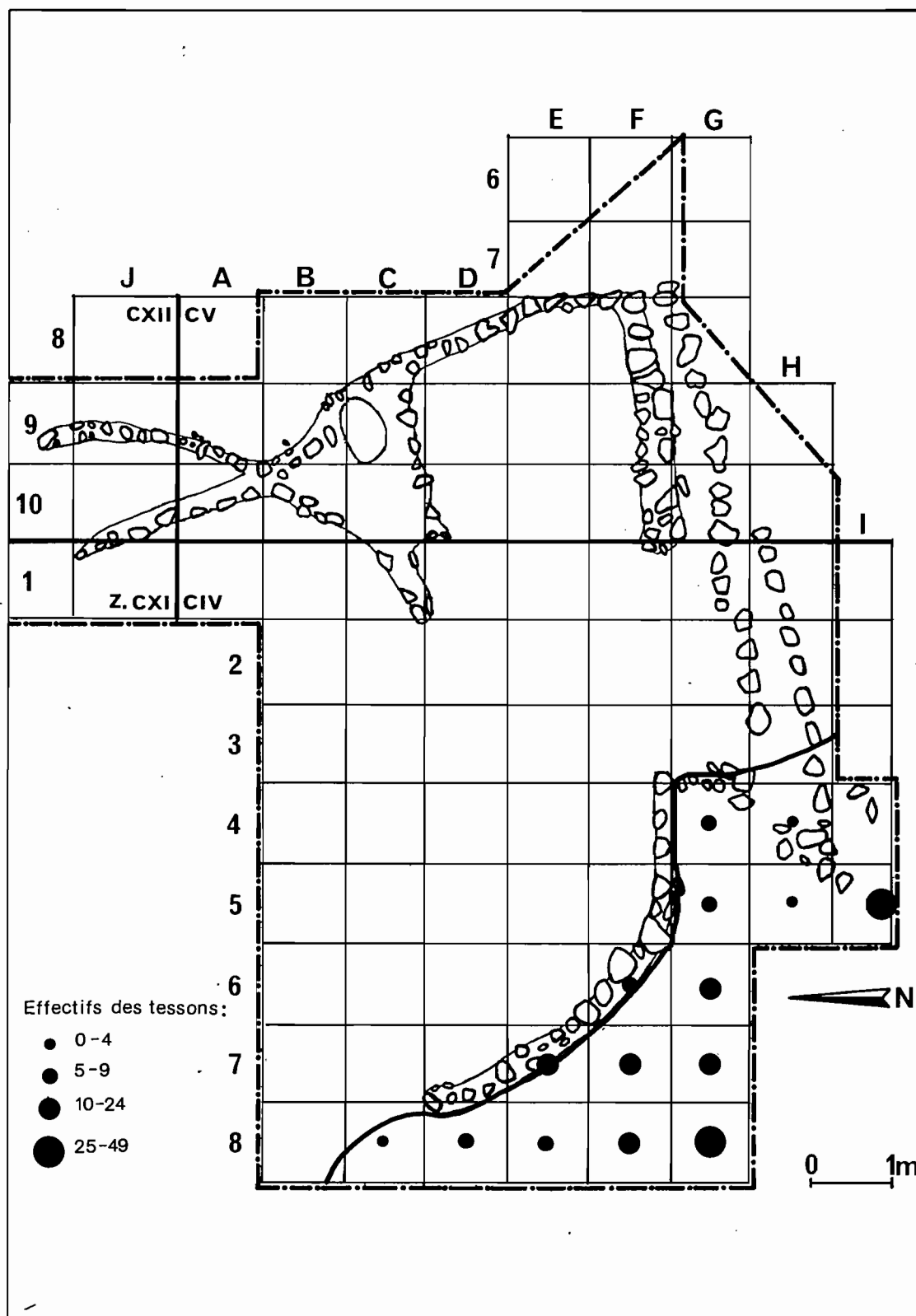


Fig. 26 – La Vega, structure II, secteur I : 1^{er} décapage, extension et effectifs

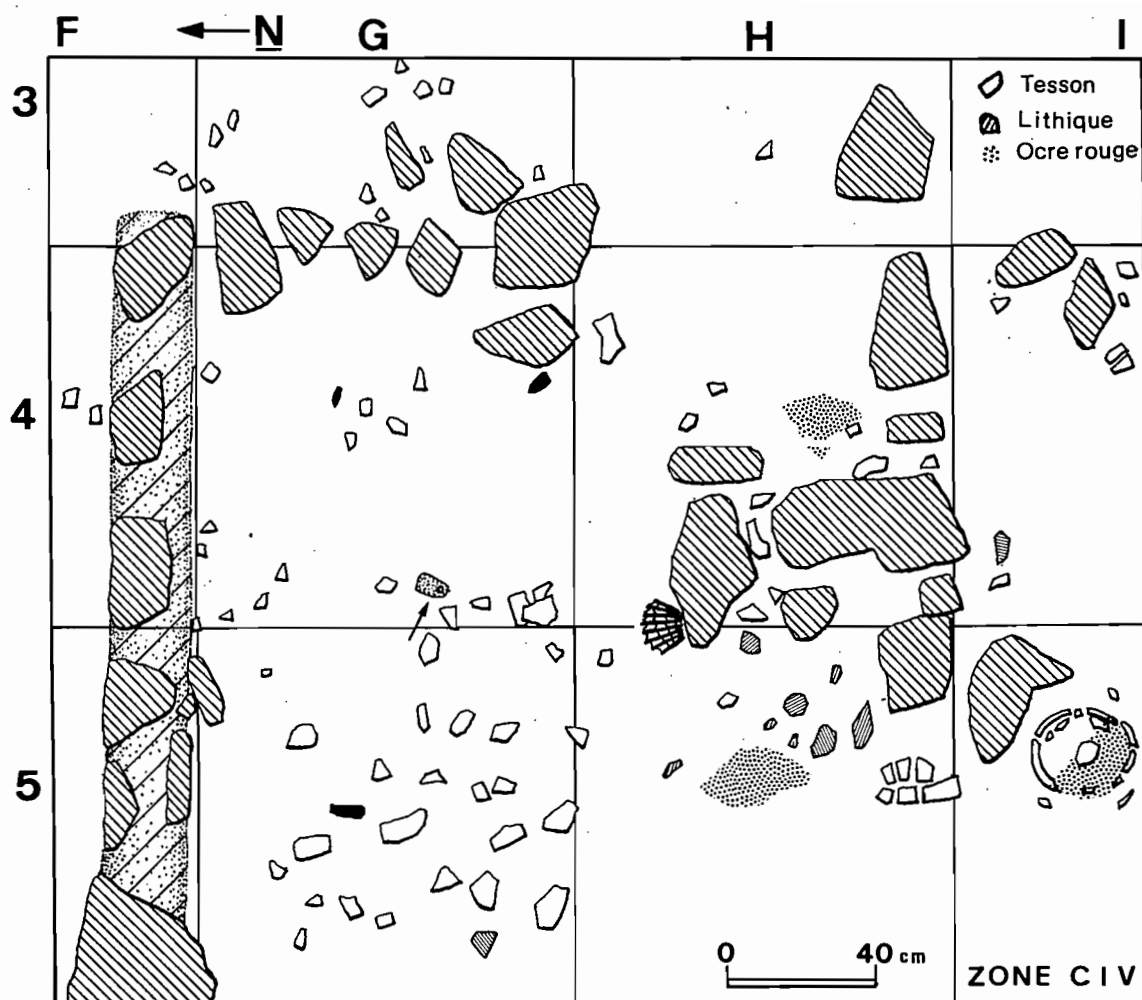


Fig. 27 – La Vega, structure II, secteur I : 3^e décapage
plan des vestiges conservés

des éléments de parure, une coquille entière de spondyle et un récipient contenant de l'ocre rouge. La totalité du matériel présent dans ces niveaux est caractéristique de la tradition B. Ce n'est que sous le troisième décapage, que furent découverts parfois enfoncés de quelques centimètres dans la couche granuleuse brune, une vingtaine de tessons attribuables à la tradition A.

A l'intérieur de la structure (zone II) eurent lieu sept décapages successifs (fig. 28). Le premier concerna un niveau situé à la partie inférieure de la couche IV. Limité à l'ouest par le muret semi-circulaire, il occupait toute la partie intérieure basse (26 m²). La densité des tessons (moyenne : 29 m²) est importante dans les secteurs bas et central et diminuait à la périphérie (fig. 29). La couche V argileuse grise fut atteinte lors du second décapage. La superficie occupée par le sol était plus réduite (22 m²), les densités également moindres (moyenne : 6,5 tessons au m²). Aux tessons étaient associés, en petite quantité, des vestiges de faune et des fragments d'outillage.

La superficie des sols conservés diminuait régulièrement lors des décapages postérieurs, laissant apparaître la couche brune stérile sous-jacente (fig. 28). Alors que la densité reste faible lors du troisième décapage (5,8 tessons au m²), elle augmente légèrement aux niveaux inférieurs (4^e = 5^e = 11 tessons au m², 6^e = 9,5, 7^e = 7 tessons au m²). Les vestiges sont alors concentrés dans la partie basse, le long du muret, où fut découvert, lors du 5^e décapage, un petit foyer à cuvette contenant quelques pierres brûlées (fig. 30 ; Pl. 18), dont les cendres

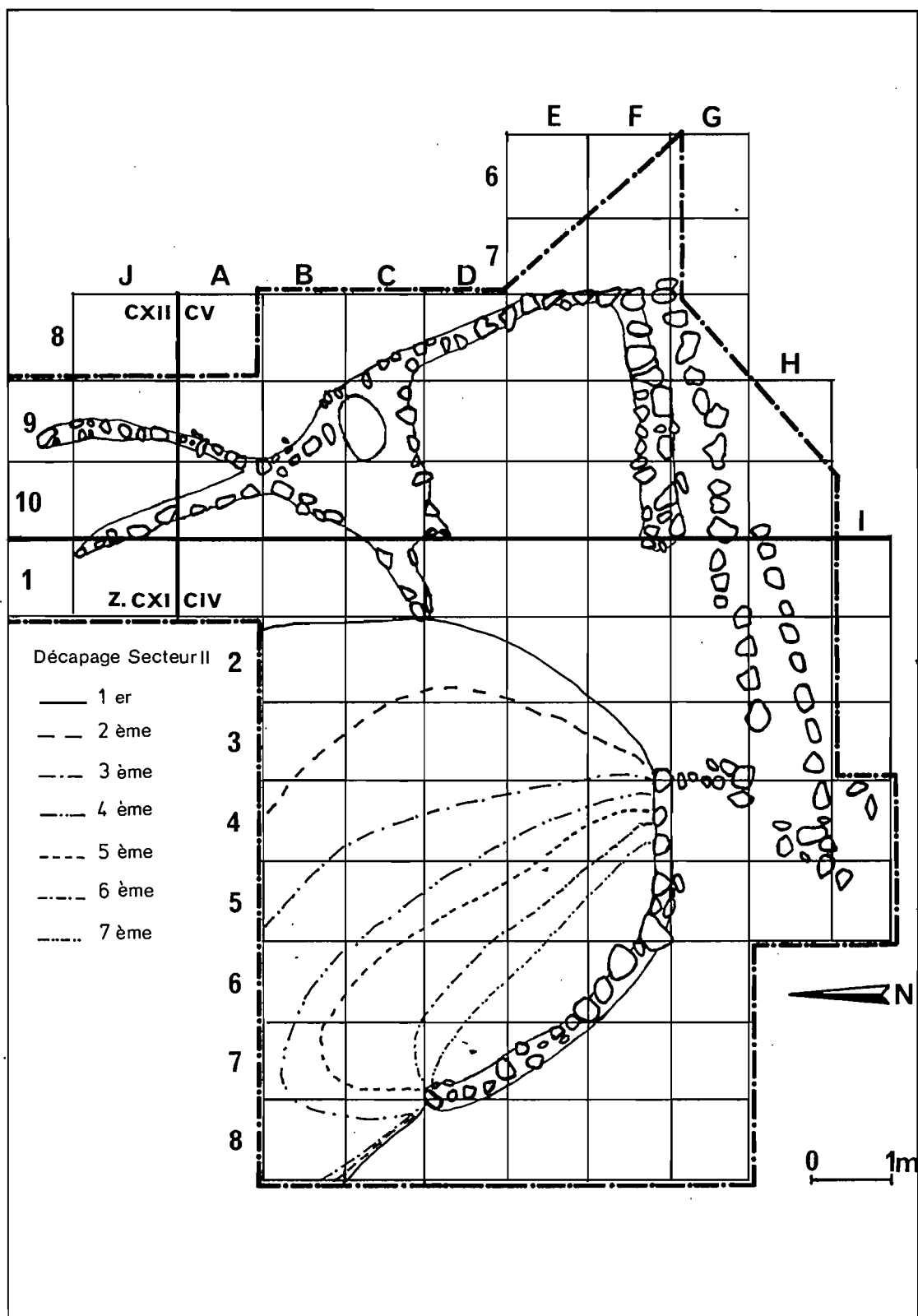
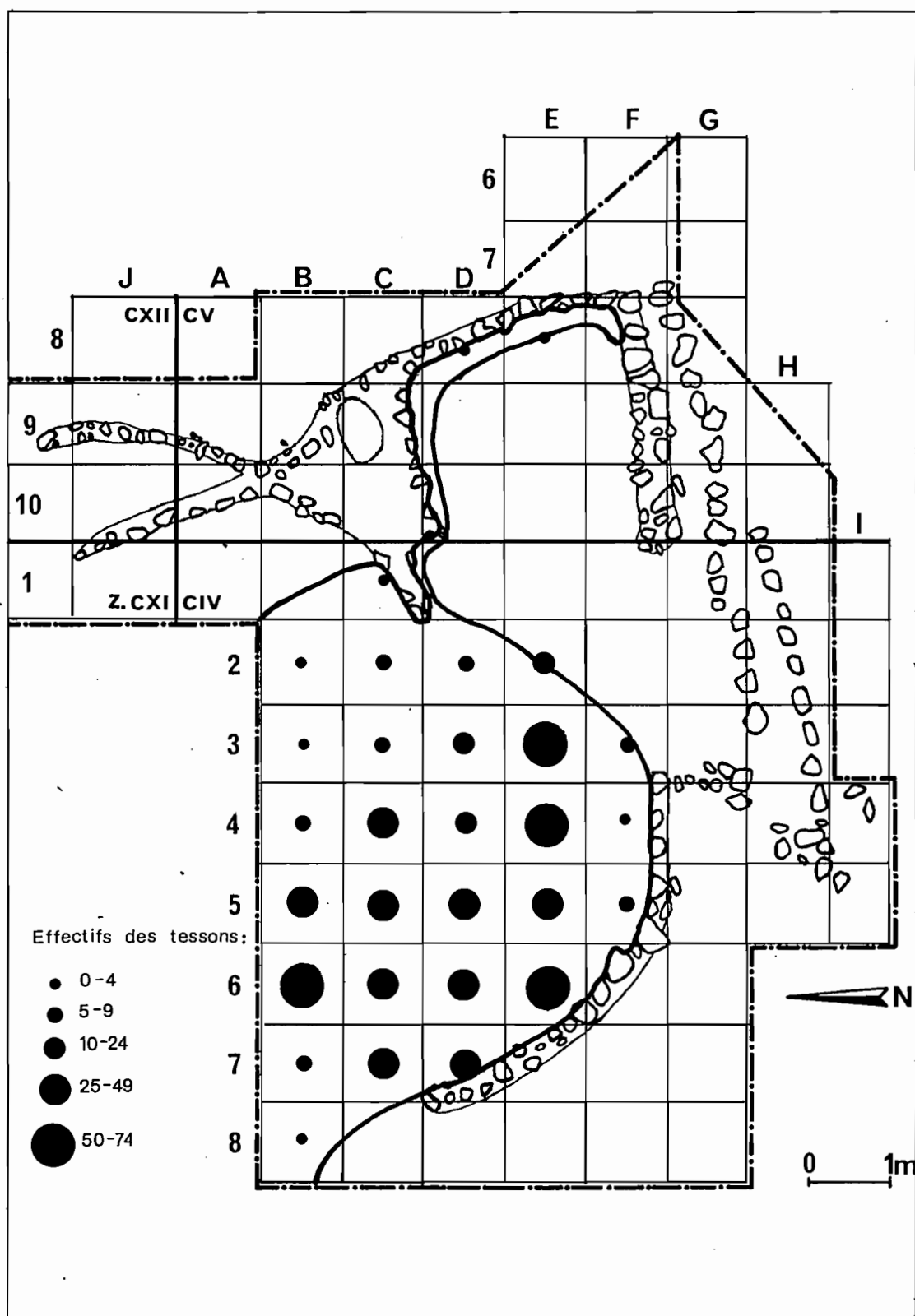


Fig. 28 – La Vega, structure II, secteur II :
limites des sept décapages successifs



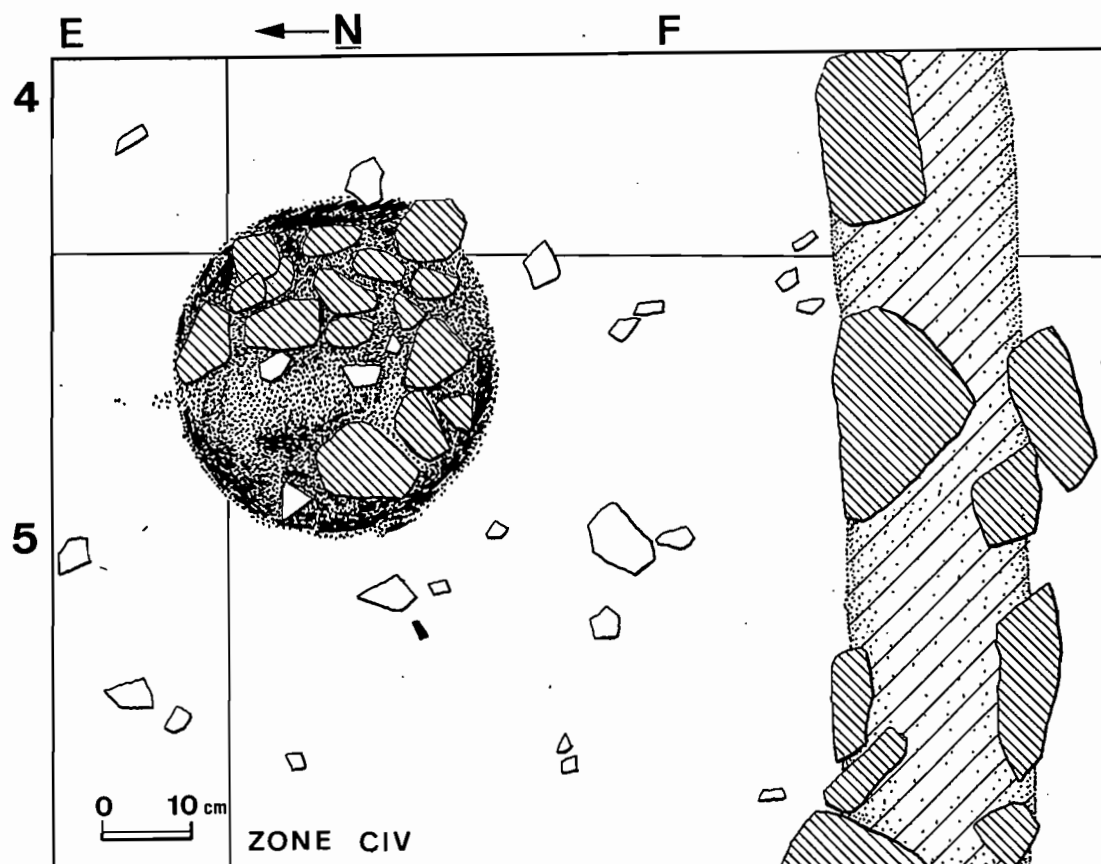


Fig. 30 – La Vega, structure II, secteur II :
plan du foyer découvert lors du 6^e décapage

furent datées (CRG 295) de 2900 ± 60 BP. Ce foyer, qui est donc sensiblement contemporain de celui découvert dans la structure I, était directement associé, comme l'ensemble de ces sols, à un matériel céramique de tradition Catamayo B. Seuls quelques tessons, découverts lors des 5^e, 6^e et 7^e décapages, dans une zone de 5 m² située dans la partie basse (fig. 31) sont caractéristiques de la période antérieure A.

Dans la zone haute, à l'intérieur de la structure (secteur III b), était également présent, conservé le long du muret, un lambeau de sol, témoin de cette même occupation. A l'extérieur, dans les secteurs III a et III c, il n'existe aucun sol en place comparable. Cependant, lors de la fouille, furent réalisés dans cette zone plusieurs décapages intéressants des niveaux où les tessons étaient disposés à plat suivant le pendage naturel, dans une situation similaire à celle de la zone extérieure de la structure I.

Le matériel archéologique associé présente une distribution qui confirme celle apparue lors de l'analyse des niveaux supérieurs. Au nord-est et à l'est (secteurs III b et c), les tessons sont attribuables dans leur presque totalité à la tradition C (forme D = 34 %, forme E = 56 %). Les formes tardives et les techniques décoratives associées sont absentes. Les tessons caractéristiques de la tradition B (10 %) sont plus nombreux aux niveaux inférieurs et témoignent vraisemblablement de l'occupation ancienne dont les autres traces ont disparu dans cette zone. Au sud-est et au sud, au contraire (fig. 32), le matériel nettement différent est attribuable à la période D (forme D = 19 %, forme E = 13 %, forme F = 10 %, forme G = 13 %, forme H = 40 %). Les techniques décoratives tardives prédominent. Les récipients ouverts de type Y et les fragments de gros outillage lithique sont assez nombreux. Le matériel est homogène jusqu'au sol stérile sous-jacent. Ces sédiments et les vestiges qu'ils contiennent proviennent de la partie haute du site. Ils ont pu se déposer après l'abandon de la structure

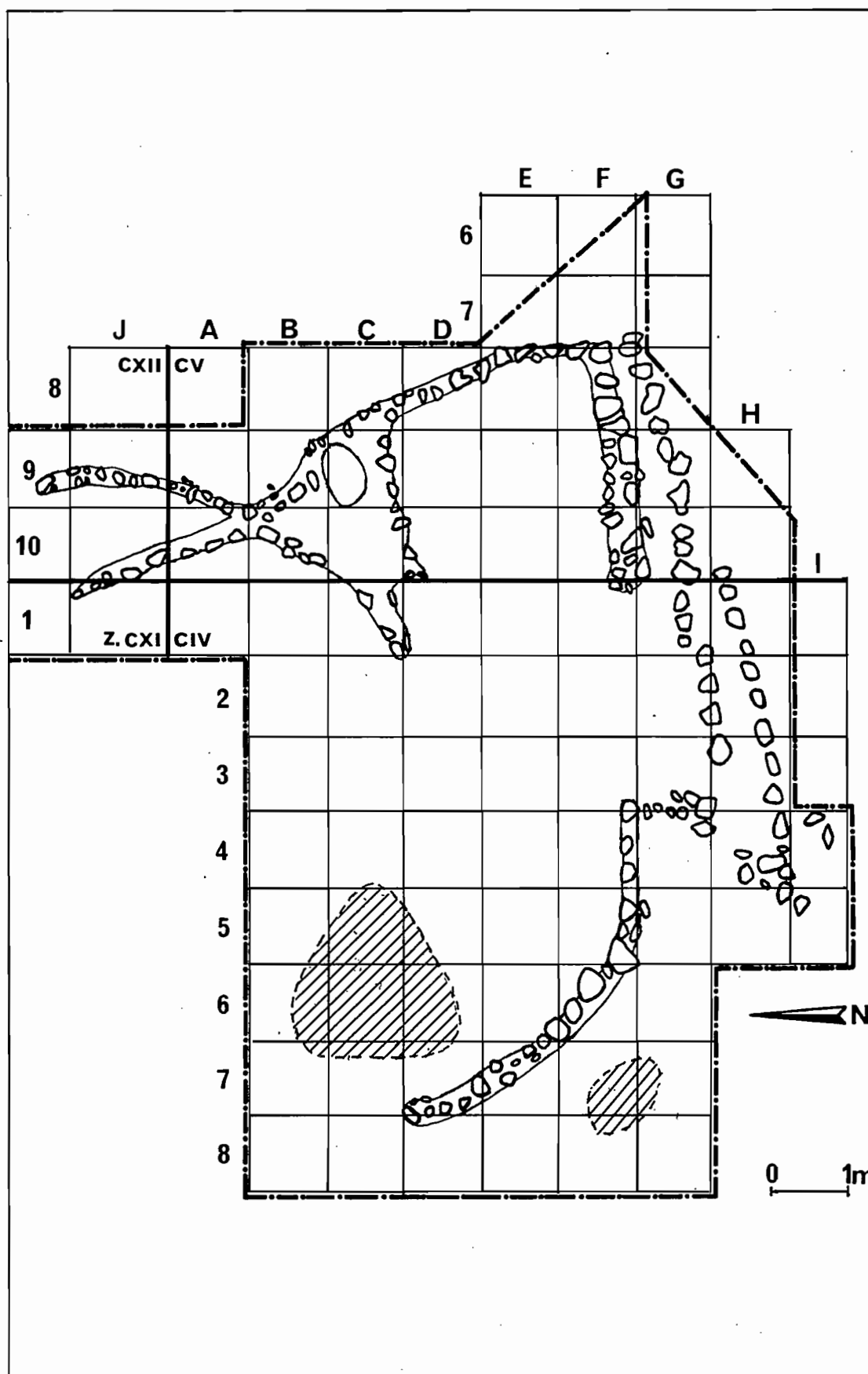


Fig. 31 – La Vega, structure II, secteur II :
limites de distribution du matériel céramique de tradition Catamayo A

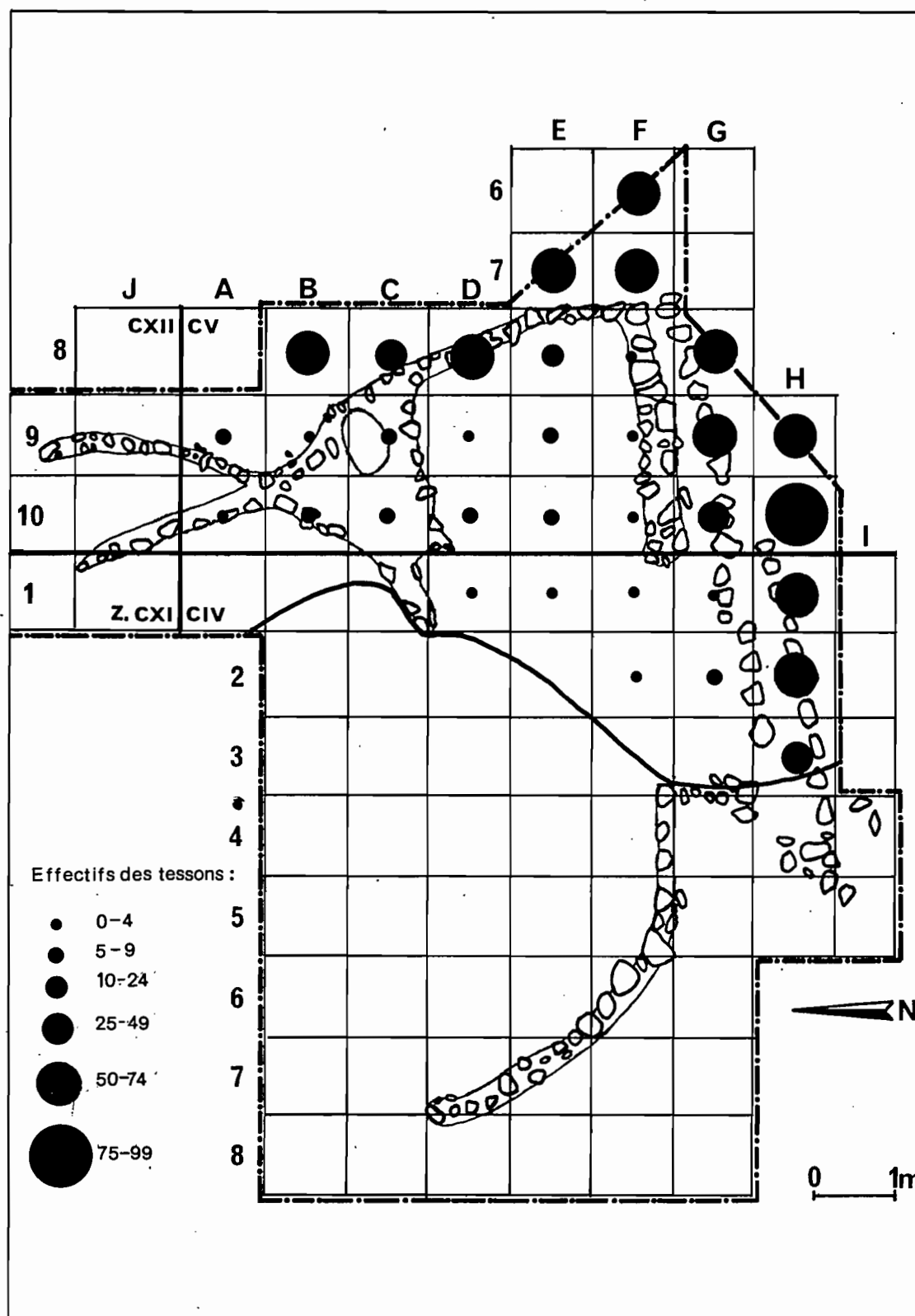


Fig. 32 – La Vega, structure II, secteur III :
1^{er} décapage, extension et effectifs

dont ils ont détruit une partie des sols anciens, soit au cours de l'occupation d'autres constructions établies plus tardivement au sommet de l'élévation, soit postérieurement lors de leur destruction par l'érosion. Les niveaux horizontaux décapés pourraient correspondre à des phases d'arrêt dans l'apport des sédiments et à d'anciens paléosols. La partition du remplissage, sensible dès les niveaux supérieurs, suit en partie les murs construits. Elle peut être liée à une chronologie relative des dépôts ou à la nature des zones d'origine. Le matériel le plus tardif, présent uniquement à l'extérieur de la structure sur les façades sud et sud-est, paraît associé à l'apport le plus récent. Celui-ci est venu buter, à l'extrémité des murets (zone CIV, G-H 4-5), sur la couche stérile III déjà en place.

Historique de l'occupation

Les différentes traditions formatives sont représentées dans cette construction dans une situation comparable à celle de la structure I.

A la tradition Catamayo A sont associés une cinquantaine de tessons, disséminés dans la partie basse, à l'intérieur et à l'extérieur de la structure ⁹. Ils appartiennent aux niveaux immédiatement sus-jacents au sol stérile et étaient, soit mélangés à un matériel plus tardif de tradition B (5^e – 6^e décapages intérieurs), soit groupés en un petit ensemble homogène (7^e décapage intérieur, sous le 3^e extérieur).

Ces tessons pourraient correspondre à un lambeau de sol, contemporain de la construction et témoin de la première occupation. Cependant, si la présence sur ce site des porteurs de la tradition A est ainsi confirmée, la rareté du matériel fait que l'association avec la structure construite demeure problématique. Aucun vestige de faune, ni fragment d'outillage lithique n'était directement associé à ces tessons.

C'est à la tradition B qu'appartient la totalité des tessons provenant des sols en place intérieurs (1100 tessons) et extérieurs (250 tessons). Il s'agit d'un matériel homogène parmi lequel n'est représentée qu'une seule forme céramique (forme C = 100 %) ¹⁰. Ces tessons de dimensions moyennes étaient relativement disséminés et nulle part concentrés en une nappe comparable à celle fouillée dans la structure I. Ces sols qui représentent l'occupation principale et peut-être unique de la construction ont été détruits dans la partie haute, vraisemblablement après son abandon.

Les éclats et pièces lithiques attribuables à cette tradition proviennent des couches IV et V. La première contenait douze fragments lithiques concentrés dans la partie centrale de la structure. Il s'agissait de dix éclats de petites dimensions et de deux outils de même type présentant un tranchant latéral et un petit pédoncule pouvant être destiné à faciliter un éventuel emmanchement ¹¹. La majorité des pièces provenant de la couche V furent découvertes, groupées sur quelques mètres carrés, à l'extérieur et à proximité de la structure (fig. 27) dans une zone également singularisée par la présence d'un récipient contenant de l'ocre rouge (Pl. 21) et d'une coquille de spondyle entière renfermant des éléments de parure (Pl. 20A). Ce matériel qui est apparu lors des second et troisième décapages se compose d'une lourde pièce de basalte portant des traces d'usage et ayant pu être utilisée comme percuteur et de huit éclats de silex. Deux d'entre eux au moins provenaient du même nucléus. Des traces d'usage étaient visibles sur trois pièces et une quatrième portait de fines retouches abruptes. Quelques petites pierres, des fragments d'ocre rouge et jaune et une tache de terre brûlée furent également découverts à proximité. Cette zone paraît avoir connu une série d'activités où intervenaient l'usage de colorant et le débitage et probablement l'utilisation d'outillage lithique. Le fait qu'elle soit à la fois proche de la structure et à l'extérieur de celle-ci, dans un recoin protégé, est également notable. Hors de cette concentration, les fragments lithiques

⁹ Voir chapitre IV, fig. 10 b ; 11 b, c.

¹⁰ Voir chapitre IV, fig. 12.

¹¹ Voir chapitre IV, fig. 20 c, d.

sont rares. A l'intérieur de la structure, seuls deux éclats, dont un brûlé, furent découverts lors du 4^e décapage. Enfin, un dernier outil présentant une pointe aménagée et un tranchant usagé fut mis au jour à l'extérieur de la structure dans la zone basse. Aucun fragment d'outillage osseux n'était associé à ces niveaux.

Plusieurs éléments de parure furent découverts lors du second décapage, dans la zone où avait déjà été observée la concentration de pièces lithiques et de fragments d'ocre. Une de ces pièces correspond à un petit pendentif en schiste gris-noir représentant un petit animal, vraisemblablement un cobaye, dont l'œil est figuré par la perforation destinée à la suspension ¹². A proximité (fig. 27) est apparue, attenante à une des roches formant l'alignement extérieur, une coquille de spondyle (*Spondylus princeps*), fermée, entière. La charnière avait été conservée intacte. A l'intérieur de ce coquillage (Pl. 20 B) mêlées à une terre très fine, se trouvaient une petite perle de jadéite et une plaquette rectangulaire de même matériau, portant toutes deux une perforation centrale. La nature de cet ensemble et le contexte qui l'entoure laissent supposer une destination particulière, peut-être votive. La présence de ce coquillage entier parfaitement conservé sur ce site distant de plusieurs centaines de kilomètres de la mer confirme l'existence d'échanges sur de longues distances et l'importance présumée de l'usage de ce type de coquillage dans les cultures andines précolombiennes.

La tradition Catamayo C est représentée dans la partie intérieure haute (300 tessons) et la zone extérieure adjacente (800 tessons) par un matériel homogène très abondant.

A la forme D correspondent un tiers des tessons attribuables. Les deux sous-types sont également représentés. La majorité des récipients ont la lèvre peinte en rouge et polie. La panse est fréquemment décorée de bandes verticales ou obliques peintes en rouge, parfois d'incisions parallèles. La forme E domine dans l'échantillon recueilli (60 %). Sont particulièrement bien représentés les sous-types 1 et 2. Les lèvres épaissies et arrondies sont également peintes en rouge. Le col porte fréquemment un décor d'incisions fines verticales ou obliques. La panse peut être décorée de motifs gravés après cuisson, parfois remplis de pigments de couleur blanche ou rouge, de bandes peintes en rouge, de protubérances régulièrement espacées ou d'éléments modelés ¹³.

Seuls deux fragments de récipients ouverts et un goulot de bouteille furent découverts dans ces niveaux. Plusieurs groupes de tessons peu fracturés appartenant à un même récipient furent mis au jour, ce qui semble indiquer des sédiments peu remaniés.

Ce matériel provient vraisemblablement de la partie supérieure de l'élévation et pourrait correspondre aux sols extérieurs d'une structure située à proximité de celle fouillée et construite postérieurement. Il ne semble donc pas directement associé à l'habitation mise au jour et celle-ci ne paraît pas avoir été occupée par les porteurs de la tradition C.

Les fragments lithiques sont rares. Seuls deux éclats et deux outils de types perçoir furent découverts dans les niveaux supérieurs de la zone III b. On peut cependant noter la présence dans ce secteur d'un lisseur fabriqué à partir d'un os long de cervidé et de fragments de coquillage ayant pu être utilisés comme outils (hameçon, cuillère) ¹⁴. Un élément de parure est également attribuable à cette tradition.

Le matériel caractéristique de la tradition Catamayo D (1300 tessons) ¹⁵ fut également découvert à l'extérieur de la structure dans les secteurs sud-est et sud de la fouille. Les formes tardives (F, G, H) prédominent et les récipients ouverts sont particulièrement bien représentés. Il existe cependant quelques éléments intrusifs tels les récipients de forme C (4 % de l'échantillon). Les formes D et E continuent à être fabriquées à cette époque (respectivement 17 et 12 %). Cependant, alors que les formes sont proches de celles de la période précédente,

¹² Voir chapitre IV, fig. 23 c.

¹³ Voir chapitre IV, fig. 14-16.

¹⁴ Voir chapitre IV, fig. 22 e, f.

¹⁵ Voir chapitre IV, fig. 17, 18.

seules sont notables la raréfaction des types I b et II b et l'apparition du type II d, et les techniques décoratives associées sont nettement différentes. Les lèvres épaissies sont fréquemment peintes en orange (55 %), parfois en noir (15 %). La peinture de couleur rouge n'est présente que sur un tiers des récipients peints de ce type. Les décorations incisées avant cuisson sont également rares.

Trois nouvelles formes font leur apparition. La forme F (9 %) correspond à de grands récipients à col éversé et à lèvre épaissie, rarement décorés. La lèvre est parfois peinte en orange. La forme G regroupe les récipients à petit col éversé (11,5 %). La lèvre est ici fréquemment peinte en orange ou en noir et la séparation du col et de la panse soulignée par une bande de même couleur. L'incision est parfois employée sur la panse pour séparer des zones peintes en polychromie. La forme H prédomine (46,5 %). Il s'agit de récipients utilitaires sans col. La lèvre est épaissie, de section ovale (60 %), ronde (15 %) ou triangulaire (35 %). Dans le premier cas, il s'agit de récipients peu décorés, seule la lèvre porte parfois de petites perforations, dans les autres types, elle est plus fréquemment peinte en orange ou en noir.

C'est avec cette tradition qu'apparaissent pour la première fois en assez grand nombre les récipients ouverts. Les plus caractéristiques (type Y) ont une base plane et des parois légèrement convexes dont la section terminale est souvent amincie. Ils sont généralement recouverts d'une peinture ou engobe orange ou rouge et décorés de motifs polychromes limités par des traits gravés ou incisés.

Proviennent des niveaux caractéristiques de cette tradition : huit éclats dont quatre pièces semblables présentant un dos abattu opposé à un tranchant retouché ou présentant des traces d'usage et trois lames de haches de même type ¹⁶. Fabriquées à partir de plaquettes de schiste, elles sont de forme trapézoïdale et ont une longueur de 12 à 17 cm. Les bords sont aménagés et la partie distale tranchante présente une série d'enlèvements réguliers. Elles ont été découvertes à proximité les unes des autres au pied du mur extérieur. Une petite pièce faite d'une matière crayeuse peu dure et présentant une extrémité pointue est également associée à ces niveaux. Furent aussi découvertes deux petites perles de spondyle dont une cassée en deux fragments distants de plus de trois mètres.

Comme c'était déjà le cas pour la tradition précédente, ce matériel ne paraît pas directement associé à l'occupation de la structure fouillée.

Interprétations

L'occupation de cette construction et la stratigraphie des couches sédimentaires rencontrées présentent de nombreux points communs avec celles de la structure I. L'historique de l'occupation et des phases d'érosion postérieures semble confirmer les analyses déjà présentées.

La couche sédimentaire stérile VI correspond au sol de la butte antérieur à la construction. Son absence de la zone sud, où les alignements de blocs rocheux reposent directement sur le substratum stérile (couche VII), pourrait résulter d'un aménagement volontaire.

Les couches V et IV témoignent de l'occupation de la construction dont l'édification pourrait être contemporaine de la tradition Catamayo A. La rareté du matériel caractéristique de cette époque pose cependant problème. La tradition postérieure B est, elle, bien représentée dans toute la partie basse à l'intérieur et à l'extérieur de la structure. La datation ¹⁴C associée confirme qu'elle a été occupée à la même époque que la première construction fouillée, vers 1000 avant notre ère. La destruction de ces sols dans la partie haute, due à l'arrivée de sédiments provenant du sommet de la butte, est postérieure à l'abandon. La couche IV, conservée uniquement dans la zone intérieure basse, correspond à une altération superficielle de ces sols en place liée à leur exposition à l'air libre. Elle fut détruite dans la partie basse extérieure à la structure lors de l'arrivée de la nappe stérile (couche III).

¹⁶ Voir chapitre IV, fig. 20 a, b.

Le matériel caractéristique des traditions tardives, présent essentiellement dans la zone extérieure haute, n'est vraisemblablement pas directement associé à cette construction et provient plutôt d'autres structures, construites postérieurement sur la partie supérieure de la butte.

HISTORIQUE DU SITE

L'analyse de l'ensemble de ces données confirme l'occupation de ce site pendant la majeure partie de la période formative, sur une durée minimale de quatre ou cinq siècles.

A la tradition la plus ancienne, Catamayo A, pourrait être associée la construction des habitations fouillées. La rareté du matériel, qui paraît résulter de l'érosion ou du nettoyage des sols intérieurs semble cependant indiquer une occupation d'assez courte durée, peut-être associée à la fin de la période A. L'existence sur ce même site d'autres constructions occupées antérieurement est également possible.

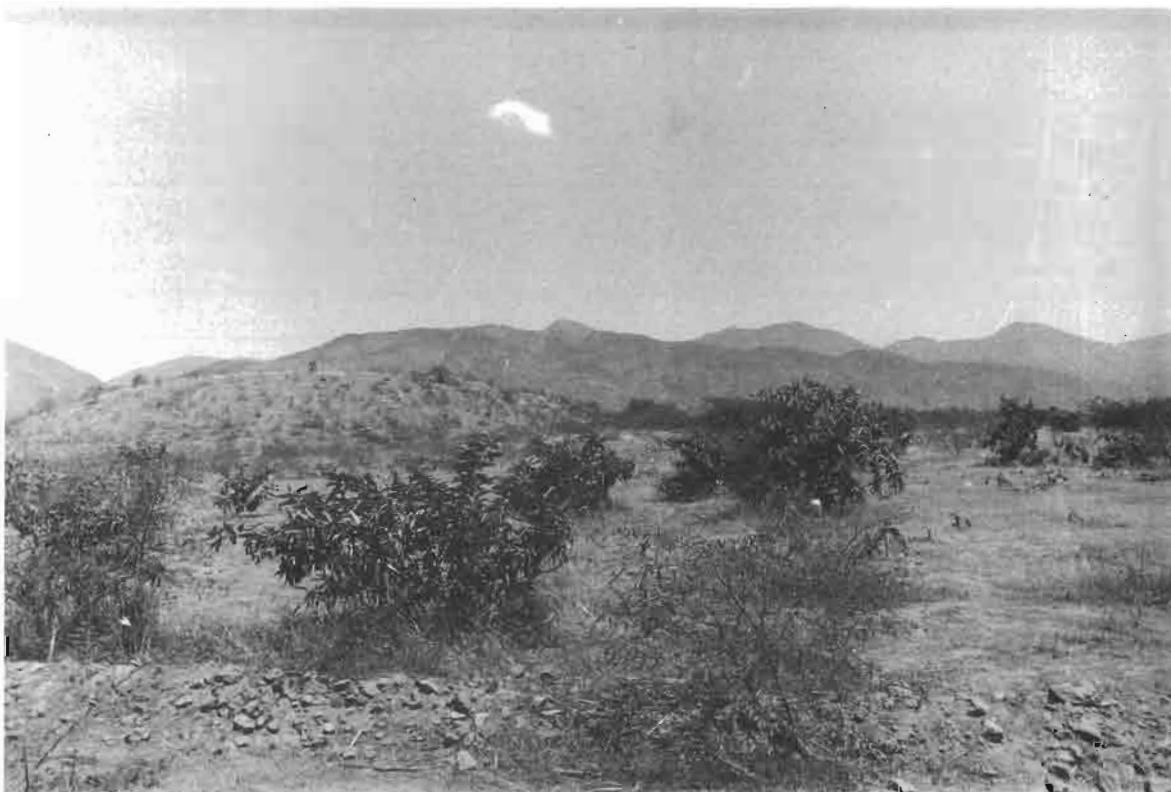
C'est durant la période B, c'est-à-dire peut-être dès 1300 et avec certitude vers 1000 av. J.-C., que les deux constructions fouillées ont été occupées simultanément. Leurs différences architecturales pourraient traduire des destinations particulières. Il semble qu'aucune structure n'ait existé dans la zone séparant les deux constructions fouillées mais il est cependant vraisemblable que d'autres habitations contemporaines aient occupé les pentes de l'élévation. A la structure semi-circulaire I pourrait avoir correspondu un habitat familial et à la structure II un usage plus collectif. Elles semblent avoir été toutes deux abandonnées à la fin de la période B. Elles ont subi ensuite une érosion parfois complexe ayant eu lieu en plusieurs phases liées à des périodes climatiques différentes. Ainsi, l'arrivée de la couche stérile III correspond certainement à une période de fortes précipitations.

Durant les traditions tardives C et D, c'est la partie supérieure de l'élévation qui semble avoir principalement été occupée et l'association avec les structures fouillées reste problématique. Bien que la destruction définitive de ces constructions occupant la partie sommitale n'ait eu lieu que très récemment, aucune de ces structures ne nous est connue.

L'abandon définitif du site paraît contemporain de la fin de la période formative et du début de celle dite de Développement régional, uniquement représentée ici par un récipient isolé.



A



B

Planche 1 – Vallée de Catamayo : A – vue du secteur nord-est ;
B – Le site n° 11 La Vega et son environnement



A



B

Planche 2 – Le site de la Vega : A – vue rapprochée de l'élévation ;
B – le sol du site avant la fouille

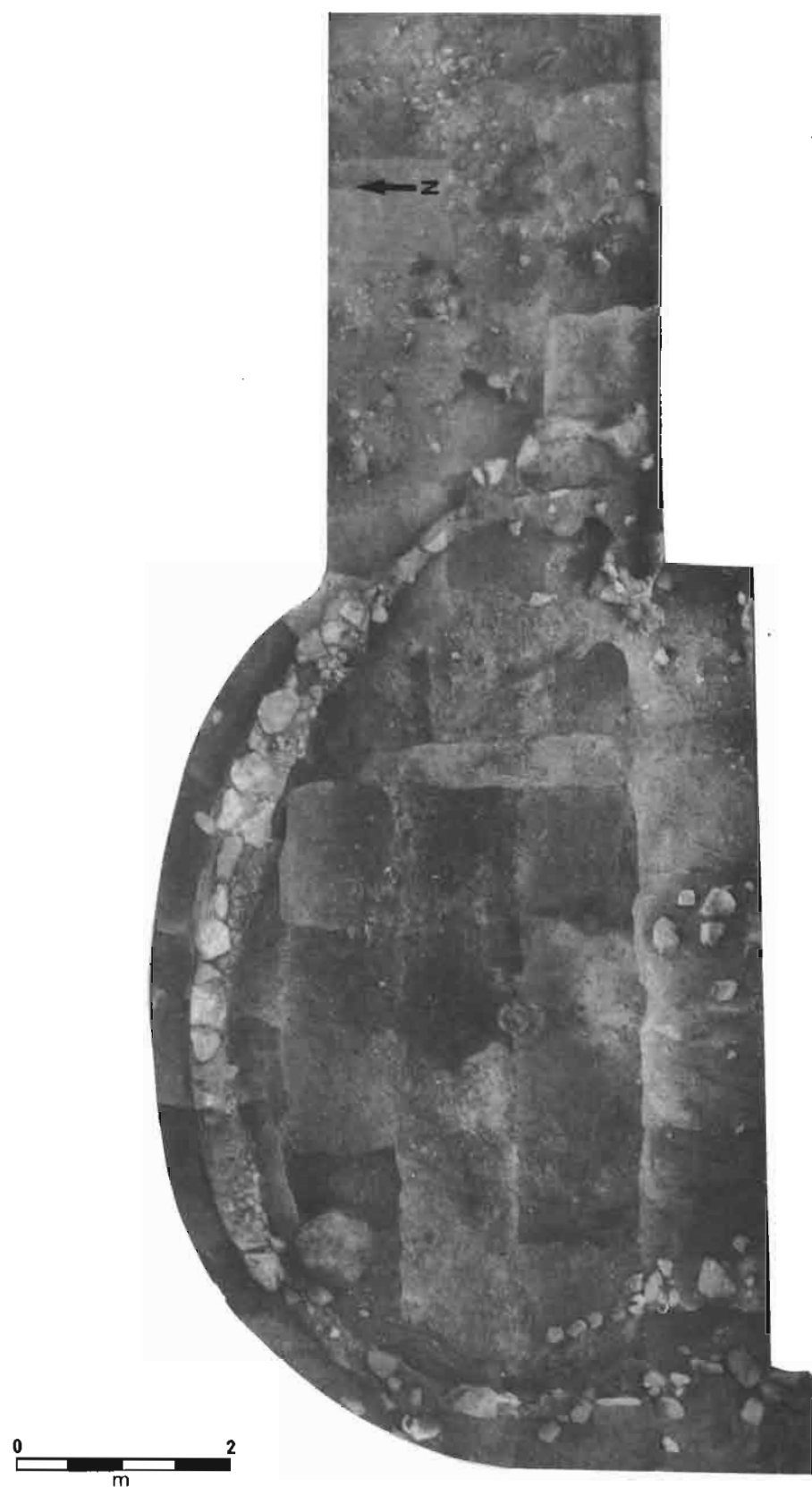


Planche 3 – Mosaïque photographique verticale de la structure I,
couche V, 1^{er} décapage



Planche 4 – Structure I, vues obliques, couche V, 1^{er} décapage



A



B

Planche 5 – Structure I, vues obliques : A – couche V, 1^{er} décapage
et foyer isolé du niveau supérieur ;
B – la structure en fin de fouille



A



B

Planche 6 – Structure I, aspect des murets construits :
A – vue verticale ; B – oblique



A



B

Planche 7 – Structure I, foyer isolé, couche III :
A – vue oblique ; B – verticale

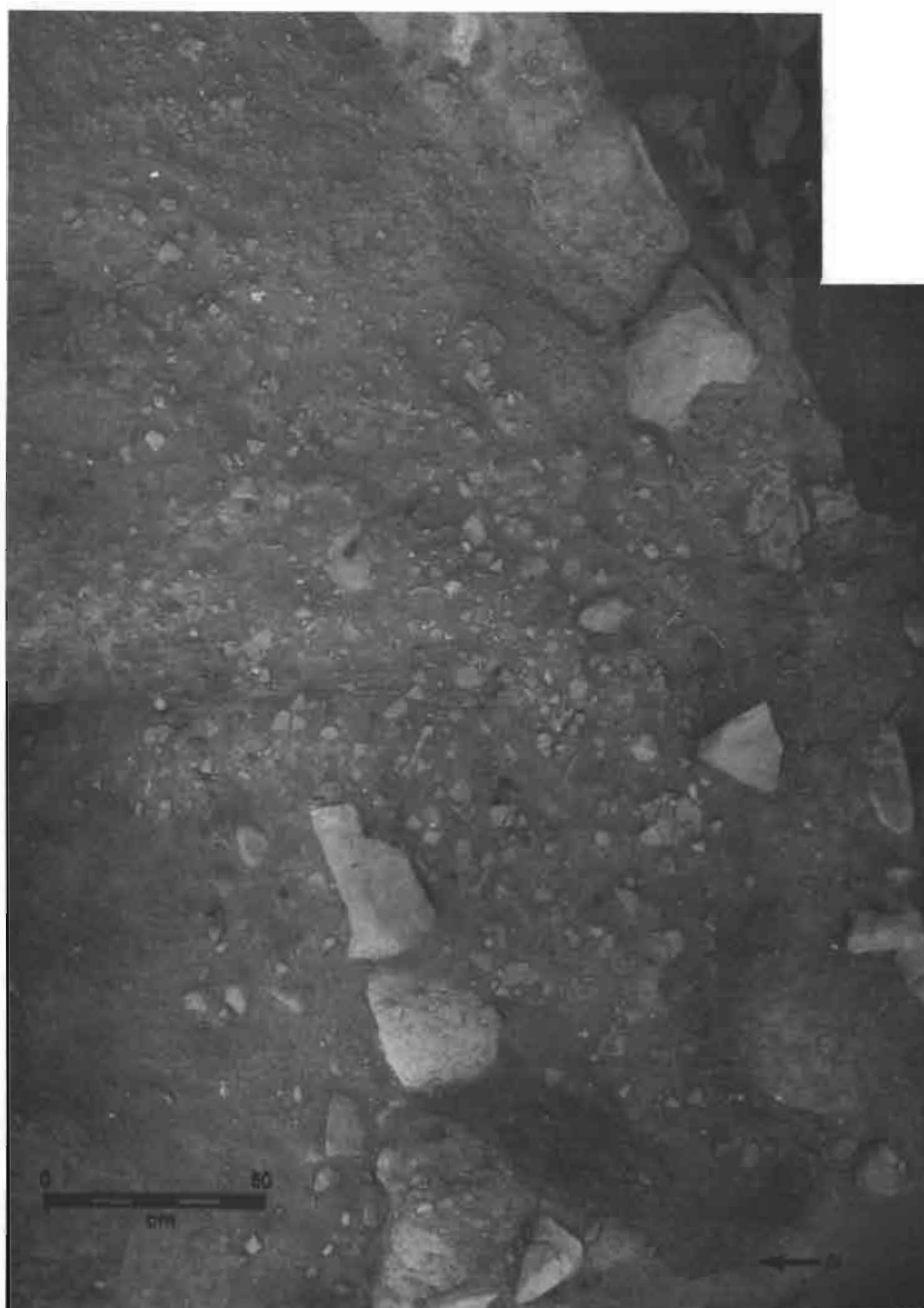


Planche 8 – Structure I, mosaïque photographique du secteur sud,
couche V, 3^e décapage



A



B

Planche 9 – Structure I, concentration de vestiges céramiques
et osseux, secteur sud, couche V, 3^e décapage

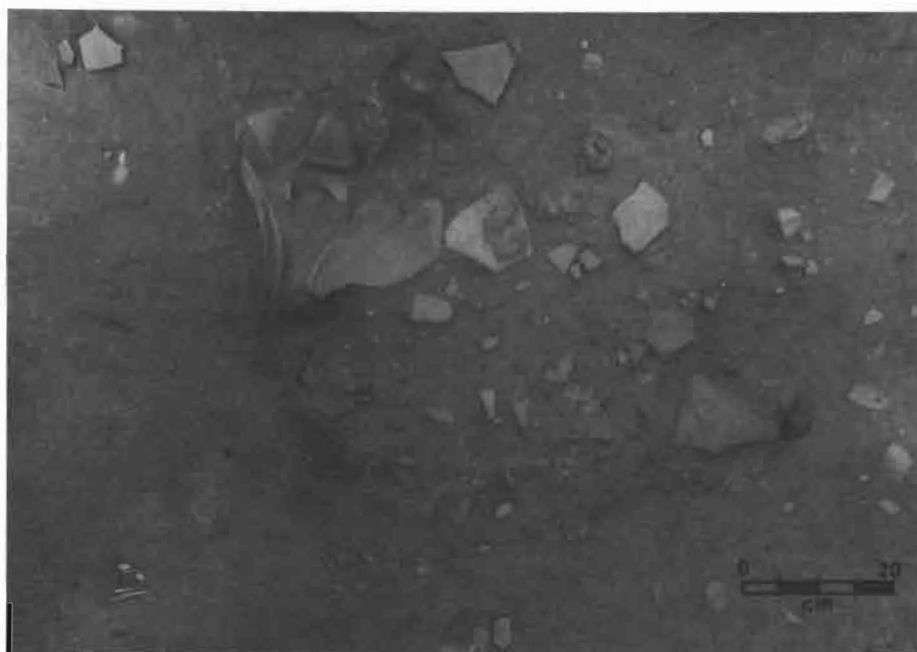


A

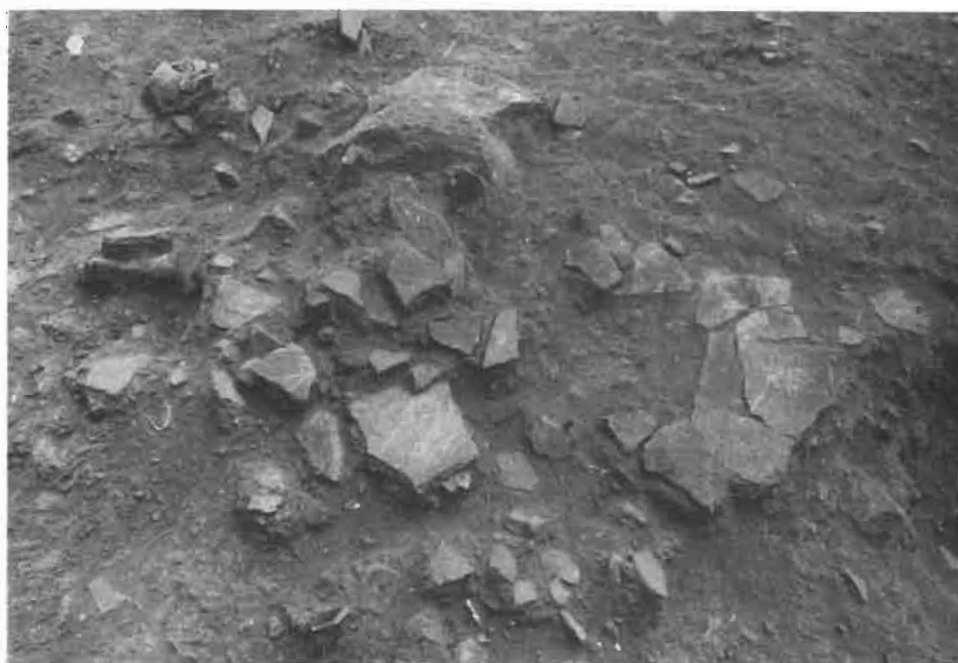


B

Planche 10 – Structure I, couche V, 1^{er} décapage : A – vue générale avec, au centre, l'emplacement probable d'un pilier et une tache de cendres et, au premier plan, le talus ;
B – vue rapprochée du talus



A



B

Planche 11 – Structure I, sols extérieurs : A – dépôt attribuable
à la période de Développement régional ;
B – lambeau de sol de tradition Catamayo C

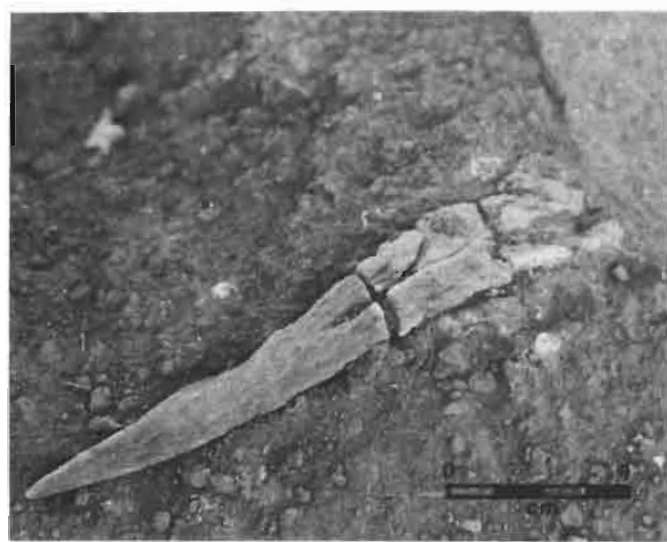


Planche 12 – Structure I, pièces lithiques et osseuses
découvertes lors de la fouille

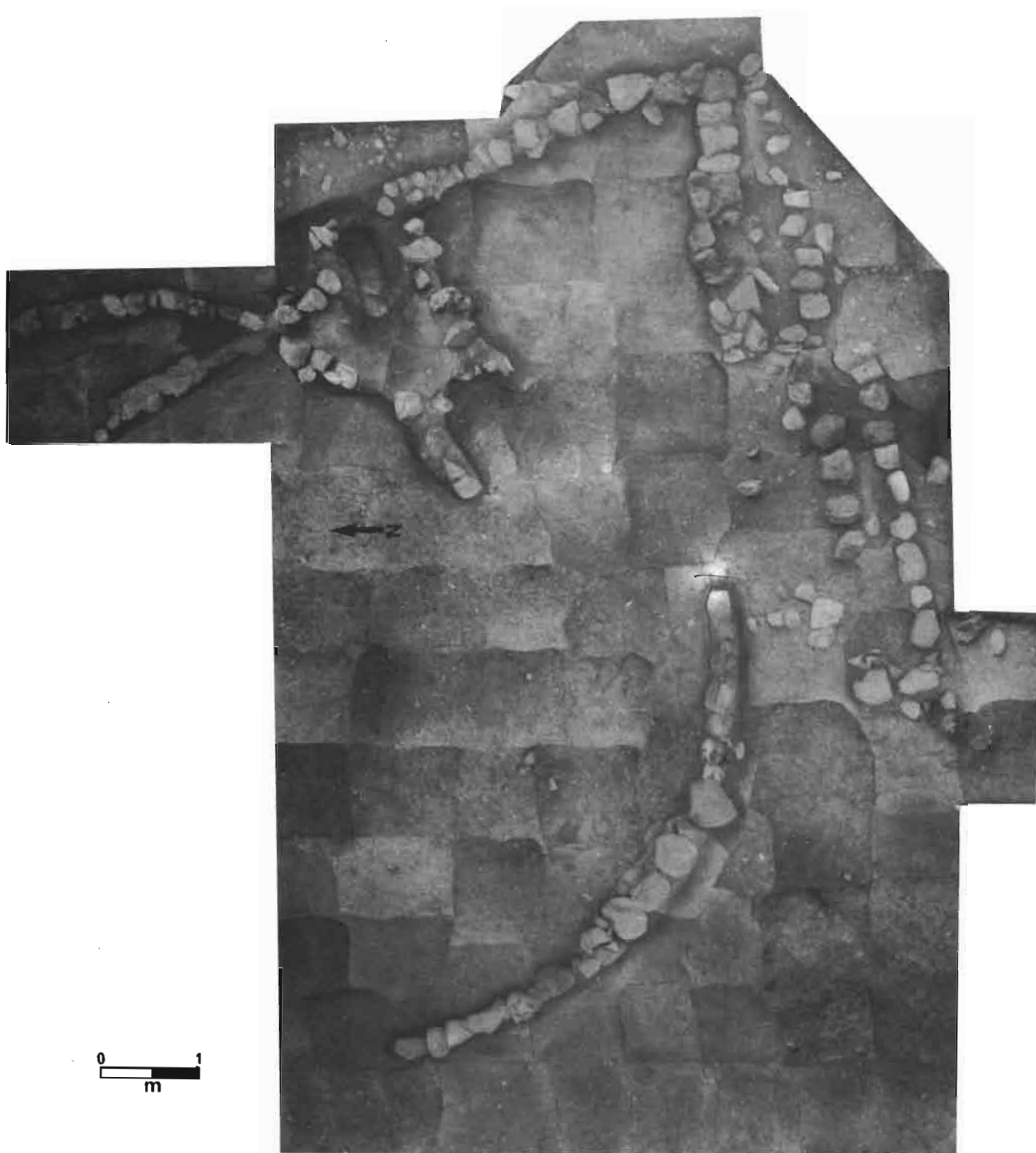
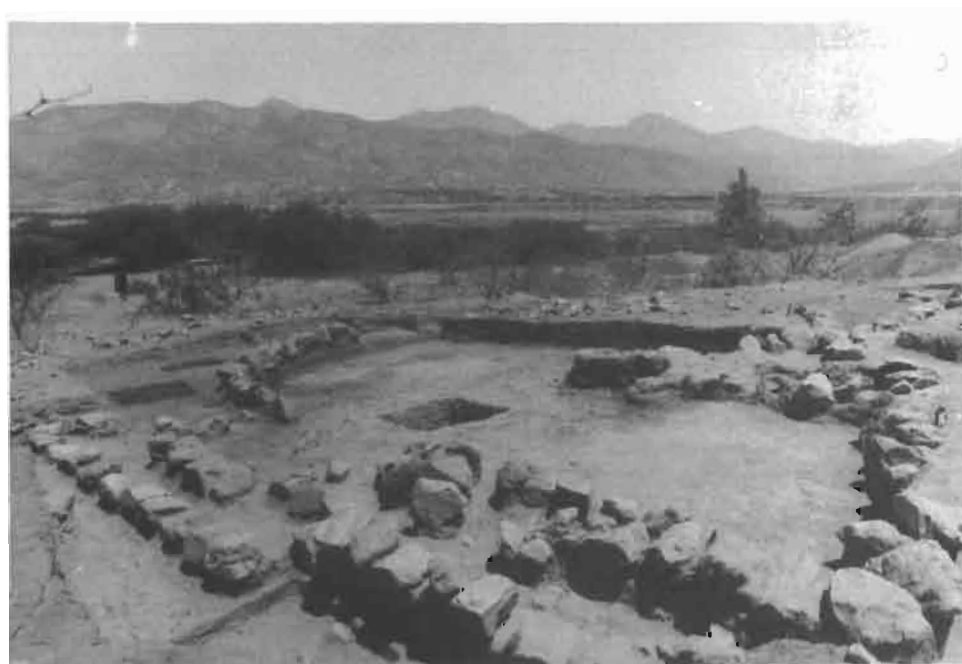


Planche 13 – Mosaïque photographique verticale de la structure II



A



B

Planche 14 – Structure II, vues obliques : A – couche V, 2^e décapage ;
B – la même couche en fin de fouille



A



B

Planche 15 – Structure II, le mur semi-circulaire situé dans le secteur ouest :
A – début de fouille ; B – après décapage des sols archéologiques conservés



A



B

Planche 16 – Structure II : A – alignements de pierres découverts dans le secteur sud-ouest ; B – muret en gradin, secteur sud-est



A



B

Planche 17 – Structure II : A – petite fosse creusée dans la zone est ;
B – murets mis au jour dans le même secteur

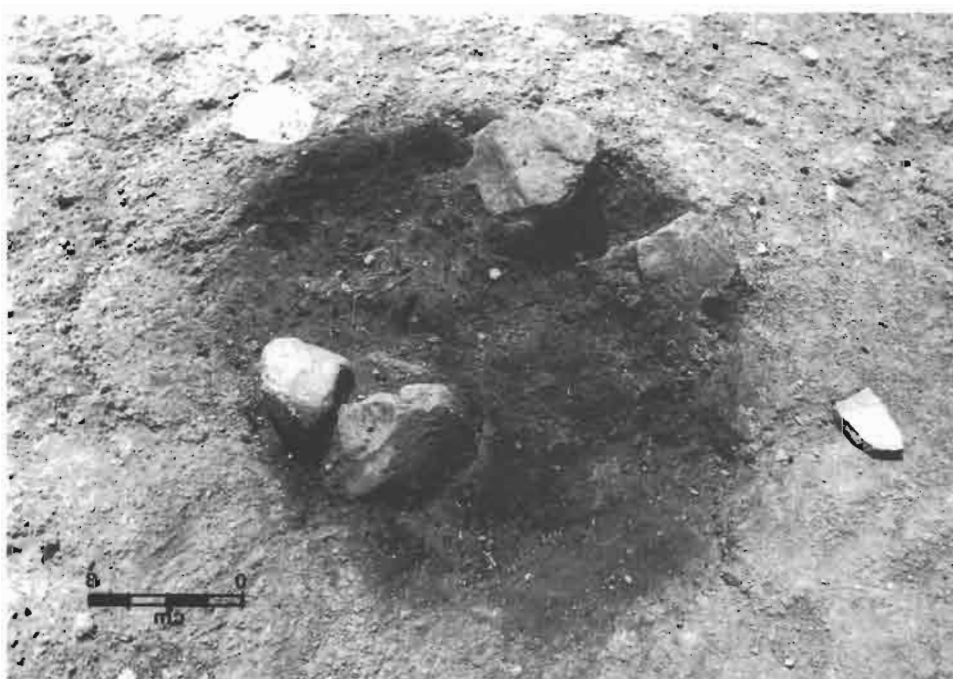


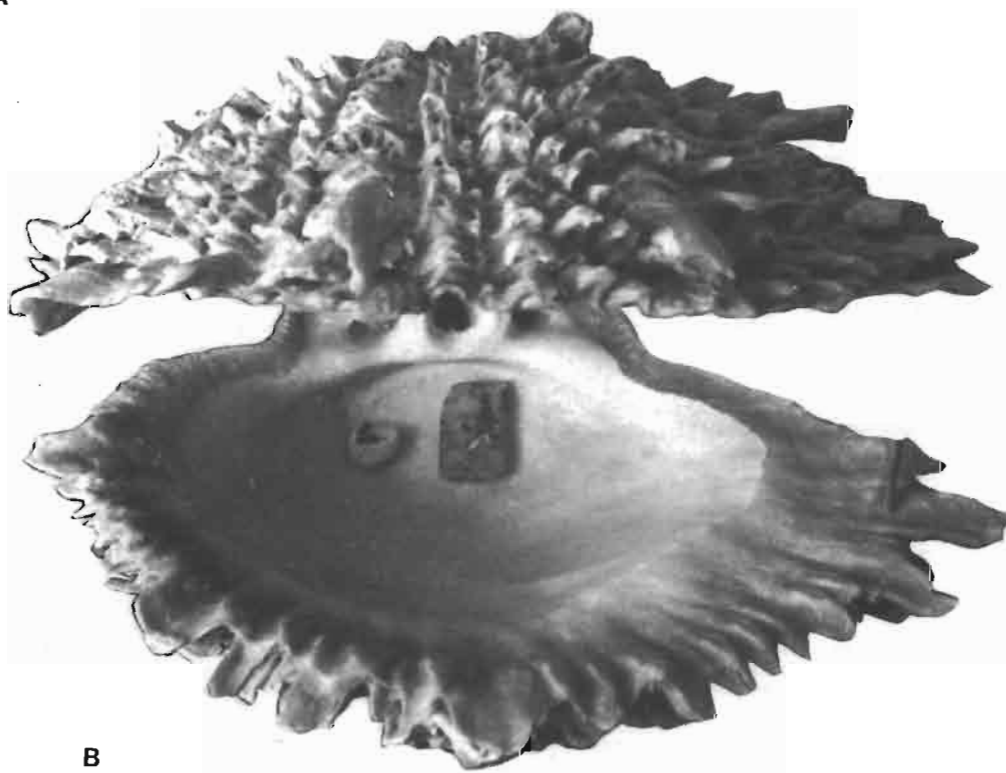
Planche 18 – Structure II, petit foyer intérieur à la structure,
couche V, 6^e décapage



Planche 19 – Structure II : photomosaïque du secteur sud-est, montrant
l'emplacement de la coquille de spondyle entière
et le récipient rempli d'ocre rouge



A



B

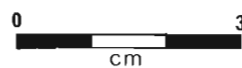
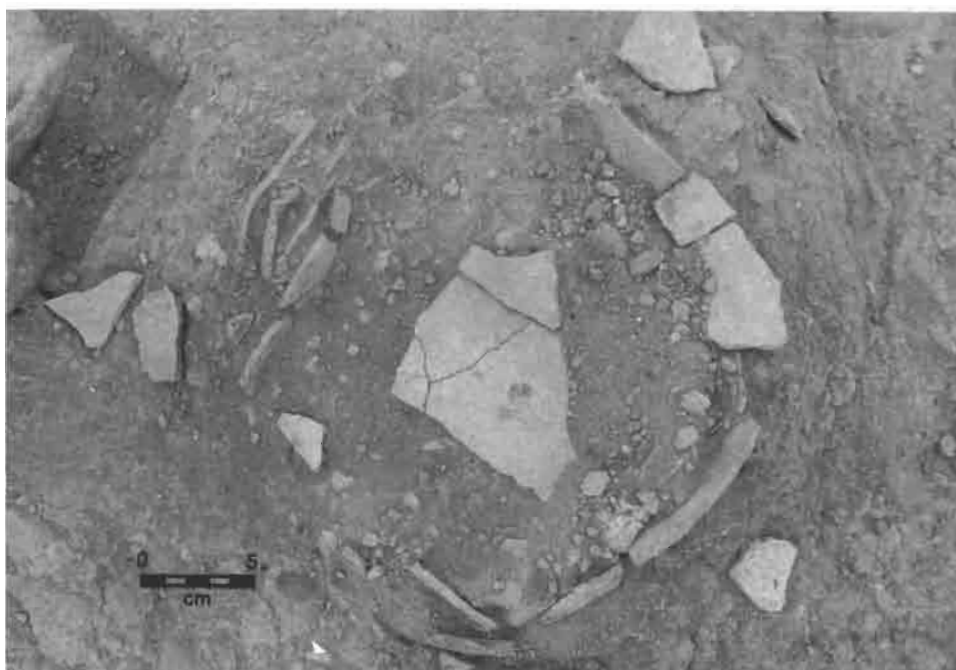


Planche 20 – Structure II : A – coquille de spondyle en place ;
B – ouverte, montrant les éléments de parure qu'elle contenait



A



B

Planche 21 – Structure II, vues du récipient contenant de l'ocre rouge :
A – début de fouille ; B – fin de fouille

CHAPITRE VI

LA PERIODE DES DEVELOPPEMENTS REGIONAUX

Patrice LECOQ

INTRODUCTION

Longtemps ignorés, l'identité culturelle et le patrimoine préhispanique des nations sud-américaines sont aujourd'hui mieux connus grâce aux travaux des chercheurs locaux et des programmes internationaux.

Dans le domaine de l'archéologie, des projets d'études, plus particulièrement centrés sur des secteurs géographiques et des milieux écologiques bien définis, se sont multipliés ces dernières décennies. Les plus importants sont, à titre d'exemple, les recherches de R.S. MacNeish et de son équipe dans la région d'Ayacucho, S. Izumi à Kotosh, de M. Moseley à Chanchan, ou le programme Junin-Palcamayo au Pérou.

La mission Loja s'inscrit précisément dans cette optique. Comme on l'a précédemment entrevu, la région choisie, d'une superficie d'environ 4000 km², s'articule autour de la rivière Catamayo. Elle correspond à la partie sud de la province de Loja, proche de la frontière péruvienne¹. Cette zone, à la morphologie accidentée, dont les massifs culminent à l'est à près de 3000 mètres, présente un large panorama de petites cuvettes et de bassins peu élevés. Elle se singularise par une grande diversité de milieux écologiques, liés à des variations de climats, qui en font une aire privilégiée pour d'éventuelles installations humaines.

Aucune mission approfondie n'ayant été jusqu'alors entreprise, la nature de ces occupations restait à déterminer.

Une nouvelle analyse systématique de ces données, menée conjointement avec tout un ensemble de prospections, devait permettre d'identifier et de caractériser les différentes traditions socio-culturelles représentées, afin d'établir, dans la mesure du possible, la séquence chronologique de ces occupations. Elle devait également aboutir à une tentative de compréhension des interactions culturelles qui auraient pu exister à la fois entre le nord des Andes péruviennes et le sud des Andes équatoriennes², mais aussi entre la forêt amazonienne et la côte centrale.

Le programme choisi s'intensifia essentiellement le long d'un axe nord-est – sud-ouest, délimité par les régions de Catamayo à l'est, de Catacocha au nord-ouest, de Cariamanga au sud-ouest et de Macará au sud.

Cet article présente les résultats de l'étude qui a porté exclusivement sur le matériel de la période de Développement régional particulièrement bien représentée dans les trois premières

¹ Voir J. Guffroy, 1981.

² D. Lavallée, 1977 – Communication personnelle.

zones citées ³. Il complète donc, de par ses finalités et le plan de travail adopté, les informations antérieurement exposées relatives aux traditions formatives. Contrairement à celles-ci, il se fonde sur un matériel qui provient de ramassages de surface ou de petits sondages et non de fouilles qu'il conviendrait d'effectuer dans l'avenir.

Notre étude comprend trois sections :

- dans la première, nous essayons de situer brièvement les limites chronologiques de la période considérée, en mettant l'accent sur les grands traits stylistiques, techniques et culturels qui la caractérisent ;
- dans la seconde, nous abordons successivement les méthodes utilisées pour la prospection, la présentation des régions retenues, et la description des différentes typologies ;
- les diverses évidences archéologiques nous permettent d'esquisser, dans une dernière étape, le schéma d'occupation de chacune des zones concernées et d'individualiser, dans la mesure du possible, les éventuels contacts ou influences extérieures qu'elles ont pu recevoir.

LA PERIODE DES DEVELOPPEMENTS REGIONAUX EN EQUATEUR

Limites temporelles

On admet généralement que la période de Développement régional s'étend de 300 av. J.-C. à 500 ap. J.-C. ⁴ et peut se diviser, comme le Formatif, en plusieurs phases.

Dans notre étude, nous avons reconnu deux phases. Elles correspondent sensiblement aux deux traditions céramiques que nous avons pu mettre en évidence sur plusieurs sites des trois régions prospectées :

- durant la première, désignée par le sigle DR1, des éléments stylistiques ou décoratifs antérieurs sont le plus souvent encore apparents sur la céramique recueillie ;
- pour la seconde, ou DR2, on observe une nette évolution des formes et des techniques locales.

Pour celle-ci nous disposons, sur la région de Cariamanga, d'une datation ¹⁴C de 538 ± 61 ap. J.-C. ⁵. Bien qu'un peu tardive, elle s'inscrit dans les limites généralement admises, et vient confirmer l'appartenance de notre matériel au Développement régional.

Définition

Il faut aborder la période des Développement régionaux ⁶ comme une séquence temporelle longue environ d'un millénaire, caractérisée par un lent processus d'évolution, de diffusion et d'unification des différentes cultures régionales qui s'amorce dès le Formatif récent et s'épanouit pleinement à l'Intégration.

Quels que soient le milieu environnant et l'aire géographique observée, on peut constater l'épanouissement plus ou moins rapide « d'une communauté de croyances et de rites religieux, de comportements sociaux et de manifestations esthétiques » ⁷ qui, pris simultanément, viennent façonner le cadre intrinsèque du Développement régional.

³ Ce travail fit également l'objet d'une Maîtrise d'Archéologie de l'université de Paris I – Panthéon Sorbonne.

⁴ Nous reprenons ici les dates proposées lors du Congrès International d'Archéologie de l'aire andine septentrionale, Guayaquil, 1982.

⁵ Datation n° 80-4. Analyse CRG 212. Centre de Recherches géodynamiques, université Pierre et Marie Curie. 74203. Thonon-les-Bains.

⁶ A l'appellation classique de « période de Développement régional », nous avons préféré les termes « ère des Développement régionaux » plus appropriés aux manifestations que l'on observe durant ce laps de temps.

⁷ J.P. Deler, 1980, p. 18.

L'ampleur de ce mouvement n'est pas constante, mais varie sensiblement d'une zone à l'autre. On remarque, par exemple, un déséquilibre dans la complexité du degré d'organisation des différents groupes socio-culturels, qui est particulièrement apparent entre le monde andin et les foyers du littoral. Dans les Andes, « les cultures évoluent de façon égocentrique, limitées par des barrières géographiques qui, même lorsqu'elles sont franchissables, n'ont pas favorisé un échange intense et un courant communautaire permettant d'unifier les critères sociologiques et esthétiques des diverses populations installées dans la cordillère »⁸. Prise dans ce contexte, la période des Développement régionaux prend un sens tout à fait littéral, tout au moins en ce qui concerne la première partie de la séquence, car, progressivement, on assiste presque partout au décroisement des espaces régionaux et à la multiplication des échanges entre les différents groupes humains.

Sur la côte au contraire, la nature de l'environnement permet l'éclosion maximale de civilisations qui, outre la maîtrise de l'agriculture et des techniques céramiques, contrôlent et accroissent leurs propres forces productives. L'homogénéité du relief et l'étendue du réseau hydrographique qui facilite l'essor de la navigation, favorisent le brassage des hommes et des techniques qu'ils véhiculent, à travers un ensemble de milieux écologiquement et géographiquement bien diversifiés.

Nous serions tenté de discerner deux grandes sphères culturelles liées inextricablement aux deux domaines climatiques et géologiques équatoriens. Dans la première, nous placerions essentiellement les foyers régionaux de Capulis, Tuncahuan et Narrio Tardío et dans la seconde, les ensembles de La Tolita, Teaone, Jama-Coaque, Bahia, Guangala, El Tejar, Daule et Jambeli.

Caractéristiques

Hormis les récents travaux sur ces multiples complexes archéologiques, les meilleures sources dont nous disposons pour individualiser ce processus d'évolution proviennent, principalement, de deux cultures formatives ; l'une, appartenant au milieu côtier : Chorrera (1800 – 600 av. J.-C.), l'autre, à l'aire andine : Cerro Narrio (1600 – 800 av. J.-C.).

Les éléments matériels qu'elles ont produits reflètent leur niveau technologique, définissent les grands traits de leurs structures sociales, clarifient et mettent en valeur les modifications qui vont intervenir durant les séquences postérieures. Parmi ces critères, on distinguera en particulier⁹ :

- la sédentarisation des anciens groupes nomades ;
- l'introduction et l'hybridation à la fois du maïs et des tubercules, mais aussi de nouvelles espèces de plantes, permettant de meilleurs rendements ;
- la mise en application des techniques hydrauliques (puits, barrages, canaux...) et l'aménagement des collines en terrasses qui contribuent à affirmer l'assise et l'augmentation des densités rurales¹⁰ ;
- conjointement, on voit apparaître des excédents agricoles qui expliquent l'institution de pouvoirs (civils, religieux et/ou militaires) mieux centralisés et capables d'en assurer le stockage et la redistribution ;
- parallèlement, et surtout au Développement régional, les nécessités d'une population en pleine expansion entraînent un renouveau de la technologie, une floraison des arts et l'apparition d'un artisanat remarquable (céramique, tissage, orfèvrerie, métallurgie) lié aux activités quotidiennes ;

⁸ H. Crespo Toral, 1979.

⁹ Le plan général de cette analyse repose essentiellement sur les travaux de K. Wittfogel, V.G. Childe, R.L. Carneiro, E.R. Service.

¹⁰ J.P. Deler, 1980, p. 16.

– l'existence de groupes libérés des tâches directement productives rend à son tour possible l'ébauche d'une stratification sociale, marquée par l'importance des castes sacerdotales et/ou politiques, mais cette différenciation des classes sociales demeura longtemps embryonnaire ¹⁰ ;

– le contrôle de l'agriculture encourage la propagation des groupes humains à travers tout l'Equateur, le long des fleuves, sur les archipels et estuaires du littoral, mais aussi vers le couloir inter-andin et les collines amazoniennes ¹¹.

G. Porras écrit à ce sujet : « la culture Chorrera s'étendit sur presque toute la région côtière et même les cordillères... Il est possible de s'expliquer la rapide expansion de la civilisation Chorrera grâce à la culture du maïs, la population se faisant sans cesse plus nombreuse dans les villages, la recherche de nouvelles terres rendait la diffusion indispensable » ¹².

Une autre hypothèse, exposée par H. Crespo Toral ¹³, tend à considérer la période des Développements régionaux comme, en partie, issue de la culture Chorrera. « Au cours de la dernière période (la civilisation Chorrera) éclata, donnant naissance à de nouvelles phases variées qui formèrent l'ère de Développement régional. La conséquence de ce processus est l'apparition de transitions et de multiples variantes locales dans les différentes zones où dominait auparavant la phase Chorrera ».

Il convient d'associer à cet ensemble culturel le complexe andin de Cerro Narrio qui, après avoir réagi aux mêmes pulsions internes que celles qui avaient autorisé l'épanouissement de la phase Chorrera, assit son territoire dans les hautes terres et étendit son pouvoir vers des aires de plus en plus éloignées.

Une question fondamentale reste posée. Peut-on, en effet, reconstituer avec précision l'organisation socio-politique de ces cultures et en quoi diffère-t-elle de celle des petits foyers régionaux ?

Organisation socio-politique de référence

En se fondant à la fois sur les évidences archéologiques et les sources ethnohistoriques, nous allons tenter d'en esquisser brièvement le panorama général.

A l'échelle spatiale régionale, on pourrait envisager chaque occupation comme autant de petites communautés rurales de base (« de tendance endogamique – du moins à l'origine – localisées sur un terroir villageois » ¹⁴), et regroupées autour de l'autorité d'un groupe familial ou d'un chef religieux et/ou civil et/ou militaire.

A un niveau plus complexe, ces unités pourraient se composer d'associations multifamiliales ; le pouvoir se déplaçant d'un segment de clan à une famille ou à un autre segment de clan, avec, de temps en temps, l'émergence d'un chef. Au fur et à mesure que l'expansion territoriale s'accroît, ce qui tend à se généraliser au Développement régional, la réunion de ces différentes tribus devait entraîner la mise en commun, forcée ou libre, de nouvelles terres, et la création de vastes chefferies. Cette hiérarchie d'alliances verticales ne semble avoir atteint son apogée qu'à la période de l'Intégration. Tout au long de l'ère des Développements régionaux, on assisterait, plus précisément, à la mise en place et à l'épanouissement progressif de ces grands ensembles que distingueront les chroniqueurs.

En résumé, si nous devons dresser le profil de l'Equateur durant cette longue période, nous le dépeindrions comme une mosaïque de petites autorités locales villageoises, possédant

¹⁰ J.P. Deler, 1980, p. 16.

¹¹ J.P. Deler, 1980, p. 35.

¹² G. Porras, 1973, pp. 14 et 37.

¹³ H. Crespo Toral, 1979, sans pagination.

¹⁴ J.-P. Deler, 1980, p. 16.

une identité propre qui s'exprime au travers d'un style céramique et d'un artisanat remarquable ; chacune étant regroupée au sein d'un mouvement culturel plus vaste, défini par un ensemble de critères essentiellement matériels, que nous allons tâcher, pour conclure, de répertorier.

Similitudes matérielles entre les différents foyers culturels

Le principal vecteur dont nous disposons pour cette analyse, est la céramique. Les multiples variantes locales reflètent les limites des différents foyers régionaux ; elles montrent également plusieurs analogies stylistiques qui témoignent d'éventuels contacts entre les groupes ou d'interactions réciproques.

Nous exposerons ici quelques-uns de ces éléments que nous reprenons à B. Meggers et C. Evans ¹⁵. On notera :

- l'existence de nombreuses formes carénées, la fréquence des récipients de types compotiers, de vases tripodes ou multipodes, de bols à lèvres peintes, etc. ;
- l'emploi fréquent de la peinture rouge sur blanc, souvent disposée en bandes de dimensions et d'épaisseur variables, l'utilisation de la peinture négative, en bandes concentriques ou en spirales, etc. ;
- la présence de nombreuses figurines anthropomorphes ou zoomorphes, en céramique, etc. ;

Outre les objets utilitaires, on peut ajouter :

- l'usage de coquillages marins, de corail ou de pierres semi-précieuses (jadéite), pour la parure ou le culte, ce qui démontre par ailleurs des contacts ou des échanges plus ou moins directs et permanents entre la côte et la Sierra, etc. ;
- le développement de l'orfèvrerie et de la métallurgie, etc.

Le cadre descriptif de la période des Développement régionaux étant esquissé, il convient maintenant de la confronter à notre propre matériel. De cette confrontation, nous devrions pouvoir caractériser chacune de nos trois cultures régionales, et retracer leur propre évolution.

PRESENTATION DU MATERIEL

Nature des prospections et méthodologie adoptée

L'importance de la région choisie, son relief accidenté et la modestie des moyens mis en œuvre, n'ont pas permis d'entreprendre partout de prospection systématique. Les méthodes adoptées, autant pour le choix des quatre zones retenues que pour la collecte des objets, sont donc relativement sélectives. Le matériel du Développement régional, comme celui de l'Intégration, provient uniquement de ramassages de surface ou de petits sondages. Sur le terrain, seuls les éléments diagnostiques (essentiellement des fragments de bord, de lèvres et de panses), ou ceux présentant une décoration, ont été ramassés ¹⁶.

Il s'ensuit que l'analyse typologique que nous avons effectuée ne peut prétendre qu'à la reconnaissance des différentes traditions céramiques et à l'établissement approximatif des séquences chronologiques qu'elles délimitent. Ce type de prospection et la rareté du matériel sur de nombreux sites, ne nous autorisent à établir avec certitude aucune sériation, ni même une étude numériquement valable ¹⁷.

¹⁵ B. Meggers, C. Evans, V.E. Estrada, 1964, pp. 511-541. Voir aussi pour de plus amples précisions : E.P. Lanning, 1963, pp. 209-213 et table 21.

¹⁶ Les prospections reprennent partiellement les méthodes définies par Rowe (Rowe, 1950).

¹⁷ Les pourcentages qui figurent dans cet article ne sont donnés qu'à titre indicatif.

Les critères de classification employés pour la mise en forme des typologies proviennent principalement des travaux de A.O. Shepard et de H. Balfet ¹⁸.

Nature des sites

Pour cette période, comme pour les autres séquences, la dénomination de sites s'applique, dans la majorité des cas, à des concentrations superficielles essentiellement céramiques sans structure apparente en surface, qui pourraient correspondre à des occupations locales à caractère familial. Sur beaucoup d'entre eux, l'érosion ou le lessivage des couches supérieures rend l'identification difficile ou a fait disparaître, en grande partie, le matériel qui s'y trouvait. En l'absence de fouilles qui viendraient clarifier la nature de ces installations, nous reprenons la définition de G. Willey et P. Philips (1965, p. 18) et les abordons à la fois « comme une unité continue et unique d'occupation minimale (lorsque l'étendue est faible) ou une localité ou un village, occupés par une communauté homogène » (à une échelle plus vaste).

Sur les sites qui présentaient une forte quantité de vestiges céramiques, des sondages ou des coupes ont été exécutés lorsque la conservation des sols le permettait.

LES REGIONS PROSPECTEES

Les données concernant le milieu naturel ayant été exposées dans les chapitres précédents, nous nous contenterons de présenter dans cet article les informations d'ordre archéologique, relatives au Développement régional.

Pour la localisation exacte des sites, nous renvoyons également le lecteur aux cartes figurant dans le chapitre 3 du présent ouvrage.

Zone de Catamayo

Répartition des sites

A Catamayo, l'occupation humaine est très importante. Les 30 sites répertoriés montrent un peuplement qui s'étend depuis l'époque Formative jusqu'aux périodes contemporaines. L'ère des Développements régionaux y est particulièrement bien représentée par 20 sites. Ils correspondent aux deux phases d'installation, antérieurement définies comme DR1 (pour la première) et DR2 pour la seconde. Sur un seul d'entre eux (n° 72), les traces d'une troisième tradition semblent discernables, mais restent toujours à préciser.

Au DR1, les foyers d'occupation sont en général localisés, dans la basse vallée du Catamayo, aux abords immédiats des ruisseaux et des points d'eau, sur de petites étendues planes et de faibles élévations.

On notera :

- au nord-est : le site de l'aéroport (n° 72). Il s'étend au nord et au sud, en bordure de la piste d'atterrissage sur plus de 1000 m², et présente un matériel qui s'apparente à celui des traditions antérieures, et des formes certainement transitoires ;

- au nord-ouest : les sites n° 75, 76 et 78. Ils sont répartis sur les versants du rio Guayabal, au sommet ou à mi-pente de petits épaulements, et persisteront jusqu'à la seconde phase ;

- à l'ouest et au sud-ouest : les gisements n° 53, 66 et 69 qui sont disséminés sur de petites terrasses surplombant le Catamayo.

¹⁸ A.O. Shepard (1971). H. Balfet (1968).

Au DR2, les zones de peuplement restent sensiblement identiques, avec une forte concentration sur le versant ouest (trois à quatre occupations au km²). On assiste le plus souvent soit au réaménagement et à l'agrandissement des anciens ensembles, sans que cela dénote obligatoirement la permanence d'un même habitat ou d'un même groupe culturel, soit à la création de nouveaux foyers d'installations.

On remarquera :

- à l'ouest : les sites n° 67, 68 et 69 (au nord), et 53-54 (plus au sud), regroupés autour de vieilles occupations ; le n° 51, de grande extension, en partie isolé sur la pente orientale d'une petite colline et le n° 70 juché sur un éperon rocheux dominant le Catamayo ;

- au nord : le grand site n° 231, perché au sommet et sur les pentes sud-ouest d'un important massif dominant la presque totalité de la vallée. Bien qu'érodé, il présente un matériel céramique et lithique très diversifié et pourrait contenir les restes d'inhumations ;

- à l'est : les trois sites n° 62, 64 et 74, de faible étendue, étagés sur les versants de petites montagnes.

Il est vraisemblable que la partie centrale de la vallée devait accueillir, au Développement régional, de nombreuses habitations, aujourd'hui détruites par les cultures de canne à sucre.

Le matériel

Le matériel recueilli est essentiellement céramique. Il se compose de quelque 3 000 tessons, pour la plupart des fragments de cols, des lèvres et d'autres éléments diagnostiques. Ils n'ont malheureusement pas permis de reconstituer une seule forme dans sa totalité.

Il se divise en deux grandes traditions :

- la première est peu conséquente (10 % de l'ensemble). Elle correspond à une céramique fine et soignée qui appartient au DR1, représentée par les sites n° 72, 53, 66, 69 et 76 ;

- la seconde (90 %) est constituée de tout le matériel du DR2 provenant des occupations n° 51, 231, 54, 62, 64, 67, 68, 75, 77 et 78.

Les pâtes

L'analyse du matériel a mis en évidence six types de pâtes, sensiblement similaires durant les deux phases.

Au DR1, les plus utilisées sont : la pâte 1 à 80 %, la 2 à 2-3 % et la 4 à 18 %. Elles se caractérisent par une grande finesse, une cuisson homogène et un traitement soigné.

Au DR2, les plus fréquentes sont : la pâte 1 à 68 %, la 2 à 18,5 %, la 3 à 4 %, la 4 à 8 %, et les 5 et 6 à 0,6 et 0,4 %.

Pâte 1 : Couleur marron café à ocre roux, de 0,3 à 0,5 cm d'épaisseur (allant jusqu'à 1 cm au DR2). Cuisson non uniforme ¹⁹ avec un fort pourcentage de dégraissant mica. Surface extérieure parfois lissée linéairement et/ou engobée par endroits rouge ou orange. Dureté : 3-4 (échelle de Mohs).

Pâte 2 : Couleur orange à brun rouge de 0,5 à 0,7 cm d'épaisseur. Cuisson non uniforme, dégraissant moyen quartz et schiste sans mica. Surface externe parfois engobée orange. Dureté : 3.

Pâte 3 : Couleur ocre orange à brun crème de 0,5 à 0,8 cm d'épaisseur. En coupe, la pâte montre des feuillets parallèles, au centre desquels sont placés de gros grains de dégraissant quartz et schiste de 1 à 2 mm. Des traces de feu sont souvent visibles. Dureté : 2-3.

¹⁹ L'atmosphère de cuisson de toutes ces pâtes est en général semi-réductrice à post-cuisson oxydante.

Pâte 4 : Couleur brun rouge à ocre gris, de 0,5 à 0,8 cm (0,3 à 0,5 au DR1) d'épaisseur. Dégraissant kaolin très fin. Cuisson non uniforme, mais traitement plus homogène. Surfaces extérieures et intérieures souvent engobées rouge ou orange, polies ou brunies. Dureté : 3-4.

Pâte 5 : Couleur marron clair à brun clair de 1,1 à 1,5 cm d'épaisseur. Dégraissant fin et moyen quartz et schiste, souvent d'un aspect relativement compact. Cuisson non uniforme.

Pâte : Couleur beige à gris crème de 0,6 à 0,7 cm d'épaisseur, assez compacte et parfois lissée finement et linéairement à l'extérieur.

Les formes : première phase

Durant la première phase (P1. 1A), le matériel ne présente que 5 types de récipients fermés et un seul exemplaire de vase ouvert, de pâte 4 ou plus rarement de pâte 1, que nous décrivons ainsi :

Récipients fermés

Forme 1 : Vase à petit col oblique externe à droit de 1,5 à 2 cm. Diamètre d'ouverture (Ø) : 10 à 15 cm ; lèvre ronde, engobée rouge ou brun poli. Corps globulaire. De pâte 4.

Forme 2 : Vase à moyen col oblique externe, légèrement concave, de 3 à 5 cm. Ø ouverture : 20 à 25 cm. Lèvre ronde ou plate, parfois engobée brun à crème ou brunie. De pâte 4.

Forme 3 : Vase à moyen et grand col, oblique externe, rectiligne, de 4 à 5 cm. Ø ouverture : 20 à 25 cm. Lèvre arrondie ou épaissie par un bourrelet externe rond, ou rond et large souvent décoré d'impressions en points. (Corps globulaire).

Forme 4 : Vase sans col à parois obliques externes légèrement convexes. Ø ouverture : 15 à 20 cm. Lèvre épaissie par un large bourrelet externe, parfois décoré de ponctuations. (Corps globulaire). De pâte 1.

Forme 5 : Vase à moyen et grand col oblique externe convexe, de 4 à 5 cm. Ø ouverture : 15 à 20 cm. Lèvre arrondie ou épaissie par un bourrelet interne rond peint en rouge. A l'intérieur du col, on trouve généralement un décor engobé rouge-orange, sur crème, associé à une décoration d'incisions linéaires formant une surface triangulaire remplie d'impressions en points ou guillochée. (Corps globulaire). De pâte 1. Il peut s'agir d'une forme de transition dont la filiation est inconnue (fig. 1j).

Récipients ouverts

Forme 1 : Bol sans col de parois obliques externes convexes. Ø ouverture : 15 à 20 cm. Lèvre ronde. Surface extérieure et intérieure engobées rouge-orange et polies. De pâte 1.

Les formes : deuxième phase

Au cours de la seconde phase (P1. 1B), le matériel tend à se diversifier. Sur les 500 fragments de bords collectés, 350 correspondent à des récipients fermés (type jarres, pots, marmites...) que nous avons répartis en quatre formes, et les 150 autres à des vases ouverts (bols, plats ou assiettes), subdivisés en trois types. Pour chacun, nous indiquons sa représentativité au sein de son groupe et les principales pâtes qui lui sont associées.

Récipients fermés

Forme 1 : Grands récipients carénés de type jarre, à col oblique externe de forme complexe et composite, partagés en deux groupes ²⁰ (fig. 1 a-e) :

- à petits et moyens cols de 2 à 4 cm de haut ; Ø ouverture : 15 à 20 cm (Type 1a) ;
- à grands cols de 4 à 6 cm ; Ø ouverture : 20 à 25 cm (Type 1b).

²⁰ Chaque type a été divisé, de par sa taille, en deux sous-types respectivement répertoriés : Type 1a et Type 1b.

Section terminale oblique interne, lèvre ronde (40 %) ou épaissie par un bourrelet interne (20 %) ou double (25 %), souvent peint en rouge et poli. Sur le col on peut trouver des décors incisés linéairement ou modelés ²¹.

Type 1a : 25 %. Pâte 1 : 93 %. 2 : 4,1 %. 3 et 4 : 1,4 %.

Type 1b : 4,5 %. Pâte 1 : 84,6 %. 2 et 3 : 7,6 %.

Forme 2 : Récipients à col oblique externe concave de 2 à 4 cm. Ø ouverture : 15-20 cm et 4 à 6 cm, Ø : 20-25 cm. Lèvre ronde (45 %) ou épaissie par un bourrelet externe rond (25 %) souvent peint en rouge, lissé ou bruni (fig. 1f, h).

Type 2a : 21,3 %. Pâte 1 : 58,3 %. 2 : 32 %. 3 : 8,1 %.

Type 2b : 10,4 %. Pâte 1 : 56,6 %. 2 : 10 %. 3 : 33,3 %.

Forme 3 : Récipients à col oblique externe à droit, rectiligne de 3 à 5 cm, Ø ouverture : 20-25 cm, et de 5 à 7,5 cm, Ø ouverture : 25-30 cm, avec rupture de profil supposée. Lèvre ronde (30 %) ou épaissie par un bourrelet externe long ou rond, voire même légèrement triangulaire (35 %), souvent peinte en rouge et polie. Le col est parfois orné d'impressions en cercles et d'incisions linéaires (fig. 1g).

Type 3a : 5,2 %. Pâte 1 : 86,6 %. 2 : 13,3 %.

Type 3b : 4,8 %. Pâte 1 : 71,4 %. 2 : 21,4 %.

Forme 4 : Récipients à col oblique externe convexe de 2 à 4 cm, Ø ouverture : 15-20 cm et de 4 à 6 cm, Ø ouverture : 20-25, plus rarement 25-35 cm. Forte rupture de profil supposée. Lèvre ronde (20 %) ou, le plus souvent, épaissie par un double bourrelet (35-40 %) peint en rouge, qui sur certaines formes de dimensions exceptionnelles peut atteindre 2 à 3 cm de diamètre (fig. 1i).

Type 4a : 16,7 %. Pâte 1 : 91,6 %. 2 : 6,2 %. 3 : 2,1 %.

Type 4b : 11,8 %. Pâte 1 : 88,2 %. 2 : 2,8 %. 3 : 2,9 %.

Récipients ouverts

Forme 1 : Bols à petit et moyen col oblique interne caréné de 2 à 3 cm, Ø ouverture : 15-20 cm et de 3 à 5 cm, Ø ouverture : 20-25 cm. Lèvre ronde (25 %) ou épaissie par un bourrelet interne (18 %) ou double (20 %) souvent peinte en rouge ou lissée (fig. 2 a-d).

Type 1a : 33,7 %. Pâte 1 : 92,1 %. 2 : 7,8 %.

Type 1b : 26,3 %. Pâte 1 : 88,2 %. 2 : 2,6 %.

Forme 2 : Bols de parois obliques externes convexes à rectilignes. Ø ouverture de 15 à 20 cm pour une hauteur supposée de 10 à 15 cm, et de 20 à 25 cm, pour une profondeur d'environ 18 cm et plus. Lèvre ronde ou effilée. La surface extérieure est fréquemment engobée orange, en rouge ou en bandes blanches sur rouge et polie. L'intérieur est peint en rouge-orange, avec parfois la présence d'un décor négatif (deux exemples à Catamayo) (fig. 2 e-j).

Type 2a : 29,5 %. Pâte 1 : 25 %. 4 : 70,5 %.

Type 2b : 4 %. Pâte 1 : 70 %. 4 : 24 %. 3 : 6 %.

Forme 3 : Grand vase à parois obliques externes à droit, rectilignes. Ø ouverture : 18 à 25 cm et plus. Profondeur supposée de 15 à 20 cm. Lèvre ronde (60 %) ou de section carrée (20 %) parfois engobée orange ou brunie.

Type 3a : 4 %. Pâte 1 : 56 %. 4 : 43,5 %.

Type 3b : 2,3 %. (4 fragments atypiques de pâte 1).

Pour chacun des types, nous avons relevé un certain nombre de variantes que nous ne pouvons pas présenter ici.

²¹ En l'absence de forme complète, nous supposons que la panse de chacun des récipients analysés devait être de forme globulaire. Selon la direction et la forme du col, on peut envisager une rupture du profil plus ou moins marquée.

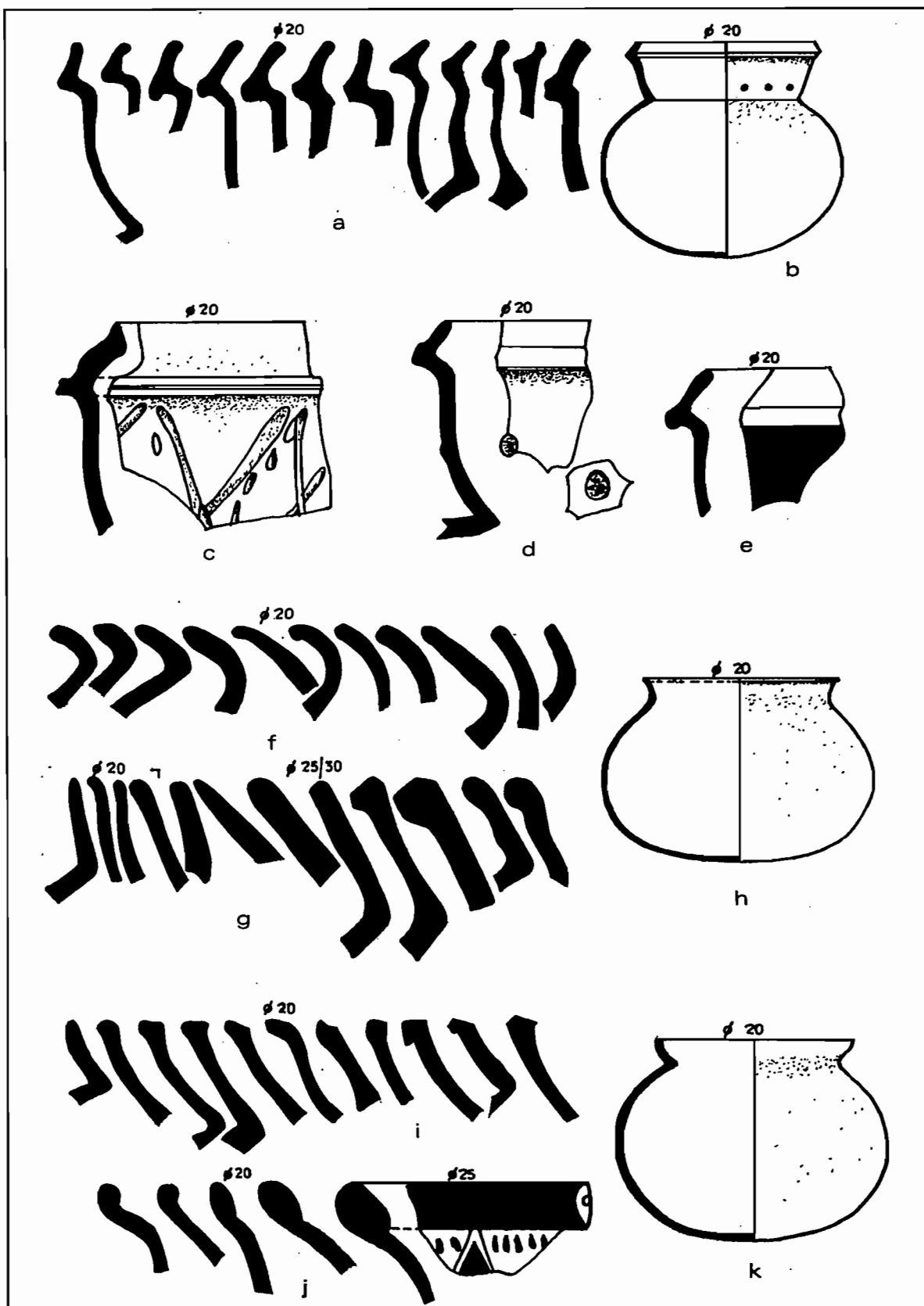


Fig. 1 – Période du Développement régional dans la région de Catamayo : récipients fermés.

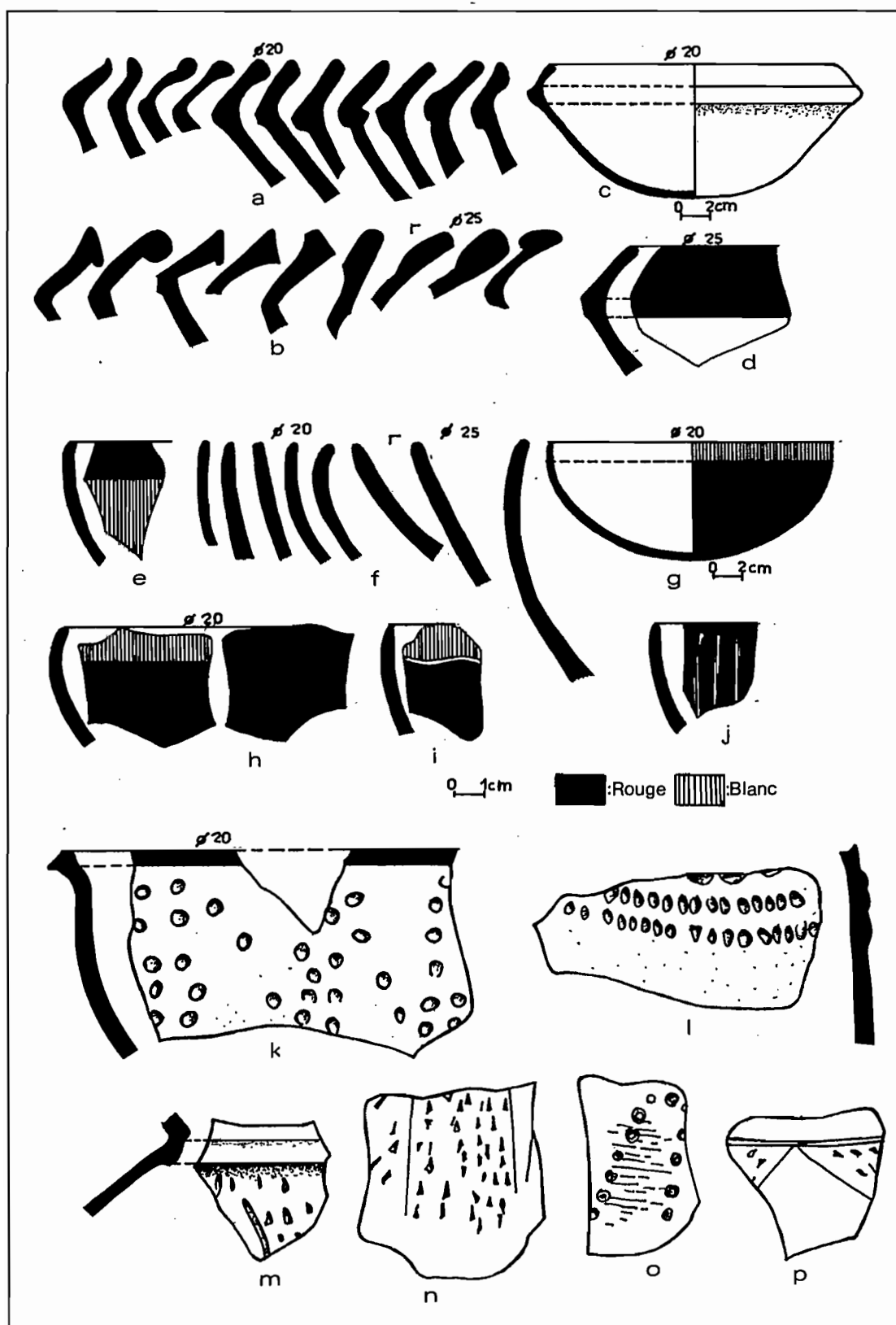


Fig. 2 – Matériel céramique de la région de Catamayo (période du Développement régional) : récipients ouverts et fragments décorés.

Décorations

Des 2400 tessons qui appartiennent au DR2, 250 fragments (10,4 %) présentent des motifs décoratifs (Pl. 2). Les plus fréquents sont :

- *les incisions* : (10 %). Le plus souvent linéaires, horizontales, verticales ou obliques, plus rarement circulaires et d'épaisseur variable ; simples ou doubles. Disposées de préférence sur le col des récipients (fig. 2p) ;

Les guillochures dispersées à l'intérieur de motifs géométriques délimités par des incisions linéaires, alignées le long des lèvres (visibles sur les récipients fermés de type 2 et 3) ;

- *les impressions et ponctuations* : (4 %). De forme diverse, en cercle, en « grain de café », alignées horizontalement ou verticalement sur le col des vases pour former des frises, ou associées à d'autres motifs incisés ou peints (fig. 2 k,l,m) ;

- *les décors appliqués et modelés* : (15 %). De simple facture, en rond ou en long (obtenus par le modelage d'un colombin ou d'une boulette de terre) ou d'apparence plus complexe : grains de café, motif de fleur à 3 ou 5 branches (ce dernier décor n'est présent que sur les sites n° 53 et 66 de DR1) (fig. 3 a-i) ;

- *l'utilisation de la peinture et des engobes* : (71 %). Peinture rouge ou orange polie (appliquée sur toute la surface externe et interne des récipients de type bol), rouge et blanche (disposée en bandes horizontales de largeur variable, en général la lèvre est rouge, la panse blanche), ou blanche sur rouge ;

- *le brunissage* : très employé pour le traitement des récipients fermés de type 2, 3 et 4 (fig. 2 g, i, j) ;

- *la technique de peinture négative* : Il s'agit principalement de bandes noirâtres et circulaires placées à l'intérieur des petits bols de type 2 où elles se découpent sur un fond orange (fig. 2 h) ;

- *les lissages* : Petites lignes fines peu profondes qui ornent la lèvre ou le col de nombreux récipients. Elles semblent provenir du frottement d'un objet ou du doigt du potier sur le vase au cours de la fabrication ;

- *les décors peignés* : Rares à Catamayo.

Autres fragments diagnostiques

Quelque trente autres tessons témoignent de l'existence de formes céramiques complexes et variées que nous n'avons pas pu répertorier. Nous retiendrons :

- 3 éléments de fond, relativement plats, de pâte 1, qui semblent appartenir à des récipients à corps globulaire (de type jarre ou compotier) (fig. 3 q-t) ;

- 3 fragments de pieds (de pâte 1), attestant la présence de vases tripodes, plats, assiettes ou petits bols ? (fig. 3 u-w) ;

- 3 petits cols de bouteille (de pâte 1 et de pâte 4 peints en rouge et polis), de 3 à 4 cm ; $\varnothing$: 2 à 3 cm ;

- quelques fragments d'anses simples et doubles (fig. 30) ;

- une figurine modelée (en forme de petite tête anthropomorphe ?) de pâte 1, creuse à parois fines (0,3 – 0,4 cm). Percée à son sommet par un petit trou de 3 mm, elle pouvait peut-être constituer le bec d'un petit vase siffleur (fig. 31 ; Pl. 4A) ;

- deux fusaïoles en forme de disque plat de 0,5 cm d'épaisseur et de 2,5 cm de diamètre, de pâte 1, apportent la preuve de l'existence de l'artisanat textile (fig. 3 p).

Matériel associé

Le matériel lithique est, à Catamayo, mal représenté. Il n'apparaît que sur le site n° 231 où, seuls, quelques petits éclats corticaux de silex ont été collectés.



Fig. 3 – Matériel céramique de la région de Catamayo (période du Développement régional) : tessons décorés, fragments de bouteilles et fonds de récipients.

Le matériel osseux est tout aussi rare. Quelques fragments d'os, appartenant à des cervidés ou camélidés, ont été mis au jour dans l'un des sondages du site 231.

Zone de Catacocha

Répartition des sites

Les 75 sites répertoriés sur cette zone montrent que l'occupation humaine y fut importante, mais moins ancienne qu'à Catamayo. La période Formative n'est pas représentée. Le peuplement débute sensiblement avec la première phase du Développement régional, représentée par 6 sites, s'accroît au DR2 (avec 15 sites) et semble atteindre son apogée à l'Intégration avec 60 installations.

Comme à Catamayo, les sites sont, au DR1, de petite superficie, disséminés sans grande concentration apparente sur les bas versants du rio Playas, à proximité des points d'eau. Les principaux foyers sont :

- au sud-ouest : le gisement n° 106 (localisé sur une basse terrasse proche du torrent saisonnier d'Ashimingo) ; les sites n° 107 et 148 (placés sur de faibles élévations cultivées et proches d'habitats actuels) ;

- au nord-est : le site n° 113 (qui s'étend sur environ 800 m², sur l'aplat d'une petite butte) et le gisement n° 101, constitué par une faible concentration céramique, très érodée et coupée par un chemin vicinal.

Au DR2, les sites sont regroupés dans la périphérie des anciennes occupations, le long d'un axe sud-ouest nord-est, de part et d'autre du rio Playas. Nous retiendrons :

- au sud-ouest : les sites de DR1 n° 106, 107 et 148 qui montrent une continuité d'occupation depuis la phase antérieure et le gisement n° 95, plus à l'écart, situé dans la partie est d'un champ de maïs, sur un léger mamelon.

Plus au nord, le site n° 150 (localisé sur une terrasse naturelle peu élevée, à la lisière d'un champ de maïs près d'une zone d'habitation actuelle) et à peu de distance le site n° 105, d'importance moyenne, isolé sur une petite butte ;

- on remarque au sud un grand ensemble qui s'étend sur près de 1,5 km. Il comprend plusieurs occupations : les n° 87 et 90 placées au sommet de faibles reliefs dominant la route Catacocha-Macara ; les sites n° 97 et 108, répartis sur les versants opposés d'une ravine débouchant sur le rio Playas, et le site n° 72, au centre de ce groupe.

Celui-ci (Puente Playas I) est localisé par 4°02'00" de latitude sud et 79°41'50" de longitude ouest. Il se trouve à une altitude de 1000 m au sommet d'un petit monticule, à 500 m de distance du rio Playas.

Les vestiges céramiques et lithiques y sont abondants. Ils sont disséminés sur une parcelle d'environ 75 × 100 m où des niveaux en place subsistent vraisemblablement.

À l'ouest plusieurs concentrations céramiques présentent un matériel relativement soigné, alors que les vestiges dispersés au sud semblent plus récents et pourraient appartenir à la période de l'Intégration.

Sur ce site, nous avons pratiqué trois sondages. Le premier à l'est, effectué en bordure d'une zone non cultivée, livra sur 15 cm de profondeur jusqu'au sol stérile quelques rares tessons.

Le second, réalisé à l'ouest du site, à l'emplacement d'une concentration céramique, nous a fourni un matériel diversifié.

Seuls quelques tessons furent collectés dans le troisième sondage creusé au sud.

D'après les informations recueillies par l'analyse de ces matériaux, nous supposons qu'il pourrait s'agir d'un site d'habitat.

Le petit gisement n° 82, situé plus à l'est sur un léger mamelon (limité au nord par la route et au sud par une faible colline) pourrait lui être associé.

On distingue au nord-est un deuxième ensemble. Il comprend le site n° 46 (qui se divise en quatre petites concentrations respectivement dispersées en haut et sur les pentes nord et ouest d'un léger relief) et le gisement n° 49.

Le site n° 49 (Peña Alta) est localisé par 4°01'30" de latitude sud et 79°41'50" de longitude ouest. Il se trouve à 950 m d'altitude, sur les basses terrasses du rio Playas et au sommet d'une petite élévation à environ 500 m du lieu-dit Puente Playas.

La végétation actuelle ne se compose que de quelques cactus et de champs de maïs qui ont entraîné la disparition de la flore originelle.

Le matériel est disséminé sur une étendue de 200 × 100 m. Sa dispersion coïncide presque exactement avec une zone de terre plus sombre que celle des autres parcelles environnantes et ne semble pas dépasser les limites du champ. On remarque qu'au sud, la terre est plus noire, mais qu'il n'y a aucun tessons apparent en superficie.

Un sondage réalisé à l'emplacement de la tache sombre a livré une faible quantité de fragments jusqu'à une profondeur de 85 cm. Bien que le matériel recueilli soit abondant (environ 630 tessons dont 47 bords), il ne nous est pas possible de déterminer avec certitude la nature de ce site.

— Au nord-ouest, deux dernières occupations furent répertoriées : la première, n° 240 au centre de la région prospectée (sur la pente occidentale d'une profonde ravine) ; la seconde, plus à l'ouest, dans une zone de terrasses érodées ²².

Le matériel

Le matériel collecté est moins abondant qu'à Catamayo, et est dans son ensemble beaucoup plus érodé. Il se compose de quelque 2000 tessons. 8 % d'entre eux semblent appartenir à la première phase durant laquelle la céramique reste fine et soignée.

Les pâtes

L'analyse de ces fragments fait ressortir quatre types de pâtes. Au DR1, seules la 1 et la 2 sont utilisées avec une fréquence respective de 85 % pour la 1 et de 15 % pour la 2.

Au DR2, la 1 occupe 93 %, la 2 : 2,7 %, la 3 : 3,8 % et la 4 : 0,4 %. Nous les décrivons comme suit :

Pâte 1 : Couleur marron roux à ocre orange de 0,5 à 0,8 cm (0,3 au DR1). Cuisson non uniforme ²³ avec un fort pourcentage de dégraissant moyen quartz et de fines particules blanches (craie ?). Rappelle la 2 de Catamayo. Dureté : 2-3 (échelle de Mohs) ;

Pâte 2 : Couleur orange à marron clair de 0,4 à 0,8 cm. Cuisson non uniforme. Dégraissant fin kaolin (?) et quartz. Surface extérieure souvent engobée orange ou peinte en rouge. (Composition un peu semblable à la 4 de Catamayo). Dureté : 2-3 ;

Pâte 3 : Couleur marron crème à beige de 0,5 à 0,7 cm. Cuisson non uniforme. Dégraissant moyen quartz, céramique et schiste. Dureté : 2-3 ;

Pâte 4 : Couleur marron café à ocre roux de 0,4 à 0,5 cm. Cuisson non uniforme. Dégraissant moyen mica et quartz. (Assez rare, elle rappelle la pâte 1 de Catamayo). Dureté : 3-4.

²² Sites non répertoriés sur la carte de prospection.

²³ La non-homogénéité de la pâte et sa couleur grise au centre et rouge en surface est en général caractéristique des cuissons primitives à atmosphère réductrice ou semi-réductrice et post-cuisson oxydante (M. Picon, 1973, p. 68).

Les formes : première phase

Aucune forme complète n'a pu être, sur cette zone, reconstituée. Au DR1, seuls 15 tessons attestent la présence de deux types de récipients fermés et d'un seul vase ouvert. Ces formes sont :

Récipients fermés

Forme 1 : Jarre à petit col légèrement oblique externe, concave, de 2 à 5 cm. Ø ouverture : 12 à 15 cm. Section terminale ronde ou épaissie par un petit bourrelet externe rond, peint en rouge. On y trouve parfois des décorations d'incisions linéaires et/ou des impressions de petits points très fins (panse arrondie ou ovale). De pâte 1 et 2 (fig. 4 a).

Forme 2 : Récipient à col oblique externe à droit, rectiligne, de 3 à 4 cm. Ø ouverture : 15 à 20 cm. Lèvre épaissie par un petit bourrelet externe de forme ovale ou triangulaire peint en rouge. Présence, sur le col, de décors incisés linéairement (panse globulaire avec rupture de profil supposée à la jonction avec le col). Pâte 1 (fig. 4 f-g).

Récipients ouverts

Forme 1 : Bol de paroi oblique externe convexe. Ø ouverture : 12-18 cm. Surface extérieure peinte en rouge ou brunie (?). Un seul tesson, de pâte 2 fine, correspond à cette forme au DR1.

Les formes : deuxième phase

Pour cette période, 180 fragments de lèvres ont été catalogués dont 141 appartiennent à des récipients fermés subdivisés en quatre types, et 39 à des vases ouverts répartis en deux groupes ²⁴ (Pl. 3A).

Comme précédemment, nous exposons, pour chaque forme, sa fréquence d'utilisation et les pâtes qui lui sont le plus souvent associées.

Récipients fermés

Forme 1 : Récipient à petit et moyen col oblique externe à droit, rectiligne de 2 à 4 cm ; Ø ouverture : 15-20 cm : Type 1 a et de 4 à 6 cm ; Ø ouverture : 20-35 cm : Type 1 b. Lèvre ronde (25 %) ou épaissie par un gros bourrelet externe rond (35 %) ou triangulaire (38 %) peint en rouge. Décor linéaire incisé sur le col, formant une surface triangulaire remplie d'impressions en point ou de guillochures rectilignes ou obliques. Panse globulaire. Jonction col-panse, avec rupture de profil supposée.

Type 1a : 26,6 %. Pâte 1 : 90 %. 3 : 3,5 %. 4 : 6 %.

Type 1b : 17,6 %. Pâte 1 : 90 %. 3 : 10 % (fig. 4 a-i).

Forme 2 : Récipient de type jarre, à col oblique externe à droit, concave de 2 à 4 cm ; Ø ouverture : 15-20 cm et de 4 à 6 cm ; Ø ouverture : 20-25 parfois 30 cm et plus. Lèvre ronde (40 %) ou épaissie par un bourrelet externe rond (17 %), long (19 %), ou triangulaire (20 %), peint en rouge. Décor incisé plus rare (panse globulaire). Rupture de profil plus ou moins marquée.

Type 2a : 36 %. Pâte 1 : 92 %. 3 : 6 %. 4 : 1,8 %.

Type 2b : 5,6 %. Pâte 1 : exclusivement. 100 % (fig. 4 k-n).

Forme 3 : Récipient de type « marmite », à petit col oblique externe concave à rectiligne, de 1,5 à 2,5 cm ; Ø ouverture : 12 à 18 cm (sans sous-type). Lèvre ronde (85 %) ou parfois épaissie par un léger bourrelet externe de forme ovale (15 %). Ce type est souvent brun ou engobé orange-rouge (panse globulaire). Rupture de profil plus ou moins marquée.

Représentativité : 7 %. De pâte 1 intégralement.

²⁴ Nous reprenons la même classification que celle adoptée pour Catamayo.

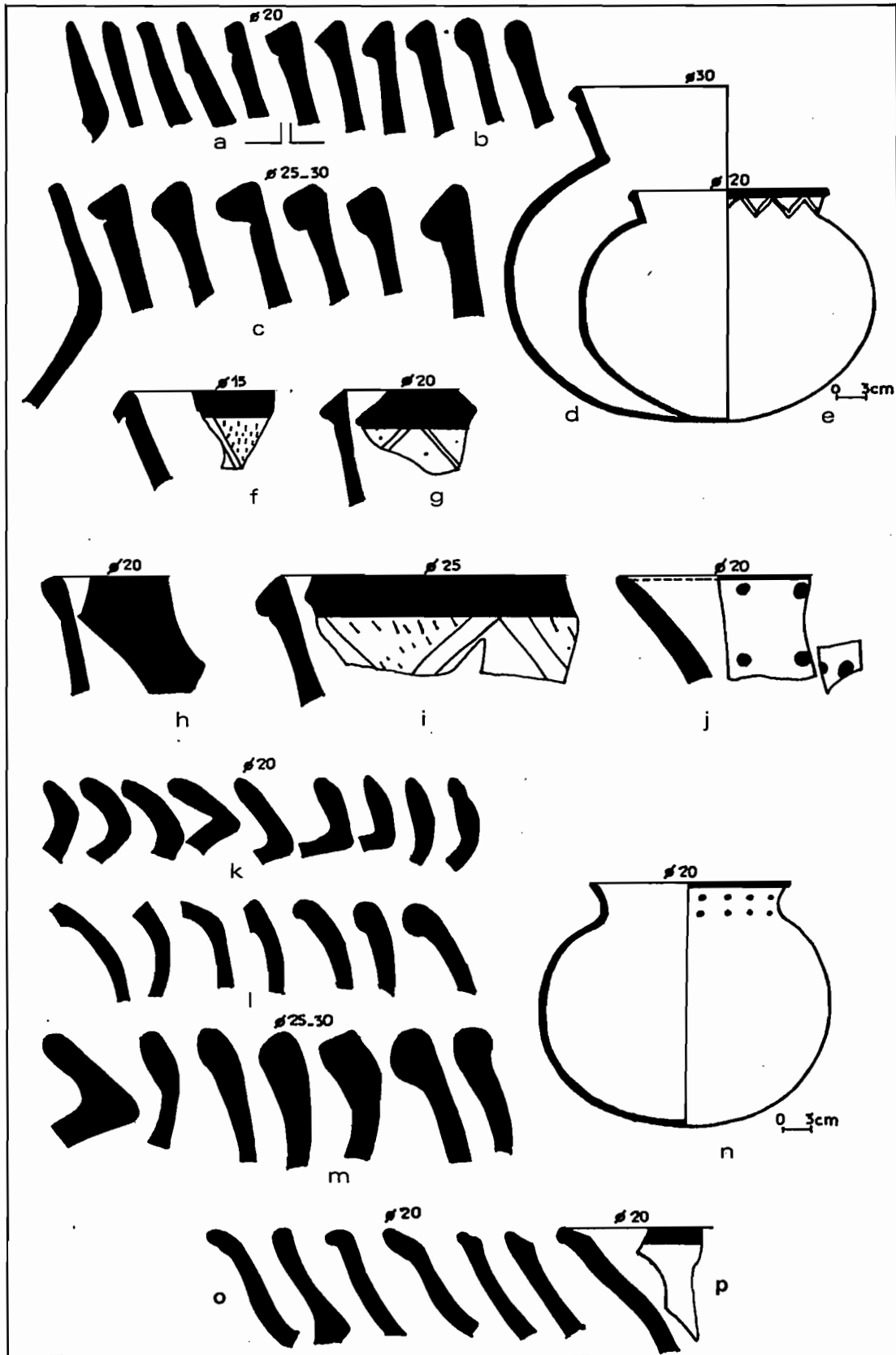


Fig. 4 – Matériel céramique de la région de Catacocha (période du Développement régional) :
récipients fermés.

Forme 4 : Récipient à petit et moyen col évasé, oblique externe, convexe de 3 à 5 cm ; $\varnothing$ ouverture : 13-20 cm, et 5 à 7 cm ; $\varnothing$ ouverture : 20-25 cm. Lèvre ronde (40 %), épaissie par un bourrelet externe rond (30 %) ou double (30 %), souvent peint en rouge. Col bruni ou engobé orange. Panse ovale avec possible rupture de profil (fig. 4 o-p).

Type 4a : 7 %. De pâte 1.

Type 4b : 0,6 %. De pâte 1.

Récipients ouverts

Forme 1 : Bol sans col, à paroi oblique externe convexe, de profondeur inconnue. $\varnothing$ ouverture : Type 1a : 15-20 cm ; Type 1b : 20-30 cm. Lèvre ronde (90 %) ou légèrement effilée (8 %), le plus souvent peinte en rouge, alors que le reste de la panse est engobé blanc ou orange, ou blanc sur rouge (en bandes) et poli. L'intérieur est souvent bruni ou peint en rouge et lissé finement (fig. 5 a-e).

Type 1a : 78 %. Pâte 1 : 20 %. 2 : 49 %. 3 : 20 %. 4 : 10 %.

Type 1b : 18,5 %. Pâte 1 : 50 %. 2 : 50 %.

Forme 2 : Plat ou grand bol, de paroi oblique externe à droit, de forme rectiligne ou légèrement concave. $\varnothing$ ouverture : 15 à 25 cm. Il n'en existe qu'un seul type, peu répandu.

Représentativité : 3,4 %. De pâte 1 exclusivement.

Quelques formes, rappelant un peu les types 1 (fermé) ou 1 (ouvert) de Catamayo, ont été retrouvées sur le site n° 92 et le site n° 79.

Décorations

Le matériel décoré représente 11 % des 2000 tessons collectés, mais les motifs sont moins diversifiés qu'à Catamayo (Pl. 3B).

Les principaux décors sont :

- *les incisions* (8 %) : linéaires simples ou doubles, de toutes directions et d'épaisseur variable, le plus souvent obliques, formant des motifs géométriques remplis d'impressions en points, ou de guillochures (traits verticaux ou languettes), réparties sur le col des vases (fig. 5 f-g, h) ;

- *les impressions et ponctuations* (3 %) : guillochures simples, ou plus complexes, ponctuations plus ou moins épaisses et alignées le long de la lèvre, sur le col ; impressions en cercles de $\varnothing$ 0,5 cm, disposées en bandes simples ou doubles, le long du col des récipients fermés de type 2 (fig. 5i) ;

- *décors modelés et appliqués* (1 %) : de simple facture, en rond de 0,4 cm d'épaisseur, avec une impression au centre (fig. 5 j-k) ;

- *décors peints et engobés* (88 %) : Peints en rouge, sur toute la surface extérieure ou intérieure des bols ; peints et engobés, en bandes horizontales d'épaisseur variable, blanches et rouges ou blanches sur rouge, brunis et/ou polis, sur toute la superficie externe, ou par endroits (fig. 5 a-e) ;

Toutes ces décorations sont le plus souvent placées sur la partie supérieure des récipients (col et lèvre) et non sur la panse.

Autres fragments diagnostiques

Peu nombreux (15 tessons), ils comprennent :

- 5 éléments de fonds, soit arrondis, de pâtes 1 et 3 (provenant de petites jarres), soit plats, de pâte 3 (associés à des assiettes ou des bols), soit gros et plats, de pâtes 3 et 1 (pouvant appartenir à des récipients plus récents) (fig. 5n) ;

- quelques fragments d'anses simples ou doubles, originaires des sites n° 79, 90 et 154 ;

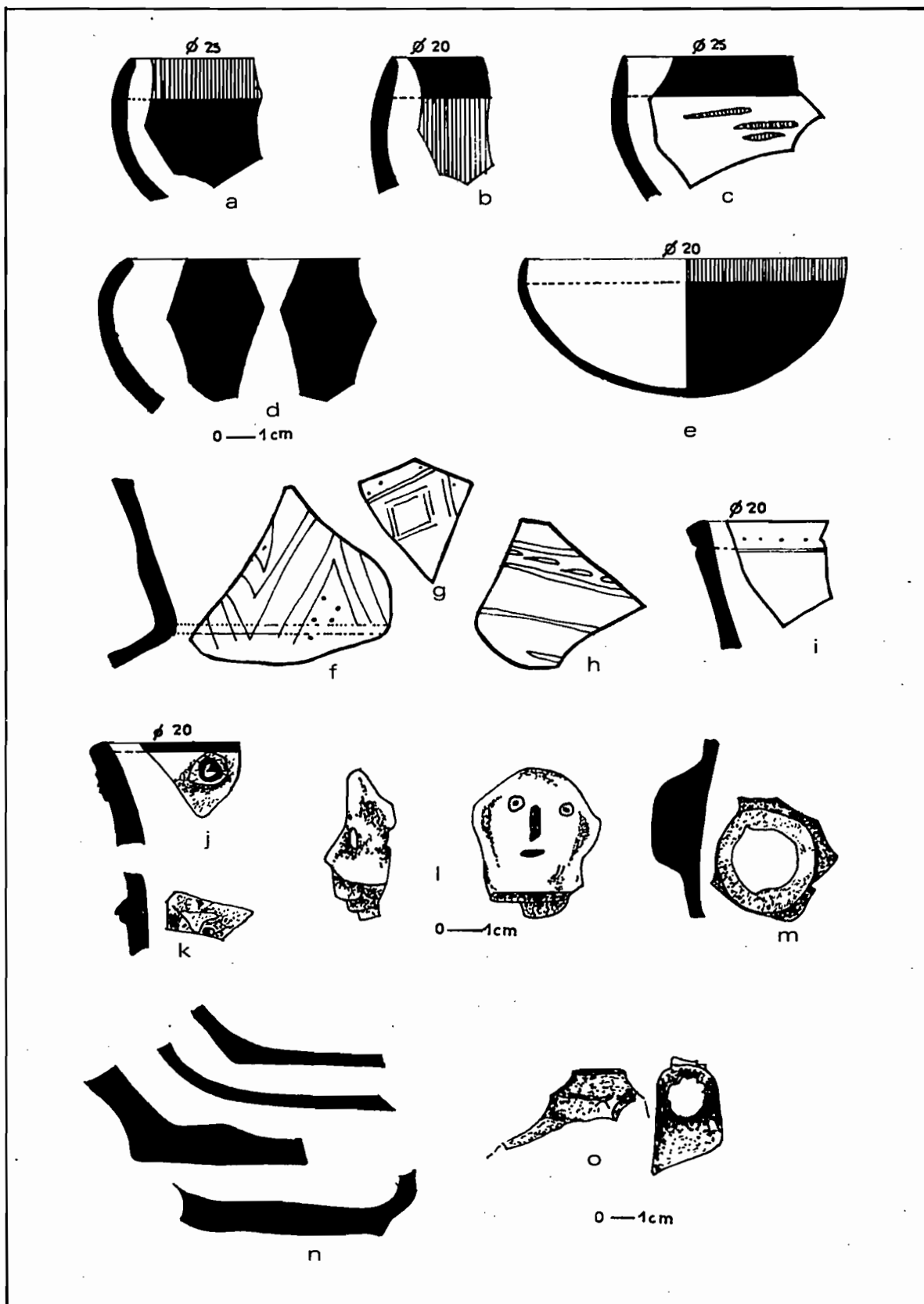


Fig. 5 — Matériel céramique de la région de Catacocha (période du Développement régional) :
récipients ouverts, tessons décorés et fonds de récipients.

– 2 petits cols de bouteilles, de pâte 1, attestant la présence de formes plus complexes et peut-être d'usage réservé ? (fig. 50) ;

– une petite tête de forme anthropomorphe, de 4,5 × 5 cm de haut, de pâte 1 pleine (originale du site n° 79) qui peut provenir d'une statuette ou avoir été utilisée comme motif décoratif sur un vase à usage cérémoniel (fig. 5 1 ; Pl. 4A).

Matériel associé

Le matériel lithique est dans cette région très diversifié. Il se compose, sur les sites n° 90, 92 et 46 d'éclats divers et de toutes tailles, sur les occupations n° 82, 105 et 79 de produits de débitage, de petits outils et de lames de haches, et sur les n° 49 et 150 de lames de haches seules, de formes et de dimensions variables. Pour ne pas entrer dans une étude exhaustive, nous résumerons la présentation de ce matériel par le tableau ci-dessous ²⁵.

Description	Haut. cm	Larg. cm	Epais. cm	Poids gr	Total cm	Tran- chant A cm	B cm	Prove- nance Site n°
Lames de	15	13	4,1	700	15			150
Haches	12,5	9	2,8	300	12			150
de forme	15	12	3,5	550	11,5			150
TRIANGULAIRE	14,5	11	5,5	960	14			150
	12	11,5	2,8	495	20			150
Lames	12	11	2,9	420	15,5			79
CARREES	8	5	2,8	190	10			150
Lames	17	11	3,5	750	25,5	15,5	10	82
à	12	7	4,1	520	21	12	9	106
DOUBLE	12	8	2,7	350	20,7	12,7	8	106
TRANCHANT	11	9	2,9	360	24,5	12,5	12	150

Aucun vestige osseux ne fut découvert dans cette région.

Zone de Cariamanga

Répartition des sites

Le peuplement, sur cette dernière zone, fut peu important. Au total, seuls 30 foyers d'occupation ont été répertoriés, dont 10 correspondent aux deux phases du Développement régional. Aucun site Formatif n'a été retrouvé. L'occupation paraît donc s'amorcer au DR1, s'accentuer au DR2 pour s'étendre à toute la vallée, à l'Intégration. La répartition des aires d'habitat est ici relativement simple. On distingue deux grands ensembles :

– au nord-est, un axe orienté nord-est sud-est, de part et d'autre de la Quebrada Trigopampa. Il regroupe 3 gisements du DR1 occupés jusqu'au DR2 : le site n° 200 a et b (perché au sommet d'une butte, à proximité d'un ruisseau), le site n° 206 (petite concentration céramique disséminée sur un escarpement) et le gisement n° 205 que nous décrirons plus en détail (en raison de la datation ¹⁴C qui lui correspond).

²⁵ L'étude intégrale des matériaux lithiques a été effectuée par J. Guffroy.

Le site n° 205, Cerro Quesera 9, est localisé par 4°17'40" de latitude sud et 79°30'10" de longitude ouest. Il s'étend au sommet et sur la pente d'un coteau dominant le torrent et l'Hacienda Trigogampa, sur une superficie d'environ 300 m². La végétation y est clairsemée et se compose d'herbe rase et sèche, de quelques cactus et de petits épineux. Le terrain est en partie lessivé et coupé en deux par un chemin vicinal. Le matériel céramique de superficie est épars et rare en haut des pentes et au sommet du coteau, où des niveaux en place peuvent encore exister. Plusieurs tessons apparaissent dans les talus qui longent le chemin. Un lambeau de sol en place de 1,20 × 0,80 m a été découvert. Il présentait une importante concentration de fragments céramiques, de petits morceaux de pierre et de pisé, et a permis la réalisation d'un sondage profond de 15 cm (Pl. 4B).

Dans les premières couches supérieures (niveau 1 : 0-2 cm, terre grise humique très peu épaisse), (niveau 2 : 2,5 cm, terre noirâtre et dure, mélangée à de nombreuses particules charbonneuses et à plusieurs morceaux de torchis), des fragments céramiques ont été mis au jour. Ces derniers pourraient témoigner de l'effondrement éventuel d'une construction couvrant ce site, que la datation des cendres situe vers 538 ± 61 ap. J.-C. ²⁶.

Dans les couches inférieures (au-dessous du niveau 2, à 7 cm de profondeur) on note la présence d'un sol piétiné auquel est associée une forte quantité de fragments rocheux.

Il s'est avéré impossible de reconstituer aucune forme céramique dans sa totalité. Peu de tessons se raccordent d'un niveau à l'autre, et rares sont ceux qui, disséminés en surface à plusieurs mètres de distance, peuvent être réunis. La dégradation des terrains et du matériel ne nous autorise ni à déterminer la grandeur de cet habitat, ni à la caractériser avec plus de précisions ;

- plus au nord, quatre occupations correspondant à la période de DR2 furent découvertes : les sites n°s 208 et 209, associés à de petites élévations et les gisements n°s 226 et 228 installés à flanc de colline entre 1800 et 1880 d'altitude ;

- au nord-ouest, furent aussi détectés deux sites isolés : le n° 210, qui correspondrait à une occupation de DR1, et se trouve sur les bas versants du rio Trigapampa, et un site annexe, localisé au sud du précédent ;

- deux autres gisements de DR2, n°s 212 et 213, respectivement situés sur les pentes sud-ouest de petits escarpements, au nord de la zone prospectée et hors carte, ont été repérés tardivement et correspondent au même type d'occupation.

Le matériel

Le matériel collecté à Cariamanga est loin d'offrir la diversité des deux ensembles précédents. Des 1000 tessons étudiés, 5 % seulement semblent appartenir au DR1. Ces céramiques sont fines mais très corrodées, ce qui rend l'identification difficile.

Les pâtes

L'analyse a démontré la présence de cinq types de pâte. Au DR1, seule la 2 est utilisée, alors qu'au DR2 les plus fréquentes sont : la 1 : 81 %, la 2 : 13,5 %, la 3 : 0,79 %, la 4 : 2,6 % et plus rarement et uniquement sur les sites n°s 213 et 228, la 5 : 1,4 %. Nous les décrivons ainsi :

Pâte 1 : Couleur ocre roux à orange crème de 0,4 à 1 cm. Dégraissant moyen quartz, et parfois céramique. Cuisson non uniforme. Surface extérieure souvent lissée ou peignée. Dureté : 2-3 (échelle de Mohs).

Pâte 2 : Couleur marron crème, de 0,3 à 0,5 cm au DR1 et 0,5 à 0,8 cm au DR2. Dégraissant moyen quartz et (craie ?). Cuisson plus homogène mais non uniforme. Surface externe souvent engobée orange ou brunie. Dureté : 2-3.

²⁶ Datation n° 80-4 (CRG 212). Age conventionnel : 1412 ± 61 BP. Age calibré : 450-625 ap. J.-C. Soit une phase tardive de Développement régional.

Pâte 3 : Couleur marron crème à gris beige, de 0,5 à 0,8 cm. La pâte, plus compacte que les autres, présente, en coupe, un centre gris compris entre deux bandes beiges, au sein duquel sont disposées de fines particules de dégraissant kaolin et mica, voire même de céramique broyée. Cuisson non uniforme. Dureté : 2-3.

Pâte 4 : Couleur ocre roux à tons variables, de 0,6 à 0,8 cm. Dégraissant moyen kaolin et mica blanc. Cuisson non uniforme. Rappelle sensiblement la pâte 1 de Catamayo. Dureté : 3-4.

Pâte 5 : Couleur marron café à orange clair, de 0,6 à 0,9 cm. Les éléments constitutifs de la pâte sont disposés en feuillets parallèles entre lesquels viennent s'intercaler de gros grains de dégraissant quartz, céramique et schiste de 0,5 à 2 mm. Cuisson non uniforme. Surface parfois engobée ou brunie. Dureté : 2-3.

Les formes

La pauvreté du matériel de cette troisième zone n'a pas autorisé la réalisation d'une véritable typologie. Au DR1, une seule forme a pu être mise en évidence. Au DR2, les 68 fragments de bords recueillis n'ont permis de reconstituer que trois formes de récipients fermés et une de récipient ouvert. Bien que les résultats statistiques soient peu significatifs, nous reprenons la même présentation que précédemment, en indiquant la fréquence d'utilisation de chaque type et les pâtes qui lui sont associées.

Première phase

Récipients fermés

Forme 1 : Vase à petit col oblique externe, concave, de 2 à 3 cm ; $\varnothing$ ouverture : 12-16 cm. Lèvre ronde, fine, peut-être engobée ou brunie. Panse globulaire. De pâte 2 (fig. 6a).

Récipients ouverts

Quelques rares tessons fins, peints en rouge et polis provenant des sites n°s 206 et 219, semblent indiquer l'usage de petits bols à minces parois obliques externes, convexes engobées ou brunies.

Deuxième phase

Récipients fermés

Forme 1 : Vase à col oblique externe à droit, concave de 2 à 4 cm ; $\varnothing$ ouverture : 18-20 cm pour le type 1a et de 4 à 6 cm ; $\varnothing$ ouverture : 20-25 parfois 35 cm pour le type 1b. Lèvre ronde (80 %) ou épaissie par un léger bourrelet externe (10 %) ou interne (10 %), peint en rouge. Corps globulaire. Jonction col-panse : avec légère inflexion (fig. 6 d-g).

Type 1a : 60 %. Pâte 1 : 75,5 %. 2 : 24,6 %.

Type 1b : 24,4 %. Pâte 1 : 86 %. 2 : 25,5 %.

Forme 2 : Récipient de type petite jarre, à col oblique externe à droit rectiligne, de 2 à 5 cm ; $\varnothing$ ouverture : 15-20 cm. Lèvre ronde ou aplatie. Surface extérieure brunie ou peignée finement. Corps globulaire. Jonction col-panse avec rupture de profil supposée (fig. 6b).

Représentativité : 10 %. Pâte 1 : 74,5 %. 2 : 25,5 %.

Forme 3 : Récipient à col évasé oblique externe convexe, de 2 à 4 cm ; $\varnothing$ ouverture : 18-25 cm, et de 4 à ? cm ; $\varnothing$ ouverture : 25-30 cm. Lèvre ronde ou aplatie. Surface extérieure souvent peignée plus ou moins finement. Corps globulaire. Jonction col-panse avec possible rupture de profil (fig. 6i).

Type 3a : 5 %. De pâte 1 exclusivement.

Type 3b : 4 tessons.

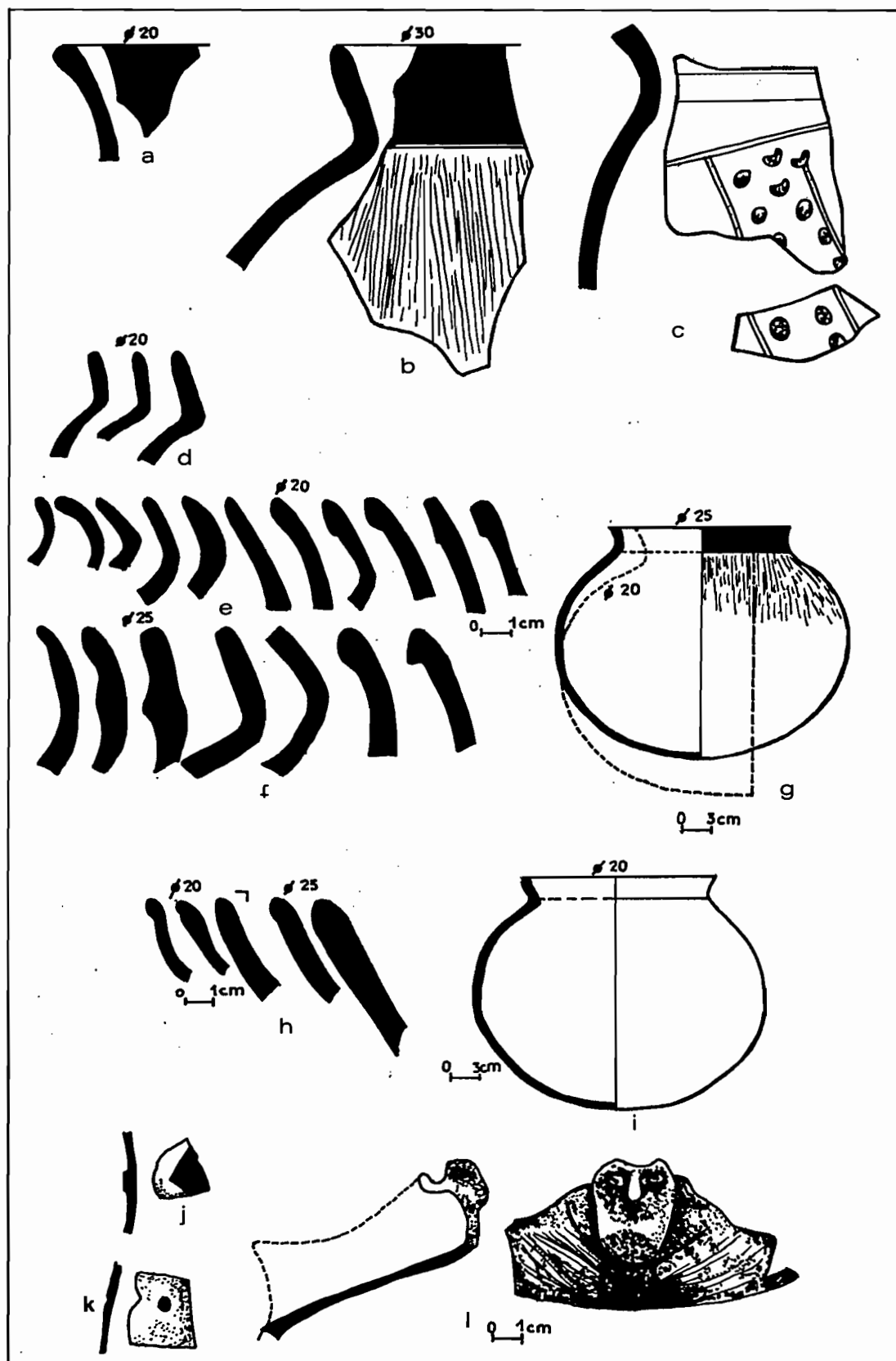


Fig. 6 – Matériel céramique de la région de Cariamanga (période du Développement régional) : récipients fermés.

Récipients ouverts

Forme 1 : Petit bol de pâte 2 à paroi oblique externe, convexe, de profondeur inconnue. Ø ouverture : 18-20 cm. Lèvre ronde. Surface extérieure rouge poli, ou blanc et rouge ; intérieur orange ou bruni.

Décorations

40 tessons (14 %) présentent une décoration. Les motifs les plus répandus sont :

- *les incisions* (7 %) : linéaires rectilignes simples qui, sur le matériel du site 205, délimitent une surface rectangulaire, remplie d'impressions en cercles ou demi-lunes, de 1 à 2 mm de profondeur. Elles sont placées sur la partie inférieure du col et sur la panse des récipients fermés de types 1 et 2 (fig. 6c) ;

- *les décors peignés* (3 %) : il s'agit d'incisions plus ou moins fines verticales, provenant du lissage ou peignage de la céramique avec un instrument annexe, branchage ou herbe ? Cette technique est caractéristique de Cariamanga. Elle est très utilisée sur les récipients fermés de formes 1 et 2 provenant des sites 205, 209 et 217 (fig. 6b,g) ;

- *les décors appliqués et modelés* (1 %) : un seul motif, rond, accolé à la paroi d'une petite jarre, a été retrouvé (fig. 6j) ;

- *les décors peints ou engobés* (89 %) : tessons peints en rouge ou orange sur toute la surface (la corrosion ne permet pas de retrouver la couleur réellement employée). Sur le site n° 213, l'un des tessons est engobé blanc crème, ce qui laisse supposer l'existence de motifs en bandes rouges et blanches. Le brunissage est fréquent sur les céramiques des sites n°s 205, 206, 208 et 209 (fig. 6a).

Autres fragments diagnostiques

Ces fragments sont rares (10 tessons) et difficiles à dater, en raison de leur présence sur des sites où le matériel de plusieurs phases se trouve mélangé. Les principaux sont :

- des éléments de fonds plats (de pâte 4 épaisse) et arrondis (de pâte 2) ;
- deux fragments d'anses simples, de pâte 1 ;
- une petite figurine originaire du site n° 205, anthropomorphe ou zoomorphe, de 3,5 × 2,5 cm, de pâte 1, associée à un décor peigné (fig. 61 ; Pl. 4A) ;
- une fusaïole allongée, de pâte 2, de 3 cm de haut et 0,5 cm de diamètre, présente une perforation centrale de 0,3 cm de diamètre.

Matériel associé

L'outillage lithique est rare. Il provient des sites n°s 205 et 206 et ne comprend que quelques petits éclats de silex.

Le matériel osseux est inexistant, en raison de l'acidité des sols et de leur érosion.

Sur les occupations n°s 200, 205 et 208, nous avons relevé plusieurs petits éléments de construction en terre crue, de type pisé ou torchis. Sur nombre d'entre eux, des empreintes de paille ou de bois sont encore décelables.

CONCLUSIONS GENERALES ET INTERPRETATIONS DES DONNEES

Schéma général d'occupation

Afin de déterminer ce que fut l'occupation des trois régions que nous venons d'étudier, nous allons tenter, à partir des données archéologiques dont nous disposons, de reconstituer dans la mesure du possible, les grandes étapes de leur évolution interne (fig. 7).

Nous essayerons, dans un second temps, de caractériser brièvement la nature de ces installations et de retrouver les éventuelles influences extérieures qu'elles ont pu recevoir ²⁷.

Région de Catamayo

A Catamayo, les éléments les plus anciens ont été découverts sur les sites 72a et 76. Trois formes montrent une filiation directe avec les traditions formatives :

- les récipients globulaires à petit col oblique externe concave, de pâte 4, bien soignés et polis en surface ;
- les récipients globulaires sans col, à lèvre épaissie, présents dès la tradition Formative Catamayo D ;
- les vases de type jarre à grand col oblique externe rectiligne ou concave. Ces dernières formes sont caractéristiques de la céramique utilitaire de la fin de la période formative, mais sont également utilisées sur les sites de DR2.

A ce matériel soigné, on peut ajouter des bols polychromes, de petites bouteilles à motifs animaliers (des vases siffleurs ?) et des figurines diverses.

C'est à cette époque, ou un peu plus tardivement, que les versants nord-ouest du rio Guayabal et ouest du Catamayo sont occupés. C'est en particulier le cas des zones de faible altitude, proches des cours d'eau : petites terrasses et collines basses. Le matériel y reste fin et présente les mêmes formes qu'au DR1. Toutefois, chaque installation se singularise par l'emploi de pâtes ou de décorations locales. On note par exemple des variations importantes dans la composition et la grosseur du dégraissant de la pâte 1 : particules de mica jaune sur le matériel des sites du nord de la vallée et blanches sur celui des installations localisées au sud. Sur les sites n°s 53 et 68, on remarque aussi l'utilisation d'une pâte 1' très fine (épaisseur 2-3, 5 mm) avec un très fort pourcentage de minuscules particules de mica jaune, associée au motif décoratif de la fleur à cinq branches.

Le gisement n° 72b présente un matériel un peu différent. Il se caractérise par une pâte 2 compacte, de gros récipients globulaires à col oblique externe concave, à lèvre épaissie par un gros bourrelet externe rond, ornés d'un motif type : peinture rouge sur de petites surfaces triangulaires remplies de guillochures. Il pourrait correspondre à une occupation plus récente, de filiation inconnue, qui semble se développer dans la basse vallée, vers le milieu ou la fin de la première phase. Bien que très limitée temporellement et spatialement, elle pourrait avoir influencé les sites n°s 51 et 53 à l'ouest et le site n° 231 au nord, sur lesquels on retrouve des formes apparentées.

Vers la fin de cette première phase, on observe sur la totalité des occupations, à l'exception du site n° 72, l'utilisation généralisée de pâtes semblables, la multiplication des gros vases globulaires, essentiellement utilitaires, de toutes formes, et l'épaississement et l'agrandissement des anciens types. Ce processus pourrait être lié à une augmentation des ressources alimentaires et à un sensible accroissement de la population.

Les vases sans col sont peu fréquents. Leur emploi ne perdure que sur les sites où leur présence était déjà attestée antérieurement. Les formes classiques : petits bols polychromes, vases siffleurs et petites bouteilles semblent suivre une évolution similaire mais beaucoup moins rapide.

Tout au long de la seconde phase, ce mouvement général s'amplifie lentement. On s'achemine progressivement vers une importante production céramique et vers des récipients aux dimensions considérables, certainement réservés à la conservation des aliments.

L'apparition et la diffusion des formes carénées de pâte 1, d'origine inconnue, marque incontestablement un renouveau stylistique. S'agit-il d'une évolution locale due à une

²⁷ En raison de la nature de cette étude, seule la région de Catamayo sera abordée en profondeur. Pour les deux autres zones, nous nous contenterons de dresser une esquisse générale du schéma d'occupation supposé.

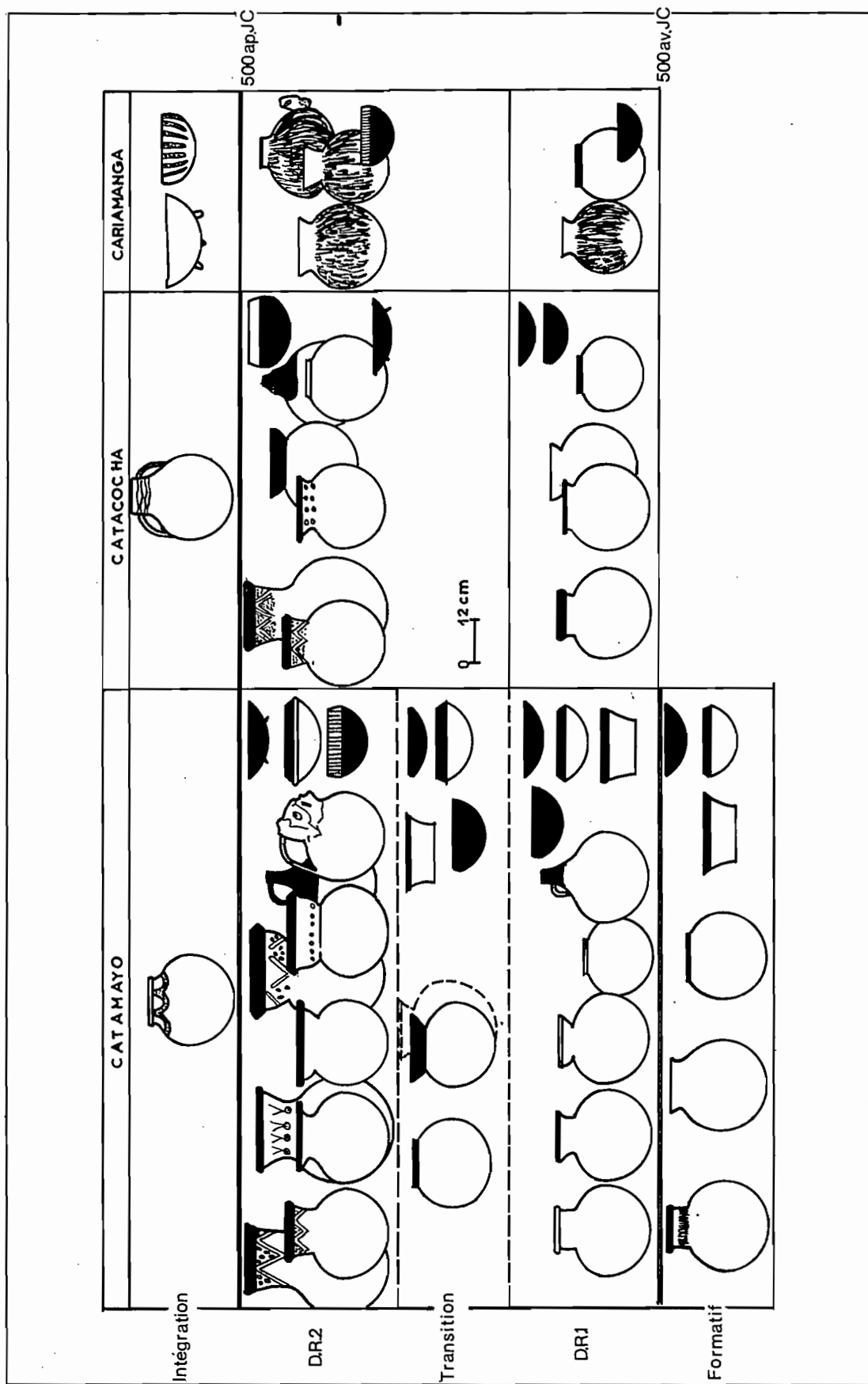


Fig. 7 – Evolution du matériel céramique durant la période du Développement régional.

variation des anciens types ou est-elle provoquée par la recherche d'une plus grande résistance des matériaux ? Pour notre part, nous pensons qu'elle reflète l'introduction de nouvelles impulsions culturelles, singularisées par un apport de procédés à la fois techniques et décoratifs. Contrairement à ce que nous constatons sur le site n° 72, celle-ci ne s'accompagne pas de l'abandon, même partiel, des anciennes méthodes, elle paraît plutôt correspondre à un lent processus d'évolution, où les diverses cultures locales et les éléments étrangers s'amalgament pour former régionalement un seul foyer culturel que nous définirons comme un Développement régional ²⁸.

Nous résumerons le schéma général d'occupation de la vallée par un bref tableau où les sites sont présentés dans l'ordre supposé de leur fondation. Celui-ci se fonde à la fois sur l'analyse des matériaux provenant de chacun d'entre eux, mais aussi sur une étude approfondie des analogies stylistiques, techniques, ou décoratives qui pouvaient les rapprocher ou les différencier.

On remarquera qu'en règle générale la seconde phase voit se poursuivre la lente diffusion des hommes à travers tout l'espace susceptible de supporter une importante exploitation agricole. La mise en valeur du milieu environnant entraîne l'accroissement sensible des densités humaines, ce qui se traduit, tout d'abord, par l'agrandissement des anciens centres de regroupement, et par la suite, par la fondation de nouveaux habitats le plus souvent localisés sur de petites hauteurs bien protégées, répondant peut-être en cela à une éventuelle recherche de protection (fig. 7).

Les sites n°s 66, 69, 231 et 51 sont les meilleurs exemples dont nous disposons pour singulariser ce processus. Sur les premiers, on observe un lent décroissement du foyer originel qui pourrait correspondre à l'épanouissement et à l'extension d'un même clan ; le centre étant le siège du chef de famille et les sites annexes environnants, ceux des membres du lignage. La répartition du matériel laisse apparaître des liens étroits entre chacune des occupations, ce qui confirmerait cette hypothèse.

Les quelques sondages pratiqués sur le site n° 231 prouvent une continuité d'occupation, depuis le DR1, jusqu'à la seconde phase. Ils mettent en évidence l'introduction de la pâte 1, et la diffusion des formes carénées qui sont toutes deux absentes des niveaux inférieurs. Dans les niveaux supérieurs (0 – 8 cm) au contraire, ces types sont majoritaires et semblent remplacer les anciens récipients utilitaires. On observe alors l'épaississement de la pâte, caractéristique de cette époque.

Sur le site n° 51, le matériel suit apparemment la même évolution. Les vases y sont particulièrement diversifiés et de grande taille. Cette multiplicité des formes peut correspondre à une spécialisation des fonctions. Encore aujourd'hui, les ménagères du groupe indigène amazonien Shuar utilisent trois récipients similaires mais de dimensions variables : les vases à cuire utilitaires et réservés exclusivement pour la cuisine, ceux consacrés à la fabrication de la *chicha* et les derniers, de grande taille, employés pour la conservation et le stockage de cette boisson. Peut-être en était-il de même à Catamayo ?

Certains grands récipients, à col évasé ou droit, dont la paroi peut atteindre 1 à 2 cm d'épaisseur, qui n'ont été découverts que sur les sites n°s 51 et 231, auraient pu avoir des fonctions semblables ou être utilisés comme réservoir à eau ? Cela peut aussi indirectement impliquer l'existence d'une certaine élite ou d'une organisation (plus ou moins complexe), capable de stocker les principaux produits pour les redistribuer à une population sans cesse croissante.

La grande étendue de ces deux occupations laisse supposer une importante concentration d'habitat, voire même un petit village. Cette petite unité socio-politique pouvait exercer son autorité non seulement sur son terroir mais aussi sur une aire beaucoup plus vaste.

²⁸ Pour B. Meggers, les formes carénées sont l'une des caractéristiques définissant la période des Développement régionaux (B. Meggers, 1965, p. 540).

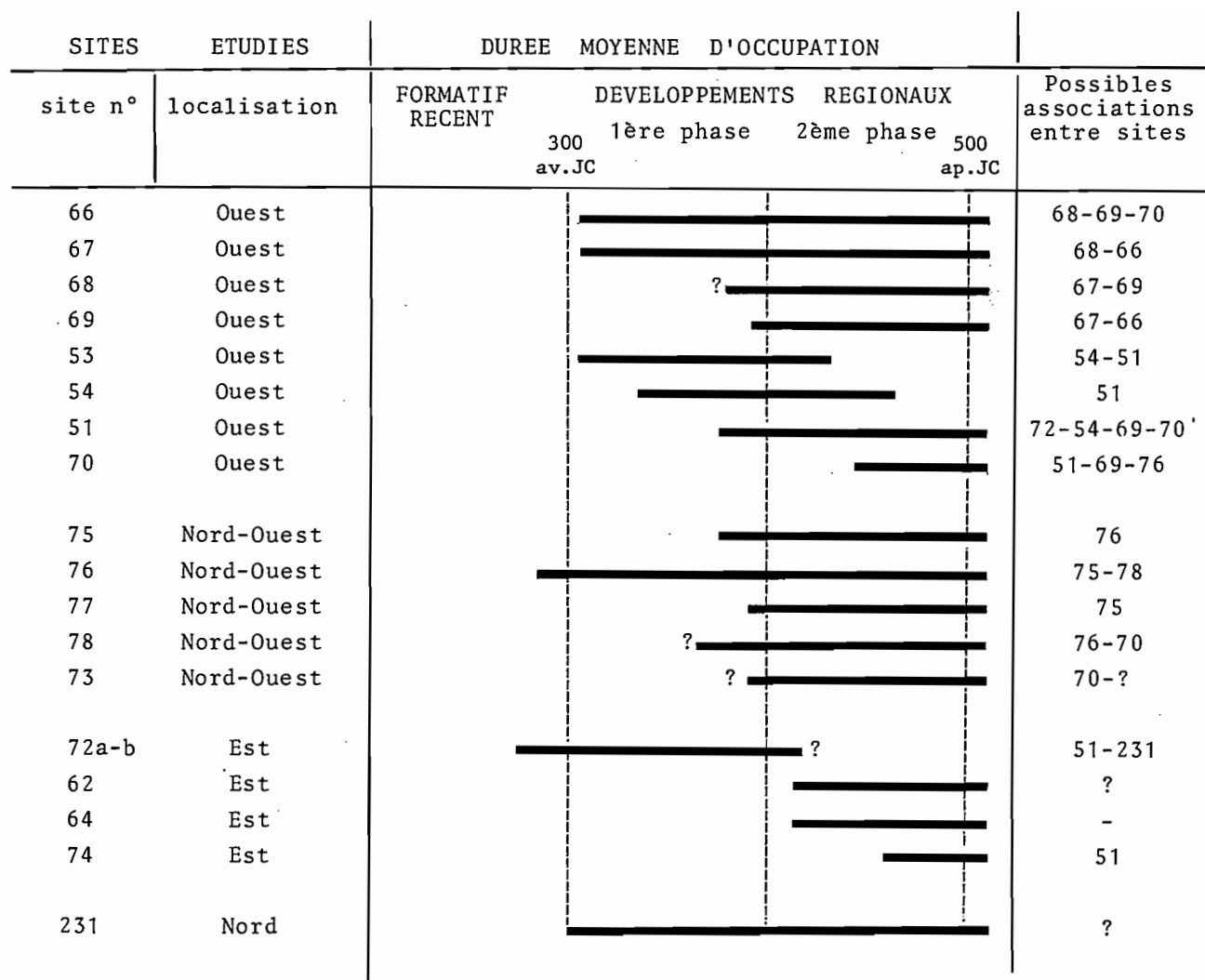


Fig. 8 – Occupation probable de la vallée de Catamayo durant la période du Développement régional.

Si nous observons la localisation de ces sites, on constate qu'ils pourraient correspondre à des installations de type stratégique. Chacun est placé au sommet de petits épaulements : le 231 contrôle la route du nord vers Cerra et Oña et le 51 l'accès au versant nord-ouest et aux sites 54, 59 et 70. Cette prédominance pourrait expliquer la grande diversité du matériel qui s'y trouve et l'originalité des décors.

La recherche de la sécurité et l'affermissement de ces principaux centres pourraient être à l'origine de la fondation du site n° 70, isolé sur un petit éperon rocheux dominant le Catamayo et l'ensemble du sud-est de la vallée.

En résumé, il semble qu'une fois amorcées, l'occupation globale de cette région et l'explosion démographique qui s'en est suivi ne subirent pas de grandes modifications. Seuls les versants est montrent un hiatus d'environ 300 ans puisque l'occupation du site n° 72 s'interrompt pour ne reprendre, semble-t-il, qu'au milieu du DR2.

Nous ne pouvons pas déterminer avec précision l'importance de la population sur chaque foyer d'occupation. En se fondant sur des études actuellement réalisées sur l'habitat indigène ²⁹, il nous est toutefois possible d'envisager, à titre d'indication, un minimum de sept à huit personnes par maison. A supposer qu'il n'y ait eu au DR2 que deux maisons par site,

²⁹ Nous reprenons ici à la fois des observations personnelles réalisées sur les populations Saraguro (au nord de Catamayo) et les estimations proposées par M. J. Harner (1978, pp. 38-60) pour le groupe Shuar.

nous aurions pu avoir pour cette période, environ 300 à 350 personnes réparties sur les versants de la vallée. Compte tenu du fait qu'une grande partie des installations originelles a été détruite, ce chiffre très approximatif peut vraisemblablement être beaucoup plus conséquent. Cette expansion démographique n'en est au DR2 qu'à son amorce. Tout au long de la période d'Intégration, la densité humaine ne fera que s'accroître.

Si le schéma général d'occupation de cette région nous est en partie connu, il nous est difficile de retrouver la nature exacte des sites ou le mode de subsistance des différents groupes humains qui s'y trouvent. L'absence de tout outillage lithique pourrait laisser envisager une économie mixte, fondée sur l'agriculture avec la chasse et la cueillette comme activités complémentaires.

L'accroissement démographique que l'on observe ne peut, en effet, s'expliquer que par une réelle auto-suffisance alimentaire, d'où des moyens de subsistance importants, variés et constants, que seule une bonne maîtrise des techniques agricoles peut procurer. Malheureusement, dans l'état actuel de nos connaissances, il n'est pas encore possible de déterminer la nature des plantes cultivées, ni l'emplacement respectif de ces cultures.

Le degré d'évolution technique ne nous est pas mieux connu. Les fusaïoles retrouvées sur plusieurs sites prouvent l'existence d'un petit artisanat textile certainement complété par d'autres activités : vannerie, métallurgie, orfèvrerie.

Région de Catacocha

A Catacocha, on ignore, pour le moment, quelles furent les premières traditions locales. Les éléments les plus anciens sont de petits récipients globulaires à col oblique externe concave, rectiligne ou droit, de pâte fine et soignée. Tous présentent les éléments caractéristiques du DR2 : incisions linéaires obliques, associées à des guillochures et lèvres épaissies par un petit bourrelet externe rond, long ou triangulaire peint en rouge.

Les sites de cette phase sont disséminés le long d'un axe de migration supposé constitué par le torrent Playas. Comme à Catamayo, ils sont localisés dans des zones de faible altitude, de même milieu écologique, proches des points d'eau : ravines à faible pente, basses terrasses, petites collines, sur des sols d'alluvions faciles à irriguer et à cultiver. Les installations étant plus nombreuses en aval qu'en amont, on peut penser que les nouveaux occupants sont originaires des zones sud-ouest (à la confluence du rio Catamayo et du rio Playas) plus propices à des courants migratoires. Remontant progressivement le cours du rio Playas, ces groupes se seraient peut-être sédentarisés lentement, puis établis sur les versants du torrent facilement accessibles et offrant un milieu naturel favorable.

Au DR2, le sens de cette migration reste inchangé. L'analyse de la carte de localisation des sites fait ressortir un alignement des six gisements du sud-ouest sur deux axes d'orientation nord-est – sud-ouest. Le premier comprend les sites n^{os} 106, 107 et 149 qui correspondent à des occupations de DR1, réutilisées durant la 2^e phase.

Le second est constitué des sites n^{os} 148, 95, 150 et 105 (plus le 92 par extension). Tous sont disposés apparemment de la même façon, en amont du torrent, sur les versants nord-est. Ils suivent le même schéma d'occupation que les sites de DR2, à Catamayo. Le peuplement semble donc, dès cette époque, s'amplifier sur les anciennes installations n^{os} 106, 107 et 148 au sud-ouest, et n^{os} 90, 82 et 113 qui, toutes, montrent un matériel classique ; mais aussi sur de nouveaux centres, fondés de préférence à proximité des anciens foyers de regroupement, sur de petites élévations mieux protégées. Les sites n^{os} 79, 80 et 90 au sud et au sud-ouest et n^o 49 au nord semblent suivre une évolution identique.

De la même façon, on retrouve sur chacun des trois foyers de concentration que nous avons répertoriés au sud, au sud-ouest et au nord, la prépondérance d'un site type qui pourrait être le siège d'une petite autorité locale. Il se caractérise par une extension importante, un matériel très diversifié et l'emploi de techniques qui lui sont propres. L'étude des céramiques

de ces occupations prouve l'existence d'un certain nombre de contacts, plus ou moins profondément marqués, entre ces grands ensembles et les sites annexes environnants.

Comme dans la première région, l'évolution des formes est surtout marquée par l'épaississement et l'agrandissement des anciens types céramiques, en particulier du bourrelet de la lèvre et des décors et par l'emploi, quasi généralisé, d'une même pâte, plus compacte et mieux adaptée à ces grands récipients. Là encore, la production céramique semble s'orienter vers une fabrication à grande échelle, peut-être liée à l'amorce d'une expansion démographique qui s'accroît à la période d'Intégration.

On note la présence sur plusieurs sites de vases ouverts de grandes dimensions, pouvant servir au stockage et à la conservation, soit de l'eau, soit de denrées alimentaires, peut-être en prévision de la sécheresse de l'été ? ³⁰.

Il est difficile de déterminer les modes de subsistance des habitants de cette région. En se fondant sur des observations actuelles, on remarque que les cultures les mieux adaptées à cette écozone sont le manioc, le maïs, la pomme de terre, le haricot et les courges qui ne demandent pas de grandes quantités d'eau et sont facilement exploitables par des techniques simples. Cette base probable de l'alimentation devait être complétée par les produits de la collecte et éventuellement de la chasse et de la pêche ?

Sans autres informations sur le niveau technique de ces populations, nous supposons l'existence de divers artisanats que le manque de fouilles ou d'études approfondies ne nous permet pas de connaître.

Région de Cariamanga

La rareté du matériel de la première phase et l'état de conservation des sites de la seconde ne nous autorisent pas à dresser avec précision le schéma exact de l'occupation de cette dernière région.

Les éléments les plus anciens sont les petites jarres utilitaires peignées avant et après cuisson, quelques petits bols et de rares bouteilles. Les sites de DR1 sont répartis au nord-est de cette zone sur de faibles élévations et sur les versants sud-est du rio Trigopampa. Nous pensons que cette disposition correspond à un axe de migration nord-est – sud-ouest. Les premiers établissements sont, comme sur les deux autres aires, localisés sur les versants proches du torrent, sur des terrains riches, d'accès facile et sensiblement de même élévation, offrant un milieu écologique relativement homogène. Le site n° 200 semble échapper à cette règle, mais il peut marquer le prolongement de cet axe vers le sud-ouest, à l'endroit où le cours du torrent s'infléchit vers le nord-ouest ; l'accès aux terrasses étant facilité par une petite ravine transversale qui, en débouchant au niveau des sites n°s 201 et 218, évite ce méandre.

Au DR2, le peuplement se poursuit sans grande modification. Les anciennes installations continuent d'être occupées. Quelques nouveaux gisements épars, n°s 200c et 205, sont fondés au sommet de faibles buttes et en amont des versants nord.

Nous pourrions déceler, pour cette phase, deux grands foyers de concentration ; le premier, au sud, comprend les occupations n°s 200a, b, c, 198, 205 et 206 : il s'agirait, comme le laissent supposer les fragments de torchis mis au jour, de structures d'habitat, peut-être regroupées autour du site n° 205, le plus vaste et le plus complexe. Sur celui-ci, la présence de grands récipients de 30 à 35 cm de diamètre pourrait être révélatrice d'une population plus importante.

Le deuxième, au nord, rassemble les gisements n°s 228, 227, 208 et 209 et pourrait correspondre à un petit hameau contrôlant l'accès des régions nord.

³⁰ Nous avons pu constater sur d'autres aires géographiques climatiquement comparables (vallées et altiplano boliviens) que des récipients de même type servent encore aujourd'hui à la préparation de la *chicha* et au stockage de l'eau durant la saison sèche.

Les conditions climatiques, comparables à celles observées à Catacocha, nous incitent à envisager un même mode de vie que sur cette dernière région. Cette hypothèse est renforcée par la localisation des sites qui suivent tous la trame habituelle d'occupation que nous avons proposée pour les autres régions de collines : proches du torrent, au DR1, puis éloignement progressif vers les sommets, au DR2. Fort de ces constatations, nous pensons que l'activité annuelle des groupes humains, que nous étudions, pouvait se scinder en deux périodes : la saison humide (de septembre à fin mai) était réservée aux travaux agricoles, terrassement et mise en valeur des terres ; les mois de mai-juin étant consacrés aux récoltes et à la préparation du stockage. La saison sèche permettait la pratique de la chasse, et la conservation des viandes boucanées, en prévision de consommations ultérieures. Ces principaux moyens de subsistance devaient être complétés par la cueillette et l'élevage.

Conjointement avec ces activités, bases de la vie traditionnelle rurale, de petits artisanats comme la vannerie, le tissage, l'orfèvrerie (?) devaient procurer l'équipement nécessaire à ces populations.

L'organisation ou la structure socio-politique de ces différents foyers culturels nous est inconnue et il serait vain, pour le moment, de tenter toute interprétation.

Il ressort de cette étude que cette région paraît être, comparativement aux deux autres, beaucoup plus isolée. L'organisation de l'espace semble moins bien structurée. Le niveau technique marque un certain retard qui se traduit par une moins grande variété des types céramiques, un matériel moins conséquent et peu de décorations. En fait, la rareté des éléments communs à cette région et aux deux autres laisse supposer que Cariamanga pourrait faire partie d'un autre ensemble culturel, que nous n'avons pas étudié.

Relations externes – Contacts et influences constatées

Si les influences stylistiques étrangères sont peu notables dans les zones de Catacocha et Cariamanga, elles sont au contraire plus nombreuses à Catamayo et nous allons tenter de les caractériser.

Contacts Catamayo – Catacocha

L'existence de contacts entre ces deux régions est attestée par plusieurs éléments matériellement ou stylistiquement proches dont nous retiendrons ici :

- la présence à Catacocha, sur les sites n^{os} 79 et 47, de tessons d'une pâte riche en éléments micacés, semblable à la 1 de Catamayo, et absente de cette zone ;
- l'existence de grandes jarres à col droit, rectiligne, lèvre peinte en rouge, de même facture ;
- la présence de formes plus complexes (types tripodes, vases siffleurs ?) à motifs décoratifs proches.

Contacts Catacocha – Catamayo

Ceux-ci pourraient être mis en évidence par la présence, sur le site n^o 231, de grands récipients globulaires (type jarre) à moyen et grand col rectiligne, orné d'un motif comparable à celui de Catacocha : incisions linéaires obliques formant une surface triangulaire remplie d'impressions punctiformes et de guillochures. Ce motif pourrait être originaire de Catamayo, introduit à Catacocha et repris, au DR2, à Catamayo où il n'est visible que sur le site 231, sur des formes carénées de types 1.

Les possibles routes de communication entre ces deux aires géographiques sont : le cours du rio Catamayo jusqu'à sa confluence avec le rio Playas, puis celui du rio Playas qui sont les axes les plus faciles.

Un autre chemin, plus direct, à travers la cordillère de Catacocha, ravinée par de nombreux torrents qui en facilitent la pénétration, a pu aussi être emprunté.

Contacts avec Cariamanga

Comme nous l'avons vu, cette zone paraît stylistiquement et géographiquement isolée des autres régions étudiées. Les motifs « peignés » ne correspondent à aucune autre décoration connue ailleurs, mais semblent s'apparenter à celles du matériel plus tardif de Macará ³¹.

Nous pensons donc que cette région appartient bien à un autre ensemble culturel dont le foyer principal serait à rechercher plus au sud, au nord du Pérou. Des motifs peignés sont présents sur le matériel de la vallée de Piura et Chira, Phase Paita C ³².

Contacts externes : nord-sud. Catamayo – Narrio Tardio ³³

Les échanges entre la vallée de Catamayo et les régions situées au nord apparaissent dès le Formatif. Les similitudes enregistrées se portent à la fois sur les formes céramiques, les décors mais aussi sur le matériel annexe tel que les éléments de parures en coquillage (spondyles, récoltés ou échangés sur la côte et travaillés en partie dans la Sierra), ou les petites perles de jadéite ou de corail. Au Développement régional, tout laisse supposer la poursuite de ces contacts, mais les matériaux diagnostiques sont plus rares. Les plus révélateurs sont :

- des vases ouverts type compotier, caréné, lèvre peinte en rouge ou lissée. Des formes proches sont décelables dans les vallées du rio Leon et d'Oña ;
- quelques récipients à col évasé, brunis et/ou engobés rouge et rouge orange ;
- des jarres carénées rappelant le type 1 (fermé) de Catamayo ³⁴ ;
- quelques petits bols polychromes, de même tonalité ;
- des décors modelés, du type « grain de café » et « grain de riz » ³⁵.

Les principaux axes de communication depuis Catamayo pourraient être : l'ancienne route de Catamayo à El Cisne, via Cerra, en remontant le cours du rio Guayabal et en traversant la cordillère occidentale, à la hauteur de Alto de Pullal ; puis en empruntant les bassins de San-Lucas et de Saraguro. A cet endroit, on peut envisager une prolongation soit vers les cuvettes intra-montagneuses du nord-est soit vers les régions côtières de l'ouest.

Contacts avec la côte

Plusieurs travaux récents montrent que dès l'époque Formative, des relations privilégiées unissaient les cultures côtières (complexe Chorrera) au monde andin (culture Cerro Narrio) ³⁶. Comme on l'a vu antérieurement et d'après H. Crespo, le phénomène des Développements régionaux est en partie issu de ces différentes interactions. Dans le sud de l'Equateur et dans la province de Loja, des liens similaires sont difficiles à mettre en évidence. L'analyse du matériel de Catamayo et de Catacocha permet cependant de retrouver quelques analogies avec la céramique de la culture de Jambeli caractérisée par B. Meggers et V.E. Estrada ³⁷. Les plus révélatrices sont :

- la présence d'une pâte soignée de 0,4 à 1 cm d'épaisseur, riche en dégraissant mica, à atmosphère de cuisson semi-oxydante ;

³¹ La région de Macara a fait l'objet d'une quatrième prospection. L'époque de Développement régional y est mal représentée.

³² E.P. Lanning, 1963, pp. 199-212, p. 245 et pl. 21 u, v, x, y.

³³ Outre la consultation de documents bibliographiques, cette analyse repose sur des observations faites à Cuenca, conjointement avec J. Hidrovo, chercheur au Banco Central.

³⁴ J. Murra, D. Collier, 1942, p. 26.

³⁵ J. Murra, D. Collier, 1942, p. 24.

³⁶ Voir la maîtrise de A. Rousseau sur les échanges entre la côte et la sierra au Formatif.

³⁷ B. Meggers et V.E. Estrada, 1965, pp. 518, 529, 530.

– l'existence de formes proches : jarres communes à petit et moyen col obl./ext. à droit, de $\varnothing$ 15 à 20 cm, lèvre peinte en rouge ou lissée. Compotiers à petit col obl./int., lèvre peinte en rouge ou lissée, $\varnothing$ ouverture : 15 à 20 cm. Petits et moyens bols profonds, peints en surface, à l'extérieur, rouge-orange, rouge et blanc et blanc sur rouge et à l'intérieur, rouge-orange avec parfois des motifs de peinture négative en spirale, en cercle ou en points ;

– des motifs décoratifs similaires : incisions linéaires (Jambeli plain incised). Diverses guillochures et ponctuations alignées sur le col, parfois associées à des incisions linéaires ou disposées, comme à Catacocha, à l'intérieur de surfaces géométriques triangulaires ou carrées (Jambeli Punctuate). Décors modelés et appliqués, de type « fleur triple ou double ».

Il faut cependant admettre que bien que nombreux, ces éléments de comparaison ne suffisent pas pour corroborer pleinement la réalité de ces éventuels contacts ou influences.

La route d'accès la plus plausible, dans le cas de relations soutenues, nous est fournie par le cours du Catamayo, navigable à son embouchure. A sa confluence avec le rio Playas, nous distinguerions deux voies possibles de pénétration : l'une, vers l'est, qui longe le fleuve dans ses méandres jusqu'à Catamayo, et l'autre, au nord-est, qui suivrait le rio Playas et traverserait la cordillère.

Un second axe partant des régions côtières et remontant les cours des rios Tumbes et Puyango jusqu'à l'actuelle Santa Rufina (sur la route Loja-Machala) aurait très bien pu être utilisé.

Autres contacts à envisager

Le matériel de Catamayo (et en particulier les formes carénées) pourrait également présenter quelques similitudes avec les traditions culturelles du nord-ouest du Pérou (Sechura et Viru) où l'on retrouve des formes stylistiquement proches, bien que plus tardives ³⁸.

CONCLUSIONS

Il ne fait aucun doute que l'ère des Développements régionaux s'est singularisée, dans la province de Loja, par l'épanouissement de multiples foyers culturels locaux, d'origines et de niveaux technologiques peut-être dissemblables. Au cours de cette longue séquence temporelle, on assiste presque partout à la création de petites unités socio-politiques bien organisées et bien différenciées, à l'introduction et au développement de nouvelles techniques essentiellement agricoles qui favorisent, pour la première fois, un début d'explosion démographique qui n'atteindra son plein essor qu'à la période de l'Intégration.

Le renouveau des contacts entre les différents groupes entraîne une restructuration de l'espace environnant et un décloisonnement du milieu originel qui ne fera que s'accroître.

³⁸ Voir E.P. Lanning, 1963, p. 244, fig. 20 a-e et H. Ford et G.R. Willey, 1949.

BIBLIOGRAPHIE

ALMEIDA N.

- 1982 El periodo de Integración en el sur de la provincia de Loja, *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines*, Tome XI, n^{os} 3-4, Lima, p. 29-37.

BALFET H.

- 1966 La céramique comme document archéologique, B.S.P.F., vol : 63, p. 279-310.
1968 Terminologie de la céramique, *La préhistoire*, Nouvelle clío, Paris, PUF, p. 272-278.

BENNETT W.C.

- 1946 *Excavations in the Cuenca Region : Ecuador*. Yale University.

BISCHOF H.

- 1976 El Machalilla Temprano y algunos sitios cercanos a Valdivia, Ecuador, *Actas del XLI^e Congreso Internacional de Americanistas*, Vol n^o 11, Mexico, p. 35-55.

BONNIER E. et C. ROZENBERG

- 1977 Eléments pour une analyse morphologique de la céramique, *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines*, Tome VI, n^{os} 3-4, Lima.

BOUCHARD J.F. et A. CADENA

- 1980 Las figurillas zoomórfas de cerámica del litoral pacífico ecuatorial, *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines*, Tome IX, n^{os} 3-4, Lima, p. 49-68.

BUSHNELL G.H.S.

- 1951 *Archaeology of Santa Elena Peninsula in Southwest Ecuador*. University Press, Cambridge.

CARNEIRO R.L.

- 1970 A theory of the origin of the state, *Science*, vol 169, Washington, p. 733-738.

COLLIER D., J.V. MURRA et R. BRAUN

- 1982 *Reconocimientos y Excavaciones en el sur Andino del Ecuador*. Cuenca.

COLLIER D.

- 1944 The archaeology of Ecuador, *Handbook of South American Indian*, vol II : The Andean Civilization, Bureau of American Ethnology, Bulletin n^o 143, Washington DC, p. 767-784.

COLLIER D.

- 1955 Cultural Chronology and Change as reflected in the ceramics of the Virú Valley : Perú, *Fieldiana Anthropology*, Vol n^o 43, Chicago Natural History Museum, December 16.

COLLIN DELAUAUD A.

- 1973 *L'Amérique Latine : approche géographique générale et régionale*. Bordas Etudes n^o 142, Géographie Tomes I. et 2, Paris, Tome I, p. 11-40, Tome II, p. 49-60.

CRESPO TORAL H. et F. SAMANIEGO

1976 *Arte Ecuatoriano*, Tome I, Salvat Editores, Barcelona.

CRESPO TORAL H.

1979 *Les poteries des pays Andins : Colombie, Equateur*. Quito.

DELER J.P.

1980 *Genèse de l'espace Equatorien : essai sur le territoire et la formation de l'Etat National*. Thèse pour le doctorat ès-lettres et Sciences humaines. Université de Paris VII.

ESTRADA V.E.

1958 *Las Culturas Pre-Clásicas, Formativas o Arcaicas del Ecuador*. Publication del Museo V.E. Estrada, n° 5, Ecuador.

1962 *Correlaciones entre la arqueología de la costa del Ecuador y Perú*. Quito University.

ESTRADA V.E., J.B. MEGGERS et C. EVANS

1964 The Jambeli Culture of South Coastal Ecuador, *Proceeding of the National Museum, Smithsonian Institute*, n° 3492, Vol 115, Washington DC.

FORD H. et G.R. WILLEY

1949 Surface Survey of the Viru Valley : Peru, *Anthropological Papers of the American Museum of Natural History*, vol 43, part I, New York.

FORD H.

1969 *A Comparison of Formative Culture in the Americas*. Diffusion of the Psychic Unity of Man. Smithsonian Institution press, Washington DC.

GARCILASO DE LA VEGA

1982 *Commentaires Royaux sur le Pérou des Incas*. III Volets. Collection Maspéro, Paris.

GUFFROY J.

1977 Recherches archéologiques dans la moyenne vallée du Chillón, *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines*, Tome VI, n°s 3-4, Lima, p. 25-62.

1981 *Investigaciones Arqueológicas en el Sur de la Provincia de Loja*. Publicaciones del Banco Central del Ecuador, Quito.

1982 Les traditions Culturelles Formatives de la vallée de Catamayo, *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines*, Tome XI, n°s 3-4, Lima, p. 3-11.

1982 Inhumations tardives dans la région de Macará, *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines*, Tome XI, n°s 3-4, Lima, p. 39-49.

HARNER J.M.

1978 *Shuar, pueblo de las cascadas sagradas*. Ediciones Mundo Shuar, Quito.

IZUMI S. et K. TERADA

1972 *Excavations at Kotosh : Peru. A report on the third and fourth expeditions*. University of Tokyo Press.

LANNING E.P.

1963 *A Ceramic Sequence for the Piura and Chira Coast, North Peru*. University of California Publications, American Archaeology and Ethnology, University of California Press, Berkeley and Los Angeles.

1967 *Peru before the Incas*. Prentice Hall, Englewood Cliffs, New Jersey.

LARREA C.M.

1972 *Prehistoria de la región Andinal del Ecuador*. Corporación de Estudios y Publicaciones, Quito.

LATHRAP D.W., D. COLLIER et H. CHANDRA

1977 *El Ecuador Antiguo : cultura, cerámica y creatividad, 3000-300 AC*. Field Museum of Natural History, Chicago.

LECOQ P.

1982 La période de Développement régional dans le sud de la province de Loja, *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines*, Tome XI, n° 3-4, Lima, p. 13-27.

MEGGERS B.J.

1966 *Ecuador*. Thames and Hudson, Londres.

MEGGERS B.J. et C. EVANS

1957 Formative Period cultures in the Guayas Basin, Coastal Ecuador, *American Antiquity*, vol 22 n° 3, Menasha, p. 235-247.

1962-63 The Machalilla Culture : an early Formative complex on the Ecuadorian Coast, *American Antiquity*, Vol 28, Menasha, p. 186-198.

MEGGERS B.J., C. EVANS et V.E. ESTRADA

1965 *Early Formative Period of Coastal Ecuador : the Valdivia and Machalilla Phases*. Smithsonian Contributions to Anthropology, Vol I, Washington DC.

MEJIA X.T.

1960 Algunos nuevos elementos de la civilización Recuay Pasto en el extremo norte del litoral Peruano, *Antiguo Perú, Espacio y Tiempo*, Lima, p. 205-217.

MOSELEY M.E.

1975 Chan Chan : Andean Alternative of Preindustrial City, *Science*, Vol 187, n° 4173 Washington january 24, p. 219-225.

MURRA J.V.

1944 The historic tribes of Ecuador, *Handbook of South American indian*, Vol. II : The Andean Civilization, Bureau of American Ethnology, Bulletin n° 143, Washington DC, p. 785-821.

1975 El control vertical de un máximo de pisos ecológicos en la economía de las sociedades andinas, *Formaciones económicas y políticas del mundo Andino*, Instituto de Estudios Peruanos, Lima.

1978 *La organización económica del Estado Inca*. Siglo Veintiuno, Mexico.

PICON M.

1973 *Introduction à l'étude technique des céramiques sigillées de Lezoux*. Laboratoire du C.L.R. G.R. Lyon.

PORRAS G.

1973 *Breves Notas sobre la Arqueología del Ecuador*. Universidad Católica del Ecuador, Quito, 2° edición.

1978 *Ecuador Prehistórico*, Instituto geografico Militar, Quito, 2° edición.

PORRAS G. et I. PEDRO

1980 *Arqueología del Ecuador*, Quito.

ROE P.

- 1974 A further Exploration of the Rowe Chavin Seriation and its implications for the North Central Coast Chronology, *Studies in Precolumbian Art and Archaeology*, n° 13, Dumbarton Oaks Trustees for Harvard University, Washington DC.

ROUSSEAU A.

- 1981 *Les relations entre la zone côtière et la sierra en Equateur au Formatif*. Maîtrise d'Archéologie de l'université de Paris I.

SERVICE E.R.

- 1978 *Origins of the state and civilization : the process of cultural evolution*. Norton, New York.

SHEPARD A.O.

- 1971 *Ceramics for the Archaeologist*. Carnegie Institution of Washington, Washington DC, 7^e edition.

STEPHENS J.

- 1980 *El proceso evolutivo en las sociedades complejas y la ocupación del periodo Tardío Cara en los Andes septentrionales del Ecuador*. Instituto Otavaleño de Antropología. Otavalo.

THOMPSON J.E.

- 1936 *Archaeology of South America*. Field Museum of Natural History. Chicago, Chapter V : Ecuador, p. 95-113.

WEST M.

- 1970 Community Settlement Patterns at Chan Chan : Peru. *American Antiquity*, Vol 35, Menasha, p. 74-84.

WILLEY R.G. et PH. PHILLIPS

- 1965 *Method and Theory in American Archaeology*, The University of Chicago Press, Chicago and London, 4^e impression.

WITFOGEL K.

- 1957 *Oriental despotism*. Yale University Press. New Haven.

WOLF T.

- 1975 *Geografía y Geología del Ecuador*. Editorial de la Casa de la Cultura Ecuatoriana. Quito.



0 3
cm



B



Planche 1 – Région de Catamayo : A – fragments de cols, phase 1 ; B – phase 2.

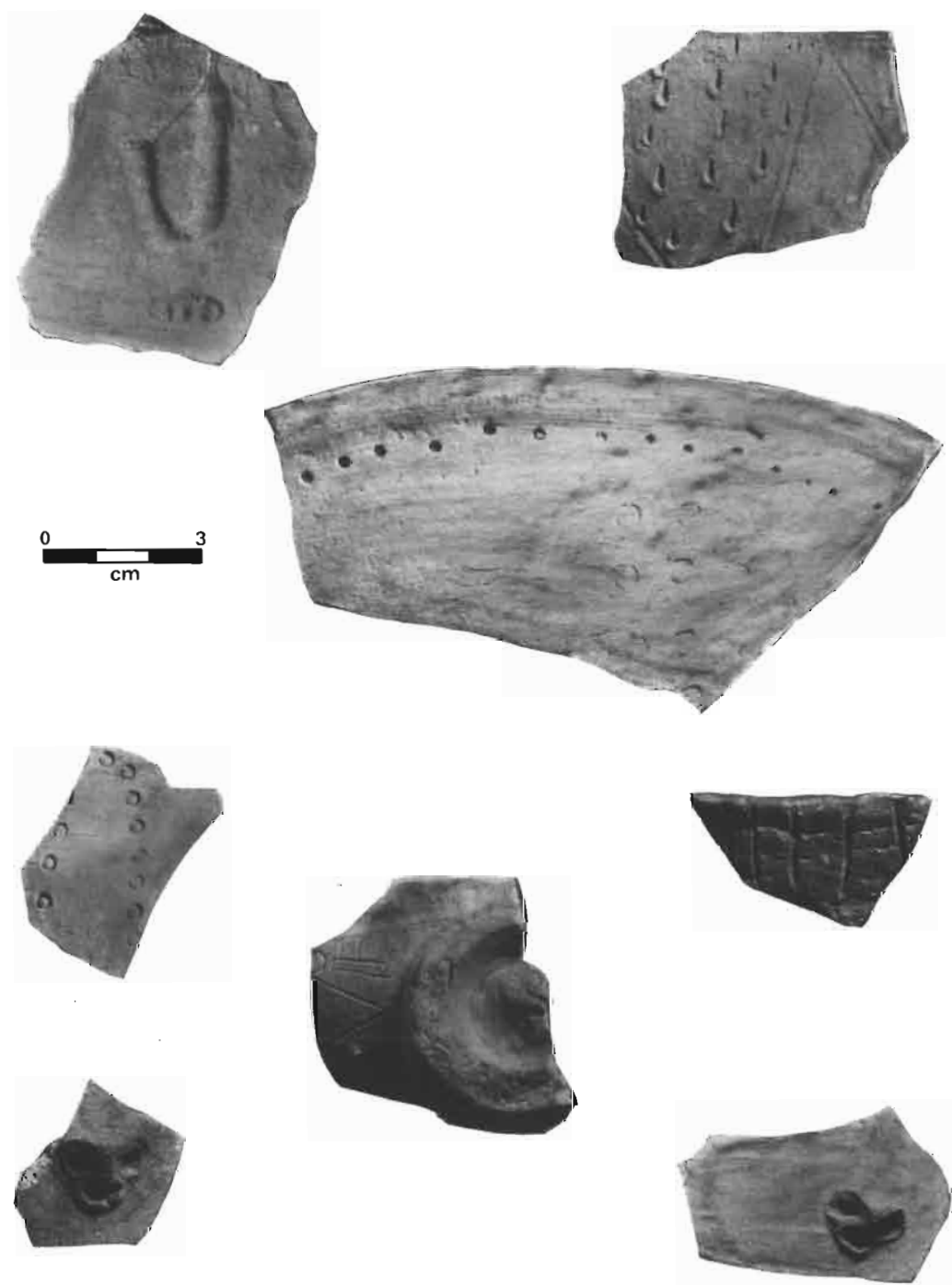


Planche 2 – Région de Catamayo : tessons décorés, phase 2.

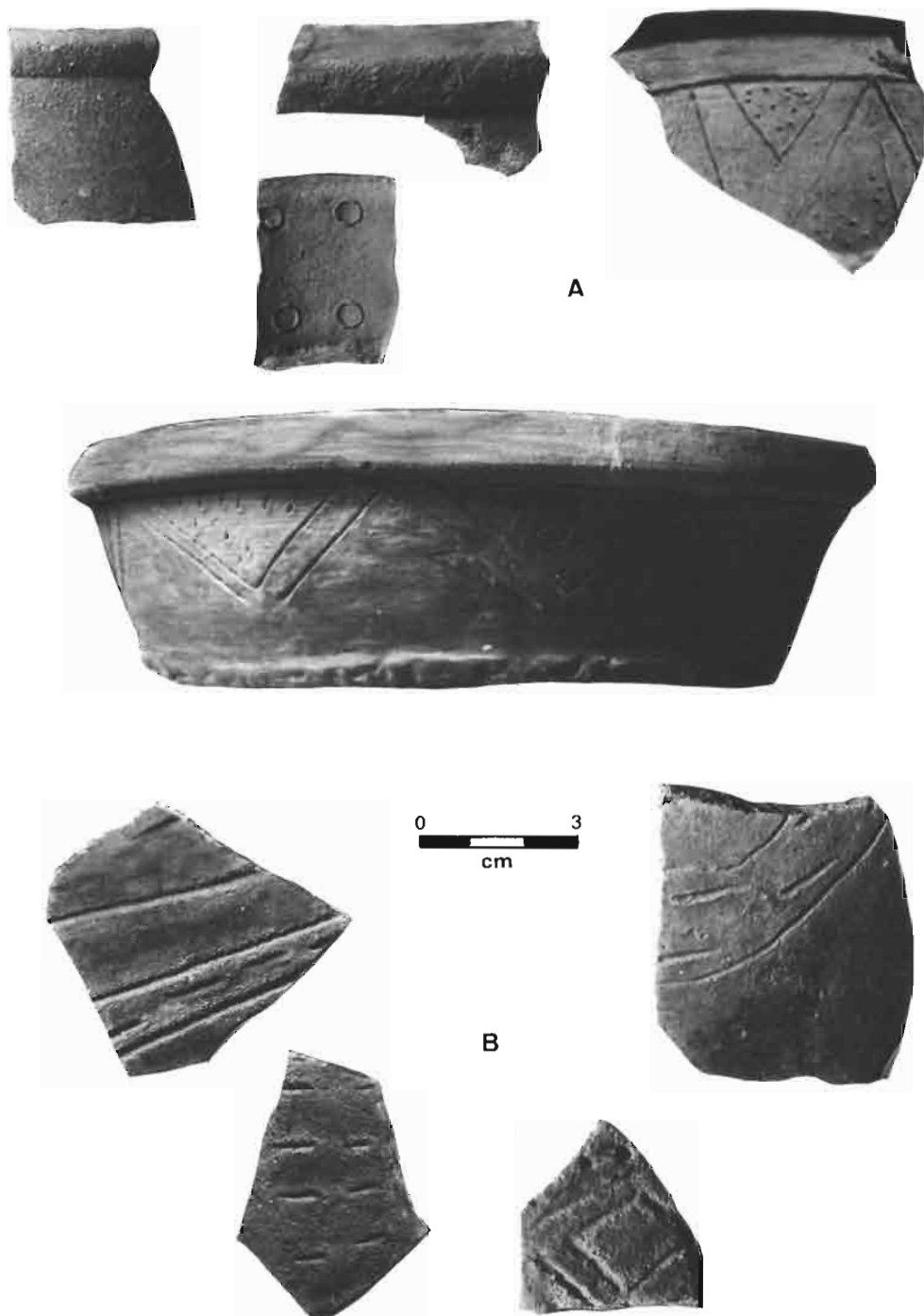
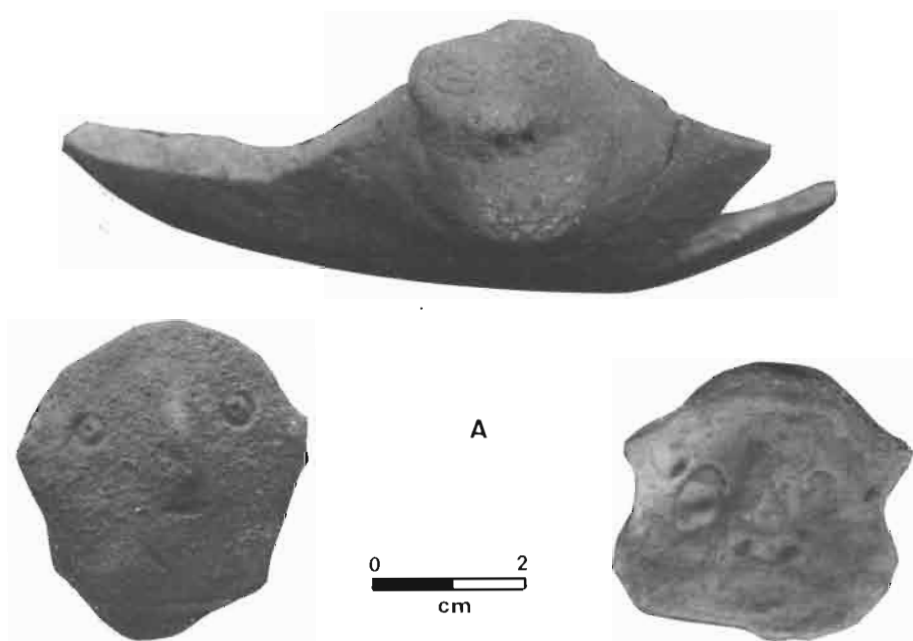


Planche 3 – Région de Catacocho : A – fragments de cols, phase 2 ; B – tessons décorés, phase 2.



B

Planche 4 – Période de Développement régional : A – éléments modelés anthropo- ou zoomorphes ;
 B – région de Cariamanga, site n° 205 – Cerro Quesera 9, lambeau de sol en place.

CHAPITRE VII

PHASE « ZARZA » : LA PERIODE D'INTEGRATION

Napoleón ALMEIDA DURAN

INTRODUCTION

Le travail présenté ici est le résultat de recherches personnelles portant sur la période d'Intégration des Andes méridionales de l'Equateur ¹. Elles font partie d'un ensemble de travaux réalisés par les membres de la Mission archéologique française de Loja.

Les principaux objectifs de cette étude furent d'élaborer une règle permettant d'établir les schémas d'installation des groupes humains préincariques dans la région, et de commencer l'étude typologique du matériel culturel correspondant.

Afin d'atteindre notre premier objectif, nous dûmes passer outre le peu d'informations que nous possédions ; en effet, c'était la première fois que l'on tentait d'identifier les structures d'habitat de cette période. Nous manquions à la fois de données et de modèles théoriques qui nous auraient servi de base de discussion. Nous avons cependant abordé le problème au travers d'une étude des phénomènes écologiques et des éléments ethnohistoriques. Afin de parvenir au second objectif, il nous a fallu classer le matériel céramique recueilli lors des prospections réalisées en 1979 et 1980.

La première partie de cet article présente une synthèse de l'aspect géographique de la région et de ses conséquences culturelles. La seconde insiste sur les structures d'habitat et la troisième est consacrée à la classification du matériel céramique. Cette dernière partie est complétée par la présentation du matériel de trois des sites étudiés.

LES PROBLEMES DE L'ENVIRONNEMENT

Le matériel archéologique collecté lors des prospections de 1979 et de 1980 nous a permis de singulariser les grands ensembles socio-culturels caractéristiques de la région. Le matériel correspondant à la période d'Intégration est représenté par plus de six mille tessons.

Le secteur sur lequel ont porté les recherches fait partie des Andes Septentrionales. La Cordillère andine n'est pas uniforme puisqu'il faut distinguer les Andes « de Paramo » en Equateur et au nord du Pérou, de celles « de Puna », qui s'étendent au sud d'une ligne qui passerait par Trujillo ².

Dans la partie nord, les caractéristiques du milieu ne rendraient pas nécessaires certaines structures culturelles plus complexes développées dans la zone de « Puna ». Dans la partie

¹ Ces travaux ont fait l'objet d'une Thèse de Doctorat à l'université de Cuenca et d'un doctorat de troisième cycle à l'université de Paris I.

² F. Salomon, 1981, pp. 52-61.

andine de l'Equateur, le système seigneurial serait né et répondrait à un milieu ambiant qui présente un indice élevé de précipitations, un ensoleillement plus que médiocre et de rares gelées.

Au secteur qui nous occupe, nous pouvons appliquer le modèle proposé par Athens (1980) concernant les sociétés complexes ou tardives.

L'uniformité climatique des milieux ambiants tropicaux favoriserait l'utilisation d'une stratégie directe sans grands changements prévisibles. Dans ces milieux stables ou uniformes, la demande de travail serait moindre et la nécessité de producteurs spécialisés limitée.

En revanche, dans les régions soumises aux saisons, la recherche d'une meilleure efficacité requiert une division du travail qui impliquerait un habitat groupé. Aux sociétés installées dans un milieu uniforme correspondrait un habitat dispersé.

Enfin, en milieu uniforme on trouve presque autant de centres de pouvoirs que d'unités domestiques de base, phénomène dû à la dispersion de l'habitat. Par contre, dans les zones à climat saisonnier, l'organisation est orientée de façon à pouvoir affronter une forte demande d'énergie et les problèmes de planification dus à une agriculture intensive. L'interdépendance économique pourrait favoriser la formation de centres de pouvoir, d'abord locaux. Les tendances expansionnistes de tels systèmes pourraient éliminer d'autres centres en établissant des schémas de domination régionale.

Dans cette problématique, le développement de l'agriculture et d'autres activités socio-économiques des sociétés tardives peut être mieux perçu en faisant intervenir l'analyse écologique des différents paliers ³.

LES STRUCTURES DE L'HABITAT

Les sites tardifs, au nombre d'une centaine, correspondent le plus souvent à des établissements stratégiques qui occupent le sommet de petites élévations. Les zones où abonde le matériel archéologique coïncident fréquemment avec des zones d'exploitation agricole actuelles.

Les prospections eurent pour premier objectif l'analyse de la distribution spatiale des établissements. Ces sites tardifs ont fait l'objet, en dehors des ramassages de surface, de petits sondages destinés à préciser la dimension exacte de l'occupation et à définir la structure de l'habitat. Après l'analyse des résultats, il apparaît que très peu d'établissements (sites n° 99 à Catacocha et n° 214 à Cariamanga) présentent une grande extension et occupent tous les éperons d'une même colline).

Il n'est cependant pas certain que la localisation des occupations sur les sommets et les terrasses élevées, observée dans les zones de prospection systématique, existe uniformément dans toute la partie sud de la province. En effet, les travaux sur le terrain ont intéressé au maximum une seconde ligne de collines à partir des rives d'une rivière (Catacocha) ou d'un ruisseau (Cariamanga).

L'hypothèse de l'association d'un habitat groupé et d'un secteur de population vivant en habitat dispersé est confortée par des données ethnohistoriques. Ainsi, J. de Salinas (1954, p. 12) assure que :

« Jusqu'à ce qu'on les ait obligés à se rassembler en villages, ils n'avaient pas coutume de vivre autrement que dispersés dans des hameaux, afin d'avoir près de leur maison leurs potagers, leurs terres et leurs propriétés auxquelles, par attachement, qu'ils s'absentent quelque temps, par suite de guerre ou de délits qu'ils auraient commis, ils reviennent naturellement, car ils aiment leurs terres » ⁴.

³ J. Murra, 1975 ; F. Salomon, 1981.

⁴ Les citations ont été librement traduites de l'espagnol par A. Rousseau.

TRAITS CULTURELS

Selon Rouse ⁵, les traits culturels consistent en des répétitions observées dans les activités au sein d'un village et dans le matériel qui en résulte.

Les évidences culturelles qui ont fait l'objet d'une étude personnelle correspondent essentiellement aux vestiges céramiques. Les données concernant les autres activités culturelles étudiées ici proviennent de la Relation de J. de Salinas Loyola et de la « Crónica del Perú » de P. Cieza de León, datant de la première moitié du seizième siècle.

Agriculture

Juan de Salinas (1954, p. 2) rapporte que :

« Sur le territoire de cette ville (Loja), il y a des terres de tous types ; certaines un peu froides et d'autres chaudes, mais en général elles sont toutes tempérées, et toutes très fertiles et abondantes ; où tout pousse bien, et elles donnent toutes sortes de productions ».

Sur les terres communales de la nouvelle ville de « Loxa », dès sa fondation (J. de Salinas, 1954, p. 4) :

« Il y a des cèdres très grands et de bonne qualité dont ils se servent pour faire des planches et des constructions, des alisiers, des saules et des noyers, ainsi qu'un autre bois comme le chêne, et d'autres qu'ils nomment « morochos », ce qui signifie « très fort, imputrescibles ».

Il affirme aussi :

« Qu'il existe des arbres fruitiers sauvages appelés « uvillas », d'après leur aspect ; il y en a deux ou trois espèces. Parmi les plantes cultivées dans les villages indigènes, il y a un fruit nommé « palta » ou également poire, et un autre « lucuma », qui ressemble à des pommes en plus gros, qui ont à l'intérieur des noyaux semblables aux châtaignes par leur couleur, leur forme et leur taille ; si besoin est, et même sans raison, on les mange grillés. Il y a des « guabas » et des goyaves et d'autres appelés « zapotes », et des granadillas... ainsi qu'une autre plante qui pousse sans soin, comme la courge, appelée « tumbos », qui sont aussi gros que des melons ».

De plus, (Salinas, 1954, p. 5) :

« Sur les terres communales et peuplées de cette cité, que l'on considère fertiles, on cultive les aliments autochtones tels que les pommes de terre, les haricots et des courges, nommées aussi calebasses, et courgettes locales, ainsi que d'autres espèces de plantes qu'ils utilisent pour leur alimentation. Le maïs croît différemment selon les terres ; parfois jusqu'à cent fanègues pour une ; parfois quatre-vingt, cinquante, et même trente ».

L'importance relative de chacun de ces produits n'est pas connue. Cependant, le maïs, au moins, a engendré des activités touchant au culte. Si la coca fut « très estimée parmi eux » comme don aux divinités, il est intéressant de signaler qu'elle peut également avoir fait l'objet d'une culture dans les vallées abritées de la zone. Le coton et la « cabuya negra » furent aussi cultivées, puisque (J. de Salinas, 1954, p. 5) « Les vêtements qu'ils utilisaient et qu'ils utilisent encore sont appelés « chemises » ; elles descendent aux genoux, sont ouvertes pour laisser passer les bras, et sont de laine ou de coton. Ils avaient également des pièces de tissus de même origine, qu'ils utilisent comme des capes. Les chaussures étaient comme des sandales, faites de ce que l'on nomme « cabuya », meilleure que la corde... »

Il semble que l'organisation économique et l'approvisionnement des ressources naturelles aient été basés sur le contrôle de plusieurs paliers écologiques, puisque Salinas explique :

« Dans la vallée où est établie ladite ville existent quelques indigènes, et ainsi, tous les caciques de toutes les provinces et de tous les villages y possèdent des hameaux car la terre y

⁵ I. Rouse, 1973, p. 160.

est fertile ; ils y possèdent leurs héritages qu'ils sèment et récoltent, et dont ils tirent un grand profit... »

Gouvernement

Avant d'essayer de comprendre l'organisation politique de ces groupes sud-équatoriens tardifs, nous devons mentionner l'existence d'un problème de nomenclature. Pedro de Cieza de León (1947, p. 410), se référant aux populations installées dans le secteur méridional des Andes équatoriennes, antérieurement à la conquête hispanique, dit que :

« De la province des Cañaris à la ville de Loja (que l'on nomme aussi la Zarza) on compte dix-sept lieues d'un chemin accidenté avec quelques points d'eau. Selon ce que l'on m'a dit, le village des Paltas se trouve sur cette route ».

Pour sa part, l'historien J. de Velasco (1977, t. II, p. 98) affirme que Tupac Yupanqui, après avoir soumis les Chachapoyas du Nord péruvien vers la moitié du XV^e siècle :

« ... en suivant par la suite la Voie Royale des Cordillères, avait soumis les provinces de la Zarza et ses voisines de Paltas, et enfin la grande province de Cañar ».

Un autre historien équatorien ⁶, corroborant les assertions ci-dessus, affirme que :

« ... les tribus semi-barbares des Paltas et des Zarzas étaient dispersées dans la province de Loja ».

Cependant, d'autres chroniques anciennes (par exemple De Jerez, 1534 (1947, p. 314), De Zarate, 1555 (1947, p. 410)), nomment les habitants de la région avec le terme générique de « Paltas », et cela sans faire aucune distinction.

Nous pensons personnellement que le nom espagnol de « Zarzas » s'applique à un groupe ethnique et linguistique différent des « Paltas » du nord et que (J. de Salinas, 1947, p. 410) : « Sur les terres de ladite ville il y a trois peuples ou langues distincts. Les uns s'appellent Cañar, les autres Paltas et les derniers, Malacatos ; les deux derniers, bien que partiellement différents, se comprennent. Ils diffèrent ainsi par leurs habits, leurs coutumes et même dans leur mode de vie, puisque le peuple Cañar est plus sédentaire et plus raisonnable que les Paltas ».

La présence des Cañaris résulte peut-être des déportations pratiquées pendant la période incaïque. Il ne faut pas oublier que les références écrites pendant la période coloniale ancienne et les annotations ultérieures, font allusion à ces systèmes après l'influence inca. Il faut de plus signaler que l'extrême sud de l'Equateur est la région qui a subi l'influence péruvienne durant la plus longue période. Cependant, nous pouvons supposer l'ancienneté des coutumes vernaculaires à travers la réticence indigène évidente face à l'acceptation des nouvelles normes culturelles imposées, puisque (P. Cieza de León, 1947, p. 410) :

« ... il existe plusieurs milliers de vieux indiens, aussi malheureux maintenant qu'ils le furent auparavant, et qui le resteront jusqu'à ce que Dieu, dans sa bonté et sa miséricorde, les attire à la véritable connaissance de sa loi ; ceux-ci, dans des lieux cachés à l'écart des villages et des chemins que les chrétiens habitent et parcourent, dans les hautes montagnes, disposent de leur corps en les enveloppant d'objets précieux et de grands tissus colorés ».

Nous avons signalé auparavant que l'emplacement des sites découverts lors de nos prospections laissait supposer la coexistence d'un habitat groupé avec un secteur de la population conservant une structure d'habitat dispersé.

A l'extrême nord des Andes péruviennes, durant les quinzième et seizième siècles, les organisations socio-politiques existantes sont des « Seigneuries » ou confédérations. Il semble également que les Cañaris, habitants tardifs des provinces de Azuay et Cañar, réussirent à établir un système politique suprarégional du type d'une Confédération. Pour ce qui est du

⁶ S. Gonzales, 1971, p. 34.

gouvernement, l'extrême sud des Andes de l'Equateur pouvait présenter pendant la première moitié du XVI^e siècle le panorama suivant (J. de Salinas, 1954, p. 14) :

« Un village qui contenait mille indiens possédait son cacique que tous respectaient et reconnaissaient comme seigneur ; il avait (sous ses ordres) dix « principales » qui commandaient chacun à cent indiens. Chacun d'eux avait dix ou cinq « principalejos », responsables de dix ou vingt indiens, et tel était leur mode de gouvernement et d'organisation. Le cacique ou seigneur ordonnait aux « principales » ce qu'ils devaient faire, tant pour les travaux que pour le rassemblement des tributs, lesquels « principales » le répartissait au prorata parmi les indiens auxquels ils commandaient ; de sorte que le travail et la contribution (au lieu de « rétribution » ?) étaient égaux, sans qu'ils en souffrissent ; tel est le type de gouvernement qu'ils conservent, et c'est la meilleure chose qu'on puisse leur offrir ».

Pour ce qui est du dirigeant local, J. de Salinas (1954, p. 14) affirme que :

« Ils avaient tous pour leurs caciques une confiance et un respect aussi fort que ce que l'on peut imaginer, et faisaient tout ce qu'ils leur ordonnaient, les considérant comme leurs chefs naturels ; ils s'occupaient de leurs maisons et de leurs champs, tissaient et confectionnaient leurs habits, et exécutaient tous leurs travaux personnels, nécessaires à leur maintien dans leur rôle de cacique ».

Il semble donc que le système engendré dans la région étudiée corresponde à une organisation sociale basée probablement sur des liens de parenté sans pouvoir centralisé. Nous pouvons supposer que ces petits groupes présentaient une stratification sociale puisque toute la population ne participait pas directement à la production. Les termes « Palta » ou « Zarza » utilisés par les Chroniqueurs et les historiens font sûrement référence à des regroupements tardifs, postérieurs à l'expansion militaire incaïque.

Commerce

Dès l'époque Formative, la présence de vestiges obtenus par des activités de commerce ou de troc (coquilles de spondyles par exemple) est manifeste, tout au moins dans la vallée du Catamayo. Lors de la période d'Intégration, il semble que le contrôle de plusieurs paliers écologiques permettait un système en partie autarcique, cependant le commerce à longue distance devait être développé pour l'obtention d'au moins un élément : le sel, puisque (J. de Salinas, 1954, p. 13) :

« Les ressources qu'ils utilisent et dont ils se nourrissent, on l'a vu dans d'autres chapitres, sont le fruit de leurs récoltes sans qu'ils aient besoin d'en acheter à d'autres provinces, à l'exception du sel ».

Selon le même récit de J. de Salinas, le commerce de ce produit se faisait avec les villages de la côte nord péruvienne. D'autre part, dans le nord des Andes équatoriennes, le système de « Tiangueces », lieux où s'effectuait un échange centralisé régulier, fut remarqué par les premiers colons espagnols de Quito. On les considère aujourd'hui comme le germe d'une économie aborigène « de marché ».

Religion

Voyons ce que nous dit P. Cieza de León (1947, p. 410) sur l'aspect religieux de ces groupes :

« D'un côté comme de l'autre de l'endroit où fut fondée cette cité de Loja, il y a de nombreux et très importants villages, et les indigènes ont et conservent presque les mêmes coutumes que leurs voisins ; et pour être reconnus ils ont des « llautos » ou des liens autour de la tête. Ils font des sacrifices comme les autres, adorant comme dieux le soleil, ainsi que d'autres choses plus communes. En ce qui concerne le créateur de tout ce qui est né, ils avaient ce que j'ai dit que les autres avaient ; et pour ce qui touche à l'immortalité de l'âme, ils comprennent tous qu'à l'intérieur de l'homme il y a plus qu'un corps mortel. Une fois morts les « principales », trompés par le démon comme les autres indiens, ils les mettent dans de grandes sépultures

accompagnés des femmes vivantes et des choses qu'ils appréciaient. Et même les pauvres apportaient un grand soin à l'ornementation de leurs sépultures ; mais désormais, comme certains comprennent le peu de profit qu'ils peuvent tirer de leurs anciennes croyances, ils n'acceptent plus de tuer des femmes pour les enterrer avec ceux qui meurent, ni ne versent de sang humain, ni ne considèrent autant le fait d'être enterré ».

Archéologiquement, les affirmations du chroniqueur pourraient être corroborées par l'existence à l'est de la zone d'abris sépulcraux collectifs (sites « Cueva de las Calaveras » (n° 22) à Cariamanga ; « El Molle (n° 29) à Punuruma et « Mascarón del Inca » (n° 27) à Quilanga). Lors de la prospection de 1979, nous découvrîmes sur le second site un grand nombre d'ossements humains mis au jour par des fouilleurs clandestins.

La lune fut aussi vraisemblablement une divinité locale. Ses éléments propitiatoires ainsi que ceux du soleil furent principalement les cochons d'Inde, qu'ils sacrifiaient, et le maïs, la coca, l'or et l'argent, qu'ils offraient. Il est intéressant d'indiquer que le système religieux engendré par ces astres tutélaires fut en relation avec les pratiques agricoles (J. de Salinas, 1954, p. 13) :

« Les années étaient composées de mois lunaires ; de douze lunes, ils faisaient une année et ils divisaient le temps en été et hiver, et moments pour semer et récolter, dont ils tenaient un registre précis ».

La pharmacopée était développée, puisque Salinas (1954, p. 5) ajoute :

« Que les indigènes utilisaient de nombreuses herbes et racines médicinales de grandes vertus, particulièrement pour les douleurs et les refroidissements qui, appliquées à chaud adoucis-saient et soignaient ».

En ce qui concerne les valeurs esthétiques observables et leurs traits concomitants, Salinas (1954, p. 13) déclare :

« Ils n'ornent pas la maison autrement qu'avec de nombreux vases, jarres et cruches de toutes tailles, servant à faire le breuvage de maïs qu'ils nomment « chicha ». Ils ont aussi dans leurs maisons leur nourriture, du coton et de la laine, ce qui représente tout leur bien ».

Guerre

La pratique de la guerre parmi ces peuples préincaïques tardifs était développée (J. de Salinas, 1954, p. 14) :

« Les armes dont ils se servaient étaient : des frondes avec des pierres trouvées sur place, des armes de jet et des haches de cuivre, et des rondaches, et des lances. Ils suivent leurs caciques et leurs capitaines auxquels ils obéissent en tout ».

Les mobiles de la guerre sont ainsi résumés par Juan de Salinas (1954, p. 15) lorsqu'il affirme :

« Que les querelles qui naissaient entre eux, concernent le plus souvent les possessions de terres, entre les uns et les autres, ou entre des caciques et des indiens qui quittent leur village pour aller dans d'autres, ou des femmes ou du bétail enlevés, et tout ceci est jugé dans la plupart des cas selon l'autorité et l'ancienneté qu'ils possèdent ».

CLASSIFICATION CERAMIQUE

La découverte des sites appartenant à la période d'Intégration permit la collecte de vestiges, étudiés ensuite en laboratoire. Cet article n'inclut pas de typologie lithique à cause de la rareté des échantillons. Cependant, nous devons dire que la présence d'un grand nombre de mortiers et de pilons est attestée dans la zone de Vilcabamba. De plus, sur certains sites de la zone de Catacocha, on peut noter la présence, en association avec les tessons, de lames de différents matériaux, de nucléus et d'éclats de débitage. Toute la zone de recherche a livré au moins deux types de lames de haches : l'un, triangulaire, dont peu d'exemplaires ont été polis ;

l'autre, rectangulaire ou trapézoïdal, à orifice central. Tous les spécimens de ce dernier type sont polis.

La classification s'est effectuée sur un total de 6 055 tessons dont 5 710 proviennent de ramassages de surface. Afin de disposer d'indicateurs chronologiques fiables, huit sondages furent réalisés sur des sites des zones de Catamayo, Catacocha et Vilcabamba. Cependant, l'analyse a démontré l'uniformité avec les types définis pour la surface et n'a pas permis d'établir de conclusions chronologiques. Les seules pièces entières ou restaurables de cette période furent découvertes dans le sondage effectué sur un site de la zone de Catamayo. L'échantillon provenant des sondages comporte 345 tessons. Les types ont été formés par association des traits morphologiques et des décors.

Nous devons indiquer qu'il n'a pas été possible d'associer, d'une façon systématique, les pâtes aux différents types morphologiques. Les pâtes Ia et Ib représentent dans toutes les zones environ 85 % de l'échantillon.

Le critère « orientation de bord » nous a permis d'établir trois types de cols de récipients fermés et un nombre égal de types de bords de récipients ouverts. La technique de fabrication est l'élément diagnostique des fonds, divisés en composés et simples. Le même élément a servi à la différenciation typologique des anses. Les spécimens réunis comme section corporelle ou de panse ont comme élément de différence l'existence ou l'inexistence de ce que l'on appelle « carène ». Les techniques d'ornementation sont les critères qui singularisent les types des « décorés ». Du fait de leur variété, les attributs qui permettent de regrouper les types de pâte seront définis au début de leur description.

Il convient de signaler que la pâte est la seule donnée traitée par zones. En effet, si, pour tous les secteurs, on a appliqué des critères de classification identiques, par contre, les éléments constitutifs de la pâte varient d'une zone à l'autre. En revanche, les classes et les autres catégories morphologiques sont plus uniformément réparties, ce pour quoi elles ne seront pas décrites par zones de prospection.

La pâte

Pâtes de Catamayo

Type I

a. Couleur intérieure et extérieure rouge clair, cuisson bonne et uniforme ; le dégraissant utilisé est le quartz et des particules de mica fines (0.5 mm) à moyennes (1.5 mm) combinées à des graviers grossiers (5 mm) ⁷. Dureté : 3 – 3,5 (échelle de Mohs). Epaisseur : 0,5 – 1,3 cm.

b. Couleur intérieure noire et grise ; l'extérieur varie du rouge clair au foncé ; elle se différencie du type Ia par son atmosphère réductrice ; la cuisson est mauvaise mais uniforme ; elle est dégraissée par des particules fines et moyennes de quartz. Dureté : 3. Epaisseur : 0,7 – 1,2 cm.

Type II

a. Couleur intérieure noire ou grise ; l'extérieur varie du noir au crème ; cuisson mauvaise et uniforme ; atmosphère réductrice. La caractéristique de cette pâte est le dégraissant constitué de graviers et de grosses particules de mica, ce qui lui confère une certaine porosité. Dureté : 2,5 – 3. Epaisseur : 0,5 – 1,8 cm.

b. Le rouge clair est la couleur constante tant du cœur que des surfaces. La cuisson est bonne et uniforme, en atmosphère oxydante ; le dégraissant est le même que celui cité précédemment (IIa). Dureté : 2,5 – 3. Epaisseur : 0,7 – 1,9 cm.

⁷ Les valeurs consignées pour la taille du dégraissant sont communes à toutes les pâtes.

c. Le centre est bichrome puisqu'une moitié est noire et l'autre rouge foncé ou crème ; les éléments dégraissants sont communs à ceux des autres pâtes *II*. Dureté : 3. Epaisseur : 0,9 – 1,4 cm.

Type III

a. La couleur intérieure varie du rouge clair au gris ou noir ; sur l'extérieur, la gamme chromatique comprend des couleurs oscillant entre le marron clair et le gris. La cuisson est mauvaise et uniforme ; l'atmosphère est oxydante dans quelques cas et réductrice dans d'autres. Le dégraissant est exclusivement constitué de particules moyennes de quartz. Dureté : 3 – 3,5. Epaisseur : 0,8 – 2,0 cm.

b. La couleur intérieure varie du rouge foncé au gris ; celle de l'extérieur, entre le rouge clair et le marron foncé ; l'atmosphère est oxydante ou semi-oxydante. Regroupés dans cette pâte il y a des tessons bien et uniformément cuits qui sont cependant moins nombreux (30 %) que ceux mal cuits et d'une façon non uniforme. Son principal caractère est que, au lieu d'être dégraissée par de grossières particules de mica et de quartz, c'est une pâte compacte. Dureté : 4. Epaisseur : 0,6 – 1,8 cm.

Pâtes de Catacocha

Type I

a. Le cœur tend sur tous les exemplaires vers le rouge clair, même si la variabilité chromatique de cette pâte, plus visible sur les surfaces, fait qu'il n'y a pas de réelle uniformité dans la couleur. Cette variation embrasse des nuances qui vont jusqu'au pourpre. L'atmosphère est oxydante mais la variation de couleur mentionnée est peut-être due à une atmosphère réductrice voulue et intermittente. La cuisson est uniformément bonne. Le dégraissant est constitué de sable fin et moyen ainsi que du gravier grossier. Dureté : 3. Epaisseur : 0,7 – 1,3 cm.

b. Pâte ayant les caractéristiques de *Ia*, mais ayant cuit en atmosphère réductrice, ce qui confère au cœur une couleur oscillant entre le gris clair et le gris foncé. Les autres attributs, principalement le dégraissant, sont similaires à la catégorie *Ia*, excepté la cuisson qui est mauvaise et non uniformément distribuée. Dureté : 3. Epaisseur : 0,6 – 1,3 cm.

Type II

a. La caractéristique fondamentale de cette pâte est l'abondance d'éléments sableux fins. La couleur tant du cœur que des surfaces est rouge clair même s'il existe une tendance marquée vers le rouge plus foncé. La cuisson est bonne et faite en atmosphère oxydante. Dureté : 3. Epaisseur : 0,8 – 1,4 cm.

b. A l'exception de la cuisson qui est mauvaise et non uniforme, et de l'atmosphère réductrice qui détermine une couleur grise claire et foncée au cœur, elle possède les mêmes caractères que la pâte *Ila*. Dureté : 3. Epaisseur : 0,8 – 1,4 cm.

Pâtes de Cariamanga

Type I

a. La couleur du cœur et des parois interne et externe est rouge orangé quoique sur beaucoup d'échantillons on puisse observer une variation allant jusqu'au crème. La cuisson est bonne, généralement uniforme, en atmosphère oxydante. Le dégraissant est composé de sable fin en petite quantité, d'éventuels graviers moyens et de tessons concassés. Dureté : 3. Epaisseur : 0,7 – 1,1 cm.

b. La couleur des surfaces est rouge clair et celle du cœur, grise ou noire. Il s'agit de la même pâte que précédemment mais la cuisson est mauvaise et irrégulière. Cuite en atmosphère réductrice. Dureté : 3. Epaisseur : 0,6 – 1,2 cm.

Type II

a. Le cœur et les parois extérieures sont rouge clair, avec dans chaque cas, de petites zones marron. La cuisson est bonne et uniforme, faite en atmosphère oxydante. Dégraissée exclusivement par beaucoup de sable moyen accompagné éventuellement de particules fines de chamotte. Dureté : 3 – 3,5. Epaisseur : 0,6 – 1,3 cm.

b. La couleur extérieure est la même que celle de *IIa* ; en revanche, le cœur présente irrégulièrement une couleur grise produite par l'atmosphère réductrice et la mauvaise cuisson. Le dégraissant est composé des mêmes éléments que le précédent. Dureté : 3 – 3,5. Epaisseur : 0,6 – 1,3 cm.

Pâtes de Vilcabamba

Type I

a. Tant la couleur du cœur que celle de la surface est rouge orangé. La cuisson est bonne et uniforme en atmosphère généralement oxydante. Elle n'est dégraissée qu'avec du sable moyen, en abondance, combiné parfois avec des particules plus grosses (jusqu'à 0,7 cm) de quartz ou de schiste. Dureté : 3 – 3,5. Epaisseur : 0,5 – 1,1 cm.

Type II

a. Elle dispose des mêmes caractères de couleur, d'atmosphère et de cuisson que la pâte *Ia* ; il s'agit cependant d'un type particulier, puisqu'il est exclusivement dégraissé par de très fins fragments de schiste, ce qui lui confère un aspect brillant. Dureté : 3. Epaisseur : 0,5 – 0,8 cm.

Les bords de récipients fermés

D'une manière générale on a qualifié de fermés les bords appartenant à des récipients dont les diamètres d'ouverture sont inférieurs au diamètre maximal, calculé à partir de deux points de tangence verticale externe opposés.

Trois types généraux furent établis d'après la direction de ces bords : Type I, à direction oblique-interne ; entre le point de tangence verticale interne, c'est-à-dire le point d'inflexion du col, jusqu'à la section terminale du bord, il y a une déviation de 60 à 80°. Type II, ayant une direction oblique externe, avec une déviation de 95 à 140°. Type III, à direction verticale (90°).

Le Type I

sous-type a1. Ce sous-type ne présente aucune décoration ; la forme est concave et la lèvre généralement arrondie ; très peu de spécimens ont une section terminale plane (fig. 1d).

a2. Il diffère du sous-type antérieur uniquement par la forme puisque les cols de ce groupe sont rectilignes. La lèvre est invariablement arrondie, même si la section terminale a tendance à s'affiner vers le haut (fig. 1e).

a3. La forme est concave et la section terminale, arrondie ; ce sous-type comprend des récipients dont le col court est à peine perceptible (fig. 1f).

sous-type b1. Les attributs qui caractérisent les tessons regroupés dans ce sous-type sont la forme concave et la décoration qui consiste en un liseré parallèle à la lèvre. L'existence de cette technique décorative, et du décor de colombins apparents (*corrugado*) montrent que le colombin est le mode de fabrication commun durant la période d'Intégration. Ces techniques décoratives correspondent à la volonté de laisser apparents les colombins utilisés dans la construction du col. Dans le cas de décoration en liseré, seul le colombin supérieur n'a pas été dissimulé (fig. 1a).

b2. La forme rectiligne du col de ces récipients a permis la création de ce sous-type ; la forme de la lèvre est la même qu'en *b1*, toujours arrondie.

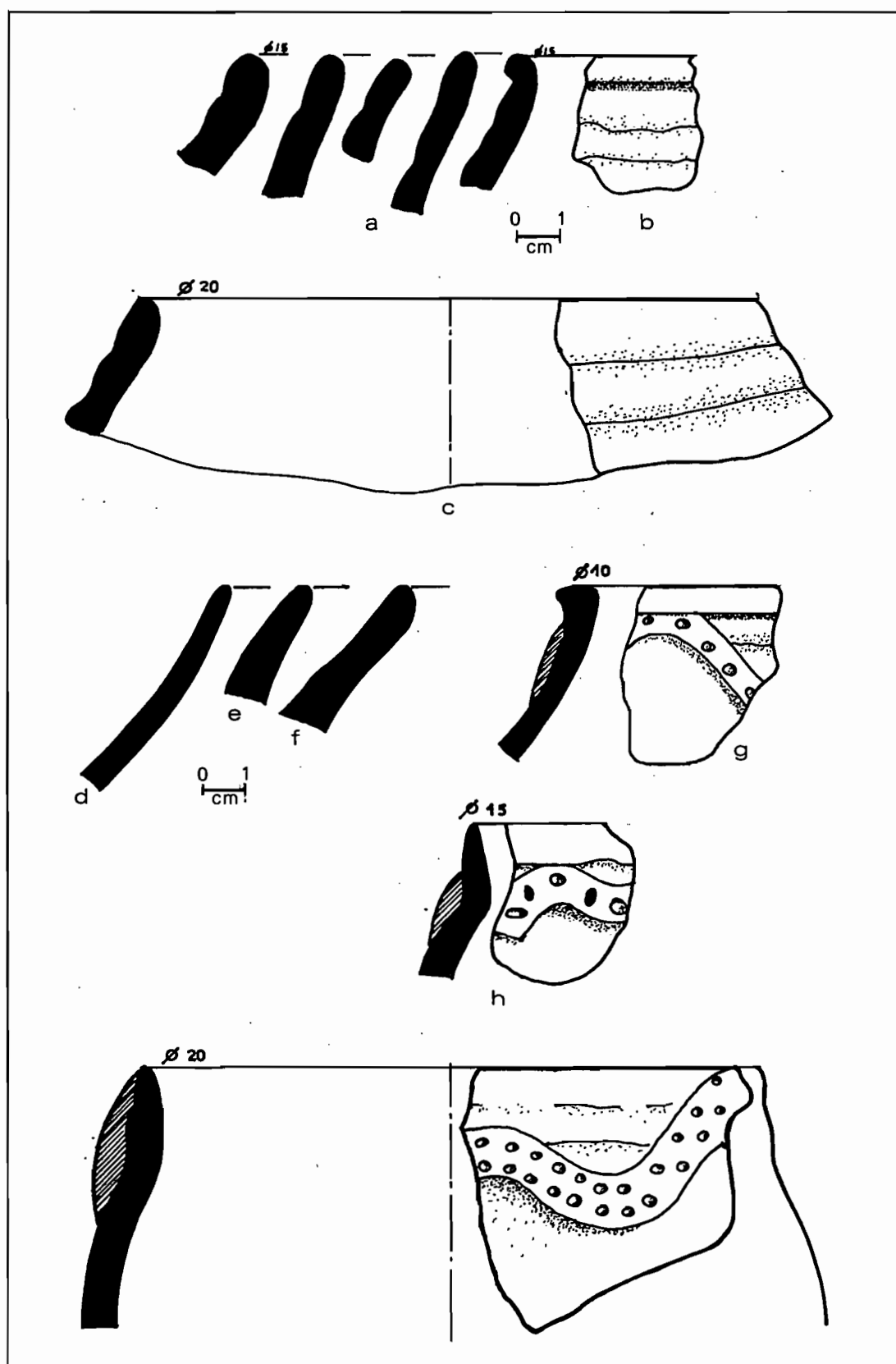


Fig. 1 – Matériel céramique de la période d'Intégration :
récipients fermés de type I, sous-types a-e

b3. Les rares spécimens constituant ce sous-type sont associés à l'attribut forme convexe. Il s'agit aussi de cols à liseré, associés le plus souvent à des lèvres planes.

sous-type c1. La section terminale ou lèvre des tessons appartenant à ce sous-type n'en détermine pas la singularité car il y en a autant de plates que d'arrondies. Les éléments d'ensemble sont la forme, toujours concave, et le décor de colombins apparents. Il est intéressant de noter que parfois l'apparence en a été obtenue au moyen de grossières incisions après cuisson, ce qui confère à ces tessons les caractéristiques de faux décor de colombins apparents. Dans aucun des deux cas on n'observe une symétrie totale dans la disposition des bandes (fig. 1c).

c2. Si les bords de ce groupe réunissent les mêmes caractéristiques de forme et de décoration que le sous-type *c1*, il possède par contre un attribut notoire qui est l'épaississement de la lèvre plate ou arrondie, qui lui donne un très léger évasement (fig. 1b).

c3. La lèvre de ce type de col est généralement arrondie et la technique décorative utilisée est le décor de colombins apparents (Pl. 1A). Ce sous-type diffère des deux précédents par sa forme, rectiligne dans la majorité des cas. Cependant, un groupe minoritaire montre un profil plutôt convexe.

sous-type d. Nous avons réuni là des cols de forme concave et de section terminale arrondie. L'élément diagnostique est constitué par les impressions circulaires réalisées avant cuisson sur une bande modelée sinueuse qui dans la majorité des cas couvre une partie de la section terminale (fig. 1i ; Pl. 1B).

sous-type e1. Les lèvres de ce sous-type ont une tendance marquée à l'affinement ; la forme est invariablement concave. Quoique la bande modelée sinueuse soit l'élément caractéristique, nous devons indiquer qu'il est toujours associé à un liseré. La disposition de ce modelé est variable puisque dans certains cas – lorsqu'il couvre la section terminale – il a été fixé sur le liseré, le recouvrant parfois ; dans d'autres cas, il est situé juste en dessous du liseré. De la même manière, les incisions sont circulaires dans un cas (fig. 2b), et dans d'autres, elles alternent avec de petites excisions disposées verticalement (fig. 1h).

e2. Egalement de forme concave et décoré d'incisions circulaires sur une bande modelée sinueuse, c'est un groupe singularisé par le traitement de la lèvre. Celle-ci, toujours plane, a été épaissie extérieurement juste au-dessus du liseré (fig. 1g).

e3. Cet ensemble minoritaire, lèvre plate et silhouette concave, se caractérise par le fait que les incisions suivent les contours de la bande modelée.

sous-type f. Col de forme concave et de section terminale amincie. Quoique très rare, l'élément diagnostique est une anse à section circulaire fixée verticalement. L'extrémité proximale couvre la lèvre, et l'autre, distale, parvient parfois à cacher tout le col court des récipients (fig. 2a).

sous-type g. Il s'agit de cols appartenant à de petits récipients ; la forme est légèrement concave et la lèvre arrondie. Le trait distinctif est constitué par la décoration peinte de motifs géométriques (fig. 2k).

sous-type h. Groupe minoritaire de récipients pratiquement sans col ; la forme est convexe quoique parfois une légère concavité pratiquée juste sous la lèvre, toujours arrondie, suggère l'existence d'un très léger évasement (fig. 2j).

Le type II

sous-type a1. Cols de forme concave sans aucune décoration. L'élément diagnostique est constitué par la section terminale puisqu'elle est toujours amincie ; il existe quelques cas de lèvres présentant un biseau (fig. 2g).

a2. De forme également concave et sans décor, cet ensemble de tessons se distingue par le traitement de la lèvre qui peut être plate ou arrondie. Il correspond en général à de grands récipients (fig. 2h).

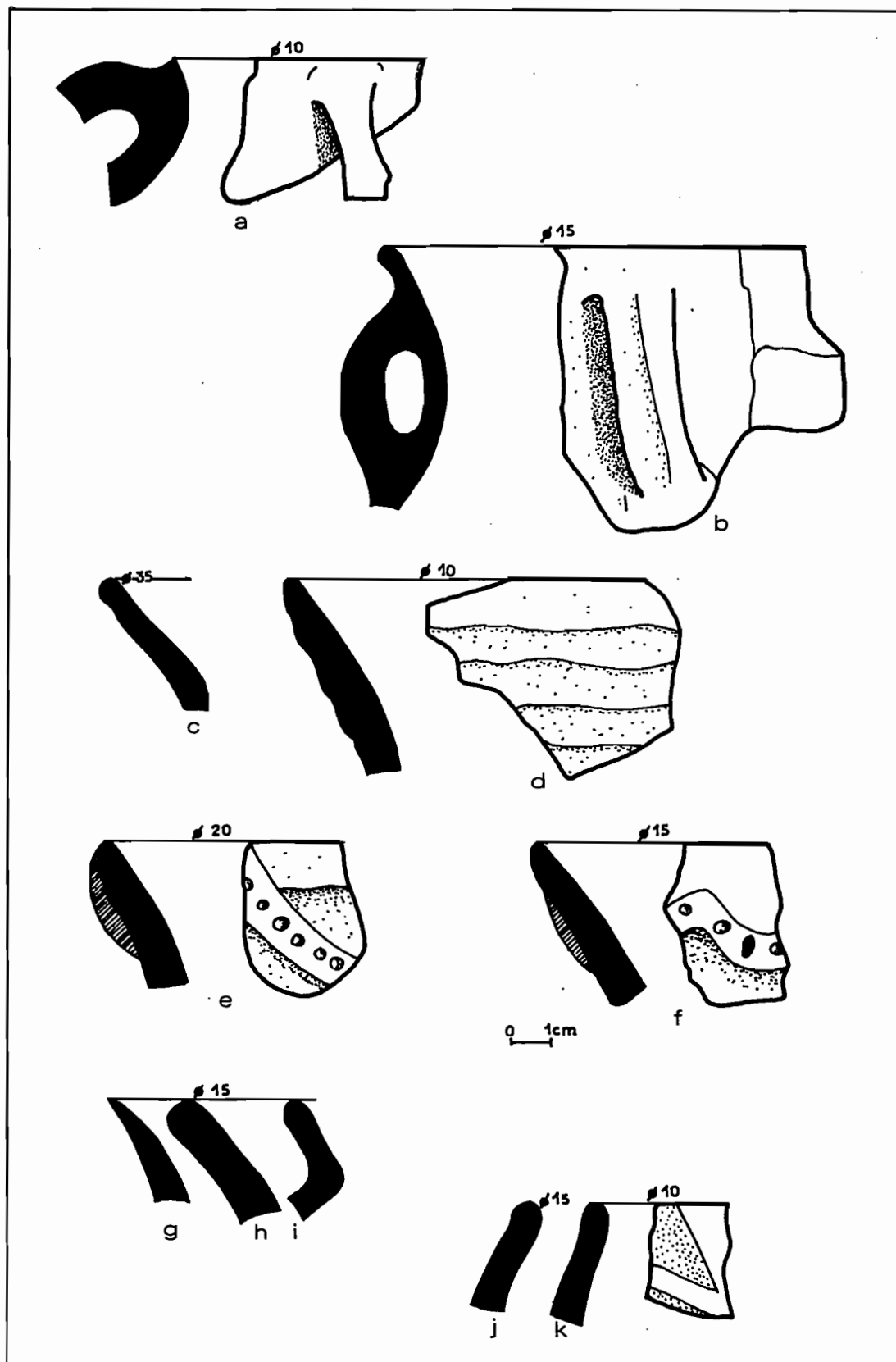


Fig. 2 – Matériel céramique de la période d'Intégration :
récipients fermés de type I, sous-types f-h et type II

a3. Ce sous-type comprend aussi de grands récipients à col concave et à lèvre arrondie. La décoration caractéristique est le liseré qui parfois est si grossier qu'il se confond avec un faux évasement.

a4. Il s'agit de bords à forme concave et lèvre arrondie ; le modelé sinueux qui recouvre en partie la section terminale présente des impressions toujours circulaires (fig. 2e).

a5. Bords au profil concave et à section terminale arrondie ; ils sont caractérisés par la décoration circulaire incisée éventuellement en alternance avec des petites excisions ovoïdes disposées verticalement, faites sur une bande modelée sinueuse qui généralement ne cache pas la lèvre (fig. 2f).

a6. Ce sous-type, dont les spécimens ont une forme concave et une lèvre arrondie, se caractérise par la présence, sous la lèvre, d'une anse placée verticalement que, dans notre terminologie, nous avons nommé « composée » (fig. 2b).

a7. La forme du col est concave ou irrégulièrement rectiligne ; la section terminale est invariablement arrondie. La technique décorative de colombins apparents singularise ce sous-type (fig. 2d).

sous-type b1. Cols sans aucune décoration, de forme rectiligne et à section terminale arrondie (fig. 2i).

b2. Ces cols de forme rectiligne appartiennent à de grands récipients ; la lèvre est aplanie. L'élément diagnostique est le liseré (fig. 2c).

Le type III

sous-type a1. Cols simples de forme concave, lèvre presque toujours amincie et parfois biseautée.

a2. Similaire au sous-type antérieur, ce groupe de tessons a une forme concave sans aucune décoration ; le trait distinctif est la forme de la lèvre qui peut être plate ou arrondie (fig. 3a).

a3. Il s'agit d'un sous-type qui inclut des éléments concaves, à lèvre plate ou arrondie, présentant un léger épaississement. Les récipients sont associés occasionnellement à des anses composées fixées verticalement au sommet du point de tangence vertical externe (Pl. 3A).

a4. Ces tessons ont des profils concaves ou rectilignes et des lèvres plates ou arrondies ; ils sont rassemblés en fonction de la décoration de colombins apparents (fig. 3b).

a5. Cols de forme concave et lèvre arrondie, décorés d'impressions circulaires sur une bande modelée sinueuse qui recouvre généralement la section terminale. Dans de rares cas, il existe aussi un liseré.

a6. Egalement de forme concave, ces bords ont toujours des lèvres plates. L'élément caractéristique consiste en des incisions grossières (4 mm) rectilignes qui suivent le contour du modelé ; celui-ci n'est pas de forme curviligne, mais en zig-zag. Il forme de véritables angles aigus dont le vertex supérieur rejoint la lèvre (fig. 3d).

sous-type b1. Cols sans décor, de forme rectiligne et à lèvre plane (fig. 3e).

b2. Ce sous-type est associé à d'énormes récipients. De forme droite et à lèvre plate, la singularité de ces tessons se trouve dans le liseré (fig. 3g).

sous-type c1. Cols simples. L'élément qui les réunit est la lèvre généralement arrondie et toujours évasée. La forme concave est aussi un critère de ce petit groupe de tessons.

c2. Egalement de profil concave et à lèvre arrondie et évasée, il se différencie du sous-type antérieur par la décoration. Immédiatement sous le liseré, il y a des incisions circulaires sur une bande modelée sinueuse. C'est aussi un groupe minoritaire (fig. 3c).

sous-type d. Peu fréquent. La caractéristique de base est la forme convexe et la lèvre plate (fig. 3h).

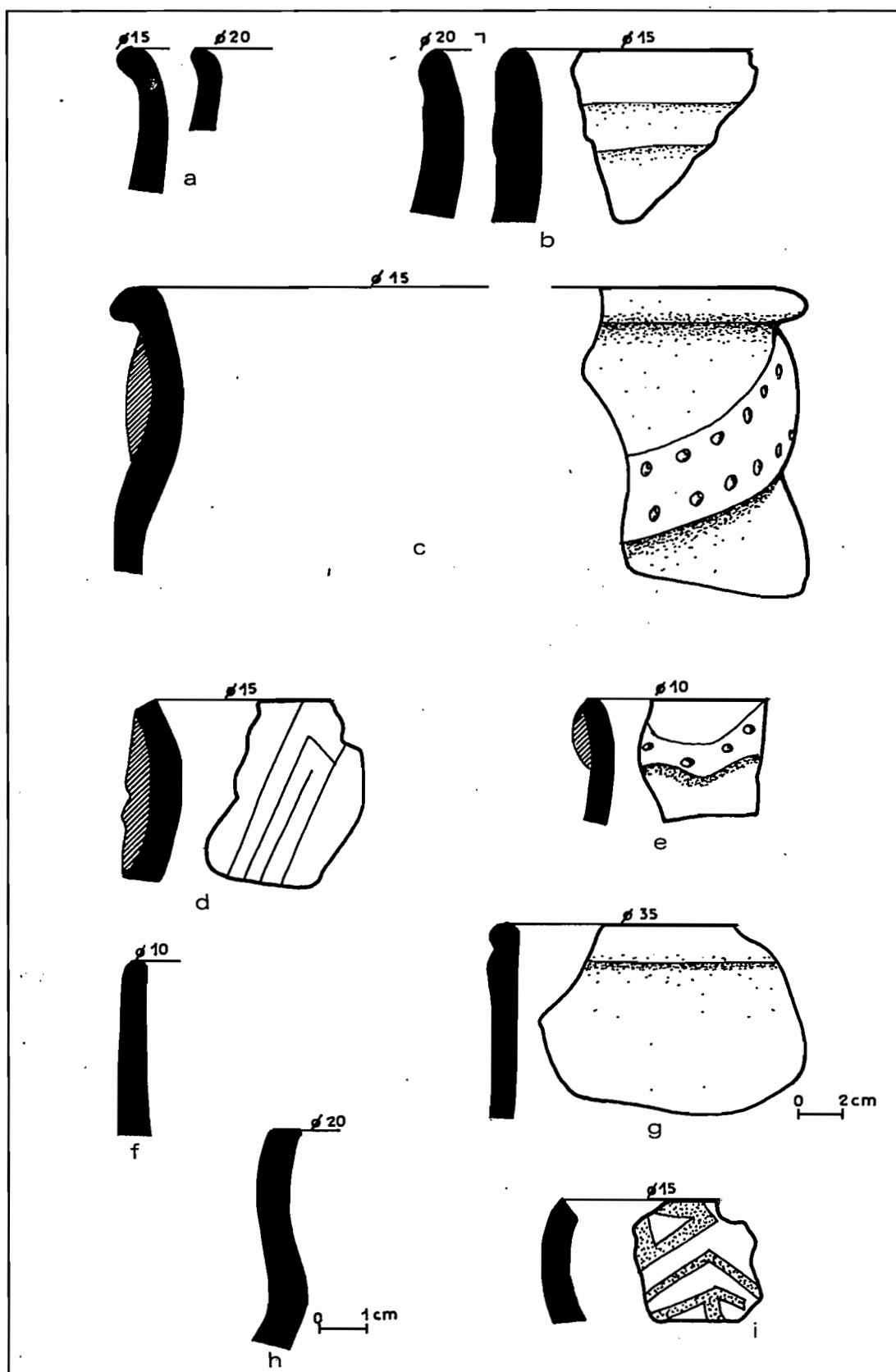


Fig. 3 – Matériel céramique de la période d'Intégration :
récipients fermés de type III

Les récipients ouverts

Nous avons considéré comme récipients ouverts ceux dont le diamètre maximal correspond au diamètre d'ouverture. Il existe quelques exceptions.

Trois types généraux furent établis pour ces tessons en accord avec leur orientation. Le type I a une direction oblique interne et est de ce fait en contradiction avec la définition générale des récipients ouverts. L'angle mesuré à partir du point de tangence verticale externe est de 82° à 88°. Le type II est de direction oblique-externe et le III, de direction verticale. Dans ces deux derniers types, le point de tangence verticale externe passe par la lèvre. La forme presque toujours convexe n'est pas un critère de classification retenu.

Le type I

sous-type a. Il s'agit de récipients grossiers et sans décoration ; les lèvres plates sont plus fréquentes que les lèvres arrondies. La hauteur du seul exemplaire complet est de 9 cm (fig. 4a ; Pl. 2B).

sous-type b. Tous les tessons réunis dans ce groupe ont comme attribut des motifs géométriques peints, et une lèvre plate (fig. 3i).

sous-type c. Les éléments qui le caractérisent sont la lèvre arrondie et les motifs géométriques peints. Sur un récipient restauré, nous avons relevé une série constituée par des triangles dont les bases sont alternativement orientées vers le haut et vers le bas. La hauteur de ce récipient est de 6 cm (fig. 4i ; Pl. 2A).

Le type II

sous-type a1. Tous les tessons de ce sous-type sont simples et ont, comme élément caractéristique, une lèvre plate (fig. 4c).

a2. Bols également sans décor, le trait commun dans ce cas est constitué par la section terminale arrondie (fig. 4d).

a3. L'amincissement de la lèvre a été considéré comme élément singularisant ce sous-type non décoré (fig. 4e).

sous-type b1. Les lèvres sont plates, arrondies ou amincies. La présence du liseré singularise ce groupe ; cet élément se présente parfois sous la forme d'un léger évasement, ou d'une petite concavité entre la lèvre et le second colombin (fig. 4f).

b2. La lèvre de ces bords est toujours arrondie. La décoration de colomains apparents est le caractère distinctif (fig. 4g).

b3. Il s'agit d'un groupe caractérisé par la présence de motifs géométriques peints. La forme de la lèvre, toujours arrondie, a contribué à l'établissement de ce sous-type (fig. 4h).

sous-type c1. L'attribut caractéristique est la forme des cols. Sous la lèvre, toujours arrondie, rejoignant la section supérieure de la panse, on note la présence d'une petite cannelure, ce qui lui confère l'aspect d'un col court. Aucune décoration ne lui est associée (fig. 4p).

c2. A ce sous-type correspond un groupe de tessons sans décor de forme légèrement concave près de la section terminale. L'élément commun est l'amincissement labial (fig. 4q).

Le type III

sous-type a1. Bords simples sans décoration. Quoique les lèvres arrondies soient les plus fréquentes, il en existe aussi d'amincies, de semi-biseautées et de plates.

a2. Les motifs géométriques peints constituent la caractéristique de cet ensemble. Les lèvres sont arrondies, plates ou légèrement amincies (fig. 4m).

sous-type b1. Ce sous-type est caractérisé par l'existence d'un liseré. La lèvre est soit plate soit arrondie.

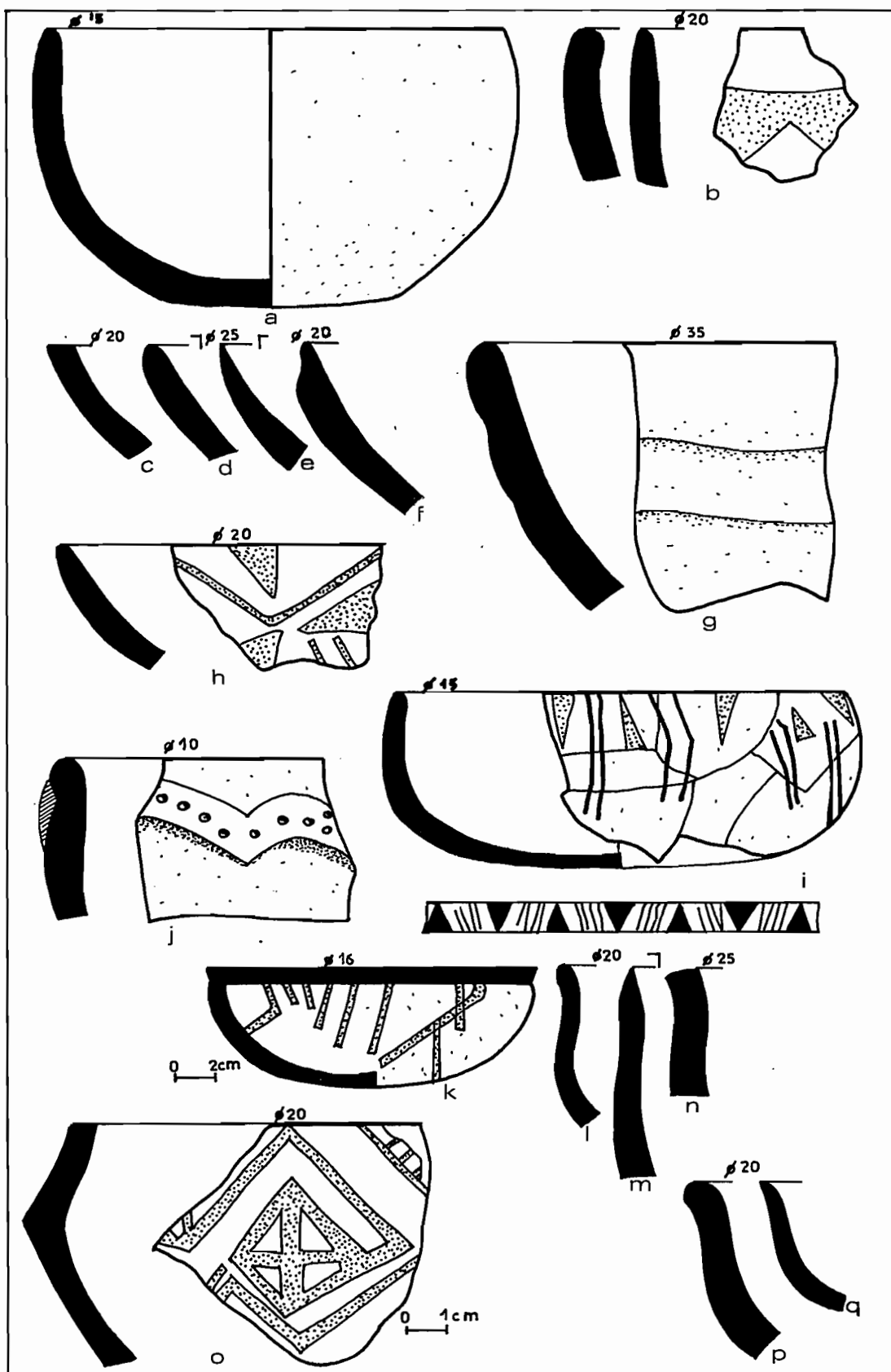


Fig. 4 – Matériel céramique de la période d'Intégration :
récipients ouverts de types I, II, III et IV

b2. Les lèvres sont plates ou arrondies. L'élément qui particularise ce sous-type est la décoration faite d'impressions circulaires sur une bande modelée sinueuse placée immédiatement sous la section terminale (fig. 4j).

sous-type c1. Les caractéristiques de ce sous-type sont les lèvres planes et la silhouette qui, à son extrémité supérieure, présente une petite concavité de 1 à 2 cm, ce qui donne l'apparence d'un léger évasement. Il n'y a pas de décoration (fig. 4n).

c2. La forme est similaire à celle du sous-type précédent. Il s'agit également de tessons sans décoration. La particularité réside dans le traitement de la lèvre qui dans ce cas est arrondie (fig. 4l).

c3. Ce groupe de bords dispose également d'une très légère concavité dans son profil. La lèvre est amincie (fig. 4m).

c4. Les tessons appartenant à ce sous-type se distinguent par les motifs géométriques peints, par une très légère concavité située à l'extrémité supérieure, ce qui suggère l'existence d'un col très court, ainsi que par la forme des lèvres amincies ou arrondies. Un seul récipient restauré, mesurant 6 cm de hauteur et surmonté d'un bord similaire à celui que nous venons de décrire, présente une bande peinte horizontale recouvrant la petite cannelure déjà mentionnée (fig. 4k).

Le type IV

Ce type marginal est présenté sans subdivision car il ne traite que d'un seul exemplaire. Sa direction est oblique interne. Il présente une rupture de profil formant une véritable carène. A cela il faut ajouter une lèvre plane et les motifs géométriques peints. Le diamètre maximum est au niveau de la panse (fig. 4o).

Les fonds de récipients

On peut définir des sous-types selon qu'il s'agisse d'éléments circulaires, de pieds de polypodes ou de récipients asymétriques.

Fonds circulaires

De par leur importante épaisseur, ils supportaient sûrement des récipients fermés de gros volume. La technique de manufacture consiste en la superposition de différentes couches.

Le type I : fonds composés (Pl. 3B)

La silhouette étant l'attribut qui sous-tend la subdivision typologique, nous pouvons résumer dans le tableau suivant les sous-types que nous avons établis :

sous-type	profil	fig.
a	rectiligne	5a
b	concave	5b
c	convexe	5c

Le type II : fonds simples

Ces fonds pourraient appartenir à de petits récipients fermés ou à des récipients ouverts puisqu'aucun spécimen de cette dernière catégorie ne présente de fond composé.

On utilise le même critère de « profil » pour établir les trois sous-types, ainsi qu'on peut l'apprécier dans le tableau qui suit :

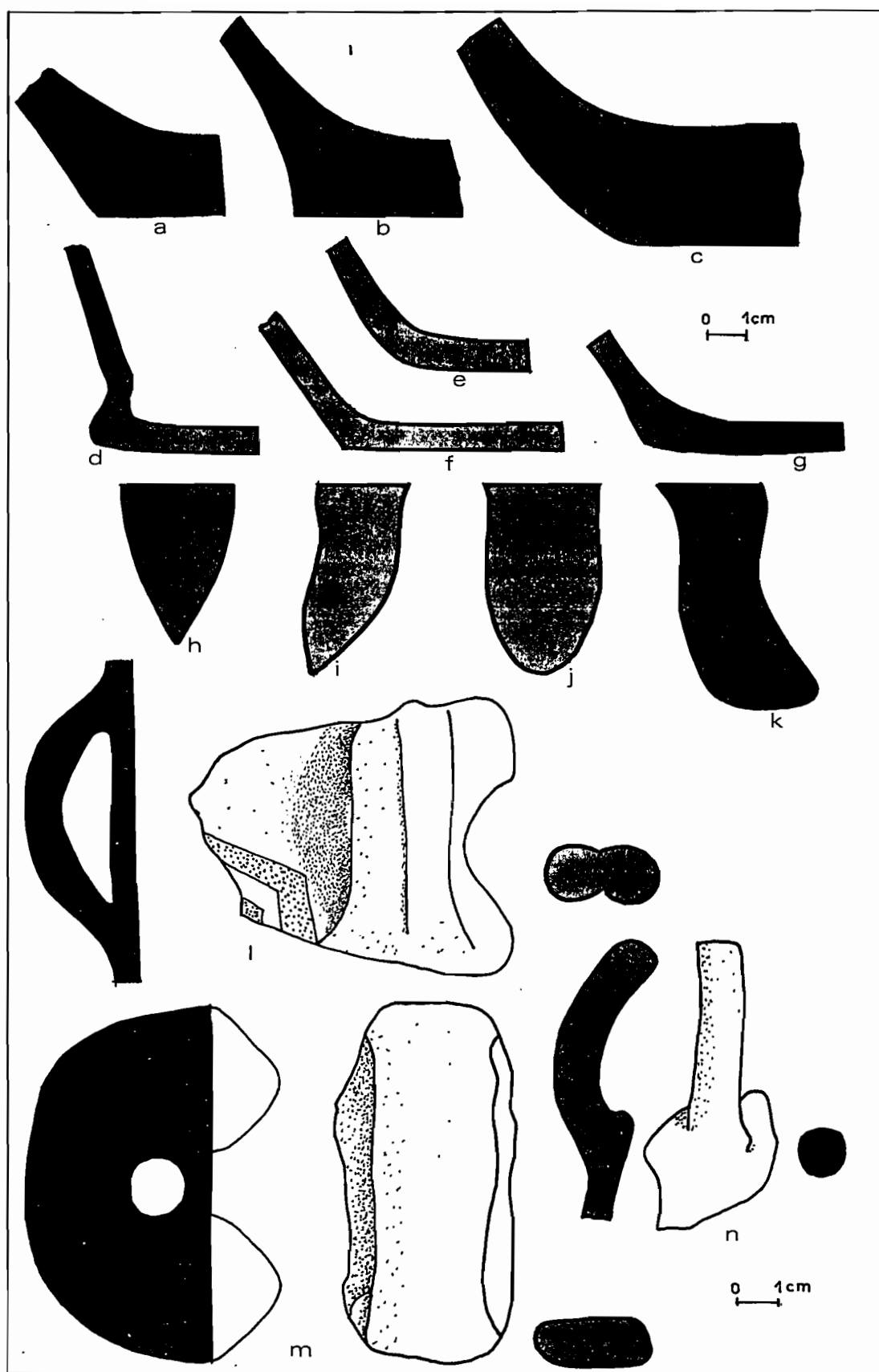


Fig. 5 – Matériel céramique de la période d'Intégration :
fonds de récipients

sous-type	profil	fig.
a	rectiligne	5f
b	convexe	5e
c	concave	5g

Le type III : pieds de polypodes

Par comparaison avec d'autres aires culturelles, ce type d'éléments pourrait être associé à des récipients ouverts. La distinction entre les sous-types est fondée sur les attributs « direction » et « forme de la section terminale ou distale ».

sous-type	direction	forme	fig.
a1	verticale	pointue	5h
a2	oblique	pointue	5i
b1	verticale	arrondie	5j
b2	oblique	arrondie	5k

On n'a pas trouvé de récipients polypodes entiers, et on ne sait rien sur la disposition ni sur le nombre des pieds. Cependant, les sous-types définis ci-dessus à direction oblique pourraient éventuellement se rejoindre au fond du pot, constituant alors ce que l'on nomme une couronne.

Le type IV : fonds asymétriques

Ce groupe rare existe uniquement dans la zone de Catamayo. En raison des similitudes qu'il présente avec des récipients provenant de l'extrême nord des Andes équatoriennes, il pourrait être associé à de petits récipients fermés (fig. 5d).

Les anses

Nous avons reconnu les ensembles suivants :

Type I : composés

Ce type d'anse est largement répandu dans toute la région ; il consiste en deux cylindres accolés et arqués, et est l'un des traits caractéristiques de la céramique de la période d'Intégration du sud de la province de Loja (fig. 51). Sa fixation est verticale et, en quelques occasions, il est associé à des décors géométriques peints près de sa section proximale ou distale. Malgré son abondance, il n'est pas susceptible d'être divisé en sous-types. Il est associé à des récipients fermés à liseré, et dans des collections privées à des exemplaires entiers également fermés à décor de colombins apparents.

Type II : simples

Il s'agit d'anses fabriquées à partir d'un seul colombin.

sous-type a. Toutes les anses de ce groupe se caractérisent par leur section circulaire. Elles sont fixées sur des récipients fermés (fig. 5 h).

sous-type b. Il se différencie du sous-type antérieur par son apparence cintrée et à section ovale. Le revers présente à chaque extrémité, proximale et distale, une masse conique servant à l'insertion de l'anse dans des cavités préalablement pratiquées dans la panse du récipient (fig. 5m).

Type III : petit manche

De forme identique au premier type décrit, il a été découvert seulement dans la zone de Catamayo. Sa fixation est oblique puisque la lèvre des bords de récipients ouverts du type II s'introduit dans sa section distale.

La décoration

Les tessons que nous avons classés comme décorés ont déjà été décrits. Cependant, lorsqu'il s'agit de fragments de col qui n'ont pas de lèvres, on ne peut objectivement les mettre en relation avec le type correspondant. Trois types de tessons décorés furent déterminés :

Type I

L'attribut caractéristique de ce type consiste en des impressions exécutées sur une bande modelée curviligne ou sinueuse.

sous-type a. Incisions circulaires réalisées par application d'une tige creuse. Dans la majorité des cas, ce décor est associé à des récipients fermés. Cette technique est soumise à des variations locales puisque dans la zone de Vilcabamba, les incisions circulaires sont délimitées par des lignes gravées verticales. Dans ce cas, les incisions circulaires sont incluses à l'intérieur d'un faux liseré incisé qui couvre la section terminale du col.

sous-type b. Les incisions ne sont pas circulaires mais suivent les contours du modelé ainsi que nous l'avons déjà mentionné lors de la description du sous-type Ic3 des récipients fermés.

Type II

Tous les tessons présentant un décor de colombins apparents ont été groupés dans ce type.

Type III

Il n'existe pas non plus de sous-types et à ce groupe correspond la décoration par motifs géométriques peints.

Cette technique décorative est plus souvent associée aux récipients ouverts que fermés. En général, les motifs géométriques sont :

- des bandes rouges de 0,2 cm entrecroisées sur la couleur naturelle de l'argile cuite ;
- des bandes pourpres de 0,7 cm de large sur un engobe rouge ;
- des bandes marron de 0,4 cm de large disposées verticalement sur un engobe crème combinées avec des triangles pourpres ;
- des bandes noires horizontales larges, 1 cm, ou fines, 0,2 cm, sur l'engobe primaire marron, près du bord ;
- des bandes pourpres rectangulaires sur un engobe crème ;
- des bandes marron foncé verticales sur un engobe crème.

Fragments de panse

Les fragments de panse sont très rares car c'est la partie du récipient la moins apte à se conserver entière. Selon qu'elles disposaient d'une courbe continue ou discontinue, on a établi deux types sans subdivisions.

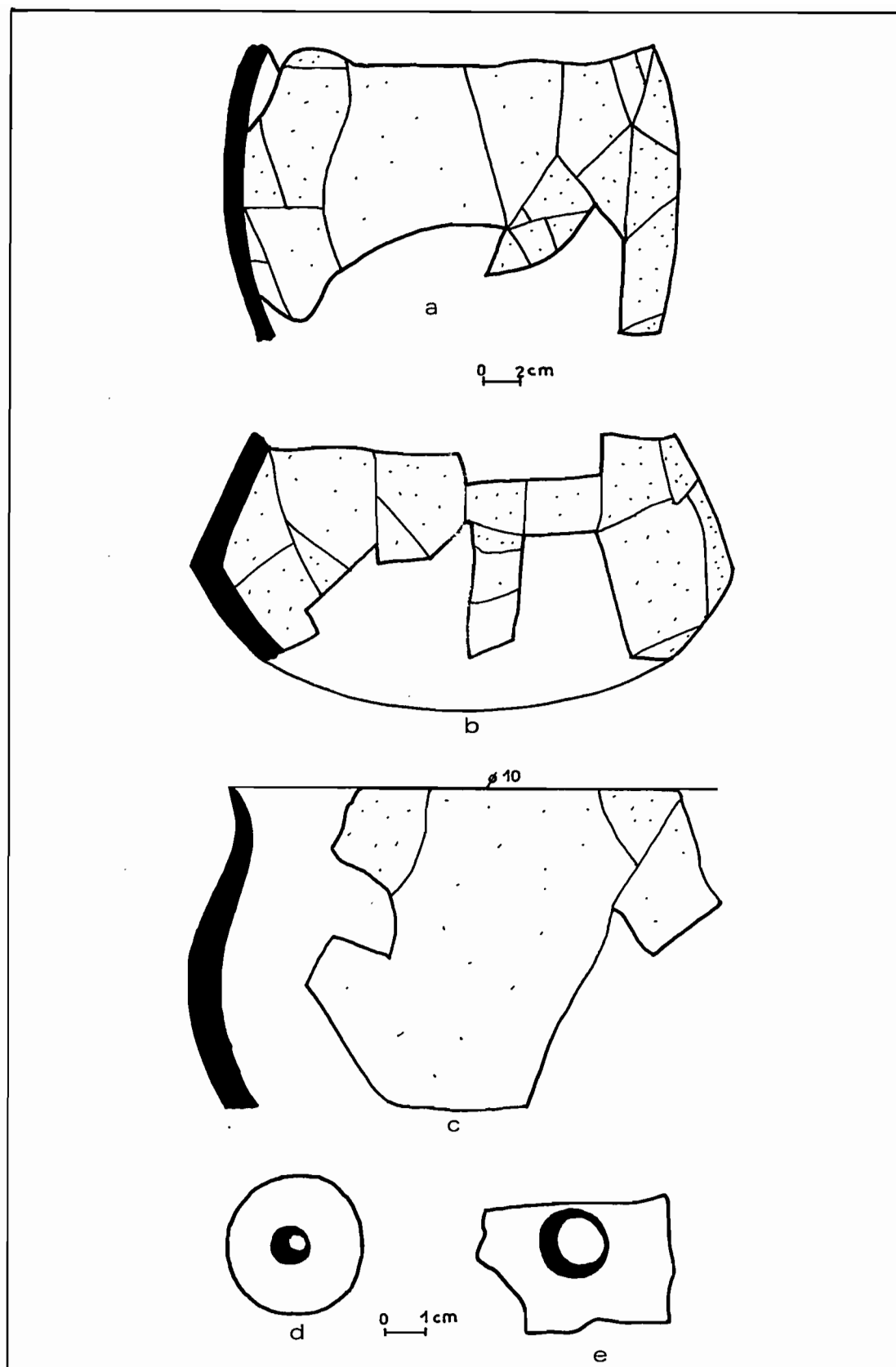


Fig. 6 – Matériel céramique de la période d'Intégration :
fragments de panse et fusaïoles

Type I

Récipients globulaires sans décoration (fig. 6a).

Type II

Récipients carénés, également sans décor. Même s'il existe un type de bord de récipient ouvert (IV) ayant une silhouette similaire, il semble que la section carénée décrite ici appartienne à des récipients fermés au volume régulier (fig. 6b).

Autres pièces céramiques

Type I : fusaïoles

Pièces circulaires à perforation centrale (fig. 6d).

Type II

Ce groupe est constitué par des tessons perforés pouvant être utilisés comme fusaïoles improvisées (fig. 6e).

CONCLUSIONS

Le matériel décrit dans cette étude nous permet d'énoncer les considérations suivantes :

Les catégories typologiques correspondant à la période d'Intégration dans le sud de la province de Loja montrent une rupture stylistique nette par rapport à la technologie céramique de la période précédente, celle du Développement régional. En effet, la peinture rouge à l'extérieur des récipients, les lèvres à section triangulaire, les bouteilles, la peinture blanche sur rouge, les incisions et les figures anthropomorphes n'apparaissent pas sur les sites tardifs de la zone étudiée. Quelques sites de Catamayo et de Catacocha renferment un matériel appartenant aux deux périodes ; nous avons interprété cela comme des occupations successives sans échange de traits culturels. D'ailleurs, notre matériel ne reflète pas le point culminant d'un processus d'évolution mais plutôt la présence de nouvelles vagues migratoires, les dernières avant l'invasion incaïque.

Les différences de répartition des types et des sous-types ont permis d'entrevoir une certaine hétérogénéité de la culture matérielle. En effet, les divers groupes connus par les Espagnols comme « Zarzas » ou « Paltas » fabriquaient des récipients qui différaient, légèrement, localement. Ainsi, la vallée du Catamayo est la seule zone où apparaissent les fonds asymétriques (Type IV). L'anse de Type III a également été retrouvée exclusivement dans cette vallée. Par contre, les récipients polypodes sont quasi inexistant dans cette zone alors qu'ils sont fréquents dans la région de Catacocha. A l'extrême est, à Cariamanga, il n'y a pas non plus de fonds du Type III. Il existe également des différences locales en ce qui concerne le décor. Cependant, la forme des lèvres, du col et les autres éléments classés et décrits sont plus ou moins uniformément répartis. Il semble donc qu'il existait à cette époque une même tradition céramique, présentant de petites variations locales. De futures recherches pourront déterminer si ces différences reflètent ou non une diversité dans l'organisation sociale.

Nous ne pourrions conclure cette étude sans nous demander d'où vinrent les « Zarzas ». L'état actuel de nos connaissances est insuffisant et ne permet pas de résoudre cet important problème. Le millénaire assigné à la période d'Intégration (du V^e au XV^e siècle ap. J.-C.), est une époque prépondérante en ce qui concerne l'évolution sociale, mais montre une perte de qualité de l'outillage. La production de la céramique doit s'adapter aux nécessités d'un accroissement démographique. Si la période précédente, celle du Développement régional,

pluralise les fonctions en attribuant au « chaman » la clef de la stratification sociale, à la période d'Intégration cette division s'accroît. On pourrait ainsi résumer schématiquement le panorama culturel connu en Equateur, pour la période d'Intégration :

La phase que l'on nomme « Milagro » (Meggers 1966 : 131) ou « Milagro Quevedo » concerne un vaste secteur des plaines côtières. Elle est associée à des groupes humains initiateurs d'une culture particulière, aux tombes très diversifiées morphologiquement, producteurs à grande échelle d'objets en métal. Les inhumations en urnes superposées à la manière d'une cheminée constituent le trait caractéristique de cette culture. Les haches de cuivre de mince épaisseur (1-2 mm) ont été fabriquées pendant cette phase, et déposées en grand nombre comme offrandes funéraires.

La Culture ou Phase Manteño, localisée à l'est des régions centrales et sud du littoral, s'est aussi distinguée par le commerce. Ses habitants développèrent les échanges à longue distance, notamment avec des populations de toute la côte péruvienne.

La Phase Atacames (Meggers 1966 : 141-142), développée à l'extrême nord de la côte, est remarquable par des constructions de terrasses de contention, édifiées par la population afin d'éviter l'érosion des terres cultivables.

Dans les provinces actuelles d'Imbabura et Pichincha, s'est épanouie la Culture « Cara » (Meggers 1966 : 146-148). La caractéristique principale de cette Phase est l'élaboration de monticules artificiels à usage résidentiel ou funéraire.

A l'extrémité septentrionale des Andes équatoriennes, la culture nommée « Negativo del Carchi » se distingue grâce à la production d'une céramique ornée de peintures négatives.

Sous le terme générique de « Puruha » (Meggers 1966 : 148-150), on a désigné le complexe culturel récent, développé dans les Andes centrales, dans le bassin de Riobamba. On constate dans cette Phase des variations stylistiques qui indiquent clairement la coexistence d'ethnies culturelles chronologiquement différenciables. Il est intéressant de noter que Jijon y Caamaño (1952 : 217-218), au cours de ses fouilles sur le site de Guano, a découvert une architecture presque urbaine. Nous ne connaissons pas grand-chose sur l'architecture de la période d'Intégration dans la sierra, et c'est pourquoi nous nous permettons de lui emprunter cette citation :

« ... la cité se compose d'un labyrinthe embrouillé de pièces basses, séparées par des doubles cloisons, sans doute de paille ; les toits sont faits avec ce même matériau ; les charpentes en tige d'agave ou de fougères arborescentes ainsi que les piliers qu'il y avait dans plusieurs pièces afin de supporter la toiture. Dans les édifices, il y avait des espaces libres servant de cours... ».

Dans le sud des Andes, dans les bassins de Cañar et de Cuenca, la Phase que l'on nomme « Cañari » était en plein développement (Meggers 1966 : 151-154). Au vu des différences de style et de qualité des récipients de céramique, on a établi la présence de deux ethnies : Cashaloma et Tacalzhapa. Les recherches archéologiques faites dans la zone cañari, en dehors de l'établissement d'une grande quantité de types céramiques, ont surtout porté sur la métallurgie et sur le commerce avec l'ensemble amazonien. Les spondyles et le sel ⁸ firent l'objet d'un commerce avec les tribus du littoral (spondyles) et de l'Amazonie (sel).

La zone orientale équatorienne reste archéologiquement peu connue. Au nord-est de la forêt amazonienne, Evans et Meggers découvrirent et étudièrent trois complexes : « Tiguacuno », « Napo » et « Cotococha » (Salvat Ed. 1977 : 215-216), situés sur les bords des rivières qui forment le système fluvial du Napo. Certaines des techniques décoratives caractéristiques de la période d'Intégration sont cependant présentes dans le piémont amazonien antérieurement à leur apparition dans la province de Loja. C'est le cas du décor de colombins apparents

⁸ U. Oberem, 1976, p. 56.

(Phase Paztaza) ⁹, des impressions circulaires sur bandes modelées sinueuses et des décors géométriques peints (Phase Cosanga) ¹⁰.

Les provinces qui forment le sud des Andes équatoriennes (Cañar, Azuay et Loja) connurent probablement un développement culturel homogène jusqu'à la fin de la période de Développement régional. La présence du spondyle à Cerro Narrio (province de Cañar) et dans la vallée du Catamayo, nous permet de supposer que les échanges se faisaient avec des villages de la côte centrale d'Equateur, limite australe de l'habitat de ce mollusque dans le Pacifique.

La céramique du sud de la province de Loja ne présente aucune similitude avec les formes cañaris ni avec la production contemporaine du nord péruvien. Les types caractéristiques du sud de Loja ne sont pas représentés non plus dans la province côtière de El Oro.

Il existe très peu d'éléments qui puissent nous servir à élucider le problème de l'origine du groupe Zarza. L'impression circulaire sur bande modelée sinueuse existe dans la Phase Cosanga déjà citée et dans la Phase « Hualavac » de Jijon y Caamaño ¹¹. Ce chercheur suppose que ce caractère fut diffusé à partir de la forêt amazonienne. La technique du décor de colombins apparents fut largement répandue dans les forêts tropicales de l'Amérique du sud. Selon R. Shady ¹², on la trouve sur des sites de la vallée de l'Utcubamba (Complexe Retema) au sud-est de notre zone d'étude ainsi que dans le bassin de Huayabamba et dans la zone de Pucallpa en Amazonie péruvienne, à une période contemporaine de la Phase Zarza entre 800 et 1200 ap. J.-C.. Certains des traits caractéristiques de notre zone d'étude semblent donc avoir connu une diffusion plus importante, tout spécialement vers l'est et le sud-est.

En l'absence de datations ¹⁴C, nous présumons que le développement du groupe culturel étudié eut lieu entre le IX^e siècle et la conquête Inca du milieu du XV^e siècle de notre ère. La filiation de ces groupes indigènes tardifs pourrait être recherchée parmi les manifestations culturelles de l'Amazonie, ce qui tendrait à conforter les hypothèses déjà émises sur la possible origine « Jivaro » du groupe Palta.

La fouille des sites dont les niveaux d'occupation ne sont pas perturbés pourrait confirmer ou rectifier nos données, qui pour le moment ne doivent être considérées que comme hypothèses, et permettre également d'attribuer aux « Zarzas » la place qui leur correspond dans l'évolution sociale de l'Equateur et de l'Homme.

BIBLIOGRAPHIE

ALMEIDA DURAN N.

- 1982 *Los « Zarzas » grupo cultural tardío del Sur de Loja*. Thèse de Doctorat. 168 p., 21 pl., 30 tableaux, 1 annexe. Facultad de Filosofía y Letras, Universidad de Cuenca. Inédite.

ATHENS J.S.

- 1980 *El proceso evolutivo en las sociedades Complejas y la ocupación del período Tardío-Cara en los Andes septentrionales del Ecuador*. Instituto Otavaleño de Antropología. Coll. Pendoneros. Otavalo.

CIEZA DE LEON P.

- 1947 (1533), *La Crónica del Perú*, Chap. LVI. In Biblioteca de Autores Españoles, T. XXVI. Historiadores Primitivos de Indias II. Ed. Atlas, Madrid.

⁹ P. Porras, 1975a, fig. 10 b-c, 12a.

¹⁰ P. Porras, 1975b, fig. 24, 26, 27 et 28.

¹¹ J. Jijon y Caamaño, 1977, p. 289.

¹² R. Shady, 1974, p. 585.

ESTRADA E., EVANS C.

- 1963 Cultural Development in Ecuador. In « *Aboriginal cultural development in Latin America* ». Smithsonian Miscellaneous Collections. Volume 146, number 1. Edited by Betty J. Meggers et Clifford Evans. Washington, p. 77-78.

GONZALEZ S.F.

- 1971 *Historia General de la República del Ecuador*. I T. Coll. Clasicos Ariel, Guayaquil.

GUFFROY J.

- 1981 *Investigaciones Arqueológicas en el Sur de la Provincia de Loja*. Publications du Banco Central del Ecuador. Imprenta Cosmos, Loja.

JARAMILLO P.M.

- 1976 *Estudio Histórico sobre Ingapirca*. Centro de Publicaciones Pontificia Universidad Catolica del Ecuador, Quito.

JEREZ F. de

- 1947 (1534), *Conquista del Perú*. In Biblioteca de Autores Españoles, T. XXVI. Historiadores Primitivos de Indias II. Editorial Atlas, Madrid.

JIJON y CAAMANO J.

- 1952 *Antropología Prehispánica del Ecuador*, Quito.

JIJON y CAAMANO G.

- 1977 Prehistoria de la provincia de Chimborazo. Annexe I de « *Puruhá Nación Guerrera* » par Silvio Luis Haro Alvear. Editora Nacional, Quito ; p. 273-293.

KAULICKE P.

- 1975 *Pandanche : Un caso del formativo en los Andes de Cajamarca*. Lima.

MURRA J.

- 1972 El control vertical de un máximo de pisos ecológicos en la economía de las sociedades andinas. In *Formaciones Económicas y Políticas del mundo andino*. Instituto de Estudios Andinos, Lima.

MEGGERS B.J.

- 1966 The Integration Period. In *Ecuador* : Chapter VI. Thames and Hudson.

NETHERLY P., HOLM O., MARCOS J., MARCA R.

- 1980 *Survey of the Arenillas Valley, El Oro Province, Ecuador*. Paper read at the 45^o Annual Meeting of the Society for American Archaeology. Philadelphia, Pennsylvania. Inédit.

OBEREM O.

- 1976 Siglo XVI, Recursos naturales en la sierra ecuatoriana ; organización social y complementaridad económica. *Actes du LVII^e Congrès International des Américanistes à Paris*. Volume IV, p. 51-64.

ORTIZ C.F.

- 1977 Anotaciones a la sección botánica y zoológica del Tomo I de la Historia del Reino de Quito por el Padre Juan de Velasco. In « *Historia del Reino de Quito en la América Meridional* », Tomo I por Juan de Velasco. Editorial de la Casa de la Cultura Ecuatoriana, Quito.

PORRAS P.

1975a El Formativo en el Valle amazónico del Ecuador : Fase Pastaza, in *Revista de la Universidad Católica*, Quito, p. 74-134.

1975b Fase Cosanga. Quito.

ROSTWOROWSKI M.

1970 Mercaderes del valle de Chincha en la época prehispánica : Un documento y unos comentarios. In *Revista Española de Antropología Americana*, Volume V, Madrid, p. 135-178.

ROUSE I.

1973 *Introducción a la Prehistoria*. Editorial Balletera, Barcelona.

SALINAS L. J. de

1954 (1572 ?), Relación y descripción de la ciudad de Loxa. In « *Documentos de la Historia de Loja y su provincia* » par Pío Jaramillo Alvarado ; Volume I, Loja, Inédit. Relación reproduite en « *Relaciones Geograficas de Indias* » par Marcos Jimenez de la Espada ed., t. II, Madrid.

SALOMON F.

1981 *Los Señores Etnicos de Quito en la época de los Incas*. Publications de l'Institut Otavaleño de Antropología. Colección Pendoneros, Otavalo.

SHADY R.

1974 Investigaciones arqueológicas en la cuenca del Utcubamba, Amazonas. *Actas del XLI Congreso Internacional de Americanistas*, Vol. III, Mexico.

SALVAT éd.

1976 *Arte Ecuatoriano*, T. I ; Gráficas Estella (Navarra), España.

SALVAT éd.

1977 *Arte Precolombino de Ecuador*. Gráficas Estella (Navarra), España.

VELASCO J. de

1977 (1789), *Historia del Reino de Quito en la América Meridional*. T. I et II. Ed. Casa de la Cultura, Quito.

ZARATE A. de

1947 (1555), *Historia del Perú*. In Biblioteca de Autores Españoles. T. XXVI. *Historiadores Primitivos de Indias II*. Ed. Atlas, Madrid.



Planche I – Période d'Intégration : A – récipient présentant un décor de colombins apparents et deux anses composées ;
 B – fragments de cols décorés de bandes modelées portant des impressions circulaires

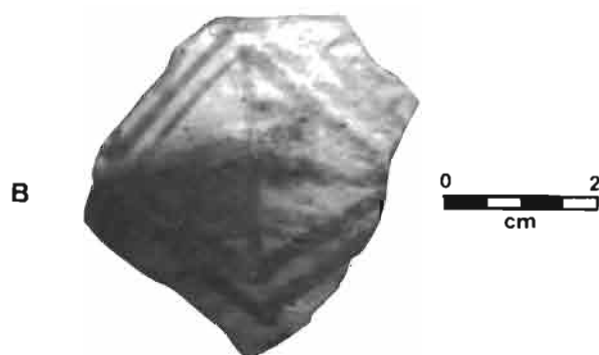


Planche 2 – Période d'Intégration : A et B – fragments de récipients
ouverts de type I, sous-type c ;
C – Type I, sous-type a

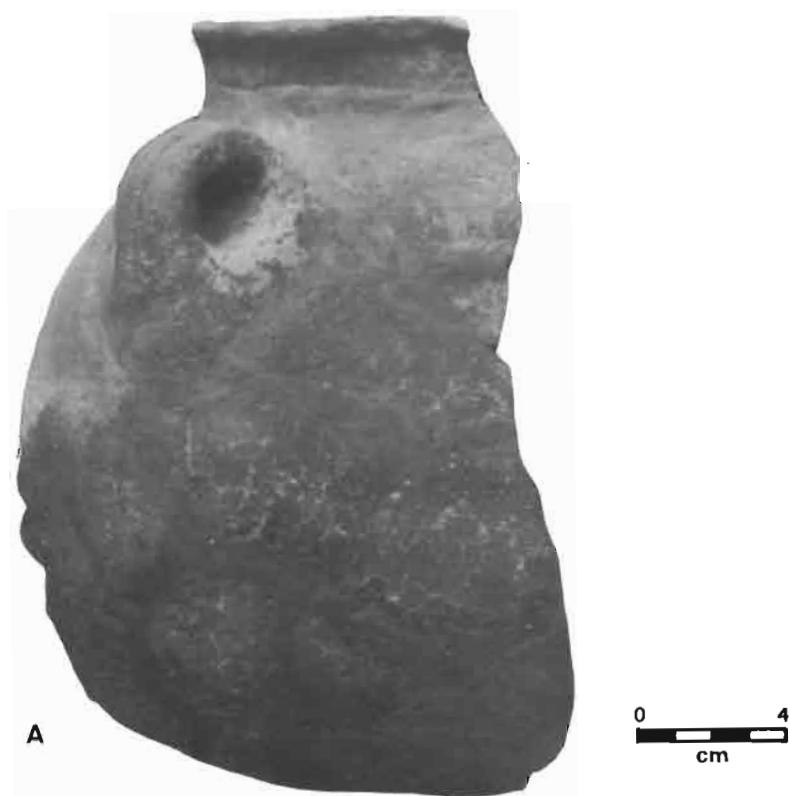


Planche 3 – Période d'Intégration : A – récipient fermé de type III
à anse composée ; B – fond de récipient composé

CHAPITRE VIII

LES GROUPES ETHNIQUES PREHISPANQUES SELON LES SOURCES ETHNOHISTORIQUES ¹

Chantal CAILLAVET

Il est toujours malaisé, en se fiant aux sources ethnohistoriques, de démêler l'incaïque du préincaïque dans les territoires conquis par les Espagnols. Leurs témoignages (ceux des chroniqueurs mais aussi tous ceux que renferme la documentation de l'administration coloniale) omettent souvent de distinguer cultures autochtones et impositions incas, car la coupure significative pour eux, est celle qui sépare le passé préhispanique global de la colonisation espagnole. L'excès inverse existe aussi chez quelques témoins plus curieux du passé américain, c'est-à-dire la tendance à opposer trop nettement et de façon systématique, la « barbarie » des indiens autochtones à l'œuvre « civilisatrice » des occupants incas.

En ce qui concerne les Andes Septentrionales – et dans le cadre de cet article, le sud de l'Equateur –, la confusion s'explique, de plus, par la précipitation des événements en quelques décennies : si les armées de Huayna Capac entérinent, à la fin du XV^e siècle, la conquête réalisée par Tupac Yupanqui, dès 1532 les Espagnols sont à Tumbez et colonisent définitivement Loja et sa région, à la fin des guerres civiles vers 1550.

Tout en faisant preuve de prudence quant à l'utilisation des chroniqueurs (que nous corroborons par celle de sources administratives anciennes moins sujettes à déformation), nous pensons pouvoir proposer un tableau des groupes autochtones du sud de l'Equateur, à la fin de la période d'Intégration, et analyser la portée de la colonisation inca.

I LES GROUPES ETHNIQUES DU SUD DE L'EQUATEUR ET LEUR DISTRIBUTION GEOGRAPHIQUE

On ne peut essayer de comprendre le peuplement du sud de l'Equateur sans rappeler la singularité des conditions géographiques et climatiques de la région, qui, à elles seules, peuvent être responsables de certaines caractéristiques culturelles de ses habitants ². L'évasement des Andes en une zone montagneuse plus basse et en transition plus douce vers

¹ Cette recherche a été réalisée dans le cadre d'un projet interdisciplinaire de l'Institut français d'études andines portant sur la région de Loja en Equateur. Nous remercions les archéologues participant à ce projet, N. Almeida, J. Guffroy et P. Lecoq, pour les amicales discussions où ils nous ont fait part de leurs recherches (cf. le Bulletin de l'IFEA, t. 11, n^{os} 3-4. Paris. Lima). 1982. Pour l'étude des rapports entre hautes terres et piémonts amazoniens, nous renvoyons au travail de A.C. Taylor-Descola : « Le versant oriental des Andes Septentrionales : des Bracamoros aux Quijos » dans *L'Inca, l'Espagnol et les sauvages*. – Recherche sur les civilisations, ADPF. Paris, 1986.

² Nous renvoyons aux travaux de T. Wolf (1892) *Geografía y geología del Ecuador*. – Ed. Casa de la Cultura ecuatoriana. Quito. 1975 ; P. Jaramillo Alvarado *Historia de Loja y su provincia*. – Ed. Casa de la Cultura ecuatoriana. Quito. 1955 ; J.-P. Deler *Genèse de l'espace équatorien. Essai sur le territoire et la formation de l'Etat National*. – IFEA. Ed. ADPF. Paris. 1981.

l'ouest et l'est, constitue une rupture nette du couloir interandin au nord : donc à ce niveau, une interruption aussi dans le type même de la colonisation inca. De plus, le morcellement topographique et un climat moins rigoureux et moins contrasté, expliquent aussi l'occupation du sol par des groupes ethniques plus indépendants les uns des autres aussi bien du point de vue politique qu'économique. Remarquons que l'excellent observateur Cieza de León³ propose la même analyse pour la région de Popayán et celle de Loja qui englobent l'Équateur au nord et au sud : il explique le bellicisme de leurs habitants par les conditions écologiques : un climat tempéré, des terres fertiles et une géographie complexe leur permettent d'échapper aux conquérants – qu'ils soient Incas ou Espagnols – en allant tout simplement s'installer ailleurs. Leur organisation sociale et politique est adaptée à ce milieu : il s'agit de petits groupes très mobiles, acéphales (« behetrías ») ou de chefferies peu complexes.

Pour les conquérants espagnols, la province de Loja est celle des Indiens Paltas. Ils distinguent trois ensembles bien différenciés, les Cañaris au nord dans le couloir interandin et les hautes terres, puis les Paltas pour l'ensemble de la montagne méridionale, et à l'est, passée la Cordillère occidentale, les Pacamoros occupant l'Amazonie : avec une gradation allant de civilisation à barbarie, les Cañaris étant fortement incaïsés, les Paltas beaucoup moins et les Pacamoros jamais conquis par les Incas.

Cieza de León, qui suit le chemin inca en 1547, passe directement du territoire Cañar à celui des Paltas, et semble en indiquer le commencement à « la naissance du fleuve de Túmbez », matérialisé par des constructions incas⁴. Il pourrait s'agir de la zone de Saraguro qui marquerait la limite nord du territoire Palta. Remarquons même que selon la chronique de Cabello Valboa, les Saraguros sont inclus dans les Paltas puisqu'il écrit que les Paltas retranchés dans des forteresses dans les montagnes de Saraguro résistèrent durement aux troupes incas de Tupac Yupanqui⁵.

À l'ouest, la frontière n'est pas clairement définie avec les populations côtières mais celles-ci, installées dans l'île de la Puná et à Túmbez, semblent se cantonner à la côte elle-même et ne pas occuper l'arrière-pays. La limite ouest du peuplement Palta atteindrait Zaruma. Au sud, le fleuve Calvas servirait de frontière et à l'est la Cordillère séparerait le peuplement Palta des groupes ethniques amazoniens, quoiqu'on puisse retrouver une enclave Palta assez profondément à l'est (cf. ci-dessous).

Les Paltas laissent aux Espagnols le souvenir de populations belliqueuses, difficiles à conquérir : en 1545, Pedro de Cieza (qui sera un des notables de la ville de Loja), venant de Túmbez, traverse le pays Palta insoumis pour rejoindre le vice-roi à Quito : « et de là, il s'en fut en pays de guerre, en compagnie dudit Vela Nuñez, à travers la province des Paltas, rejoindre à Quito ledit vice-roi »⁶. Le conquérant Salinas Loyola, à la même époque, évoque « la conquête de la province des Paltas », difficile de par l'hostilité de leurs habitants⁷. Un autre conquérant précise que les Paltas sont des montagnards, ce qui correspond bien à l'ensemble du territoire délimité ci-dessus⁸.

³ *La crónica del Perú*. BAE. T. 26. Atlas. Madrid. 1947 ; pp. 366 et 409-410.

⁴ *Ibid.* p. 409.

⁵ *Miscelánea Antártica* (1576-1586). Universidad de S. Marcos. Lima. 1950. p. 320 : « Topa Ynga... pasó a Cusibamba (= Loja) y venció a los Paltas con muertes de muchos que se le hicieron fuertes en las asperezas de Saraguro. » (« Topa Ynga... passa à Cusibamba (= Loja) et vainquit les Paltas en en tuant beaucoup qui s'étaient retranchés dans des forteresses, dans les montagnes escarpées de Saraguro. »)

⁶ AGI/S Audiencia de Quito, 20 : Probanza de Pedro de Cieza. 1561 : « y de allí fue por tierra de guerra en compañía del dicho Vela Nuñez por la provincia de los Paltas a se juntar en Quito con el dicho visorrey ».

⁷ AGI/S Patronato 113. R7. Probanza de J. de Salinas. Lima, 8 de mayo de 1565 : f Iv et 9r/v : « por estar las dichas provincias por conquistar e ser los yndios naturales della muy guerreros e yndomitos ». (« parce que lesdites provinces ne sont pas conquises et que les indiens natifs sont guerriers et irréductibles ».)

⁸ AGI/S Patronato 99. R4. Probanza de Diego de Arcos. 1555. f.Ir : « que tenía todos los yndios de la sierra paltas alçados ». (« car tous les indiens de la montagne, les Paltas, s'étaient rebellés ».)

Mais si le terme Paltas désigne bien les indiens de ce qui deviendra la province coloniale de Loja, nous pensons qu'il s'agit d'un nom générique qui regroupe un ensemble d'ethnies différentes correspondant à plusieurs chefferies. En effet, les mêmes sources (chroniques et preuves de services de conquérants) qui nous parlent des Paltas, sont parfois amenées à être plus précises dans leurs descriptions et évoquent alors des groupes indiens aux noms différents qu'ils localisent dans cette même « province des Paltas ». Malgré l'imprécision de leurs commentaires, essayons de tirer au clair leur localisation géographique.

Parmi les sources les plus anciennes et dignes de foi, on trouve plusieurs références aux indiens de Chaparra. Selon Cieza de León, ils rançonnent les voyageurs qui passent sur la route royale, c'est-à-dire inca ⁹. Un conquérant évoque la conquête de « la province de Chaparra qui se trouve chez les Paltas et d'autres soldats étaient en train de conquérir les naturels de ce pays-là » ¹⁰. Nous pensons que ce groupe peut se localiser à la limite sud de Saraguro, sur le passage d'un axe inca – comme le signale Cieza de León, déjà cité – entre Tumbes et Saraguro ; il se trouve en effet à la frontière des groupes de Cañaribamba selon ce témoignage : « s'ils savent que ledit Ginés Hernandez... partit servir Sa Magesté avec le percepteur Pedro Martin Montanero qui allait pacifier la province de Cañaribamba... dont les naturels s'étaient rebellés parce que, à cette époque-là, les indiens de la province de Chaparra et de Viriayanca qui étaient voisins et maintenant appartiennent à la juridiction de la ville de Loja, avaient tué de nombreux marchands espagnols et leur avaient dérobé tout ce qu'ils transportaient depuis la côte de Tumbes jusqu'à la ville de Quito, car c'était à ladite époque le chemin royal » ¹¹. Un autre document de 1566 confirme cette localisation au nord du territoire Palta : l'attribution aux franciscains de Loja des paroisses indiennes à catéchiser, leur confie un ensemble d'ethnies situées au nord et parmi lesquelles celle de Chaparra ¹².

Le groupe Garrochamba qui, selon Cieza de León, menaçait tout autant que celui de Chaparra la sécurité de la route royale (cf. ci-dessus), nous est attesté par des relations plus tardives : il se trouve à mi-chemin entre Loja et Zamora. Ses indiens en 1592 sont obligés de travailler aux mines de Zaruma (cf. photo I) ¹³.

Enfin, nous apprenons l'existence d'un groupe indien tout aussi belliqueux, comme le soulignent les états de service que présente un chef ethnique Cañar dont le père a participé, aux côtés des Espagnols, à la « pacification des Bracamoros Paltas et Yaznes », groupe qu'il situe « au-delà de Zaruma », c'est-à-dire à l'ouest : ils feraient donc la transition avec les groupes côtiers ¹⁴.

⁹ *Op. cit.* p. 411 : « porque los españoles que caminaban por el camino real para ir al Quito y a otras partes corrian riesgo de los indios de Carrochamba y de Chaparra se fundo esta ciudad. » (= Loja) (« c'est parce que les Espagnols qui passaient par le chemin royal et autres lieux encouraient des risques à cause des indiens de Carrochamba et de Chaparra, que l'on fonda cette ville. »)

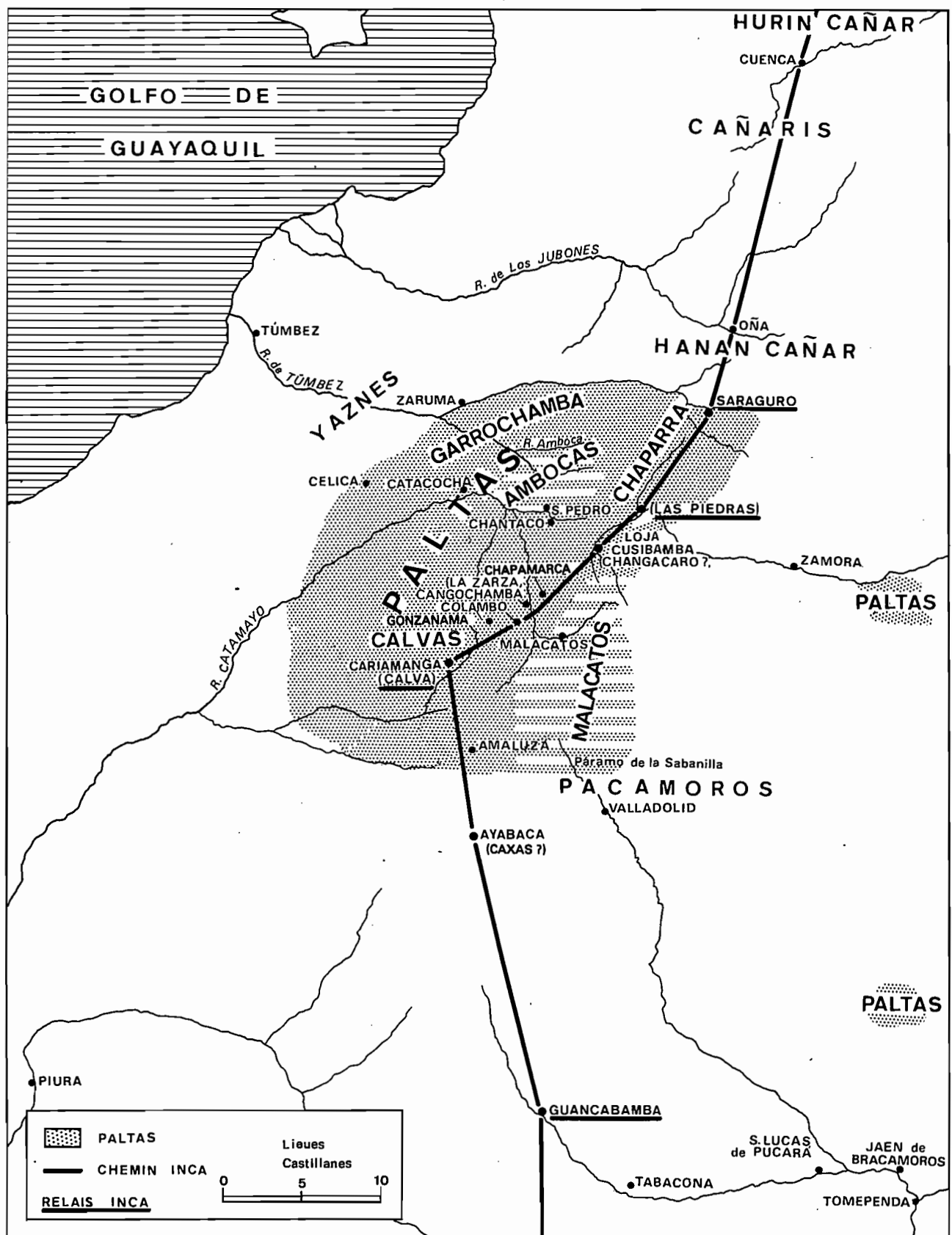
¹⁰ AGI/S Patronato 116.R.6 Probanza de Alonso de Cabrera. Quito. 27 de agosto 1569 ; f. 18r : « la provincia de Chaparra que es en los Paltas y otros soldados estaban conquistando los naturales de aquella tierra ».

¹¹ AGI/S Patronato 112.R8. « Informacion de los meritos y servicios de Gines Hernandez... » Zamora de Yaguarzongo. 14 febrero 1564.f.7r : « si saben quel dicho Ginés Hernández... salio a servir a su Magestad con el factor Pedro Martin Montanero que iba a apaciguar la provincia de Cañaribamba... en la cual estaban rebelados los naturales porque en aquella sazón los indios de la provincia de Chaparra y de Viriayanca que eran *comarcanos* y agora son de la jurisdiccion de la ciudad de Loja habian muerto muchos españoles mercaderes y les habian robado cuanto traian desde la costa de Tumbes a la ciudad de Quito que era en aquella sazón camino real ».

¹² AF/Q. Leg. 7. n° 13, f. 10r. 3 junio 1564 « por la presente nombro y señalo para la dotrina de naturales de Amboca y Çaraguro y Chaparra y Auca con todos sus anejos. » (« par la présente je nomme et désigne pour la catéchèse des naturels d'Amboca et Çaraguro et Chaparra et Auca et tous ses hameaux. »)

¹³ RGI p. 315 et 321 : « La primera jornada saliendo de Zaruma se duerme en el otro rio ; la segunda en Garruchamba pueblo de indios pequeño y la tercera en el Catamayo y la cuarta se llega a Loxa. » (« Pour la première étape, on sort de Zaruma et on dort à l'autre rivière ; la deuxième à Garruchamba petit village d'indiens et la troisième au Catamayo et la quatrième on arrive à Loja. »)

¹⁴ *Probanza de D. Joan Bistancela*. – 1594. Cuaderno Guapondelig n° 1. Quito. 1976. p. 11 et 23 : « se halló el dicho D. Diego Vilchumlay en las conquistas de los Paltas Bracamoros e indios de Yazne que es adelante de Çaruma. » (« ledit Don Diego Vilchumlay a pris part aux guerres de conquête des Paltas Bracamoros et Indiens de Yazne qui sont au-delà de Çaruma. »)



Les conquérants espagnols ne semblent pas s'être embarrassés de subtilités linguistiques pour désigner et reconnaître les ethnies locales : on doit conclure des documents qu'ils appliquent indifféremment un même terme à une ethnie ou à son aire géographique (baptisée généralement « province ») ainsi qu'à son cacique qui se confond pour eux avec l'ethnie elle-même. Dans l'exemple suivant, un titre d'*encomienda*, confiée à la veuve d'Alonso de Mercadillo, fondateur de Loja, précise qu'elle a autorité sur « dans les confins de la ville de Loja, le *repartimiento* et indiens de Garrochamba dont le chef est Don Diego Caro, et les indiens de la vallée de Changacaro tout contre ladite ville de Loxa dont Chungacaro fut le chef »¹⁵. Or nous trouvons des renseignements sur ce chef ethnique, dont la capture par les Espagnols entraîne la pacification de tous les indiens Paltas. Celui-ci est présenté par les Espagnols comme le plus important cacique de la vallée mais aussi comme un chef suprême des Paltas, ce qui suggère l'existence d'une alliance d'ethnies locales, qui en temps de guerre (le terme « capitaine » le prouve), reconnaissent l'autorité du même chef. Celui-ci nargue les Espagnols depuis une hauteur fortifiée, mais le texte ne permet pas d'affirmer qu'elle domine « la vallée de Chungacaro », que l'on semble pouvoir identifier comme la vallée de Loja, aujourd'hui San Juan del Valle¹⁶.

Il est une autre vallée qu'il est très intéressant (cf. ci-dessous) de localiser, celle de Cangochamba où fut établie la première fondation de Loja (alors nommée La Zarza) par Alonso de Mercadillo, sur ordre de Gonzalo Pizarro au tout début des guerres civiles, vers 1546. Salinas Loyola¹⁷ explique le transfert à l'actuelle vallée de Loja pour des raisons écologiques : « On l'avait tout d'abord fondée dans un autre emplacement et vallée qui est ladite Cangochamba, mais parce que c'était un pays quelque peu chaud et point aussi fertile que la vallée où elle se trouve aujourd'hui, on la déplaça et la reconstruisit dans celle-ci ». Le témoignage antérieur d'un autre conquérant confirme ces deux fondations : « j'ai aidé à fonder et maintenir dans lesdites provinces, dans la vallée de Cangochamba un bourg d'Espagnols. » « Ensuite il vit que l'on déplaça ledit bourg au bourg de Cusibamba parce qu'il était plus commode et convenait mieux aux naturels »¹⁸. Les avis des historiens équatoriens divergent quant à l'identification de la vallée chaude qui a pu abriter cette fondation éphémère : celle du Catamayo ou celle de Malacatos¹⁹. En fait, sur la base d'un document d'archives, nous proposons une localisation différente pour cette vallée de Cangochamba. Il s'agit d'un extrait d'un livre de Cabildo de Loja de 1561 : le greffier certifie qu'un certain Cristobal Rodriguez a reçu des terres « dans la vallée du Catamayo... chemin de Calva, au-delà de la rivière Catamayo », pour y planter du blé et du maïs. En 1564, ses titres de propriété sont entérinés

¹⁵ AGI/S. Justicia 672. El Fiscal con Alonso de Aguilar sobre la posesion de los indios de Garuchamba. Quito. 1564 : « en terminos de la ciudad de Loxa el repartimiento, e yndios de Garruchamba de que es cacique D. Diego Caro y los yndios del valle de Changacaro junto a la dicha ciudad de Loxa de que fue cacique Chungacaro ».

¹⁶ AGI/S Patronato 135. RI. Probanza de Baltasar Calderon. Lima. 1573 ; f. 7r : « y este testigo se hallo con el dicho Baltasar Calderon en la toma de un cacique llamado Chungacaro que decian aver sido *capitan de todos aquellos Paltas y sus provincias*. » ; f. IIv : « estando toda la tierra alçada y muy apretados los españoles una noche subio en un cerro muy alto donde estava fortificado un cacique que se llamaba Chungacaro... » ; f. 15r : « avia preso al cacique principal de aquel valle ». (« et ce témoin a pris part, avec ledit Baltasar Calderon, à la capture d'un chef appelé Chungacaro, que l'on disait le capitaine de tous ces Paltas et leurs provinces. » ; « tout le pays était rebellé et les Espagnols en mauvaise posture, lorsqu'une nuit, il escalada une très haute montagne où se trouvait dans une place forte un chef qui s'appelait Chungacaro » ; « il avait capturé le chef principal de cette vallée. »)

¹⁷ RGI, p. 296. « Primero se había poblado en otro asiento y valle que es dicho Cangochamba y por ser tierra *algo* caliente (= quelque peu chaude) y no tan fertil como el valle donde agora está se mudó y reidificó en él. »

¹⁸ AGI/S Audiencia de Lima 152. « Probanza de Hernando de Barahona. Zamora de los Alcaldes. 9 jullio 1568 : « ayudé a poblar e sustentar en las dichas provincias » (= « las provincias de los Paltas ») en el valle de Cangochamba un pueblo de españoles. » « Despues vido que se mudo el dicho pueblo al pueblo de Cusibamba por ser pueblo mas comodo y conveniente para los naturales. »

¹⁹ J.M. Vargas *Historia del Ecuador*. – Ed. de la Univ. Católica. Quito, 1977, p. 104 ; et A. Anda Aguirre *El Adelantado D. Juan de Salinas Loyola*... Ed. Casa de la Cultura. Quito. 1980 ; p. 60-61.

grâce à une inspection officielle des terres qui sont décrites avec précision. En 1573 nous apprenons qu'il a renoncé à ces terres en échange d'autres propriétés dans la vallée même de Loja. Enfin en 1574, il redemande ses premières terres, dont il redonne une description qui concorde avec celle de 1564²⁰. Un autre document confirme aussi que Cangochamba appartient à la province de Calva en 1561 le Vice-Roi Marquis de Cañette distribue une encomienda et confie « dans la province de Calva, le chef Santiago de Cangochamba »²¹. D'après cette description, ces terres de Cangochamba se situent entre le Gonzanamá autochtone (avant réduction coloniale) et Chapamarca (attesté dans la carte de 1750 de Maldonado) : il s'agit de la haute vallée du Catamayo, de la portion correspondant aujourd'hui à la rivière « Chinguillamaca », en amont du Catamayo et en aval du Solanda²². A 1400 m d'altitude, c'est bien une vallée plus chaude que celle de la Loja actuelle.

La province de Calvas est souvent citée dans les documents, celle donc qui s'étend « au-delà du Catamayo » (cf. citation ci-dessus) quand on vient de la Loja coloniale,

²⁰ ACS/L. « Hordinario entre Antonio Tamayo por sí y sus hermanos y Juan Rodriguez de la Motta sobre unas tierras. 1640 » : f.3r : « cuarenta fanegadas de tierra en el valle del Catamayo según parece en un cavildo que parece averse fecho en esta ciudad en 25 dias del mes de septiembre de 1561 »... « veinte fanegas de trigo de sembradura y veinte de mais que es camino de Calva pasado el rio del Catamayo adelante... »

f.7v : 1564 : « en la parte dicha que es por cima de donde esta un platanal que se dixo ser de un yndio llamado Gaspar Cango atravesando la dicha quebrada hasta un cerro a modo de pucara de tierra blanca... y siguio midiendo por una quebrada seca abaxo hasta llegar al camino real de Lima.. »

f.10v : Cédula Real de Philippe II, 1573 : « haciendo él dexación de cien fanegas de tierras que tenia en Cangochamba siete leguas desta dicha ciudad (= Loja) se le diesen cinquenta fanegas y tierra para una huerta cerca desa ciudad.. »

f.4r : Copia del 8 de octubre de 1574 : « yo tenia por merced deste cavildo en el valle de Cangochamba cien fanegadas de tierras y mas una huerta y en este camino de los Malacatos un asiento de una estancia e yo hize dejacion de todo ello porque me hiziesen merced en el valle de esta cibdad de cinquenta quadras... e yo por no tener pleito porque son amigos e pedido por muchas vezes que se me haga merced de darme alla hazia el Catamayo las cien fanegadas de tierra y la huerta que yo avia dexado y aseme respondido que lo yvan a ver y ello es muy lejos que son siete leguas de esta ciudad y asi ninguno no quiere yr allá. »... « y digo que el asiento de la estancia es siete leguas desta ciudad poco mas o menos en una quebrada de tierra yunga que esta frontero de la poblacion de los yndios de Gonçanamá y cerca de un camino que por allí llegan los propios yndios al pueblo y las tierras están en otra quebrada que esta mas aca casi una legua hazia Chapamarca a de correr la tierra el rio arriba a mano izquierda la mayor parte de ella... junto a un pucara de tierra alta blanca que allí está... »

(« quarante arpents de terre dans la vallée du Catamayo selon un conseil municipal qui semble s'être tenu dans cette ville le 25 septembre 1561 »... « vingt arpents de semence de blé et vingt de maïs, c'est sur le chemin de Calva, après avoir traversé la rivière Catamayo au-delà. »

« dans ladite partie, qui est au-dessus de la bananeraie qui appartient à un indien appelé Gaspar Cango, en traversant ladite rivière jusqu'à une hauteur qui ressemble à un pucara (= forteresse) de terre blanche... et il poursuivit son arpentage en descendant par un ravin asséché jusqu'à arriver au chemin royal de Lima. »

« qu'il renonçait à cent arpents de terres qu'il possédait à Cangochamba, à sept lieues de ladite ville, et qu'on lui donnât cinquante arpents et de la terre pour un verger près de cette ville. »

« je possédais par faveur de cette ville, dans la vallée de Cangochamba, cent arpents de terres ainsi qu'un verger et sur ce chemin de Malacatos, l'emplacement d'une pâture et j'ai renoncé à tout cela pour que l'on m'accorde dans la vallée de cette ville, cinquante quadras (hectares, environ)... et moi, pour ne pas entrer en chicanes, parce qu'il s'agit d'amis, j'ai demandé à plusieurs reprises que l'on me redonne, là-bas, vers le Catamayo, les cent arpents de terre et le verger auxquels j'avais renoncé, et on m'a répondu qu'on s'en occupait, mais comme c'est très loin, car c'est à sept lieues de cette ville, personne ne veut y aller »... « et je dis que l'emplacement de la pâture est à environ sept lieues de cette ville dans une vallée de terre chaude qui est en face du village des indiens de Gonçanamá et près d'un chemin par où passent ces mêmes indiens pour gagner leur village et les terres sont dans une autre vallée qui est, de ce côté-ci, presque une lieue vers Chapamarca... et la majeure partie de la terre s'étend en remontant la rivière à main gauche... près d'une forteresse de terre, haute, blanche qui se trouve là. »)

J'ai donné le texte de ce document car il semble être le même que celui utilisé par A. Anda Aguirre pour conclure que Cangochamba était dans la vallée de Malacatos. Quoiqu'il n'en précise pas la provenance, la chance m'a permis de trouver ce document à la Corte Superior de Justicia de Loja, mais à mon avis, il ne peut être interprété comme il le fait : au contraire, Malacatos et Cangochamba sont clairement deux endroits différents. Si on lit avec attention tout ce litige foncier en reclassant dans l'ordre chronologique tous les documents qu'il renferme, le texte retrouve sa cohérence.

²¹ AGI/S, Audiencia de Quito, 20. Probanza de Pedro de Cianca. 1561 : « en la provincia de Calva el principal Santiago de Cangochamba » ; cf. aussi l'encomienda reçue par Hernando de Cárdenas « Calva-Cango-Chamba » (sic) in RAH/M. Colección Muñoz, Tomo 47. A/92. f.70v.

²² Cartes topographiques de l'IGM. Carte 1:50 000. Nambacola CT.NVII.BI.3781.IV ; on trouve aujourd'hui une référence à une hacienda Chapamarca, au nord d'El Tambo.

c'est-à-dire rive gauche du Catamayo : c'est bien celle de Gonzanamá, de Cariamanga, de Colambo, une zone très accidentée irriguée par le Pindo et le Catamayo. En 1588, un officier royal qui inspecte la province de Loja « ordonna que Julian de la Rua *encomendero* des indiens de la province de Calva fit regrouper en villages les indiens de ladite province de Calvas dans les six mois ». Les indiens de Colambo et Changaimina doivent rejoindre le village de Gonzanamá, ceux de Tacamoros le village d'Otuana, et ceux de Nongora le village de Sosoranga ²³. Ce document qui nous donne des indications sur l'habitat autochtone de plusieurs groupes indiens nous précise aussi les limites géographiques de la province de Calvas : au sud-ouest, Otuaana, Sosoranga et Tacamoros, et donc la rivière Calvas comme délimitation probable d'un territoire. Dans ce même document, apparaissent de nombreux indiens appelés « Calva », en particulier dans la vallée d'Amaluza, qui dépendent du cacique de Cariamanga. Amaluza serait donc la limite sud-est du territoire Calva (cf. photo II) ²⁴.

Malacatos semble par contre considéré comme un ensemble distinct où réside un autre groupe ethnique : dès 1548, un conquérant qui, pendant les guerres civiles, prit cause pour le roi, perd pour cela une bonne partie de ses *encomiendas* du sud de l'Audience ²⁵ : « alors que j'avais les indiens de Calva et Amboca et les Malacatos et Anama, Gonzalo Piçarro parce qu'il ne me tenait pas pour son ami, m'en enleva la plupart et ne me laissa que ceux de Calva ». Or selon un autre témoignage de 1550, les Malacatos, voisins des Paltas, parlent une langue très semblable à celle des Xíbaros : « Une fois passée la rivière, je me remis à marcher et deux lieues plus loin, je trouvai une hutte d'indiens où l'on s'empara de quelques indiennes dont la langue et le parler étaient comme ceux des Malacatos qui sont à côté des Paltas, parce que les indiens qui m'accompagnaient, les comprenaient. Ils me dirent que l'on appelait ce pays, Xíbaro » ²⁶. Dans sa relation de Loja de 1571, Salinas Loyola classe les groupes ethniques de la province en trois : Cañaris, Paltas et Malacatos, en utilisant comme critère principal la langue. Or celle des Paltas et Malacatos est pratiquement la même : « car ces deux dernières, quoique quelque peu différentes, sont comprises par les uns et les autres ». Puis quand il évoque les autres traits culturels (coutumes, vêtements, caractère), il n'oppose plus que deux groupes ou deux « nations », les Cañaris aux Paltas. Il assimile donc implicitement Malacatos et Paltas ²⁷. Rappelons que Jijón y Caamaño considère que la langue Palta est bien la dénomination historique de la langue « Jívaro » qui s'est conservée en Amazonie ²⁸. Dans la mesure où nous ne disposons pas de témoignages historiques sur la langue Palta, une étude linguistique s'avère difficile, quoique les toponymes de la province de Loja pourraient en fournir un élément : ceux terminés en -namá et -numa abondent.

En ce qui concerne les groupes orientaux établis dans les piémonts amazoniens, les relations sur Zamora citent de nombreux groupes indiens, assez éloignés les uns des autres, qui parlent trois types de langues (rabona, xiroa et bolona) ²⁹. Mais il semble exister aussi une

²³ ANH/Q. Indígenas 22. Doc. 6-11-1697. f.26r : « mando que Julian de la Rua encomendero de los indios de la provincia de Calvas hiciese reducir y poblar los indios de la dicha provincia dentro de seis meses ».

²⁴ Voir aussi ANH/Q. Cacicazgos 11. Loja Doc. 1787.

²⁵ AGI/S Audiencia de Lima 204. Probanza de D. Juan de Salinas. Cuzco. 1548 : « teniendo yo los yndios de Calva e Amboca e los Malacatos e Anama Gonzalo Piçarro por no me tener por su amigo me quito la mayor parte dellos e me dexo solos los de Calva » ; et aussi AF/Q leg.7. n° 13. f.5v : les franciscains qui s'installent à Loja se voient confier « la dotrina de los naturales de la provincia de Amboca y Calba y de Malacatos. » (« la paroisse des naturels de la province d'Amboca et Calba et Malacatos ».)

²⁶ RGI p. 174. « despues de pasado el rio (= Paute) torné a marchar e dos leguas de alli allé un bohio de indios en el cual se tomaron ciertas indias que la lengua y habla dellas era como la de los malacatos que estan cabe los Paltas, porque unos indios que iban consigo (pour « conmigo ») las entendian. Dijeronme que se decia aquella tierra Xíbaro... »

²⁷ *Ibid.*, p. 301 : « questas dos ultimas aunque difieren algo se entienden ».

²⁸ *El Ecuador interandino y occidental*. Tomo II. Quito. 1950. pp. 45-48 ; AC Taylor et P Descola : « El conjunto Jívaro en los comienzos de la conquista española del alta Amazonas » *Bulletin de l'IFEA*.X-3-4. 1981. Paris. Lima. pp. 7-54.

²⁹ RGI p. 136.

enclave d'un groupe de langue Palta, constituée par quatre « villages » (Gonzaval, Turocapi, Yunchique et Capolanga), séparés seulement d'une à deux lieues les uns des autres ³⁰. Or à la différence des groupes alentour, qui occupent un milieu très chaud et humide, terre d'abondance, on nous dit que les autochtones Paltas occupent une zone d'altitude, froide et peu fertile. Par ailleurs, ils se distinguent aussi de leurs voisins, par un taux de mortalité infantile bien moindre, que l'on peut peut-être considérer comme un trait culturel (politique nataliste ?) ³¹.

Une autre enclave Palta est signalée dans la province de Xoroca, terre montagneuse au nord-est de Jaén de Bracamoros ³².

Pour bien comprendre le témoignage de Cieza de León, il faut réaliser qu'il n'a connu, lors de son passage par le sud de l'Audience de Quito, que la première fondation de Loja, c'est-à-dire La Zarza, que nous avons localisée dans la haute vallée du Catamayo ³³. Pendant les guerres civiles, seule existe la première fondation ³⁴. Certes, quand Cieza écrit sa chronique, après l'intermède des guerres civiles, il évoque cette deuxième fondation, mais le texte de son récit, et en particulier le contexte géographique, sont à comprendre dans le cadre de son passage en 1547, quand il part rejoindre les troupes royalistes du Président La Gasca à Tumbes. Cette mise au point éclaire une expression intéressante de sa chronique : au sujet de Loja (La Zarza) dans la vallée de Cangochamba, il écrit : « Le site de la ville est le meilleur et le plus convenable que l'on ait pu lui donner, de manière à être en bordure de la province », c'est-à-dire située stratégiquement aux confins de la province, à la limite de plusieurs territoires ethniques, puisque le Catamayo joue le rôle de frontière ⁽³⁵⁾. Mais ces deux groupes voisins, « de part et d'autre » de Loja, sont culturellement très comparables et ne se différencient que par leur coiffure : « De part et d'autre du lieu où est fondée cette ville de Loja, il y a de nombreux endroits très peuplés, et les naturels possèdent et observent presque les mêmes coutumes dont usent leurs voisins ; et de manière à se reconnaître, ils portent sur la tête, leurs « llautos » (Quichua) ou liens » ^{35bis}.

II LES TERRITOIRES DES GROUPES AUTOCHTONES : HABITAT ET MILIEU NATUREL

Nous ne traiterons pas ici de l'ensemble des traits culturels des groupes locaux, car nous ne ferions que reprendre les descriptions fournies par les Relations Géographiques des Indes (cf. sources) qui constituent la seule source d'ailleurs bien connue à ce sujet. Ce qu'elles rapportent sur les coutumes et croyances religieuses rend compte, à notre avis, de cette distinction simpliste et préjugée entre barbares peu incaïsés et groupes qui ont atteint un degré supérieur de civilisation grâce à la domination incaïque.

³⁰ Remarquer qu'il existe un lieu-dit Gonzaval en pays Palta, près du Catamayo.

³¹ RGI p. 140-142.

³² *Ibid* p. 142.

³³ *Op. cit.* p. 410 : « la ciudad de Loja (que es la que tambien nombran la Zarza) ». (« la ville de Loja (qui est celle que l'on appelle aussi la Zarza) ».)

³⁴ AGI/S. Patronato 135.R I. Un conquérant, compagnon de Mercadillo, qui vit les guerres civiles depuis la première Loja : « f.7v. » « el dicho capitan Mercadillo.. y todos los de su compañía baxaron a la ciudad de Loxa que entonces se llamaya la Çarza... » (« l'edit capitaine Mercadillo... et tous ceux de sa compagnie descendirent à la ville de Loxa qui s'appelait alors la Çarza.. »)

³⁵ *Op. cit.* p. 411. « El sitio de la ciudad es el mejor y mas conveniente que se le pudo dar, para estar en comarca de la provincia ».

^{35 bis} *Ibid* p. 410 : « A una parte y a otra de donde esta fundada esta ciudad de Loja hay muchas y muy grandes poblaciones, y los naturales dellas casi guardan y tienen las mismas costumbres que usan sus comarcanos ; y para ser conocidos tienen sus llautos o ligaduras en las cabezas.

Mais s'il est bien un trait commun à tous ces groupes Paltas, c'est cette organisation politique indépendante, de groupes voisins, quoique numériquement importants. (cf. Cieza, citation ci-dessus). Cela signifie aussi une autosuffisance alimentaire qui s'explique bien par la géographie morcelée de la région et par les conditions climatiques : les indigènes ont pu mettre en valeur des paliers écologiques différents, très variés et tous accessibles aisément pour un même groupe, puisque dans un territoire d'ampleur limitée, on trouve des fonds de vallée chauds, des versants exposés aux pluies et protégés du froid. Mais l'habitat peut être installé dans des terres froides d'altitude, plus saines. C'est ce qui ressort de plusieurs notations dans les documents (cf. les enclaves Paltas déjà citées dans l'Oriente, et la zone de Jaén), en particulier de l'examen attentif des descriptions de terres à l'époque coloniale. Nous avons déjà donné un exemple de cette distribution de l'habitat et des plantations indigènes par la publication de cartes et croquis qui accompagnent les litiges fonciers dans les archives coloniales ³⁶ : en plein pays Calva, les indiens protestent contre la politique coloniale de regroupements de population indienne (« reducciones ») et l'ordre qui leur est donné de s'installer dans des emplacements choisis par les Espagnols. Ces impositions, dont on conçoit aisément à quel point elles étaient odieuses, allaient de plus à l'encontre d'un des caractères culturels les plus constants des populations andines : le choix comme « milieu naturel » d'un habitat en terres froides. Les indiens de la zone de Colambo (cf. document cité ci-dessus), qui, en 1618 résistent toujours aux « réductions », en expliquent le bien-fondé d'un point de vue écologique : « depuis plus de soixante-dix ans que les Espagnols pénétrèrent dans ce pays, et auparavant, nous avons ledit village et avant nous, nos parents, grand-parents et aïeux, et c'est notre propre milieu naturel, où les indiens se sont toujours multipliés car c'est un pays froid, d'altitude, sain et au très bon climat ». Or le site du nouveau Gonzanamá espagnol est malsain car trop chaud et manque de ressources naturelles indispensables (le bois) et de terres appropriées pour l'élevage et les cultures indiennes ³⁷. Le même document nous apprend qu'en 1650, les indiens qui ont fini par s'installer à Gonzanamá, sont donc obligés de se déplacer pour cultiver leur terroir traditionnel, qui leur permet des cultures de grande diversité : « y ayant leurs troupeaux de bovins et d'ovins, leurs vergers d'arbres à *guabos*, d'avocatiers, de bananiers et leurs champs de canne à sucre et où ils sèment aussi du maïs, du blé et autres graines » ³⁸. La carte manuscrite présentée dans le litige (cf. Photo III) illustre bien les différents étages écologiques du terroir indien, comme le précise la légende : « derrière ces montagnes, se trouve le village de Colambo à une distance d'une bonne lieue et demie par derrière, où les indiens ont beaucoup de terres dans des contrées tempérées, chaudes et froides » ³⁹. L'accès à des terres de culture dans un milieu chaud semble traditionnel dans le pays Palta : nous en avons aussi un exemple pour Cangonamá, où les indiens doivent se battre en justice pour récupérer leurs bananeraies et potagers ⁴⁰. De même, dans la région de Catacocha, où les indiens de Colanuma et Yncunuma voient leurs bananeraies et cultures piétinées par les troupeaux d'un propriétaire terrien espagnol ⁴¹. Dans la zone de Celica aussi,

³⁶ C. Caillavet « Mapas coloniales de haciendas lojanas » in *Cultura, Revista del Banco Central*, T.XV, Quito, 1983.

³⁷ ANH/Q Indígenas 2 2. Doc.6-11-1697 : « a mas de setenta años (c'est-à-dire vers 1550) desde que los españoles entraron a esta tierra i de antes que tenemos el dicho pueblo y lo hubieron antes nuestros padres abuelos i antepasados i *ser nuestro propio natural* i donde an ido i van los indios en aumento *por ser tierra fria alta sana i de mui buen temple* » ; f.27v/28r : « y en este nuestro pueblo... no ai ningun defecto antes mucha abundancia de tierras para sementeras i para muchos ganados que tenemos maiores y menores y todo lo demas necesario para el sustento de la vida humana ». (« et dans notre village... il n'y a aucun défaut mais au contraire une grande abondance de terres pour les cultures et pour les nombreux troupeaux que nous possédons de petit et gros bétail, et pour tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie humaine. »)

³⁸ *Ibid.* f. 103r : « teniendo sus ganados vacunos y ovejunos, sus guertas de arboles de guabos aguacates platanares y cañaverales en que tambien siembran mais trigo y otras semillas ».

³⁹ *Ibid.* f. 152r : « tras de estos serros esta el pueblo de Colambo de distancia de mas de legua i media atras adonde tienen los indios muchas tierras en *parajes templados calientes i frios* ».

⁴⁰ ACS/L « Autos entre los yndios de Catacocha y D. Joseph Soto. 1778 ». f.Ir.

⁴¹ ACS/L Autos entre los yndios de Catacocha y Don Joseph Soto. 1778.

les indiens de Domingullo cultivent des terres qui s'étagent depuis l'altitude (où se situe le « pueblo viejo », l'ancien habitat nommé Posol), jusqu'aux lits des rivières Catamayo et Amarillo ⁴².

Les indiens de Gonzanamá cultivent aussi les terres chaudes de la vallée de Cango-chamba (cf document de 1564 déjà cité) et y ont des plantations de bananiers ; les terres sont décrites en 1640 comme « une vallée de terre *yunga* (chaude) vis-à-vis de là où habitaient autrefois les indiens de Gonzanamá » ⁴³.

En pays Amboca également, les indiens de Chuquiribamba (zone froide à 2700 m d'altitude) possèdent des terres plus chaudes, « des semis comme des potagers de pommes de terre et du maïs sur brûlis... du blé parce qu'il y fait chaud », « dans une vallée encaissée appelée Chandaco », qui est en effet située à 2200 m d'altitude ⁴⁴. Mais ils se plaignent aussi d'être obligés de travailler dans les domaines des Espagnols, dans les zones trop chaudes pour eux de la basse vallée du Catamayo ⁴⁵.

Le groupe ethnique Amboca semble encore plus attaché que celui du pays Calva à un habitat d'altitude. Alors que la réduction coloniale qui correspond au San Pedro actuel (San Pedro de la Bendita), fixe l'habitat à seulement 1700 mètres, une description de terres de 1744 et une carte manuscrite permettent de situer l'ancien terroir Amboca, le « pueblo viejo de San Pedro Amboca » ⁴⁶. Plusieurs sites sont aujourd'hui détectables sur les cartes topographiques de la région : « Pueblo Viejo, Loma Pueblo Viejo » vers 2000 m, « Corrales de Pueblo Viejo » vers 1800 m, la zone « Cordillera Pueblo Viejo » entre 2000 et 2400 m, enfin une autre « Loma Pueblo Viejo » vers 2600 m. L'habitat sporadique permettait donc une meilleure exploitation de terroirs diversifiés du fait de leur étagement, à l'opposé de la politique coloniale de villages nucléaires, fixés dans des zones plus basses et plus accessibles ⁴⁷.

III L'IMPACT INCAIQUE

a. La conquête et la colonisation incas

On sait que les tentatives de conquête des Incas dans l'Amazonie échouèrent à plusieurs reprises. Pour la région de Zamora, le surnom quechua donné à leurs habitants, « Poro-Auca » (= guerriers sauvages) prouve bien l'opinion que les Incas se faisaient d'eux ⁴⁸. Ce seraient

⁴² ACS/L. 1795. « El protector de naturales por Manuela Quinde india de Celica ». f.83r.

⁴³ Cf. une très bonne description de l'étagé écologique « yunga » in Cieza de León, op. cit. pp. 413-414 ; f.7v : « una quebrada de tierra *yunga* frontero de donde *solia ser* la población de los yndios de Gonzanamá ».

⁴⁴ ACS/L. 1749. « Autos pertenecientes a la parroquia de Chuquiribamba de la provincia de los Ambocas ». Le document date en fait de 1649. – f.15r ; 39v/40r ; 41v : « sembrados a modo de huertas de papas y mais de rosa... trigo por ser caliente » « en un paraje encajonado a modo de valle entre serros llamado Chandaco. »

⁴⁵ f.50r : « D. Gaspar Carguay cacique del pueblo de Chuquiribamba suplica que D. Diego Vaca de Thorres no apremie a los yndios a que le sirvan en la estancia *del yunga Gonsavalle y Catamayo* por fuerça y contra su voluntad y que por ser los dichos parajes *tan destemplados y calientes* an muerto muchos yndios en breve tiempo. » (« Don Gaspar Carguay chef du village de Chuquiribamba supplie Don Diego Vaca de Thorres de ne pas obliger les indiens à le servir dans son domaine des terres chaudes de Gonsavalle et de Catamayo, de force et contre leur gré, car ces lieux sont tellement chauds et excessifs que beaucoup d'indiens y sont morts en peu de temps. »)

⁴⁶ ACS/L. 1744 « Sobre la hacienda de Guaquichuma i sus linderos ». f.7r ; cf. C. Caillavet. op. cit.

⁴⁷ « Corrales de Pueblo Viejo », « Pueblo Viejo, Loma Pueblo Viejo » : Carte Topographique I:50 000. Buenavista CT.NVI.E4.3682.II ; « Cordillera Pueblo Viejo » : Carte Topographique I:100 000. Loja. CT.NVI.F.3782 ; « Loma Pueblo Viejo » : Carte Topographique I:50 000 La Toma. CT.NVI.F3.3782.III.

⁴⁸ RGI. p. 125 : « Llamábase la dicha tierra donde esta poblada... todo junto Poro-Auca que quiere decir indios de guerra que no habian dado la subjection y dominio a los Incas. » (« Ladite terre – là où elle est habitée – était appelée dans son ensemble Poro Auca, ce qui veut dire indiens belliqueux, qui n'avaient pas reconnu l'autorité et la domination des Incas. »)

donc de probables contacts et échanges avec les ethnies Paltas conquises par les Incas qui expliqueraient l'élevage de llamas et de cochons d'Inde par les groupes du piémont amazonien au XVI^e siècle. ⁴⁹.

Selon Cieza, l'ensemble ou presque des ethnies Paltas furent soumises par les Incas et donc « policées » à leur contact ⁵⁰. Mais la conquête leur fut difficile car les Paltas résistèrent farouchement aussi bien au nord, jusqu'à Saraguro (cf. Cabello Valboa déjà cité) qu'au sud, selon Cieza : ⁵¹ « chez les Paltas et à Guancabamba, Caxas et Ayavaca et leurs contrées... (l'Inca Tupac Yupanqui)... eut beaucoup de mal à soumettre ces nations, parce qu'elles sont belliqueuses et robustes et il fut en guerre contre elles pendant plus de cinq lunes ». Une preuve de la difficulté de la conquête peut se voir dans la tactique à laquelle durent avoir recours les Incas, – celle qu'ils utilisent dans les cas difficiles – : la construction de forteresses à partir desquelles ils irradient pour conquérir et contrôler le territoire ennemi ⁵² (cf. photo V). Dans la toponymie locale et les documents coloniaux concernant les litiges fonciers, on retrouve en effet des traces de ces « pucaraes » incas qui témoignent de la résistance des ethnies autochtones : c'est le cas de la vallée de Cangochamba, dans la zone voisine de Colambo ⁵³ ; près de Collingora dans la région de Cariamanga (« la hauteur que l'on appelle Condor Pucara et Ayro ») ⁵⁴, près de La Zarza également, (« le capitaine Alonso de Mercadillo... et ce témoin... passèrent plus de deux mois, retranchés dans des collines fortifiées appelées Yaganambe ») ⁵⁵, tous en zone Calva, que l'on peut voir peut-être comme le cœur de la résistance Palta.

Les étapes suivantes de la domination inca consistent dans l'installation de garnisons et de colons issus de régions bien incaïsées, de la construction d'entrepôts et du « Capac Ñan », (le chemin royal) le grand chemin inca qui impressionna si fortement les Espagnols ⁵⁶. Il est difficile de préciser la diffusion de ces enclaves mitimaes, mais nous suggérons que leur survivance est attestée à l'époque coloniale, par l'existence de groupes appelés « Collana », qui

⁴⁹ RGI p. 129 et 133.

⁵⁰ *Op. cit.* p. 410 : « Toda la mayor parte de los pueblos sujetos a esta cibdad (= Loja) fueron señoreados por los Ingas... y no embargante que muchos destos naturales fuesen de poca razon, mediante la comunicacion que tuvieron con ellos, se apartaron de muchas cosas que tenian de rusticos, y se llegaron a algun mas policia. » (« La plupart des peuplades assujetties à cette ville, furent dominées par les Incas... et quoique beaucoup de ces naturels eussent peu de raison, grâce à la communication qu'ils eurent avec ceux-ci, ils oublièrent beaucoup de leurs traits rustiques, et devinrent un peu plus policés. »)

⁵¹ *Op. cit.* p. 211-212 : Guerres de conquête de Tupac Inca Yupanqui : « en los Paltas y en Guancabamba, Caxas y Ayavaca y sus comarcas, tuvo gran trabajo en soyuzgar aquellas naciones, porque son belicosas y robustas y tuvo guerras con ellos mas de cinco lunas ».

⁵² RGI. p. 299 : « del tiempo que los Ingas, señores naturales conquistaron las dichas provincias, se aprovecharon de hacer fuerzas en sierras altas haciendo tres y cuatro cercas de pared de piedra, para estar fuertes y seguros y que lo estuviesen las gentes que dejaba en las dichas provincias, hasta domesticarlas y sujetarlos del todo ; a las cuales fuerzas llaman en su lengua pucaraes ». (« Lorsque les Incas, seigneurs naturels, conquièrent lesdites provinces, ils s'occupèrent à construire des places fortes dans de hautes montagnes, en élevant trois ou quatre murs de pierre concentriques, pour être en sûreté et bien défendus, et pour que le soient aussi les troupes qu'ils laissaient dans lesdites provinces, jusqu'à les discipliner et les soumettre complètement ; et ces forteresses se disent dans leur langue des pucaraes. »)

⁵³ Doc. cit. f.7v ; f.7r/v.

⁵⁴ ANH/Q. Caja Indígenas 13. Doc. 11-III-1680. f.52r : « el serro que llaman de Cundur Pucara y Ayro ».

⁵⁵ AGI/S Patronato 135. RI.f.7v ; cf. Yambananga qui surplombe la vallée de Cangochamba (La Zarza), zone de fortifications où se réfugient depuis la Zarza, les soldats de Mercadillo pendant les guerres civiles ; cf. Carte topographique 1:50 000. Nambacola. CTNVII.BI, 3781-IV : « el capitan Alonso de Mercadillo... y este testigo... en unas lomas fuertes llamadas Yaganambe estuvieron mas de dos meses fortificados... »

⁵⁶ Selon Cieza, *op. cit.* p. 211-212 : « y la paz se asentaba hoy y mañana estaba la provincia llena de mitimaes y con gobernadores sin quitar el señorío a los naturales ; y se hacían depósitos y ponían en ellos mantenimientos y lo que mas se mandaba poner ; y se hacia el real camino con las postas que habia de haber en todo él. » (« et la paix était établie un jour, et dès le lendemain la province était pleine de « mitimaes » et de gouverneurs mais sans démettre les seigneurs des naturels ; et l'on construisait des greniers que l'on remplissait de vivres et de ce qu'il fallait y mettre ; et l'on construisait le chemin royal avec les relais de poste qu'il devait comporter. »)

témoignent d'une réorganisation incaïque de la société locale et des groupes de parenté. On les retrouve (dans la toponymie locale et la documentation coloniale) à Cariamanga et Nambacola, à Catacocha et à Saraguro ⁵⁷. Remarquons de plus, que ces quatre toponymes sont clairement quichua, ce qui est relativement rare dans la région, et confirmerait l'origine inca de ces habitats. (Nous avons en effet trouvé aussi Nambacola sous la forme de « Ananbacola »).

Outre les forteresses, les documents signalent d'autres vestiges archéologiques incas, tel ce canal d'irrigation dans la vallée du Catamayo, sans doute non loin de la Toma ⁵⁸.

Il semble de plus que les Incas aient attaqué le territoire Palta, depuis leurs bases antérieurement acquises à l'ouest ⁵⁹, au sud et au nord, de manière à encercler le territoire ennemi. Au sud, une fois assurée la domination des Chachapoyas, l'Inca « mit sous sa loi les provinces de Caxas, Ayahuaca, Guancabamba et les autres qui leur sont voisines » ⁶⁰. Guancabamba est un centre inca important avec des temples, des palais, des entrepôts ⁶¹. Plus au nord, Cieza de León évoque cette province de Caxas qu'il situe entre Calvas et Ayabaca, centre important occupé par des colons incas ⁶². Entre Huancabamba et Jaén de Bracamoros, plusieurs enclaves de mitimaes incas assurent une ligne de frontières sûre (Quirocoto, Chontali, Guaratoca, Zallique, Tabaconas, Pucará, Tomependa) ⁶³.

Au nord, le couloir interandin était déjà conquis et organisé selon les critères incas : la vaste région occupée par les ethnies cañar est divisée en deux parties, Hurin Saya et Hanan Saya, chacune dominée par une capitale, respectivement Hatun Cañar (Ingapirca) pour la moitié d'en bas, au nord et Cañaribamba, pour la moitié d'en haut, au sud qui touche au territoire Palta ⁶⁴.

Pour la moitié qui nous concerne – Hanan Cañar –, elle comprend les groupes ethniques de Cañaribamba et Leoquina (ou Pacaybamba) selon les RGI de 1582 ⁶⁵. Nous avons aussi trouvé une preuve de l'appartenance du groupe Saraguro à la moitié Cañar d'en haut (Hanan

⁵⁷ – pour Cariamanga : ANH/Q. Caja Indígenas 13. Doc. 11.III.1680 : « el cacique Don Cristobal Masachi de la parcialidad de Collana del pueblo de Cariamanga » (« le cacique Don Cristobal Masachi du groupe Collana du village de Cariamanga ») ; attesté aussi en 1714, dans les documents suivants, in ACS/L Joseph Pardo y los indios de Cariamanga sobre unas tierras ; et en 1800, in ACS/L Liberato Jumbo yndio quinto de la parcialidad de los collanas de Cariamanga.

– pour Nambacola : une référence dans un sens qui semble concret, peut-être les resserres (?) des indiens Collanas à Nambacola, en pays Calvas : ANH/Q Indígenas Caja 2. Doc. 26-X-1629 ; f.8r : « las casas corrales collanas quinchas ». (« les maisons, basse-cours, *collanas* et enclos ».)

– pour Catacocha : ACS/L – « Autos del deslinde de las tierras del comun de Catacocha y de Doña Fca. Daza. 1767. f.3r : « D. Mariano Salangui y D. Miguel Guajala caciques del pueblo de Catacocha... de la parcialidad de Collana ». (« Don Mariano Salangui et Don Miguel Guajala chefs du village de Catacocha... du groupe Collana ».)

– pour Saraguro : ACS/L Vista de ojos de las tierras de Uripamba en Saraguro. 1792 : « Don Mateo Sarango cacique de Collana del pueblo de Saraguro. » (« Don Mateo Sarango chef Collana du village de Saraguro ».)

⁵⁸ ANH/Q I^a Notaría, Vol. 2^o, 1688 ; f. 32v : le testament d'un habitant de Loja de 1587 : « tengo en el valle de Catamayo quatro leguas de la dicha ciudad de Loxa ochenta quadras de tierra para una heredad de viña e otras cosas sacada una çequia del inga. » (« Je possède dans la vallée du Catamayo à quatre lieues de ladite ville de Loxa quatre-vingts *quadras* de terre pour une plantation de vigne et autres choses, avec une dérivation d'un canal d'irrigation de l'Inca. »)

⁵⁹ Cieza. *op. cit.* p. 358 : description des constructions incas à Tumbez.

⁶⁰ *Ibid.* p. 212 « puso en orden las provincias de Caxas, Ayahuaca, Guancabamba y las demas que con ellas confinan ».

⁶¹ *Ibid.* p. 411.

⁶² *Ibid.* p. 411.

⁶³ RGI Relación de la tierra de Jaén. p. 145.

⁶⁴ Cieza. *op. cit.* p. 396, évoque en effet deux grands chefs ethniques, Cañaribamba et Hatuncañar, et souligne la forte incaïsation de la zone, au niveau des coutumes, langue et vêtements pour tout le territoire Cañar.

⁶⁵ *Op. cit.* pp. 278 et 281.

Cañar), grâce à un document de toute première heure. C'est la concession d'une *encomienda* en 1540 par Francisco Pizarro à son frère Gonzalo : ⁶⁶ « dans la province des Cañares de Hurinsaya, le chef qui se nomme Xalabaxon seigneur du village Guaya et un autre chef qui se nomme Don Pedro seigneur du village qui s'appelle Cañare et un autre chef qui s'appelle Peraysa seigneur du village Molloturo et dans la province de Hanansaya, le chef Xibaçera seigneur du village Çaracoro et un autre chef Chuquimarca seigneur du village Xalocipa et un autre chef Tenejuenlla seigneur du village Syqueçapa et un autre chef Quiranyçaca seigneur du village Laguan et un autre chef Lliuquenlla seigneur du village Payguro et un autre chef Duma seigneur du village Cequeceque ». Cela tendrait à démontrer que la région de Saraguro fut plus fortement incaïsée que le reste de la province des Paltas, puisqu'elle était incluse dans la zone Cañar par les Incas. Sans doute y avait-il en effet des mitimaes à cet endroit mais Cieza, qui le précise à d'autres occasions, n'en dit pas un mot.

Selon la Relation de 1584, avant la conquête espagnole, les indiens de Cañaribamba étaient en guerre avec les indiens de Chaparra, localisés au sud de Saraguro (cf. au-dessus) ⁶⁷, c'est-à-dire que la conquête de la province de Loja se fait également par le nord.

Quant au groupe Saraguro, s'il est bien inclus dans la moitié Hanan Cañar, il semble néanmoins hostile aux autres ethnies de cette même moitié (Cañaribamba et Leoquina) puisque après l'arrivée des Espagnols, il est le seul à résister à la conquête espagnole, tandis que les Cañaris – pour se défaire de la tutelle inca – ^{67bis} s'allient aux Espagnols. Cela pourrait également prouver que les Saraguros sont un groupe fortement inca, en terre colonisée : ⁶⁸ (les indiens de Leoquina) « étaient en guerre habituellement avec une province appelée Saraguros, qui se trouve à sept et huit lieues de ce pays ; la raison est que ceux-ci étaient amis des Espagnols, mais pas ces Saraguros qui, au contraire, tuaient beaucoup d'Espagnols et livraient bataille à ceux-ci et à Cañaribamba, pour qu'ils ne servent pas les Espagnols ».

Nous avons trouvé un autre élément qui laisse à penser que même au-delà de Saraguro, vers le sud, le nord de la province de Loja, c'est-à-dire « la province de Chaparra », était également très fortement contrôlé par les Incas, sans doute plus étroitement que le reste du territoire Palta : en 1545, un conquérant évoque ses faits d'armes, parmi lesquels la capture de plusieurs femmes dont l'une est la fille de l'Inca Huayna Capac. Ce groupe de femmes Incas est fait prisonnier dans la province de Chaparra, donc une zone sûre pour eux, et cela très tôt, avant la mort de Francisco Pizarro (assassiné en juillet 1541) ⁶⁹.

⁶⁶ AGI/S Patronato 90 A – R. 23 – Los Reyes 15 junio de 1540 : « en la provincia de los Cañares de Hurinsaya el cacique que se dize Xalabaxon señor del pueblo Guaya e otro cacique que se dize Don Pedro señor del pueblo que se llama Cañare e otro cacique que se llama Peraysa señor del pueblo Molloturo y en la provincia de Hanansaya el cacique Xibaçera señor del pueblo Çaracoro e otro cacique que se llama Chuquimarca señor del pueblo Xalocipa e otro cacique Tenejuenlla señor del pueblo Syqueçapa e otro cacique Quiranyçaca señor del pueblo Laguan e otro cacique Lliuquenlla señor del pueblo Payguro e otro cacique Duma señor del pueblo Cequeceque. »

⁶⁷ *Op. cit.* p. 283 : « en aquel tiempo traian guerra con otra provincia que llaman Chaparra, questá veinte leguas deste pueblo de Cañaribamba. » (« dans ce temps-là, ils étaient en guerre contre une autre province que l'on appelle Chaparra, qui est à vingt lieues de ce village de Cañaribamba ».)

^{67 bis} U. Oberem : « Los Cañaris y la conquista española de la Sierra ecuatoriana. Otro capítulo de las relaciones interétnicas en el siglo XVI » in *Journal de la Société des Américanistes*. LXIII. Paris. 1976.

⁶⁸ *Ibid.* p. 279 : « traian guerra con una provincia llamada Saraguros, questa siete y ocho leguas desta tierra ; la causa, porquestos eran amigos despañoles, y ansi les dieron la obidiencia a los españoles, y estos Saraguros no, sino que antes mataban en celadas y en caminos muchos españoles y daban guerra a estos y a Cañaribamba, porque no sirviesen a los españoles. »

⁶⁹ AGI/S Patronato 100-R.10. Probanza de D. de Sandoval. Cartago. 9 de henero de 1545 : f. 4v : « siendo el dicho adelantado (= Sebastian de Benalcazar) capitan general del marques D. Fco Piçarro embio a cierta entrada al dicho capitan Diego de Sandoval con cierta gente en cierto alcance tomo a la dicha Doña Francisca e a ciertas mujeres que le servian entonces e le preguntaron con las lenguas e dixo que hera hija del señor del Peru Guayna Caba » ; f. 5r : « este testigo con el dicho capitan Diego de Sandoval... salieron a ranchar a unas provincias que se decian Chaparra tomaron la dicha cacica que despues llamaron Doña Francisca e que luego que la tomaron e antes yban en seguimiento della e se supo ser hija del dicho Gueynacaba... trayda ante el General se esamino e se supo ser asi la verdad e la dio al dicho capitan Diego de

Outre le nord du territoire Palta, une autre zone semble avoir été l'objet d'efforts de conquête poussés de la part des Incas : celle comprise entre Valladolid et Malacatos, peut-être pour des raisons stratégiques et encercler le territoire Palta, ou bien aussi pour maîtriser une voie de passage importante qui contrôle le bassin du Chinchipe au sud et celui du Catamayo au nord, et dont le relief difficile laissait toute latitude aux autochtones pour se retrancher dans des forteresses inaccessibles et harceler les Incas. Salinas Loyola, dans la Relation de 1571, insiste bien sur la différence de peuplement entre la zone montagneuse qui sépare Loja de Zamora, (la Cordillère orientale, vide d'hommes), tandis que celle qui s'étend entre Loja et Valladolid, c'est-à-dire la vallée de Malacatos et la cordillère de Sabanilla, est habitée ⁷⁰. Les autochtones, que les Espagnols décrivent comme des Pacamoros, résistèrent longtemps aux Incas mais finirent par être conquis ⁷¹. La description de leur mode de vie, selon les mêmes sources, laisse transparaître des traits qu'ils doivent sans doute à la domination inca : la possession de llamas et de cochons d'Inde, et l'organisation décimale du travail agricole ⁷².

b. Le chemin inca

La construction du fameux chemin inca qui dessert les régions conquises est un élément primordial de la domination inca. Bien que plusieurs archéologues se soient intéressés à en retrouver les vestiges en Equateur (voir les travaux de J. Hyslop et A. Fresco), son tracé dans la région de Loja n'est pas encore connu précisément. Des vestiges de *tambos* bien conservés étaient bien visibles en 1571 ⁷³. La documentation espagnole peut apporter quelques indices supplémentaires, car le chemin inca fut utilisé avec émerveillement par les conquérants espagnols, comme un axe de pénétration privilégié. Cela devient dans la bouche des Espagnols, et traduit du quechua, le « chemin royal » (« camino real »).

La meilleure source est toujours Cieza, qui depuis Popayán, gagne le Pérou en 1547 et pour cela suit le chemin inca ⁷⁴. Il évoque, au-delà des Paltas, mais avant la région de Cuenca, un tronçon qui traverse une région difficile, marécageuse et accidentée. sans doute la zone de

Sandoval » ; f.5v : « todos los naturales de los dichos reynos del Perú thenian en mucha beneracion a la dicha Doña Francisca. » (« ledit *adelantado*, alors qu'il était le capitaine général du marquis Don Francisco Piçarro, envoya ledit capitaine Diego de Sandoval en expédition, avec certains soldats et lors d'une bataille, il s'empara de ladite Doña Francisca et de certaines femmes qui la servaient alors, et l'interrogèrent avec des interprètes, et elle dit qu'elle était la fille du Seigneur du Pérou Guayna Caba » ; « ce témoin et ledit capitaine Diego de Sandoval... firent dresser leur campement dans des provinces appelées Chaparra, et capturèrent ladite princesse qu'on appela ensuite Doña Francisca et après sa capture, et même avant lorsqu'ils la poursuivaient, on sut qu'elle était la fille dudit Gueynacaba... amenée devant le Général, on l'interrogea et vit que c'était la vérité, et il la donna audit capitaine Diego de Sandoval » ; « tous les naturels desdits royaumes du Pérou portaient la plus grande vénération à ladite Doña Francisca. »

⁷⁰ *Op. cit.* p. 291 : « y por la via de Este, parte terminos con la ciudad de Zamora, ques toda la cordillera, tierra despoblada hasta diez leguas, y con la de Valladolid hasta doce de tierra poblada. » (« et si l'on va vers l'est, sa juridiction s'étend jusqu'à celle de la ville de Zamora, jusqu'à dix lieues – toute la cordillère est inhabitée – jusqu'à celle de la ville de Valladolid, dix lieues de terre habitée. »)

⁷¹ RGI, p. 151 : « los naturales desta cibdad de Valladolid viven en lomas y lugares fuertes, por ser gente muy belicosa y gente de behetria, y que segun dizen desbarataron muchas veces los capitanes del Inga que a subjetallos entraron. » (« Les naturels de cette ville de Valladolid vivent dans des collines et hameaux fortifiés, car ils sont très belliqueux et vivent sans chef, et à ce qu'on dit, ils défirent plusieurs fois les capitaines de l'Inca, qui vinrent pour les soumettre. »)

⁷² *Ibid.* p. 152 : « Labraban sus tierras con arados (tacllas) y el que era mas rico hacia mejor chacara porque se juntavan a arar unos cien indios e cien indias que les volvían la tierra. » (« Ils labouraient les terres avec des charrues (*tacllas*) et celui qui était le plus riche avait de plus beaux champs parce que quelque cent indiens et cent indiennes se réunissaient pour labourer, et lui retournaient la terre. »)

⁷³ RGI, *op. cit.* p. 296.

⁷⁴ *Op. cit.* p. 398 : « lo cual yo vi al tiempo que íbamos a juntarnos con el licenciado Gasca, Presidente de Su Magestad. » ; et pour cela suit le chemin inca : p. 399 : « aqui dejaré el camino real por donde voy caminando. » (« ce que je vis du temps où nous allions rejoindre le licencié Gasca, Président de Sa Majesté. ») (« je laisserai là le chemin royal que je suis en train de suivre »).

Saraguro ⁷⁵ : « Chapitre où il est dit comment le vice-roi et ses capitaines et sa troupe traversèrent la montagne inhabitée qui est au-delà des Paltas, à grand-peine. Nous avons déjà fait mention plusieurs fois d'une grande région déserte, très pénible à traverser à cause de ses rivières, marais et passages difficiles, et si le puissant roi Topa Ynga Yupanqui et Guayna Capa son fils n'avaient pas fait construire par là le chemin royal, il eût été impossible d'y cheminer ».

De là, le chemin passe par différents relais qui comprennent des entrepôts et édifices pour abriter troupes et voyageurs : ceux-ci sont du nord au sud, Las Piedras, « à la naissance du fleuve de Tumbes », donc dans la zone de Saraguro, puis Tambo Blanco (?), puis Calva (?), enfin Caxas (?) et Guancabamba ⁷⁶ : « Dès que l'on quitte le relais des Piedras, commence une montagne pas très étendue mais très froide qui dure un peu plus de dix lieues, au bout de laquelle se trouve un autre relais qui a pour nom Tambo Blanco ; d'où le chemin royal arrive à la rivière appelée Catamayo ».

L'on sait de plus par une autre relation de Salinas Loyola de 1571, que le chemin inca passait par la Loja coloniale (deuxième fondation, la vallée de Cuxibamba) ⁷⁷, puis traversait le Catamayo, non loin de la première fondation de Loja-La Zarza (Cangochamba) : « A main droite, près de cette même rivière est fondée la ville de Loja », c'est-à-dire rive gauche du Catamayo, puisque Cieza vient du nord ⁷⁸. Ce qui est confirmé par le document cité sur Cangochamba, la description des terres en 1564 y évoque le passage du « chemin royal de Lima » ⁷⁹.

Enfin, la pétition déjà vue des indiens du Gonzanamá autochtone rappelle que l'habitat indien est à l'écart du chemin royal, ce qui protège les indiens des exactions des voyageurs, mais que le Gonzanamá colonial est bien sur le passage de ce chemin, ce qui nous donne une indication de son tracé ⁸⁰.

Le relais Tambo Blanco, placé sur le chemin entre Saraguro et La Zarza-Cangochamba, pourrait se trouver au confluent du Zamora et du San Lucas ⁸¹, et le relais Calva au village de Cariamanga, cœur du pays Calva et où l'existence d'un groupe Collana (cité ci-dessus) révèle la présence inca. Resterait à localiser l'étape Caxas entre Cariamanga et Huancabamba ⁸²,

⁷⁵ Cieza de León. « Tercer libro de las guerras civiles del Perú » (in BRP/M – 1873 – cap. 122) : (depuis Tumbes), « Capítulo de como el visorrey con sus capitanes y jente fue caminando por la montaña y despoblado que esta adelante de los Paltas con mui gran trabajo. Muchas vezes emos hecho mincion como yendo hacia el Quito antes de allegar a las provincias de Tomebamba ay un despoblado muy trabajoso de rios cienagas y malos pasos y que si el poderoso Rey Topa Ynga Yupanqui e Guayna Capa su hijo no mandaran hazer por alli el camino real era ymposible poderlo andar. »

⁷⁶ Cieza. *op. cit.* pp. 409-411 : « Luego que parten del aposento de las Piedras comienza una montaña no muy grande aunque muy fria que dura poco mas de diez leguas al fin de la cual esta otro aposento que tiene por nombre Tambo Blanco ; de donde el camino real va a dar al rio llamado Catamayo. »

⁷⁷ RGI. Tome 185. p. 197 : « Loxa... questá poblada y asentada al pie de la dicha cordillera y puerto en un fertil y abundoso valle, sano y de muy buen temple, pasa por medio del el camino real que hicieron los Señores naturales del Piru, llamados Ingas, que va de la ciudad de Quito a la del Cuzco. » (« Loxa... qui est fondée et établie au pied de ladite cordillère et col de montagne, dans une vallée fertile et prospère, saine et au très bon climat ; par le milieu de cette vallée passe le chemin royal que firent les Seigneurs naturels du Pérou, appelés Incas, qui va de la ville de Quito à celle de Cuzco. »

⁷⁸ Cieza. *op. cit.* p. 410 : « A la mano diestra, cerca deste mismo rio esta asentada la ciudad de Loja ».

⁷⁹ ACS/L « Hordinario entre A. Tamayo por si y sus hermanos y Juan Rodriguez de la Motta sobre unas tierras. 1640 ; f.7v.

⁸⁰ ANH/Q. Indígenas 22. Doc-6-II-1697. f.7r/v : « fuera i apartado del camino real como esta en el Consanama y por hello bexados y maltratados los naturales de los viandantes que bienen i ban al Pirú. » (« en dehors et à l'écart du chemin royal comme s'y trouve par contre Consanama et pour cela, les naturels sont tourmentés et maltraités par les voyageurs qui viennent et vont au Pérou. »)

⁸¹ Puisque selon, la RGI (p. 293), le « rio de Tambo Blanco » semble être le rio de las Juntas.

⁸² Cieza. *Op. cit.* p. 411 ; également Cieza de León. *Descubrimiento y conquista del Perú*. – edición de Francesca Cantú. Instituto Storico Italiano. Roma. 1979. p. 229 : il évoque une expédition de Hernando de Soto, en 1532, a « Caxas, provincia de la sierra », où il voit l'impressionnant chemin inca : (p. 230) « Vido Soto el camino real que llamavan de Guaynacapa que atrabieça por la sierra, de que se espantó contemplando el modo con que iba hecho. » (Soto vit le chemin royal dit de Guaynacapa qui traverse la montagne, et il s'émerveille de voir comment il était construit. »)

puisque telle était la direction du chemin, le tracé colonial par Sosoranga correspondant à la nouvelle route commerciale ouverte par les Espagnols vers Piura.

Ce tracé Saraguro, Las Juntas, Loja, Gonzanamá, Cariamanga et Huancabamba, s'il correspond au grand chemin inca ⁸³, n'exclut pas l'existence de chemins secondaires utilisés par les autochtones ou les Incas et repris ensuite à l'époque coloniale pour relier plus directement d'autres points de la région (cf. ci-dessus un axe inca reliant Tumbes à Saraguro, déjà signalé, p. 290, note 11).

CONCLUSIONS

Il a fallu, pour s'autoriser à tirer certaines conclusions, consacrer de longues discussions à la localisation des toponymes et noms d'ethnies utilisés par les conquérants et chroniqueurs espagnols, de manière à tirer réellement parti des informations que constitue cette source documentaire, confuse et fragmentaire mais extrêmement riche.

– Le sud de l'Equateur fut occupé à l'époque de l'Intégration – avant la conquête inca – par un ensemble d'ethnies indépendantes les unes des autres aussi bien du point de vue économique que politique. L'auto-subsistance pratiquée par ces ethnies s'explique bien par les conditions écologiques que permettent la géographie et le climat locaux : accès possibles à des terroirs froids, tempérés et chauds, au sein d'un territoire limité. Néanmoins, les affrontements entre les diverses ethnies étaient constants, comme le démontre la reprise des hostilités dès la chute de l'empire inca (1532) et avant la pacification opérée par les Espagnols dans la région (1546-1550) ⁸⁴. Il est possible qu'une forte pression démographique ait été à l'origine de ces conflits et que chaque groupe ait cherché à étendre son territoire aux dépens du voisin ⁸⁵.

Cela expliquerait bien que la vallée de Loja (= Cuxibamba) ait été alors très convoitée, puisque dans tout le sud, elle offre le plus vaste ensemble de terres tempérées et irriguées mais non accidentées ; et donc qu'ait existé une exploitation collective de ces ressources agricoles (attestée encore en 1571) ⁸⁶ par des colons appartenant à toutes les ethnies de la région, peut-être sur initiative inca, quoique ce système d'exploitation multiethnique puisse être traditionnel et andin dans un sens large.

⁸³ *Ibid.* p. 411 : « el propio camino real de la sierra ». (« le chemin royal de la montagne proprement dit. »)

⁸⁴ RGI. p. 299 : « Y despues (= de los Incas) los naturales de las dichas provincias se han aprovechado en las guerras civiles contiendas que han tenido unos con otros de hacer lo propio, fortaleciendo algunas sierras de las que habia mas comodidad en sus poblaciones, para recogerse y manpararse en ellas cuando no podian resistir a sus enemigos. » ; p. 303 : « que ya no hay guerra entre ellos, porque no las osan tener despues que se conquistaron, por haberles prevenido que han de vivir como hermanos, y ni se han de matar y robar como solian. » (« Et après eux, (= les Incas) les naturels desdites provinces ont mis à profit les guerres civiles, luttes qui ont opposé les uns aux autres (= les Espagnols), pour faire de même, en fortifiant certaines montagnes, celles qui s'y prêtaient le mieux dans leur territoire, pour s'y replier et protéger quand ils ne pouvaient résister à leurs ennemis » ; « il n'y a plus de guerre aujourd'hui entre eux, parce qu'ils n'osent plus la faire depuis qu'on leur a enseigné qu'ils doivent vivre en frères et ne pas s'entre-tuer et voler comme ils le faisaient. »)

⁸⁵ Cieza *op. cit.* p. 410.

⁸⁶ RGI. p. 302 : « Que en el valle donde esta poblada la dicha ciudad hay algunos indios naturales dél, y ansimismo todos los caciques de todas las provincias y pueblos tienen allí poblados indios, por ser la tierra fertil ; y tienen sus heredades que siembran y benefician, de que se les sigue mucho provecho, y ansimismo a la dicha ciudad, para su sustento ; los cuales indios así poblados se llama « mitimaes », que quiere decir tanto como advenedizos. » (« dans la vallée où est fondée ladite ville, il y a quelques indiens qui en sont natifs, et de plus tous les chefs de toutes les provinces et villages y ont établi des indiens, car la terre est fertile ; et ils y ont leurs terres qu'ils ensemencent et travaillent, dont ils tirent grand profit, ainsi que ladite ville pour sa subsistance ; lesquels indiens ainsi établis sont appelés *mitimaes*, ce qui veut dire exactement des nouveaux venus. »)

– Les références que nous avons trouvées sur l'emplacement de certains habitats préhispaniques (les « pueblos viejos » de Gonzanamá, Colambo, San Pedro de Ambocas) prouvent qu'ils sont situés en altitude, en terres froides, ce qui semble aussi un trait caractéristique andin, tandis que les cultures s'étagent depuis les terres d'altitude jusqu'aux « yungas » : les cultures de terres chaudes, goyaves, avocats, bananes, « guabas » sont pratiquées par chaque groupe. Les témoignages retrouvés laissent néanmoins poindre une différence entre les habitudes des Calvas et celles des Ambocas. Pour ces derniers, le palier climatique acceptable – qui sépare terres chaudes redoutées, des froides – se situe plus haut que pour les Calvas. Peut-on en déduire que les Ambocas appartiennent aux ethnies de terres froides – sont-ils des Cañaris ? ⁸⁷ – tandis que les Calvas appartiennent à l'ensemble Paltas, c'est-à-dire occupant un terroir écologique intermédiaire entre les Andes d'altitude et l'Amazonie ?

– Si l'on se fie à la réorganisation inca du territoire équatorien, le clivage entre le territoire Cañari et celui des Paltas se situe au sud de Saraguro. Cette ethnie étant incluse dans la moitié sud du groupe Cañar incaïsé (Hanan Cañar, « moitié du haut », car la plus proche du Cuzco). Mais cette frontière est-elle imposée par les Incas ou correspond-elle à la réalité ethnique préincaïque ? Les sources historiques ne permettent pas de remonter au-delà des Incas. Il est possible que le groupe Saraguro du XV-XVI^e siècle ait pour origine un peuplement « mitima » inca, comme ceux-ci en déportèrent abondamment dans les territoires nouvellement conquis ; aucun document historique ne le précise clairement. Mais l'attitude rebelle des Saraguros à l'encontre des Espagnols prouve leur désaccord avec les autres ethnies Cañar, soit parce qu'il s'agit en effet d'un peuplement inca, soit parce que, une fois débarrassés de la domination incaïque, ils retrouvent leurs habitudes préhispaniques, et comme les Paltas, dont il est possible qu'ils fassent partie (selon le témoignage de Cabello Valboa), ils s'opposent aux ethnies voisines et aux Espagnols.

– Il n'est pas facile de définir avec précision le groupe Palta lui-même. S'agit-il d'une appellation générique qui qualifie selon les Espagnols tous les groupes ethniques du sud de l'Equateur ? Nous sommes portés à le croire car aucun document ne semble lui donner un contenu géographique limité, à la différence d'autres ethnies que nous avons pu localiser plus précisément.

Le fait que ces ethnies politiquement indépendantes se reconnaissent une direction commune et hiérarchisée en temps d'exception – résistance contre les Incas puis contre les Espagnols – prouve une réelle unité culturelle. Il est possible enfin que la vallée de Chungacaro (qui devient sous les Incas, Cuxibamba et sous les Espagnols la Loja coloniale) dont le chef est à la tête de tous les Paltas, ait été le cœur géographique de l'ethnie, puisque s'y retrouvaient, pour une exploitation collective, des agriculteurs de tous les groupes de la région.

Cette unité culturelle est aussi confirmée par des coutumes très semblables (encore qu'il s'agisse là d'une généralisation peut-être peu nuancée des conquérants espagnols), mais surtout par une seule langue parlée par tous ces groupes. Si cette langue est comparable à celles parlées par les groupes Xibaros au XVI^e siècle, peut-on en conclure que le peuplement Palta a une origine amazonienne ? Rappelons l'existence de deux enclaves Paltas dans des zones montagneuses plus froides, l'une en Amazonie, l'autre dans la région de Jaén de Bracamoros : celles-ci pourraient être des résidus d'une occupation antérieure plus étendue.

⁸⁷ Assertion que l'on trouve en tout cas dans une source plus tardive, du début du XVIII^e siècle : « Los oficiales que ai en esta probincia de los Paltas son de la probincia de Quito, o de la de los Cañares : solamente sirven los Paltas de hacer adobes para las obras de los Españoles, porque otros son los que los ponen, llamados Ambocas, que son Cañaris. » in Fray Gregorio García. *Origen de los indios del Nuevo Mundo e indias occidentales*. – Imprenta de Francisco Martínez Abad. Madrid. 1729. Lib. 30. Cap. IV, p. 106. (« Les artisans qu'il y a dans cette province des Paltas viennent de la province de Quito, ou de celle des Cañares : les Paltas, eux, ne sont bons qu'à fabriquer des briques, parce que ce sont d'autres qui les posent, appelés Ambocas, qui sont des Cañaris. »)

– Les documents historiques permettent donc d'identifier plusieurs « provinces » à l'intérieur du groupe Palta : c'est-à-dire les territoires de plusieurs ethnies voisines : le groupe Chaparra au nord, les Garrochambas à l'ouest, le pays Calvas au sud et rive droite du Catamayo, les Malacatos. Et pour la région de Valladolid, une occupation par des Pacamoros ; la frontière entre Paltas et Pacamoros étant la cordillère de Sabanilla.

Si tous ces groupes ethniques appartiennent à l'ensemble Palta, le découpage administratif équatorien actuel en « Canton Palta » et « Canton Calva » ne pourrait se justifier historiquement. (Pour la distribution géographique des groupes autochtones, voir la carte).

– La conquête incaïque du sud de l'Equateur semble avoir été difficile ; pour cela les Incas durent encercler le territoire Palta et l'attaquer depuis le nord (Hanan Cañar) et le sud (front Huancabamba – Jaén de Bracamoros). Il leur fallut utiliser la tactique des forteresses disséminées en pays ennemi pour venir à bout de la résistance acharnée des groupes autochtones, qui utilisaient au mieux la géographie accidentée de leur territoire. Nous avons retrouvé plusieurs références sur la présence de « pucaraes » en pays Calva en particulier.

Les groupes orientaux de l'Amazonie – qualifiés du nom générique de Pacamoros – repoussèrent victorieusement les tentatives de conquête de la part des Incas. Ceux-ci néanmoins finirent par contrôler la zone de Valladolid, ouvrant une brèche en territoire Pacamoros, ce qui leur assurait une voie d'accès vers les Paltas (axe Valladolid – Malacatos). Sans doute s'agissait-il de la voie traditionnelle de passage entre terres hautes et piémonts amazoniens (puisque le passage vers Zamora ne l'était pas), ce qui expliquerait le peuplement de Malacatos par une population de type amazonien.

– La colonisation par les Incas des groupes Paltas, a consisté en particulier dans l'installation de peuplements « mitimaes » et la mise en place d'un système social inca : les groupes « Collanas » de Saraguro, Catacocha, Cariamanga et Nambacola.

La construction du chemin royal et de ses relais (« tambos ») en a été sans doute l'élément le plus spectaculaire. L'étude des sources historiques nous suggère un tracé reliant Saraguro, puis la confluence des rivières Juntas et Zamora, à la vallée de Loja (Cuxibamba) puis coupant par Tambo Viejo (Chapamarca) jusqu'à la vallée du haut Catamayo, dite alors Cangochamba (aujourd'hui « Chinguillamaca ») pour rejoindre le Gonzanamá actuel, Cariamanga et Huancabamba au nord du Pérou. (Voir la carte que nous proposons).

Les quelque quinze à vingt ans qui séparèrent la chute de l'empire inca de la colonisation définitive de la zone par les Espagnols, furent mis à profit par les groupes autochtones Paltas pour reprendre leurs coutumes préincaïques. Cela nous permet de suggérer que les impositions incas (en particulier économiques, le rassemblement d'un tribut pour l'Etat) furent très vite oubliées. En fut-il de même au niveau des mentalités et des pratiques religieuses ? Dans un laps de temps relativement court – celui de la domination incaïque – les impositions idéologiques avaient-elles pu marquer profondément les consciences et les coutumes des autochtones ?

SOURCES

CARTES

D. Pedro MALDONADO

1750 *Carta de la Provincia de Quito.*

1956-1981 Cartes topographiques de la province de Loja, de l'Instituto Geográfico Militar. Quito.

ARCHIVES

ACS/L : Archivo de la Corte Superior de Justicia. Loja.

AGI/S : Archivo General de Indias. Sevilla.

ANH/Q : Archivo Nacional de Historia. Quito.

BRP/M : Biblioteca de Real Palacio. Madrid.

RAH/M : Real Academia de la Historia. Madrid.

1965 RGI : Relaciones Geográficas de Indias, publiées par Jiménez de la Espada.
BAE, Atlas. Madrid.

Tome 184 :

BELLO GAYOSO Antonio, PABLOS Hernando.

1582 Relación que embio a mandar su Magestad se hiziese desta ciudad de Cuenca y de toda su provincia.

SALINAS LOYOLA Juan de

1571 Relación y descripcion de la ciudad de Loxa.

ANONIMO

1592 Relación de lo que es el asiento del cerro y minas de oro de Zaruma y lo que conviene proveerse...

ANONIMO

1592 Relación del distrito del cerro de Zaruma y distancias a la ciudad de Quito, Loja y Cuenca...

AUNCIBAY Francisco de

1592 Relacion del sitio del cerro de Zaruma, y distancia de leguas...

GONZALEZ DE MENDOZA Pedro

1592 Relación del cerro de Zaruma, distancias de leguas y asiento de minas...

Tome 185 :

SALINAS LOYOLA Juan de

1571 Relación de la ciudad de Zamora de los Alcaldes.

NUÑEZ Alvaro

1582 Relación de Zamora de los Alcaldes dirigida a la Audiencia de Quito.

NUÑEZ Alvaro

1582 Relación de la dotrina e beneficio de Nambija y Yagualsongo.

ANONIMO

1582 ? Relación de la tierra de Jaén.

ALDERETE Juan de

1582 Relación de la Gobernación de Yahuarsongo y Pacamurus.

BENAVENTE Hernando de

1550 Carta-relación de la conquista de Macas.

SALINAS LOYOLA Juan de

1571 Descubrimientos, conquistas y poblaciones de Juan de Salinas Loyola.



I



II

I : Le territoire des Garrochambas, entre Loja et Zaruma ;
II : Le territoire des Calvas. (Photos C. Caillavet).



III : Carte manuscrite de 1698, le terroir des indiens de Colambo (photo C. Caillavet)



IV



V

IV : Carte manuscrite de 1744, les terres chaudes des indiens de San Pedro de Amboca
 V : Un pucara inca près de San Lucas : zone Palta – Saraguro (Photos C. Caillavet)

CHAPITRE IX

LA PERIODE INCA ET LES TRADITIONS TARDIVES DE LA REGION DE MACARA

Jean GUFFROY

LA PRESENCE INCA DANS LA PROVINCE DE LOJA

Selon les sources ethnohistoriques, la conquête inca fut menée à bien, dans cette région méridionale de l'Equateur, par Tupac Yupanqui sous le règne de Pachacutec Inca, entre 1463 et 1471. La grande majorité des chroniqueurs s'accorde pour affirmer qu'au sortir de Cajamarca, déjà intégrée à l'empire, Tupac Yupanqui conquiert la province de Chachapoyas jusqu'aux régions de Paita et Tumbes, puis passant par la voie royale des cordillères, il soumet les provinces de Zarza et celles proches de Palta et finalement de Cañar ¹. La durée de la présence inca dans cette région peut donc être estimée à environ soixante-dix ans. Il est difficile d'en préciser l'importance et la nature exacte. Des vestiges attribuables à cette époque furent découverts dans cinq zones réparties sur toute la province. A l'ouest, à proximité de la ville de Celica, les restes d'un ensemble de grandes dimensions (site n° 19 : Cerro Pucara), occupant la partie sommitale d'une colline culminant à 2500 m d'altitude, paraissent associés à l'occupation inca. Il pourrait avoir été situé à proximité du chemin joignant Tumbes à Cuenca. C'est une position vraisemblablement similaire qu'occupait une petite structure circulaire (site n° 28 : Balcon del Inca), découverte à l'ouest, sur le territoire de la paroisse de Quilanga et située sur le tracé présumé du chemin inca menant de Cajamarca à Cuenca ². Dans les deux cas, la rareté et la pauvreté des vestiges associés ne permettent pas de caractériser l'occupation de ces établissements, probablement stratégiques.

Au nord de notre zone d'étude (paroisse de El Cisne) et à l'extrême sud (Macará), les vestiges connus sont de nature différente. Dans ces deux zones ont eu lieu de nombreuses fouilles clandestines intéressant essentiellement des sites d'inhumation. Le matériel découvert, conservé en partie dans des collections privées ³, est très varié et témoigne de traditions diverses. A côté des pièces incas classiques, étaient présentes sur le même site et parfois dans la même sépulture, des récipients caractéristiques d'autres cultures contemporaines, récemment assimilées, originaires de régions voisines ou plus lointaines. Ainsi, dans le matériel que nous avons pu étudier, outre les récipients incas, dominaient les vestiges caractéristiques des cultures Chimú et Cañari. Leur présence sur ces sites et dans la province de Loja résulte vraisemblablement de déplacements de populations. Nous nous sommes plus particulièrement intéressé à la région de Macará, où nous avons fouillé plusieurs sépultures dont l'étude fait l'objet d'une partie du présent chapitre.

¹ Traduction libre d'après J. de Velasco, 1978, *Historia del Reino de Quito*, t. II, p. 85.

² Voir chapitre VIII, fig. 1.

³ Lors de notre mission préliminaire de 1979, nous avons pu étudier tout particulièrement les collections du Père N. Espinoza de El Cisne et celles de Mrs J. Reyes et J. Valarezo, de Macará.

Dans la zone centrale, occupée antérieurement par un même groupe ethnique ⁴, les vestiges attribuables à cette période inca sont rares et il est actuellement impossible de déterminer l'impact de la conquête sur ces populations connues sous le nom de Paltas ou Zarzas. Dans deux des zones de prospection (Catacocha et Cariamanga) aucun vestige inca n'a été découvert et l'étude des sites n'a pas permis de savoir s'ils avaient continué à être occupés sans grands changements sous la domination inca ou abandonnés consécutivement à l'arrivée des conquérants. Le fait que la conquête de cette région paraisse avoir été relativement pacifique ⁵ et l'isolement relatif de ces vallées inciteraient plutôt à retenir la première hypothèse. Des changements dans les relations sociopolitiques des différents groupes, dont l'uniformité culturelle antérieure laisse supposer une relative organisation régionale ou ethnique, sont cependant probables.

A Catamayo, où figurent dans les collections privées plusieurs pièces incas classiques (type aryballe), un site au moins paraît avoir été occupé durant cette période. Il s'agit d'un monticule très érodé situé à proximité de la basse vallée (site n° 3 Valle Hermoso). Un autre site de très grandes dimensions, situé à proximité et décrit par Collier et Murra (1943), aujourd'hui détruit par la mise en culture de cette zone, pourrait également se rattacher à cette époque. La céramique inca est cependant absente des sites occupés antérieurement durant la période d'Intégration et il n'existe aucune évidence de la cohabitation des deux groupes.

Quelques indices semblent également créditer l'éventualité de la présence inca dans la zone est, proche de Vilcabamba.

Les données en notre possession ne permettent donc pas de reconstituer avec précision le panorama de l'occupation de la province. Elle semble pourtant avoir revêtu des caractères divers suivant les zones. Peu importante ou absente de la région centrale, elle paraît avoir été plus accentuée au sud, à l'est et le long des chemins incas, où pourraient avoir coexisté des établissements à caractère stratégique, en relation directe avec le reste de l'empire et des colonies de peuplement regroupant des populations d'origines diverses dont des porteurs des traditions Cañari et Chimu.

LES TRADITIONS TARDIVES ET L'OCCUPATION INCA DANS LA REGION DE MACARA

Nos recherches furent plus particulièrement centrées sur la quebrada de la Mandala, vallée longue de 7 km, s'étageant entre 400 et 700 m au-dessus du niveau de la mer et dominant la ville de Macará. Trente-cinq gisements furent découverts. Ils sont particulièrement nombreux dans la partie haute, sur les retombées parallèles du « Cerro de la Mina » et dans la zone basse à proximité de l'urbanisation.

Les traditions préhispaniques sont ici sensiblement différentes de celles observées dans le reste de la province. Les périodes précéramique et formative ne sont pas représentées sur les sites découverts. A la période de Développement régional est associé un gisement qui a livré un matériel de facture assez fine dont des récipients à grand col éversé, portant une décoration peignée, rappelant ceux présents à la même époque dans la région de Cariamanga. Il pourrait donc avoir existé, à cette époque, une tradition méridionale, probablement originaire du nord du Pérou, différente de celle installée, plus au nord et à l'ouest, le long du rio Catamayo. Durant la période suivante, la zone se singularise par l'absence des traits caractéristiques du groupe Palta qui occupe alors le reste de la province. Le matériel associé à la période

⁴ Voir l'étude de N. Almeida, chapitre VII.

⁵ Plusieurs chroniqueurs s'accordent pour opposer la conquête de la région des Paltas, réputée pacifique, à celle de la zone située plus au nord occupée par les indiens Cañaris, plus belliqueux.

d'Intégration est de facture grossière. Il s'agit pour l'essentiel de récipients sans col, type urne, et de vases à col rectiligne ou oblique-externe fréquemment concave. Les récipients décorés sont rares et la technique la plus employée est de nouveau celle du peignage. Cette situation pourrait traduire le repli, face à l'arrivée d'un nouveau groupe ethnique, les Paltas, et la survivance dans cette région des traditions établies antérieurement dans tout le sud-est de la province. Une des sépultures fouillées appartient vraisemblablement à cette période.

L'occupation inca est manifeste mais essentiellement représentée par des sites d'inhumation, particulièrement nombreux dans la zone prospectée. Aux sites d'habitat correspondants, dont un grand nombre se trouvait vraisemblablement dans la zone basse, à proximité du rio Macará et ont été de ce fait partiellement ou totalement détruits par l'urbanisation, est associé un matériel céramique pauvre, peu caractéristique.

LES SEPULTURES FOUILLEES

Trois des sites étudiés se trouvent dans la zone haute, à proximité les uns des autres, sur des éperons parallèles dont ils occupent la partie sommitale sur de grandes longueurs. Le quatrième est situé dans la basse vallée au sommet d'un petit monticule.

Cucumaca (site n° 5)

Se trouvant à proximité de la ville de Macará, ce monticule a fait l'objet de fouilles clandestines nombreuses. Lors de notre passage, en 1979, le sol était jonché de pièces, cassées durant le pillage des tombes et abandonnées. La partie sommitale et le haut des pentes avaient été entièrement bouleversées, à l'exception d'une zone de dimensions réduites où nous avons effectué un sondage.

La sépulture

Ce sondage nous a permis de mettre au jour une tombe, creusée dans les sables détritiques caractéristiques de la zone (cascaro) et visible, après décapage de la couche humique superficielle, grâce à la nature du sédiment de remplissage (fig. 1).

Dans la partie supérieure de la fosse, longue de 1,50 m et large de 1,20 m, trois pierres horizontales ont été découvertes, près de la paroi ouest à des profondeurs de - 25, - 30 et - 45 cm. Les premiers vestiges osseux sont apparus, dans la partie centrale du puits à - 80 cm. Il s'agissait d'une série dentaire, attribuable à un jeune adulte. A un mètre de profondeur, fut rencontrée une seconde série dentaire appartenant à un enfant. Elle était accompagnée d'un mobilier funéraire, vraisemblablement situé de part et d'autre de la tête et composé d'un récipient à petites anses et de deux épingles à chas, en cuivre. Le fond de la fosse fut atteint à un niveau de - 1,20 m dans la partie nord et de - 1,30 m dans la zone centrale où ont été trouvées une dent appartenant au jeune adulte et une pièce de collier, en céramique. Dans la partie sud de la fosse était creusée une petite cavité, profonde d'une vingtaine de centimètres, dans laquelle avait été déposé un vase de forme asymétrique, au col anthropomorphe.

Les vestiges osseux

L'absence de tout vestige osseux à l'exception des séries dentaires est très vraisemblablement due à la nature du sol et aux conditions climatiques locales. Deux individus d'âge différent ont été inhumés dans cette fosse. Les séries dentaires ne présentaient aucune caractéristique particulière. La pauvreté des vestiges nous interdit toute analyse plus précise.

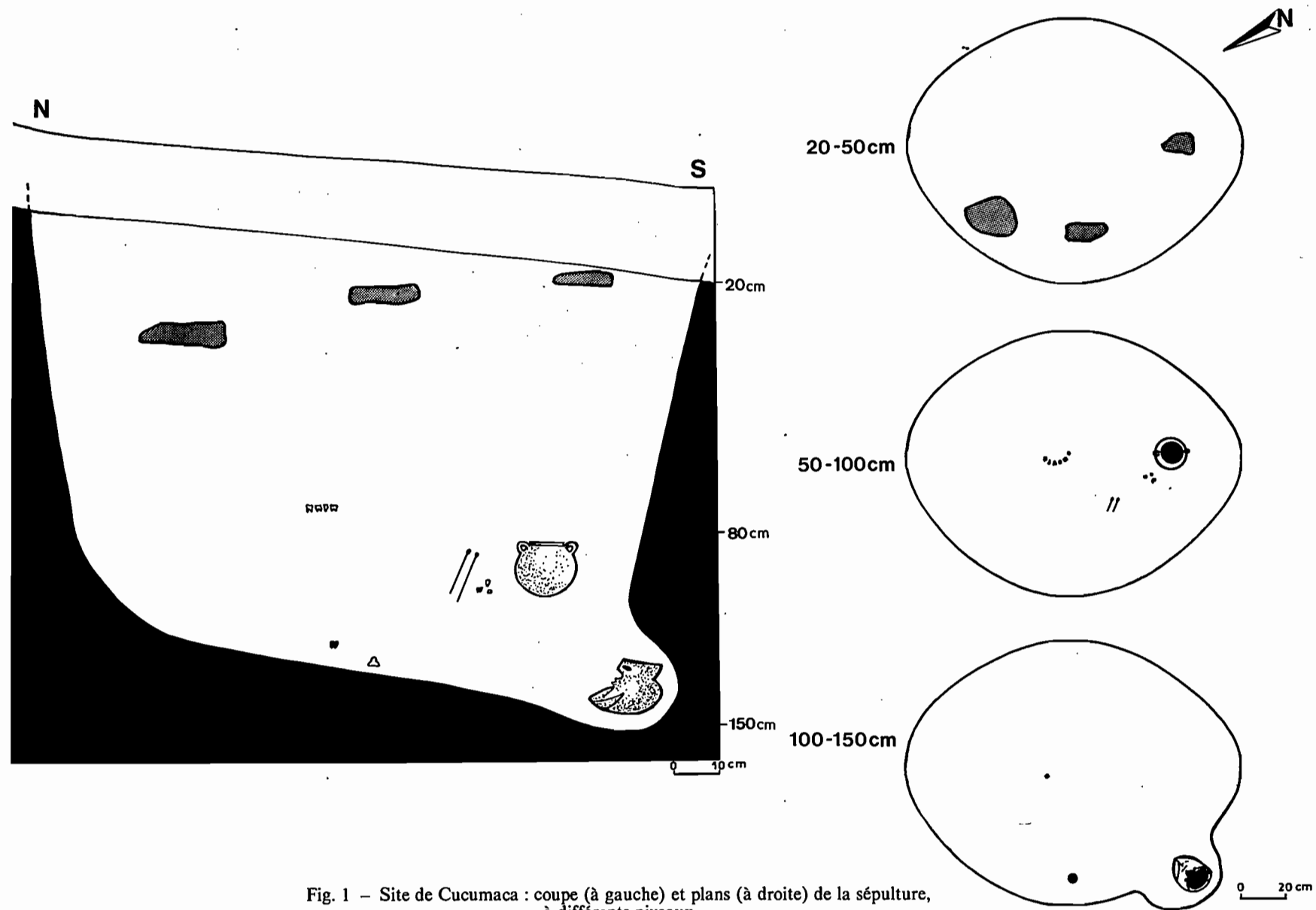


Fig. 1 – Site de Cucumaca : coupe (à gauche) et plans (à droite) de la sépulture, à différents niveaux

Le mobilier funéraire (fig. 2 ; Pl. 1)

Le petit vase à anse n'a pu être attribué à une culture précolombienne connue et ne correspond à aucune des traditions caractéristiques de la province. Il en est de même du récipient de forme asymétrique. De par sa forme il rappelle cependant certains vases, bien représentés à l'époque d'Intégration, dans le centre et le nord de l'Equateur, alors que le décor anthropomorphe est plutôt caractéristique des traditions présentes à cette époque dans les provinces d'Azuay et Cañar. Les deux aiguilles en cuivre ont une longueur de 6 à 7 cm et un chas formé par amincissement et recourbement d'une des extrémités.

Renseignements complémentaires

A ce mobilier funéraire s'ajoute le matériel récolté lors de notre arrivée sur le site (Pl. 2) (6 récipients fermés dont 2 à anses et 4 coupes) ainsi que diverses pièces appartenant à des collections privées. Sur un total de 21 pièces, 9 ont pu être attribuées à une tradition connue : Inca classique = 4, Chimú et Chimú/Inca = 3, Cajamarca (IV ?) = 1, Tacalza-Cañari = 1.

Interprétations

Ce site est caractérisé par la présence de sépultures contenant des mobiliers funéraires représentatifs de cultures et traditions d'origines diverses. Est notable la présence de récipients de tradition Inca (type « aryballe »), de matériel céramique caractéristique de la côte nord du Pérou, du centre et peut-être du nord de l'Equateur.

L'hypothèse la plus probable est que ce site ait été associé à un groupe de populations déplacées par les Incas, porteurs de traditions culturelles différentes. Ce peuplement poly-ethnique pourrait correspondre à un regroupement de mitimaes.

La Mandala (site n° 14)

Situé dans la partie haute de la vallée de La Mandala, cet ensemble d'inhumations occupe toute la crête d'un éperon sur plus de 600 m de longueur. La partie sommitale, dont la largeur varie entre 5 et 10 m, a été très fortement touchée par les fouilles clandestines.

La sépulture

Trois sondages préliminaires ont été effectués. La couche superficielle, humique, grise et dure, avait une épaisseur moyenne de 35 cm et surmontait le sol détritique, en place, de couleur jaune (cascaro). Cette première couche, qui contenait des tessons épars, atteignait dans le quatrième sondage, une profondeur de 55 cm (fig. 3). En superficie, se trouvait une première pierre horizontale. Une seconde roche verticale de forme triangulaire fut découverte dans la partie inférieure de la couche I. A – 60 cm, au centre du sondage, s'ouvrait un puits dont l'ouverture de forme ovale mesurait 0,80 m par 1 m. Le remplissage de ce puits était constitué d'un mélange de sables détritiques, peu indurés et de terre humique grise.

Deux roches verticales superposées occupaient l'angle ouest de la fosse (Pl. 3A). Sous ces pierres se trouvaient, à une profondeur de 1,70 m, trois roches horizontales disposées en manière de plancher, obturant l'entrée d'une cavité contenant un mobilier à destination probablement funéraire composé de récipients céramiques et de pièces d'orfèvrerie (Pl. 3B). Le fond du puits principal est apparu à une profondeur de 1,80 m. Le sol de la cavité était creusé jusqu'à – 2,30 m.

Les vestiges osseux

L'absence de tout vestige osseux peut être, comme sur le site de Cucumaca, expliquée par la nature du terrain (sol détritique très acide) et les conditions climatiques locales (alternance de fortes pluies et de grosses chaleurs). La destination funéraire de la structure est cependant probable.

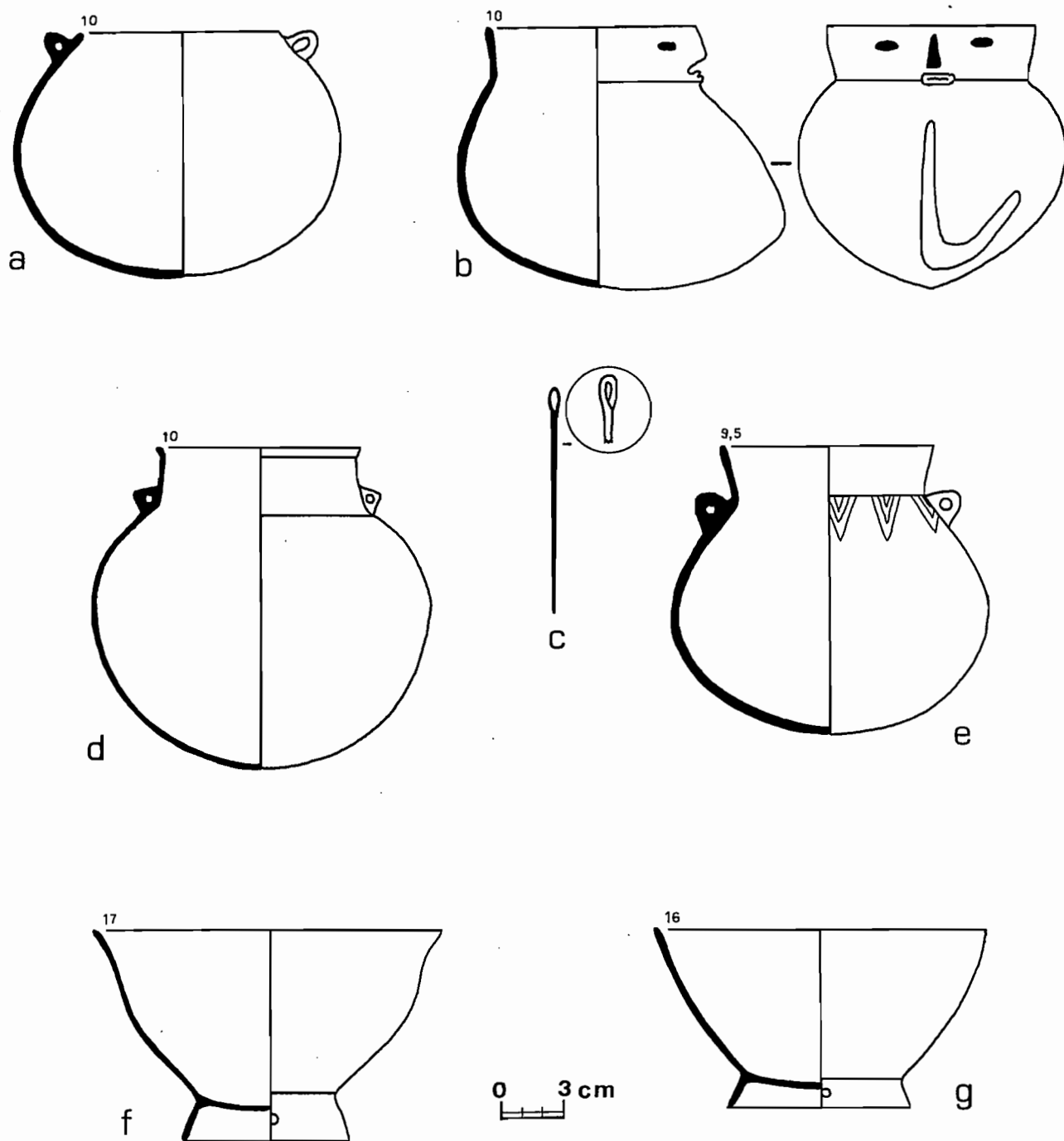


Fig. 2 – Site de Cucumaca : a, b, c – mobilier funéraire ;
d à g – pièces provenant d'autres sépultures

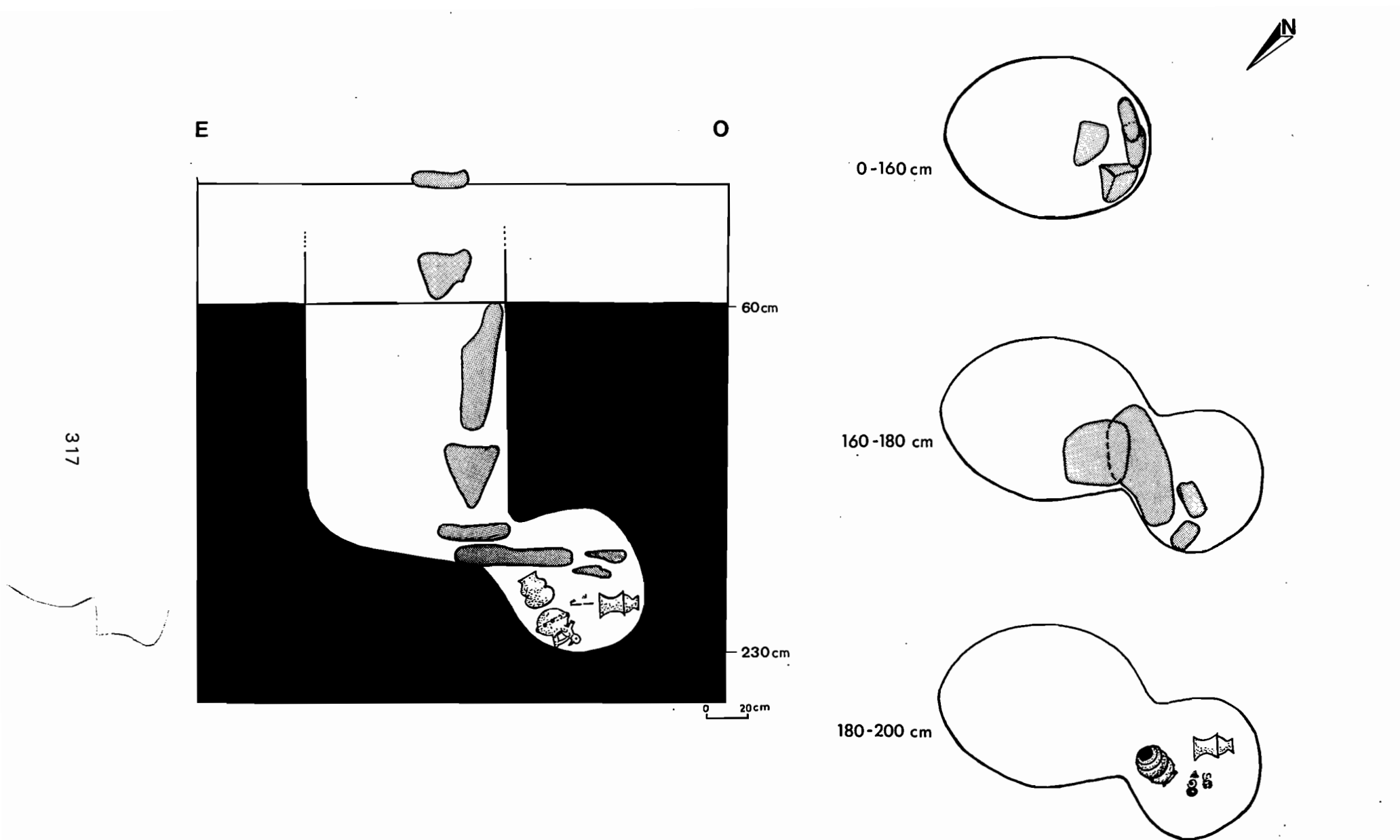


Fig. 3 – Site de La Mandala : coupe (à gauche) et plans (à droite) de la sépulture, à différents niveaux

Le mobilier funéraire

Trois récipients furent découverts dans la cavité inférieure (fig 4 ; Pl. 4). Le premier d'entre eux, de pâte rouge, haut de 16 cm, a une panse complexe resserrée à mi-hauteur et un petit col oblique externe. Il porte un décor peint en blanc autour du col et à la partie supérieure de la panse. Le second vase était situé sous le premier, col en bas. La panse, dont le diamètre maximal est souligné de protubérances régulièrement espacées est surmontée d'un goulot et d'un motif modelé ornitomorphe reliés par une anse-pont. Le corps de l'oiseau est peint en blanc sur fond rouge. Le troisième récipient est composé de deux pièces. Un petit vase à col oblique externe fut en effet trouvé associé à un piédestal creux, haut de 7,5 cm.

Aucun de ces vases n'est attribuable, avec certitude, à une culture déterminée. Ils semblent cependant présenter de nettes affinités avec le matériel céramique caractéristique de la culture Chimu/Inca.

Six pièces de métal, vraisemblablement groupées à l'origine dans un petit sac tissé dont n'ont été conservés que des fragments, pourraient correspondre à deux parures d'oreille. Chaque ornement paraît avoir été composé d'une spirale en cuivre recouvert d'or, d'un anneau en cuivre ou en or (un exemplaire de chaque) et d'une plaquette de cuivre également recouverte d'une fine couche d'or. L'une de ces plaquettes, circulaire, d'un diamètre de 3 cm, présente une perforation centrale, l'autre, carrée, de 4 cm de côté, une perforation latérale.

Renseignements complémentaires

7 vases provenant de ce site purent être étudiés dans les collections privées (Pl. 5), deux n'ont pu être déterminés, quatre appartiennent à la tradition Chimu ou Chimu/inca, un à la tradition Tacalzapa.

Interprétations

Ce site présente de grandes similitudes avec celui étudié précédemment. Il traduit aussi vraisemblablement un peuplement poly-ethnique. L'analyse comparative des données sera présentée postérieurement.

Copal (site n° 176)

Ce site correspond à l'éperon situé immédiatement à l'ouest du précédent. Plusieurs sépultures auraient été mises à jour lors de la réfection de la route.

La sépulture

Deux sondages furent effectués. Dans le premier (fig. 5), trois roches verticales, situées à 5 cm sous le sol actuel étaient disposées en triangle et distantes d'environ 60 cm. Au sud-ouest, entre - 20 et - 30 cm, le sol était couvert de gros fragments d'urnes à pâte épaisse. Sous la pierre, située à proximité de la paroi nord, se trouvait un petit galet vertical. Apparaissait également à 35 cm de profondeur, dans la zone nord-est, en bordure de paroi, une grande pierre verticale haute de 80 cm. Elle était accompagnée de deux roches plus petites (Pl. 6B). Derrière elles, s'ouvrait une petite fosse latérale, contenant une série d'os longs apparemment regroupés et couverts par deux pierres plates.

Dans la partie centrale du sondage, on pouvait distinguer à une profondeur de 50 cm les limites d'une fosse ovale, longue de 2,10 m et large de 1,50 m. La terre de remplissage de ce puits, creusé dans les sables détritiques caractéristiques de la région, était de couleur jaune dans la partie sud-ouest, plus brune au nord-est, qui correspondait à une zone stérile où le fond de la fosse apparaissait à une profondeur de 1,40 m.

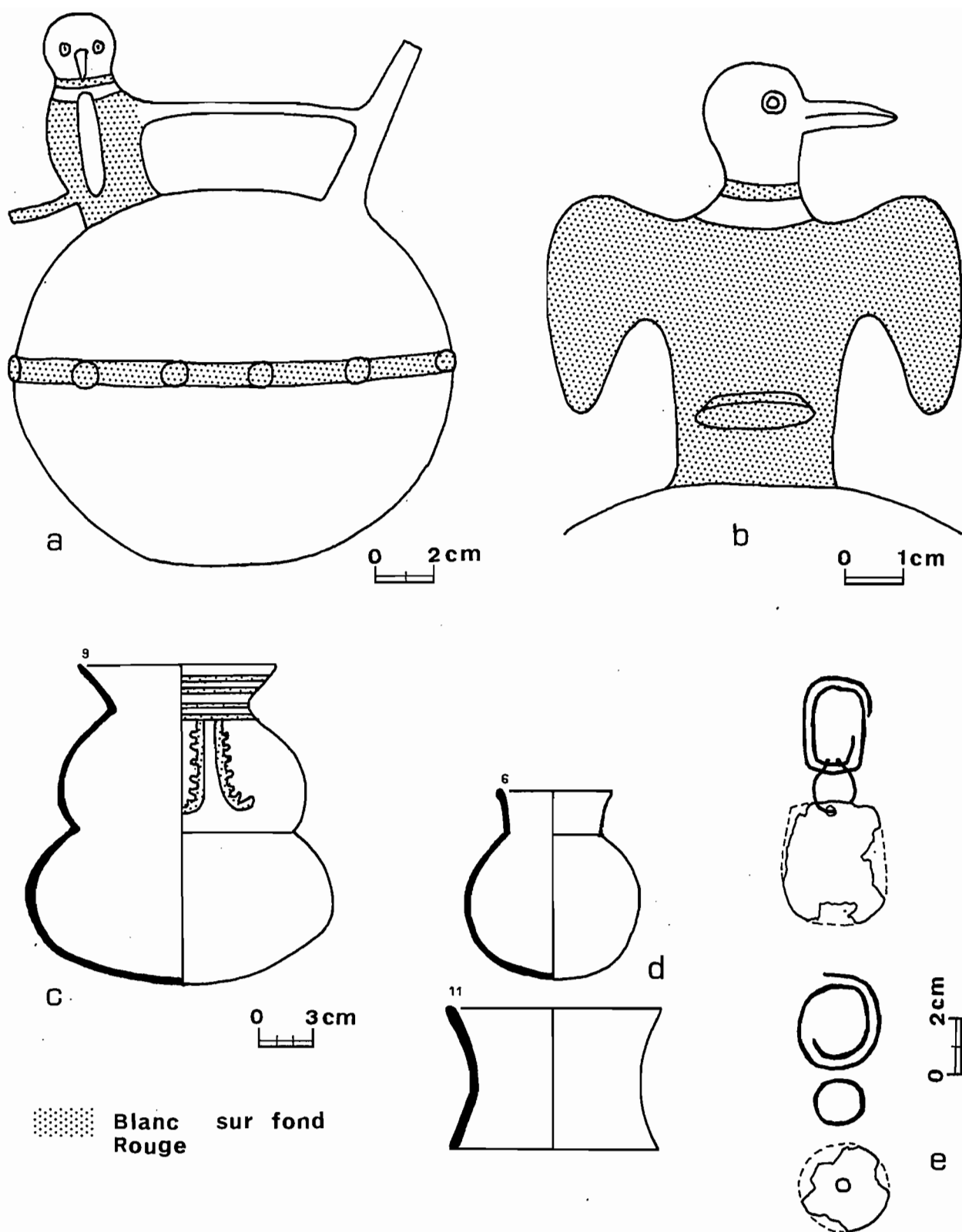


Fig. 4 – Site de La Mandala : mobilier funéraire

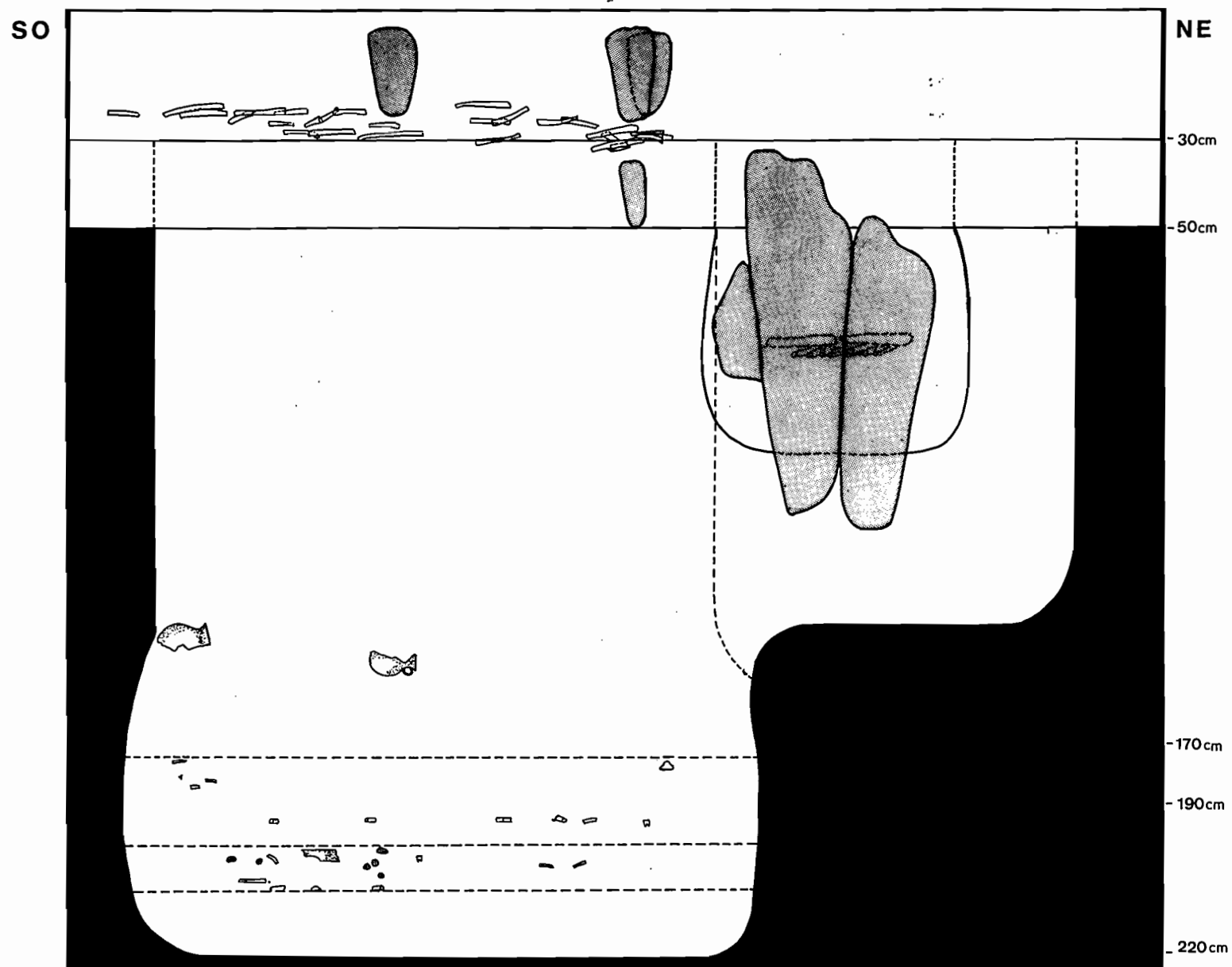


Fig. 5 – Site de Copal : coupe longitudinale de la sépulture

Dans la zone sud-ouest, le puits s'approfondissait en s'élargissant légèrement (Pl. 6A). A – 1,50 m, il mesurait 1,50 m par 1,40 m. Un demi-vase, brisé fut découvert à ce niveau, au centre de la fosse. Un second demi-vase dont d'autres fragments étaient présents dans les niveaux inférieurs, se trouvait en limite de paroi à – 1,40 m. Apparaissait ensuite une couche stérile de 30 cm d'épaisseur, puis à une profondeur de 1,70 m un niveau où le sable jaune était mélangé à de la terre humique, de même nature que celle de la couche I.

Quelques rares vestiges osseux furent découverts entre – 1,85 et – 2 m (fig. 6). Ils étaient concentrés dans la partie sud-ouest du puits. Purent être identifiés un fragment crânien et un bourgeon dentaire appartenant à un enfant. Ils étaient accompagnés d'un élément de collier, de nombreuses petites pierres de formes insolites, de quelques tessons dont un goulot de bouteille et d'un objet non identifié, en cuivre. Entre – 1,90 et 2 m, le sédiment de remplissage devenait plus franchement rouge, possible résultat d'une combustion. La dernière couche, jaune et stérile, se poursuivait jusqu'à une profondeur de 2,20 m où se rencontraient les sables détritiques compactés en place.

Interprétation des vestiges osseux

Le bourgeon de molaire découvert dans la fosse principale appartenait à un enfant. Il a été impossible de déterminer si les fragments d'os longs, vraisemblablement d'humérus, rencontrés dans la fosse latérale, correspondaient au même individu. De nouveau, le mauvais état de conservation des vestiges rend difficile toute interprétation détaillée.

Le mobilier funéraire

Les deux récipients céramiques fragmentés découverts dans la fosse principale (fig. 7) sont de petites dimensions et de facture grossière. Un d'entre eux porte une anse ronde. Ils ne sont attribuables à aucune tradition connue. Ce type d'anse semble cependant plutôt commune à l'époque incaïque. La présence, dans la tombe d'un enfant, de petites pierres ayant pu être ramassées par jeu ou en raison de leur forme, peut être significative. La pauvreté du mobilier funéraire, en regard de l'importance de la fosse et de l'appareillage de pierre est également notable.

Interprétations

Cette sépulture ressemble aux précédentes par la présence à l'intérieur de la tombe de pierres verticales mais en diffère par plusieurs points.

Devant l'impossibilité de déterminer s'il s'agit d'un seul et même individu, plusieurs hypothèses peuvent être proposées pour expliquer l'existence de la petite fosse latérale et le regroupement dans celle-ci de plusieurs os longs. Il pourrait s'agir d'un enterrement secondaire, les os longs étant concentrés dans la fosse latérale alors que le reste du squelette ou, au minimum, la boîte crânienne étaient déposés dans le puits principal avec des vestiges variés. La seconde hypothèse postulerait l'existence de deux sépultures indépendantes, témoins de pratiques funéraires différentes. La disposition des fragments d'urnes, en superficie, et leur absence de la zone nord-est seraient dues au creusement postérieur de cette zone. Les trois roches verticales marqueraient uniquement l'entrée de la petite fosse latérale. L'absence de tout mobilier funéraire et la présence des seuls os longs apparemment groupés dans cette fosse, rendent cependant cette hypothèse peu plausible.

La Paccha (site n° 15)

Ce site occupe l'éperon situé à l'ouest du précédent. La partie sommitale est étroite. Plusieurs fouilles clandestines y avaient déjà été réalisées.

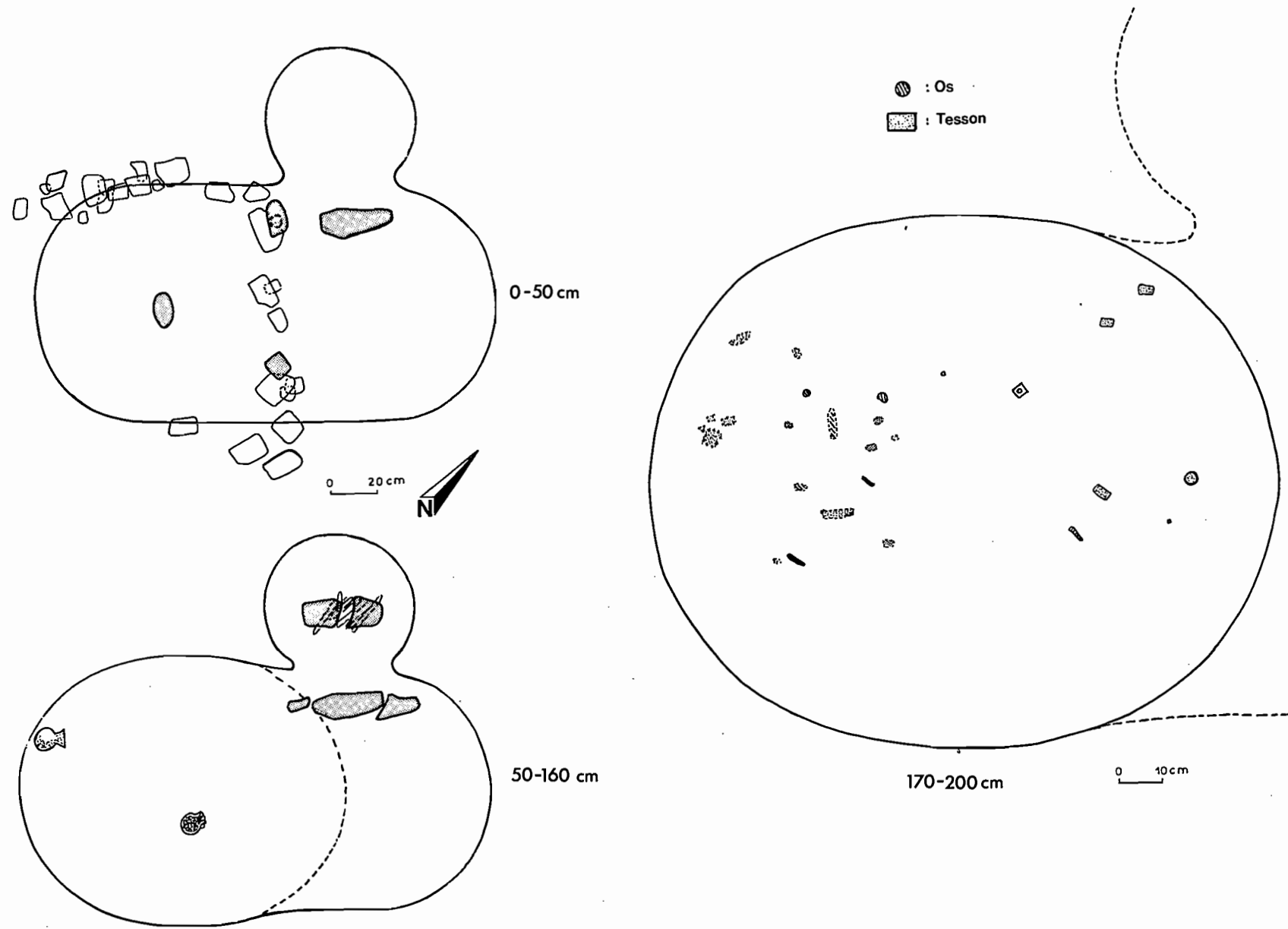


Fig. 6 – Site de Copal : plans de la sépulture, à différents niveaux

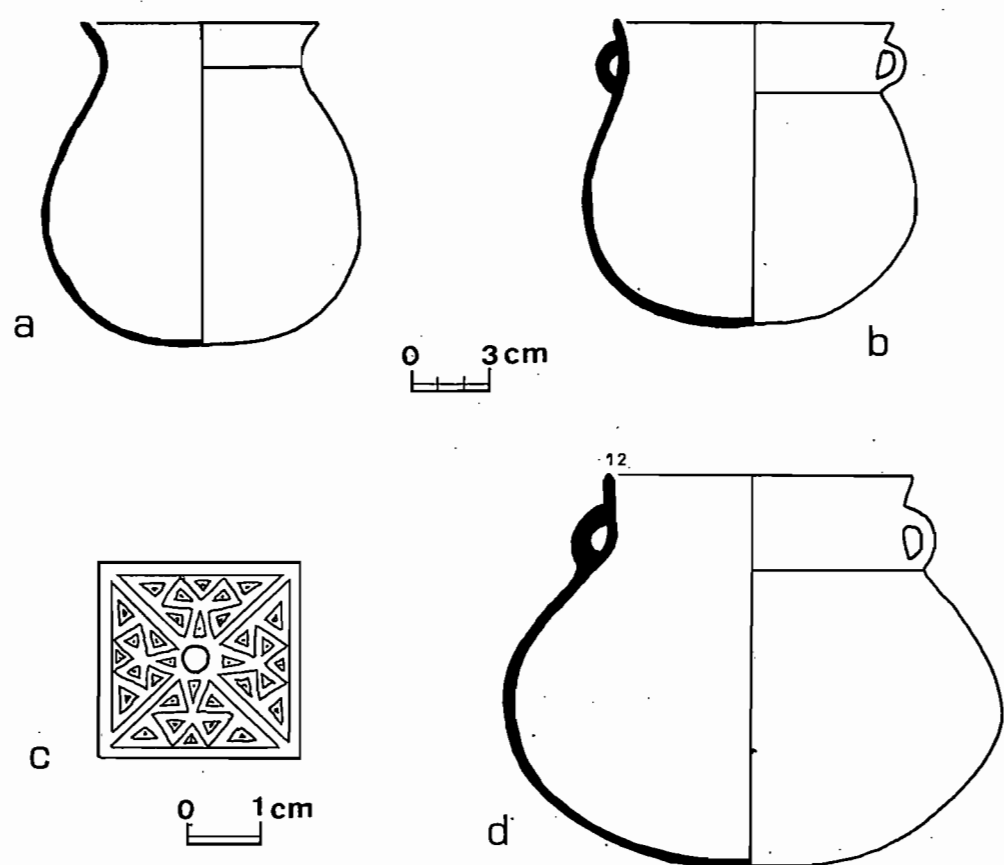


Fig. 7 – Site de Copal : mobilier funéraire

L'inhumation

Trois sondages préliminaires ont été effectués. Sous la couche humique grise, superficielle, épaisse de 20 à 30 cm, apparaissait une seconde couche, jaune sableuse, peu dure, puis à – 60 cm le sol détritique en place.

Dans le quatrième sondage (fig. 8), la première couche avait une épaisseur de 25 cm, la seconde, extrêmement indurée, était présente jusqu'à une profondeur de 80 cm. A – 30 cm, sont apparus un grand fragment d'urne horizontal et quelques tessons plus petits, appartenant à un récipient de même type (Pl. 7A). Ils recouvraient une sorte de cadre fait de gros fragments hauts de 45 à 50 cm disposés verticalement en triangle, dans une terre vraisemblablement préparée, qui s'est signalée à la fouille par son extrême dureté. Les trois pièces principales formaient un triangle de 30 cm de côté renforcé dans deux des angles par des tessons de plus petites dimensions. A l'intérieur de cette structure se trouvait un grand tesson incliné, vraisemblablement destiné à protéger le crâne d'enfant situé en dessous (Pl. 7B). Sous ce crâne fut découvert un dernier fragment, probablement utilisé pour en faciliter le maintien lors de l'enfouissement.

Les vestiges osseux

Le crâne appartenait à un enfant. Aucune vertèbre cervicale ne fut rencontrée lors de la fouille mais les os, fragiles, étaient mal conservés dans la partie inférieure de la boîte crânienne. Celle-ci était remplie de terre et présentait un enfoncement de la zone pariétale droite. Il nous fut impossible de déterminer si cet écrasement résultait d'une action pré ou post-mortem.

Les vestiges céramiques

Aucun mobilier funéraire n'était associé à cette inhumation. Les fragments d'urnes formant cette structure correspondent, au minimum, à deux récipients de même type. Il s'agit d'urnes à parois sub-verticales d'une hauteur et d'un diamètre d'ouverture d'environ 50 cm. Ce type d'urne, similaire aux tessons rencontrés sur le site de Copal, paraît être associé localement à la période d'Intégration.

Renseignements complémentaires

Nous avons eu connaissance d'une découverte réalisée antérieurement, sur ce site, par un groupe d'écoliers. Les vestiges en sont conservés dans un collège local. Il s'agit de deux urnes entières semblables aux fragments étudiés précédemment, découvertes superposées. Dans l'urne inférieure, de grandes dimensions, se trouvait un squelette entier appartenant à un adulte. Il ne nous a été signalé la présence d'aucun mobilier funéraire.

D'autres structures semblables à celle fouillée et contenant également des crânes isolés auraient été mises au jour lors de l'implantation d'une clôture, dans la partie haute de l'éperon, au pied du Cerro de La Mina.

Interprétations

L'inhumation d'une boîte crânienne, séparée du corps, peut résulter de pratiques funéraires particulières et correspondre à un enterrement secondaire ou être liée aux conditions de la mort (décapitation). L'absence de vertèbres cervicales corroborerait plutôt la première de ces deux hypothèses. La présence sur le même site de corps entiers également enterrés dans des urnes n'éclaire pas réellement le problème. Le fait que la tête découverte appartienne à un enfant peut être significatif.

La tradition d'enterrements en urnes semble avoir été répandue à l'époque d'Intégration dans tout l'ouest de la province. Elle apparaît également chez les populations installées dans la

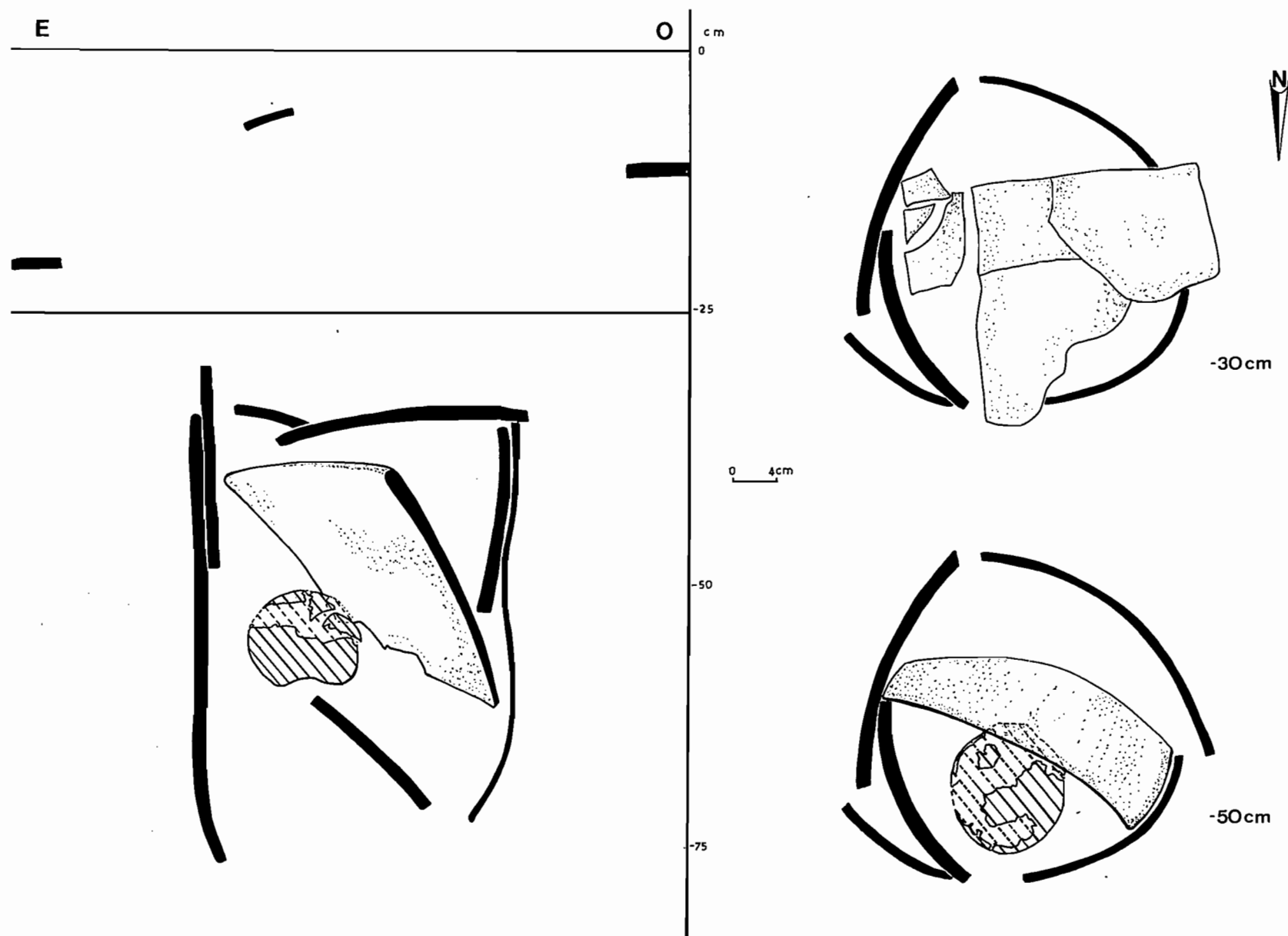


Fig. 8 – Site de La Paccha : coupe (à gauche) et plans (à droite) de la sépulture, à différents niveaux

région de Catacocha, alors que dans la zone est les groupes associés aux mêmes traditions céramiques paraissent avoir privilégié les inhumations collectives sous abri rocheux.

CHRONOLOGIE RELATIVE ET PRATIQUES FUNÉRAIRES

En l'absence d'éléments permettant des datations ^{14}C , il nous est impossible d'établir la chronologie réelle des diverses sépultures fouillées. Le laps de temps, vraisemblablement peu important, séparant certaines de ces inhumations, aurait rendu par ailleurs l'entreprise hasardeuse.

Toutes semblent appartenir aux périodes immédiatement antérieures à la conquête espagnole. Deux d'entre elles peuvent être attribuées avec une grande probabilité à l'époque inca. Les deux sites de Cucumaca et de La Mandala paraissent avoir été utilisés par des populations d'origines diverses, parfois lointaines, parmi lesquelles semble dominer numériquement le groupe de tradition Chimu. Le fait que la céramique Inca classique, bien représentée dans la basse vallée, soit absente de l'échantillon étudié provenant du site de La Mandala est notable. Bien qu'elles soient associées à un mobilier funéraire caractéristique de traditions différentes, les deux sépultures fouillées présentent de nombreuses similitudes. Il s'agit dans les deux cas d'un puits ovale, profond d'un peu plus d'un mètre, dont l'emplacement était signalé par des pierres disposées verticalement ou horizontalement. Les corps semblent avoir été déposés dans la partie centrale de la fosse alors que le mobilier funéraire était concentré, en totalité ou en partie, dans une petite cavité latérale creusée à la base du puits.

La sépulture rencontrée sur le site de Copal présente des caractéristiques différentes et ne peut être attribuée avec certitude à l'époque inca. Seule la présence dans la fosse de grandes roches verticales rappelle les tombes précédemment décrites. Les pratiques funéraires, quoique mal établies, semblent particulières. Même s'il ne s'agit pas d'un enterrement secondaire, le fait que les vestiges osseux de la fosse principale soient concentrés sur un seul niveau et mélangés à d'autres éléments, correspond difficilement à une inhumation de type classique. Il pourrait s'agir de l'adaptation, durant la période incaïque, des pratiques funéraires caractéristiques des populations installées antérieurement dans la vallée. En effet, la présence de fragments d'urnes et la possibilité d'un enterrement secondaire permet d'établir un parallèle avec la structure fouillée sur le site de La Paccha qui paraît, quant à elle, directement associée à la période d'Intégration.

Sur ce dernier site, la tradition d'enterrements en urnes funéraires semble bien caractérisée. La sépulture fouillée pourrait correspondre à des pratiques s'appliquant à un groupe particulier de la population, à une évolution des techniques d'inhumation ou résulter d'un conflit ayant entraîné la mort par décapitation d'un certain nombre d'individus.



Planche 1 – Site n° 5 – Cucumaca : mobilier funéraire associé
à la sépulture fouillée

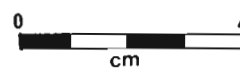


Planche 2 – Site n° 5 – Cucumaca : pièces découvertes sur le sol,
abandonnées par des fouilleurs clandestins



A



B

Planche 3 – Site n° 14 – La Mandala : A – pierre verticale située
à la partie supérieure de la fosse ;
B – petit récipient découvert dans la cavité inférieure

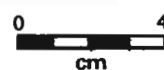


Planche 4 – Site n° 14 – La Mandala : mobilier funéraire associé
à la sépulture fouillée



Planche 5 – Site n° 14 – La Mandala : récipients caractéristiques
 de traditions diverses, provenant de ce site
 et actuellement conservés dans des collections privées :
 A – Tradition Tacalzhapa – Cañari ; B – Inca ; C – Chimu ;
 D – Cajamarca



A

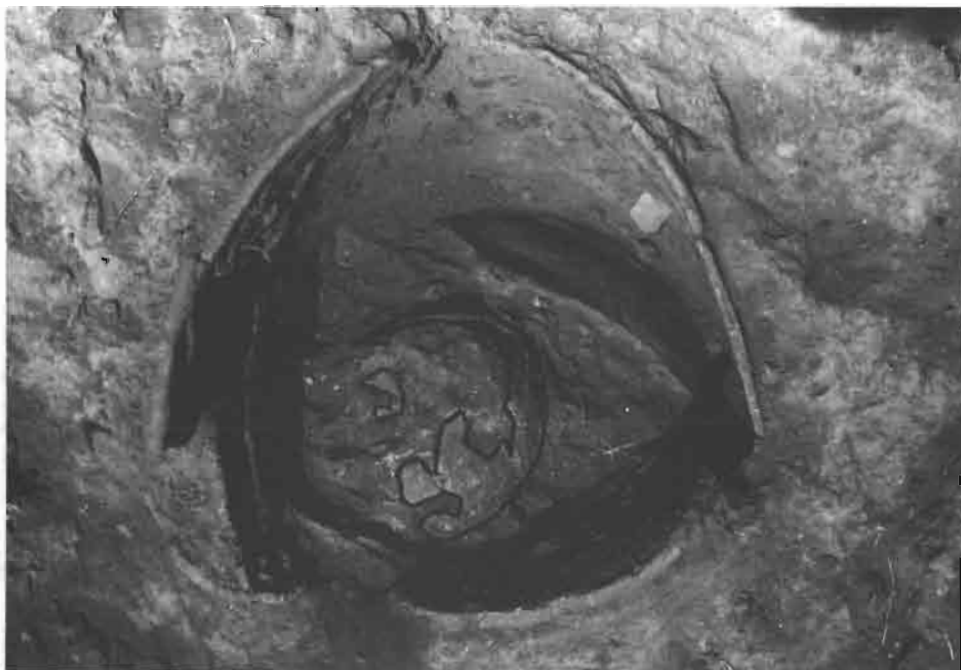


B

Planche 6 – Site n° 176 – Copal : A – la sépulture en cours de fouille,
niveau – 100 cm ; B – pierres verticales
situées devant la petite cavité latérale



A



B

Planche 7 – Site n° 15 – La Paccha : A – niveau – 35 cm, structure avant la fouille ; B – niveau – 55 cm, vue du crâne en cours de décapage

CHAPITRE X

INTERPRETATIONS PROVISOIRES

Jean GUFFROY

Un des problèmes importants se rapportant à cette province et à son peuplement nous est posé dès le premier chapitre. Il a trait à la singularité géographique du territoire étudié et à l'influence de ces caractères physiques sur les traditions culturelles qui s'y développèrent. Plus généralement, c'est un certain déterminisme écologique qui nous paraît être ici en question.

Ainsi, pour R.L. Burger qui aborde ce sujet dans un très intéressant article récemment paru ¹ : « *Il apparaît que la division traditionnelle entre l'Equateur et le Pérou anciens n'est ni une convention arbitraire établie par convenance par les archéologues modernes ni le produit de forces politiques et économiques contemporaines. Au contraire, la division entre ces deux zones correspond à une ancienne et profonde séparation entre deux œcoumènes distincts, comparable à celle séparant la civilisation chinoise de celle de l'Asie du sud-est et les civilisations mésoaméricaines de celles du sud de l'Amérique centrale* » (Burger, 1984, p. 50). Et il observe plus précisément que « *Le désert de Sechura et les vallées et forêts insalubres de Catamayo constituent une zone naturelle de séparation qui a servi de base à une frontière de nature politique et anthropogéographique* » (ibid. p. 33).

Selon le même auteur, cette division ancienne naît et s'affirme lors de l'apparition et de la diffusion de la première grande civilisation andine : Chavin, dans les derniers siècles précédant notre ère. Il pense que cette région, qui comprend le sud de la province de Loja et l'extrême nord du Pérou voisin « *a constitué une rupture suffisamment significative pour projeter l'Equateur et le Pérou dans deux trajectoires différentes de développement politique et socio-culturel, durant l'Horizon ancien. Les racines de cette divergence peuvent correspondre à l'émergence de modes de production différents dans les Andes centrales et septentrionales au cours du deuxième millénaire av. J.-C.* » (ibid. p. 53).

Cette division n'a cependant pas pour Burger un caractère absolu et il reconnaît que « *durant le second millénaire, il apparaît de forts liens culturels entre l'Equateur et le nord du Pérou* » (ibid. p. 38) et « *qu'il ne faut pas oublier cependant qu'à d'autres époques, spécialement plus tardivement dans la préhistoire, cette région frontalière fut régulièrement transcendée par de puissantes forces militaires, économiques et idéologiques générées par des états conquérants* » (ibid. p. 53). Son analyse est donc essentiellement fondée sur l'étude d'une période : l'Horizon ancien péruvien (Formatif tardif de notre région d'étude) pour laquelle les éléments nouveaux découverts lors de nos recherches semblent contredire en partie son interprétation.

Nous reviendrons ultérieurement sur cette époque précise et la signification possible de cette notion de frontière. Il nous faut auparavant noter, ainsi que l'indique F. Duverneuil dans le premier chapitre, que la singularité géographique de cette zone paraît clairement établie.

¹ Burger R.L. – 1984 – Archaeological areas and prehistoric frontiers : The case of formative Peru and Ecuador, *Social and economic organization in the prehispanic Andes*, BAR International Series 194, Oxford. La traduction de l'anglais a été réalisée par nous-mêmes.

Elle correspond à un point d'inflexion majeure de la cordillère des Andes, où le contact orogénique et structural a pour conséquences un abaissement très net et un élargissement de la chaîne montagneuse. Ces caractéristiques tectoniques conditionnent le paysage dans sa topographie complexe et accidentée et rendent difficile la pénétration par le nord et par l'ouest. Vers l'est, le sud et le sud-ouest, l'orientation et la divergence du réseau hydrographique facilitent au contraire le contact tant avec le piémont amazonien qu'avec l'océan Pacifique.

Cette région, qui correspond également à un secteur de transition climatique entre la zone équatoriale nord et la zone désertique sud, présente une grande variété de paysages, traduisant une diversité de climats et d'altitudes. Son inhospitalité nous paraît avoir été souvent exagérée. Ainsi la description qu'en donne Burger (1984, p. 52) : « *la portion est de cette aire est couverte par des forêts denses et est inapte à être exploitée par les techniques agricoles andines usuelles, et la portion ouest est connue pour son environnement insalubre* » paraît trop schématique pour rendre compte de la réelle diversité de la végétation mise en évidence, dans le chapitre II, par L. Empereur et B. Arnaud. De même, l'affirmation du géographe T. Wolf (cité par Burger, 1984, p. 52) concernant la vallée même de Catamayo, sur laquelle furent centrées nos recherches : « *Ni les hommes blancs ni les Indiens ne résistent longtemps aux continues attaques des fièvres et les fièvres malignes y sont endémiques* » nous paraît clairement contredite par l'évidence du maintien d'une population importante et créatrice sur plus de trois millénaires ².

Il faut également noter que l'on connaît encore mal les changements climatiques intervenus durant la période considérée et surtout leurs effets spécifiques sur les différents écosystèmes actuellement existants. La possible simultanéité de l'émergence d'une phase climatique plus froide et plus humide que l'actuelle (phase Quechua 1) et des premières installations sédentaires pourrait être, de ce point de vue, significative. Par ailleurs, l'existence de zones écologiques variées, groupées sur un territoire peu étendu, ne nous paraît pas constituer, en soi, un facteur négatif.

Le problème des relations entre les caractéristiques physiques de la province et la nature du peuplement se pose clairement dès la période précéramique. En effet, l'absence de vestiges attribuables à cette époque dans la partie ouest, basse et chaude, et la localisation des seuls sites connus dans la zone de *páramo* correspondant aux derniers chaînons des Andes septentrionales, située au nord de la province, sembleraient confirmer le caractère peu attractif de cette région pour les populations de chasseurs prédateurs. Le fait que la limite septentrionale de l'habitat des grands troupeaux de camélidés coïncide, au sud, avec cette zone d'affaissement du massif andin pourrait également avoir joué un rôle négatif. La présence de vestiges de la période précéramique dans la basse vallée de Catamayo permet cependant de relativiser notre appréciation du peuplement. La fréquentation, par ces groupes, de la cordillère orientale qui culmine à 3000 mètres, et leur incursion dans les vallées plus basses sans doute giboyeuses, paraît en effet vraisemblable.

L'apparition des premières installations sédentaires traduit très clairement l'arrivée d'un nouveau groupe porteur de traditions néolithiques bien développées. L'hypothèse d'une émergence locale, indépendante ou sous l'effet de stimuli extérieurs n'est pas étayée par les données en notre possession et paraît peu crédible. La localisation des plus anciens vestiges découverts dans la vallée de Catamayo, située à l'est de la province, peut être due au simple hasard de la recherche mais pourrait être cependant significative. Elle semble en effet corroborer l'hypothèse d'une origine orientale, étayée par des considérations stylistiques et la problématique générale concernant la diffusion des premières traditions céramiques.

² D'autres secteurs proches (Vilcabamba, Malacatos) sont réputés aujourd'hui pour leur climat sain et la longévité des habitants.

Elle contredit par ailleurs le caractère *a priori* rébarbatif attribué, à notre avis abusivement, à cette vallée qui est de par sa superficie une des plus importantes de la région. Les nouveaux arrivants ont pu trouver ici des conditions climatiques proches de celles de leur possible zone d'origine : le piémont amazonien, dont l'accès est facilité ici par le réseau hydrographique. Comme c'est le cas également à Cerro Narrio, plus au nord, la distance séparant les sources des rivières tributaires du versant pacifique et du versant atlantique est inférieure à 5 km. Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, l'arrivée de ces premiers groupes sédentaires paraît coïncider avec le développement d'une nouvelle phase climatique qui se serait traduite dans les Andes par un climat plus froid et plus humide que l'actuel. Elle pourrait être également liée à des changements écologiques ayant affecté la zone d'origine, entraînant la disparition définitive d'un paysage de savane hérité de la dernière période glaciaire, au profit d'une végétation de type amazonien, encore en place.

Les caractéristiques géographiques semblent effectivement avoir joué un rôle négatif en ce qui concerne les contacts avec l'ouest et le nord-ouest, où se développe dès 3200 av. J.-C. la culture Valdivia. La diffusion de cette tradition, dont on retrouve des influences sur la côte nord du Pérou (à Huaca Prieta) dans la seconde moitié du deuxième millénaire, paraît cependant avoir été assez lente. Elle n'apparaît dans les régions côtières voisines de la province de Loja que lors des phases VII et VIII de cette culture, soit après 1700 av. J.-C.³ et ne semble pas avoir pénétré sous sa forme propre plus à l'est.

Dans l'état actuel des connaissances, les premières installations sédentaires de Catamayo paraissent donc relativement isolées et leur influence culturelle réduite. On ignore s'il y eut maintien de contacts avec les possibles zones d'origine. L'occupation de la vallée voisine de Loja, plus haute et plus humide, attestée postérieurement, est vraisemblable. Elle traduirait l'expiration de paliers écologiques différents. Les prospections réalisées dans les secteurs ouest et sud de la province n'ont livré aucun vestige de cette période.

Dès cette première tradition, dont l'apparition pourrait dater de 1800 av. J.-C., les formes céramiques les plus courantes correspondent à des récipients globulaires fermés destinés à la conservation ou à la cuisson. La rareté des bols et bouteilles différencie très nettement cette zone et les régions voisines (Cerro Narrio, Païta) tant des cultures formatives côtières que de celles établies à la même époque dans l'est péruvien. L'hypothèse de contacts directs entre ces deux zones, avancée pour expliquer l'apparition, sur la côte, de traits de possible origine amazonienne dont certains types de bouteilles, ne paraît pas étayée dans l'état actuel des recherches.

Cette prédominance des récipients de conservation et de cuisson qui caractérise l'ensemble des traditions formatives de Catamayo et s'oppose à l'importance, dans les autres régions, des récipients de service, est difficilement explicable d'un simple point de vue fonctionnel. L'hypothèse selon laquelle cette opposition pourrait traduire des régimes alimentaires différents (maïs, manioc) ou l'exploitation de paliers écologiques divers (basses terres/hautes terres) ne permet pas d'expliquer les similitudes existant entre Valdivia et Tutishcainyo d'une part et les différences notables entre Cerro Narrio et Cotocollao, de l'autre. De même, si on peut être tenté de justifier l'absence à Catamayo de bols et de bouteilles par l'utilisation pour ces fonctions de récipients en matières périssables (cannes, gourdes, calebasses), on sait que ces mêmes ustensiles existaient également sur la côte et dans la forêt amazonienne où ils pourraient être à l'origine des formes céramiques dérivées. Cette opposition récipients de cuisson/récipients de service à laquelle il convient d'ajouter l'absence/présence des figurines anthropomorphes ne nous paraît pas obéir à des raisons utilitaires, mais plutôt à une logique d'ordre culturel. Elle pourrait résulter d'une différenciation antérieure et d'un développement séparé ayant eu lieu au cours du troisième millénaire.

³ Selon communication personnelle de P. Netherly concernant la région de Tahuin (province de El Oro).

L'isolement des premiers groupes d'agriculteurs installés dans la vallée de Catamayo est cependant relativisé par la présence, dès la première tradition, de techniques de décoration, populaires également à cette époque dans les autres régions. Il semble de toute manière définitivement rompu avec l'apparition de la tradition postérieure B, vers 1300 av. J.-C. La diffusion pan-andine de la forme céramique caractéristique de cette phase semble difficilement explicable compte tenu du caractère strictement utilitaire et de l'absence de singularité de ce type, auquel il est actuellement impossible d'attribuer une origine précise. Sa diffusion pourrait s'être accompagnée de celle d'autres traits non matériels, encore mal caractérisés. C'est en effet à la même période que semble apparaître pour la première fois dans notre zone d'étude l'usage, vraisemblablement rituel, de coquilles de spondyle obtenues des régions côtières situées au nord. Le dépôt d'une coquille entière contenant des pièces d'ornementation en roche verte paraît tout à fait caractéristique de la zone. Un dépôt semblable en tout point à celui fouillé à Catamayo a en effet également été découvert, au début de ce siècle, par M. Uhle, dans la vallée de Loja, sur la partie sommitale d'une structure à possible usage cérémoniel. Le caractère fragmentaire des données publiées ne nous permet pas cependant d'affirmer l'exacte contemporanéité des deux vestiges.

L'apparition de la tradition B est apparemment marquée, dans la vallée de Catamayo, par d'autres bouleversements dont les plus notables correspondent à l'abandon des sites précédemment occupés. Plusieurs hypothèses, dont celle de l'arrivée d'une nouvelle population, pourrait expliquer la rupture avec la tradition antérieure. Nous pensons personnellement que l'existence d'un premier mouvement culturel à diffusion andine limitée, encore mal caractérisé par ailleurs, pourrait être postulé. La réapparition, au début de la période C, soit après 950 av. J.-C., de motifs décoratifs caractéristiques de l'époque A paraît tout à fait compatible avec cette hypothèse.

Des contacts étroits pourraient avoir existé durant cette phase B, entre la région de Catamayo et celle de Paita, sur la côte nord péruvienne, selon ce qui apparaissait géographiquement comme un axe privilégié. La poursuite du peuplement en suivant le cours du rio Catamayo-Chira reste cependant à prouver.

Nous ne reviendrons pas ici sur les données paethnographiques, encore rares, concernant ces populations. L'abandon des habitats situés sur les versants pourrait traduire une plus grande exploitation de la basse vallée et un développement des pratiques agricoles. L'importance des ressources provenant de la chasse et de la pêche paraît cependant notable. L'existence de lieux de production (céramique, lithique, textile ?) distincts des lieux d'habitat et, pour le matériel céramique, d'un possible atelier unique pour toute la vallée, correspondent également à des hypothèses qui demanderaient à être confirmées.

La période C est caractérisée par les relations stylistiques étroites existant alors entre Catamayo et les traditions situées au nord et au nord-ouest. L'existence de contacts et d'échanges privilégiés avec ces régions paraît confirmée par l'apparition, vraisemblablement contemporaine, à Catamayo, de récipients caractéristiques de Cerro Narrio et sur ce dernier site de pièces de possible origine méridionale. Il est cependant actuellement impossible de définir la nature de ces échanges qui ont pu être sporadiques ou réguliers, informels ou codifiés... L'existence, à cette époque, dans la région située au nord de Catamayo, d'établissements (tels ceux de styles Monjashuaico et Huancarcuchu) occupant une position intermédiaire entre ce qui apparaît comme deux centres indépendants est très vraisemblable. Une première diffusion des traditions de Catamayo vers l'ouest peut être également postulée. La vallée proche de Loja, où l'urbanisation paraît avoir détruit l'essentiel des vestiges précolombiens, devrait avoir également connu un peuplement important. Il est à noter que les échanges ne paraissent plus être à cette époque, s'ils l'ont jamais été, limités par des considérations de facilité géographique mais bien plutôt par la logique du développement culturel.

La période D est marquée par un nouveau changement des axes d'influences et de contacts, qui se traduit par l'apparition, au côté des récipients caractéristiques de la phase

précédente, d'une nouvelle forme dont l'origine méridionale paraît clairement établie. De nouveau se pose ici le problème de la signification de l'adoption de formes céramiques utilitaires qui ne paraît pas se justifier par leurs caractères propres. Ici l'interprétation paraît être facilitée par la concordance chronologique entre l'apparition de ce récipient sans col et la phase présumée de diffusion et d'expansion de la culture Chavin.

Pour Burger, dont les interprétations sont basées sur l'analyse qu'il fait de cette période, la limite septentrionale de diffusion de cette culture correspond sur la côte au bassin des rios Lambayeque et La Leche, en bordure du désert de Sechura et dans les Andes au début du secteur de basse altitude, soit quelques 150 km au sud de Catamayo. Pour lui : « *Ni le désert de Sechura, ni les vallées inhospitalières de Catamayo ne présentent d'insurmontables barrières pour survivre ou voyager. Cependant ces aires sont incapables de supporter une population dense équivalente à celle des régions de civilisation Chavin. La gradation de climat et des ressources entre les limites sud et nord des Andes de paramo est coupée par une région dont l'environnement est non attractif pour l'habitat humain* » (R. Burger, 1984, p. 53).

Sans vouloir nier ici la rupture introduite par cette zone et cette notion même de frontière, il nous semble, comme nous l'avons déjà indiqué, qu'en ce qui concerne au moins la partie andine la vision de Burger est trop sévère. Bien qu'il ne nous soit pas possible de déterminer la densité de la population vraisemblablement faible, en effet, en dehors de quelques vallées, les données présentées précédemment se rapportant au début de la période formative semblent indiquer l'existence de groupes humains bénéficiant d'un certain dynamisme et appartenant à des réseaux d'échanges étendus et probablement réguliers.

Il convient également de s'interroger sur cette notion de frontière. Ligne, aujourd'hui, dont le franchissement donne lieu à de nombreuses formalités et transgressions, elle ne paraît opérante, aux époques considérées, que comme espace. Cependant les mêmes caractères, qui font du sud de la province de Loja et de l'extrême-nord du Pérou des régions marginalisées à l'écart des pouvoirs centraux nés de la colonisation espagnole, peuvent leur avoir conféré à d'autres époques une position intermédiaire propice à de fortes interactions. La mise en évidence d'axes de relations et d'influences et de leurs modifications successives au cours de la période formative pourrait traduire une telle position. Il existe par ailleurs des exemples historiques (exploitation minière au XVII^e siècle, commerce de la *cascarilla* au XVIII^e, trafic de stupéfiants actuellement) des possibilités de développement et de mise à profit de la position géographique de cette région. Il est également significatif que le phénomène soit directement lié, dans les trois cas, à l'exploitation des possibilités de contact avec les régions avoisinantes, suivant là aussi des axes changeants (nord-ouest, piémont amazonien, nord du Pérou).

Ce qui nous semble cependant contredire principalement l'interprétation de Burger est la présence dans cette zone frontalière, en dehors donc de la supposée limite septentrionale d'influence Chavin, d'éléments qui nous paraissent clairement liés à l'Horizon ancien péruvien. Au nord du Pérou, dans la province de Piura, plusieurs pièces découvertes lors de fouilles clandestines de sépultures sont de tradition Chavin-Cupisnique. Le contexte mal connu et la possibilité qu'il s'agisse de pièces d'échange destinées à des fonctions particulières ne permettent pas de leur attribuer une signification précise. Les caractéristiques de la tradition contemporaine Catamayo D semblent cependant confirmer l'introduction, sous une forme qui reste à définir, de la culture Chavin dans cette zone frontalière. L'analyse des vestiges paraît concorder avec les critères formulés par Burger : « *l'apparition de céramiques similaires sur une aire étendue constitue un horizon de plein droit. L'intrusion d'une série d'attributs nouveaux dans les traditions céramiques locales interrompt le processus normal d'évolution du style céramique. C'est la co-apparition et la configuration de ces éléments intrusifs qui est temporellement diagnostique plus que la présence ou l'absence d'une mode décorative particulière* » (ibid. p. 43). Ces éléments intrusifs correspondent tout d'abord, à Catamayo, à un type de récipient globulaire sans col, à lèvre épaissie, qui représente 40 % de l'échantillon provenant des lambeaux de sols conservés en place, attribuables à cette époque.

Cette forme utilitaire est absente ou rare dans les cultures équatoriennes contemporaines. Son introduction marque une rupture entre Catamayo et Cerro Narrio dont les deux styles étaient très étroitement apparentés durant la phase précédente. D'autres traits dont on note l'apparition contemporaine : pigments de couleur orange, motifs gravés ou incisés sur surface rouge ou noire finement polie, augmentation de la fréquence des bouteilles et des bols (dont une forme très proche de celles de Pacopampa) semblent avoir la même origine.

Bien que ce soit vraisemblable, rien ne prouve, dans l'état actuel des connaissances, que la diffusion de ces éléments se soit accompagnée d'autres influences socio-religieuses. Les vestiges découverts sont dans l'ensemble trop fragmentés pour qu'il nous soit possible d'apporter de réelles preuves iconographiques. Cependant, quoique les techniques décoratives les plus caractéristiques de la phase Janabarriu ⁴ soient ici absentes, certains des motifs de cette époque semblent clairement apparentés à la tradition Chavin. Si l'existence d'un culte ne saurait être déduite de la présence d'éléments utilitaires, ceux-ci peuvent être étroitement liés à d'autres traits appartenant à la culture non-matérielle. L'absence de vestiges significatifs, dont l'iconographie lithique et les grands centres cérémoniels, peut être due à l'état d'avancement des recherches et à la nature du témoignage archéologique mais refléter également les conditions dans lesquelles s'est réalisé le développement de ces mouvements culturels et certaines de leurs caractéristiques locales.

Il apparaît donc à l'analyse des données en notre possession qu'au moment de l'expansion Chavin certains caractères d'origine méridionale ont été introduits dans cette région frontalière, qui n'aurait pas fonctionné comme un barrage infranchissable mais plutôt comme un filtre. Un des points à partir desquels aurait pu se réaliser cette diffusion est Pacopampa dont on comprend mal, dans l'hypothèse de Burger, l'importance, étant donné sa position périphérique présumée. La rupture de la zone d'étude avec les Andes plus septentrionales et la pénétration de modes venues du sud paraissent en tout cas indéniables. L'attraction de ce pôle méridional nous semble clairement mis en évidence par l'analyse, présentée par Burger, de la provenance de l'obsidienne découverte à Pacopampa.

Dans la vallée de Catamayo, le début de la période suivante dite de Développement Régional, dont l'étude fut réalisée par P. Lecoq, est marquée par une nouvelle rupture stylistique et l'abandon du site de La Vega occupé depuis près d'un millénaire. Les données concernant le début de cette époque sont encore trop imprécises pour que l'on puisse en saisir clairement le déroulement. Il apparaît cependant que les traditions céramiques postérieures représentent l'évolution des traditions formatives et en particulier de Catamayo C. Dans la vallée même on assiste à un développement de l'habitat, vraisemblablement lié à une croissance démographique. La partie sud, jusqu'alors inoccupée, voit l'installation de plusieurs établissements ou hameaux distants de quelques kilomètres. A chacun des principaux secteurs périphériques semble associé un site occupant un éperon plus élevé pouvant avoir joué un rôle stratégique. Le développement de cette structure, probablement défensive, pourrait être tardif et résulter d'une période de conflits qui se terminera, après le cinquième siècle de notre ère, par l'arrivée d'un nouveau groupe ethnique.

Au niveau régional paraissent coexister à l'époque au moins deux traditions différentes. Au nord dans la région de Saraguro-Oña, les vestiges découverts s'apparentent clairement à ceux de Catamayo. Il en est de même à l'ouest, à proximité de la ville de Catacocha, où il existe cependant des particularités locales. Dans ce secteur de la province, l'occupation semble plus importante qu'auparavant et, bien que les données soient encore fragmentaires, on peut postuler un habitat diffus mais conséquent. Plus au sud, près des villes de Cariamanga et Macará, ont été découverts des vestiges traduisant nettement d'autres influences dont on

⁴ La pauvreté relative des vestiges et l'absence de datation absolue concernant cette époque ne nous permettent pas d'aborder ici de très intéressants problèmes chronologiques et stylistiques liés à cet horizon Chavin et, en particulier, celui de l'existence et de la caractérisation d'une tradition septentrionale particulière (Cupisnique).

ignore l'origine exacte. Si l'on extrapole les données recueillies, on peut également postuler pour cette région une population disséminée de densité moyenne. Plus au sud encore, dans la province de Piura, située au nord du Pérou, s'épanouit à cette époque une tradition très originale, pour l'instant essentiellement connue par un matériel abondant provenant des fouilles clandestines de sépultures : la culture Vicus. Une des singularités du matériel céramique et d'orfèvrerie associé est la présence de nombreux traits rappelant les cultures équatoriennes et, curieusement, tout particulièrement celles de l'extrême nord de ce pays. Les éléments découverts dans la province de Loja ne permettent de formuler aucune nouvelle hypothèse sur l'origine et la nature de ce peuplement dont les relations avec les zones côtières du nord du Pérou sont également bien attestées.

La présence dans cette zone frontière d'au moins trois traditions différentes paraît traduire un développement essentiellement local, par ailleurs caractéristique de cette époque. La diversité et la variété des styles renforce l'hypothèse de fortes interactions antérieures, encore mal connues. Elle semble également contredire la vision de terres inhospitalières inaptes au développement, précédemment exposée. Il est à noter qu'à la fin de cette période, lors de l'expansion de l'Horizon moyen péruvien, des pièces de style Huari-Tiahuanaco sont présentes jusque dans la région de Vicus mais qu'aucun vestige de cette culture ne fut découvert dans la province de Loja. Cette limite semble de nouveau nettement liée à la puissance du mouvement culturel, ici vraisemblablement affaibli par l'éloignement des centres les plus importants.

Le début de la période suivante, à laquelle est très certainement associée l'arrivée d'un nouveau groupe culturel, est marqué par la rupture du processus d'évolution commencé deux millénaires auparavant. Elle paraît avoir été, au moins dans la région de Cariamanga, postérieure au milieu du VI^e siècle et peut avoir été précédée d'une période de troubles qui pourrait expliquer l'organisation apparemment stratégique des sites de la vallée de Catamayo.

Ce groupe Palta, dont la culture matérielle a été étudiée par N. Almeida et les données ethnohistoriques s'y référant par C. Caillavet, pourrait avoir une origine orientale. Stylistiquement, le matériel céramique associé est en effet très proche de celui présent antérieurement au nord-est, en Amazonie équatorienne. Dans cette hypothèse, la préférence marquée pour un habitat d'altitude, soulignée par C. Caillavet, paraît étonnante. Elle semble d'ailleurs confirmée archéologiquement par la relative sous-occupation de la vallée de Catamayo à cette époque. Elle pourrait résulter d'une adaptation à la région d'accueil ou traduire une origine plus spécifiquement andine. L'occupation des terres chaudes et fortement boisées est par ailleurs également attestée.

Cette conquête se traduit dans la majeure partie de la province par l'abandon des sites précédemment occupés et la disparition des traditions céramiques antérieures. Seules la région de Macará et la zone sud-ouest paraissent avoir connu un peuplement différent peut-être lié aux groupes habitant déjà auparavant ce secteur. Au sud-est, cette tradition paraît avoir pénétré au-delà de la frontière dans la province péruvienne de Jaen.

On assiste au cours de cette période à un développement important de l'occupation humaine et à une réelle mise à profit de la variété climatique et des caractéristiques écologiques de la région. Cet accroissement est notable dans les zones prospectées mais également en dehors de celles-ci où de nombreux sites, parfois de grande extension, sont également connus. La densité de la population paraît avoir été, dans plusieurs secteurs, supérieure à l'actuelle. L'analyse de l'implantation des sites étudiés semble indiquer la coexistence d'un peuplement diffus, probablement associé à des groupements familiaux nucléaires et de quelques centres plus importants pouvant témoigner de l'existence de pouvoirs locaux.

En effet, au niveau régional, l'organisation sociale paraît avoir été structurée autour de petites chefferies relativement indépendantes s'opposant dans des conflits internes mais capables de se structurer en cas d'exception pour faire face à des menaces extérieures. La

relative homogénéité du matériel céramique tendrait à confirmer le maintien de relations étroites entre les différents groupes et leur réelle unité culturelle. Les différences les plus notables observées d'une zone à l'autre ont trait aux pratiques funéraires qui apparaissent curieusement très diversifiées : en urne à l'ouest, sous abri sépulcral à l'est et en ciste au nord. La présence de pétroglyphes dans plusieurs des zones occupées par ce groupe et leur possible association avec les cours d'eau est également remarquable.

Il est actuellement encore difficile de déterminer l'impact de la conquête incaïque et l'évolution postérieure de ces populations qui peuvent avoir été très différents d'un secteur à l'autre. Dans deux des zones prospectées, aucun vestige de cette période n'a été découvert et il est impossible de savoir si les sites ont continué à être occupés ou ont été abandonnés après l'arrivée des nouveaux conquérants. Le maintien d'une population peu affectée par les changements est probable dans certaines zones, particulièrement à l'ouest et au centre. Cette époque semble cependant marquée par un certain nombre de conflits, peut-être plus nombreux à l'est, le long du chemin incaïque. L'implantation en plusieurs points du territoire de forteresses et établissements à buts stratégiques semble bien attestée. Il en est de même de l'installation dans certaines vallées de populations d'origines ethniques diverses déplacées par le pouvoir inca au titre de *mitimaes*. Une partie de ce même groupe Palta a pu se réfugier dans le piémont amazonien et de nombreux indices semblent indiquer une parenté entre ces populations et celles connues tardivement sous le nom de Jivaro ⁵.

Après l'arrivée, quelques décennies plus tard, des nouveaux conquérants espagnols, la région rompait définitivement avec un développement trois fois millénaire.

Au terme de ce parcours, la question posée initialement de l'influence des caractéristiques physiques sur le peuplement et son évolution semble admettre plusieurs réponses. La géographie est peu opérante dans les périodes où s'exerce une force qui transcende l'espace et ses contingences, elle peut être déterminante dans les périodes de repli, lorsque les forces sociales l'utilisent à leur profit et qu'elle justifie la singularité culturelle. Entre ces deux tendances extrêmes, clairement présentes en Amérique du Sud, le rapport au milieu naturel peut revêtir des formes variées. Ainsi la limite exacte d'une frontière est affaire quotidienne des hommes, de leurs pouvoirs et de leurs idéaux, fruit d'interactions ou l'élément écologique joue un rôle important mais pas toujours essentiel.

⁵ La présence, apparemment tardive, d'un matériel céramique apparenté (tradition Rentema) dans le nord-est péruvien pourrait traduire ce mouvement de repli sur le versant oriental et être associé à des groupes encore mal caractérisés, établis dans cette région dès la fin du XV^e siècle et jusqu'au début de la période coloniale.

Achévé d'imprimer sur les presses
de MAULDE ET RENOU et Cie, Paris
en septembre 1987

Dépôt légal : N° 045/91905
4^e trimestre 1987

Couverture

Conception, maquette : Pierre BOBILLOT
Impression : I.A.P., Paris